

UNIVERSITÉ CHEIKH ANTA DIOP DE DAKAR - SENEGAL
FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
DEPARTEMENT DES LANGUES ET CIVILISATIONS ANCIENNES



THÈSE DE DOCTORAT D'ETAT

REGARDS CROISÉS SUR LA GEOGRAPHIE ANCIENNE DE L'AFRIQUE

Eclairages internes

**(sources égyptiennes, traditions orales, archéologie et linguistique africaines)
et externes (sources gréco-latines et proche-orientales)**



Volume 1

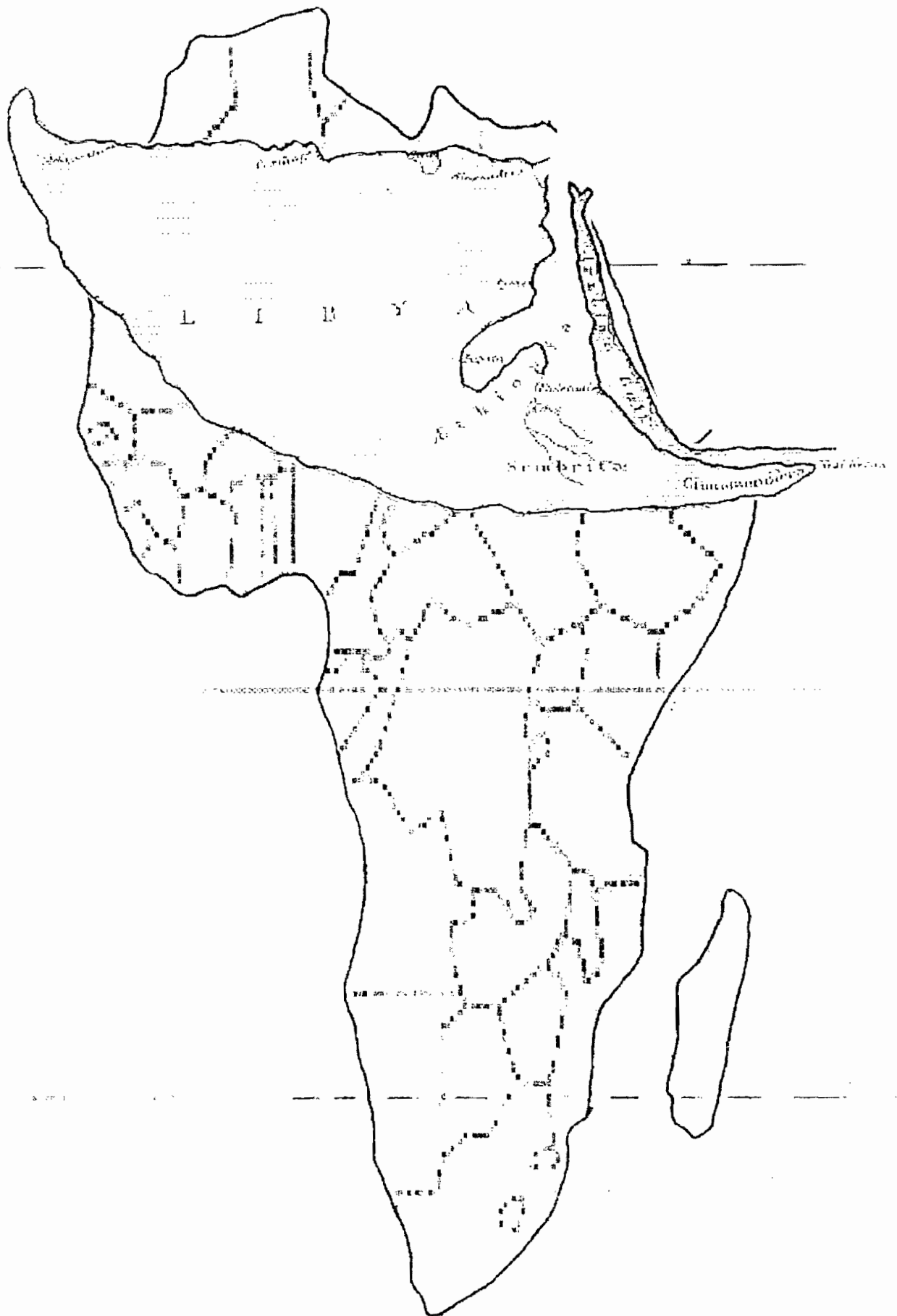
**Présentée par : Babacar DIOP Buuba,
Maître Assistant à l'UCAD (SENEGAL)**

Département des Langues et Civilisations Anciennes

Sous la Direction de : Raoul LONIS

Professeur Emérite de l'Université de Nancy II (FRANCE),

Année Universitaire 2001 - 2002



SOMMAIRE GENERAL

VOLUME I

- Abréviations :.....p.4
- Dédicace :.....p.6
- Remerciements :.....p.7
- Avertissements :.....p.9
- Avant propos :.....p.11
- Introduction :.....p.16

- **Première partie** : Instruments d'analyse et champs d'étude.....p.35
- **Deuxième partie** : Mouvance égyptienne :.....p.96

VOLUME II

- **Troisième partie** : Mouvance grecque :.....P.158
- **Quatrième partie** : Mouvance romaine :.....p.262
- **Conclusion générale** :.....p.369

VOLUME III : Annexes, bibliographie et illustrations

Annexes p.383 à 452

- I. Afrocentrisme contre eurocentrisme:.....p.386
- II. Projet de recherche sur les migrations anciennes en Afrique....p.407
- III. L'eldorado ouest africain :
essai de reconstitution d'un mythe.....p.413
- IV. La ronde des tribus, ethnies, clans ou familles :.....p.416

BIBLIOGRAPHIE :.....p.433

- Indexp.452

ILLUSTRATIONS :.....p.458

- **Série 1** : Égyptologie et civilisations sahariennes
- **Série 2** : Sources grecques
- **Série 3** : Sources de la période romaine et romano-byzantine
- **Série 4** : Répartition des populations : tentatives de reconstitutions et de réactualisations des migrations et des ethnonymes.

ABRÉVIATIONS

- ACCT : Agence de Coopération Culturelle et Technique
- AGS : American Geographical Society.
- ANET : Ancient Near Eastern texts (relating to the Old Testament)
- AUCT.ANT : Auctores Antiquissimi
- BAM : Bulletin d'Archéologie Marocaine
- BIFAO : Bulletin de l'Institut Français d'Archéologie Orientale
- BSFE : Bulletin de la Société Française d'Égyptologie.
- BST : Bibliotheca scriptorum Teubneria
- CEA : Cahier d'Études Africaines
- CELTHO : Centre d'Études Linguistiques et Historiques par Tradition Orale
- CERCLEF : Centre d'Études et de Recherches sur les civilisations langues, littératures d'expression française
- CLAD : Centre de linguistique Appliquée de Dakar
- CNDR : Consiglio Nazionale Delle Ricerce (Italie)
- CNRS : Centre National de Recherche Scientifique (France)
- CODESRIA: Conseil pour le Développement de la Recherche en Sciences Sociales en Afrique
- CTHS : Comité des Travaux Historiques et Scientifiques en Sciences Sociales
- ENS : Ecole Normale Supérieure.
- E HESS : Ecoles des Hautes Études en Sciences Sociales.
- FICG and AS : First International Congress of Greek and Arab Studies.
- FLSH : Faculté des Lettres et Sciences Humaines
- GDTAA : Grapheion dêmosieumatôn tês Akadêmias Athênôn
- HGA : Histoire Générale de l'Afrique-Unesco

- I.E : Indo-Européen
- IFAN : Institut Français (puis Fondamental) d'Afrique Noire
- JAC : Journal of African Civilizations
- JAH : Journal of African History
- JHS : Journal of Hellenic Studies
- MGH : Monumenta Germaniae Historiae
- REA : Revue des Etudes Anciennes
- SAGP : Society for Ancient Greek Philosophy
- SC : Sources Chrétiennes
- SFHOM : Société Française d'Histoire d'Outre Mer
- SSIPS/S : Society for the Study of Islamic Philosophy and Science.
- UCAD : Université Cheikh Anta Diop de Dakar (Sénégal).
- UNESCO : United Nation Organisation for Education, Science and Culture.
- ZPE : Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik
- TLG : Thesaurus Linguae Graecae
- TLL : Thesaurus Linguae Latinae

DEDICACE

A deux maîtres qui m'ont accompagné dans l'initiation historiographique et avec qui j'aurai aimé partager le fruit de ce travail.

**A CHEIKH ANTA DIOP
et à JEAN DEVISSE**

REMERCIEMENTS

Si cette recherche a pu être menée à terme, nous le devons avant tout à notre directeur de recherche, le Professeur Raoul LONIS qui nous a constamment manifesté sa confiance et qui n'a cessé de nous prodiguer soutiens, conseils, encouragements, suggestions et critiques tout au long de ce travail. Nous lui exprimons nos sincères remerciements.

• Nous avons également bénéficié du soutien des autorités académiques, des collègues, des membres du personnel administratif et technique et /ou des étudiants des universités Cheikh Anta Diop de Dakar, (Sénégal), Nancy II (France), Bayreuth (Allemagne), Genève, Lausanne et Fribourg (Suisse) Hobart and William Smith Collèges (USA) qui, à un moment ou à un autre, d'une manière ou d'une autre, nous ont accompagné dans cette aventure.

• Nous exprimons particulièrement nos remerciements aux directeurs et aux personnels des bibliothèques universitaires de l'UCAD (Dakar), de l'IFAN C. Anta Diop de Dakar, du Centre de Recherche et de Documentation de St-Louis (Ex IFAN de Saint-Louis du Sénégal), du Centre d'Information et de Documentation "le monde grec antique et ses zones de contact" de l'Université de Nancy II, de l'Institut de Recherche en Sciences Humaines (IRSH) et du Centre d'Etudes Linguistiques et Historiques par Tradition Orale (CELTHO) de Niamey (Niger), de la bibliothèque de la Sorbonne et de celle de la IVe section de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, du Centre de Recherches Africaines (CRA) de l'Université de Paris du Centre d'Etudes Egyptologiques du Collège de France, de la Bibliothèque du Congrès (Washington), de l'Université de Cornell (Ithaca USA), et des autres universités des Finger Lakes et de l'Etat de New York (Syracuse, Buffalo, Binghamton etc.)

• A tous ces collègues et amis dispersés dans "le village planétaire" et qui nous ont aidé par leurs conseils, suggestions et/ou encouragements, nous exprimons ici notre reconnaissance. Nous associons à ces remerciements tous ceux qui ont facilité nos séjours dans différents pays en Afrique comme hors du continent, ces séjours nous ont sans aucun doute aidé à élargir notre vision. Cela étant, il est certain que sans le soutien sous forme d'allocations de voyages d'études ou de bourses offertes par l'Université de Dakar, les Fondations Ford, Senghor, ou par le programme Fulbright du gouvernement américain, sans les opportunités offertes par les rencontres du Codesria (en Afrique) de la Fondation Friedrich Ebert (en Afrique), de l'African Studies Association (USA), du Conseil International d'Education des Adultes et de sa section africaine, l'Association Africaine pour l'Alphabétisation et la Formation des Adultes (AALAE), devenue PAALAE, nous n'aurions pas pu assurer les frais de nos déplacements.

- A mon épouse et à mes enfants, aux parents et amis pour le soutien moral et affectif qui m'a permis de soutenir la cadence jusqu'au bout.
- A toute l'équipe technique de l'ANAFSA (Association Nationale pour l'Alphabétisation et la Formation des Adultes) Lobé WANE et Woly NDOYE autour de mon ami et frère Ousmane Faty NDONGO.
- Merci aussi à mon ami et collègue Ahmadou WAGUE de la Faculté des Sciences et Techniques de l'UCAD et à ses assistants du laboratoire de Physique nucléaire. Ils m'ont aidé à sauvegarder mes textes dans un pays

où les coupures intempestives d'électricité et les délestages, sont malheureusement monnaie courante.

- Merci aussi à tous ceux qui nous ont également aidé dans la relecture et les corrections, je pense surtout à mes collègues du département des langues et civilisations anciennes de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar, et à mes collègues et amis dans la recherche et l'éducation : Babacar Fall Baker, Olivier Sagna et Marina Di 'llo
- Merci à mes amis, compagnons et camarades des « cercles » d'échanges et clubs de lecture. Ce travail a été enrichi par vos apports.
- Enfin merci à Monique Bile, à Jacqueline Samuel et à Louise Bruit qui m'ont fait parvenir depuis la France des documents rares et précieux.

1^{er} AVERTISSEMENT

Dans notre travail nous utilisons la subdivision suivante pour l'Antiquité :

- Haute Antiquité. (De 3200 avant notre ère au VIIe Siècle avant notre ère).
- Période intermédiaire (VI^e Siècle avant au I^{er} Siècle avant notre ère)
- Période tardive (I^{er} Siècle au VIIe Siècle de notre ère)

2^e AVERTISSEMENT

- Dans nos propres développements nous avons utilisé les recommandations de la réunion d'experts organisée par l'UNESCO en 1966 à Bamako (Mali) et qui a permis d'avancer dans la transcription uniformisée des langues africaines contemporaines. Toutefois, nous avons respecté la transcription adoptée par des auteurs modernes et contemporains dont nous avons utilisé les travaux.

TABLE DE MATIERE DU VOLUME I

- **Avant-propos** :.....p.11
- O – Introduction :.....p.16
- O I – Bilan des travaux.....p.16
- O II – Les problèmes de la géographie antiquep.24
- O.II.1 – Les choix des sources.....p.26
- O.II.2 – La fiabilité des sources.....p.28
- O.II.3 – Le choix des informations.....p.30
- O.III – Notre démarche.....p.34

Première Partie : Instruments d'analyse et champs d'étude.....p.35

- 1.1 – Les sources écrites de l'Antiquité africaine.....p.36
- 1.2 Archéologie.....p.42
- 1.3 Traditions orales et mythes.....p.48
- 1.4 Linguistique et diachronie.....p.52
- 1.5 Eléments de chronologie..... p.60
- 1.6 Anthropologie et ethnicisation..... p.66
- 1.7 Art-économie et société.....p.78
- 1.8 Migrations africaines.....p.88

Deuxième Partie : La Mouvance égyptienne ou Afrique vue d'Egypte et avec l'Egypte.....p.96

- Chronologie de l'Antiquité égyptienne.....p.97
- II.1 – Archéologie des toponymes.....p.100
- II.2 – L'Égyptologie et la géographie de l'Égypte ancienne.....p.106
- II.2.a – Les nomes de la Haute Égypte..... p.107
- II.2.b- Les nomes de la Basse Égypte.....p.113
- II.3 – L'Égypte et le reste de l'Afrique.....p.118
- II.3.a – Eloignement et proximité.....p.122
- II.3.b – L'Égypte et son espace africain.....p.127
- II.4 – Les Orientaux de l'Afrique.....p.145
- II.4.a – L'Afrique dans la géographie biblique.....p.145
- II.4.b – Perception mésopotamiennes et assyriennes.....p.148
- II.4.c – L'expérience perse.....p.151
- **Conclusion de la deuxième partie**..... p.154

AVANT-PROPOS

AVANT-PROPOS

Lorsqu'en 1981 après la soutenance de ma thèse de 3ème cycle, consacrée aux relations entre Byzance et l'Afrique, j'envisageai une inscription pour la thèse d'Etat, j'avais d'abord songé à approfondir les axes que j'avais dégagés et certaines conclusions auxquelles j'avais abouti dans cette étude. Il m'avait notamment semblé utile d'exploiter davantage le volumineux corpus de textes que j'avais publié en annexe¹. Cependant en 1984, quand je pris contact avec le Professeur Raoul Lonis pour lui demander de diriger mon travail, il me proposa une nouvelle orientation portant sur les représentations géographiques de l'Afrique dans l'Antiquité. Il me suggéra d'entreprendre une étude qui serait pour l'Antiquité le pendant de celle que Yoro FALL avait réalisée pour le Moyen Age.²

Le changement de perspectives ne fut pas aisé pour deux raisons liées à la fois à mon penchant et à ma formation. Après mon mémoire de maîtrise³ qui avait porté sur l'étude d'un terme de couleur, "le noir, ses nuances et son symbolisme dans le vocabulaire grec", et après la thèse de 3ème cycle qui avait porté sur les mythes judéo-hellénistiques et judéo-chrétiens, et au moment où de plus en plus des travaux en aval étaient publiés sur le cheminement des préjugés entre les peuples, nations et races⁴, mon itinéraire naturel a été étendu à l'exploration de certaines pistes, sur la base de la documentation de ma thèse de 3ème cycle. C'est ainsi que dans le cadre des travaux de groupe sur l'imaginaire de l'Université de Dakar, je présentai deux études, l'une portant sur "Imaginaire et historiographie - Traitement d'un dossier iconographique et littéraire sur

¹. Cf ma thèse de 3ème cycle soutenue à l'Université de Paris I en 1981 sous la direction du Professeur Jean Devisse et intitulée : La politique africaine de l'Etat byzantin de la Haute Epoque -Mythes hellénistiques, regards chrétiens sur les populations africaines IV-VII^es.

². Yoro Fall, L'Afrique à la naissance de la cartographie moderne, 14^e – 15^e siècle, les cartes majorquines. Paris, Karthala, 1982.

³. Ce mémoire soutenu en 1975 à l'Université de Dakar sous la direction du professeur Michel Woronoff porte le titre : ΜΕΛΑΝ, étude d'un terme de couleur chez Homère, Hérodote et Eschyle - Recherche sur le noir, sur ses nuances et sur son symbolisme dans le vocabulaire grec.

⁴. Depuis les années 1950, l'Unesco a beaucoup aidé au progrès de cette recherche. L'ouvrage de Levi-Strauss, Race et Histoire, ed. Gonthier, 1961 entre dans cette perspective. On peut signaler parmi les ouvrages qui m'ont particulièrement intéressé : W.H Cohen, Français et Africains, Gallimard, 1981 ; B. Lewis, Race et couleur en pays d'Islam, ed. Payot, 1982 ; G. Delacampagne, L'invention du racisme -Antiquité et Moyen Age, éd. Fayard, 1983.

l'Antiquité africaine"¹ et la seconde, sur "le mythe d'Alexandre le Grand africain". Dans ces deux études, j'avais essayé d'examiner aussi bien les univers producteurs que récepteurs de mythes. Je m'étais efforcé de montrer qu'à ces deux niveaux la partie africaine avait été loin d'être passive. De fait si j'ai renoncé à continuer sur cette piste en thèse d'Etat, c'est surtout parce que d'autres collègues étaient également sur ce créneau, je pense aux thèses de 3ème cycle de Babacar Diallo² et d'Emmanuel Tiando³.

- La seconde raison qui me fit hésiter pendant longtemps a trait aux limites de ma formation plus littéraire que technique et aux difficultés d'un sujet sur la géographie antique, difficultés que j'ai perçues à trois reprises. La première occasion, ce fut en 1982 lors du premier Colloque sur l'histoire du Sénégal, quand je présentai un texte sur la région sénégalaise dans la géographie antique. La deuxième ce fut lorsque, sur une information du chef du département d'histoire de la Faculté des Lettres de l'Université de Dakar, je voulus participer à une réflexion sur les relations entre le Maghreb et le Sahel, à la demande de la partie arabo-berbère ; à cette occasion, j'avais produit un texte intitulé "A l'ouest du continent africain - Libyens et Ethiopiens occidentaux"⁴. Enfin la troisième occasion se présenta dans le cadre des sessions de l'Université des Mutants de Gorée où je fis une conférence portant sur "l'exploration de l'Afrique dans l'Antiquité"⁵.

Le premier texte (sur le Sénégal antique) m'avait permis de soupçonner l'intéressante question des étapes de la transmission des connaissances sur l'Afrique et surtout l'urgence qu'il y'avait à jeter une lumière nouvelle sur les traditions syncrétiques ; j'avais alors à l'esprit le syncrétisme judéo-hellénistique. J'eus l'occasion, en confectionnant la bibliographie préliminaire, de vérifier que je n'étais pas le premier à soupçonner la fécondité de cette piste de recherche. Mes

¹. La version améliorée a été présentée au IX^e congrès de la FIEC en 1989 à Pise et a été publiée sous le titre « les antiquités africaines à la lumière de l'anthropologie structurale » in Studi Italiani di filologia Classica. Terza serie - vol X fasc. I-II, le Monier Firenze, 1992, pp 1182 - 1202.

². Le mirage éthiopien chez les auteurs grecs et latins, d'Homère à Hérodote, Université de Nancy II, 1984

³. L'homme noir vu par les auteurs de l'Antiquité. Caractères physiques, physiognomoniques et moraux, Thèse soutenue à l'Université de Paris I en 1984.

⁴. Ce texte est publié dans les Annales de la Faculté des Lettres de l'Université de Dakar, n° 16, 1986.

⁵. Texte publié dans Historiens-géographes du Sénégal, n°1, 1986.

hypothèses au sujet de l'origine du toponyme Fouta avaient été déjà formulées à peu près dans les mêmes termes par G. D'Eichtal¹ et par Delafosse².

Ces trois textes d'envergure modeste m'ont fait entrevoir la complexité d'un sujet sur la géographie ancienne, confirmant ainsi que tout sujet sur la géographie se heurte à des difficultés liées à la nature de l'objet. En effet, même si « *la géographie est une par sa nature, qui est d'inventorier les états et les mouvements de l'espace animé ou utilisé par l'homme... il demeure qu'elle est diverse par l'usage qui est fait des résultats de ses inventaires... Le nom de géographie a été appliqué, selon son étymologie dès l'Antiquité grecque, à la science de la découverte, de la description et de la représentation cartographique de la Terre. Pourtant une certaine ambiguïté s'instaure entre la géographie, science de l'espace terrestre et l'histoire, science du temps des hommes, à tel point que le livre que l'on considère comme la première oeuvre géographique est le livre des Histoires d'Hérodote, et que l'on donnera directement la qualification de géographie aux essais de mesure et de cartographie d'Eratosthène à Ptolémée³ ».*

Toutefois cette nouvelle optique présentait l'avantage de me permettre de poursuivre par la même occasion mes investigations sur les rapports entre mythe, histoire et science. Ainsi, j'écartai définitivement une autre idée qui m'avait habité, à savoir la possibilité de soutenir sur la base de tous mes travaux sur l'Antiquité. Mon second texte (les relations entre le Maghreb et le Sahel) fut surtout une occasion de montrer que les sources étrangères notamment gréco-latines pouvaient nous donner des indications utiles, y compris sur la question des relations interafricaines. D'autres chercheurs africains, tel M. Ghaki⁴, avaient montré la possibilité d'approfondir la réflexion en articulant d'une part les sources internes et externes et d'autre part les sources traditionnelles (écrites) et les sources auxiliaires dont l'archéologie. Le dernier texte (l'exploration de l'Afrique dans l'Antiquité) rappelait non seulement les sujets incontournables desquels il s'agit de recherche sur la géographie ancienne de l'Afrique, à savoir la crédibilité des sources, les modalités des contacts, les enjeux probables, mais

¹ Histoire et origine des Foulahs ou Fellans, Paris, imp. Dandey-Dupré, 1841.

² Haut-Sénégal-Niger, nouvelle Edition, Paris, G.P. Maisonneuve et Larose, 1972.

³ P. George, « Finalité de la géographie » in Encyclopaedia Universalis, Symposium, Les Enjeux, 1985, p. 531.

⁴ Recherches sur les rapports entre Phénico-Puniques et les Libyco-Numides - V^e s - I^{er} s. AVIC, thèse soutenue à Paris en 1973

encore l'importance de ces recherches pour les explorateurs et stratèges des siècles ultérieurs, jusques y compris ceux de la période coloniale, j'avais alors cité les cas de Barth¹ et Faidherbe².

¹ H. Barth (1821-1865) fut professeur de géographie comparée et de commerce colonial de l'Antiquité à l'Université de Berlin.

² Faidherbe fut l'auteur de plusieurs études sur l'Afrique ancienne : Mémoire sur les éléphants des armées cartaginoises, Bone, 1867 ; Voyage des cinq Nasamons dans l'intérieur de la Libye, Alger, 1867 ; Collection complète des inscriptions numidiques (Libyques) avec des aperçus ethnographiques sur les Numides, Paris, 1870 ; Epigraphie phénicienne, 1871.

O. INTRODUCTION

A la complexité du sujet, il faut ajouter l'ampleur du domaine, ce dont je me suis rendu compte lorsque j'ai tenté de dresser le bilan des travaux sur la question. Le gros épouvantail qui se dressa devant moi fut sans conteste les *Monumenta Cartographica Africae et Aegypti* de Y. Kamal en cinq tomes, comprenant quinze fascicules. Les deux premiers tomes sont consacrés à l'Antiquité ; le tome I comprend un volume principal et un supplément en deux volumes, et il est consacré à l'époque avant Ptolémée ; le tome II, composé de quatre fascicules, part de Ptolémée et passe en revue les témoignages gréco-romains postérieurs à Ptolémée.

O. I - Bilan des travaux

A première vue, on pourrait se demander si un travail sur ce thème n'est pas vain, après une oeuvre de cette envergure. Il est vrai que, si cette oeuvre avait été largement diffusée, elle aurait beaucoup aidé les chercheurs africains et africanistes. Toutefois un examen attentif de la contribution de Y. Kamal montre qu'il s'agit d'un recueil de sources cartographiques et littéraires qui, en tant que tel, demande encore à être commenté et traité dans une perspective dynamique. La question à notre niveau n'était pas, comme l'avait suggéré le Professeur Mauny au Professeur E. Mveng, de produire un recueil complet de traduction de sources grecques après Strabon ou une traduction des sources latines¹. En effet il avait fallu à peu près trente cinq ans (1926-1951) au prince Y. Kamal et à ses collaborateurs pour produire leur volumineux dossier. Compléter ce travail par une traduction, voire par l'adjonction de nouvelles sources, qui auraient été également à traduire, nous semblait être une ambition qui n'était pas à notre portée. Cet objectif devait être celui d'une équipe et non d'un individu.

Y. Kamal était lui même conscient du caractère inachevé de son travail, rien qu'au niveau du répertoire, ce qui explique dans une certaine mesure ses

¹ Cf *Afrique Noire et Monde Méditerranéen d'Antiquité*, Colloque de Dakar, 19-24 Janvier 1976, Dakar-Abidjan, NEA, 1978, p. 299.

différents suppléments. Voici en quels termes il s'expliquait, en réponse à quelques critiques :

« L'un des sujets essentiellement importants que je n'avais pas eu le temps de servir suffisamment dans le Tome I était la connaissance des Anciens Egyptiens sur l'Égypte et sur l'Afrique en dehors de l'Égypte, ainsi que ce qu'en connaissaient les autres nations contemporaines des Egyptiens soit sur l'Égypte ancienne, soit sur le restant de l'Afrique. Les deux suppléments du Tome I comprendront donc, en même temps que les textes grecs et latins, la série des documents pharaoniques. Pour ces derniers, je me suis proposé la méthode suivante pour servir les chercheurs. Ce sera d'établir, en suivant l'ordre chronologique, ce que les anciens Egyptiens ont connu du continent africain, en dehors de leur propre pays, et jusqu'où ils ont poussé, soit leurs expéditions, soit leurs conquêtes. En second lieu, à l'intérieur de l'Égypte proprement dite (Vallée du Nil et dépendances désertiques immédiates), mon désir est de faire apparaître depuis les temps les plus anciens jusqu'à l'époque romaine inclusivement, ce que l'ordre chronologique des divers monuments (textes ou représentations) nous permet d'apprendre sur les divisions territoriales de l'Égypte et leur toponymie (provinces, districts, localités, géographie physique etc). Ainsi que sur les changements qu'elles ont connus d'âge en âge, au cours de cette longue période. Et ce, soit pour les nomes, soit pour les divisions politiques. Ceci se fera en intercalant, à leurs dates respectives tous les documents des différentes sources, soit qu'ils proviennent d'auteurs classiques, soit qu'ils nous soient fournis par les différents documents égyptiens. Quant aux connaissances sur l'Afrique et sur l'Égypte que pouvaient posséder les peuples de l'Asie Antérieure contemporaine de cette Antiquité Égyptienne, je suis en train de faire faire les recherches nécessaires, et tout ce sur quoi on pourrait mettre la main, et qui pourrait être utile ne sera pas négligé.

Avouant qu'il n' y a rien de parfait et de complet, je ne veux pas me permettre que mes « Monumenta » qui ne sont qu'une simple collection d'auteurs, de textes et de cartes soient incriticablement complets et parfaits»¹.

Certains axes du programme tracés par l'auteur avaient été déjà empruntés par d'autres chercheurs ou l'ont été par la suite, de manière explicite, par exemple

¹. Y. Kamal, quelques éclaircissements éparés sur mes *Monumenta Cartographica Africae et Aegypti*. Leiden. E. J. Brill. 1935.

concernant l'Égypte,¹ ou de manière implicite, par exemple à propos des sources du Proche Orient ayant trait à l'Égypte et à d'autres régions africaines².

L'intérêt d'une recherche portant sur les sources égyptiennes pour la connaissance de l'Afrique ancienne a été judicieusement perçu par Y. Kamal ; nous même, en soulevant l'incidence du syncrétisme judéo-hellénistique, avons envisagé la remontée jusqu'aux sources égyptiennes qui ont probablement influencé les sources hébraïques³. Des travaux existent également qui signalent l'influence de la géographie égyptienne sur les auteurs gréco-latins, surtout en ce qui concerne les toponymes⁴. Si on ajoute à cela la liste des travaux sur l'Antiquité africaine en général⁵, et de manière plus précise sur la Libye au sens de l'Afrique du Nord,⁶ ou sur les régions sahariennes et sahélo-sahariennes,⁷ ou sur l'Éthiopie au sens d'Afrique Noire⁸, et surtout si on intègre la contribution de l'Unesco à travers sa série Histoire générale de l'Afrique, on peut se demander s'il reste encore des domaines à explorer, en dehors de la problématique d'un complément aux recueils de sources ou d'une synthèse des travaux existants.

¹ Voir H.K. Brugsch, Dictionnaire géographique de l'Ancienne Égypte, 1879-90.

- E. Amelineau, La géographie de l'Égypte à l'époque copte, 1983, réimpression 1983.

- H. Gauthier, Dictionnaire géographique de l'Égypte, Le Caire Impr. Nat. 1899-1931, 7 volumes.

- J. Ball, Egypt in the classical geographers, Le Caire, Ministry of Finance, 1942.

- P. Montet, Géographie de l'Égypte ancienne, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1957-1961, T.I et II.

- A. Czapkiewicz, Ancient Egyptian and Coptic elements in the toponymy of contemporary Egypt, -Krakow, 1971

² Dans les ANET (Ancient Near Eastern Text relating to the Old Testament) de Pritchard on trouve des sources intéressantes l'Égypte et Koush par exemple.

³ Cf notre communication sur « la région sénégalaise dans la géographie antique ». Concluant le passage sur l'origine du terme Fouta, nous disions « *En tout état de cause, il me reste, pour rendre mon hypothèse plus solide, à interroger les devanciers de Flavien Josèphe et mieux identifier le relais arabe, continuer l'enquête en milieu pulaar, et pourquoi pas réinterroger l'Égypte pharaonique* ».

⁴ Voir, par exemple le travail de M.A. Bey, les listes géographiques des pylônes de Karnak, 1895, réimpr., éd. Brill, 1981 ; J. Desanges, Recherches sur les activités des Méditerranéens, pp.X et XI.

⁵ Nous signalons à titre indicatif Thompson L.A. and Fergusson J., Africa in classical Antiquity - Nine Studies - Ibadan Univ. Press 1969 ; Hansberry W.L., Africa and Africans as seen by classical writers, 1977. On peut se reporter aussi à l'histoire générale de l'Afrique sous l'égide de l'Unesco, vol II, Afrique ancienne.

⁶ Stéphane Gsell, Histoire ancienne de l'Afrique du Nord, Paris, Hachette, 8 vol., 1913-1928 ; E. F. Gauthier, Le passé de l'Afrique du Nord, les siècles obscurs, Paris, Payot, 1952 ; Ch.A. Julien, Histoire de l'Afrique du Nord, des origines à la conquête arabe, Paris, Payot, 1956 ; Gostynski, Le passé de l'Afrique du Nord dans l'Antiquité - Histoire et civilisation (des origines au Vè s), Paris, Payot, 1981.

⁷ Berthelot, A. L'Afrique saharienne et soudanaise - Ce qu'en ont connu les Anciens - Paris, les Arts et le Livre, 1931 ; J. Desanges, Catalogue des tribus africaines de l'Antiquité classique à l'ouest du Nil, Dakar, 1962 ; Rebuffat, « Vestiges antiques sur la côte occidentale de l'Afrique au sud du Sahara » in Antiquités Africaines VIII, 1974.

⁸ F.M Snowden, Blacks in Antiquity, Ethiopians in the greco-roman experience, Cambridge, Mass. Harvard Univ. Press, 1970 ; E. Mveng, les sources grecques de l'histoire négro-africaine, -Paris, Présence Africaine, 1972.

En réalité le bilan révèle un traitement inégal à quatre niveaux :

- Le premier concerne les interlocuteurs choisis ; ce n'est que tout récemment que l'étude des contacts avec les Asiatiques et les Amérindiens prend une certaine ampleur¹, alors que les travaux sur les relations curafriocaines s'inscrivent dans une tradition relativement ancienne.
- Le deuxième concerne les régions ; l'Egypte et le Maghreb sont mieux connus et, même dans le cadre de cette Afrique septentrionale, le Maroc, et la façade atlantique semblent avoir été privilégiés². De la même manière concernant l'Ethiopie au sens d'Afrique noire, même si l'Afrique de l'Ouest a été souvent évoquée dans les travaux concernant la façade atlantique, il demeure que les régions nilotiques ont plus attiré les chercheurs³.

Le troisième niveau concerne les périodes étudiées ; l'apport de l'Antiquité intermédiaire est mieux connu que celui de l'Antiquité tardive⁴.

¹ Le débat sur l'origine négro-africaine de la civilisation olmèque de Mexique avait été lancée par Leo Wiener, Professeur de langues et littératures slaves à l'Université de Harvard dans Africa and the discovery of America, 3 vol, 1920 - 1922. Il fut poursuivi dans les années 60 par Von Wüthenau universitaire et diplomate allemand qui a exercé ses activités en Amérique du Nord et du Sud. Le professeur R. Mauny ne pouvait manquer de se prononcer sur la question (cf son article « Documents à verser au dossier de l'hypothèse de l'origine négro-africaine de la civilisation olmèque du Mexique », in bulletin de l'IFAN, I XXXI série B n 2, 1969, p. 574 - 577). A la fin des années 70, Ivan van Sertima est revenu sur la question de manière systématique dans son ouvrage They came before Columbus, Random House 1977. L'ouvrage a été réédité plus d'une dizaine de fois et a suscité beaucoup de controverses. Van Sertima a renforcé ses démonstrations en s'appuyant sur une équipe qui a fourni différentes contributions dans African Presence in Early America (Journal of African civilizations, Déc 1986, vol 8, n°2). Pathé Diagne a offert au public francophone une synthèse des débats à travers son ouvrage Bakary II (1312) - Christophe Colomb (1492) à la rencontre de l'Amérique, Dakar, Sankoré, 1992. L'équipe de Sertima a également publié African Presence in Early Asia (Journal of African civilizations, April 1985, vol 7 n°1) et African Presence in Early Europe (J. of A.C Nov 1985, vol 7 n°2).

² R. Roger, le Maroc chez les auteurs anciens, Paris, Belles Lettres, 1924 ; R. Thouvenot, De Tanger au Cap Cantin, La côte atlantique du Maroc dans la géographie de Ptolémée, IIe. APJC, sl sd ; P. Schmidt, « la plus ancienne carte géographique du Maroc » in B. A.M. XI, 1978, pp. 79-80 ; Moulay El M. Raehid, « le Maroc septentrional selon Ptolémée », in Rev. de geogr du Maroc 3 - 1979, pp 53, 58.

³ La thèse de 3ème cycle de Koovi Pierre Agossou a été consacrée à ce sujet : voir Agossou, Le problème des sources du Nil dans l'Antiquité, Vè s., AV JC IIe s APJC, Université de Dakar, 1977-1978.

⁴ Cf l'important travail de Jehan Desanges, Recherches sur l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique - Rome Ecole française de Rome, 1978, s'arrête au IV s. APJC.

L'inégalité du traitement se perçoit enfin à un quatrième niveau, celui des thèmes abordés ; ainsi ne serait-ce que sur la question des contacts entre le monde méditerranéen et l'Afrique Noire, l'accent a été mis plus souvent sur l'authenticité des textes, la réalité ou non des contacts¹, au détriment des autres informations². De sorte qu'il n'est pas rare de noter de la part d'historiens africains, parmi les plus célèbres, des appréciations quasi négatives sur l'apport des sources écrites antiques, surtout gréco latines concernant l'Afrique dite Noire. Ainsi Ibrahima Baba Kake avait tiré la conclusion que « *Les Anciens (Phéniciens, Grecs et Romains) savaient peu de choses de la terra "incognita" et "monstruosa" , et concernant l'Afrique Occidentale, ils ne nous ont rien donné ni sur le pays ni sur son histoire. Et ceux qui ont livré leurs impressions sur la race noire ne l'avaient étudiée que dans la personne des esclaves vivant auprès d'eux, en Europe ou dans l'Afrique du Nord, tel Galien (Iles) dont l'appréciation a été reproduite en particulier par Ibn Saïd et après ce dernier par Abulfeda* »³.

Théophile Obenga, bien que plus nuancé, ne semble pas avoir prêté attention à la complexité de ces sources et à leurs relations avec les sources internes africaines, écrites ou orales. Il s'exprime en ces termes : « *Dans l'Antiquité classique, gréco-romaine, l'Afrique est perçue et décrite de façon extérieure. Des anecdotes abondent au milieu de récits fabuleux...[...]. L'Afrique n'est pas décrite en elle même avec tous ses peuples, toutes ses civilisations. Elle est juste perçue comme un immense réservoir de richesses inouïes* »⁴.

En réalité il y a surtout qu'aucune étude n'a été consacrée à l'évolution des connaissances sur l'Afrique en tenant compte des différents apports. Raison pour laquelle, après avoir fait le bilan des travaux sur l'Afrique antique et perçu

¹. Cf J. Desanges, *op.cit.*, 1978 ou R. Mauny, *les siècles obscurs de l'Afrique Noire*, Paris, Fayard, 1970 ; sous la direction de Raoul Loinis, *Afrique Noire et monde méditerranéen dans l'Antiquité*, Dakar 1976.

². Les questions économiques sont de plus en plus intégrées dans la réflexion. Nous signalons à ce titre F. Doran Michael, « the maritime provenience of iron technology in West Africa », in *Terrae incognitae*, 9, 1977 ; J.T. Swanson, « the not yet golden trade contact and commerce between North Africa and the Sudan to the eleventh century A.D » Dissertation, Indiana Univ. Bloomington, 1978 ; Cahen Cl. « L'or du Soudan avant les Almoravides, mythe ou réalité » in *Revue française d'histoire d'outre mer*, LXVI, 1979, pp. 169-175 ; J. Desanges, « Remarques critiques sur l'hypothèse d'une importation de l'or africain dans le monde phénico-punique » in *Culture de la Méditerranée occidentale* II, pp 52-58.

³. Cf I.B. Kaké, *glossaire critique des expressions géographiques concernant le pays des Noirs d'après les sources de langue arabe du VIIIe S à la fin du XIIIe*, Paris, Présence Africaine, 1965, pp 9 –10.

⁴. Th. Obenga, *la dissertation historique en Afrique*, Paris, Présence Africaine, 1980, pp 27 -- 28.

l'ampleur des tâches à accomplir, le professeur Desanges avait situé ses ambitions en ces termes :

« Il nous a donc semblé prématuré de risquer une synthèse qui, pour ne pas être dangereusement abstraite suppose l'existence de tant de travaux qui font défaut. Nous avons dès lors suspendu notre jugement sur la connaissance que les Anciens avaient de l'Afrique et estimé plus profitable de consacrer nos recherches à leur activité aux confins de ce continent. En effet, si l'action des Puniques, puis des Romains en Afrique du Nord même a été l'objet de très nombreux travaux, l'incertitude devient beaucoup plus grande dès que nous avons à faire à l'Afrique atlantique, saharienne, nilotique ou erythréenne... On ne manquera pas de relever que nous n'avons pas procédé à une recherche exhaustive de tous les indices d'une possible présence des Méditerranéens (ce terme, à dessein un peu vague nous permet d'englober les Phénico-Puniques, les Egyptiens de l'époque saïte et même les Perses dans la mesure où ils ont été mêlés aux entreprises du monde méditerranéen en Afrique...). Nous avons donc opéré un choix et nous nous sommes borné aux domaines où nous croyons pouvoir apporter un peu plus de lumière »¹

Le professeur Desanges a apporté une contribution incontournable à la connaissance de l'Afrique dans l'Antiquité, non seulement avec sa thèse d'Etat, mais aussi par ses premiers travaux et d'autres qui sont plus récents. Son souci de considérer l'Afrique dans sa globalité est légitime et a été appliqué avec rigueur et prudence. Nous avons voulu élargir la perspective en intégrant les sources qui vont au delà du IV^e siècle de notre ère, ce qui est conforme avec notre définition de l'Antiquité (3200 avant notre ère au VII^e siècle de notre ère).

Notre démarche consiste surtout à considérer les Africains à la fois comme cibles et comme acteurs de l'exercice géographique et historique. C'est cela qui nous a amené à intégrer l'apport de l'Egypte à partir de l'Ancien Empire et à utiliser des instruments d'analyse africains pour comprendre certaines sources extérieures. Notre hypothèse, dans ces cas, est d'envisager les phénomènes d'adstrat entre les univers africains et non africains, pour reprendre une expression de nos collègues linguistes. Les partisans d'une nouvelle anthropologie en Afrique voient la fécondité d'une telle approche. C'est ainsi qu'Archie Majefe,

¹ . J.Desanges, Recherches sur les activités des Méditerranéens aux confins de l'Afrique, (V^{es} av J.C - IV^e S ap JC), Paris De Boccard, Rome, L'Erma Di Bretchnider, 1978, pp XII à XIV.

insiste sur la prise en compte du point de vue africain, tout en étant conscient que les textes "ethnographiques" sont socialement déterminés¹. Dans notre démarche nous avons accordé une place importante aux sciences auxiliaires (la linguistique diachronique africaine par exemple), surtout lorsqu'elles ont été développées par des Africains dans des directions et dans des formulations qui ont été reconnues pertinentes ou dignes d'intérêt par des spécialistes. Il est vrai que sur cette question le Professeur Desanges avait jadis exprimé son scepticisme².

Enfin nous n'avons pas jugé pertinent de présenter d'une part les sources et d'autre part les contextes dans leur globalité, démarche suivie par le Professeur Desanges. Nous avons préféré dégager successivement les contextes, les mouvances (égyptienne, grecque romaine et romano-byzantine) et analyser à chaque fois les sources qui leur sont rattachées ou qui peuvent l'être. Nous sommes conscient des limites de nos capacités : la bibliographie sur l'antiquité africaine, voire sur les problèmes de géographie antique concernant l'Afrique est impressionnante, pour des raisons objectives (abondance des sources de tous ordres sur la longue durée) et subjectives (l'âpreté des débats, la diversité des motivations). Dans nos analyses, il a fallu faire appel à notre observation directe ou à des expériences pratiques pour tenter de démêler l'écheveau, en formulant parfois des hypothèses. Nous avons tenu chaque fois à les formuler à partir d'indications fournies par les sources écrites. Une familiarité plus nette avec les réalités de l'Afrique de l'Ouest et des pays du Sahel, en particulier avec le Sénégal, nous a poussé à chercher des illustrations dans cette zone. Ainsi donc, aussi paradoxal que cela puisse paraître, c'est une zone considérée comme "périphérique" dans l'historiographie de l'Antiquité africaine que nous avons considérée parfois comme "miroir" des réalités africaines. En effet, par leur position charnière entre l'Afrique au nord et au sud du Sahara, les pays du Sahel

¹ Cf Archie Mafeje, *Anthropology and independent Africans*, Codesria, 1996, pp35-37.

² Concernant le rapprochement entre l'égyptien ancien et les langues négro africaines, le wolof par exemple. Voici comment il s'exprime dans son ouvrage «... le premier venu peut parvenir à détecter quelques ressemblances phonétiques et sémantiques en comparant les lexiques de deux langues quelconques, et c'est ainsi qu'on a pu prouver, par exemple, la parenté de l'égyptien ancien... au wolof actuellement parlé au Sénégal » (op.cit p. 167). L'allusion concerne bien entendu C. Anta Diop. Les avis du professeur S. Sauneron (cf *Hist. Gen. De l'Afrique*, vol II, annexe p. 817) du linguiste français M. Houis (cf. son article dans *Afrique et Langage*, (n° 13, 1980, pp 69-79) invitent cependant à prendre au sérieux les propositions de C. Anta DIOP dans le domaine linguistique.

offrent un champ d'étude intéressant, bien que non suffisant pour des conclusions applicables à tout le continent.

De surcroît le traitement des sources antiques est difficile et complexe. Il exige, comme toute activité de recherche, rigueur, persévérance, ouverture d'esprit, mais aussi une grande modestie. Les embûches ne manquent pas, comme l'a souvent rappelé le professeur Desanges ; et les réflexions qu'il a faites à partir de l'exploitation des sources concernant le périple d'Hannon sont à prendre en considération¹. Il a donné un exemple pertinent, à savoir la confusion entre Thèbes Hecatompyle (aux Cent Portes) qui est en Egypte et Hecatompyle, une autre ville de Libye. L'interprétation rapide d'un texte d'Ammien Marcellin peut conduire à envisager l'hypothèse de raids militaires carthaginois en Haute Egypte avant l'arrivée des Perses, au VI^e siècle avant notre ère, ce qui paraît invraisemblable. Cela étant, le souci de rigueur ne signifie pas qu'il faille établir a priori une hiérarchie qualitative parmi les sources.

Notre travail se veut un dépassement de l'alternative (complément ou synthèse). Nous nous assignons ces deux objectifs, mais ce que nous souhaitons surtout c'est, en combinant les données littéraires, cartographiques et auxiliaires, les témoignages mythiques et ceux qui ont une prétention scientifique, en alliant à la fois une démarche chronologique et thématique, en prêtant attention aux « relais » et au « télescopages » dans la transmission des connaissances, fournir le plus d'informations possible sur la connaissance de l'Afrique dans l'Antiquité, porter un éclairage sur la production de ces informations et sur la place que ce continent a occupée dans le monde des géographes et des utilisateurs de la géographie.

Nous avons pensé contribuer ainsi à la réflexion générale sur le passé de l'Afrique, la production intellectuelle dans l'antiquité et ses relations avec les structures mentales modernes voire contemporaines, en articulation avec des enjeux implicites ou explicites.

¹. « la comparaison des témoignages a établi l'absence d'unité de la tradition. Dès l'original punique il a pu exister plusieurs sources, car il n'est nullement certain que les commentarii d'Hannon soient identiques à l'inscription gravée par le navigateur dans un temple de Carthage. Une autre constatation s'impose : les versions de la traduction ne sont pas homogènes. Des éléments de la légende de Persée et des Gorgones y sont incorporés, à partir du moment où nous l'appréhendons, si bien que nous ne pouvons discerner s'il s'agit d'un mélange originel ou d'une contamination occasionnelle » (Desanges, *Recherches...* p.72)

O. II - LES PROBLEMES DE LA GEOGRAPHIE ANTIQUE

Dans l'avant propos nous avons déjà évoqué les difficultés à établir une distinction entre la géographie et l'histoire durant l'Antiquité. Jacques Scheibling dans son ouvrage intitulé Qu'est-ce que la géographie¹ revient à plusieurs reprises sur le lien entre les deux disciplines en l'illustrant par le phénomène des « vases communicants », ou pour reprendre ses propres termes, le phénomène des « transfuges ». Il évoque les cas que constituent Vidal de la Blache, Fernand Braudel et Roger Dion². Il va plus loin et analyse l'attitude des différentes écoles géographiques face à cette liaison qui est organique, en France en tout cas. Alors que les animateurs de la Revue Hérodote ne renient ni la liaison avec l'histoire, encore moins celle avec la politique, les tenants de la « nouvelle géographie », de même que les animateurs de la Revue Espaces-Temps insistent sur les coupures épistémologiques qui font « basculer la géographie de l'empirisme vers la « science », de l'idéographie vers le nomothétique, du concret à l'abstrait, des paysages vers l'espace »³.

¹. Paris, Hachette, 1994.

² Op. cit. p. 177.

³ Ibid., p. 119.

La position médiane, celle de P. Claval, est celle qui présente l'avantage de tenir compte et des leçons du passé et des innovations successives. « *Toutes les sciences, physiques ou humaines, connaissent des moments de remise en cause fondamentale, et pas seulement un moment de révolution théorique au cours duquel l'édifice est abattu et un autre se constitue à partir d'une table rase. Dans les sciences humaines tout particulièrement, les coupures épistémologiques se présentent sous forme de processus de remises en cause qui se relaient les uns aux autres, et se déploient à des rythmes variés. Vouloir en accélérer le rythme procède d'une attitude volontariste dangereuse. On ne planifie pas le développement de la pensée scientifique.*

Inversement, on ne peut nier l'existence de remise en cause fondamentale. Celle qui est à l'origine de la « nouvelle géographie » en est une, incontestablement.

On voit, en tout cas, que l'histoire de la géographie renvoie à des problèmes fondamentaux »¹.

Quelques uns de ces problèmes fondamentaux ont été analysés par Claude Nicolet dans son ouvrage « l'inventaire du monde, géographie et politique aux origines de l'Empire romain »². Le problème le plus ardu est peut être d'opérer un choix explicite et conscient entre les termes de « géographie historique » ou « d'histoire de la géographie » : « *Une histoire de la géographie ...n'est pas exactement superposable à ce qu'on appelle communément la géographie historique. Cette dernière vise à rendre compte des réalités géographiques d'un espace donné telles qu'elles se présentaient à un moment donné : végétations, défrichements, mises en culture ; voies de communications utilisées ou créées, occupation du sol, population, habitat ; zone de peuplement, frontières ethniques, politiques ou administratives...* »³.

La position adoptée par l'auteur s'inscrit plutôt dans la démarche de « l'histoire de la géographie ». Dans cette démarche, « *le mot géographie ne doit pas s'entendre comme d'une réalité, mais comme la représentation de cette réalité : comme toute science peut être, comme l'histoire en tout cas, la géographie est à la fois l'objet d'une enquête, et l'enquête elle-même dans ses démarches et ses résultats* »⁴. En ce qui nous concerne, nos travaux antérieurs, notre penchant pour la longue durée et la diversité des univers interrogés nous rapprochent de la démarche de C.Nicolet. Un

¹ . Ibid., p. 120.

² . Paris, Fayard, 1988.

³ . Ibid., p. 8.

⁴ Ibid., p. 16.

autre point de rencontre avec cet auteur se situe dans le traitement des sources : il insiste sur leur diversité qui fait que « *presque toute la littérature est susceptible d'une lecture géographique* ». Il insiste également sur l'importance de l'analyse philosophique qui « *implique bien naturellement la lecture ou la relecture des sources géographiques elles-mêmes* ».

O. II.1 - LE CHOIX DES SOURCES

Notre option consistant à travailler principalement à partir des sources écrites, égyptiennes, grecques et latines et à les confronter aux apports des sciences auxiliaires que sont l'archéologie, la linguistique diachronique (africaine et non africaine), à l'iconographie etc., n'est pas sans risque. Si les documents écrits vont dans le même sens et que la critique externe renforce cette tendance, on ne peut que s'en réjouir ; mais, si dans l'exposé des auteurs, les contradictions sont frappantes, alors se pose la question de l'attitude qu'il faut avoir face à ces sources et commence aussi l'exercice complexe d'interprétation.

Plusieurs stades de complexité sont à noter :

- le premier a trait à la familiarité ou à l'absence de familiarité avec les régions décrites. Suivant que les informateurs décrivent un pays qu'ils connaissent relativement bien ou une zone qu'ils n'ont fait que parcourir, le résultat n'est pas toujours le même ;
- en second lieu, même si l'objet leur est familier, les informations sont souvent approximatives, car il y a toujours un perfectionnement possible dans la manière d'utiliser les renseignements.
- En troisième lieu, dans le cas où la région n'est pas familière, il importe de savoir si la connaissance du narrateur est directe ou indirecte. Cette interrogation sur l'origine et la qualité de l'information est pertinente, même quand le narrateur est natif du terroir, même quand la source première peut jouir d'une certaine crédibilité.

Cette question a polarisé l'attention des chercheurs sous différentes formulations. Lors du colloque qui s'était tenu à Dakar en 1976 sur le thème Afrique Noire et Monde Méditerranéen dans l'Antiquité, on est souvent revenu sur ce type de problèmes. P. Lévêque avait rappelé certains débats qui ont agité la communauté des spécialistes :

« Au reste que de problèmes de navigation posés par des érudits inquiets et qui n'en étaient pas en fait ! On songe à ces débats inutiles sur les possibilités des navires grecs d'accéder en Mer Noire avant une certaine date alors que les échanges avec les côtes pontiques sont bien attestées depuis l'époque mycénienne... Il ne faut pas oublier non plus que des routes maritimes difficiles peuvent être frayées par des navigateurs indigènes avant qu'elles ne soient connues et pratiquées par des commerçants gréco-romains »¹.

Le Professeur Vercoutter avait de son côté soulevé la sous-estimation des possibilités des Anciens et, prenant le cas égyptien, il fait remarquer que les « *Egyptiens ont bien fait des navigations de haute mer aussi bien en Méditerranée orientale qu'en Mer Rouge, et cela dès le II^e millénaire avant Jésus Christ* »². Teixeira Da Mota avait attiré l'attention sur la nécessité de distinguer d'une part « *l'exploit isolé qui a été la conséquence de beaucoup d'efforts et a bénéficié de conditions favorables à un moment donné* » et d'autre part « *les pratiques régulières* »³. Le professeur Mauny avait insisté lui aussi sur les différents paliers à observer : « ... à part de rares occasions, comme l'expédition de Julius Maternus, il y a eu le minimum de contacts directs entre Carthaginois, Grecs, Romains et autres peuples du monde méditerranéen antique de l'Afrique occidentale tropicale noire et encore ces contacts n'ont été établis qu'avec les humanités noires les plus proches comme les Teda du Tibesti ou les « Harratine du Sahara »⁴.

A la lumière de tout cela on peut se demander s'il n'est pas périlleux de se lancer sur un sujet de géographie antique concernant l'Afrique, surtout « noire », celle dont la connaissance dans l'Antiquité semble pauvre. A notre avis tout dépend de la manière d'aborder le sujet et surtout de la manière de traiter les sources et du recours qu'on fait des sciences auxiliaires. D'ailleurs M. Woronoff invitait à une plus grande sagacité dans l'approche des textes littéraires ; ainsi évoquant le fameux passage d'Hérodote II, 32-33 au sujet du voyage des Nasamons, il proposait de comprendre que l'auteur grec « *ne nous donnerait donc que l'indication du premier cap, étant entendu que dans cette navigation transsharienne, selon l'expression de M. Monod, on peut changer de cap et que l'on a souvent intérêt à contourner les massifs montagneux* »⁵. Nous ajoutons que les obstacles ne sont pas seulement d'ordre philologique. Il en est d'autres plus ardues.

¹ P. Lévêque, *Colloque de Dakar* de 1976, p 165.

² J. Vercoutter, *ibid.*, p.164.

³ T. Da Mota, *ibid.*, p. 167.

⁴ R. Mauny, *ibid.*, p. 134-135.

⁵ M. Woronoff, *Colloque de Dakar* de 1976, p. 139.

O. II.2 - LA FIABILITE DES SOURCES

En effet, même si on a bien traduit et compris un texte, d'autres problèmes peuvent surgir, comme par exemple la localisation d'un site mentionné, à partir des données fournies par les auteurs (journées de marche ou de navigation, calcul pour déterminer longitudes et latitudes, symboles, jeu de couleurs sur des cartes etc). C'est ainsi qu'on a eu recours aux autres sciences pour vérifier la qualité des informations. Les témoignages archéologiques ont été invoqués pour valider des sources informant, par exemple, sur les relations entre Ethiopiens occidentaux et Carthaginois. A ce sujet, le professeur Raoul Lonis a fait la recommandation suivante : « *Je crois que c'est, effectivement, une preuve de modestie de la part des historiens que d'attendre les résultats de l'archéologie, mais je ne crois pas qu'il faille, à tout prix, se réfugier derrière le silence de l'archéologie pour s'abstenir de formuler des hypothèses vraisemblables. J'ai dit, et je le maintiens que pour moi, l'argument archéologique est ce que l'on pourrait appeler un "argumentum ex silentio". En d'autres termes, ce n'est pas parce que l'on n'en parle pas dans les textes ou que l'on n'en a pas la preuve archéologique, que tel ou tel évènement n'a pas eu lieu ; la règle d'or que les historiens, les épigraphistes et bien d'autres chercheurs doivent adopter, je crois, et qui est souvent rappelée dans les ouvrages d'érudition est que l'argumentum ex silentio ne doit être véritablement évoqué que si nous sommes sûrs d'avoir une information complète, sans aucune lacune dans le domaine considéré. Mais tant que nous n'en sommes pas sûrs, tant que nous n'aurons pas, dans le cas qui nous occupe, inventorié tous les côtés et rassemblé tout ce que nous pouvons rassembler, alors nous n'avons pas le droit de faire état de cet argumentum comme d'un obstacle majeur* »¹.

Une autre question plus délicate a été la question des moyens techniques qui sous-tendent les contacts. Le professeur Cheikh Anta Diop avait eu à répondre sur ce sujet². Mais c'est surtout la communication du professeur R. Lonis au Colloque de Dakar en 1976 qui a permis de lever un verrou important. A la lumière de ses recherches, l'auteur avait conclu que « *les navires antiques pouvaient louvoyer sans voile latine et sans gouvernail d'étambot. Dès lors l'hypothèse que l'on a fait peser sur la navigation le long de la côte atlantique de l'Afrique, en faisant état d'objections techniques nous paraît devoir être levée* »³

¹ R. Lonis, *ibid.*, p. 168.

² Cheikh Anta Diop répondait ainsi à R. Mauny : « *selon R. Mauny, ceux qui partaient de l'Atlantique rebroussaient chemin dès qu'ils rencontraient des difficultés liées à la direction des vents, tandis que ceux qui étaient partis de l'Océan Indien en l'occurrence, les Phéniciens sous Nekaou II, étaient obligés de fournir des efforts surhumains pour traverser la région des alizés quand ils arrivaient dans l'Atlantique... Un historien devait trouver pourtant que la navigation d'Hannon était assez probable pour des raisons économiques. Carthage avait plusieurs raisons de chercher à coloniser l'Afrique intérieure et ses rivages pour la transformer ainsi en une sorte de bastion carthaginois à la fois économique et militaire. Il est très peu probable, quoiqu'en disent les érudits (G. Germain) que le périple d'Hannon eût été le fruit d'une pure imagination. Il y trop de points de récit qui correspondent à des choses qu'on ne pouvait pas deviner à l'époque pour qu'il puisse en être ainsi...*

Dans l'Afrique précoloniale, j'avais supposé que le gouvernail axial, d'étambot, était d'origine arabe et que les progrès de la navigation au Moyen Age provenaient de l'Orient. On sait aujourd'hui que cette hypothèse n'est pas si éloignée de la vérité puisqu'on a trouvé des modèles de ces gouvernails dans les tombes chinoises... (Antériorité des civilisations Nègres. Réponses à quelques critiques, p. 260.

³ R. Lonis, Colloque de Dakar, 1976, p. 169.

Nous avons donc essayé de tenir compte des prouesses techniques éventuelles des informateurs, mais aussi des distorsions dans les récits. La méthodologie que propose J. Bazin pour la tradition orale peut être utile aux historiens de l'Antiquité¹. Il nous faut enfin mesurer la contribution des Anciens, à la lumière de nos connaissances actuelles, avec des outils modernes, tout en tenant compte des univers culturels, des niveaux scientifiques et techniques de l'Antiquité. Nous allons essayer d'avoir à l'esprit les siècles qui ont suivi, pour essayer de comprendre s'il y a eu des avancées constantes, des ruptures ou relances significatives, et essayer de comprendre comment elles se sont opérées. De sorte que le problème à notre niveau est moins de savoir si les informations qui nous sont livrées à travers les sources sont vraies ou fausses, mais de savoir comment elles nous sont transmises, comment les comprendre et quelles fonctions elles ont joué. L'exploitation des sources égyptiennes par exemple peut donner des informations fort utiles. Le papyrus dit des « Mines d'or » qui est de l'époque ramesside entre le XIV^e Siècle et le XII^e Siècle est présenté comme la plus ancienne carte à la fois topographique, géologique et géographique du monde. Le document qui se trouve au Musée égyptien de Turin est décrit de la manière suivante par l'égyptologue africain Théophile Obenga :

« Le fragment ... est effectivement une carte des mines d'or et de carrières. Les itinéraires présentent les éléments les plus importants du paysage. Le relief du terrain et les édifices sont représentés avec un profil « rabattu » sur la surface. Des commentaires écrits en cursive antique (hiéroglyphique) complètent le dessin. La description géologique est faite avec des couleurs. La zone concernée a pu être identifiée : il s'agit effectivement de la région du Wâdi Hammânat, région des montagnes de la chaîne arabique qui sépare le Nil de la mer Rouge, et où existent de nombreuses mines de quartz aurifère. Dans les endroits du Wâdi Fawakir, entre Coptos et Kosseir sur la mer Rouge, il existe aussi des mines d'or. L'or de Coptos et l'or de Koush (Nubie) constituaient les deux principales sources aurifères de l'Égypte antique »². Une observation méticuleuse du document permet de déceler des buissons, des montagnes, les voies d'accès. Les indications géologiques sont rendues par le jeu des couleurs : le rouge pour le granit ; le noir, le basalte ; le

¹ « Quand pour connaître le passé d'une société nous nous servons de ce qu'on nous en raconte aujourd'hui, nous tendons à traiter les récits recueillis comme un matériau dont il faut seulement extraire par des opérations plus ou moins méthodiques et contrôlées, une certaine quantité d'informations. Nous sommes pour cela nécessairement amenés à briser la tonalité formelle que constitue chaque récit et à retenir des conditions singulières de son énonciation celles seulement qui permettent seulement d'apprécier le degré de confiance à accorder aux informations qu'il contient. C'est une démarche indispensable et légitime : je considère qu'elle risque d'être naïve et partielle si ne s'y associe étroitement une interrogation réflexive sur la production des récits. Plus elle s'appuie sur le matériau narratif, plus la connaissance historique doit se doubler d'une sociologie du récit » (J. Bazin, « La production d'un récit historique », in *Cahier d'Études Africaines* n° XIX, 1976, p. 435.

² Th. Obenga, *La philosophie africaine de la période pharaonique*, P. Paris l'Harmattan 1990, P. 225 sq.

marron, la terre ; le blanc, les édifices. Dans toute cette gamme d'informations, il faudrait bien opérer des choix pertinents et judicieux.

O. II.3 - LE CHOIX DES INFORMATIONS

P. George définit de manière précise et exhaustive non seulement les terrains de la géographie, mais encore ses méthodes et ses techniques. « *Observer les oeuvres de la nature, dresser des bilans des patrimoines hérités des générations passées, analyser les chances et les contradictions des économies actuelles, tracer les contours des espaces sociaux et culturels, tour à tour à l'échelle des continents et à celle des régions, des petits pays, des villes ou des quartiers est la tâche permanente de la recherche géographique, exprimée par le texte descriptif et explicatif, par l'image et surtout la carte globale ou thématique. La géographie n'est pas seulement descriptive de nature. Elle implique la connaissance des autres* »¹. Il souligne ici deux groupes de problèmes qui vont retenir notre attention dans la suite de nos développements.

- Le premier groupe a trait à la double fixation de la géographie sur les phénomènes de la nature et sur la vie des hommes, la géographie physique et la géographie humaine. L'articulation de ces deux instances peut se situer au niveau de la sphère économique, sociale et culturelle. C'est pourquoi nous allons essayer chaque fois qu'il est possible de le faire, de donner les informations sur l'Afrique à partir de ces grilles et de nous interroger sur l'éclairage que peut apporter une articulation de ces sphères.

Ainsi donc nous attacherons une attention particulière non seulement à la topographie, à la cosmographie, à la climatologie, à l'économie, aux institutions, mais aussi aux mythes ; en effet comme l'a fait remarquer Ramin²:

« *Des contradictions peuvent choquer, l'absurdité de certains voyages mythiques est de nature à dérouter. Il ne faut pas juger avec notre logique, d'après nos propres connaissances, mais chercher à comprendre les raisons des erreurs commises, d'apparentes aberrations. Cette recherche est instructive* ». Il faut ajouter à cela, de la part des Anciens une plus grande insistance sur le poids de l'environnement sur les êtres, une plus grande intégration entre la faune, la flore

¹ P. George. Finalité de la géographie in *Encyclopaedia Universalis*. Enjeux. p. 5.

² J. Ramin. *Mythologie et géographie*. Paris. les Belles Lettres. 1979. pp. 7 à 10.

et l'anthropologie. Ces mêmes Anciens n'ont pas toujours les mêmes préoccupations que les Modernes en matière d'anthropologie, de mouvements de population etc. Le défi à ce niveau est de réussir une restitution intelligible et cohérente des informations.

Le second groupe de problèmes a trait aux méthodes et aux techniques du travail du géographe. P. George a soulevé la nature et la qualité des témoignages littéraires et celle des représentations iconographiques. Les réflexions sur les différents aspects de la géographie humaine nous ont déjà amené à montrer l'intérêt d'une articulation judicieuse des différentes instances de l'exposé géographique. Il est question en plus d'identifier, pour ce qui est du texte littéraire, sa forme et ses objectifs. Et il est vrai que suivant qu'on traite un texte poétique, un reportage historicisant, un roman ou un exposé topographique, les commentaires et l'analyse qu'on peut faire ne sont pas du même type. La même prudence est de mise concernant la cartographie.

Cet exercice artistique et scientifique, fait remarquer G. Alinhac, revêt deux aspects. *Un aspect technique, où elle (la cartographie) apparaît comme la synthèse des sciences et des arts qui permettent l'établissement de la carte, et dont elle traduit fidèlement les progrès : cosmographie, photographie, imprimerie. « Un aspect historique, où elle devient le reflet et le moyen d'expression des multiples activités humaines qui, hors les mobiles purement scientifiques, provoquent et stimulent le développement de la géographie et de la topographie : expéditions terrestres ou maritimes à but militaire, commercial ou religieux: voyages et explorations, mise en valeur économique et équipement, tourisme, etc.*

Les premières cartes offrent surtout un intérêt entre autres documents, comme témoignage des préoccupations, des connaissances et de mœurs de leur époque (mais elles n'ont pas grand' chose de commun avec ce que nous appelons carte aujourd'hui). Il est curieux de constater que les civilisations les plus anciennes, puis l'Antiquité grecque et latine et le Moyen Age lui même, qui nous ont laissé, dans certains domaines de la pensée et de l'art particulièrement en architecture, en sculpture et en peinture, des oeuvres remarquables dont certaines n'ont jamais été égalées, ne sont guère parvenues à concevoir, construire et dessiner des images cartographiques correctes, même des régions les plus connues. Jusqu'à une date assez récente ces images sont restées manuscrites, faute de moyens de reproduction, et les vestiges que nous en possédons sont gravés ou peints sur pierre, argile, métal, papyrus ou parchemin. Certains d'entre eux ne sont d'ailleurs que des reconstitutions plus ou moins interprétées ou des copies plus ou moins fidèles, qui

permettent cependant de se faire une idée des conceptions et des connaissances des anciens »¹.

Ces remarques de G. Alinha – outre le fait qu'elles invitent à distinguer les aspects techniques et culturels de l'image, soulèvent en même temps, non seulement les difficultés dans le passage de la perception à la visualisation, c'est-à-dire à la représentation imagée, mais encore les problèmes liés à la conservation de l'image. Si on ajoute à tout cela le départ entre les données concrètes et la spéculation théorique², on ne peut manquer d'apporter un soin particulier au traitement des sources géographiques dans l'Antiquité.

Il est vrai qu'une évolution est sensible depuis les plans préhistoriques gravés sur de la pierre comme ceux de Bedolina, en Val Camonica, près de Brescia en Italie³ ou ceux de Catal Hüyük en Turquie, considérés comme étant encore plus anciens⁴, en passant par les plans de mine réalisés par les Egyptiens⁵, puis aux cartes représentées sur des pièces de monnaie en Grèce⁶, puis à celles de Claude Ptolémée jusqu'à celles de Cosmas Indicopleustès. Ce besoin de conserver ses connaissances, en vue de les réutiliser ou de les transmettre, a conduit l'être humain à utiliser la représentation graphique plastique puis scriptuaire ; la combinaison de ces procédés a pu se matérialiser dans la représentation cartographique.

Dans son ouvrage L'Afrique à la naissance de la cartographie moderne, Yoro Fall⁷ insiste sur l'ubiquité du procédé tant chez les insulaires de l'Archipel des Marshall, que chez les Touaregs, les Esquimaux. « *Malgré l'éloignement géographique et chronologique de ces exemples "exotiques" les uns par rapport aux autres, avec la récente cartographie spatiale, l'on ne peut s'empêcher de noter des similitudes et des ressemblances. Celles-ci, bien évidemment, ne se situent ni dans les possibilités de la reproduction, les diagrammes touaregs sont fugaces parce qu'effacés d'un revers de la main, les cartes micronésiennes ou égyptiennes ignorent l'imprimerie, tandis que différentes formes de reproduction en nombre illimité s'offrent aux cartes contemporaines, ni dans les images sémiologiques, ni même dans l'utilisation ou la combinaison des couleurs des échelles ou des projections* »⁸.

Ce qui a été constaté chez les Esquimaux et les Touaregs, l'a été chez les Aztèques au Mexique¹. Et Yoro Fall de rappeler certaines constantes, à savoir la matérialité du monde, la mobilisation des principes fondamentaux de la

¹ J. Alinha, Historique de la cartographie, I.G.N., Paris, 1956, réédition 1973, Généralités, But et plan du cours.

² Micheleros fait cette distinction et constate que le dernier type est plus important concernant la zone méditerranéenne et l'Afrique « éthiopienne ». Cela justifie à son avis « l'absence d'une esquisse sur les tentatives de voyage, car elle indique le type de représentations dont les auteurs du Moyen Âge sont tributaires et celles qui demeurent en dehors de leurs champs de connaissance » (F. de Medeiros, l'Occident et l'Afrique XIII-XV^{ème} siècles, Paris, Karthala, 1985, pp 43-44).

³ Ces documents sont datés du 2^{ème} millénaire avant notre ère, cf. l'article de W. Blumer, "the oldest known plan of inhabited site dating from the Bronze Age about the middle of the 2nd millennium BC Rock-drawing in the Val Camonica" in Imago Mundi, V, 18-20, 1964-66, p 9 sq.

⁴ Catherine Delano Smith apporte d'autres éléments au dossier qui lui permettent de rejeter l'hypothèse de W. Blumer voulant faire des plans de Bedolina les plus anciens connus. La datation des plans de Catal Hüyük au VII^{ème} millénaire avant notre ère lui donne raison. Cf. son article "The emergence of maps in European rock art" in Imago Mundi, V, 34, 1982, p 9-25.

⁵ Yoro, Fall, op.cit., p 16-17.

⁶ Cf. A. E. M. Johnston, Maps on greek coins of the 4th century BC in Imago Mundi, vol. 1, 25-26, (1971-72), p 75.

⁷ Yoro Fall, op.cit., pp 14-15.

⁸ idem, ibid., pp 26-27.

sémiologie, l'utilisation de matériaux pertinents, la destination sociale de l'illustration, l'utilisation des capacités physiologiques et intellectuelles de l'être humain pour la lecture et la reproduction de l'objet illustré, les rapports de correspondance entre la représentation figurée et les catégorisations mentales du groupe demandeur ou destinataire.

Mais si les principes philosophiques et technologiques sont demeurés longtemps les mêmes, les disciplines qui se sont constituées à partir de ces éléments se sont développées dans des contextes sociaux et historiques particuliers : qu'il s'agisse de la géométrie, la topographie, la chorographie, la cosmogonie, la cosmographie, la cosmologie, l'astronomie, l'astrologie. En tenant compte de tous ces paramètres, nous allons essayer, dans chaque univers, de regrouper les informations de caractère mythique, celles qui relèvent de la géographie physique (reliefs, climats, propriété du sol et du sous-sol), enfin celles qui sont du domaine de l'anthropologie physique, sociale, économique culturelle, en tenant compte bien entendu de leur interférences et imbrications soulignées à juste titre par E. Le Roy Ladurie².

C'est cette option dynamique qui nous a fait adopter le terme « mouvance » pour rendre compte à la fois des considérations spatiales et chronologiques. Nous avons pris donc ce terme non dans son sens premier utilisé par les médiévistes, celui de fief qui dépend d'un autre ou auquel d'autres domaines sont rattachés, mais dans le sens qui lui est attaché depuis la seconde moitié du XX^{ème} siècle à savoir « sphère d'influence ». Nous entendons donc par mouvance égyptienne grecque et romaine non seulement les zones, contrées, pays, peuples etc., évoqués respectivement dans les sources égyptiennes, grecques et latines, mais encore les représentations mentales, les reconstructions qui ont été directement ou indirectement nourries par elles.

¹ voir Eulalia Guzman "the Art of Map Making among the Ancient Mexicans" in *Imago Mundi* III. 1939

² *L'histoire de la cartographie témoigne sur l'économie mondiale autant et peut être davantage sur l'histoire des sciences. Après tout, nul n'ignore qu'aux temps médiévaux et modernes, le commerce a servi entre autres de "moteur" aux grandes découvertes, s'agissant en particulier des trajectoires accomplies pendant la Renaissance, tout au long de la route des épices. Ainsi donc la science aura-t-elle vécu pendant plusieurs siècles en concubinage avec le commerce. Le négociant redeviendra-t-il suffisamment inventif pour jouer à nouveau un tel rôle ? Il est temps que tombent ces "murs de la honte" que séparent trop souvent l'univers de l'entreprise à vocation économique et l'univers de l'entreprise à vocation scientifique ou culturelle. Voeu pieux ? Peut-être...* (E. Le Roy Ladurie, Préface à l'ouvrage *De l'Ancien au Nouveau Monde*, Paris, B. N Collection BNP, edit. Hervas, 1990.

0. III - NOTRE DEMARCHE

Dans notre progression nous avons d'abord exposé nos instruments, puis tenté de délimiter notre champ, pour mieux dégager trois mouvances.

- la première est celle de l'Égypte pharaonique ;
 - la seconde celle de la civilisation grecque ;
 - la troisième et dernière est celle du monde romain et romano-byzantin.
- Pourquoi avoir choisi ces trois entités ?

La première raison peut être trouvée dans notre souci de tirer profit de nos travaux antérieurs et d'utiliser au maximum les connaissances que nous avons acquises en humanités gréco-latines et en égyptologie. La seconde raison, qui est plus générale, est liée à la place importante que ces trois entités occupent dans notre compréhension des civilisations antiques d'Europe, d'Asie et d'Afrique et surtout dans la genèse de leurs relations. Toutefois, comme l'a bien noté Charles Freeman dans son ouvrage Egypt, Greece and Rome, tout en se félicitant du regain d'intérêt pour l'étude de ces trois civilisations, il convient de demeurer lucide sur les limites de leurs apports¹

A travers l'exploitation des documents de l'Égypte pharaonique nous avons tenté :

- 1) d'évaluer notre connaissance de l'Égypte elle-même et des régions africaines ;
- 2) de mesurer l'incidence « des égyptologismes » sur d'autres univers qui ont été en contact avec l'Afrique ;
- 3) d'extraire des informations concernant donc la géographie physique et humaine, des toponymes, ethnonymes, des données concernant la faune et la flore africaines.

Dans le traitement des sources grecques et romaines nous avons tenté de rassembler les informations concernant

- 1) La géographie physique ;
- 2) La faune, la flore, l'anthropologie économique et culturelle ;

¹ Voici comment cet auteur justifie le choix du contenu de son ouvrage Egypt, Greece and Rome : "Such a volume would also allow the link between these civilisations (and other of the ancient Mediterranean), which are increasingly being stressed in modern scholarship, to be explored in depth". Charles Freeman, *op cit.* New York, Oxford University Press, 1996 p. X de la préface. L'auteur ne manque pas d'insister sur les difficultés et les limites de son entreprise.

"...The study of the ancient Mediterranean is in an exciting phase but also a particularly difficult one. The writer of an introductory text such as this is left with insurmountable problem... to be useful as an introduction it has to impose an order and coherence on past

PREMIERE PARTIE

INSTRUMENTS D'ANALYSE ET CHAMPS D'ETUDE

I-1 – LES SOURCES ECRITES DE L'ANTIQUITE AFRICAINE

Le recensement et le traitement des sources de l'histoire africaine posent des problèmes tellement complexes que les rédacteurs de l'Histoire Générale de l'Afrique, sous l'égide de l'Unesco, ont jugé nécessaire de consacrer le volume I à la méthodologie et à la préhistoire. Dans ce premier volume les sources en général, les sources écrites en particulier, ont fait l'objet d'un traitement judicieux. Le professeur Ki Zerbo pose bien le problème :

« Il faut reconnaître que concernant ce continent, le maniement des sources est particulièrement difficile. Trois sources principales y constituent les piliers de la connaissance historique : les documents écrits, l'archéologie et la tradition orale. Ces trois sources sont étayées par la linguistique et l'anthropologie qui permettent de nuancer et d'approfondir l'interprétation des données, parfois trop brutes et trop stériles sans cette approche plus intime. On aurait tort cependant d'établir a priori une hiérarchie péremptoire et définitive entre ces différentes sources »¹.

L'auteur à qui était dévolu le soin de se pencher sur les sources antiques, H. Djait, l'a fait de manière méthodique et rigoureuse, tout en élargissant la perspective dans sa contribution intitulée : « les sources écrites antérieures au XV^{ème} siècle ». Il s'est d'abord appliqué à définir ce qu'il retenait comme source écrite, à savoir « *ce qui est tracé ou imprimé dans des signes convenus sur un support quelconque : papyrus, parchemin, os, papier* »². Après avoir déploré la dispersion et l'absence de dialogue entre les chercheurs spécialisés (égyptologues, hellénistes, latinistes, punicologues, arabisants, africanistes), il propose de délimiter trois tranches principales qui tiennent compte des facteurs d'unité et de diversité :

- l'Antiquité jusqu'à l'Islam (Ancien Empire égyptien jusqu'à + 622) ;
- le premier âge islamique de + 622 au milieu du XI^{ème} (1050) ;
- le second âge islamique : du XI au XV^{ème} siècle.

Notre propos recoupe essentiellement la première tranche dégagée par H. Djait, qui en profite pour justifier le choix du « terminus ad quem », le VII^{ème} siècle.

¹ Ki Zerbo, introduction au vol I de l'H.G.A. 1980. p. 25

² H. Djait, H.G.A. vol I, p 113

« Certes, ici, la notion d'Antiquité n'est pas comparable à celle en honneur dans l'histoire de l'Occident, dans la mesure où elle ne s'identifie que partiellement à l'Antiquité « classique », elle ne s'achève pas avec les invasions barbares, mais avec l'irruption du fait islamique. Mais, précisément, par la profondeur et l'ampleur de son impact, l'islam représente une rupture avec un passé qu'on pourrait appeler antique, préhistorique ou protohistorique selon les régions. C'est un fait aussi que, depuis l'époque hellénistique, la majeure partie de nos sources antiques sont écrites en grec et en latin »¹.

Ensuite il procède à un découpage géographique qui articule solidarité générale (celle qui lie les sources de l'Afrique connue) et solidarité spécifique (pour chacune des zones délimitées). De cet exercice se dégagent 5 zones :

- a) Egypte, Cyrénaïque, Soudan nilotique ;
- b) Maghreb, y compris la frange nord du Sahara, les zones d'extrême occident, la Tripolitaine et le Fezzan ;
- c) Soudan Occidental, au sens large, c'est à dire jusqu'au lac Tchad vers l'est et englobant le sud du Sahara ;
- d) Ethiopie, Erythrée, Corne orientale et Côte orientale ;
- e) Le reste de l'Afrique soit : le Golfe de Guinée, l'Afrique Centrale, le Sud Africain.

Puis l'effort d'identification et de systématisation permet d'avancer vers une typologie qui aide à dégager :

- a) un regroupement suivant un critère formel plus externe qu'interne : papyri hiératiques égyptiens datant du Nouvel Empire, mais dont la rédaction remonterait au début du Moyen Empire, les ostraka du Nouvel Empire toujours en égyptien hiératique, les sources grecques qui remontent au VII^{ème} siècle avant notre ère et se poursuivent sans discontinuer à une époque tardive coïncidant approximativement avec l'expansion de l'Islam, les sources en hébreu (Bible) et en araméen (Juifs d'Eléphantine) qui datent de la XXVI^{ème} dynastie, les textes démotiques datant de l'époque ptolémaïque, la littérature latine, la littérature

¹ idem. ibid. p115.

copte (en langue égyptienne, avec un alphabet grec enrichi de quelques lettres) à partir du III^{ème} siècle de l'ère chrétienne ;

- b) un regroupement suivant la forme interne et la qualité des informations : sources narratives et sources archivistiques.
- Les sources narratives renvoient aux chroniques et annales, ouvrages de géographie, relations de voyages, ouvrages de naturalistes, ouvrages juridiques et religieux qu'ils soient traités de droit canon, livres saints ou hagiographies, les œuvres proprement littéraires ;
- les sources archivistiques concernent les documents privés : lettres de familles, correspondances commerciales, documents officiels émanant de l'Etat ou de ses représentants : correspondances officielles, decrets, lettres patentes, textes législatifs et fiscaux, documents juridico religieux.

H. Djait fait commencer la tradition des sources narratives au VIII^{ème} siècle avec Homère. Les noms d'auteurs qu'il retient pour l'essentiel sont ceux d'Hérodote, Polybe, Pline l'Ancien, Ptolémée et Procope¹. Il ne semble pas être conscient de l'importance des sources égyptologiques narratives. Toutefois les deux (2) tableaux récapitulatifs qu'il donne montrent bien qu'il a perçu l'importance des sources archivistiques égyptiennes.

¹ ibid, p.119

Tableau I in HGA, vol I, p.120

Tableau chronologique des principales sources écrites				
Sources narratives				
Date	Chroniques et Annales	Géographie Voyages	Œuvres Juridiques, Religieuses	Textes littéraires
-2065 -1580 -800 -500	Hérodote (485-425) Chr. Démotique (IIIe)		Livre des Rois (avant 586)	Homère (VIII ^{ème})
-200 -100 0	<u>Polvbe</u> (200-120) <u>Diodore</u> Salluste (87-35)	Strabon : Pseudo-périple d'Hannon		
0 + 100 + 200 + 300 + 400 + 500	Tacite, Plutarque Procope (492-562)	Pline l'Ancien Ptolémée Périple de la mer Erythrée (230) Cosmas Indicopleustès (535)	Saint Cyprien (200-258) Saint Augustin (354-436)	
622				

Tableau II in HGA vol I p.121

Pièces officielles	Sources archivistiques		
	Documents privés	Dates	Faits historiques
Papyri hiératiques Ostraka		-2065 -1580 -800	Moyen Empire Nouvel Empire Fondation de Carthage Basse époque égyptienne
	Papyri ← des ← Juifs d'Eléphantine	-500	
		-200 -100 0	Les Ptolémées Conquête romaine (-146) en Africa
Novellae		0 +100 +200 +300 +400 +500	Romanisation de l'Afrique Apogée de l'école alexandrine Axoum et christianisation de l'Ethiopie (333) Reconquête byzantine de l'Africa (533)
		622	

L'inventaire quantitatif et qualitatif pour l'antiquité préislamique l'autorise à affirmer la prépondérance des sources archéologiques et plus généralement non littéraires. Et quand il en arrive à la répartition zonale, il est d'avis que l'Afrique occidentale et centrale est « *totalemt absent* »¹.

¹ *ibid.*, p 122

Il étend même sa déception vers d'autres zones comme la Nubie et la Corne de l'Afrique¹ avant le premier millénaire. A partir du premier millénaire, surtout à partir du VI^{ème} siècle avant notre ère, il constate une plus grande diversification : il cite entre autres l'apport du livre des Rois (Bible, Ancien Testament) qui donne des renseignements précieux sur la XXII^{ème} dynastie égyptienne (autour de - 950) et même avant et jusqu'à la période perse (-525). Les sources étrangères, grecques surtout, éclairent la Basse Epoque de l'histoire égyptienne (à parler du VIII^e siècle). Sont pris en considération : Ménandre, Aristodémos, Philocorus, Hérodote. La période qui va des Lagides en Egypte, (fin IV^e siècle), jusqu'à la conquête arabe, est caractérisée par l'augmentation des sources en quantité et en qualité pour deux zones surtout : l'Egypte, la Nubie et l'Afrique orientale d'une part, le Maghreb antique d'autre part. Pour la première zone sont évoqués : Polybe, Strabon, Diodore, Plin^e l'Ancien, le Code Théodosien, les Novellae de Justinien avec une mention particulière pour la Géographie de Ptolémée (vers + 140), le Périple de la Mer Erythrée (vers 230), le Topographie Chrétienne de Cosmas (vers 535).

Le bilan effectué par Djait permet à l'Egypte et au Maroc de sortir du lot par l'abondance des sources et la qualité des études effectuées sur les deux entités². Toutefois l'auteur est conscient des limites qui sont imposées par l'inaccessibilité de certaines sources : ainsi à son avis, si les quarante (40) livres des Pragmateia de Polybe nous étaient parvenus, « *peut être serions nous aussi renseignés avec une précision qui fait défaut partout ailleurs sur l'Afrique noire elle-même. Mais déjà, les six livres qui nous sont conservés tranchent sur toutes les autres sources par la qualité de l'information et l'intelligence du regard* »³.

Il est également conscient des ruptures et des hiatus dans la transmission des informations. « *Après le premier siècle et pendant les quatre siècles où l'organisation impériale s'enracine au maximum en Afrique, puis entre dans une crise prolongée, les sources littéraires se font rares. Il y'a un vide quasi total au II^{ème} siècle, et les III^{ème} et IV^{ème} siècles sont marqués par la prépondérance des écrits chrétiens, notamment ceux de Cyprien et d'Augustin* »⁴.

Compte tenu de tout cela, et en intégrant la dose de subjectivité de certains auteurs (chrétiens en l'occurrence), il invite à la prudence dans l'exploitation des

¹ « *A moins que de nouvelles découvertes n'interviennent notre connaissance de la Nubie et du pays de Pount n'est en rien redevable aux sources écrites* » ibid. pp 123-124

² ibid. p. 122.

³ ibid. p.125.

⁴ ibid. p.125.

données. L'avenir de la recherche est ouvert beaucoup plus sur la qualité que sur la quantité :

« Il est peu probable qu'on puisse enrichir, par de nouvelles découvertes, la liste établie de nos documents écrits. Par contre, on peut mieux les exploiter, en les approfondissant, en y appliquant une critique rigoureuse, en les confrontant avec un matériel archéologique et épigraphique non encore épuisé, surtout en les utilisant avec plus d'honnêteté et d'objectivité »¹.

Pour ce qui de l'Afrique sub-saharienne et occidentale, ses doutes sont encore plus prononcés ; il n'existerait à son avis aucun document digne de foi. Les seuls apports qu'on pourrait tirer concerneraient davantage « la représentation que s'est faite l'Antiquité de l'Afrique que des données réelles ». Un texte comme le Périple d'Hannon est un faux sans grand intérêt à son avis. Paradoxalement nous verrons que c'est à partir des données fournies par ce texte que d'autres chercheurs ont essayé d'aller plus loin dans la connaissance de cette Afrique subsaharienne. C'est ainsi que Demerliac et Meirat attendent beaucoup de l'archéologie pour conforter leur relecture du texte d'Hannon².

Fergusson est conscient du hiatus dans nos connaissances en matière d'histoire africaine, et surtout concernant la transition de l'Antiquité aux « Ages obscurs », entre l'effacement des pôles de l'Antiquité (Égypte, Carthage, Méroé, Axoum) et l'émergence des grands empires comme celui du Ghana³ ; il est également conscient des limites des sources littéraires gréco romaines ; à son avis tout progrès devra venir de l'archéologie.

I-2 – ARCHÉOLOGIE

Il est vrai que même pour les phases prédynastiques de l'histoire égyptienne, c'est grâce à l'archéologie et surtout grâce aux foyers nagadéens, puis

¹ *ibid.*, p. 126

² Commentant le chapitre 15 du Périple qui évoque la contrée embrasée et qu'ils ont identifiée au Delta du Niger, et s'appuyant sur un passage du Pseudo Scylax qui évoque une « grande ville où vont les vaisseaux de marchands phéniciens », ils concluent avec beaucoup de prudence : ... « et l'on pourrait en déduire que cette cité se trouvait dans la région de Warri, à une trentaine de mille de la côte. Malheureusement une telle identification serait illusoire. Non point seulement parce que Warri est aujourd'hui en pays Itsekiri, à une centaine de kilomètres de Yoruba : il semble d'après certains auteurs que celui-ci se soit étendu plus à l'Est qu'à présent. Mais surtout parce que la configuration de la contrée a dû sensiblement changer, tant par l'avance du Delta du Niger qu'à cause des modifications continues du lacis de bras et de criques qui le constituent. Seules les données archéologiques, (s.p.n) qui manquent pour le moment, permettraient de préciser ce point » (J.G. Demerliac et J. Meirat, Hannon et l'Empire punique, Paris, les Belles Lettres, 1983).

³ Fergusson "Classical contacts with Africa", in Africa in Classical Antiquity, p.23.

maadiens¹, qu'on tente de reconstituer la trame. Diao Ba et Jeannine Dorès-Vogès ont montré l'apport du laboratoire de Radio Carbone créé par Cheikh Anta DIOP, à l'IFAN, pour la chronologie de certains faits préhistoriques et historiques ; leur étude est essentiellement fondée sur les témoignages des utilisateurs africains européens ou américains². Ainsi une évaluation a permis de dater l'homme d'Asselar (au nord de Gao, au Mali) à 4440 avant notre ère, certains mégalithes ont été levés deux millénaires avant notre ère. Leur fonction semble avoir été religieuse et scientifique (observation astronomique).

La technique du C 14 a permis de mettre en lumière l'importance de la civilisation Sao qui était déjà épanouie au Vème siècle avant notre ère et qui constituerait « *un chaînon satisfaisant dans l'histoire des relations culturelles entre le Nil et le Niger* ». De même l'exploitation du cuivre dans le cercle d'Akjoujt était effective entre le VIIIème et le IIIème siècle avant notre ère. Saisissant l'enjeu de l'archéologie pour les recherches futures en matière d'historiographie africaine, Cheikh Anta avait formulé comme recommandations :

- une enquête archéologique systématique sur les périodes les plus anciennes de l'occupation humaine du delta égyptien ;
- une enquête comparable dans les régions sahariennes proches de l'Egypte et dans les oasis³.

Il avait exprimé son optimisme en ces termes : « *...c'est l'archéologie qui apportera la grande réponse à la question posée par les études africaines. Elle introduit la certitude brutale là où il n'y avait que doute, scepticisme ou supputation* »⁴. Toutefois les difficultés ne manquent pas : elles ont pour noms : humidité, acidité des sols, érosion éolienne, pillage et fouilles clandestines⁵, rareté de moyens financiers etc. C'est l'ampleur de ces difficultés qui a conduit Aboubacry Moussa Lam à mettre en garde contre le fétichisme archéologique qui « *dans les conditions actuelles du continent risque en fait de retarder la recherche. En effet, vu l'ampleur des surfaces à prospecter et à fouiller et étant donné les moyens dérisoires qui sont ceux de l'archéologue africain, s'il faut chaque fois*

¹ Voir Alam Anselm « chants de lumière sur les deux rives » communication au Colloque *L'œuvre de Cheikh Anta Diop et la renaissance de l'Afrique. Xème anniversaire de la disparition de Cheikh Anta Diop. U.C.A.D 1996*. Voir aussi Beatrix Midant Keynes « Avant les pharaons » in *Science et Vie* n°197. Décembre 96, p 32-36

² Diao Ba et Jeannine Dorès-Vogès « Etude statistique des résultats de datation du laboratoire de Radio Carbone de l'Institut Fondamental d'Afrique Noire » communication au colloque *L'œuvre de Cheikh Anta Diop et la renaissance de l'Afrique. Xème anniversaire de la disparition du professeur Cheikh Anta Diop*. Dakar 1996.

³ *idem, ibidem*

⁴ Cheikh Anta DIOP, *Antériorité des civilisations négres*, 1967, p. 204.

⁵ Chapurukha M. Kusimba insiste sur cet aspect "During the 1980's, the number of archeological sites destroyed by looters markedly increased. There are few archeological sites in Mali that have been looted by art dealers and their African connoisseurs" (Archeology in African Museums in *African Archaeological Review* n 13 number 3 Septembre 1996 p 167 New-York and London - Plenum Press. Pour le cas du Mali il est bon de signaler qu'une des pièces de ces fouilles clandestines a atterri dans les bras du Président de la République française comme cadeau. La presse française a relaté l'évènement en Décembre 1996. En 1998 ces biens ont été restitués au Mali

attendre la confirmation d'un fait historique par l'archéologie, on risque d'attendre très longtemps »¹. Et l'auteur de proposer comme palliatif de fouiller dans les débarras, les greniers des populations négro africaines et les musées africains et occidentaux. Cette méthode lui a permis, en comparant des objets des anciens Égyptiens et des poularophones de la vallée du fleuve Sénégal, de parvenir à des conclusions intéressantes. Des recommandations pour une plus grande prudence ont été formulées par R. Mc Intosh². L'absence de témoignages archéologiques devrait-elle empêcher d'avancer dans la réflexion vers les hypothèses hautes, comme pour le cas de Madagascar ?³. La présence d'éléments archéologiques implique-t-elle *ipso facto* la possibilité de concordances historiques. Les pièges sont énormes et le professeur Mauny en avait recensé certains.

En effet des falsifications ou imitations ne sont pas à exclure, c'est le cas du camée "antique" de la plage de Conakry et des monnaies antiques de Gorée. « Dans d'autres cas il peut s'agir d'erreurs de classement ou d'attribution d'origine dans les musées, comme J. F Schofield l'a montré pour des exemples d'Afrique Orientale et Australe : les Osiris de Mulongo (Zaire) et du sud du Zambèze, comme la : majorité des monnaies antiques du secteur qui ont été classées dans les musées comme trouvées sur place ont été en général achetées à Suez »⁴

L'auteur a la même attitude de prudence face aux perles à chevron du Gabon attribuées par le gouverneur Fourneau à une origine égyptienne alors « qu'elles sont fabriquées aujourd'hui pour l'exploitation en Afrique Noire »⁵, de même deux lampes de bronze trouvées dans des tombes à Attabubu (Ghana) et pouvant dater du Vème ou VIIème siècles ont dû parvenir dans cette région à une époque plus tardive au IXème siècle⁶. Cette pauvreté de l'archéologie « classique » ne veut pas dire, selon lui, qu'il n'y a pas eu contact entre les deux rives du Sahara ; en effet le nombre considérable de chars rupestres et de nombreux armes et objets de cuivre, d'âge protohistorique, méritent d'être pris en considération⁷. La question qui est donc posée est de savoir comment dépasser la contradiction qui est la suivante : dans certains cas l'archéologie est encore silencieuse, alors que les sources écrites sont expressives, dans d'autres c'est l'inverse.

¹ A. M. Lam, *Le Sahara ou la Vallée du Nil*, Dakar, IFAN-Khepera, 1994, p. 8.

² Appréciant la forme des pièces retrouvées à Jenne Jené, il fait remarquer "What about the similarities of this art with that of the so-called Sao region of the southern Lake Chad plain, contemporaneous but fifteen hundred kilometers of the east ? And what of the similarities of some pieces from Jenne Jené with Nok heads - in this case at a very great temporal remove ? As long as the only source of this art is butchered, we will never know - ie, they are those who still offer the bankrupt argument that looted, context - bereft art can still provide knowledge to scholars, but this argument becomes significantly less defensible with the evidence from the more voluminous market in pre-columbian antiquities that scholarly use of illicit art means tacitly justifying the means by which the pieces are obtained and demonstrably contributed to acts of thievery" (R.J. Mc Intosh "Just say shame" in P.R. Schmidt and R. J Mc Intosh, *Plundering Africa's past*, Indiana University Press, 1996, p.49

³ Yves Janvier, « la géographie, gréco romaine a-t-elle connu Madagascar ? » in *Omalu Sy Anvo*, n°1-2, 1975 p. 34.

⁴ R. Mauny », « Les contacts terrestres entre Méditerranée et Afrique tropicale occidentale dans l'Antiquité » in *Colloque de Dakar* 1976, p. 132 - 133.

⁵ *Id. ibid.*

⁶ *Id. ibid.*

⁷ *Idem. ibid.* p. 133.

Il faut reconnaître que les avis sont très partagés. Lors du deuxième colloque international de Bamako, Yvette Poncet avait exprimé son point de vue sur précisément les relations entre cartographie et l'archéologie :

« La cartographie historique ne doit pas attendre une aide trop abondante de la cartographie ancienne. Mais il est probable que l'étude systématique et comparative des cartes anciennes permettrait de mettre en évidence des anomalies peut-être significatives » ; elle admet par contre que l'archéologie apporte au cartographe le précieux concours de la précision de ses découvertes, mais c'est surtout *« la tradition orale qui en géographie et en cartographie historiques, comme en histoire proprement dite, nous fournit les indications les plus abondantes et les plus précieuses »*¹

Serge Bahuchet a tenté une classification assez fine des différentes sources et a montré leur articulation : *« ...une discipline est impuissante à elle seule à construire un processus historique, et seule la conjonction d'approches différentes le permettra. Ainsi l'archéologie de l'Afrique équatoriale, bien que naissante, est prometteuse, mais les mauvaises conditions de conservation des restes osseux dans le sol forestier ne permettent pas aux archéologues de reconstituer la préhistoire des divers groupes actuels. L'écologie nous enseigne quelles sont les ressources disponibles dans un écosystème particulier, mais elle ne peut nous dire si elles furent utilisées et encore moins par qui et comment. Mais quand les résultats d'une discipline servent à vérifier ou réfuter ceux d'une autre, alors apparaît une meilleure image du passé... »*. Il faut cependant attirer l'attention sur le fait que les analyses linguistiques s'appliquent à une échelle de temps limitée, en particulier elles ne pourraient pas se substituer aux recherches archéologiques »².

A partir d'une position diamétralement opposée, A. Moussa Lam rejette non seulement le fétichisme archéologique³ mais encore celui des relais linguistiques (l'importance du relais copte⁴ par exemple) ; sa position prend la forme d'une image et exprime une préférence pour « la belle forêt de la tradition orale face au dessèchement de l'arbre archéologique »⁵. S. Bahuchet préconise l'exploitation combinée des différentes sources. Une exploitation serrée des textes écrits, combinée à l'apport des sciences auxiliaires permet-elle de mieux comprendre les antiquités africaines ? David W. Philipson a fait le tour des recherches et résultats archéologiques dans les différentes parties du continent. Dans son ouvrage, African Archeology, l'auteur a montré l'importance de l'archéologie africaine surtout pour la préhistoire de l'humanité, et a insisté sur la spécificité africaine qui

¹ Yvette Poncet, « La cartographie historique dans la boucle du Niger », in Actes du 2e colloque de Bamako, vol I p. 312.

² S. Bahuchet « Fragments pour une histoire de la forêt africaine et son peuplement »: les données linguistiques et culturelles" in Unesco. l'alimentation en forêt tropicale, vol I, pp. 98-99.

³ A. Moussa Lam, les chemins du Nil, p. 38 sq

¹ Yvette Poncet, « La cartographie historique dans la boucle du Niger », in Actes du 2e colloque de Bamako, vol I p. 312.

² S. Bahuchet « Fragments pour une histoire de la forêt africaine et son peuplement »: les données linguistiques et culturelles" in Unesco. l'alimentation en forêt tropicale, vol I, pp. 98-99.

³ A. Moussa Lam, les chemins du Nil, p. 38 sq

⁴ ibid, p. 78.

⁵ ibid, p. 43.

nécessite à un grand recours aux traditions orales et à la linguistique ; tout cela est d'un grand intérêt pour l'histoire de l'aventure humaine dans ses dimensions matérielles et surtout spirituelles¹.

Sa synthèse lui permet de revenir sur la place de l'Afrique dans l'homínisation (ch 2), la fabrication des premiers outils (ch 3), la diversification régionale (ch 4), la sédentarisation (ch 5), les débuts de l'agriculture (ch 6), le premier âge de la métallurgie du fer au 1er millénaire après Jésus-Christ (ch 7), le 2ème millénaire, surtout au sud du Sahara (ch 8). Les efforts de la jeune génération d'archéologues africains constituent, selon l'auteur, des motifs d'espoir pour la poursuite du travail défriché par les premiers spécialistes². Chapurukha M. Kusimba a décrit les difficultés énormes dans lesquelles se débattent les archéologues et les professionnels des Musées dans le contexte des plans d'ajustement structurel et financier inspirés par la Banque Mondiale et le Fonds Monétaire International³.

Il convient également de souligner que les efforts réels qui sont déployés ne sont pas toujours coordonnés. Autant il est possible de noter des résultats intéressants au Maghreb, autant il est manifeste que des travaux de même facture ont été fournis au sud du Sahara, mais l'absence d'échanges réguliers entre chercheurs des deux rives du désert laisse place aux interprétations souvent dirigées vers le nord et en particulier vers l'occident. L'exemple le plus frappant concerne les fouilles sur la zone saharienne et soudano-sahélienne. Ainsi Youssef Bokbot et Jorge Onrubia-Pintado qui ont analysé quelques matériels archéologiques de l'oued Loukkos constatent la ressemblance frappante entre deux tessons provenant de Lixus et la céramique chasséenne caractéristique du Néolithique moyen du Sud de la France et de la poterie plus ancienne encore, du style de Matera, dans le Sud de l'Italie⁴. La même démarche est souvent adoptée pour le Maghreb oriental. Il est vrai que l'autorité de G. Camps permettait de voir même dans les sépultures mégalithiques et hypogées du Maghreb oriental une origine méditerranéenne⁵.

Et pourtant il convient de tenir compte des travaux de Ginette Animassip qui a apporté une importante contribution à l'exposition et à l'ouvrage collectif Vallées du Niger ; elle n'a pas manqué d'attirer l'attention sur la spécificité, voire sur la précocité de certaines productions maghrébines et sahéliennes. Elle a insisté sur la révolution que constitue l'art des Têtes Rondes. « *Cette transformation contemporaine voire légèrement plus ancienne qu'au Proche Orient ne se traduit pas dans les mêmes termes* »¹. L'explosion de la céramique dans les montagnes du nord-est du fleuve Niger est vieille de trois mille ans (8ème

¹ D. W Phillipson , African Archaeology, Cambridge Univ Press, 2nd edition, 1993, p. 2.

"The archeologists and prehistorians of other regions have much to learn from the African record, not only from its unparalleled evidence for the earliest period of human development, but also provides excellent opportunities for contrasting the testimony of archeology with that of linguistic and oral historical studies and for interpreting the meaning of rock art in the light of the belief systems of recent peoples".

² Ibidem p. 240.

³ Chapurukha M. Kusimba "Archaeology in African Museums" in African Archaeological Review vol 13, number 3. Plenum Press - New-York and London, - Septembre 1996.

⁴ Voir Lixus, Collection Ecole Française de Rome, 166, p. 21.

⁵ G. Camps, les civilisations préhistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara. CNRS, ed Doin, 1974, p. 344.

millénaire) par rapport à l'Égypte ou à l'Algérie capsienne (milieu du Vème millénaire). Quant aux rapprochements avec l'art cantabrique et la thèse d'une expansion capsienne, elle souligne que les restes humains n'apportent guère d'indications².

Et l'auteur d'inviter à la prudence quand il s'agit de déterminer les mouvements de populations et des techniques à l'intérieur de l'espace africain :
« ...Migration Nord Sud de groupes issus du Maghreb ou Est-Ouest de groupes venus de la Vallée du Nil ? Ou véritable nappe issue de populations atériennes qui les précédèrent ? Aucun document archéologique n'était l'une de ces hypothèses ».

Ce sur quoi on pourrait s'accorder c'est de considérer qu'une découverte archéologique peut apporter un éclairage plus qu'édifiant si un texte littéraire offre en même temps des indications qui peuvent lui être concordantes. Ainsi donc quand une mission du CNRS français a pu permettre d'exhumer en 1970 une grande nécropole d'une superficie de quinze hectares à Tintane (30 km environ au nord d'Arguin) on est en droit d'en tenir compte pour un nouvel éclairage du texte du Pseudo Scylax³. Il est peut être temps d'examiner de manière plus attentive les liens entre les indications du Pseudo Scylax sur les Ethiopiens occidentaux détenteurs d'une technologie avancée, ou le passage d'Hérodote concernant le commerce de l'or entre Carthaginois et populations de la Libye occidentale d'une part, et les résultats des fouilles archéologiques concernant Ghana ou les premières formations sociales de l'Ouest africain d'autre part.

¹ G. Aumassip. "Entre Adrar des Ifoghas, Tassili et Air : les contacts du bassin avec le Nord Est « in Vallées du Niger p. 97 ».

² eadem. ibid. , p. 97.

³ Voir N. Petit Naire, Découverte d'une Nécropole néolithique en Mauritanie Occidentale, Archeologia n°44, Janvier-Février 1972 pp. 45-57. in J. Ramin, Mélanges Dion p. 448 note 41.

A notre avis c'est l'articulation entre les séquences archéologiques et les éclairages littéraires¹ qui peut permettre d'établir un lien entre le néolithique du Dhar Tichitt et l'empire du Ghana dans une chaîne chronologique qui va de 1100 avant notre ère à 800 de notre ère. Mais ce qui est encore plus intéressant dans cet exercice, c'est que la tradition littéraire gréco-latine et la tradition-orale africaine peuvent être utilisées à bon escient.

I-3 – TRADITIONS ORALES ET MYTHES

Les traditions orales qui évoquent le mythe de l'Age d'or du Ghana peuvent elles être mises en parallèle avec les traditions grecques sur les Hespérides ? Certaines formes de ce mythe (le thème du serpent) sont présentes dans les traditions touaregs comme l'a montré Fr. De Medeiros². L. Kesteloot, C. Barbey, S.M Ndongo ont prêté attention aux hypostases du cheval, du serpent (présence d'une queue, d'une tête à oreilles, de pattes, analogie avec le chameau, etc). Après avoir exploité les travaux des auteurs arabe et des historiens africains contemporains (A. Bathily, Youssouph T. Cissé), ils ont conclu à l'existence du même mythe chez les Peul, Soninké, Bambara, Maure, Touaregs etc³.

Les nuances sont également analysées : ainsi, si chez les Peuls, ce serpent est lié au fleuve et aux vaches (économie pastorale) ; chez les Soninké, le serpent est lié à l'or (pouvoir royal) et à la pluie nécessaire aux cultures (économie agraire)⁴. Il est possible d'aller encore plus loin dans les éventuelles voies d'interférences. Ainsi il ne semble pas exclu d'articuler la forme animale du Bida soninké avec la légende haoussa autour de Bayajidda « *fils du roi de Baghdad, qui vint à Daura, débarrassa la ville d'un serpent qui la terrorisait* »⁵, ce qui constitue une étape la tentative d'historicisation de la mythographie.

Jehan Desanges avait déjà fait des remarques pertinentes sur ce sujet. « *Un autre auteur fait allusion aux mensonges des Grecs : Pline l'Ancien. Il leur attribue notamment les légendes touchant le palais d'Antée, le combat d'Antée et d'Hercule, le serpent gardien du jardin des Hespérides et le fleuve Lixos. Or, selon Strabon, les poètes postérieurs à Homère se plaisaient à « décrire les expéditions faites pour conquérir les troupeaux de Géryon » (le géant qui habitait l'île d'Erythrée à situer*

¹ Voir Aboubacry Moussa Lam, Les chemins du Nil, p.35 sq. L'auteur revient sur les travaux de Patrick Munson, the Tichit Tradition : a late Prehistoric occupation of the Southern Sahara, University of Illinois at Urbana. Champaign, 1971, et ceux d'Augustin Holl, Essai sur l'économie néolithique du Dhar Tichitt (Mauritanie), thèse de 3^e cycle, Université de Paris I, 1983.

² Fr de Medeiros, « les peuples du Soudan »... in Histoire générale de l'Afrique volume III p. 149

³ L Kesteloot, C. Barbey S. M. Ndongo, Thyamaba, in Notes Africaines, n°185-186 Dakar – IFAN, 1985 p. 38.

⁴ *ibid* p. 35.

⁵ Djibo Hamani, in Vallées du Niger p. 194

sans doute près de Gadès), « les pommes d'or des Hespérides et les îles des Beinheureux, dont nous savons qu'elles se voient aujourd'hui encore non loin de l'extrémité de la Maurousie qui fait face à Gaderia. Aucun de ces traits fabuleux ne se retrouve dans la tradition du Périple d'Hannon. En revanche ils peuvent avoir été intégrés dans le Périple d'Apellas ou d'Ophelas »¹.

Les remarques du professeur Desanges sont une fois de plus une invite à la prudence. Ainsi donc nous sommes conduit par ces faits à repenser les moments d'interférence entre traditions africaines, européennes et orientales. Les convergences autour des mythes sur les Hespérides, le serpent et l'or, nous amènent à faire remonter donc les interférences fécondes avant l'ère chrétienne ; il est possible d'envisager l'intégration de traditions égypto-babyloniennes par les populations sahariennes et sahéliennes durant la période de l'antiquité intermédiaire (VIIe av – Ie av JC) ; en effet les traditions orales nigériennes qui évoquent Maali Bero et Pount-Font² peuvent avoir subi une influence très ancienne. Abdoulaye Bathily compare le mythe de l'âge d'or du Wagadu à un poème homérique³.

Les similitudes entre traditions africaines et méditerranéennes ne s'arrêtent pas à la mythologie du serpent. Il est possible, comme l'a fait J. Fergusson, de revenir sur Amara des Touareg, Ama des Jukun et Amon d'Égypte et de trouver, parmi toutes les chaînes intermédiaires, la présence de la divinité chez les Nasamons appelés par Hérodote les « Ethiopiens d'Amon » (Hérodote IV, 172), sans doute parce qu'ils avaient l'habitude de se rendre à l'oasis d'Amon. Mieux Marguerite le Coeur s'appuyant sur la thèse de E.F. Gauthier, articule la figure d'Amon bélier qui se trouve dans les peintures rupestres du Sahara à la légende de "l'homme aux deux cornes", c'est à dire Alexandre Le Grand, fils d'Amon et son prolongement dans la mythologie arabe de Dhul - L- Qarnayn, Zul – Karanaïn, dénomination arabe d'Alexandre⁴.

Mieux encore une lecture attentive des différentes versions des mythes d'Alexandre révèle la présence à la fois du serpent et du bélier. Dans certaines versions Zeus-Amon s'est transformé en serpent et aurait visité Olympias, mère d'Alexandre, d'où l'épithète Meriamon « Chéri, aimé par Amon », donnée au héros. Bien entendu d'autres versions sont à cheval entre la veine animalière (bélier, serpent) et humanisante (Alexandre fils de Nectanebo, le dernier pharaon disparu, qui de manière magique aurait visité Olympias). Il est évident que pour saisir les liens entre traditions grecques et/ou latines avec les traditions africaines, l'éclairage égyptien et libyen est incontournable. Du reste l'analyse du mythe de Soundiata brillamment amorcée par Djibril Tamsir Niane dans son ouvrage Soundiata, l'épopée mandingue, pourrait être approfondie. En effet un

¹ Desanges, *Recherches*... p. 4.

² Voir le mythe de Dongo, publications du CELHTO/SH/4 - Niamey 01/1983 parlant des tôrons (habitants du Tekroun ?) qui sont passés par Wourfâma (évoquant des légendaires des Bafours), le texte dit qu'ils sont originaires de Font. Jean Rouch qui commente le texte dit « Ce nom n'a pas une connotation songhaï (ni peut être ouest-africaine). Faut-il le rapprocher du vieux terme égyptien du Pount, qui désignerait l'extrême Nubie : « pays des » "pygmées" vivant dans la forêt, dans les cases sur pilotis (suivant les fresques de Deir l-Bahari) ? » *Op.cit* p. 33

³ A. Bathily tout en reconnaissant le bien fondé des liens entre la révolution néolithique saharienne et l'émergence de Ghana se montre très prudent sur l'exploitation qu'il faut en faire. « La légende de Wagadou en fait, se réfère uniquement à ce qu'on pourrait appeler la période héroïque au fond de l'Empire du Wagadou. Et que cela ne concerne en aucune façon les développements ultérieurs qui se sont produits dans cette région du Sahel, là encore nous avons affaire pour ainsi dire, à une sorte de poème homérique » (*Actes du 2e colloque international de Bamako*, : histoire et tradition orale, Fondation SCOA, 1976, vol I, p.117)

⁴ Marguerite le Coeur, *les oasis du Kowar* p. 12 note 1.

des titres de Soundiata est Mari Jaata, par référence au lion. Or en égyptien ancien parmi les différents noms du lion, on peut noter maa, mais aussi iri qui désigne aussi son antre et par extension une partie du temple où il y avait peut-être sa statue ou son "esprit". Certes l'exercice est intéressant à plus d'un titre non seulement pour les langues africaines,¹ mais aussi européennes².

Nous avons voulu surtout insister sur les termes Maa et ri, car dans l'épopée de Soundiata, le refrain Mari Jaata revient souvent avec, parfois même dans la chanson, une réduction ma (ri) jaata, car ma et ri sont synonymes. En résumé le titre mari jata³ peut nous replonger dans l'Égypte des emblèmes totémiques et des étendards et nous ramener à l'Afrique des interdits et des identifications claniques: le lion pour les Njaay et Jaata, le paon pour les Jóob, le lièvre pour les Seen, etc.

Ce titre « mari jata » renforce le titre de « Fari » signalé par C. Anta Diop¹. Ces rapprochements ne sont possibles que si on enlève les barrières qu'on a voulu établir entre les « Afriques ».

La propension à diviser l'Afrique du Nord et celle dite Noire ou sub saharienne est un obstacle réel à la réflexion ; et pourtant des études anthropologiques, linguistiques et philosophiques révèlent depuis longtemps des liens profonds entre ces deux univers, comme l'a constaté Viviane Pâques :

« Nous avons eu la surprise de constater qu'une enquête entreprise sur les bords du Niger, en pays animiste, pouvait non seulement se poursuivre en pays voisin musulman, mais également à travers le Sahara, le Fezzan, en Tunisie ou à Alger. Toujours, nous retrouvions les mêmes notions que chaque pays enrichissait de son explication originale ; à peine avions-nous besoin de changer le nom qui recouvrait ces mêmes idées. Tout se passait comme si les Africains avaient pensé un système cohérent capable d'ordonner le ciel, la terre et le monde inférieur et

¹ D'autres sont utilisés en égyptien ancien : remu qui évoque la crinière, peht qui évoque l'Est, rebu qui évoque la chasse, Thanir le dévoreur, tutu qui évoque l'initiation, la circoncision, bahes, la bonté etc.

² Il est intéressant de noter l'information fournie par Eusthathius concernant l'étymologie du lion qu'il met en relation avec Λ. κ. ω..... « je regarde », en relation avec son regard perçant. Il s'appuie sur les témoignage de Manethon contre les exagérations d'Herodote qui, lui pense que le lion ne dort pas du tout (cf, Manethon fragments Eusthathius, in GERAL V. and J. M. WICKERSHAM, Berossos and Manetho, p. 165). Nous nous demandons si le wolof gayi, e (le lion) n'est pas à décomposer « kaav te dee » : « venir voir et mourir ». De même que le parallèle est intéressant entre le lion et le requin (gaynde géej = lion de mer). Quand on sait qu'en français une des étymologies proposées pour le requin a trait à la mort (le requiem) , on ne peut manquer de noter la circularité des associations d'idées concernant le lion et le requin. Il est vrai que pour le requin une autre étymologie est proposée, mais toujours en comparaison avec un autre animal, le chien à partir du normanno picard (cf. J. Dubois et Henri Mitterand, Dictionnaire étymologique et historique du français, Paris, Larousse 1993, p.662).

³ Une explication a été proposée par Djibril Tamsir Niane mari, = émir (suivant une source arabe, Ibn Khaldun) Seigneur, Jaata = lion, cf HGA, vol IV, p 155. Lors du 2e colloque international de Bamako, le traditionniste Wa Kamissoko répondant à une question de J. Cuq dit que « Soundiata reçut des griots et du peuple plusieurs noms et attributs », parmi lesquels on peut noter magan konaté, le « roi konaté », mari « Dyata le maître », Dyata, fils de Sogolon, buru mund yan konaté, mande manse « le roi du Mandé », simbe « le héros de chasse » (2^{ème} colloque international de Bamako, Actes vol I, p. 35).

donc de déterminer les lois des mouvements des astres aussi bien que l'organisation territoriale, les règles de fonctionnement des sociétés aussi bien que celles des techniques. Mais ce système, bien qu'issu de la connaissance profonde des lois naturelles, ordonnait ces lois suivant des critères différents de ceux que nous avons coutume d'utiliser et tenait compte en particulier de réalités invisibles que nous négligeons systématiquement dans nos observations scientifiques. Nous nous trouvions donc en présence d'un problème nouveau, que nous n'avions pas prévu au début de notre enquête. Au lieu d'analyser l'interaction qui avait pu s'établir entre une civilisation noire animiste et le monde blanc qui l'entourait, d'examiner si les étapes de la migration marquaient un affaiblissement ou un durcissement des croyances et des coutumes d'avant la transplantation, au contact d'une autre vision du monde susceptible de les influencer, nous étions amenée à constater la présence d'une seule et même civilisation. Il n'y avait pas un monde spirituel noir en opposition avec un monde spirituel blanc, mais une seule forme commune de pensée, qui dictait à tous les hommes, noirs ou blancs, maîtres ou esclaves, les mêmes méthodes pour interpréter le cosmos, appréhender la réalité intérieure et déterminer les règles de comportement. En dépit de toutes les différences extérieures ou locales, le monde spirituel africain est aussi défini, aussi reconnaissable que peut l'être en archéologie préhistorique un biface typique dont on suit l'expansion territoriale à travers les modifications dues à la matière première ou au génie individuel de l'artisan »². L'auteur a du reste continué d'exprimer son embarras devant le système de classement des populations africaines, mais ne trouvant pas d'autres termes, elle a utilisé les termes classiques : hamite, nègre etc.³, termes aussi bien utilisés en anthropologie qu'en linguistique.

¹ C. Anta Diop, *Civilisation ou Barbarie*, p. 213.

² Viviana Pâques, *L'arbre cosmique dans la pensée populaire et dans la vie quotidienne du nord-ouest africain*, Paris, Institut d'Ethnologie, 1964, pp 9-10.

³ cf. son ouvrage *les Peuples d'Afrique*, Paris, Bordas, 1977.

I-4 - LINGUISTIQUE ET DIACHRONIE

Les questions linguistiques auxquelles le chercheur peut être confronté concernent :

1. Les universaux du langage auxquels notre collègue Yéro Sylla¹ a consacré un ouvrage important ;
2. La parenté « génétique » ;
3. Le problème des emprunts et de transferts linguistiques.

Ces outils conceptuels peuvent-ils aider dans l'identification du Char des Dieux à l'ouest du continent ou celle des Monts de la Lune à l'est du même continent ? Les réflexions autour de la linguistique historique ont un autre avantage, c'est de permettre de repenser même la question de la classification des langues africaines. Cette remise en cause est fournie par l'étude du Sonrhaï qui semble résulter « *d'une forme pidginisée du touareg saisi dans la structure typologique d'une langue mandé. Cette langue n'est pas par rapport aux critères traditionnels d'apparentement génétique, ni une langue chamito-semitique ni une langue mandé, ni une langue nilo saharienne* »². Les liens entre linguistique et histoire, entre linguistique et géographique, éclairent les liens entre le passé et le présent³. L'apport de la linguistique est d'autant plus consistant qu'il permet, en relation avec d'autres sciences auxiliaires, d'aller encore plus loin dans la systématisation anthropologique, protohistorique en particulier.

¹ Yéro Sylla a donné des indications fort utiles sur les deux approches qui existent sur la question : celle de l'école de Greenberg concrète et typologique et celle de Chomsky qui est plus abstraite (Yéro Sylla, svntaxe peule, Dakar, NEA, 1993 p 25 sq). L'auteur donne des indications pour la poursuite de la réflexion (op.cit. p.323 – 325).

² Robert Nicolai et Denise Creissels « Etat linguistique de la partie septentrionale de la boucle du Niger, in Vallées du Niger, p.258

³ Michel Ben Arrows souligne cet aspect à la suite d'une réflexion sur l'utilisation du terme terroir : *Political scientists and historians are not the only ones who see the "terroir" as an alchemist's crucible-mysterious with regard to formerly help paradigms where time, space and social forces already interact. Development workers, journalists, members of parliament, all those in so-called francophone Africa who speak fluently have been using the word increasingly since the beginning of the 1990 s. Geographers are the exception-Why ? Geography hierarchy of sciences (Bourdieu, 1984 : 62) is one again being used as a wellspring of metaphors (Godbert and Volvey 1993 : 126). The participation of geographers in this research project should allow us to determine precisely what basis in reality (if any) justifies a new geographical determinism. The participation of linguists would also be welcome. Does "Terroir", from the Old French tieroer which comes from the Gallo-Roman terratorium, which is a transformation of the latin word territorium have an equivalent in Kiswahili or Hausa ? In Tirinya, Wolof or Sesotho, how can one express the confrontation, the opposition or even the difference between territory and "Terroir" ?* (M. Ben Arrow, Beyond Territoriality A geography of Africa from below, Codesria Working Papers series 4/96, p.4.

Nous avons déjà évoqué l'articulation que D.W. Philipson entrevoit entre le travail des archéologues, celui des linguistes et des spécialistes de la tradition orale¹. Kay Williamson a montré grâce à la linguistique historique la profonde unité des langues du Nigéria. Sa méthode lui a permis d'élargir la perspective et de noter des échanges larges et des modifications linguistiques « *qui témoignent de concessions réciproques* », quand l'origine n'est pas commune. Son étude publiée dans l'ouvrage consacré aux *Vallées du Niger*² est une mise au point intéressante sur les classifications des langues africaines produites aussi bien par la première génération de chercheurs africains du XIX^e siècle que par des chercheurs étrangers comme Greenberg à partir de 1949, ou Bennett et Jan Sterk dans les années 70. Théophile Obenga est revenu sur la classification des langues africaines³ dans le cadre d'une polémique avec le linguiste français M.Luc Bouquiaux.

Différentes tentatives d'identification des toponymes, des hydronymes et des ethnonymes ont été avancées grâce à la mise en corrélation entre transcriptions gréco-latines et appellations utilisées par les populations africaines. Pour ce qui est de l'Afrique du Nord, le Maghreb plus précisément, le substrat africain a laissé des traces indélébiles, comme l'a montré Mohamed El Fasi⁴. Fergusson donne une illustration des acquis et des incertitudes à partir du rapport que Pline a fait de l'expédition de Cornelius Balbus (Pline HV, V, 36).

*“Balbus claimed a triumph : and at the triumph the names of conquered cities were displayed. Some of these we know well. Thuben is Thobna, Vescere is Biskra, Tabudeos is Thouda, Lydamus is Ghadames, Rapsa is Ghat. Other names have been less easy to identify. If the Romans pushed south from Ghadames, they would reach Ilegy, which might be Pliny's Alasi. Balsa will then be Abalessa. But what of the river Dasibari ? Lhote has shown that the Niger is even today called by the Songhaï Da Isa bari the great River of the Das”*⁵.

¹ L'auteur consacre des développements à la linguistique (p.58) et aux traditions orales (p.8-9).

² Kay Williamson, « Le pedigree des nations : linguistique historique au Nigéria » in *Vallées du Niger* p. 260 - 272.

³ Après avoir effectué un tour d'horizon sur les différentes classifications et surtout après avoir écarté les termes « afro-asiatique » et chamito-semitique, il rappelle sa proposition pour un classement en trois groupes : le négro-egyptien, le berbère et le khoïsan (Th Obenga - un commentaire sur « les réflexions » de M.Luc Bouquiaux in *Ankh*, n°4-5 1995-1996 pp - 317-339).

⁴ L'auteur a donné plusieurs exemples montrant l'apport « berbère » (Abarkan signifiant « noir » : Agadir, le « mur », Aūfa, « petit mont » ancien nom du site de Casablanca, etc...) Il a indiqué les apports carthaginois et les corruptions françaises, espagnoles ou portugaises cf *HGA. Etudes et doc.* N°6 Toponymes et ethnonymes pp.22 (version française).

⁵ J. Fergusson, « classical contacts with West Africa, op. cit. p^o. 11.

Les perspectives qui sont ouvertes par la linguistique historique ne doivent pas être limitées à la question des identifications. D'autres possibilités plus dynamiques existent. En 1982, lors du premier colloque sur l'histoire du Sénégal, organisé par la Revue Sénégalaise d'Histoire, nous avons formulé l'hypothèse d'un déplacement est-ouest des termes Phut-Phul-Pount et Phul qu'on pourrait retrouver aussi bien dans les termes Fuuta que dans Pël¹. Avant de pouvoir revenir sur la question dans les passages consacrés aux questions d'anthropologie et aux migrations, nous pouvons affirmer que d'autres faits semblent confirmer notre hypothèse du relais gréco latin, nourri de pensée judéo hellénistique. Cet aspect nous semble décisif dans les constructions mentales qui vont s'imposer par la suite au Moyen Age et aux Temps Modernes.

Notre hypothèse partait du Liber Genealogus qui assurait de manière explicite la migration de Phut censé signifier « celui qui a disparu » et du Liber Generationis I^{er} siècle qui faisait de Fud l'ancêtre des Troglodytes. Mieux, auparavant Flavius Josèphe au I^{er} siècle de notre ère disait de manière claire qu'il y avait en Maurétanie un fleuve qui portait ce nom de Phute². Les éléments nouveaux qui complètent notre dossier sur l'importance des relais gréco-latin et judéo-hellénistique peuvent apporter un éclairage aux mystères qui entourent l'origine du Ghana et du Mali. Pour le Ghana, Cheikh Anta Diop avait soupçonné l'importance des sources antiques. Voici comment il s'est exprimé en 1978 à Paris lors de la réunion d'experts sur les toponymes et ethnonymes, dans le cadre des travaux sur l'Histoire générale de l'Afrique. L'hypothèse qu'il avait alors émise a été développée dans Civilisation et Barbarie.

« Le nom de Ghana fait couler beaucoup d'encre : on sait seulement que ce n'était probablement pas un nom indigène ; de même que le nom Ganâr par lequel nous, Sénégalais, désignons la Mauritanie est étranger à la langue de ce pays, l'arabe ou le berbère ; donc le nom de l'ancien empire du Ghana et celui de la Mauritanie actuelle pourraient bien avoir une origine étymologique identique, extérieure. En effet, à l'époque romaine, non seulement les habitants des îles Canariî, mais ceux de tout le pays au sud du Maroc étaient appelés Canari par assimilation au premiers. L'historien romain Pline Le

¹ Babacar Diop, « la région sénégalaise dans la géographie antique », 1^{er} colloque sur l'histoire du Sénégal, F.I.S.H Daka, Mai 1982.

² Flavius Joseph. Histoire ancienne des Juifs. Trad A. d'Andilly J.A Buchon. 1968 pp18- 19

Jeune (Livre V, chap I) se référant à l'expédition du préteur Suetonius Paulin contre les Gétules (groupe occidental des Libyens habitant le sud du Maroc) en l'année 41 - 42 après Jésus-Christ, dit que : «les Romains poussèrent au sud jusqu'au territoire d'une population appelée Canarii, qui se nourrissait principalement de chiens et de viandes de fauves... ces Canarii vivaient près des Perorsés au sud des Gétules, près du fleuve Salsum, oued-el-Melh (rio Salado), plus précisément en face des Iles Canaries»>. Le cap Gannaria dont Ptolémée fait mention (géographie) sur la côte africaine, au 20ème 11' de latitude nord, à la hauteur exacte des Canaries, doit tirer son nom de ce peuple, le Kannurich des auteurs arabes.. »¹

J. Desanges dans son Catalogue (p.212) exploite le texte de Pline (Pline, H-N, V, 15 et 16) et fait référence à l'exégèse de Pline rattachant les Canarii au terme latin canes, chiens. Il est possible que Pline se voit livré à un exercice du style de Philon d'Alexandrie, mais il est aussi possible qu'il y ait une relation entre ce peuple et l'élevage de chiens (pour la chasse, pour la consommation), comme il est possible que le terme traduise une relation d'animosité entre les informateurs des Romains et ce peuple dit des Canarii.

Comment expliquer dès lors que ce terme ait pu désigner le fameux empire de l'ouest africain ? A notre avis la prise en compte de plusieurs facteurs et surtout des possibilités d'interférences linguistiques pourrait aider à l'élucidation de la question. Tout d'abord les indications fournies par les sources arabes, surtout Al Bekri, au XI^{ème} s, mettent en relation Ghana avec un terme arabe ou arabise al-ghâba, le bois sacré, le sanctuaire, le quartier royal fortifié de la capitale du royaume soninké². S'il est vrai que le toponyme est signalé déjà au VIII^{ème} S chez El Fazari, il est fort probable que son utilisation orale ait pu être antérieure à cette date. A notre avis il est utile de signaler que le terme ganni qu'on n'a hésité jusqu'à présent à associer à l'histoire du toponyme, suggère bien en soninké ce qui est ancien, antiquité³. Notre hypothèse est que la destinée du terme est liée à l'association des exégèses soninké, arabes et gréco-latines, surtout judéo-hellénistiques. Notre hypothèse, formulée à partir de notre remarque sur Phont, Phul et le Fuuta, s'est renforcée à la suite d'une lecture attentive de Mas^e udi qui, au X^{ème} s, fait faire un autre déplacement à Canaan cette fois ci.

¹ C. Anta Diop, Civilisation ou Barbarie, pp 218-219, note 16

² Voir Al-Bakri (Cordoue, 1068), in V. Monteil, « Routiers de l'Afrique Blanche et noire du Nord Ouest », in Bulletin de l'IFAN Tome xxx série B, n°1, janv 1968, p 70.

³ Lors du 2^e Colloque de Bamako M. Lamine Cissé a livré cette information en se refusant à lier ce terme au toponyme (cf Actes du 2^e colloque, pp. 133-134)

« Quand la postérité de Noe, dit-il, se répandit sur la terre, les fils de Kush, fils de Kan^e an se dirigèrent vers l'Occident et traversèrent le Nil. Là il se partagèrent. Les uns, à savoir les Nuba, les Bedja, les Zandj se dirigèrent vers le Sud entre l'Orient et l'Occident ; les autres, de races nombreuses, marchèrent vers l'Ouest ; ce sont les Zaghàwa, les Kànen, les Markah, les Kaw-Kaw, les Ghana et autres races des Sudan et des Damàdim. Ceux qui s'étaient dirigés vers le Sud entre l'Orient et l'Occident se disséminèrent à leur tout et formèrent parmi les Zandj, les Makir, les Mashkir, les Barbara et autres groupes Zandj »¹.

Cette intégration des anciennes et des nouvelles réalités africaines, déjà en oeuvre dans le Liber Generations et le Liber Genealogus, s'est donc poursuivie dans les sources arabes, et nous pensons que si le terme Ghana arabisé a dû prendre la place du terme soninke Wagadu et s'imposer, c'est parce qu'il y avait non seulement un substrat soninké, mais aussi judéo-hellénistique, deux substrats élaborés dans des perspectives différentes.

Il est même possible d'envisager une autre piste, toujours à partir d'un autre substrat africain. Germain Dieterlen et Diarra Sylla ont proposé un autre éclairage à partir de la titulature des souverains : « un certain nombre de titres honorifiques sont fréquemment employés dans les textes de gesseré : Tunka, « guide », attribué aux princes, aux chefs ; nana « courageux, énergique qui ne recule pas » attribué aux chefs militaires ; faran chaud, c'est à dire « valeureux ». C'est ce titre honorifique de nana que Diarra Sylla rattache le nom de Ghana donné à la région par El Bekri, qui a confondu le terme nana « chef de guerre » avec le pays, dont il a fait Ghana, et avec la ville, qu'il a aussi nommé Ghana, et qui serait en réalité Koumbi »²

A notre avis l'amalgame est possible entre al-Ghâba arabe (le bosquet sacré) et Ganni soninke (antiquité), et tout cela a pu être renforcé par un autre terme soninke nana ayant trait à la titulature ou par une exégèse judéo-hellénistique sur Canaan, Kan'àn. Du reste lors du deuxième colloque international de Bamako les professeurs Th. Monod et V. Monteil avaient exprimé ce soupçon. Le premier avait remarqué « certains thèmes quelquefois exotiques qui avaient tendance à s'incorporer dans des corpus traditionnels originaux »³. Le professeur Monteil avait de son côté évoqué les interférences bibliques et coraniques dans les langues

¹ Mas-udi, in Cuoq, Recueil des sources arabes, p.60

² Germaine Dieterlen et Diarra Sylla, L'empire du Ghana. Le Wagadou et les traditions du Yééré, Paris Karthala et Arsan. 1992 p. 77

³ Actes du Colloque international de Bamako. Tome I, p 79

africaines à partir d'observations sur des données plus récentes, au XIX^{ème} siècle par exemple¹.

Le cas soninké est d'autant plus intéressant qu'il permet de relier toponymes et ethnonymes dans une perspective qui permet d'échapper aux thèses minimalistes. En effet, celui qui accepterait l'identification du fleuve Nigris-Nuhul avec le Niger ou le Sénégal pourrait bien continuer sur sa lancée et essayer d'identifier les Tarraelii de la liste des tribus et ethnies avec des Ture, et les Cisori avec des Siise, deux groupes qui ont joué un rôle actif dans l'histoire des peuples soninké et mandika. Si nous avons choisi ces deux ethnonymes, c'est parce que les traditions africaines elles mêmes les mettent en relation avec le cheval, c'est le cas des Sisé, ou avec la maîtrise des techniques hydrologiques². Certes d'autres rapprochements sont possibles comme celui qui met en relation les Touré avec l'éléphant³. La prise en compte de ces dimensions très anciennes permet de comprendre non seulement les relations entre les ethnonymes et le totémisme, mais encore les anciennes identités ou les anciennes alliances. En effet il est remarquable de constater que Si signifie le cheval en soninké ; le nom de famille Sawaané auquel on l'associe désigne un type particulier de cheval, celui qui prévient son maître de la venue de ses ennemis⁴. Reste maintenant à savoir par quel cheminement les Siisé, Si et les Sawaané sont présentés aujourd'hui comme des Soninké pour le premier groupe et comme des Al pulaaren pour le deuxième et troisième. Mieux pourquoi le nom de famille des Si est toujours accompagné de l'extension Sawaane ?

Mieux encore, est-ce le hasard de l'histoire si les Si du Sénégal ont été très actifs dans la tidjania d'origine maghrébine ? Peut on se satisfaire de la remarque pouvant expliquer le Si maghrébin par la contraction Seydi = Si « le maître » en arabe ? Autant de questions dont la réponse aiderait à clarifier des pages d'histoire africaine. En tout cas le doublé Si-Sawaane est une indication. Il est possible que ce procédé indique des identités complexes. Le doublé Kan Jallo entrerait-il dans cette catégorie ? Certains processus sont mieux maîtrisés comme

¹ ibid.

² Diertelen Sylla, op cit, p. 86 mentionnent bien que les Sisé sont des cavaliers Abdoulaye Bathily dans son ouvrage Les portes de l'or, signale que les Siima avaient la réputation d'être des éleveurs de chevaux (op. cit, p. 80).

³ C'est ce qu'a rappelé Vincent Monteil lors du 2e colloque international de Bamako. Touré, dit-il, signifie en soninké l'éléphant et le nom a été donné à des étrangers adoptés. En réalité ce processus n'est pas spécifique à la tradition soninké.

⁴ Dieterlen, Sylla, op. cit, p.78

celui des correspondances wolof/mandinka : ainsi les Jóob sont reçus Taraware au Mali, les Njaay comme des Jara ; les Faal comme des Kulibali (ri).

En tout état de cause des efforts dans la datation même approximative, bien que difficiles, permettront d'évaluer correctement les hypothèses à propos des cartes de migrations proposées par Cheikh Anta Diop dans ses travaux. Certains parmi ces ethnonymes se retrouvent sur les listes proposées par C. Anta Diop. Un processus contemporain, la naissance du surnom Mbacké donné à Cheikh Amadou Bamba Ba, fondateur de la confrérie murid au Sénégal, est révélateur à ce sujet. Il n'est pas exclu qu'au bout de plusieurs générations le patronyme Ba, d'origine pulaar, disparaisse de la mémoire de beaucoup de personnes, surtout avec l'accélération de la wolofisation. Il n'est même pas à exclure, pour revenir sur le cas du Ghana que traditions gréco latines, judéo hellénistiques (à partir de Canaan) et traditions perses ayant trait au pays dit Maghan (Egypte ou Koush) aient pu fusionner. Ce qui du reste permettrait de comprendre le titre des empereurs du Ghana : le Kaya Maghan¹. Un autre toponyme Sanghana serait lié au fleuve Sénégal et le mot berbère isemgham qui désignerait les esclaves noirs², mais cette hypothèse part d'un terme déjà composite San et Ghana pour lequel du reste Saliou Kandji a proposé une autre lecture, Siin Gaana. Notre méthodologie a le double avantage d'éclairer à la fois le terme Ghana et le titre Kaya Maghan.

Elle annonce déjà les mythifications orientalisantes et peut être l'amorce des identifications épidermiques. Les Soninké considérés comme le groupe dominant de l'empire du Ghana sont désignés Sarakoile par les Wolof. Ce terme semble être en rapport avec un teint plus clair. Reste à savoir s'il est utilisé dans un sens d'autovalorisation « réaliste » ou « distanciation ironique » comme dans l'expression wolof tabaabu Njalaxaar, le blanc de Ndialakhar, ou « Naaru purooñ (Mère noire). Un autre terme, Marka est utilisé par d'autres groupes mandingues pour nommer ces mêmes Soninké. La clarification apportée sur l'origine et le sens exact de ces termes jetterait une lumière sur l'articulation entre la linguistique et l'anthropologie historique³. D'où l'intérêt de la longue durée pour assurer

¹ F. de Medeiros évoque l'autre titre tounka qui nous semble plus proche de la langue soninké. L'autre titre Kaya Maghan pourrait être un rapport avec les mythes orientalisants qui évoquent la descendance juive ou iranienne cf H.G.A., Vol.III p 153. Pour Bathily Kaya Maghan (Koya ou Kouva Manga) signifie roi généreux en soninké. Dieterlen propose même une décomposition du terme Maghan en ma = maître et ka ou ga = ciel, empyrée (op.cit p.81)

² Lewicki rappelle l'hypothèse de V. Monteil à partir d'un texte d'El Bekri. cf Lewicki, 1974, p 18.

³ Boubacar Diallo résume les différentes hypothèses « *les Soninkés sont connus dans la littérature coloniale et en pays wolof sous le nom de Sarakolé. Ce mot, pour certains auteurs, signifie homme blanc, clair de peau, il serait la déformation de Sérékulé (Séré= homme, et kulé, blanc ou rouge). Pour d'autres Sarakolé ne serait que la mauvaise*

l'articulation des différents facteurs (géo-politiques, culturels, etc.) et saisir les interférences.

L'origine du toponyme Mali semble plus simple à expliquer. En effet dans des traditions nigériennes un terme qui lui semble proche apparaît à plusieurs reprises sous la forme Malle-Maali. Il renvoie tantôt à un toponyme, tantôt à un ethnonyme, voire à un héros, comme dans le même texte où il est question des Sérére¹. Dans des traditions mandingues ou bambara, le terme semble renvoyer à un totem amphibie (hippopotame, caïman). Ce qui pose en réalité problème, c'est que dans les traditions orales mandingues les deux grandes entités politiques qui sont souvent citées et qui vont donner naissance au second grand empire de l'ouest africain, après celui de Ghana, sont désignés sous les termes Do et Kiri.² Reste donc à savoir pourquoi, et à partir de quand, les sources, principalement les sources extérieures (arabes, européennes) ont valorisé le terme Mali. Faudrait-il penser, comme pour le terme Ghana, à un terreau favorable comme dans la théorie des « pierres d'attente » ?

En tout état de cause, le rex Melli ou le Musse Melly des cartes majorquines des XIV et XV^{ème} Siècles est inspiré des sources arabes, comme du reste beaucoup d'autres toponymes utilisés par les cartographes européens de la même époque, mais il reste à étudier comment les Arabes ont utilisé les sources africaines³ voire gréco-latines ? La période arabe semble aussi bien pour le Ghana que pour le Mali la période décisive. La linguistique permet-elle d'apporter des éléments de chronologie ?

transcription de l'expression Saad'inké (homme du nord en soninké). Mademba Sy Faama des Etats de Sansanding propose une autre explication. Selon lui, lorsque les Européens remontèrent le fleuve Sénégal, les Soninké riverains de ce cours d'eau s'écrièrent ; « Sérékulé » (voilà l'homme blanc). Les Français puisqu'il s'agit d'eux, les appelèrent alors Sérékulé. Leurs voisins bambaran, mandenka les désignent aussi par le nom de Maraka ou Marka...

Nous pensons que Marka serait... la déformation de l'expression bambaran « "marakelaw » c'est à dire ceux qui gardent, ceux qui possèdent, dans le cas des Soninké, des esclaves », et l'auteur de signaler également la dénomination maure « "gangari » et les traditions faisant référence à Sanaa (au Yémen), à Kéno, ville du delta intérieur du Niger et aussi les supposées relations avec les Bavares et les Bafours, les Peuls et les Berbères » (cf. B. Diallo, « les Soninké » in Vallées du Niger p. 134-142.

¹ Voir Chant des jeunes filles de Ouallam

² Voir D.T Niane, in Histoire générale de l'Afrique... vol IV, p.153. J. Devisse signale la mention dans le texte arabes des deux agglomérations sans muraille « Mallà et Daw » et évoque les connotations négatives associées aux termes Lam ou Dam : vices, anthropophagie etc. Cf J.Devisse « Mandinka et mandephones », in Vallées du Niger pp. 143 – 150.

³ Yoro Fall, a fait une remarque pertinente à ce propos : « les toponymes, dit-il, lorsqu'ils sont réels, sont bien entendu liés à l'onomastique berbère et africaine et cette question pour la période concernée n'en est même pas encore au stade des études sérieuses et systématiques », op.cit. p 222.

I - 5- ELEMENTS DE CHRONOLOGIE

Les questions liées à l'apparition du cheval en Afrique illustrent bien la complexité du problème. Gabriel Camps, tout en restant pour l'essentiel sur ses convictions, à savoir l'introduction du cheval en Afrique à partir d'Asie et d'Europe, s'est montré assez nuancé lors du IV^{ème} colloque international sur l'Histoire et l'Archéologie de l'Afrique du Nord. Il a fait ressortir l'importance des mentions gréco-latines ayant trait à la présence des chevaux et cavaliers en Afrique du Nord et dans le Sahara ; après avoir analysé les données iconographiques à partir des peintures rupestres, il fait les remarques suivantes : *« La répartition des figurations de chars dans l'ensemble saharien mérite un examen particulier. Cette répartition n'est pas régulière, il existe, en fait, trois grands ensembles assez nettement séparés par des zones dans lesquelles aucune figuration de char n'a été jusqu'à présent signalée. Le plus anciennement reconnu et le plus important est celui des massifs centraux : Tassili n'Ajjer, qui est le plus riche et qui compte des meilleures représentations de chars, Ahaggar, Aïr et Adrar des Ifoghas, les chars de Timmissao, dans le Tassili, n'Ahaggar, assurent la jonction entre l'Ahaggar et l'Adrar. On peut rattacher à cet ensemble les rares chars du Blaka, et très loin, vers le nord, le groupe du Fezzan remarquable par ses quadriges. Le second grand ensemble est presque uniquement constitué de figures de chars dételés gravés sur les parois gréseuses de l'Atlas saharien depuis le méridien de Djelfa à l'est jusqu'à l'Anti-Atlas occidental. Il est possible de rattacher cet ensemble atlasique au troisième qui occupe la région occidentale ; celui-ci est plus dispersé, du Rio de Oro jusqu'à l'Aouker, il est constitué d'une constellation de stations dont les plus méridionales atteignent presque la latitude des boucles du Niger et du Sénégal »¹.*

Après avoir rappelé ses premières hypothèses, l'association entre Berbèrophonie ancienne et charrerie, parallélisme entre l'arrivée des Berbères au Sahara et l'introduction du cheval dans la région, il se rend compte que les choses sont rendues plus complexes par les informations fournies par les peintures du Tassili n'Ajjer (cf Illustrations série n° I). Ce qui l'a amené à repenser la chronologie des faits.

« On sait combien il est difficile de dater une oeuvre pariétale, qu'elle soit paléolithique ou néolithique. Or, en ce qui concerne les chars, nous disposons de données qui n'ont pas, à mon avis, été suffisamment exploitées. Ce sont : l'origine du cheval, la plus ancienne mention de chars chez les populations voisines du Sahara, l'abandon du char et la roue par les Africains. « Le cheval, malgré des

¹ G. Camps. « Chars protohistoriques de l'Afrique du Nord et du Sahara » Engins de guerre ou véhicules de prestige ? in Actes du IV^e Colloque International sur l'Histoire et l'Archéologie de l'Afrique du Nord. C.T.H.S., 1988 III, p. 279.

tentatives maladroites pour faire admettre l'existence de vrais chevaux sauvages en Afrique (H. Lhote, 1970, 1982) est un animal introduit par l'homme. Aucun *Equus caballus* n'est connu au Maghreb et dans le reste de l'Afrique, après l'Atérien; à l'Holocène, il n'existe plus que des assiniens sauvages (G. Camps, 1984). La situation est la même en Europe occidentale où les plus anciennes traces de domestication du cheval ne peuvent être antérieures à 1800-2000 av. J. -C., peut-être en relation avec l'expansion du vase campaniforme, mais les documents sont rares et parfois discutables. En fait ce n'est pas avant l'âge du Bronze que les populations européennes les plus proches de l'Afrique ont possédé des chevaux et ont pu les faire connaître aux Paléoberbères. Il n'est pas impossible qu'une arrivée de chevaux européens ait pu se faire à travers le Déroit de Gibraltar. Les relations entre la Péninsule ibérique et le Maroc à l'âge du Bronze sont suffisamment importantes pour que l'on puisse retenir une possible origine européenne d'une partie du stock caballin de l'Afrique du Nord. Mais il est évident que cet éventuel apport européen n'intervient que pour une infime part dans le peuplement de l'Afrique en chevaux. Le cheval barbe (D. Bogros, 1987), tout en présentant des affinités notables avec l'andalou et le camarguais (qui peuvent d'ailleurs tirer leur origine de ce cheval africain) appartient incontestablement au type oriental, comme son cousin méridional, le cheval de Dongola (ou Dongolawi). Les chevaux nord-africains, sahariens et dongolawi ont pour origines lointaines les steppes asiatiques ; il ne peuvent donc être antérieurs à l'apparition du cheval en Egypte »¹.

Et après avoir mentionné des faits qui semblent contredire l'hypothèse hykso, mais qu'il juge insuffisants, il conclut à l'apparition des chevaux domestiques en Libye orientale au moins au XIII^{ème} avant notre ère, et celle des chars biges. La chronologie sommaire qu'il propose est la suivante :

- entre 2000 et 1600 av. J.C. : introduction du cheval en Egypte ;
- au moins à partir de 1500 av. J.-C. : expansion du cheval au Sahara ;
- 1187 : les Mashaouash possèdent sûrement des chars ; mais ce véhicule est très certainement connu en même temps que le cheval qui le tractait ;
- au Ve siècle sûrement et certainement avant (VII^{ème}-X^{ème} siècles ?), apparition du quadriges ;
- sûrement après le VII^{ème} siècle, introduction des véhicules à brancards².

Notre conviction est que la prise en considération des données linguistiques (importance relevée par G. Camps) aurait permis d'être encore plus nuancé, non seulement sur l'origine des chevaux africains, mais encore sur l'identification des experts en domestication et en équitation. Les Siisé soninké sont en tout cas sur la liste. A partir de quand ? Comment ? Nous ne le savons guère pour le moment. Nous pensons qu'il existe des indices de grande importance, à partir des noms d'animaux. Le terme muus wolof qu'on retrouve sous la forme muùsù en zarma et en égyptien ancien Maauhes, pour désigner le chat ou la déesse Bastet (lionne

Colloque International sur l'Histoire et l'Archéologie de l'Afrique du Nord. C.T.H.S., 1988 TH. p. 279.

¹ ibid. p 281.

² ibid p 283.

chatte) en Egypte ancienne, nous a permis de renforcer l'hypothèse d'une parenté culturelle, ou tout au moins, de l'existence de contacts entre univers égyptien, nigérien et sérégalais. Le relais nigérien est encore indiqué par le zarma sonrhaï qui appelle le lion mùsù bééri (le grand chat). Les différentes manières de nommer l'hippopotame permettent, à partir de différents dialectes touareg, de distinguer une période pendant laquelle l'analogie était établie à partir du boeuf, puis une autre période à partir du cheval, et de signaler la proximité du terme agamba avec celui du pulaar gaabu et du soninke wungaane. La poursuite de la réflexion nous a amené à savoir qu'un des parlars sereer en est resté à la comparaison avec l'éléphant (fa ñug jüwaam = éléphant de l'eau) alors que l'égyptien ancien avait adopté entre autres procédés la comparaison avec le porc (nehes rera).

Les réflexions autour de cheval et de l'hippopotame nous ont permis :

1).- de soupçonner la démarche onomatopéïque : le iyis, iys tamasheq, le si soninke, « o pis » sereer semblent indiquer un rapport avec le hennissement.

Le grec ἵππος... ou l'anglais « horse » procéderait-il du même phénomène ?

2) - de prendre en compte une autre dénomination à partir du galop. Le terme latin, caballus n'exprime-t-il pas la même veine ? Les deux processus (ἵππος.....et caballus) indiqueraient donc des perceptions différentes¹.

3- de relever d'autres procédés apotropaiques : l'égyptien a nommé l'hippopotame « teb », en rapport avec son pied énorme qui fait des ravages. Le même procédé pourrait expliquer la forme particulière du sereer et du wolof pour désigner l'hippopotame (léebeer wolof, lang bar sereer, « le reptile qui est resté dedans », c'est à dire dans l'eau) ou le serpent (tuddumala, « je ne veux pas te nommer ou l'animal qu'on ne peut nommer »).

4) mais surtout de noter des processus de socialisation. L'égyptien ancien utilise le terme abar (emprunté peut être à l'hébreu et qui évoque peut-être le galop), pour nommer le cheval, mais il a aussi le terme genu qui évoque la force de l'animal, et surtout heta qui évoque peut-être un lien social.

C'est cette idée de sceller un pacte ou d'établir un quelconque lien social qu'on pourrait retrouver en wolof sous la forme de fas pour désigner le cheval. Encore qu'à ce niveau il soit frappant de relever un lien avec l'arabe faras qui désigne aussi le cheval. Alain Anselin a du reste exploité cette piste et tenté d'en tirer des conclusions au plan de la chronologie. Il a remarqué que certaines langues africaines, dont le wolof, ont le même terme que l'arabe (faras), d'autres, comme le soninké, la forme si. Puisque cette dernière forme est proche de l'akkadien sis, du cananéen et hébreu, sus-u, de l'égyptien « ss »,

¹ Dans le Liddell Scott on n'a pas manqué de relever les difficultés dans la recherche de l'étymologie. Certains éléments de dissemblances entre le latin et le grec demeurent inexplicables (ed. 1968, p. 835). Quant à caballus son origine est rattachée au bulgare ou du russe (Oxford latin dictionary, 1982, p.246).

ssm, ss.m.t, il en déduit que l'onomastique soninke a conservé « la forme la plus ancienne sous laquelle le cheval a été introduit et nommé »¹.

* Il propose la systématisation suivante : « la contamination des langues africaines par le mot sémitique au-delà de la cataracte semble passer par l'araméen, dont tout indique la responsabilité du nom du cheval, dans la région. Les cavaliers de Soona (c'est à dire les Soninké) l'on convoyé sous eux, guidés par le vautour royal et non par les textes sacrés des manuscrits araméens d'Elephantine. Voici du même coup les recherches sur l'introduction du cheval en Afrique orientées vers des horizons d'une haute antiquité »².

Même si la démonstration d'Alain Anselin est d'une rigueur et limpidité remarquables, il convient de préciser que les problèmes sont encore rendus plus complexes par la diversité des termes en arabe, où on retrouve en plus de faras, le terme isaan qui rappelle le is soninké » ou sis-u araméen, sans oublier le terme générique al khayl qui signifie les chevaux, la gent chevaline et plus poétiquement le cheval noble. Doit on forcément penser à des emprunts aux langues sémitiques de la part du wolof pour le terme fas, du soninké pour le terme is ? Ne faudrait-il pas se demander si on n'a pas au départ deux onomatopées : « is » pour le hennissement, et faras, fas, pour le bruissement exprimant la vitesse, la communication rapide³.

Tout cela pour dire quoi ? Si le cheval domestique est arrivé en Egypte à une période historiquement datée (la période de l'invasion hykso, à partir du XVIII^{ème} siècle av notre ère), il est possible d'envisager les relations entre les populations du Nil et certaines de l'Ouest africain, dont les ancêtres des Wolof et Soninké, à une période historique et non préhistorique. Cette même manière d'évoquer phonétiquement ou socialement le cheval nous semble être une piste intéressante sur le chemin de la chronologie approximative.

Mais reste alors à établir les étapes de la migration depuis le Nil égyptien jusqu'au fleuve Sénégal. A ce niveau encore, un élément linguistique de taille peut être exploité. En effet les grands cavaliers sahariens qui sont nommés dans les sources gréco-romaines sont les Garamantes. Or il existe chez les Wolof un titre qui demeure encore mystérieux, c'est celui des garmi, présentés comme

¹ Alain Anselin. « les deux rives », in Passerelles. Revue de l'Université du Temps libre de la Martinique. octobre 93 p. 26.

² ibidem, p. 27

³ Cette dernière hypothèse nous a été inspirée par un hapax qu'on trouve dans des chants – poèmes érotiques wolof où le terme faras est évoqué : faras janoq ji. faras jéeg ji. maadi saay-saay (« prendre rapidement son plaisir avec la pucelle, puis avec la dame. c'est vrai que je suis un vrai don-juan » !)

lignée princière dans les monarchies wolof. A. Bara Diop qui a tenté de faire la genèse de l'ethnie wolof exprime bien cet embarras .

« Les garmi, di-il, "passaient" souvent pour avoir des ancêtres d'origine étrangère qui étaient des nobles chez eux »¹.

L'exercice linguistique doit être étendu à la faune, aux hydronymes à la flore et au matériel technique. La réflexion autour de la dénomination de la girafe, du cheval et du dromadaire nous permet également d'avancer sur les questions de chronologie.

Les Egyptiens ont nommé la girafe mama, mimi ; il est possible que le terme comporte les idées de longueur et de mâchement caractéristiques de cet animal ; en effet ââ signifie « grand » en égyptien et le redoublement du m pourrait indiquer le bruit de la mâchoire ; toujours est-il que le même terme a servi à désigner une partie d'un navire ou ce qu'en reste (mât, épave ?). Une seconde étape est l'utilisation du terme sir, seré, seriu désignant aussi d'autres animaux qui ont la peau tachetée (zèbre, léopard, girafe...). C'est à ce niveau du reste qu'il y a peut-être la jonction de deux phénomènes : le son (l'onomatopée) et le signe visuel (les taches) ; ce radical évoque tambour et écriture. C'est à travers la littérature et la linguistique qu'on saisit la comparaison entre les différents animaux. Héliodore à la fin de l'Antiquité nous donne une des descriptions les plus saisissantes de la girafe, comme l'avait fait Hérodote pour l'hippopotame (II, 7), il ne fait que systématiser un ensemble de procédés en œuvre sur le continent.

Héliodore intègre dans sa démarche la comparaison avec le dromadaire (Héliodore X, XXVII, 1). Cette dénomination de la girafe par référence au dromadaire est présentée en soninké (gundun ñogome) et en tamasheq (amnas n – asuf), en zarma (bure ganji-yoo = dromadaire de la brousse). Le wolof lui utilise le terme njamala, le sereer jamali, qu'on pourrait décomposer, pour ce qui est du wolof en deux termes. Njóol (grand) et mala (animal). Ainsi donc la girafe est cet animal demesurément grand.

Mais comment expliquer que certaines langues de Sénégambie, voire du Sahel (si on élargit au pulaar-fulfude) n'aient pas opéré une démarche analogique

¹ A. Bara Diop, la société wolof, Paris, Karthala 1981, p.156

en référence au dromadaire, qu'ils nomment par le terme géléem (wolof), ngelooba (pulaar fulfulde), terme du reste proche de l'égyptien gmr ou kam'aar ?

Pourquoi le chameau est-il appelé en arabe jamalun, alors que dans les langues sénégalaises ce dernier terme évoque la girafe (jirafun en arabe) ? Tout laisse croire que certains Africains n'ont pas eu de problèmes pour nommer ni le dromadaire ni la girafe. Mieux ce dernier exercice atteste aussi la complexité de la question de l'apparition du dromadaire en Afrique. En effet, pourquoi le tamasheq en utilisant le terme aminas, le zarma le terme yo, le haoussa ràhùmü, peuples plus septentrionaux que les Sénégalais, n'ont pas utilisé le même terme que les Arabes ? Djibo Hamani rappelle, sur la base des travaux de G. Camps et L. Cabot Briggs, l'existence du dromadaire au néolithique¹.

La linguistique permet donc d'apporter des indications de chronologie. Nous pouvons avancer comme hypothèse que la désignation de la girafe est antérieure à celle du cheval en Afrique sahélienne, celle du cheval antérieure à celle du dromadaire dans plusieurs régions. Il faut toutefois avouer qu'il est difficile de démêler ce qui relève de la préhistoire et ce qui relève de l'Antiquité. Parfois des indices importants existent dans certains domaines. Les termes de la flore peuvent également aider dans l'étude des relations inter africaines. C'est ainsi que les informations livrées par Djibo. M. Hamani dans son ouvrage sur le Sultanat touareg de l'Ayar concernant le site de Maranda, à une soixantaine de kilomètres au Sud d'Agadès, méritent d'être approfondies. En effet la tradition orale, les sources écrites arabes et des données archéologiques permettent de rassembler des informations liées à la teinture végétale et à la présence de henné dans la zone. A notre avis, si pour le terme marandet on peut continuer à réfléchir à partir du haoussa, pour le terme lallé, en plus de la piste arabe, envisagée par l'auteur (op.cit p.125) il nous semble que l'univers sénégalais pourrait aider dans l'élucidation du terme. En tout cas en wolof le terme « laalo » est attesté, et cette plante a des vertus de coagulant et elle rentre dans la cuisine, surtout dans la préparation du cous-cous à base de mil, le cere ;² cette piste est d'autant plus intéressante qu'en zarma le terme laali signifie « herbe graminée »³.

¹ D. Hamani op.cit . p.63.

² Grâce à notre collègue de l'IFAN Elhadji Talap Sarr nous avons pu rassembler les informations suivantes concernant les variétés d'émollient (laalo) : on peut distinguer parmi les arbres qui permettent d'en obtenir :

- le sterculia setigera (Mbeh en wolof) extrait d'un arbre qui pousse en général dans la région de Tambacounda (Sénégal oriental). c'est la gomme récupérée qui réduite en poudre est utilisée dans la préparation du couscous.
- L'Adansonia digitata : le baobab. guy en wolo. sont les feuilles sont utilisées comme émoullient.
- Le Ceratothea sesamoides (Yoroxlaan en wolof). plante herbacée dont différentes parties (tiges, feuilles, fleurs et fruits) sont séchées et réduites en poudre.
- Le sesamum radiatum (ndeku en mandingue) or indicum (bene en wolof) ou alatum (bene en pulaar) dont les parties sont également utilisées sous forme de poudre.

³ Dans le dictionnaire Zarma français ACCT. 1994 p 213 par Yves Bernard et Mary Kaba, il est dit que làali signifie « herbe graminée ».

I - 6 - ANTHROPOLOGIE ET ETHNICISATION

L'utilisation combinée des sources iconographiques et littéraires permet d'avancer encore plus dans les repérages identitaires. Le professeur Dan Mc Call a saisi les différentes possibilités offertes à l'historien de l'art, non seulement pour participer à l'analyse de dynamiques sociales internes¹ mais aussi pour mieux affronter la question complexe du diffusionnisme culturel². Dans le dossier que nous avons constitué lors du IXe congrès de la FIEC sur les relations entre art-littérature et histoire nous avons signalé l'hypothèse du professeur Desanges ayant trait à la mythographie sur les Blemyes. « *Ce peuple est représenté comme trapu, avec un vêtement flottant, recouvrant la tête comme un froc. Les Blemyes pouvaient apparaître comme ayant la tête dans les épaules et par affabulation les yeux dans la poitrine* »³.

Cette hypothèse peut effectivement aider à comprendre le mythe des Blemyes acéphales présents chez Plin et chez d'autres auteurs du Moyen Age. Lionel Casson avait déjà envisagé cette piste en 1974⁴. Les fresques du Tassili non seulement informent sur les infléchissements du climat⁵, sur les croyances métaphysiques⁶, la diversité de la faune et des types humains représentés, mais elles permettent en plus une mise en relation avec l'art égyptien. Mieux elles permettent même de comprendre le mythe des Amazones⁷; en effet une des représentations met en scène une femme archère avec un sein (mutilation ou vue de profil ?)

¹ "Art historians do not ignore the significance of style as a temporal and spatial marker. Archaeologists and anthropologists also put great emphasis on the social and historical meanings of style. Each style emerges at a particular time and at a particular place" . D. Mc Call , Links between Art Style, chronology and Saharian charriots, -Boston University. S.D, paper roneotypé" p. 4 sq.

² Dans cette contribution l'auteur essaie de répondre à la question consistant à savoir si l'art mycénien a influencé l'art saharien. Il passe en revue un certain nombre d'avis dont ceux de Lhote, Mauny etc. Une des pistes qu'il propose consiste à voir du côté des influences romaines (doc. Cité, p.11)

³ J. Desanges, Plin V , p 475.

⁴ "Other african traders brough back tales of tribes without noses, their whole face being perfectly flat, other without upper lips, still other without tongues. One group has the mouth closed up as well as no nose, and they have just a single orifice through which they breathe and suck in liquids through oat straws, also oat-graints for food ; the story is obviously inspired by a description of certain Negro features, but the kernel of fact is almost wholly buried beneath an overlay of fancy", (Lionel Casson - Travel in the Ancient World - London, George Allen Unwin L td, 1974 pp 126-

⁵ Bernard Coppel qui a étudié les gravures rupestres du Wadi El Khil (entre le Fezzan et la Tripolitaine), a pu indiquer sur les gravures rupestres la diversité de la faune (boeufs à cornes en avant, pelage dessiné « en compartiments », éléphants, autruche, lion, antilopes. Des représentations féminines ont été saisies : femmes aux bras levés, jambes écartées et centrées autour d'une cavité. L'auteur a montré la spécificité des gravures libyco berbères qui illustrent une restriction des sujets (chevaux, cavaliers, dromadaires) en signalant même des inscriptions arabes anciennes ; cette approche périodisée et thématique permet de formuler des hypothèses concernant la chronologie surtout concernant l'existence d'une société pastorale entre 3000 avant et 500 avant notre ère (Cf Bernard Coppel « gravures rupestres du Wadi EL Khil, entre Fezzan et Tripolitaine (Libye) ; témoins d'un infléchissement climatique ou d'une sur exploitation du milieu "in Actes du IVe colloque intern sur l'Histoire et l'Arch. de l'Afrique du Nord », 1988, pp - 25.

⁶ Georges Souville « Aspects religieux des gravures rupestres du Haut Atlas marocain » in Actes du Ve colloque et médiévale, C.H.S, 1990, pp 51-58.

⁷ J. Fergusson a exploité les travaux de Lhote et a pu dégager ces enseignements : Cf, Africa in classical Antiquity, p.3

même là encore il pourrait s'agir de convergences avec d'autres réalités eurasiennes¹.

Quand cette iconographie anthropologique est intégrée dans la cartographie, comme c'est le cas dans l'oeuvre d'un africain comme Cosmas Indicopleustès, cela devrait éviter aux historiens modernes ou contemporains de continuer à évoquer de vrais nègres, de faux nègres, des Hamites etc. Dans la carte représentant la route vers Axoum (cf Cosmas, ed. WW Conus, II, p 367) les Aithiopes sont naturellement et évidemment colorés noirs. Bien entendu cela n'exclut pas les différences dans le physique, dans l'habillement etc. Du reste la carte de Cosmas en donne une parfaite illustration : certains parmi les Ethiopiens sont habillés, d'autres nus, et ceux qui sont habillés portent des vêtements qui n'ont pas la même coupe. C.K Meek avait déjà remarqué et à juste titre des indications fournies par Pomponius Mela III, IV sur la taille relativement plus petite des Africains de l'Ouest, comparés aux Nilotiques. Et l'auteur d'ajouter que le type grand, présent en Afrique de l'Ouest, est venu probablement du Soudan nilotique à une époque relativement récente².

L'anthropologie fournie par les textes anciens n'est seulement physique. Les différences culturelles ont amené les Nasamons à considérer leurs captifs comme des sorciers (Hérodote II, 32-33). Le professeur Desanges a du reste regretté que l'intéressante étude de D. Zahan sur « Couleurs et peintures corporelles en Afrique Noire, le problème du half-man », (dans Diogène, 1975, n°90 pp 115-135) n'ait pas pris en compte l'information fournie par Hérodote (VII, 69) sur les Ethiopiens qui « *vont au combat une moitié du corps enduite de plâtre, l'autre de vermillon* »³. Sans conteste donc, les sources antiques fournissent des informations pertinentes sur l'anthropologie africaine dans l'antiquité. Le problème devient plus complexe quand il s'agit d'avancer dans les identifications ethniques modernistes.

Un des problèmes les plus controversés est la question berbère, tellement complexe que, dans le projet d'Histoire Générale de l'Afrique (Unesco), il a fallu lui consacrer plusieurs éclairages, et dans le cadre de l'exposition Vallées du Niger la réflexion a été approfondie. P. Behrens a tenté, à partir des documents écrits

¹ Ainsi l'archéologue Jeannine Davis - Kimball vient de mettre en lumière, grâce à des découvertes en Asie Centrale les liens entre mythographies grecques sur les Amazones et les tombes de femmes enterrées dans une position de l'écuyère cavalière, cf l'article d'Alexandra Matisoff « Once were warriors » in the Berkeley Monthly, May 1977.

² C.K Meek, "The Niger and the classics." p.5.

³ Desanges, Recherches ...p 2333, note 98.

égyptiens et gréco-latins, de la linguistique comparée, de la climatologie etc. de dégager le processus de migration des Berbères et de constituer l'ethnogenèse des groupes apparentés¹. A.H.S El Mosallamy est revenu sur le détail des relations entre l'Égypte pharaonique et les Libyco-berbères². Cheikh Anta Diop fait des Berbères les descendants peuplades qui tentèrent d'envahir l'Égypte aux alentours de-1200, et il les distingue des peuplades protohistoriques du Sahara et des Îles Canaries³. Son argumentaire qui repose sur les sources égyptiennes et gréco-latines lui permet en même temps d'affirmer que « *le tout premier fond libyen était une population noire du sud du Sahara* » ; l'archéologie et la linguistique (présence des Lébous au Sénégal) lui permettent de renforcer son hypothèse⁴.

Mohamed El Fasi a analysé les traditions musulmanes, arabes et berbères, qui naturellement évoquent une origine proche orientale ; il n'a pas manqué d'insister sur l'attitude égocentrique des Berbères qui s'appellent eux mêmes Imazighen (les hommes libres) ; le terme qui leur est donné (les Berbères) vient du grec bar-baroi « ceux qui baragouinent », ce terme ne leur était pas exclusivement destiné, mais concernait la grande partie de ceux qui ne parlaient pas et/ou ne comprenaient pas le grec. Les Arabes et d'autres peuples procèdent de la même manière. Même si l'auteur admet « *qu'aucune des théories sur l'origine des Berbères ne s'appuie sur des preuves scientifiques irréfutables* »⁵, il penche en faveur d'une origine sémitique, mésopotamienne et arabe des Berbères, en s'appuyant principalement sur la linguistique comparée.

Djibo M. Hamani dans son étude sur le sultanat touareg de l'Ayar est revenu sur l'ensemble des hypothèses. Il rappelle les origines gréco-latines du terme berbère en passant par le relais arabe et en signalant les variantes (Barbares /Bavares) ; il analyse les traditions autochtones et conclut en ces termes :

« ... les traditions sur l'origine des Berbères ressemblent à toutes les autres, c'est à dire qu'elles sont complexes et qu'elles n'expliquent qu'un aspect de la question : les peuples qui envahissent une région la trouvent rarement vide, et ils

¹ P. Behrens, "langues et migrations des premiers pasteurs du Sahara : la formation de la branche berbère « in Libya Antiqua » Unesco-Hist. Gen de l'Afrique -Études et doc. 11 pp. 31 - 51

² A.H.S El Mosallamy « les relations des Libyco-Berbères avec l'Ancienne Égypte », *ibid* p 55-75

³ Cheikh Anta Diop "la formation du rameau berbère." *ibid.* p .77-81

⁴ *ibid.* p.80.

⁵ Mohamed El Fasi « Les migrations berbères en Afrique du nord. » *ibid.* pp. 83-84

sont toujours suivis par d'autres ; les traditions des plus forts ou des plus nombreux l'emportent dans la mémoire des hommes cachant ainsi des faits parfois fondamentaux au regard de l'historien »¹.

L'auteur admet l'unité culturelle du monde berbère facilement démontrable, surtout à partir de la linguistique comparée, mais il exprime les difficultés à établir l'origine des différentes composantes. Il relève à partir de la confrontation des différentes sources, le caractère fragmentaire du monde berbère, à savoir ses subdivisions en confédérations, tribus, sous tribus et fractions « *qui ne regroupent parfois qu'une dizaine d'individus* »². Malgré tout, l'exploitation des mêmes sources, en particulier les sources arabes, permet de dégager deux grands ensembles :

- d'une part, les Beranes qui comprennent les Azdaja, Masmouda, Aureba, Adjica, Ketama, Sanhadia et Aurigha.
- et d'autre part les Botr composés des Addaça Nefouça, Dariça et les enfants de Loua, l'aîné.

La lignée la plus imposante semble être celle des Sanhadj (1/3 des Berbères) qui vont servir de trait d'union entre la Berbérie et le Soudan occidental. Concernant l'origine particulière du rameau touareg, l'auteur la situe avec l'apparition du litham, car les Touaregs, sont identifiés comme Kel Tamajaq (ceux de la langue tamajaq) et comme Kel Tagelmust (ceux qui portent le litham).

« On peut donc se demander si l'apparition de la tagelmust chez certains nomades berbères ne se situe pas entre le retour des Byzantins (VI^e siècle) et l'arrivée des Arabes (VII^e), ce qui expliquerait la non mention de ce voile par les écrivains latins. On peut aussi envisager la propagation du procédé par un obscur groupe jusque là marginalisé, mais que la maîtrise extraordinaire du chameau, et le choix de la vie dans le désert, ont propulsé aux devants de la scène historique. Ce groupe a pu ensuite s'agrandir par absorption d'autres Berbères nomades »³.

E. Bernus aboutit aux mêmes conclusions, et il insiste sur des institutions politiques particulières, comme la référence autour d'un tambour de guerre (ettebel) qui matérialise le pouvoir ainsi que son détenteur (amenokal)⁴. Il faut signaler que bien avant ces travaux assez pointus, la tendance a été de considérer comme berbère tout sahélien au teint assez clair. Ainsi Murdoch a sérieusement buté sur les

¹ Djibo M. Hamani, *op.cit.* p 57.

² id. *ibid.*

³ id. *ibid.* p 69

⁴ E. Bernus « les Touaregs » in Vallées du Niger, p 166 »

questions peul et toucouleur considérés comme des descendants de Berbères¹. Les mêmes constats sur la complexité du fait berbère sont valables pour ses différents démembrements. Et ce qui est dit des Touaregs est valable pour beaucoup d'autres populations sahéliennes.

Djibo Hamani a également étudié dans Vallées du Niger le phénomène hausa et a constaté que ce terme est avant tout une référence linguistique ; cette homogénéité linguistique couvre une réalité complexe, celle des peuples ayant des expériences historiques différentes, perceptibles à travers des royaumes, des lignées particulières etc². Ces faits auraient dû et doivent inciter les spécialistes des sciences humaines, et surtout les historiens, à utiliser avec encore beaucoup de précaution les identifications ethniques dans l'analyse des sources antiques.

Malheureusement beaucoup d'historiens, et parmi eux les plus illustres et les plus féconds, comme Fernand Braudel, sont tombés dans les pièges des généralisations abusives. C'est ainsi que dans son histoire des civilisations, le grand historien français fait lui aussi des Peul un rameau des Berbères³.

C.K.MEEK était allé plus loin et croyait trouver dans les Philainoi ou Philaeni de Strabon, Salluste et Valère Maxime, les fameux Hamites Peul qui auraient exercé une hégémonie sur les Etats Hausa⁴ et qui auraient fondé le Soudan de Sokoto. Toutes ces thèses sont proches de celles de Delafosse qui privilégie la filiation biblique, à partir de Fouth. Il ne prête pas assez d'attention à la source égyptienne (le pays de Pount) qui permet de comprendre les différentes

¹ *The origin of the A Fulani, who everywhere contrast sharply with all their immediate neighbors in both physique and culture, has then been sought in a variety of fantastic hypotheses - their derivation by migration from some remote region, usually one inhabited by Caucasians of Hamitic speech. Those which have enjoyed the widest popularity include the theory of Delafosse that they are sprung from Syrians of Semitic (Aramaic) speech, who allegedly penetrated Negro Africa from Cyrenaica about A.D. 200, and that advanced by Meinhöf deriving them from the Cushites of the Eastern Horn.*

Actually, the Fulani present no insoluble mystery. We start with the fact that the A and B groups, however greatly they may differ in physical and cultural characteristics, share the same language, and we then look for its closest cognates. Greenberg (1949), rejecting the curious use of the herding and milking of cattle as diagnostic criteria of linguistic relationship, has demonstrated conclusively that the Fulani, far from being Hamitic in speech, possess a Nigritic language belonging specifically to the Atlantic subfamily of that stock and related especially closely to the sin dialect of Serer and nearly as closely to Wolof. Except for the Fulani, most speakers of this group of languages reside in the Senegambian culture province ... along the Atlantic coast and in its immediate hinterland. The ancestral Fulani can hardly have come from anywhere else. As an matter of fact, abundant historical evidence traces them back definitely to the former inhabitants of the middle region of the Senegal Valley and the savana region of Fouta Toro immediately south thereof. Here they actually had as their immediate neighbors the linguistically kindred Serer and Wolof... History tells us something of the interaction of the Tukulor and the Berbers, and the rest can be reconstructed with little difficulty. We know that the Tukulor, led by their ruling dynasty, accepted Islam with enthusiasm in the eleventh century and that, as the first Negro converts in the western Sudan, they were largely instrumental in spreading the new faith among the Soninke to the east the Wolof to the west. At this time doubtless began the transition; now complete, from the original matrilineal and avunculocal social structure of the Senegambians to the present. G. Peter Murdoch, Africa, its peoples and their culture history. New York ... Mc Graw Hill Book Company Inc. pp. 414 sq.

² Djibo Hamani . «Proto Hausa et Hausa», ibidem p. 192"

³ F. Braudel. A history of civilizations, Nex York... Penguin Books. 1993 p 122. Cet ouvrage est la traduction de sa Grammaire des Civilisations. Arthaud Flammarion, 1987. Ce même texte fut publié dans un ouvrage collectif, celui de S. Baille, F. Braudel, R. Philip intitulé Le Monde Actuel, histoire et civilisations, Librairie Eugène Berlin, 1963.

⁴ C.K. Meek, article cité p 6 J. Fergusson, signale mais ne se prononce pas sur les identifications Philaeni Peul et Auser/Hausa (Africa in class p.2).

variantes gréco-latines avec tantôt le **l** tantôt le **t** ; les développements de Delafosse sont faits à partir des langues hébraïques et arabes¹ principalement.

Il reprend également l'identification proposée par Barth, voyant dans les Leucoethiopes de Pline et de Ptolémée les ancêtres des Peul². Mais malgré tout, il ne commet pas l'erreur de F. Braudel, à savoir l'intégration des Peul dans le groupe berbère, cette intégration pourrait à la rigueur se comprendre concernant les Getules Darates, les Pharusii et Perorsi³. Pour Delafosse les Peul sont un rameau des peuples sémitiques, des Hébreux plus précisément, qui ont séjourné en Egypte ; leur langue a dû être influencée probablement par l'égyptien, et plus tard ils adoptèrent la langue des Toucouleurs (sic)⁴. Delafosse a pourtant essayé de tirer le maximum des traditions orales pular.

Ainsi il faut reconnaître, chez lui, le souci de traquer la fausse origine, les propositions fantaisistes faisant venir les Peul d'Apollon, par l'intermédiaire des Pélasges (thèse du capitaine Figeac) des Indo Européens (opinion du Dr Thialy) etc. Il a également donné des détails linguistiques fort utiles ; c'est ainsi qu'il est revenu sur la dénomination de l'hippopotame dans diverses langues africaines, dont le wolof, sereer, le pular, le soninké, le hasaniya. Ses informations, qui recoupent pour l'essentiel celles que nous avons recueillies, ouvrent d'autres perspectives : ainsi le neberb des Berbères Zenaga, le lebeur des Wolof et les langbâr des Sereer semblent avoir un radical commun et bien éclairer des toponymes comme le village de Leybar proche de Saint-Louis du Sénégal⁵.

On pourrait également se demander si le gabou du pular, le khoungame du soninké, le banga du songhaï, l'ekav du diola sont apparentés. Le Zamouli des Maures beni-Hassân semble être d'une origine différente, de même que le meri ou

¹ « Le mot *Fouth*, dans les rédactions de la bible en langues sémitiques, se termine par un l emphatique ou th (*thav* des hébreux, *tha* des Arabes), lettre qui se rend en peul par un d spécial ou dh se changeant fréquemment en l, en sorte que le *Fouth* de la Bible peut être considéré comme provenant d'une racine identique à celle de la syllabe *foul*, qui est le radical du nom des Peuls » (Maurice Delafosse, Haut-Sénégal-Niger Nouvelle ed. Le pays, les Peuples, les langues, Paris G.P. Maisson Neuve et Larose 1972 p 199 note 1) L'auteur écarte la piste égyptologique, p 215 note 2 ; et pourtant en égyptien ancien le t est une desinence manquant le féminin, procédé qui permet du reste d'inventer un personnage comme Chuset, la fille de Phol dans des traditions byzantines (cf ma thèse de 3e cycle p. 217 sq. 225, 255, 270 et annexe IX). Ces indications du reste nous permettent d'affirmer que certains auteurs grécolatins devraient être bien informés des tournures de la langue égyptienne dans sa forme la plus « tardive », à savoir le copte

² Delafosse, op.cit p. 207.

³ id., ibid

⁴ id., ibid, p 215

⁵ A ce sujet, comme du reste pour l'étymologie du quartier de Sor nous pensons que celle proposée par Rawane Boye et transmise par R. Rousseau est à approfondir. Nos deux sources indiquent que le village de Leybar tire son nom de Lew-ou. Bâr-Tyaka : propriété de la famille de Tyaka, du nom de Tyaka Boy, enterré près de Sor (R. Rousseau, op.cit, p. 399 note 6). A notre avis le totem a dû devancer le foncier, (lang bar "le reptile qui est resté " dedans, dans l'eau sous entendu), il est possible tout en restant dans le règne animal, de lire lang bar (ce qui est du reste proche du sereer, et qui signifie reptile aquatique, le reptile qui y est resté, qui est resté dans l'eau). Le terme lew qui signifie ce qui revient de droit pourrait être adopté une fois que le totem ou ceux qui sont censés le représenter ont transmis ce droit.

mali des Mandé¹ qui pourrait peut être bien constituer une autre piste pour expliquer l'origine du royaume du Mali, en relation plus cohérente avec les mythes nigériens sur Mali Bero, et qui de manière cohérente assurerait la relation entre le toponyme et un totem, l'hippopotame. Tout cela pour dire qu'il faut reconnaître à Delafosse un effort de systématisation et une grande honnêteté intellectuelle, honnêteté qui le pousse à faire son autocritique sur la question linguistique. S'appuyant sur Grimal de Guiraudon, il conclut à une parenté du pulaar avec d'autres langues d'Afrique de l'Ouest².

Bien entendu il demeure comme beaucoup d'africanistes, prisonnier de schémas qui considèrent que tout africain de teint clair a une origine extérieure, européenne ou orientale³. Il faut avouer que le choc des faits linguistiques et épidermiques a poussé plus d'un dans des directions multiples, parfois très éloignées les unes des autres. Gustave Eichtal en 1841 avait tenté, avant Delafosse, d'y voir plus clair. Partant des références bibliques en relation avec l'égyptologie, il a intégré des données linguistiques qui lui ont permis de rapprocher les Peul des Fellahs égyptiens⁴ et il semble insister sur leur teint clair et cherche des confirmations à partir du wolof ou du mandingue⁵. Il a donné aux Peul une origine malaise. Il ne manque pas du reste de revenir sur l'origine du mot Mali ou Meli, terme qu'il signale chez les Foulas de la Sénégambie et qui est utilisé pour désigner au moins deux villages⁶. L'origine malaise se trouve confortée par l'existence des Bellos du Timor, titre qu'on retrouve chez les sultans de Sokoto⁷. Pour Eichtal les Peul auraient, lors de leur migration, séjourné dans l'île de Méroé, puis dans le Dar-Four qui serait une déformation de Dar Foul (la contrée des Foul).

¹ Delafosse *op.cit.* p. 205 note 1

² *ibid.* p. 206.

³ Malgré les évidences linguistiques, Delafosse distingue les Peuls proprement dits race blanche des Toucouleurs de race noire (*op.cit.* p. 206).

⁴ Les exemples qu'il donne sont en wolof foota (fóot = laver) et en mandingue forto qui signifie à son avis « homme blanc » Gustave Eichtal, Histoire et origine des Foulahs ou Fellans - 1841 - BN - Paris microfiche m 1364. p 141.

⁵ *ibid.* p. 120-121 note 3.

⁶ *ibid.* p. 120 note 2.

⁷ *ibid.* p. 120 note 2.

L'auteur ne manque pas d'évoquer des faits linguistiques en recourant aux langues malgache et javanaise. Mais il essaie surtout d'appuyer son argumentation sur des faits matériels. Les « nombreux boeufs indiens (zébus) et la monnaie de cauris qui semblent avoir été introduits par eux (les Peuls) en Afrique de l'Ouest »¹. Il ajoute également « le métier à tisser, très étroit, dont ils font usage ainsi que les peuples nègres voisins, et qui rappelle par ses dimensions celui des îles Caroline »². Une lecture attentive d'Eichtal permet de noter que le déplacement opéré par Flavius Joseph ne lui a pas échappé³. Il a même tenté de dater la migration des Peul qu'il situe antérieurement « à l'usage de l'alphabet et de la charrue dans l'archipel, car ils ne connaissent ni l'une ni l'autre de ces deux grandes inventions »⁴.

D'autres, comme Dika Akwa, ont insisté sur les migrations peul à l'intérieur du continent, toujours à partir de l'Egypte, en relation aussi bien avec le mythe de Pount (Pouta) qu'avec la légende des Sao, parfois en s'appuyant sur les auteurs anciens (Hérodote)⁵. Face aux théories contradictoires G. Peter Murdock a pensé plus sage de s'en tenir aux faits les plus solides :

1. A savoir qu'une des origines les plus maîtrisées est la région nord du fleuve Sénégal ;
2. Qu'une de leurs manifestations politiques les plus évidentes a trait à leur autonomie à un certain moment dans l'empire du Ghana avec comme entité Tekrou ;
3. Qu'ils ont dû quitter leur berceau nordique au Sud du Maroc sous la poussée arabo-berbère ;
4. Qu'ils sont apparentés linguistiquement aux Wolof et Sereer⁶.

Cette position de prudence ne règle pas pour autant le problème, car manifestement il y a des témoignages archéologiques comme la fresque de Jabbaron « du boeuf à l'hydre » qui évoque le lotori, cérémonie rituelle peule, rite qu'on retrouve dans une autre peinture à Tin Tazariff⁷. A notre avis, la question devient complexe à partir du postulat qu'en Afrique il n'y a eu originellement que des Nègres « purs » qu'on n'arrive difficilement à cerner du reste. Mais si on

¹ *idem*, *ibid.*, p. 144.

² *ibid.*, p. 145.

³ L'auteur l'évoque en signalant sa source : Volney dans *Recherches nouvelles sur l'histoire ancienne*, T.I, p.224 (cf C. d'Eichtal op cit. p. 140 note 3)

⁴ *ibidem*, p. 145

⁵ Dika Akwa, *les problèmes de l'anthropologie et de l'histoire africaines*, Etudes et Documents, éditions CLE, Yaoundé, 1982...p 61 - 125sq

⁶ C.P Murdock, *Africa, Its Peoples and their culture History*, New york... 1959 p 415.

⁷ voir Ginette Anmassip, in *Vallées du Niger*, p. 100.

suivait de près les faits archéologiques, on serait assez nuancé et modeste dans l'interprétation comme l'a fait Robert Vernet :

« Les mouvements de population de l'interface Sahara-Sahel, hier comme aujourd'hui, sont extrêmement complexes. Ils sont mal cernés pendant la période historique et, a fortiori pendant la préhistoire.... »

Nos connaissances permettent seulement d'affirmer

- *Au Néolithique ancien, la région qui ne semble pas peuplée est bordée des zones (Aïr, Ahaggar, Tassili) habitées par des populations variées ;*
- *Au Néolithique moyen, puis récent, les restes plus nombreux, montrent la présence à la fois de négroïdes de plusieurs types, de paléoberbères de type proto méditerranéen ...et de méchtoïdes. Il faut avouer cependant, que les opinions des spécialistes sont quelque peu contradictoires ¹ ».*

Bref en confondant situations politiques, données culturelles, linguistiques on aboutit à une défiguration des faits historiques, anciens, modernes et contemporains, pour des objectifs parfois non avoués, parfois conscients, parfois non conscients. Il faut reconnaître que la démarche raciale imposée par certains idéologues de l'Occident déteint sur les travaux de certains Africains, y compris les plus vigilants dont Cheikh Anta Diop. En effet ce dernier a bien décelé le caractère pseudo-scientifique et fondamentalement raciste de divisions crâniométriques en brachycéphales, dolicocephales, critères qui ont été appliqués en Europe même, et qui ont donné une race dominante nordique, dolicocephale, et une race dominée pauvre et brachycéphale (cf Colloque de Dakar 1976, pp.82). Il essaie pourtant de trouver une origine extérieure aux Peul, en relation avec le métissage entre Blancs et Noirs sur la terre égyptienne au Nouvel Empire (cf. Nations Nègres et Culture III p. 390 et Afrique Noire Précoloniale p. 212 - 213).

Il considère que *« les Berbères vivant aujourd'hui en Afrique du Nord et au Sahara sont en grande partie les descendants des peuplades qui tentèrent d'envahir l'Egypte aux alentours de 1200 et que les textes égyptiens désignent du terme générique de « peuples de la mer » (cf Libya antiqua p. 77). C. Anta Diop a été amené à préciser ce qu'il entend par « races »².*

¹ R. Vernet « Préhistoire des bassins affluents de la rive gauche du fleuve Niger », in Vallées du Niger, p. 69

² *« Malgré le polymorphisme génétique des populations, révélé par la biologie moléculaire, et qui a amené des savants humanistes et généreux, comme J. RUFFIE, A. JACQUARD et d'autres à nier la race, l'hémotypologie, qui est la fine fleur de cette science, nous apprend l'existence des « marqueurs raciaux » : Le système des groupes sanguins A B O est commun à toutes les races et est antérieur à la différenciation raciale de l'humanité. Les facteurs RH existent aussi chez toutes les races, mais avec une fréquence variable. ainsi le chromosome est présent chez tous les Blancs et « culmine » chez les Basques : Ro se rencontre partout, mais sa fréquence est particulièrement élevée chez les Noirs au sud du Sahara. Une troisième catégorie est plus spécifique encore, il s'agit des « marqueurs raciaux » : le facteur Diego est caractéristique de la race jaune et n'est rencontré que chez les Amérindiens, les jaunes d'Extrême-Orient et chez certains Népalais (au métissage probable). Les facteurs Sutter, Henshaw sont presque uniquement repérables chez les Noirs. Le facteur Kell est surtout conservé chez les Blancs. Donc, ceux qui désirent encore être édifiés sur l'ethnie*

La démarche « raciale » héritée des physiognomontistes et des tenants du modèle aryen est souvent renforcée par l'intériorisation des conflits inter africains : sédentaires / nomades, cultivateurs/pasteurs, arabo berbères/négro-africains, musulmans/chrétiens/"animistes" etc. Ces lourds héritages ne favorisent pas la démarche nuancée. Ivan van Sertima a donc raison de s'élever contre la classification très arbitraire des populations africaines¹, et Masrui d'inviter à éviter le piège tendu par certains intellectuels européens².

Ces nuances sont plus indiquées quand il s'agit de l'Antiquité. Ainsi Djibo Hamani a fourni des éléments qui permettent de comprendre l'assimilation Garamantes-Tourareg, tout en montrant ce qui les différencie. Il insiste sur la différence pour deux raisons essentielles.

« La première est que les Touaregs sont au moins à l'origine, une population blanche, alors que les écrivains de l'Antiquité, qui nous ont fait connaître les Garamantes, les présentent tantôt comme intermédiaires entre Blancs et Noirs (c'est

des anciens Egyptiens devraient rechercher les facteurs cités (ci-dessus) chez l'ancienne population vraiment autochtone et non chez les momies étrangères, grecques, ptolémaïques ou autres... L'équipe chargée de ce travail, pour être crédible, devrait comprendre des savants africains. La race pure n'existe nulle part, mais on parle volontiers des Blancs d'Europe et des Jaunes d'Asie ; c'est au même titre que nous parlons des Noirs d'Afrique ». C. Anta Diop, *Civilisation ou Barbarie*, p. 11.

¹ "Native African populations are phenotypically "polytypic", that is, there exists in Africa a variety of phenotypes (faces and or body shapes) that may differ from the stereotypical "Negro", falsely formed and firmly fixed within the rigid imagination and classification of Eurocentric observers. Crawford outlines six of these variants or types. I shall, lest they be lost to students, highlight the main features of these types. There is the Elongated variant, to which General Aidid, who fought our troops to a standoff in Somalia, belongs. This variant is distinguished by an elongated body build, narrow head, face and nose, dark skin and spiralled hair, thick but not everted lips. They range from long to moderately long-headed, with a narrow nasal opening, long narrow face and mild to absent prognathism (that is, with either slightly protruding or non protruding upper jaw/lower face). This stands in contrast to the classical Negro type but are indigenous, unmixed Africans. They were living in Africa long before Egypt was born. The Elongated type includes the Fulani, the Tutsi and the Hima (Rwanda) the Massi (Kenya) the Galla (Ethiopia) the Somalis (Somalia) and the Beja (Northern Sudan). Then there is the Nilotic variant who is taller than the elongated type with a narrower head, a lower and wider nose, a very slender body, with extremely long and little fat. Nilotic types include the Nuer, the Dinka, the Shilluk and the Luo, all of whom occupy the Nile River basins in the Southern Sudan. Most popular of all, of course, is that classical variant which innocents and experts alike fondly and foolishly refer to as the "true Negro". This variant is said to have skin color varying from dark brown to black, to be relatively long-legged, of tall stature, broad shoulders, narrow hips, black and kinky hair, short, broad face, a considerable degree of prognathism (that is, with a jutting jaw or jutting lower face) flat nose, very depressed at the root, thick and often everted lips. There are also the pygmies, whose skin reddish-yellow to light-brown, broad-headed with very wide nose. One should also make mention of the so-called "Bushman" variant, which is hard to box and bind into a single phenotype. This variant shows a remarkable degree of heterogeneity or diversity. Their types range from dark to light complexion, long to moderately long heads, pronounced to absent lower face protrusion. There are one or two more but they are fairly localised, hence the above mentioned will suffice. The point to all these details about heads and nose and jaws and lips and skin color, is simply this. Some of these African variants have elements of their facial appearance that is characteristic of other races. As Crawford puts it "This must be the case since all races evolved from an African prototype and it was necessary that this type possess the potential to express multiple traits which could then be modified by the environment". But, without the illumination of these scientifically precise classifications and their subtle modifications, and with only the distorting beams from the torch of racism to guide them, the Egyptologists of the 19th and 20th centuries could not see these remarkable ancient Egyptians as related to the peoples who had become Europe's despised colonials and vassals". Sertima, *Egypt child of Africa*, pp. 5-6.

² "The new west European racial thinking implied that the real Africa is south of the Sahara, that Africans are Black, that Africa is race, that the northern boundary of Africa is the Sahara. On the other hand, European geographical thinking came to assume that Africa is not a race but continent, that the northern boundary is not the Sahara but the Mediterranean, thereby including in Africa the Berber and Arab lands north of the desert... Have Black Africans been trapped by Europeans into thinking of their continent as contrast to Europe as a continent of the white race, when in fact Africa is a multicoloured continent of largely Black Africans south of the Sahara and largely brown Africans north of the desert? Should Africans not begin to regard themselves as multi-coloured peoples? Should Africans think in terms more of their similarity with Asians as multi-coloured peoples than of their difference from white Europeans? Should African self identity cease to consist of a racial reaction to be a racial identity imposed in them by Europe?" (Masrui, *op.cit.*, 1986 p 26.

le cas d'Hérodote IV, 183 et Arnobe VI. S) ou même Noirs (Ethiopiens comme les appelle Solin (XXX, v. ed. Th. Mommsen p. 130). Ptolomée dit que les Garamantes "sont quelque peu noirs" et l'iconographie confirme ces données... »

La deuxième est encore plus déterminante : on peut aisément démontrer aujourd'hui que les peuples qui ont contribué à former les actuels Touaregs étaient tous hors du Fezzan à l'époque garamantique : Huwwara, Lamta, Sanhadja, Massufa.

Certains d'entre eux passèrent plus tard par le Fezzan et quelques uns s'y installèrent même, mais beaucoup vinrent d'autres horizons. Le seul lien évident entre Touaregs et Garamantes est un toponyme, Targa, autre appellation du Fezzan, qui allait servir à désigner la fraction des Sanhadja voilés qui l'habitait »¹.

Ces précautions d'usage en matière d'anthropologie sont encore plus indiquées quand il s'agit des périodes préhistoriques. Dans une étude portant sur le Tassili des Ajjer, Malika Hachid se pose la question de savoir si les populations de l'ancien Sahara étaient noires ou blanches². Elle voit en elles les Paléoberbères, les Protopeul et les ancêtres des Touareg. L'art sacré des Têtes Rondes est, à son avis, un art de la négritude :

« les Têtes Rondes, femmes et hommes par leurs caractéristiques anatomiques, comme le port des seins, le nombril proéminent, les reins creusés, et culturelles, telles les scarifications, les peintures corporelles sont des Noirs et des Noirs de toute beauté ».

Jeremy Mc Inerney lors de la 128^{ème} rencontre annuelle de l'American Philological Association en 1996 a disséqué les soubassements idéologiques des approches passéistes et fixistes, donné les tendances actuelles, dynamiques, et opéré une bonne articulation entre l'étude des faits africains, européens et asiatiques ; il s'est exprimé en ces termes : "*the founders of Altertumswissenchaft viewed ethnic categories such as Dorian, Ionian and Aiolian as evidence for the evolution of poleis from more tribal states. Once these separate tribes settled the ties of blood were weakened, and the growth of towns became possible. The Stadtstaat superseded the Stammstaat. To this interpretation was sometimes*

¹ Djibo Hamani, *op. cit.*, p. 67.

² Malika Rachid, *le Tassili des Ajjer, aux sources de l'Afrique*, 50 siècles avant les pyramides, Paris Editions Paris Méditerranée, 1998, p 170.

added a mystical veneration of the Dorian spirit, a product of the fierce identification of German intellectuals with the Greeks...

Yet recent anthropological work on ethnicity has repeatedly expressed dissatisfaction with the idea that tribes are ancient, fixed and impermeable. Behind homogeneous labels such as the Nuer and the Dinka there lurks a reality that is heterogeneous and unstable. Among the Nilotic Alur for example, migration, conquest, intermarriage, peaceful absorption, colonization and partial assimilation all continued over hundred years. Tapper (Afghanistan) Atkison (Acholi Uganda), Iliffe (Tanganyika) and Ranger (Southern Africa) echo the same theme : the tribe is not static, and the notion that the tribe is a vertige of an earlier social order is a misconception"¹.

Ainsi donc l'ethnicité devient un processus identitaire et non un héritage biologique. Jean Loup Amselle et Elikia M'bokolo ont su montrer que, même si le concept d'ethnie et les autres notions (tribu, race, nation, peuple) ne sont pas seulement l'apanage des études africanistes, c'est appliqués à ce continent, qu'ils ont envahi le plus massivement le champ politique et intellectuel. Ils n'ont manqué d'analyser la fonction essentielle de cette démarche aussi bien pour les régimes coloniaux, postcoloniaux que les dictatures oligarchiques². Il s'agit de la politique du diviser pour régner.

Reconnaissons tout de même que, suite au combat mené par des Africains et des africanistes honnêtes, un des obstacles à la réflexion sur l'histoire africaine est tombé, à savoir le mythe hamitique. Reste encore deux autres bunkers, d'autant plus difficiles à faire sauter qu'ils sont intériorisés par des intellectuels africains, à savoir les mythes « berbère » et « bantou ». Et pourtant une lecture attentive des sources anciennes peut permettre d'orienter la réflexion vers d'autres aspects de l'anthropologie, mieux mis en relief et plus riches d'enseignement. Ainsi on pourrait percevoir les faits africains comme miroir de l'humain.

¹ Jemery Mc Inerney, "Ethnic identity and Altertumswissenschaft". In Abstracts of the One hundred twenty: Eighth Annual meeting of APA ? New York 1996 p. 18.

² Jean-Loup Amselle et Elikia M'Bokolo, Au coeur de l'ethnie : ethnies, tribalisme et Etat en Afrique, Paris, édit. La découverte / textes à l'appui, 1985, p.7.

I-7- ART, ECONOMIE ET SOCIETE

J. Fergusson donne une liste impressionnante de faits concordants ou parallèles, si on préfère. "Art shows some parallels (s.p.n) which go further afield : a terra cotta statuette from the Ibibios, which I have not seen, in identical attitude with the Minoan snake - goddess ; a gold funerary mask from Ashanti which recalls similar Mycenaean masks ; the akuaba dolls from Ashanti, which resemble Egyptian mirrors ; the Ashanti technique of facing wood with gold leaf ; the 'storeyed house headpieces of the Dogon, which echo ornament on the Axum obelisk, Dogon carvings of a seated couple with the man on the woman's left with his right hand on her right shoulder Egyptian fashion ; the Dogon divinity Nommo who is torn in pieces like Osiris, and represented praying for rain with arms above his head like an Egyptian hieroglyph associated with Osiris ; the mourning for Nzeanzo among the Bachama, and joy in his resurrection ; the Isoko Osiw saviour and possibly the Yoruba Orisa. When the more extreme statements have been discounted there remains impressive evidence similarities (s.p.n) of practice and belief, especially in the field of religion and Sir Harry Johnston was led to say : "the more one inquires into those intricate religions of West Africa, especially in the whole region of the Niger, the more we come irresistibly to the conclusion that they are founded on ideas which have travelled all the way from Egypt or from the Southern Mediterranean shores'. The sober scholarship of Dr Parrinder discounts extravagant theories, and is generally content to point out parallels without drawing conclusions, but even he at times, at least in his earlier work, speaks definitively of the influence of Egyptian religion. If we are to suppose that there was not merely influence along trade routes, but a definitive migration from Nile to Niger it must be placed back in the period when Rome was scarcely founded and Greece was only beginning to feel the land-hunger which pushed her colonists out to other parts of the Mediterranean seaboard ; perhaps further back yet ; and it must be routed along the North African coast and then across the desert (through there may have been other later migrations from Aksum or Meroe south of the Sahara). It remained in the Greco-Roman tradition possibly personified in this strange and solitary figure of Iarbas whom Virgil felt as exotic and unfamiliar and yet portrayed with imaginative sympathy »¹.

¹ J. Fergusson. "classical contacts with West Africa". p.3.

Cet exposé objectif et contrasté des tendances générales en la matière recoupe nos impressions et renforce l'hypothèse formulée par Cheikh Anta Diop à propos du terme Ghana, à savoir la possibilité d'un indice de contamination gréco-latine, contamination que nous avons située à partir du relais judéo-hellénistique, et qui a pu être renforcée par les sources arabes. Certes il est possible de relever d'autres parallélismes comme l'avaient fait Woronoff et Fouet à propos de l'initiation¹. Il faut tenir aussi compte de l'indication formulée par Leclant à savoir que le masque dogon, mieux que l'art grec, permet de comprendre, l'art égyptien². Il est tout à fait légitime de s'en tenir aux universaux dégagés par Claude Lévi-Strauss. Tout aussi légitime pour un antiquisant de chercher à mieux comprendre en approfondissant les pistes de réflexion. C'est ainsi que M. Woronoff a conclu ses remarques sur le parallélisme entre initiations grecques et africaines : *« les initiations hindoues ou amérindiennes connaissent des modèles comparables à ceux que nous avons dégagés. Mais nous nous refusons à penser que le détail même des initiations puisse relever d'une rencontre de hasard. Il n'est pas sans importance que non seulement les structures initiatiques, mais encore certains éléments significatifs de la pratique initiatique soient identiques en Grèce et en Afrique Noire. C'est à partir des convergences du rituel que nous sommes contraints de nous interroger sur la nature de la transmission de ces rites. Médée, la noire magicienne de Colchide intervient dans l'initiation de Jason et celle de Thésée. Il serait tentant de remonter, à sa suite, à l'époque où les Indo Européens n'avaient pas encore apparu sur les bords de la Méditerranée...L'initiation des jeunes ne fait-elle pas partie de ce socle néolithique qui a survécu aux invasions successives des Anatoliens et des Indo-européens ? Elle nous ramènerait alors aux temps anciens où les peuples d'Europe, d'Asie et d'Afrique mêlaient leur sang et leurs coutumes sur les rives de la Méditerranée ».*

La clef du mystère serait-elle située sur les rives de la Méditerranée ou dans le Sahara néolithique ? En tout état de cause, en 1939 dans un ouvrage célèbre consacré aux rites d'adolescence dans l'antiquité hellénique, Henri Jeanmaire avait souligné de manière remarquable la place de l'Afrique dans l'éclairage des faits de civilisations anciennes :

« le continent africain offre un champ d'observation d'un intérêt particulier pour l'étude des formes de civilisations disparues ailleurs. L'Afrique noire en particulier.

¹ Cf Michel Woronoff « structures parallèles des jeunes gens en Afrique Noire et dans la tradition grecque » in *Afrique Noire et Monde Méditerranéen dans l'Antiquité*, p 237-254

² J. Leclant in *Lexikon der Aegyptologie* I, I. Wiesbaden, 1972 col. 86-94.

relativement isolée par un ensemble de circonstances géographiques et qui a, en partie, échappé aux transformations qui ont altéré ailleurs d'anciens faciès de civilisation, a conservé avec une netteté remarquable, les marques d'anciennes « transgressions » culturelles qui font de plusieurs de ses civilisations actuelles les remarquables témoins (s.p.n) d'état de choses rendus méconnaissables ou altérés ailleurs dès une antiquité plus ou moins haute »¹

Faut-il dès lors parler d'influences ou de parallélismes. Mais peut-on continuer de réfléchir en termes de parallélisme quand des mythes évoquent les figures de Médée la magicienne noire de Colchide et de Sesostris le pharaon conquérant de la Colchide ?

La piste est très intéressante, celle consistant à faire le parallèle entre civilisations africaines, amérindiennes, ou asiatiques traditionnelles, et civilisations européennes de l'Antiquité. Il est également utile de s'interroger sur les similitudes dans les "folklores" actuels. Nous sommes d'avis qu'il y a plus que des simples coïncidences entre les célébrations du nouvel an traditionnel (le Halloween) aux USA et le « taajaboon » wolof ; même si dans les deux cas le syncrétisme, celto-chrétien pour le premier et sahélo-islamique pour le second, est perceptible, il est frappant que jusqu'aux détails des chants des enfants, les thèmes véhiculés par les chœurs présentent des similitudes. Le contact entre immigrants d'origine européenne et africaine sur le nouveau continent ne peut pas tout expliquer. Il faut bien admettre qu'il existe un pan de l'histoire de l'humanité qui nous échappe. Une de nos ambitions est d'apporter un peu plus de lumière sur ces questions ; et puisque le continent africain est un des rares qui offre une continuité indiscutable, les leçons qu'il offre appartiennent au patrimoine commun de l'humanité, comme l'a bien souligné Scott Mac Eachern :

“There are a number of reasons for an ethno archaeological concern with the African continent, reasons that appear fairly straightforward at first glance but that are in fact bound up in the assumptions of Euroamerican researchers. In the first place, Africa until a short period while ago was home to a great variety of communities pursuing what seemed to anthropologist to be traditional lifeways.

No other continent has accommodated the number and variety of hunter-gatherer adaptations that have ever existed in Africa over the last century, from the Kalahari Desert to the Central Africa rain forest to the highland, savannas, and lake shores of the Rift Valley in East Africa... In addition, the role that Africa has played in the birth of human kind of hominids in general, and of our species in

¹ Henri Jeanmaire. Couroi et Courètes, réédition, New York, Arno Press, 1975, p.164.

particular, has encouraged researchers to undertake various forms of palaeo-anthropological investigation that full close to the boundary there. Africa has thus been, and remains, a productive environment for the blending of archeological and anthropological approaches to the human past”¹.

Ce va et vient entre traditions de l'Antiquité voire de la Préhistoire, et traditions orales modernes nous permet de faire la systématisation suivante. Les sources internes, africaines, qu'elles soient le fait d'Africains autochtones ou d'adoption, occupent une place importante, mais jusqu'à présent sous estimée parmi les documents à prendre en considération pour l'Antiquité africaine : à notre avis les informations tirées des sources antiques peuvent permettre de faire progresser les connaissances sur l'histoire du continent, à condition qu'elles soient articulées aux traditions orales africaines.

Des Carthaginois et des Sahéliens ont fourni des clignotants qui permettent la transition avec le Moyen Age, ce qui permet de concevoir les grands empires que furent le Ghana et la Mali comme le produit d'une longue maturation. Le niveau actuel du traitement des sources méroïtiques et axoumites n'offre pas une couverture aussi grande que les sources égyptiennes, grecques et latines pour la connaissance des quatre points cardinaux du continent ; mais l'exploitation d'autres sciences auxiliaires permet d'avoir des indications sur le dynamisme des sociétés africaines antiques et sur la connaissance de certaines parties non couvertes par les sources écrites.

Les sources externes gréco-latines non seulement complètent de manière extensive nos informations, mais en plus elles donnent une idée de l'enjeu que constituaient les différentes parties méditerranéennes, nilotiques, érythréennes et atlantiques. L'échange dialectique entre ces types de sources pourrait apporter des éclairages jusqu'ici insuffisamment pris en considération, aussi bien pour leur articulation à la Préhistoire que pour la transition vers les « Âges obscurs », le « Moyen Age » et les temps modernes. Il est possible que dans le futur, l'archéologie et d'autres sources littéraires mésopotamiennes, perses, indiennes, chinoises ou amériidiennes apportent de nouvelles informations.

Les sources littéraires, qu'elles soient orales ou écrites ont des limites ; il est vrai qu'il y a une déperdition de la pensée à l'action, il est également vrai que la réalité peut être en avance sur ce qui est pensé, souhaité, voulu, compris et

¹ Scott Mac Fieherm. "The development of ethno archaeology in sub Saharian in Journal of World Prehistory vol 10. number 3. p 244. New-York – London. - Septembre 1996.

noté par des êtres humains. Entre ce qui été rapporté et ce qui a été réellement accompli, il y a également un fossé. Entre ce qui a été fait et ce qu'on a pu retenir et transmettre existe également tout un monde. Quelle différence encore entre ce qu'on a vu et ce qui est « réel » ? Enfin entre ce qu'on a voulu ou pu dire ou taire (pour des raisons religieuses ou de décence ou de déontologie ou d'éthique, attitudes qu'Hérodote adopte assez souvent) et ce qu'on a connu, existe un fossé qui prive le chercheur d'informations capitales. Comme l'a bien souligné Y. Janvier, entre tout le monde atteint et le monde connu, il y a malgré tout une différence¹. Il faut donc avoir à l'esprit que des connaissances, des messages, voire des cartes, ont dû nous échapper².

Notre méthodologie ne permet pas seulement la confrontation des sources écrites externes (mésopotamiennes hébraïques, perses, grecques, romaines) et internes (égyptiennes, carthaginoises, méroïtiques, axoumites), elle a permis également de noter un dialogue entre traditions écrites et orales d'Afrique et d'ailleurs. Mieux il y a un dialogue entre les sources externes grecques, phéniciennes, perses, latines, entre sources profanes et religieuses. Le dialogue entre sources antiques et post antiques est plus complexe : et il est difficile de démêler l'apport africain et arabe dans l'étymologie du toponyme Guinée par exemple. Est-il lié à une réalité anthropologique ou toponymique ?

¹ C. Janvier in *Omalv Sv Anio*, n° 1-2 Janv. 1975p. 13

² Ivan Van Sertima rappelle quelques faits liés aux anciennes cartes perdues et les relations qu'elles permettent. « *Joan Covey brings something fresh and extremely persuasive to the discussion -- the study of ancient maps. Four maps are given special attention, three of which show parts of South America before the European « discovery » (the Hamy-king, the Piri-Re'is, the Mercator) and one of North and South America (the Hadji Ahmed map). The years in which these maps were discovered or redrawn actually postdate the so-called « discovery » but they could not possibly have been drawn at that time without recourse to ancient maps. They either involve knowledge of territory then unknown or are too accurate to have been drawn by the Greek mapmakers or the Renaissance explorers. Greek mapmakers like Eratosthenes and Ptolemy could not have been responsible for sections of these early maps since there is no hint of America, North and South, on « World Maps » made by the Greeks. As for the later European explorers of America (15th - 17th century) « it was not only impossible for them to find longitude, « Joan Covey points out, « they also had great difficulty transferring their geographical knowledge to maps » One hundred and fifty years after Columbus, it was still believed that « not only is longitude undiscovered, but... undiscoverable ». The Hamy-king map (redrawn from earlier maps available between 1502-1504) shows the coast of America. It also shows detailed coastlines of Africa and precisely charted sources of the Nile. This could not simple be an updated composite of ancient and medieval maps. " This mapping of the Nile, of the coast of Africa, and of parts of America was completed in ancient times by people who could measure longitude with great accuracy. The longitude between Africa and South America is off by only 2 degrees". Only the Piri Re'is more accurate. This map is featured in my book (Plate 39). It is the most astonishing document to come out of the ancient world. Eight of the twenty maps of which it is composed are survivals from the sacked library of Alexandria in Egypt. Those are ones, ms. Covey informs us, that deal with North and South America. Although there are errors in this map due to use of different grids by different mapmakers over a long period of time, " the original mapmaker found the correct relative longitude across Africa and across the Atlantic, all the way from the meridian of Alexandria (Égypte) to Brazil ". The details of South America in this map must rank among the hardest evidence available in any discipline of the visit of ancient Old World peoples to South America " (Sertima, *African Presence in Early America*, p.12).*

Lewicki¹ pense que le terme berbère agnau, signifiant nègre, a donné l'arabe Jinawa ou Ginawa pour aboutir au toponyme « Guinée ». A notre avis il serait bon d'interroger tous les parlars dits « berbères ». En Zarma « gânà » signifie « suivre », le wolof qui n'est pas considéré comme berbère, mais qui partage avec certaines langues dites berbères des termes communs (« muus », le chat par exemple), indique que « ginnaaw » signifie derrière. Ne faut-il pas commencer par les indications géographiques ? Le wolof de la région du Fleuve Sénégal indique toujours le nord par le terme Gaanaar ou Gànaar (avec la présence du r)², ce qui invite à une recherche approfondie.

A notre avis une meilleure prise en compte des éclairages linguistiques permet de mieux mesurer l'apport de l'Afrique à l'universel. C'est ainsi que J.Fergusson, dans beaucoup de domaines a mis en relief l'importance des recherches réalisées à la fin des années 60 par les chercheurs français en matière d'agriculture africaine et surtout en matière de production de céréales, de tubercules, fruits etc.

"The French experts have donc some important work recently on food crops. According to their researches the earliest indications of cultivation in West Africa date from about 1500 BC in the area of cultivation in West Africa date from about 1500 BC in the area of the inland Niger delta in the French Sudan. There was a secondary centre in the Casamance basin. The crops was floodland rice. Later, upland rice and fonio spread on the rainlands of the Sudan and other cultures developed. Later still came a southward spread and the development of yam cultivation probably in the savanna zone just north of the Nigerian forest. Indigeneous crops include : among cereals - several varieties of guinea corn and bulrush millet, fonio, and West African rice, as well as a high localized cultivation of 'Foûni kouli', among root crops - several varieties of yam, 'Tumuku' an 'Rizga', and a number of other crops including various varieties of black beniseed or sesame, cowpea, earthpea, earthlentil, yam-bean, okra, calabash and possibly indigo, some

¹ Lewicki. Arabic external sources for the history of Africa to the South of Sahara. 1974. p.97

² Ce qui semble donner raison à Cheikh Anta sur les relations éventuelles avec le terme Canarii des textes gréco latins. bien qu'une autre interférence puisse expliquer la présence du r : en effet le terme Naar existe et il évoque les « Maures » de la région Nord. terme qui aurait un lien avec Nuur. le « feu ». Quand on sait le lieu qu'il y a entre la dislocation de l'Empire du Ghana. la dispersion des peuples sénégalais et la geste almoravide on comprend aisément que l'hésitation soit permise entre la démarche toponymique et anthropologique. Mais il est encore intéressant de noter que les Wolof de Saint-Louis utilise le terme « loodo » pour indiquer la partie nord de l'île et « Siin doone » la partie Sud. Ce même « sud » dans une perspective plus large est dit « Saalum ». Alors quand on sait que le « Siin. le Saalum » et le « Bawol » constituent les principaux lieux de cohabitation entre Sereer et Wolof. on comprend bien que dans le système d'orientation des peuples il y'a des repères fixes et des repères changeants.

peppers, melons and other beans - There was no indication of water control irrigation, and it is relatively certain that there was no animal ploughing"¹

Les développements de l'agriculture bien qu'incontestables en Afrique subsaharienne semblent donc être en retard, comparés à celle de l'Égypte pharaonique. Des échanges entre l'Afrique du Nord (en particulier l'Égypte) et le reste du continent semblent avoir existé dans l'Antiquité ou peut-être avant. J. Fergusson accepte cette éventualité². Existe-il une relation entre la dénomination égyptienne du sorgho, masar, et le za, des Jukun, le ze des Mumuye, le sua des Katab, et le ...ζ.ξ.ι.λ.....grec (Hérodote II, 36) ? C.K. Meek signale le fait en n'écartant pas une ressemblance fortuite³. Est-il possible de déterminer si les populations sahariennes et nilotiques, qui ont été actives dans l'émergence de la civilisation égyptienne, sont venues aux bords du Nil avec toute une culture agricole élaborée ailleurs, plus au sud, ou à l'ouest, ou à l'est ? La même question n'est-elle pas valable pour ce qui est des métaux ? En tout cas pour le cuivre, l'archéologie a déjà fourni des éléments d'informations indiquant qu'au moins en 1360 + 100 BC existait un centre de métallurgie dans la vallée de Sekkiret au Nord de la région de Tigidala⁴. Que le cuivre soit tardif dans la moyenne vallée du Sénégal et qu'il eût été même précédé par le fer⁵ semble renforcer les thèses migratoires du Niger vers le Sénégal. La métallurgie du fer s'était également développée au Niger au moins dans deux centres entre le VII^{ème} siècle avant Jésus-Christ et le I^{ème} siècle avant notre ère au pied de la falaise de Tigidit, au sud d'Agadès, et au sud-est de la même ville, sur le massif de Termit ; des sites aussi ou même plus anciens (entre le VIII^{ème} siècle et le I^{ère} siècle avant notre ère) sont signalés dans l'espace de la culture de Nok⁶. Au débat sur l'origine interne ou extérieure du fer, débat auquel C.A. Diop a beaucoup contribué, se superpose un autre, à savoir le sens de la diffusion de cette technologie ou des technologies du fer en Afrique. Denis Williams a tenté, par une démarche progressive et combinatoire, de distinguer l'usage du fer météorique et du fer forgé depuis l'Égypte pharaonique jusqu'à l'époque contemporaine, réussissant ainsi à

¹ J. Fergusson, *op. cit.*, p. 17-18.

² J. Fergusson, *ibid.*, p. 17.

³ C.K. Meek, *op. cit.*, p. 6.

⁴ Djibo Hamani, *Le sultanat touareg de l'Avâr* p. 10.

⁵ cf Hamady Bocoum, "archéologie et histoire au Sénégal" in *l'Âge d'or au Sénégal* 1993, p. 33.

⁶ Voir Alexis B.A. Adandé, « La métallurgie traditionnelle du fer en Afrique occidentale », in Paulin J. Hountondji, *Les savoirs endogènes* ... Paris Karthala, 1994, pp. 57-71.

fournir des pistes intéressantes sur l'articulation des faits dans l'espace africain (égyptien, maghrébin, sahélien avec le rôle central de Méroé) et dans l'espace méditerranéen, et proche oriental (relation avec l'Assyrie, la Grèce, l'Italie, l'Espagne, etc.). Sa conclusion est assez nuancée.

“Assuming that these furnaces of Mediterranean and classical antiquity served as prototypes for the development of African forms, in no case do we possess evidence of an agent to whom the introduction of such prototypes can be credited. From the material data, however, it seems likely that two streams of influence from antique metallurgy met in the Western Sudan at periods not vastly remote from each other, one from ancient Meroe and the other from North Africa probably as a result of Roman settlement there. The stream of influence suggested the lower Niger would have affected the Western Sudan and West Africa some considerable time later perhaps after the Arab conquest of Spain in A.D. 7 II”¹.

L'origine du fer en Afrique de l'Ouest a fait l'objet d'un traitement encore plus interne par Michael F. Doran qui a insisté sur les relations entre Carthage et les régions d'Afrique occidentale - Son hypothèse penche plus vers Carthage que Meroe « *While either Meroe or Carthage could have diffused iron smelting ideas to West Africa, at present Carthage appears to be the more likely donors. There is no sign that Méroé made any impact west of the Nile, while Carthage is noted repeatedly in the ancient literature as having had maritime contacts with the coastal Negroes*”².

Elisée Coulibaly et Valérie Chieze ont insisté sur la spécificité africaine, continent où « *pour la réduction directe du minerai depuis plus de deux millénaires et demi et sans solution de continuité, jusqu'à l'époque coloniale récente, la métallurgie <<lourde>> du fer a été pratiquée en de nombreux secteurs... assurant les besoins des sociétés, fournissant parfois un appui au pouvoir* »³.

Le retard relatif du cuivre par rapport au fer décelé au Sénégal est valable pour d'autres endroits du Sahel, comme l'ont montré Lawrence Garenne-Marot et Loïc Hurtel⁴. Louise Marie Diop Maes fait le point sur la question du fer en Afrique : « *La technique révélée par les vestiges des fourneaux et soufflets est différente de celle qui était pratiquée en Egypte. Sauf à trouver sur des sites non*

¹ Denis Williams "African iron and the classical world" in *Africa in classical Antiquity*, pp. 62-80.

² Michael F. Doran "the maritime provenience of iron technology in West Africa" in *Terrae Incognitae* 9 (1977) , pp. 89-98.

³ E. Coulibaly et Valerie Chieze "Historie du fer" in *Vallées du Niger*, p. 334-343.

⁴ L.G. Marrot en collaboration avec Loïc Hurtel « le cuivre : approche méthodologique de la métallurgie du cuivre dans les vallées du Niger et au sud du Sahara » in *Vallées du Niger*, pp. 320-33.

encore explorés, ou en profondeur, des vestiges plus anciens de la métallurgie du fer en Nubie, dans l'état actuel des recherches, Méroé ne peut plus être comme un centre possible de diffusion du fer à travers l'Afrique, puisqu'en Afrique occidentale et en Afrique orientale interlacustre, la présence du fer est attestée entre le 13^e et le 15^e siècle BC, soit six à sept cents ans avant qu'elle ne le soit en Nubie, sans même évoquer les sites de Nok, de Ndalane et les dates les plus anciennes du massif de Termit (3^e millénaire BC). En fait, chaque région a des types particuliers de fourneaux et de soufflets... Cependant, dans les premiers siècles de notre ère, ceux de Méroé sont, selon R. F. Tylecote (London), apparentés aux fourneaux romains. Mais, lors d'une récente soutenance de thèse consacrée à des fourneaux centrafricains, il a été observé que les forgerons fondeurs modifiaient leurs fours et leurs procédés selon les nécessités et les circonstances (qualité et nature du minerai, usage auquel la matière à sortir du fourneau est destinée...). Dans ces conditions, il paraît difficile d'établir une typologie serrée des fourneaux, parentés et différences changent alors de signification.

Nous ne savons toujours pas où la métallurgie du fer a débuté en Afrique. Mais sa technique a pu se répandre de proche en proche, sans déplacement massif de peuples » (Afrique Noire, démographie, sol et histoire, pp. 63-64).

L'auteur fait bien du reste l'articulation entre technologie du fer et problèmes démographiques : « la présence même de cette industrie du fer qui se développe, en Afrique subsaharienne, parallèlement à celle de la pierre et des autres métaux (cuivre, or, étain, bronze...) implique une population relativement nombreuse » (ibidem, p. 64). Ainsi donc l'évaluation de la densité du peuplement africain souvent vue à la baisse est à corriger. Louise Marie Diop trouve déraisonnable la fourchette entre 8,5 et 30 millions pour la population totale de l'Afrique Noire au début de l'ère chrétienne, alors que « la seule Nubie méroïtique a peut être dépassé à elle seule le chiffre de 8,5 millions ! L'importance des édifices, des centres urbains, des inscriptions, de la production artisanale etc. dans le Soudan nilotique, implique une population totale analogue à celle de l'Egypte ancienne, seulement moins rassemblée, moins dense, du fait que les plaines alluviales sont plus larges, les régions voisines habitables, et la superficie totale plus élevée ». (ibidp. 36). Si on ajoute à ces projections sur l'Afrique dite Noire, celles qui concernent le Maghreb antique et la Libye, on peut estimer que l'Afrique dans l'Antiquité était loin d'être un continent sous peuplé.

La question de l'exploitation autochtone de l'or semble plus facile à maîtriser ; son attestation en Egypte remonte à l'Ancien Empire et son évocation sur les côtes ouest africaines se retrouve dans les textes grecs de la période classique (Hérodote). Il est à ce niveau également possible de mettre en relation le mythe égyptien des pygmées en relation avec l'or et le mythe wolof ouest-africain du lutin kuus qui a la manne d'or këllu kor doron.

Toutefois Claude Cahen est d'avis que même si les témoignages carthaginois sont à prendre en considération, il faut attendre le milieu du Xème siècle de notre ère pour voir l'or soudanais jouer un rôle monétaire au Maghreb occidental et en Espagne... Pour ce qui est de l'or soudanais en Orient, les recherches sont encore embryonnaires... »¹. J. Devisse² n'a pas manqué de rappeler l'ensemble de la faune qui accompagne l'or : serpents du Ghana, fourmis géantes d'Ethiopie, abeilles de Côte d'Ivoire et du Burkina etc. Il fait l'articulation entre sources égyptiennes, phénico-grecques (Hérodote), romano-byzantines (Cosmas), les sources arabes, les traditions orales africaines, les sources archéologiques (l'or du Zimbabwe). En plus des espaces traditionnels (Nubie), Ethiopie atlantique, occidentale c'est-à-dire sahélienne, les recherches donnent des indices sur les vallées du Niger³.

Sur la base des sources littéraires et auxiliaires, il est permis d'affirmer que les relations économiques entre les Africains et leurs interlocuteurs, surtout européens et asiatiques, ont été intenses, et elles ne sont pas limitées à des contacts entre Méditerranéens du Nord et du Sud ; les populations de l'intérieur ont du être assez actives dans les échanges. J. Fergusson envisage, sur la base des fouilles italiennes, que les exportations romaines en direction du pays garamante aient pu concerner même des lampes, de la poterie, de la verroterie, des couteaux en obsidienne⁴. Les axes de communications ont pu partir du Maroc, de l'Algérie, de la Tunisie, de la Libye ou d'Egypte.

J. Desanges signale que certaines formes de ce commerce ont pu se développer avant l'Antiquité. En effet « *à partir du second millénaire ivoires et oeufs d'autruche sont exportés d'Afrique en Espagne cependant que les vases campaniformes d'origine ibérique apparaissent dans les régions de Ceuta et de Tetouan - vers 1500, on constate dans l'Ouest de l'Afrique mineure, la présence de pointes de flèche en cuivre ou en bronze importées sans doute par les chasseurs ibériques* »⁵.

¹ C. Cahen. « L'or du Soudan avant les Almoravides » : Mythe ou réalité. in Mélanges Mauny, -Paris, l'Harmattan. 1981 pp. 539-545.

² J. Devisse. "L'or" in Vallées du Niger. pp. 344-357.

³ Voir la note de J.M. Regnault et les annotations de R. Vernet accompagnant l'article de J. Devisse, in Vallées du Niger p. 356.

⁴ J. Fergusson. op. cit. p. 17.

⁵ J. Desanges, « sur quelques rapports topographiques entre l'Iberie et l'Afrique mineure dans l'Antiquité » dans la toponymie antique, Actes du Colloque de Strasbourg 1975, Travaux du Centre de Recherche sur la Proche Orient et la Grece Antique n°4.

Ces données permettent de revenir sur les sources de Strabon (Strabon I, 2, 26) concernant les mouvements de populations éthiopiennes en Afrique du Nord. S'il est donc une piste par laquelle les textes antiques et les données archéologiques convergent, c'est bien le fait migratoire.

I-8 - MIGRATIONS AFRICAINES

Plusieurs démarches sont possibles en matière de recherche sur les migrations africaines. Babacar Sall s'est appesanti sur l'apport de l'Ethiopie et de la Libye à l'élaboration de la civilisation pharaonique¹, à partir des sources littéraires, des documents archéologiques et des données paléoclimatologiques. Aboubacry Moussa Lam, après avoir confronté les thèses sahariennes et nilotiques et après avoir exploité des faits mythologiques, matériels et linguistiques, conclut en faisant la part des choses.

« Le Sahara préhistorique a été incontestablement une étape importante dans l'élaboration de l'unité culturelle de l'Afrique - Jean Leclant et Paul Huard l'ont démontré... Mais ces faits, quels que soient leur poids et leur pertinence, n'autorisent absolument pas à affirmer que toute l'unité culturelle de l'Afrique s'est élaborée dans le grand Sahara. En effet tous les acquis les plus récents de la civilisation : agriculture, royauté sacrée, religion renvoient incontestablement à la vallée du Nil »².

La conclusion d'A Moussa Lam est une contribution à l'approfondissement des thèses que Cheikh Anta Diop avait formulées à différentes étapes de sa réflexion³. Cheikh Anta Diop, dans sa contribution au colloque de Paris sur les ethnonymes et les toponymes, résume, en les enrichissant, ses arguments linguistiques et toponymiques. Il renouvelle sa proposition pour un recours à la télédétection, la photographie aérienne, pour approfondir la réflexion. Il dégage les grands axes à partir du Soudan et de l'Ouganda en indiquant le nord-ouest, en suivant le corridor délimité par le 10^{ème} et le 12^{ème} parallèle nord, puis sud-ouest en suivant le fleuve Zaïre, en remontant vers le Cameroun et le Nigeria ; ainsi une partie des populations du Bénin et de la Côte d'Ivoire, arrivées un peu

¹ Babacar Sall, - L'apport de l'Ethiopie et de la Libye à l'élaboration de la civilisation pharaonique thèse de doctorat d'Etat, Université de Dakar 1991-1992. Publiée sous le titre Racines Ethiopiennes de l'Egypte ancienne, Paris. Khepera, l'Harmattan, 1999.

² Aboubacry Moussa Lam, - Le Sahara ou la Vallée du Nil ? Dakar, IFAN Khepera – 1994, p.99.

³ cf. C.A Diop, Afrique Noire précoloniale : Paris, Présence Africaine 1960 ; identification du berceau nilotique du peuple sénégalais, BIFAN, série B T. XXXV n°4, 1973 pp. 769-792.

plus tôt, va subir la poussée des nouveaux migrants, ce qui provoque un second grand mouvement sur les côtes ouest africaines. (cf Vol III, illustrations, série n° IV).

Pour Cheikh Anta ces migrations sont « relativement récentes ». Il a formulé des pistes pour vérifier ses hypothèses (télédétection) et avait inspiré un projet de mission sur le terrain (d'ouest vers l'est). Malheureusement sa disparition brutale n'a pas permis la réalisation de ce projet toujours pertinent. (cf Annexe II in vol III).

Si on a l'esprit qu'il situe le début de la régression des peuples d'Afrique Noire à partir de l'invasion perse conduite par Cambyse, l'occupation romaine accélérant le processus (cf Civilisation ou Barbarie, p. 273), alors il est permis de se demander si, dans sa pensée, ce grand mouvement migratoire ne s'est pas accéléré à partir du VIème siècle avant Jésus-Christ. Les traditions orales recueillies par Yoro Dyâo au XIXème siècle et publiées par Delafosse, et dont l'intérêt avait été perçu par Gostynski et Gaden, ont été exploitées par Aboubacry Moussa Lam, ce qui a permis de relever des termes qui rappellent l'Egypte lagide et surtout perse¹.

Cette tradition rapportée par Yoro Dyâo permet de renforcer la piste d'une datation du grand mouvement migratoire, qu'on pourrait même faire remonter au VII^{ème} siècle avant notre ère, en intégrant les données fournies par Hérodote sur les déserteurs Aut moles partis en très grand nombre. Il faut signaler que le texte de Yoro Diaw remet en piste la voie maghrébine, que notre collègue A. Moussa Lam ne pouvait ignorer, que ce soit sous forme de sentier algérien ou marocain². Cette piste maghrébine, surtout à partir de la Libye, a retenu l'attention de T. Gostynski qui articule sources égyptologiques, données archéologiques, linguistiques, traditions sénégalaises et nigériennes³.

Gostynski avait bien articulé le terme égyptien Tehenou, endroit où se trouve le bois mort et le même terme wolof qu'on pourrait transcrire taxani ; il a proposé de considérer le recul, voire la disparition des forêts, en prenant en compte les données écologiques, environnementales dans la région de Tehenou, en Libye, au cours de la seconde moitié du II^e millénaire, et les données de l'anthropologie physique (longue taille des Nilotiques et des Lébou du Sénégal actuel). Il est d'avis que dès la deuxième moitié du 1^{er} millénaire avant notre ère, les Lébou noirs n'étaient plus dans les confins du Delta du Nil, ni dans la

¹ Lam, *ibid*, 1994, p 60 sq.

² *ibid*, p.72-73.

Marmarique, ni dans la Cyrénaïque, sinon Hérodote les aurait mentionnés à son avis.

Il situe donc le moment de la grande migration en relation avec les invasions assyriennes puis perses en Egypte. Le Fezzan aurait constitué, dans son schéma, une halte ; il prête attention à la voie des oasis, et n'a pas manqué de relever d'autres traditions africaines, sonrhaï par exemple, qui évoquent une origine libyenne (op cit p. 228 note 5), et il a conclu son article par des considérations sur l'unité linguistique et culturelle entre Lébou et Wolof, qui auraient constitué un même peuple. Il a même relevé la persistance de certaines caractéristiques socio professionnelles comme la pêche. On peut regretter qu'il n'ait pas prêté attention aux liens entre Lébu et Sereer, liens qui sont également évidents et plus complexes. La complexité du problème n'a pas échappé à Cheikh A. Diop qui a une formule encore beaucoup plus nuancée dans Civilisation et Barbarie.

« Il y a à une époque relativement récente, une migration d'est en ouest depuis le Haut-Nil, qui est venue se superposer dans la région ouest africaine, soudano sénégalaise, à une migration nord-sud plus ancienne et dont les premières vagues s'ébranlèrent vers 7000 av JC, avec le début du dessèchement du Sahara, et dont les dernières, à l'époque protohistorique, pourraient être constituées par les proto-Wangaras de langue mandé ; alors que les tribus venant de l'est apporteraient les langues néo-bantoues »². En effet même si la piste égyptologique est féconde, la piste carthago-phénicienne ne manque pas d'intérêt et C.Anta n'ignore pas certaines traditions orales liées à cette dernière.

Evoquant les relations éventuelles entre Carthage et le reste de l'Afrique occidentale, il fait la remarque suivante : *« On raconte que Barka était frère de Ndiadjan NDIAYE et que sa mère Farimata Sall, fille du Lam Toro, était de la race peule des Belianke. C'est de son nom Barka que serait venu le mot Barka ou Barak qui désigne le roi du Walo, région de l'estuaire du fleuve Sénégal, que les Carthaginois auraient remonté (d'après l'interprétation très controversée de certains documents historiques romains) jusqu'au Bambouk, aux confins du Kaarta : il y a dans ce récit une constellation de noms carthaginois qui ne seraient peut-être pas le fait du hasard ; mais seules des fouilles dûment menées tout le long du fleuve Sénégal jusqu'au pays de Kaarta pourraient un jour confirmer cette hypothèse, avec la découverte d'objets*

¹ T. Gostynski « Sur l'histoire ancienne des Lebous du Cap-Vert. » in BIFAN, T XXXVIII, série B n°2, 1976.

² C. Anta Diop. Civilisation ou Barbarie, p.234.

puniques caractéristiques. En effet, Barka n'est pas une racine arabe, mais carthaginoise et désigne la royauté là où les Carthaginois auraient débarqué, s'ils étaient jamais venus au Sénégal. Belianke est un terme composé qui se décompose de la façon suivante en peul ou même en soninké : Bel + nke = les hommes de Bel ou Bal (dieu punique) ; et nous savons que Bal est aujourd'hui encore un nom propre des Toucouleurs, l'ethnie qui vit dans ladite région du fleuve. Kaarta est pratiquement le terme même qu'utilisaient les Carthaginois pour désigner leur ville, que les Romains appelaient Carthago Carthage. D'après le texte controversé du périple de Hannon, les Carthaginois auraient déposé une colonie (60 personnes ou 30 couples) à l'île de Cerné, qui serait une bande de terre près de l'estuaire du fleuve Sénégal. Le terme Belianke, formé sur le même modèle que Soninké, Malinke, etc. est nécessairement antérieur à l'islam et remonterait au VI^{ème} siècle avant notre ère au terme où le culte de Baal étaient encore en vigueur ».¹

Les tenants des thèses minimalistes n'ont pas tenu compte de cette réalité ; s'ils l'avaient fait, cela leur aurait permis de comprendre qu'il n'y a pas de contradiction entre le fait de retrouver les mêmes toponymes ou hydronymes à la fois dans les univers maghrébin, saharien, sahélien et méréotique ; nous rappelons que C. Anta Diop avait déjà évoqué dans ses travaux les relations entre le Kao Kao de la Haute Egypte et la survivance du toponyme, transformé en ethnonyme (les habitants des zones élevées) dans les vallées du Niger et du Sénégal¹, le même exercice est valable pour le terme Tund (plaine, ou plateau), Teen ou Tin² (puits), sans oublier l'hydronyme Niger. J. A. Ilewbare a bien montré la place centrale que le couloir nigéro tchadien a occupé dans ces migrations en direction de l'Ouest africain³, il a montré les liens que les entités de cette région ont avec les grands pôles que furent l'Egypte et le Soudan anciens.

A son avis les territoires des Irm, Gwrss et Trk des textes égyptiens sont attachés au Darfour, le nom de Kus serait encore attesté sous forme de Kash ou Kaj dans le nord du Kordofan, le nom des So serait lié à Shou (dieu solaire égyptien) etc. En conclusion il envisage l'existence de contacts commerciaux dans toute la région comprise entre le littoral atlantique et le port d'Adoulis (Masawa) sur la mer Rouge « *la route principale traversait surtout la zone soudanienne. On ne sait pas si des individus ont eu l'audace d'effectuer la totalité du parcours d'est*

¹ cf C. Anta Diop « pour une méthodologie de l'étude des migrations des peuples en Afrique subsaharienne », in Ankh n° 4-5 1995 1996 p 14

² L'étude des techniques de construction des puits serait très utile : les Sereer disent qu'ils ont trouvé des puits mandinques dans certaines parties occidentales du Sénégal. Les Touareg eux aussi ont trouvé des puits dans la zone du Niger Cf. Djibo Hamani. Le Sultanat Touareg de l'Ayar, pp. 123-124

³ J.A. Ilewbare, « Hypothèses de contacts entre la vallée moyenne du Nil et la région du fleuve Niger dans la Libye ancienne au cours des sept premiers siècles de l'ère chrétienne » in Libya antiqua, Unesco. IIGA. Etud et doc. N°11 pp.193-201.

en ouest. En revanche il est clair que le commerce s'effectuait par l'intermédiaire de relais situés en divers points de l'Afrique »⁵.

Aboubacry Lam malgré l'existence des témoignages archéologiques éclairants sur le néolithique et l'existence des textes écrits gréco-latins évoquant les formations sociales assez organisées dans cette région, privilègue les chemins du Nil, migrations nilotiques, qu'il fonde essentiellement sur la linguistique. Ainsi Sonna des Soninkés serait le swnw égyptien, Assouan¹. Il a même essayé d'évaluer la durée des migrations, comme celle des Soninké par exemple². La grande Eau évoquée dans les traditions ouest africains renverrait au Nil (ibidem p. 61). A notre avis cette dernière interprétation, de même que le parallélisme entre les gouffres évoqués dans ces traditions et ceux du Nil ne seraient acceptables que si on n'éliminait d'abord les mêmes paysages du Sénégal, et du Niger. Or pour ce qui est des sources du fleuve Sénégal on pourrait tout aussi bien penser aux montagnes et aux gouffres³.

Une poursuite de la réflexion devrait intégrer, en plus de l'approche mythique, bien illustrée par l'étude sur Thiamaba fournie par Kesteloot et son équipe, une comparaison des contes et fables depuis l'Égypte pharaonique. Alors il serait possible de mieux suivre les influences et les parallèles, en relation avec la littérature grecque par exemple (Esopé) ou romaine (Apulée). C'est cette réalité des faits migratoires qui rend incongrue l'idée d'absence d'histoire des certaines régions africaines. On ne peut parler de civilisations qu'en relation avec des établissements humains identifiés. Cette focalisation sur certains grands foyers n'est pas seulement « idéologique » ou « cathartique ».

Elle est aussi dictée par l'accumulation d'une masse critique de faits ; elle donne aussi des indices sur les modifications de l'éco système africain. J. Devisse et Robert Vernet admettent que « l'isohyète 1000 mm qui se trouve, dans la deuxième moitié du 20e siècle, entre 13° Nord (Bamako) et 10° Nord (plateau de Jos), a pu se trouver au 9e millénaire av J.C vers 20° Nord, où s'épanouit alors le

⁵ J;A Hevbare, ibid.

¹ A. Moussa Lam, les chemins du Nil, p. 59.

² L'auteur propose la fourchette de vingt cinq années comme durée de la migration des Soninké entre la vallée du Nil et le Sud mauritanien (op ci p. 173).-

³ Pour le haut Bassin, le Bafing prend sa source à une altitude de 800m dans le Fouta Djallon, le Tené à Dalaba à 1000m, Le Kioma prend sa source également dans les montagnes de Labé. Les affluents sont :

- Le Kolimbinié (ou marigot de Koulou) qui prend sa source dans le massif de l'Affolé.

- La Falemé prend sa source à 800m d'altitude dans le nord du Fouta Djallon. Son cours coupe de seuls rocheux « donne naissance aux chutes d'Ouaïba et d'Iramalo, aux rapides de Toumbirara et de Kolongina. Les gros affluents de la Falémé coulent sur sa rive droite où de nombreux torrents drainent les versants de la chaîne de Tambaoura » (M. Maïga, le fleuve Sénégal et l'intégration del'Afrique de l'ouest en 2001, Paris, Karthala, 1995, pp33-4).

premier Néolithique saharien »¹ C'est cela qui permet de comprendre que le pays d'Agisymba puisse être situé « à la lisière septentrionale de l'aire d'extension du rhinocéros » (J. Desanges, Recherches... p.199), que soient évoquées des espèces de la faune tropicale dans le Maghreb ancien, comme l'éléphant et son ivoire (cf. Desanges, Recherches... p.119).

La prise en compte de ce phénomène devrait permettre d'être plus nuancé sur les voies de communication dans l'Antiquité et de tenir compte de l'existence du Dar el « Arban », la route des quarante jours qui, à l'époque de l'Ancien Empire égyptien, assurait les relations entre l'Égypte et les pays de la III^{ème} cataracte ; il y'a un décalage « entre la réalité fondée sur la nature du milieu originel et celle qui s'impose avec le temps à l'époque tardive »². Les mythes reflètent également ces modifications climatiques comme l'ont brillamment démontré L. Kesteloot, C. Barbey et S.M Ndongo à partir du mythe de Tyamaba, en s'appuyant sur les travaux des géographes Cheikh Ba, Ch. Toupet, Urvoy, le Borgne....La prise en compte de cette donnée permet d'opérer une lecture plus dynamique de certains passages du Pseudo Skylax, par exemple ceux ayant trait à la culture de la vigne dans cette région³, d'autant plus qu'il existe encore un micro climat « dans la presqu'île du Cap-Vert (Dakar), sur la côte saint-louisienne et la région de Nouadhibou en Mauritanie, l'alizé maritime des Açores soufflant du nord au sud et rafraîchi par le courant froid des Canaries ». C'est ce qui permet de comprendre que le Jardin d'Essai de St-Louis ait pu permettre d'expérimenter certaines variétés de plantes et d'arbres des pays tempérés.

L'étude systématique des variétés et noms de poissons des différentes régions d'Afrique ne manquera pas d'apporter des lumières nouvelles. J. Daget a apporté une contribution très intéressante sur les poissons du Niger. Serge Bahuchet a montré, à partir de l'étude du cas des Pygmées, la complexité des phénomènes migratoires en relation avec les données climatiques, en s'appuyant aussi sur les techniques matérielles et sur les données linguistiques et culturelles. Cette approche lui permet de formuler un schéma d'explication.

L'hypothèse est que « les peuples vivant dans les forêts du bassin congolais avant la période sèche se retirèrent, en formant trois groupes localisés, au fur et à

¹ J. Devisse, R. Vernet, in Vallées du Niger, p 14.

² L. Kesteloot, C. Toupet, S.M Ndongo : « L'avancée du désert a bien fait disparaître des royaumes entiers comme le Diafounou situé entre Sénégal et Gana. Pourquoi pas de cours d'eau » ? (op. cit 1985 p 27). D'autres géographes estiment qu'il y a quelques siècles le Sénégal et Niger étaient reliés par une série de cours d'eau.

³ J. Ramin, « Ultima Cerne », in Mélanges Dion, p. 448 note 41.

mesure que la forêt reculait. Avec la réhumidification du climat qui suivit après 15000 BP, la forêt reconquit la région équatoriale, englobant progressivement ces petits groupes humains à l'ouest, au centre et à l'est des deux principaux corridors de savane. Durant les millénaires qui suivirent, ces populations restèrent ainsi isolées des autres populations des zones ouvertes, entraînant l'individualisation de leurs caractères morphologiques et génétiques. En d'autres termes, je suggère que les ancêtres des trois populations Pygmées ne sont pas de récents immigrants de la savane vers la forêt ; ils sont au contraire des peuples qui restèrent sur place lorsque la forêt reconquit le Bassin Congolais pendant la période humide après 15 000 B.P.

Ce n'est que plus tard, pendant le 5^e millénaire BP, que d'autres populations migrèrent de la Bénoué, apportant avec elles l'agriculture et les techniques de la céramique et de la forge du fer. Dans la forêt équatoriale, elles rencontrèrent des habitants qui les avaient précédées, avec lesquels elles s'associèrent, produisant cet extraordinaire ensemble d'ethnies basé sur l'association de techniciens spécialistes (agriculteurs transformant le fer et la céramique, et chasseurs-cueilleurs forestiers) qui a persisté jusqu'à nos jours »¹.

Il convient donc dans l'étude des migrations africaines de distinguer ce qui relève des faits préhistoriques, antiques et protohistoriques, sans oublier les migrations modernes et contemporaines. Pour ce qui est de la préhistoire, s'il est établi que l'homo sapiens est également parti d'Afrique de l'est, probablement pour peupler le reste du continent et du monde, thèse qu'on continue et qu'on continuera de discuter longtemps encore², il est permis de penser qu'il y a eu des migrations en direction des autres régions d'Afrique, y compris le Sahara qui n'était pas encore un désert. Ce sont du reste ces migrations préhistoriques qui permettent de comprendre l'émergence de la civilisation pharaonique.

Mais tout ce qui concerne les similitudes entre la civilisation égyptienne et les autres civilisations africaines, y compris de l'ouest, ne s'expliquent pas par des relations préhistoriques. Sur ce plan nous sommes d'accord avec A. Moussa Lam. Il est en effet difficile de faire remonter les données politiques (les similitudes

¹ S. Bachuchet, « fragments pour une histoire de la civilisation africaine et de son peuplement. » p.113.

² Milford Wolpoff et R. Caspari partisans de l'approche multirégionale relancent le débat pour savoir si l'homme moderne est venu d'Afrique. « The controversy... about when and how we became human, the issue of modern human origins... The multi regional evolution hypothesis argues modernity was approached over a long time period as successful new features and behaviors appeared in different places and spread across the human range as people migrated or exchanged genes.

concernant la titulature des souverains) à la préhistoire. Il y a eu des migrations aux temps historiques de l'est vers l'ouest et de l'ouest vers l'est, du nord vers le sud, et aussi du sud vers le nord. Pour ce qui est des migrations vers l'embouchure du Sénégal, cet infléchissement des tendances est notée aussi bien par d'autres traditions orales¹ que par des données paléontologiques².

Pour nous, il ne s'agit pas de vérifier si les arbres généalogiques des familles royales sont fiables ou non ; l'Afrique ne constitue pas une exception dans ce domaine : les détenteurs d'un pouvoir essaient souvent de le légitimer par des voies extraordinaires et/ou logiques. L'analyse diachronique permet de constater que les rois d'un moment ont été auparavant des proches du pouvoir, esclaves ou des affranchis de la période antérieure. Des groupes sociaux puissants ont été retrogradés, d'autres forces ont émergé etc. L'histoire des coups d'Etat n'est pas récente : Herihor en Egypte pharaonique, Sakoura au Mali médiéval et les Ceddos au Sénégal ont illustré ces ruptures dans la continuité.

Il faudrait peut être avoir à l'esprit que ces migrations anciennes sont à la fois provoquées par des pressions climatiques et sociopolitiques. Il faut également imaginer que les aventures des rois, ou leurs fantasmes, ont eu des origines ou des incidences démographiques, culturelles, socio politiques qui ne sont pas toujours évoquées par les sources.

...the other interpretation dubbed the out-of-Africa, implies humans became modern because modernity appeared in one place. One modern population expended because of its advantage and replaced all of the others". (Race and human Evolution (New York: Simon and Chuster p.11)

¹ R. Rousseau après avoir exploité la tradition livrée par Rawane Boy conclue "avant la venue de Yamnone Boy, le pays était désert, livré aux bêtes féroces et à la végétation naturelle. C. Dionnier et ceux qui l'accompagnaient venaient du Woul, c'est à dire du Sud-Est du Sénégal et cette migration peut se placer aux environs de 1200 ap JC" (R. Rousseau. op cit p, 344). Yoro Fall n'a pas manqué du reste de rappeler la parente entre le wolof et les langues du Sud comme le BaynuK, cf les « wolof au miroir de leur langue . quelques observations » in J. P Chrétien et G. Prunier. Les ethnies ont une histoire. Karthala. pp 117-123). Sur l'étymologie même du terme wolof il ne serait pas inutile d'interroger non seulement les traditions serere, pulaar, mais aussi mandinka et soninké. Dans ce dernier cas parmi les grandes heptapoles soninké, figure maraka duzi wolonfila de l'actuel pays de Ségou (cf Dieterlen et D. Sylla op cit p. 128).

² A. Bocoum conclut son étude sur les changements climatiques dans la région.

« Si l'existence de mouvements de populations Nord-Sud est aujourd'hui une donnée acquise, elle ne doit plus être perçue de manière unilatérale, car les nouveaux arrivants, n'entrent pas dans un no man's land, mais bien en territoire déjà occupé par des groupes humains qui vont participer à la constitution du substrat humain. L'hypothèse qu'il paraît plus logique de défendre en conséquence est que la moyenne vallée du fleuve Sénégal fut, aux environs des premiers siècles de notre ère, un véritable refuge face à la désertification. Ont convergé vers le territoire de l'abondance les populations chassées par la migration de l'isohyète 40 mm et celles contraintes au départ par l'aridification du Ferlo et les conséquences de la catastrophe écologique des environs de 1910 ans BP. C'est le brassage consécutif à cette convergence de mouvements de populations qui a fait de la moyenne vallée un creuset de civilisations et explique en partie la diversité, des témoins de la culture matérielle, reflet sans doute de spécialisations déjà acquises que l'archéologie tente d'organiser dans des séquences chronologiques cohérentes ». A Bocoum, "le Rôle des changements climatiques dans le processus de peuplement de la vallée du Sénégal durant les deux derniers millénaires" in Palaeocology of Africa, vol 25, 1998, pp 49-...

DEUXIEME PARTIE

**LA MOUVANCE EGYPTIENNE
OU UNE AFRIQUE VUE
D'EGYPTE ET AVEC
L'EGYPTE**

CHRONOLOGIE DE L'ANTIQUITE EGYPTIENNE

I/ HAUTE ANTIQUITE

- Epoque thinite (3200 - 2900 av. J.C.), 1^{ère} – II^{ème} dynasties.
- Ancien empire (2900 - 2300), III^{ème} - VI^{ème} dynasties.
- Première période intermédiaire (2300 - 2060), VII^{ème} – X^{ème} dynasties.
- Moyen empire (2060 - 1785) XI^{ème} – XII^{ème} dynasties.
- Deuxième période intermédiaire (1785 - 1580), XIII^{ème} – XVII^{ème} dynasties.
- Nouvel empire (1580-1085), XVIII^{ème}-XX^{ème} dynasties.
 - * Règne de Ramsès III (1205 – 1174).
- Troisième période intermédiaire (1085-711), XXI^{ème}~XXIV^{ème} dynasties.
 - * Règne de Bocchoris (718 – 711).

II/ PERIODE INTERMEDIAIRE

- Basse époque (711 - 332), XXV^e – XXX^e dynasties.
 - * Règne de Shabaka, roi kushite (711-701).
 - * Règne d'Amasis (569 - 525) Réformes de Solon en Grèce (VI^{ème} siècle).
- Première occupation perse, XXVII^{ème} dynastie (525 - 405)
 - Hérodote séjourne en Egypte durant le règne d'Artaxerxès-I (466-425).
- Epoque grecque (332 - 30 avant J-C.), XXXI^e – XXXIII^e dynasties
- Manethon, un égyptien de culture grecque établit des listes dynastiques.

III/ ANTIQUITE TARDIVE

- Epoque romaine (30 av. J.C. — 392 apr. J.C.)
 - Diodore de Sicile écrit sa «Bibliothèque historique ».
- Epoque byzantine (392 - 641 apr. J.C.)
 - 641 : arrivée des Arabes.

« [...] Il faut se pénétrer aujourd'hui de cette idée très simple que l'Égypte ancienne n'est pas un mystère extra-utérin en Afrique, mais qu'elle est simplement humaine, et que les égyptologues les plus avancés attendent beaucoup aujourd'hui de la réintégration méthodique de l'étude de la société, de la culture et de la langue de la civilisation égyptienne dans sa géographie humaine, celle de l'Afrique..., nous cherchons donc systématiquement des points de comparaison susceptibles de contribuer à une meilleure intelligence des faits du côté des civilisations africaines, sans jamais écarter les univers civilisationnels sémitiques et berbères de l'horizon historique - tant les contacts entre l'Afrique, en l'occurrence l'Égypte, et ceux ci furent précoces, pénétrants, intenses, mais aussi réciproques et requièrent aujourd'hui une nouvelle approche » (Alain Anselin, «Parenté, sexualité et maternité humaine dans l'Égypte ancienne, communication au 8^e séminaire de sexualité de gynécologie et psychosomatique», Fort de France, Martinique, Février 1997.

Le fait de choisir l'Égypte comme point de départ d'une réflexion sur la géographie ancienne de l'Afrique peut se comprendre aisément. Le Professeur VERCOUTTER justifie une telle démarche :

« Par sa position sur la Basse Vallée du Nil, l'Égypte occupe une position privilégiée en Afrique. A toutes les époques, et alors même que le climat n'était pas encore ce qu'il est de nos jours, la Vallée du Nil a servi de voie de communication entre le monde noir et le bassin de la Méditerranée. L'Égypte peut servir de lien entre l'Afrique, l'Europe et le Moyen Orient. Aussi est-ce sur son sol que l'on peut espérer retrouver aussi bien les documents les plus anciens se rapportant à l'Afrique que les plus vieilles représentations d'Africains »¹.

Serge SAUNERON avait souligné de fort belle manière les différentes approches qui avaient été tentées pour introduire le champ égyptologique dans les préoccupations des géographes :

« Certaines de ces études, faisait-il remarquer, ont pour but de mener à l'identification d'un site : trouver à quel point du sol égyptien correspond tel toponyme hiéroglyphique ou retrouver la chaîne qui permet de remonter du nom de lieu à ses antécédents coptes, grecs et pharaoniques...

D'autre part, à côté de la géographie stricte qui décrit les éléments de paysage, identifie les sites et repère leur emplacement, ces études traduisent le désir de donner une large part à la géographie mythique, à ce dont l'imagination des hommes a peuplé le paysage des bords du Nil. Par-dessus l'Égypte des cadastres, des index, des statistiques, transparaîtra celle à laquelle les contes, les récits miraculeux, ont peu à peu donné une vie propre et combien séduisante, une carte ne la révélera jamais, ni même une visite des sites ; elle a vécu pourtant, et elle continue parfois à vivre, dans l'imagination et le cœur des hommes »².

La citation évoque différents aspects de la géographie. En outre elle met en relief le fait que l'égyptologie peut informer sur les premiers moments aussi bien de la géographie descriptive que mythique.

¹ J. Vercoutter, in Colloque de Dakar Afrique Noire et monde méditerranéen dans l'Antiquité, NEA, p. 73.

² J. Sauneron, Villes et légendes d'Égypte, le Caire, IFAO, 1973, pp. V à VII.

II-1. ARCHEOLOGIE DES TOPONYMES

L'égyptologie informe à la fois sur la géographie de l'Égypte et sur celles de la Méditerranée, du Proche Orient et de l'Afrique nilotique, voire saharienne. Dans leurs textes les plus anciens, les Égyptiens parlent des Iwnwt en Nubie, des H3tjw^c en Libye et des Mdtw en Asie. L'exercice auquel se sont livrés les égyptologues et que le professeur SAUNERON a évoqué, à savoir la recherche des identifications sur le sol même de l'Égypte, est tenté par d'autres chercheurs, et pas seulement dans un souci d'identification stricte. En effet, la piste est intéressante, qui permet de s'interroger sur les survivances des termes, sur les transferts d'un site à un autre, d'un pays à un autre. Nous avons nous-même émis en 1982 une hypothèse¹ à propos du lien qui pourrait exister entre le pays du Pount et la région historique du Fouta sénégalais, toponyme qu'on retrouve dans différentes zones occupées par les Haal Pulaaren, disséminés dans les régions sahéliennes depuis le Sénégal jusqu'au Cameroun, voire au Soudan². La poursuite de l'enquête nous a permis de constater que nous ne sommes pas le premier à avoir émis cette hypothèse. Delafosse l'avait déjà fait et Aboubacry Moussa Lam est revenu sur la question dans ses travaux³.

Dans cette même perspective, S. SAUNERON avait vu tout l'intérêt de rappeler les différentes hypothèses au sujet du terme Karnak utilisé dans le contexte tchadien. « *En 1935 déjà, WILKINSON a signalé que « Karnak » est un mot arabe signifiant « fort ». Cette explication lointaine a été souvent oubliée depuis lors, et c'est à juste propos qu'elle a été rappelée par Ch. KUENTZ en 1951. « Al-Karnak », le plus célèbre des sites archéologiques, porte un nom dont l'explication est restée longtemps énigmatique : c'est tout simplement un mot arabe dialectal, désuet en Haute Égypte, mais encore vivant au Soudan, et qui signifie « village fortifié ». Il est intéressant de noter que l'on retrouve, dans la littérature archéologique moderne relative aux sites anciens du Tchad,*

¹ Voir notre contribution intitulée « La région sénégalaise dans la géographie antique » et présentée au premier colloque organisé en 1982 par l'Association des Historiens du Sénégal.

² Voir Reimer Amin Abu Manga. « Fulfulde in the Soudan ». Berlin. Verlag – Von Dietrich, Série A : Africa, band 44.

³ A. Moussa Lam. De l'origine égyptienne des Peuls. Présence Africaine Khepera, 1993, p. 340 sq. Voir aussi Les chemins du Nil, Présence Africaine, Khepera, 1997, p. 162.

l'emploi de ce mot comme un nom commun : "Nous ne savons rien de MALTAM, nous dit GRIAULE, sinon que c'est une ancienne cité au mur détruit, un karnak, et dont plus rien des anciens temps ne dépasse du sol - un karnak. Le mot est Kotoko, et par surcroît, saô, paraît-il¹ ».

L'hypothèse selon laquelle Karnak viendrait de l'arabe est plausible. Ce qui est en tout cas sûr, c'est que l'emplacement qui est aujourd'hui appelé Farnak dans la nomenclature des égyptologues s'appelait Ipt en égyptien ancien. C'est ce terme qui est traduit par Karnak². Dans les textes égyptiens, il est dit qu'Amon a sa demeure à Ipt esut³. Quel est le lien avec Ipet (ta) weris, divinité sous forme d'hippopotame qui veille sur les femmes enceintes ? Cette étude des transferts toponymiques est d'autant plus enrichissante qu'elle peut permettre de retourner à une étymologie égyptienne, donc africaine. Le terme supposé un moment étranger, arabe ou grec, n'aurait donc servi que de relais. Les informations d'ordre géographique se trouvent aussi bien dans des récits de bataille, des relevés topographiques, des textes économiques, des textes sapientiaux etc. Ainsi des livres aussi anciens que Le Livre des Morts reflètent les conceptions et les niveaux de connaissances de lettrés égyptiens à différents moments de l'histoire de leur pays (de l'Ancien au Nouvel Empire). Ainsi E.A Wallis Budge a pu tirer de l'exploitation de ce livre des indications sur les sites suivants⁴ :

- Abtu (Abydos des textes grecs), capitale du VIII^{ème} nome de la Haute Egypte, Terre d'Osiris, Per Ausar, Busiris ;
- Amenta ou Armentet, direction où le soleil se couche, au-delà des rives du Nil sur les monts occidentaux ;
- Annu, Heliopolis des Grecs, capitale du XIII^{ème} nome de Basse Egypte ;
- An-Rutf ou Naarutf qui est la porte de l'Au-de-là, le Tuat ;
- Antes où brille une tour lumineuse ;
- Apu, Panopolis des textes grecs, métropole du IX^{ème} nome de Haute Egypte ;
- Bast, Bubastis des auteurs grecs ;
- Het Ptah Ka, Memphis, métropole du 1er nome de Basse Egypte ;

¹ Sauneron, *op cit.* 1973 pp 28-29

² Cf. Claude Traunecker et alii. La chapelle d'Achoris. 1981. pp. 45 – 52 : dans cet ouvrage, il est signalé que Schoff avait proposé de traduire Ipt par château (*ibid.* p. 115).

³ Cf. Nims. Thebes of Pharaohs. p. 69.

⁴ E. A. Wallis Budge. The Egyptian Book of The Dead. New York A et Books Publishers. 1994 reprinted. p. CXXXIII sq.

- Kem Wr, district du IV^{ème} et V^{ème} nome de Haute Egypte ;
- Khemennu, Hermopolis des auteurs grecs ;
- Kher-Aba sur la rive droite du Nil ;
- Manu, symbole de l'Ouest, à l'opposé de Bekka, symbole de l'Est ;
- Nekhen, capitale du 3^{ème} nome de Haute Egypte, l'Eileithyiaopolis des Grecs ;
- Pe, un quartier de Per-Uatchet, Bouto des textes grecs, situé dans la région du Delta ;
- Punt, le fameux pays situe sur la Corne de l'Afrique et où les Egyptiens allaient chercher l'encens ;
- Sa, le Saïs des textes grecs ;
- Sekhem, Letopolis des textes grecs ;
- Sekhet - Aanru, les Champs Elysées situés dans les îles du Delta et où erraient les âmes des défunts ;
- Suten -Henen, appelé parfois Henensu, métropole du XX^e nome de Haute Egypte et qui correspond à Heracléopolis des textes grecs ;
- Tanenet, situé non loin de Memphis ;
- Tettet, toponyme désignant deux sites : le 1^{er} qui est la métropole du IX^e nome et le 2^{ème} qui est la principale ville du XVI^{ème} nome de Basse Egypte.

Dans l'exercice il convient de garder à l'esprit les conseils prodigués par Louis A. Christophe dans un article intitulé « Notes géographiques à propos des campagnes de Thoutmosis III » :

« Localiser les noms de pays ou de peuples des innombrables inscriptions égyptiennes est un problème des plus ardues. Lorsqu'il est difficile de se prononcer sans hésitation, ne négligeons pas les moindres textes capables d'apporter un renseignement utile. Dans les longues listes géographiques, dans les louanges officielles de la gloire guerrière des souverains, redoublons d'attention pour les minces détails : passons en revue toutes les hypothèses possibles avant de choisir la plus plausible et reprenons ce temps en temps les recherches pour éprouver, à la lumière des travaux récents, la solidité des conclusions antérieures. Ainsi la stèle triomphale des Thoutmosis III, autrefois au temple d'Amon à Karnak, aujourd'hui au Musée du Caire, peut, semble-t-il, fournir nombre de précisions pour la géographie du

monde connu sous le règne du grand conquérant, par exemple en ce qui concerne la localisation de Keftiou.

(...) Les Egyptiens s'orientaient le plus souvent la face tournée vers le Sud. Ils distinguaient le Sud..., l'Ouest (la droite) ..., le Nord..., l'Est (la gauche)... Ils connaissaient les points collatéraux ; ils s'en servaient seulement, semble-t-il, lorsqu'il s'agissait d'orientation locale...

Quand ils quittaient l'Egypte, comment s'orientaient les Egyptiens ? Dès qu'il avait mêlé ses eaux à la mer, le fleuve, guide naturel des habitants de la vallée du Nil, leur fait défaut. Ils éprouvaient alors une difficulté certaine à fixer l'orientation des pays étrangers. Ces réalistes, qui aimaient voir et se défiaient des abstractions, avaient besoin, là comme ailleurs, de quelque chose qui ne bouleversât pas leurs habitudes. Au second millénaire avant Jésus-Christ, sous le règne de Thoutmosis III (1504-1450) tout semble se passer comme si l'axe d'orientation courant Sud-Nord, en Asie occidentale, joignait Gaza à Bersan, puis suivait le sillon du Haut Litani et de l'Oronte (...). L'examen critique des événements qui précèdent le siège de Megiddo nous a permis de constater qu'il ne faut utiliser les textes égyptiens qu'avec la plus extrême prudence.

Il est nécessaire, en effet, de ne jamais oublier que ces textes ont été gravés en l'honneur du roi, parfois même sur son ordre, et qu'ils font obligatoirement son éloge : toutes ses qualités sont des vertus et toutes ses actions des exploits. Ce n'est qu'en employant la méthode scientifique la plus rigoureuse qu'on arrive à séparer le réel de l'imaginaire et à entrevoir la vérité, qui n'est d'ailleurs que relative »¹. Cette mise en garde ne doit pas entraîner une sous-estimation ni des possibilités techniques ni du niveau des connaissances égyptiennes.

Concernant le niveau technologique des Anciens Egyptiens. A Gil Artagnan a exposé les conclusions auxquelles l'équipe « Pount » est parvenue². Cette équipe, avec le soutien de M. René Tauriac, architecte naval et conseiller au Musée de la Marine, a essayé de vérifier certaines hypothèses ; c'est ainsi qu'une maquette d'un navire égyptien figurant dans les bas

¹ L. A. Christophe, in *Revue d'égyptologie*, Tome, VI, 1951, p.94 sq

² *Ibid.*, p. 30.

reliefs du temple funéraire de la reine Hatshepsout fut mise aux épreuves du Bassin d'Essais des Carènes de la Marine Nationale. On est parti de l'idée que dès l'Ancien Empire les Egyptiens pouvaient construire de grands chalands aptes à transporter sur le Nil des blocs pesant 500 tonnes. La confrontation des éléments de la tombe d'Hatshepsout avec d'autres sources égyptiennes (ex : peinture murale de la tombe n° 162 de Quenamou à Thèbes) a permis de dégager des constantes dans les appareils de navigation égyptiens, mais aussi les perfectionnements successifs inspirés peut-être par des contacts extérieurs (l'influence syrienne est attestée de même que le recours à des matériaux non égyptiens : bois du Liban par exemple). Il se dégage certains invariants dans la navigation antique : l'utilisation de la voile carrée et de la rame gouvernail.

Dans l'étude l'auteur rapporte que la voile carrée, attestée dès le V^{ème} millénaire, était un accessoire utilisé au vent arrière, la propulsion étant assurée pour l'essentiel par la rame. Ce sont les inconvénients constatés dans l'utilisation de ces types de voile qui ont amené les Egyptiens à inventer la vergue inférieure « *qui permettait de maintenir la toile en bonne position avec un large débordement du chaque côté de navire* »¹. D'autres constats et d'autres difficultés vont pousser les Egyptiens et les autres peuples à déplacer le mât au centre du navire pour un équilibre entre le centre de volume et le centre du plan de dérive.

Les données de l'observation (sur les bas-reliefs du temple d'Hatshepsout à Deir el Bahari et sur d'autres illustrations) et l'exploitation de sources littéraires égyptiennes attestent le recours à un cordage tendu, l'existence d'une perche pour sonder la profondeur de la surface liquide, l'utilisation d'une fausse quille permettant une sorte de râblure montée avec du papyrus ; on peut aussi noter que le pont au niveau des deux épontilles extrêmes constitue une innovation majeure. La longueur des bateaux pouvait varier de 21 à 120 m de long et atteindre 40m de largeur dans des cas exceptionnels². Il s'agissait, pour l'essentiel, de bateaux marchands. Mais la gamme était variée : flotte de guerre, bateaux de plaisance, bateaux étabes, bateaux

¹ A. Gil Artagnan, « Projet Pount - Essai de reconstitution d'un navire et d'une navigation antique », in Bulletin de la Société Française d'Égyptologie, n°73, 1975, p. 30.

² Th. Obenga, La philosophie africaine de la période pharaonique, p. 248.

écuries. Ils ne devaient pas être rapides, « *le facteur vitesse ne constituait pas un facteur essentiel* »¹.

L'art nautique est le reflet, d'une certaine manière, du niveau de développement technologique d'une société. Ainsi, pour l'Égypte il faut imaginer une organisation très poussée des chantiers navals et arsenaux si l'on songe à la quantité et à la diversité des matériaux nécessaires à de telles constructions ; il a fallu environ 45 mètres cubes « *de bois ouvrage pour un navire de Pount* ». A cela il faut ajouter les cordages, le tissage des voiles et leur coupe, les clous de cuivre, les peintures et enduits d'étanchéité de la carène, les problèmes de cambuse pour l'approvisionnement en vivres et en eau douce, etc². Le professeur Vercoutter n'avait pas manqué de s'élever contre l'idée souvent avancée et selon laquelle la flotte égyptienne était essentiellement nilotique et que pour la mer elle se contentait du cobotage, essentiellement sur la côte syro-palestinienne. A son avis, il n'en est rien, car les magnifiques navires « *étaient capables d'affronter la haute mer* »¹. Ces précisions permettent de comprendre le rôle et la place que l'Égypte et les Égyptiens vont occuper dans la transmission des connaissances concernant l'Afrique et les Africains et peut être la connaissance du reste du monde par les Africains.

Concernant le niveau des connaissances, Th. Obenga a raison de rappeler l'apport des Égyptiens. Ils ont su marquer les points cardinaux et les frontières. Ils ont pu informer sur les caractéristiques de leur propre pays, sur les relations avec le monde africain et non africain. Ils ont appelé leur pays Kmt (le pays noir), t3wy (le double pays), T3 - mri (le pays bien aimé), le pays fertile, entouré par les (dsrt) déserts libyque et arabe, qui doit sa survie à Hapy le Nil qui est hapy hp, l'Inondation. Ils distinguaient l'en Imntt (l'Ouest), et I3lct (l'Est), Mhty (le Nord), Rsy (le Sud). Ils marquaient les frontières (T3š), les routes (w3wt), les oasis (wh3t), les marais (idh3, mht). Ils ont identifié la Basse Égypte (Mhw) où était le Delta (T3-mhw) le lac (T3-s) le Fayoum. Ils ont recensé leurs villes ; ils reconnaissaient leurs voisins Thnw (Libyens), Nhsy (Soudanais). Ils connaissaient les étrangers qui

¹ A. G. Artagnan, op. cit., p. 37.

² Ibid., p. 40.

vivaient hors d'Afrique : Nebout (habitants de la Mer Egée ?), D3hy (la Phénicie), les Kncnw (les Palestiniens), les Rtnw (Syriens). Ils connaissaient Kbn (Byblos) Rmn (le Liban), Issr (l'Assyrie), Mtn (le Mitanie), Ht3 (le pays hittite), Sngr (la Babylonie). Ils savaient que Phr-wr (l'Euphrate) coule du nord au sud, contrairement au Nil dont le cours est sud-nord². E.HERZFELD signale que les Egyptiens, et avec eux les Hébreux, ont adopté, à certaines occasions, des termes de géographie mésopotamienne ; le système d'orientation des Egyptiens fut donc complexe, avec parfois un système pair (= deux ou quatre éléments), parfois impair avec l'adjonction de la centralité exprimée par hry-ib "le milieu". C'est donc à bon escient qu'ils ont indiqué les divisions administratives qui ont été opérées à certains moments de leur histoire.

II-2. L'EGYPTOLOGIE ET LA GEOGRAPHIE DE L'EGYPTE ANCIENNE

Les travaux de H. BIRGSCH et ceux de H. GAUTHIER permettent d'avoir une idée des divisions administratives de l'Egypte pharaonique d'après les sources internes. BIRGSCH, avec minutie a essayé de rechercher les identifications coptes et gréco-latines, voire arabes³. Sa reconstitution peut être considérée comme base de travail. On peut retenir vingt deux nomes en Haute Egypte ou, plus exactement, de la région sud⁴ et vingt dans la Basse Egypte, ou, pour être plus précis, dans la région septentrionale. L'institution des nomes constitue un dépassement du mode de vie clanique, ce fut plus tard le même cas pour Athènes avec l'institution du

¹ J. Vercoutter, L'Egypte et le monde égéen préhellénique, p. XVII.

² Th. Obenga, La philosophie africaine,... pp. 231 – 245.

³ H. Burgsch B. Dictionnaire géographique de l'ancienne Egypte, Leipzig : librairie S.C. Hinrichs, 1879, 3t.

H. Gauthier, Dictionnaire des noms géographiques contenus dans les textes hiéroglyphiques, le Caire – 1925 à 1931 – 7 tomes. Voir aussi du même auteur, Les nomes d'Egypte depuis Hérodote jusqu'à la conquête arabe, le Caire, Institut français, 1935, où l'auteur apporte quelques correctifs. St Timm a commencé de publier un dictionnaire géographique des toponymes de l'Egypte chrétienne à l'époque arabe, Das christlich – Koptische Agypten in arabischerzeit (Wiesbaden, 1988).

⁴ G. Mokhtar et J. Vercoutter donnent une précision importante :

« faut rappeler ici que la terminologie traditionnelle de « Haute » et de « Basse » Egypte, lorsqu'on l'emploie pour l'époque de formation de l'Etat pharaonique est fallacieuse. Dans l'état actuel de nos connaissances des cultures pré-dynastiques, ce que l'on appelle la Haute Egypte, ne dépasse guère au sud la région d'El-Kab pour se terminer au nord aux environs du Fayoum. Son centre politique se situe dans le « bassin » thébain à Nagada, mais descendra vers le nord dans la région d'Abydos, autre bassin naturel qui jouera un grand rôle dans l'histoire de l'Egypte. La Basse Egypte, elle, part du Fayoum, mais se borne au nord à la pointe aiguë du Delta. Bien que l'on soit très mal renseigné sur son extension à une aussi ancienne époque, il paraît certain qu'elle n'atteignait pas la mer. Son centre se situait dans la région du Caire Héliopolis actuelles ». (Histoire générale de l'Afrique, Introd générale, Paris, Jeune Afrique- Stock, 1980, pp. 32- 33.

...*Σ.η.Η.Ω*.....comme souvent dans tout dépassement, il y eut intégration des anciennes structures avec leurs symboles. Le terme égyptien pour désigner le nome est spt que les Grecs ont traduit par *V.Ω.Η.Ω*.... rendant ainsi compte de l'acte de division qui a été effectué. Le terme ainsi utilisé est figuré par un terrain # rectangulaire quadrillé par des lignes se coupant à angles droits.

Chaque nome est constitué donc d'un territoire et a une métropole. « *Quand le roi fonde une cité, il sépare chaque ville de sa voisine, fait connaître à chaque ville ses frontières d'avec ses autres villes, dresse leurs stèles frontières (durables) comme le ciel, définit les eaux, les champs, les bois, les sables, jusqu'au désert limitrophe. Sur ce territoire, à mesure que la population augmente ou que la culture plus étendue du sol éloigne les laboureurs du centre urbain, se fondent des villes secondaires, ou villages appelés aussi nont et des châteaux het ; la surveillance en est déléguée à des régents de villes (heqa nont), et à des régents de château (heqa het) subordonnés au nomarque. L'ensemble des terres, des villages et de la capitale, forme le nome. Les dimensions en sont d'ordinaire médiocres ; 30 à 40 kilomètres en longueur, la largeur dépend du point où l'on se trouve dans la vallée »¹.*

Les listes des nomes, souvent gravées sur les murs des temples, peuvent informer sur le nom du nome, sur celui de la métropole, de la divinité protectrice, des sanctuaires, sur le nom du grand prêtre ou de la grande prêtresse, sur les fêtes locales, sur le nom de l'arbre sacré, sur la liste des interdits, tabou alimentaire (boul) ou tabou rituel. Une liste peut aussi signaler un canal, un bassin d'irrigation (mer) et des confins (pehou).

II-2-a. LES NOMES DE LA HAUTE EGYPTÉ

La liste des nomes de la partie méridionale, en partant du sud vers le nord peut se présenter comme suit :

(1) To - hont est le premier nome où se trouvent les districts autonomes de la province Kenos. On peut citer parmi ses districts :

¹ A. Moret, Le Nil et la civilisation égyptienne, Paris, La renaissance du livre, 1956, pp. 47 à 50.

- a. Pe hu Qennos, l'extrême limite de Kenos, contrée montagneuse qui produit « toute espèce de pierres précieuses : la pierre lapis lazuli, (hesteb), le rubis, l'émeraude (bo-quos), le quartz laiteux ('ar) » ;
- b. Marân, Marawe, Meroe, dont la divinité est Amon, il produit également le lapis lazuli ;
- c. Nâpat, Napata, dont la divinité protectrice est également Amon ; il produit de l'or (nub) ;
- d. Ptenhur (Pontyris), dont la divinité est Hor, le faucon ; il produit l'émeraude (mafkat m'a) ;
- e. Pnubs, dont la divinité est Thud ; il produit le jaspe vert (dos) ;
- f. To - Uoz, Antoba, qui produit l'émeraude ;
- g. Bohon, Boôn, dont la divinité est Hor. Il produit le smir; l'emerî
- h. Atef, Pasilia, qui produit le quartz laiteux, hetes ;
- i. Neh'au, Noa, qui produit aussi le quartz laiteux.
- j. Meho, Meae, qui vénère Hor et produit l'ébène (hebenî)
- k. M'am (Ibrim actuel), qui vénère Hor et produit l'ivoire ('ab)
- l. Bok, (Kouban actuel), qui vénère Hor ;
- m. Ha hont ou P - ilak, l'île de lak, Bilak, Πιλακ Philae : terre d'Isis qui de l'avis de Birgsch correspond à la Nubie et l'Éthiopie classiques¹.

Le pays de Ta -hont produisait de l'or, de l'argent, les pierres bleues (hesbetî), vertes (maskat), rouges (henem), blanches (herses), le biqu, nos (espèce de marbre, albâtre), les arbres dits Nif, Zef, haqeq, des mûriers (lebes), de l'ébène et de l'ivoire.

- n. Puis vient le district de Tep-ris : commencement du midi. Le chef-lieu est le pays de l'éléphant (Abu), Eléphantine, appelé aussi Ha - Honti dont la divinité est Khoum, bélier, dieu potier. Eléphantine est proche de Aalaq, Suonnu, Aswân, Noph des Hébreux ; Syene est une autre ville du district.

¹ Birgsch est d'avis que Ta-hont désignait tout un ensemble assez vaste couvrant la contrée montagneuse au midi de l'Égypte, pays auquel on donne traditionnellement le nom de Nubie et que les auteurs greco latins ont appelé l'Éthiopie au-dessous de l'Égypte. Birgsch en profite pour établir un lien entre le terme grec aithiops et les termes égyptiens kam, kemî, akem (noir). cf Birgsch, op. cit., 1879, p. 615 – 617.

- o. Il y a aussi dans ce même nome le district autonome de Nub, « celui de l'or » ; le chef lieu en est Nubi, Ombon, dont les divinités sont Sebek, le crocodile et Hor, faucon.

Moret dans sa liste des nomes considère tout simplement Ta setet, la terre de la déesse Setet, comme le premier nome et signale comme métropole Abu, Eléphantine¹.

II - Le second nome est celui de Des - hor, celui du trône d'Hor, qu'on a appelé dans les traductions latines Nomus Apollinopolites. Le chef-lieu est Ha-Hor, la maison du Hor - Appolinopolis Magna, et le nom profane était Debu, Edfou.

III - Le troisième nome, Ten, celui de la coiffure, dont le chef-lieu est Demâ Hab, la ville de la déesse Hab, El-Kab, Eileithyiaopolis. Il comporte plusieurs districts autonomes :

a) Qamhes « celui de l'épervier accroupi dont le chef-lieu est Nehen, Hieraconpolis, considéré par Moret comme constituant à lui tout seul le III^{ème} nome ».

b) Celui de Hnum (Khnoum), dont la divinité est Hathor, et le chef-lieu Akni ;

c) Bennu-oui, celui des deux dieux, c'est le nomus Latopolites, dont le chef-lieu est Sni, Latus Esnâ, Latopolis et dont les divinités sont Hnum et Nit.

d) Hor-abôt, « celui d'Hor de l'Occident », dont le chef-lieu est Hof ou Ta-hof « celui du Serpent » Tophium et qui vénère Amon ;

e) Hor - âment, « celui d'Hor de l'Occident » avec, comme chef-lieu, Hasfun, Asfoun, Asphynis qui vénère Amon ;

f) Anu-ri « On du Mont », Amris, le nomus Hermonthites. Le chef-lieu est On du dieu Mont, Erment, Esmont, Hermonthis et dont la divinité est Mont.

IV - Le quatrième nome est US, Ouast, celui du sceptre US, c'est le nomus Diospolites, dont le chef lieu est Pi-Amon ou Nî-Amon, la ville d'Amon,

¹ Moret, *op. cit.*, p. 62.

Diaspolis Magna. Le nom profane étant Apit, celle des grottes, Medinet - Abou, Thebae et dont la divinité est Amon - Ra.

Moret signale comme métropoles Latopolis et Hernonthis, intégrant donc dans ce quatrième nome les districts autonomes du troisième nome de Birgsch. Dans ce quatrième nome, on peut dénombrer comme districts autonomes :

- a- Pe - dom - N - Pi - Hathor, le district de Pi - Hathor, « de la ville d'Hator », le nomus Pathyrites, dont le chef-lieu est Pathyris ;
- b- Ha-nub « Maison d'or », dont le chef-lieu est Pi-nub, « ville d'or », Banub, Pampanis, dont la divinité est Hathor ;
- c- Uerner dont le chef-lieu est QUSI, la ville du lien ou Pi - Hor - Uer, Apollinopolis Parva et dont la divinité est Hor uer, Hor l'aîné.

V - Le cinquième nome est Hor-ui, celui des deux éperviers, ou Neter ni, celui des deux dieux, le nomus Coptites, dont le chef-lieu est Gebliou, ville des caravaniers selon Moret, Qobti, Qeft, Coptus et dont la divinité est Him (Min) foudre, homme ithyphallique.

VI - Le sixième nome est Â - du, - le nomus Tentyrites, dont le chef-lieu est Ta - n - Tarer, la terre de Tarer, Tentyrus, Denderah et dont la divinité est Hator. MORET appelle ce nome celui de Zam (crocodile ?).

VII - Le septième nome est Sohem, « celui du sistre », le nomus Diospolites, dont le chef-lieu est Ha - Sohem, la ville du sistre, dont le nom profane est Hou, Parva Diospolis, et le nom sacré Pi - Hator, la ville d'Hator, Aphroditopolis et dont les divinités sont Hathor et Amon -âpi - t. Moret appelle ce nome Seshet, bucrâne ou sistre.

VIII - Le huitième nome est Abez, « celui de la cista mystica » contenant la tête d'Osiris, c'est le nomus Thinistes, dont le chef-lieu est Thinis et dont le dieu est Anhur. Ce nome intègre comme districts autonomes :

- a- To set, dont le chef-lieu est To - set ou To - Sebek, la terre de Sobek Crocodopolis ;
- b- Uer, avec comme chef lieu Uer ;
- c- Hor, celui d'Hor, avec comme chef lieu Nem, Ptolemaïs. MORET précise que ce nome s'appelait d'abord Taour « *la terre grande* ».

- IX.** Le neuvième nome est Him, (Khem, propose MORET) ; c'est le nomus Panopolites, dont le chef-lieu est Pi -Him, la ville de Him, Apou chez MORET, AKHMIN, Chemmis ou Panopolis) identifié au dieu Pan des Grecs.
- X.** Le dixième nome est Uozt, Ouaz, le serpent ou Sap - Nuter - ni, le nome des deux dieux, le nomus Aphroditopolites et nomus Antaeopolites (du midi), dont le premier chef lieu fut Debu, Zebli chez MORET, « la ville des deux souliers ou sandales », Idfou, Aphroditopolis, qui vénère Hathor et le second, Antaeopolis et dont la divinité est Set. MORET signale comme autre métropole Per Ouazet, Maison d'Ouaz.
- XI.** Le onzième nome est celui de Set, le nomus Hypselites et dont le chef-lieu est Mâshotep, Hypsele et dont la divinité est Hnum.
- XII.** Le douzième nome Duf, celui de la montagne, Zou Heft, Mont du Serpent ou Zou - f. « Sa montagne », selon MORET. C'est le nomus Antaeopolites (du Nord), dont le chef-lieu est Ni - N~~ḫ~~ - bak, Per - Hor Noubti, selon MORET, c'est-à-dire la ville de l'Epervier, Hieracon ; la divinité est Hor - Nub, « Hnum d'or ». Le nom des bas pays du Xlle nome de la Haute Egypte est Honzī, Honti ou Mu - n - honti « l'eau de la jambe » ; dans d'autres listes, ce nom est remplacé par Sebni.
- XIII.** Le troisième nome est Atef -hont - Atef, Khentet (Terebinthe Supérieur, propose MORET), le nomus Lycopolites, dont le chef-lieu est Qus, Gesa, Qousieh, Cusae et dont la divinité est Hathor.
- XIV.** Le quatorzième nome est Atef - Pehu ou Pehut le nomus Aphroditopolites et dont le chef-lieu est Qus, Gesa, Qousieh,
- XV.** Le quinzième nome est Uon, ou Ount, « celui du lièvre », le nomus Hermopolites et dont le chef-lieu est Hnum - Aschmouneïn. Son nom sacré est Pi - Thoud, la ville de Thoud, identifié au dieu Hermes, Hermopolis Magna. MORET ajoute, comme autre métropole Khmenou, la ville des huit de Thot.
- XVI.** Le seizième nome est Mah, Ma-hez (oryx blanc), Hermopolites du Nord et dont le chef-lieu est Hibenu, Hibn (près de Minich), Ibiu, Hibis et dont la divinité est Hor, vainqueur de l'oryx.

Ce nome intègre le district autonome de Du - Sab, celui de la montagne taillée. Le chef-lieu est Pah, Satabl Antar, Speos Artemidos.

XVII. Le dix-septième nome est Anup, celui d'Anubis, le nomus Cynopolites et dont le chef-lieu est Kasa, el Qais, son nom sacré est Pi - Anup, Cynopolis et dont la divinité est Anub - MORET signale comme autre chef-lieu Het-Nsout, « le château du roi de la Haute Egypte ».

XVIII. Le dix-huitième nome est Sap. Le nomus Oxyrinchites de l'Est et dont le chef-lieu est Habennu, la ville du Phénix, El hebe, Hipponos ou Hippoponon.

XIX. Le dix-huitième nome est Uab, celui du sceptre Uab, le nomus Oxyrinchites de l'ouest, dont le chef-lieu est Pi-Maz, Behnasch, Oxyrynchus et dont la divinité est Set.

XX. Le vingtième nome est Âm-hont, Nar't Pehout, selon Moret, celui du dattier antérieur, nomus Heracleopolites et dont le chef-lieu est Hinensu Ahnas et dont le nom sacré est Pi-Hirmesiu, la ville du vigoureux (forme locale de Hnum), Heracleopolis Magna. MORET signale comme autre nom de la ville Khenem Nsout, « la ville de l'enfant roi ».

XXI. Le vingt et unième nom est Am-Pehu, celui du dattier postérieur, nomus Heracleopolites du nord. Le chef-lieu est Pi -mena hun Fesch' ou Bousch - et dont la divinité est Hnum. Il intègre comme district autonome To-Mi, le pays du lac (Moeris ?), El Fayoum ou Sebek, celui du crocodile. C'est le nomus Arsinoïtes, dont le chef-lieu est Pi-Sebek, la ville du crocodile, Crocodilopolis (Arsinoe) et dont la divinité est Sebek.

XXII. Le vingt-deuxième nome est Tes, celui du couteau, le nomus Aphroditopolites et dont le chef-lieu est Tepi - âhe, la ville de la tête de la vache, Asfih ; le nom sacré étant Pi- Hathor; la ville d'Hathor, Aphroditopolis et dont la déesse est Hathor, identifiée à Vénus, Aphrodite.

II-2-b. LES NOMES DE LA BASSE EGYPTE

I. Le premier nome est Anbu - Hat, Ibn - Hez selon MORET, le mur blanc, le nomus memphites. Le chef-lieu est Men nofir (puisse-t-elle rester belle !) Menbe, Memphis et dont la divinité est Ptah.

II. Le second nome est A au, « de la cuisse » ou Douaou, morceau de la chair, ou cuisse, selon Moret, le nomus Letopolites, dont le chef-lieu est Sehem, Ausim, Letopolis, qui vénère Hor.

III. Le troisième nome est Ament, de « l'Occident » les nomi Libya, Mareotes, Momemphiles, dont le chef-lieu est Hap - ou ni - ent - Hapi, la ville d'Apis (Apis des Grecs) et dont la divinité est Hathor. Comme district autonome il ya Mud, regio Alexandrinorum, dont le chef-lieu est Demi - n - Hor, la ville d'Horus, Damanhour, Hermopolis.

IV. Le quatrième nome est Sâpi-ris ou Shemâ, selon MORET, Sapi du Sud, le nomus Menalaïtes, dont le chef-lieu est Zoq'a, Canopus (près d'Aboukir) et dont la divinité est Sebek.

V. Le cinquième nome est Sapi-mehit - Sapi du nord, le nomus Saïtes, dont le chef-lieu est Saï Sa (El Haggar), Saïs et dont la divinité est Nit, Neith. MORET appelle ce nome Meh.

VI. Le sixième nome est Ka-hsun « du taureau » Kha - Kheset, taureau du désert, selon MORET. Les nomi Xoïtes et Leontopolites avec comme premier chef-lieu Hsu ou Hsuu, Sakha, Xoïs, avec comme divinité Amon, le lion vigoureux, et comme second chef-lieu Hat-nt-âri-hos « la ville du lion », Leontopolis avec comme divinité Ari-hos-a-pehuti, « le lion très fort », appelé Ari-hos, le fils de Bast, forme d'Amon.

VII. Le septième nome est Ament, « de l'Occident » Imenti selon MORET ; le nomus Metelites avec comme chef-lieu Sonti-Nofir, Mesil, Metelis, vénérant le crocodile Sebek. Un autre chef-lieu est Debî ou Deb - Ad-Hu, Deb de Natho, Adfeh, Naucratis, qui vénère Sebek. Ce nome intègre le district autonome de Ko-Nofir, le nomus Onuphites qui vénère Sebek.

VIII. Le huitième nome est AQt, « de l'Orient » Iabti, selon MORET ; le nomus Sethroïtes avec comme chef-lieu Dok, Succoth, Sehrig, Sethroë, dont le nom

sacré est Pi-Atum, à l'entrée de l'Orient, Heracleopolis Parva et dont la divinité est Atum.

IX. Le neuvième nome est AØI : « du grand roi », ANZTI, le protecteur ; le nomus Busirites, dont le chef-lieu est Pi-Usiri, Neb - Dad, Abousir, et dont la divinité est Usiri - Osiris.

X. Le dixième nome est Ka-kem « du taureau noir », kem-our « le grand (taureau) noir » ; c'est le nomus Athribites, dont le chef-lieu est Ha-to-

Hir-âb : la ville de la terre du milieu, Ethrib, Athribis, dont la divinité est Hor

XI. Le onzième nome est Ka-Hebs « du taureau enveloppé », le nomus Cabasites, dont le chef lieu est Kabas (ou Schabbas ?), Cabasa et dont la divinité est Set.

XII. Le douzième nome est eb-âh « du veau de la vache » ; le nomus Sebennytes avec comme chef-lieu ...eb-nutir, « la ville du veau sacré », Samanoud, Sebennytus avec comme divinité Anhur, le maître de la lance. Ce nome intègre le district autonome de Hebi, « de la fête », avec comme chef lieu Pi-Hebît, « la ville de la fête », Bahbeit, Iseum, vénérant Isis.

XIII. Le treizième nome est Heq, Heqâz, le nomus Heliopolites avec comme chef-lieu Annu, On de la Bible, Matarieh. Son nom sacré est Pi-Tum ou Ni-Tum, la ville de Tum (Atum), forme du soleil, Heliopolis. La divinité vénérée est Hor m-âhu, Harmachis appelé aussi Tum. Ce nome intègre les districts sacrés de :

- a. Pi-hapi avec comme chef-lieu Pi-H'Ap, la ville du Nil, Nilopolis vénérant H'api (le Nil divinisé) ;
- b. Hot p -him avec comme chef-lieu « la terre du scorpion » vénérant - Sos.
- c. Men-Qebh avec comme chef-lieu Men qebh ;
- d. Men avec avec chef-lieu Men.

XIV. Le quatorzième nome est Hont-Âbot, Khent Iabti, le nomus Tanites, le commencement de l'Orient, le nomus Tanites avec comme chef-lieu Zal (Tanis), Sohet nu Z'an, Sen, Tanis, vénérant Hor apparaissant sous forme de lion, épervier et phénix.

XV. Le quinzième nome est Thud, « de Thot », Zehout, selon MORET ; c'est le nomus Hermopolites avec comme chef-lieu Pi-Thud - a pro -huh, la ville de

Thot, le juge, Hermopolis (Parva, précise MORET) ou Hmunu, la ville des huit, (référence à l'ogdoade), Aschmoun er - rouman, Erman vénérant Thud. Peter Van Minnen¹ a donné des indications supplémentaires et des détails sur ce nome aux époques grecque, romaine et byzantine.

XVI. Le seizième nome est Hamhit, le nomus Mendesius et Thmuïtes avec comme chef-lieu Pi-bi-Nebd « la ville du bélier », maître du symbole ded, Phmaï el -amdid, Mendes vénérant Bineb-ded, un autre chef-lieu est Ta-Ha-bui. Thmuis.

XVII. Le dix-septième nome est Samhud, Behedet, selon MORET, le nomus Diopolites ou Sebbennytes Inferior avec comme chef-lieu Pa-Hum-n-Amon « la retraite d'Amon », Pa chmeumunis ou Pi-Amon, Diospolis vénérant Amon - Ra.

XVIII. Le dix-huitième nome est Am-hont « de l'enfant royal supérieur », le nomus Bubastites avec comme chef-lieu Pi-Bast, la ville de Bast, Bastah, Bubastis vénérant Bast. Ce nome intègre le district autonome de Hunt, « du canal », le nomus Pharbaethites vénérant Hor-marti.

XIX. Le dix-neuvième nome est Ain-Pehu « de l'enfant royal postérieur », nomus Buticus avec comme chef-lieu Am, Koum-el-âman - le nom sacré est P-uto, Buto, Butus vénérant Uto, Buto. Ce nome intègre le district autonome N - Adhu, Natho, appelé aussi Pa -TO - UTO - la terre de Buto Phthennotes avec comme chef-lieu Pe ou Pu et vénérant Hor.

XX. Le vingtième nome est Supd « du triangle », Akhem selon MORET ; c'est le nomus Arabia avec comme chef-lieu Pa - Qosem, Faqous, Phacusa vénérant Supd. Ce nome intègre les districts autonomes suivants :

- a- An - Aean, nomus Heroopolites avec comme chef-lieu 'An, Heroopolis, au nord de Suez, vénérant Hor - Hont - 'An ;
- b- Mens avec comme chef lieu Hahnemti, la ville de la nourrice Sile ;
- c- Atef avec comme chef-lieu Samhus Tell -Semout, l'ancien - Magadil, Migdol, Magdalon, vénérant Amon, maître des Khiroth (Gouffres, Barathra) ;
- d- Ha -snotem avec comme chef-lieu Ha - snotem, « la ville du repos », dont le nom sacré est Pi -Suteh, la ville de Set, Avaris ou Pelusium ;

¹ Peter Van Minnen, « Encore quelques toponymes du nome Hermopolite », in *ZPE* 82, 1990, pp. 93 - 96.

e- Anbu, « les murailles » avec comme chef-lieu Anbu ou Eneb - diâb, Gerrhum.

Enfin Birgsch donne les noms des Sept Oasis, tels qu'ils étaient encore attestés à l'époque des Ptolémées :

- 1- Keem ou uit - ris, l'oasis du Sud, El Khargeh, Oasis Magna avec comme chef-lieu Hib - Hibis, qui vénère Amon Ra, nommé Amon hib ;
- 2- Zes Zes, El Dakhleh avec comme chef-lieu Se-t'Âb, la ville de la lune et qui vénère Amon - Ra ;
- 3- To-Ah « la terre de la vache », Farafrah de nos jours, vénérant Him Amon ;
- 4- Uis, « l'oasis située sur le terrain d'irrigation de l'oasis qui suit », vénérant Osiris, Isis, Horus ;
- 5- Sohet -âm, le champ des dattiers, Oasis Jovis Ammonis, Siwah de nos jours, vénérant Amon - Ra :
- 6- Uit - Mehit : l'oasis du Nord, Oasis Parva, aujourd'hui Ouah - el Babarieh - ou oasis du nord, Ouah -El - Bahnasah ;
- 7- Sohet -Hemam, le champ du sel, Nitriotes nomus, Ouadi en Natroun.

A la lumière de cette longue énumération, il convient de faire deux types de remarques.

D'abord, à propos des identifications opérées par les auteurs gréco-latins, nous partageons certaines des remarques faites par Champollion Le Jeune :

« On observera sans doute que les noms égyptiens des villes, que nous avons extraits des manuscrits coptes, ressemblent rarement à ceux que les Grecs leur ont donnés, et que la traduction qu'ils ont faite, constamment infidèle, ne repose presque jamais sur aucune circonstance locale. Nous avons déjà dit que les Grecs cherchèrent à retrouver leurs dieux dans le culte religieux des Egyptiens et que leurs préventions et leur orgueil national leur persuadèrent qu'ils les y avaient trouvés : ils n'avaient aucune notion de la langue égyptienne ; les noms des villes de l'Egypte leur paraissant barbares, extraordinaires et trop dures pour leurs oreilles habituées aux sons euphoniques d'une langue mélodieuse, ils voulurent donner à ces villes des

noms plus conformes à leur idiome et à leurs idées ; et recherchant avec soin quelle était la principale divinité qu'adorait chaque ville d'Égypte, ils donnèrent à chacune de ces villes le nom de la divinité grecque qu'ils croyaient correspondre à celui du dieu égyptien dont le culte y était établi.

Il en résulte ce fait bien remarquable que deux villes qui, parmi les Grecs, portaient un nom semblable, en avaient un bien différent chez les Égyptiens» .¹

- En second lieu il convient de préciser que la liste des nomes a varié déjà à l'époque pharaonique, plus pour la région septentrionale que pour le sud. Pour la Haute Égypte, la liste retrouvée dans le temple de Ramses II à Abydos permet d'enregistrer deux districts nouveaux entre le quatrième nome et le cinquième, et entre le douzième (interverti avec le treizième) et le quatorzième nome. Il est arrivé que sur des listes, le onzième, Hypselite, (métropole Ghot) et le dix-neuvième (Oxyrinchite, métropole El-Bahnase) soient omis. Quant au Delta, sous la XII^{ème} dynastie, il ne comportait que seize nomes. Mariette pense que même sous la XIX^{ème} dynastie la liste des vingt nomes n'était pas encore établie. MORET, lui, estime que la liste des 42 nomes était établie vers 3000 avant notre ère, avis que nous ne partageons pas ; dans l'Égypte post-pharaonique, ce nombre va plus que doubler pour atteindre le chiffre des quatre-vingt dix, mais, précise GAUTHIER « ces quarante nomes pour la Haute Égypte et cinquante pour le Delta n'ont jamais tous existé, certains se sont substitués à d'autres, qui avaient soit disparu, soit simplement changé de nom »². Avant de revenir, dans les chapitres ultérieurs, sur les bouleversements de la structure administrative relevée par les auteurs grecs ou latins, nous pouvons tirer deux principaux enseignements :

- les listes fournissent une importante masse d'informations sur la culture égyptienne, sur la religion, sur la topographie, la toponymie, sur les ressources du pays, sur les aménagements du territoire ;

¹ L'exemple cité est celui de deux villes égyptiennes Ptimenhoï et Schmoun appelées toutes les deux Hermes polis par les Grecs.

² H. Gauthier. *op. cit.*, 1935, p. XI.

- elles intègrent des régions périphériques, qui, bien que nommées, n'ont pas toujours fait partie de l'Égypte pharaonique (ex-Meroe, Napata) ; elles ne manquent pas donc de jeter un peu de lumière sur d'autres contrées africaines.

II-3. L'ÉGYPTE ET LE RESTE DE L'AFRIQUE

Béatrice Mident - Reynes rappelle le conflit, dans l'égyptologie moderne et contemporaine, entre les tenants du rattachement de l'Égypte au monde leucoderme (thèse de Petrie) et ceux qui ont contribué au retour à la thèse négro-africaine (Cheikh Anta Diop). Pour l'auteur, la question des origines de la civilisation égyptienne reste ouverte. Mais selon elle, l'approche raciale est sans issue, le concept de race, qui implique l'existence de groupes humains morphologiquement différenciables selon des critères inchangés dans le temps, paraît sans fondement. La démarche qu'elle propose consiste à réfléchir sur la stratégie d'occupation du sol en s'appuyant sur les données anthropologiques, linguistiques et archéologiques. Cette démarche permet de cerner la diversité, (les caractères africain, méditerranéen et proche oriental) et l'originalité de la civilisation pharaonique¹. Cette position médiane n'est pas très éloignée de celle qui avait formulée au début de notre siècle, Lewis Spence dans son ouvrage Ancient Egyptian myths and legends :

“The question of the racial origin of the people of ancient Egypt is one of great complexity. In graves and early cultural remains we find traces of several races which at remote periods entered the country, and concerning whom the data are so scanty that it is highly dangerous to generalize about them. According to Professor Sergi of Rome, the originator of the theory that a great civilizing stock arose at an early period on the southern shores of the Mediterranean, the ancient Egyptian belonged to the eastern branch of this race, along with the Nubians, Abyssinians, Galia, Masai, and Somali. The evidence of language is vague, for in this, as in other instances, it may only be cultural.

¹ Cf. B. Mident Reynes, « Avant les pharaons », dans le n° spécial du magazine Science et Vie, n°197, Déc. 96, consacré aux « Hommes, Sciences et Techniques au temps des Pharaons », pp. 32 - 36.

Another theory is that which would people the Nile valley in early times with a pygmy race, who were dispossessed and driven out by the immigrants Mediterranean. The theory that the Mediterranean people entered Egypt directly from their original home does not agree with that which would make a stone working race populations the country at an early period emanate from Palestine. It would appear from a consideration of the data that these were Mediterranean who had had long practice in working in stone in a country abounding in that material. These were followed by successive immigrations from the east and from Arabia or its neighbourhood, whence came a people cognate with the Babylonians and conversant with their culture, which they had absorbed in a common early home which cannot now be located. These imposed their Semitic vocabulary upon the Hamitic syntax of the people they found in Nile Valley. But although they revolutionized the language, they only partially succeeded in altering their religion which remained for the most part of the Osirian type, blending later with the Horus hawk worship of the new comers. There are not wanting those who think that these immigrants from Arabia were Hamites, who attained to a high civilization in western Arabia, and, pressed on by Semitic hordes from the north, crossed the Red Sea in vessels and made their first base in Egypt at Berenice. The dynastic Egyptians, according to this view, are Hamitic, and not far removed in physical type from the Galla of today, but had, perhaps, some element of the proto Semitic. They are thought to have concentrated themselves in the narrow strip of fertility along the banks of the Nile. It would indeed be difficult to discern where else they could have concentrated themselves”¹.

Cette longue citation présente l'avantage d'exposer les points de contradictions avec des indications sur les argumentaires et leurs points faibles. Elle présente en outre l'intérêt de relever les centres d'intérêt anthropologiques et géographiques. Le colloque organisé en 1974 au Caire par l'Unesco, dans le cadre des travaux préparatoires à l'Histoire Générale de

¹ Lewis Spence, Ancient Egyptian myths and Legends, (nouvelle édition), Dover édition, 1990, Mineola, N. York, pp. 33 - 35.

l'Afrique, s'il n'a pas permis à tous les observateurs de s'entendre sur le peuplement de l'Égypte ancienne, a tout de même permis de formuler des recommandations pertinentes dans quatre domaines (anthropologie physique, migrations des populations, questions linguistiques, méthodologie inter et pluridisciplinaire). Deux ans après le colloque du Caire, un autre qui s'est tenu à Dakar, sur le thème « Afrique Noire et Monde Méditerranéen dans l'Antiquité », a donné l'occasion de poursuivre les discussions. La publication de la série l'Image du Noir dans l'art occidental par la Menil Fondation, surtout le Tome I consacré aux antiquités égyptiennes, grecques et latines, a constitué une autre manière de poursuivre le débat. Dans les années 1980 et 1990 la polémique autour de la série Black Athena de Martin Bernal, sur laquelle nous reviendrons dans les annexes (cf Annexe I vol III) a relancé la polémique ; une des vertus de cette confrontation a été de rassembler les différents intervenants autour de projets rédactionnels. Ainsi le Musée d'Indianapolis a pu réussir la publication d'un ouvrage, Egypt Child of Africa avec la contribution d'auteurs aux points de vue diamétralement opposés. Ce titre à lui seul est révélateur du sens de la tendance générale, à savoir resituer l'Égypte en Afrique d'abord. Notre point de vue sur la question peut être formulée en suivant les deux grands axes du débat.

D'abord sur la base de l'iconographie égyptienne, rien ne s'oppose à ce que les Égyptiens soient considérés comme des Nègres, et on n'a pas encore répondu sérieusement aux éléments du dossier produits par Cheikh Anta Diop¹ sur ce registre, par exemple sur la parenté des Égyptiens et des Nubiens représentés noirs et cheveux crépus sur les fresques du tombeau de Ramsès III, en opposition nette avec les leucodermes Amou (Asiatiques) et Temehou (Libyens). Ensuite sur l'exercice qui consiste par contre à opposer, sur le plan de l'anthropologie, les Égyptiens de l'époque pharaonique et les autres nègres d'Afrique est extrêmement difficile et périlleux, comme a tenté de le faire Zivié dans les Hommages au professeur Leclant².

¹ Voir la reproduction de ces images sur la couverture de Nations Nègres et culture, l'édition de 1979.

Voir aussi la couverture de Parenté génétique de l'Égyptien pharaonique et des langues néro-africaines. Dakar. IFAN - NEA. 1977.

² L'auteur a analysé l'identité du substrat commun aux populations sahariennes de la Mer rouge à l'Atlantique, tout en soulignant les tonalités différentes : cf. « Égypte Prédynastique et art rupestre » in Hommages à J. Leclant, vol. 4, pp. 229 –

235. Dans sa contribution, « La dame Touy, une nubienne à Saqqara », A. Zivié analyse la représentation de la dame Touy sur une stèle de la XVIII^e dynastie, découverte par la mission archéologique française du Bubasteion en 1984, au cours de la fouille de la tombe du vizir Aper-El à Saqqara. L'observation attentive du couple qui est figuré lui permet de signaler que

Ensuite sur la question des arguments de textes, nous sommes d'avis que Cheikh Anta Diop n'a pas suffisamment exploité les textes des physiognomonistes, pour qui les Egyptiens sont noirs. Mieux, chez des auteurs arabes, jusqu'au XI -XII^{ème} siècle de notre ère, l'Égypte a fait partie du monde noir¹.

Il est illusoire de croire qu'on pourra facilement mettre fin au débat sur la race des Egyptiens. Chaque camp va continuer à défendre, selon ses moyens, ses positions. Malgré tout il est possible de dégager quelques points de consensus.

- a) L'abandon du terme hamitique² pour désigner un groupe de populations africaines qu'on a voulu opposer à des Noirs « purs » ;
- b) L'intérêt à poursuivre les études sur la parenté entre la langue de l'Égypte pharaonique et quelques langues africaines. La fécondité des rapprochements entre l'art égyptien et l'art africain³. Quelle que soit la position adoptée dans cette discussion, on peut admettre la pertinence d'une étude sur les rapports entre Egyptiens et le reste de l'Afrique.

On ne peut plus sous-estimer la dimension africaine de la civilisation égyptienne. Reste maintenant à savoir comment traiter les rapports, avec quelles sources et suivant quelles séquences régionales et temporelles. Les travaux de Huard et Leclant ont permis de mettre en lumière l'apport saharien⁴. B. Sall a insisté, dans sa thèse d'Etat, sur le rôle de l'Éthiopie et

235. Dans sa contribution, « La dame Touy, une nubienne à Saqqara », A. Zivie analyse la représentation de la dame Touy sur une stèle de la XVIII^e dynastie, découverte par la mission archéologique française du Bubasteion en 1984, au cours de la fouille de la tombe du vizir Aper-El à Saqqara. « L'observation attentive du couple qui est figuré lui permet de signaler que l'homme assis est rendu ocre, la femme de couleur sombre et « même franchement noire » (Hommage à J. Leclant, vol 2, p. 422) ». Leur enfant Qena est également très sombre, « mais sans aucun doute moins que celle de sa mère..., on ne peut pas vraiment parler de couleur noire en l'occurrence », et l'auteur d'ajouter en note : « même, s'il est en partie conventionnel, le brun soutenu de Qena (se situe entre l'ocre de son père et le noir de sa (probable) mère » (ibid., p. 423, note 12). L'auteur n'arrive pas à trancher sur le fait de savoir si la dame noire de la stèle est effectivement l'épouse du vizir d'Azer-El. Il met sur le compte du cosmopolitisme du Nouvel Empire la diversité des représentations anthropologiques allant « du teint laitieux au teint le plus foncé, le noir pur restant cependant réservé aux habitants du Sud extérieurs à l'Égypte ». (ibid., p. 427). Enfin, s'appuyant sur la contribution des professeurs Vercoutter et Leclant dans l'ouvrage de la Fondation Menil, L'image du Noir dans l'art occidental, tome I, il conclut que... « la représentation de la dame Touy à la peau noire s'avère au fond exceptionnelle. Même si ses traits ne s'éloignent guère du type égyptien commun, ce qui fait songer à une origine nubienne plus que soudano-africaine » (ibid., p. 427).

¹ Voir A. Miquel, La géographie arabe du monde musulman jusqu'au milieu du 11^e siècle, Paris, Mouton, 1967 - 1975.

² H.G.A., Vol II, Voir annexe colloque sur le peuplement de l'Égypte ancienne, p.812.

³ Voir Leclant, in Lexicon der Aegyptology I, 1, 1972 : vol 85-94 voir page 58.

⁴ Voir Huard P., « Trente ans de recherches rupestres au Sahara méridional » in Melanges Mauny, I, 1 37 sq.

de la Libye dans l'élaboration de la civilisation égyptienne¹, alors que F.D.P. Wicker dans son ouvrage Egypt and the Mountains of the Moon insiste, lui, particulièrement sur le rôle de l'Afrique des Grands Lacs, la région où commence l'aventure du Nil². En résumé nous pouvons dire que l'Égypte pharaonique, tout en restant ouverte de manière précoce sur la Méditerranée et sur le Proche Orient, est demeurée profondément africaine. Elle informe sur la région orientale, plus précisément sur la Corne de l'Afrique, elle informe sur la partie occidentale, le désert libyen ; elle informe sur le sud, sur les régions traversées par le Nil. La question qui reste posée est de savoir jusqu'où sont allés les Égyptiens dans chacune de ces directions.

II-3-a. ELOIGNEMENT ET PROXIMITÉ

Après avoir tiré les enseignements du colloque du Caire, J. Devisse et A.E.H Zayed n'avaient pas manqué de faire des mises en garde :

« Sur un tel sujet, il convient de se garder des confusions, des généralisations hâtives, des conclusions sans fondements scientifiques suffisants.

Ce qui est aujourd'hui communément admis est que, sur la base des recherches archéologiques, les preuves décisives manquent entre l'Égypte et l'Afrique au sud de Méroé. Ce qui n'interdit pas évidemment les hypothèses. Mais elles doivent être considérées comme telles tant que les découvertes nombreuses ne viennent pas leur donner le poids indispensable.

On a parlé, voici quelques années, de la découverte d'objets égyptiens fort loin au cœur du continent. Un osiris du VI^e siècle a été retrouvé au Zaïre... une statue portant le cartouche de Thoutmosis III (1490-1468) a, elle, été trouvée au sud du Zambèze. Mais l'étude critique des conditions dans lesquelles ces objets ont été mis au jour ne permet absolument pas, à l'heure actuelle, de conclure qu'ils sont significatifs de relations entre l'Égypte et les régions considérées au VII^e ou au XV^e siècle.

¹ B. Sall, L'apport de l'Éthiopie et de la Libye à l'élaboration de la civilisation pharaonique, thèse de doctorat d'État, Université de Dakar, 1991 – 1992, publiée sous le titre Racines éthiopiennes de l'Égypte Ancienne, Paris, Khepera Harmattan 1990.

² F.D.P. Wicker, Egypt and the Mountains of the Moon, Braunton Devon, Merlin Books Ltd, 1990.

On se souvient que A. ARKELL avait, lui, conclu à l'existence des relations entre l'Égypte byzantine et l'actuel Ghana, sur la foi d'un indice assez peu convaincant.

Bien entendu, ceci ne signifie nullement qu'on doive dès maintenant, fort de l'argument a silentio, conclure qu'il n'a pas existé de relations anciennes entre l'Égypte et l'ensemble du continent... »¹.

F.D.P Wicker a tenté, en s'appuyant sur la linguistique, les sources littéraires grecques et hébraïques, les techniques de datation (dendrochronologie), les données radiométriques, stratigraphiques, la description des maladies, l'analyse des éléments de la faune et de la flore, du symbolisme hiéroglyphique, de démontrer l'origine équatoriale et nilotique de la civilisation pharaonique, le Soudan ne constituant qu'une étape². Il insiste sur l'influence profonde de la région des Grands Lacs, siège du Rwenzori, les Monts de la lune ; à son avis cette influence s'est exercée sur la civilisation égyptienne, voire la mythologie biblique relative au paradis³. Tout en tenant compte du souffle nouveau qu'apporte cette orientation, il faut reconnaître que les représentations de l'Au-delà dans les mythologies égyptiennes sont diverses et complexes.

Il s'y ajoute que cette approche est partielle, non seulement au plan spatial, mais encore chronologique ; l'essentiel des données que Wicker analyse concerne les relations entre l'Égypte ancienne et l'Ouganda ; et les matériaux archéologiques ont plus trait à la Préhistoire de la région des Grands Lacs, à partir de l'éruption volcanique du Katwe (6500 avant notre ère). La leçon à retenir, c'est qu'il faudra de plus en plus prendre en considération l'apport de cette région dans l'élaboration de la civilisation égyptienne ; l'éclairage archéologique apporté par cette région concerne non seulement des données géographiques, mais aussi culturelles, comme l'a si bien remarqué Simon Battestini dans sa réflexion sur l'origine des systèmes d'écriture africains.

Tenant compte des datations proposées par Marshack pour le plus ancien document à entailles d'Afrique, l'os d'Ishango, dont la datation est comprise entre 25000 et 8000 avant notre ère, Battestini invite à considérer que « *les hiéroglyphes eux mêmes viendraient d'une plus ancienne tradition symbolique et graphique, d'un ailleurs africain, peut être celui des peintures*

¹ A.E.H Zayed et Devisse, *HGA*, vol. II p. 133 - 134.

² F.D.W. *op. cit.*, p. 66.

³ *Ibid.*, p. 55.

rupestres et des arts décoratifs de la région des lacs, voire de la culture des Ishangiens »¹. Cela permet du reste de noter le lieu dialectique entre géographie et culture, géographie et culture. Ainsi à son avis « *la seule certitude est que la diffusion culturelle a épousé autant le sens naturel du cours du Nil que la direction exclusive de l'aval vers l'amont donnée par la majorité des égyptologues occidentaux* »².

Les travaux de Fred Wendorf et de Romuald Schild portant sur le site de Nabta Playa, dans la région méridionale, sur la rive ouest du Nil, permettent de comprendre les grandes variations climatiques qui ont poussé d'autres populations à se rassembler autour des rives du Nil³. Les deux auteurs n'excluent pas, dès cette phase préhistorique, la présence d'objets et d'animaux venant du Proche Orient. Quand on considère maintenant les sources écrites, en commençant par les égyptiennes, il est possible de chercher à saisir ce qu'elles ont conservé de ce lointain passé et surtout des régions éloignées. En tout cas, l'origine même des sources du Nil demeurerait un mystère pour la grande masse des Egyptiens, voire des membres de la classe des instruits, du moins si l'on en croit certains hymnes datant de la VI^{ème} dynastie et dédiés à Hâpi, personnification de l'Inondation.

« Ils tremblent ceux qui voient Hâpi (le Nil) quand il bat (ses vagues) ; mais les prés rient, les rives fleurissent, les offrandes des dieux descendent (du ciel), les hommes rendent hommage, le coeur des dieux s'exalte... ». Les hymnes écrits bien plus tard, sous la grande période thébaine, (Moyen Nouvel Empire) restent encore plus expressifs, à travers l'allégorie et le développement mythologiques : *« Salut à toi, Hâpi, qui sors en cette terre et arrive pour donner la vie à l'Égypte ; toi qui caches ta venue dans les ténèbres en ce jour même où l'on chante ta venue, flot qui s'étale sur les verges que Râ crée, pour donner la vie à tous ceux qui ont soif, et qui se refuse à abreuver le désert du débordement des eaux du ciel. Dès que tu descends, Geb (la terre) s'énamoure des pains ; Nepri (le dieu du grain) présente son offrande, Ptah fait prospérer tout atelier. Ses doigts souffrent-ils, chôment ils ? Alors tous les millions d'êtres sont misérables ; diminue-t-il au ciel ? Alors les dieux eux-mêmes périssent et les hommes ; les bestiaux s'affolent, et la terre entière,*

¹ S. Battestini, *Écriture et Texte*, Presses Universitaires de Laval - Présence Africaine 1997, p. 45.

² Idem, *ibid.*

³ Fred Wendorf - Romuald Schild. "Nabta Playa during the Early and Middle Holocene", in *Ankh*, n°4 - 5, 1995, 1996, pp. 33 - 55.

grands et petits, sont au supplice. Si, au contraire, les hommes sont exaucés quand il monte et qu'il crie d'allégresse, tout ventre est en joie, tout dos est secoué par le rire, toute dent broie »¹.

Dans des ouvrages tardifs de l'époque romaine, entre le I^{er} et II^{ème} siècle, comme « *Les livres des Respirations* », adaptation des chapitres essentiels du « *Livre des Morts* », on peut noter des détails plus précis : « *O Osiris, ... pour toi vient Hâpy le plus grand des dieux afin de fournir abondance d'eau fraîche à des tables d'offrande ! Il te donne l'eau venue d'Éléphantine, le Nil qui sort des deux cavernes, le Noun qui sort des Deux Cuisses, le flot issu de l'Abîme, le courant qui jaillit sous forme d'eau fraîche. Tu pourras en boire, t'en rassasier, remplir ta poitrine d'eau de jouvence, remplir ton estomac avec le flot, inonder ta gorge de liquide, car tu es Noun l'Ancien, le père des dieux »².*

Est-il possible donc de dire qu'il y a eu des progrès dans les connaissances ? Si oui, peut-on les dater ? Sont-ils le fait des Egyptiens de la période pharaonique ou des enquêtes des auteurs grecs ou des explorateurs de la période romaine ? Pour rester dans la mouvance de l'Égypte pharaonique, est-il possible de comparer les connaissances des Egyptiens sur l'Afrique avec celles sur les autres parties du monde ?

Louis A. CHRISTOPHE signale que THOUTMOSIS III, dans toutes ses campagnes d'Asie Occidentale, compare le pays des « *Hesiw chā* » à un pays du Sud, confondant sciemment ses tribus nomades avec les habitants des régions méridionales qui, à son avis, étaient aussi des déserts sableux »³.

Nous ne serons pas aussi catégorique que L.A CHRISTOPHE. A notre avis, s'il faut admettre que pour les Egyptiens, les populations du sud-ouest ou du sud-est, en s'éloignant de l'axe du Nil, pouvaient appartenir au même univers nomadique, rien ne permet de dire qu'ils rangeaient dans la même catégorie les populations qui habitaient les régions d'où surgissait le Nil. Une chose au moins devait les édifier, le fait qu'ils recevaient de ces pays du bois et surtout du bois d'ébène. Jusqu'où les Egyptiens sont allés dans leurs

¹ In Moret. op. cit., p. 35 - 36.

² J. P. Bamouan Boyala. « L'eau dans les rites funéraires égyptiens de l'époque tardive », in *Ankh*, n°3, p. 51 - 68.

³ L. A Christophe. art. cit., p. 94. Mariette BP. dans son étude déjà citée, précise que ce nom, qui signifie "ceux qui sont sur le sable", a pu effectivement désigner des peuples du désert égyptien placé entre le Nil et la Mer Rouge : c'est ce terme qui, selon lui, a donné le nom des Bichâri (art. cit., p. 57, note 2).

relations avec le reste de l'Afrique ? Ce qui est indiscutable, c'est que les relations sont attestées d'une part avec les populations libyennes, Tmhw¹ ou Rebw², avec d'autre part les populations du Soudan actuel et celles de la Corne de l'Afrique³. Ces populations ont plus ou moins, et à un moment ou à un autre, joué un rôle considérable dans l'histoire égyptienne. Zayed et Dévisse ont rappelé que des échanges humains et culturels, plus ou moins intenses suivant les périodes, ont dû exister à l'époque prédynastique.

A l'époque dynastique, les Sahariens sont perçus essentiellement comme libyens. Ils constituent une réserve de main-d'oeuvre de soldats et sont conducteurs de chars à partir de la XIX^{ème} dynastie. L'iconographie permet de les reconnaître à la plume qu'ils portent plantée à la tête. Ils vont tenter au XIII^{ème} et au XII^{ème} siècles de pénétrer en Egypte. Des souverains égyptiens, par exemple SETHI et RAMSES II, ont dû entreprendre des travaux de fortifications pour leur barrer la voie vers l'Egypte utile. Mais malgré tout les Libyens vont pouvoir sous RAMSES III, au XII^e siècle, s'installer sur le territoire égyptien. C'est ainsi qu'au X^e siècle, et pendant près de deux siècles, ils vont régner sur l'Egypte sous les XII^{ème} et XIII^{ème} dynasties. Et c'est cette situation qui va du reste réactiver les interventions du puissant voisin du Sud, Napata. En tenant compte des difficultés que constitue le désert à l'est et à l'ouest et les cataractes sur le Nil, on peut estimer que les relations sur ce dernier axe sud nord ou nord sud ont pu être plus régulières.

On peut donc retenir que les Egyptiens ont eu des rapports, plus ou moins denses selon les périodes, aussi bien avec les populations « libyennes », « soudanaises » qu'érythréennes ». Jusqu'où les Egyptiens sont-ils allés vers le Sud ? Avec quelles populations ont-ils été en contact ? Quelle fut la nature de ces liens ?

¹ Pour les indications plus précises, voir Karola Zibelius, Afrikanische Orts und volkernamen in hieroglyphischen und hieratischen texten, Wiesbaden, 1972, p. 142 sq. 184 sq.

² Ibid., p. 142 sq.

³ Voir Mariette Bey, op. cit.

II-3-b. L'EGYPTE ET SON ESPACE AFRICAÏN

Dès le début de son histoire, l'Égypte a eu comme frontière le Gebel Silsileh ; le premier nome compris entre cette limite et la première cataracte a été appelée T3 Sti. C'est à cette région que peut se référer une tablette de Hor Aha, successeur de Narmer. Le souverain suivant, Djer, aurait remporté une victoire sur les Nubiens, comme le laisse suggérer la scène gravée au Gebel Sheikh Soleiman, au-dessus de Buhen, où l'on voit des Nubiens vaincus près d'une barque. On attribue également à Adjb (Miebis), fils d'Oudimou, de la dynastie thinite, une victoire sur les Iontiou, considérés par certains comme les anciens occupants de l'Égypte, qui se seraient retirés par la suite vers trois directions : le Sinaï, l'Oasis libyque et la Nubie. Sous la III^{ème} dynastie, nous avons des allusions un peu plus précises en ce qui concerne l'action de Djoser en Nubie : l'hypothèse est certes fragile, parce que reposant sur un texte de rédaction ptolémaïque. Le document, désigné stèle de Sehel, informe sur une famine consécutive à une baisse considérable de la crue du Nil pendant sept années consécutives. Le souverain fit sacrifice à Khnoum, le fleuve monta et le roi fit don au dieu de toute région comprise entre Assouan et Takompso, celle que les Grecs appellèrent Dodekaschoïnos (au Sud de Philae).

A partir de la IV^{ème} dynastie, les relations sont plus actives. La Pierre de Palerme fait état d'une campagne de Snéfrou. Le butin fut considérable : 7.000 prisonniers environ. On se demande s'il s'agit d'une révolte dans le Dodekaschoïnos ou dans la région au-delà, ou tout simplement dans T3 Sti. Des recherches archéologiques ont montré qu'il y avait à cette époque une fonderie à Bouhen. On a trouvé également, datant du règne de Keops, des ciseaux d'ouvriers à l'est de Toske entre Wadi Halfa et Assouan. Malgré la faiblesse des indices, on peut admettre que déjà, sous la IV^{ème} dynastie, l'Égypte s'étendait au moins jusqu'à la deuxième cataracte. Mais c'est surtout sous la VI^{ème} dynastie que les relations vont se préciser. Leurs buts et leurs natures sont mieux cernés. C'est la période des grandes expéditions vers le sud, expéditions dirigées par des « sortes de trappeurs » assez

expérimentés, peut-être d'anciens marins reconvertis ; certains d'entre eux furent nommés gouverneurs du Sud.

Ainsi Ouni, un de ces grands dignitaires fut envoyé par le Pharaon Merenré pour surveiller les carrières de granit et d'autres pierres décoratives destinées à la pyramide du roi. Il va creuser cinq canaux à travers les rapides de la première cataracte. Le pharaon Merenré a dû lui-même faire un voyage, dès la première année de son règne, pour recevoir l'hommage des chefs nubiens. Les inscriptions les plus méridionales datant de cette période sont à Koulb (au sud de la deuxième cataracte.). Mais les exploits d'Ouni vont être éclipsés par ceux du gouverneur Hirkhouf ou Khoufor (dont le nom semble être dédié à la divinité Horus). Son père Iri était nomarque d'Elephantine. Hirkhouf fait quatre expéditions : trois sous Merenré et une sous Pepi II pour aller au pays de Yam. Au cours du troisième voyage, il pousse jusqu'à l'oasis libyenne (Selimeh) contre laquelle le roi de Yam était en guerre. Il pacifie le pays et ramène beaucoup de butins. Au retour, il constate les menaces que constituent les entités de Kirjet, Satjou et Wawat¹. Merenré voulut établir une route commerciale entre Yam et Eléphantine.

Sous Pepi II donc, Hirkhouf entreprend son quatrième voyage. Au retour, il arrive à Eléphantine et envoie un message au roi, encore très jeune, pour lui annoncer qu'il revenait avec un « pygmée ». Le roi lui répondit aussitôt par un message que Hirkhouf fit graver dans sa tombe à Assouan. Le roi y exprime son enthousiasme de le voir ramener un deneg danseur, venu du pays de l'Horizon, semblable à celui que le trésorier du roi Baourdjedded ramena du pays de Pount, au temps du roi Isesi. Il dit qu'il désire voir ce petit homme plus que les autres merveilles de Pount. Babacar Sall situe le pays de Yam dans la zone équatoriale. « *Cette localisation explique la particularité de la quatrième expédition. Au terme de celle-ci, Herkouf amenait au pharaon Pepi II un personnage exceptionnel que le texte désignait par deneg* »². Cette indication anthropologique associée à d'autres

¹ J. Vercoutter pense que Ouaoat est une partie de la Nubie entre la première et la seconde cataracte, avec comme capitale Miam, actuelle Aniba (cf. J. Vercoutter, in Menil Fondation, TI, op. cit., p. 58.

² Le mot deneg apparaît déjà dans les Textes des Pyramides ; nous préférons la traduction par pygmée, car il ne s'agit pas visiblement de nain, désigné par le terme nemou : (cf. J. Vercoutter in Menil fondation, TI, p. 35.

liées à l'écologie, à la flore, lui permet d'indiquer que l'explorateur avait atteint le « *coeur de l'actuel Soudan, aux portes de la Centre-Afrique où habitent les pygmées Aka* »¹.

Après avoir analysé les contributions de J. Yoyotte, J. Leclant, H. Goedicke, J. Vercoutter, il estime devoir insister sur une localisation méridionale, à l'orée du domaine subéquatorial, dans des zones tropicales sèches et humides, dans une région productrice de céréales, de bois d'ébène, d'encens et pourvue de repaires de fauves. Le recours aux sources archéologiques lui permet de mentionner les cultures d'orge et de légumineuses. Alain Anselin est revenu longuement sur les identifications qu'autorise l'exploitation des sources. Il rappelle les difficultés dans la localisation des pays traversés par Herkhouf et expose différentes propositions. David O'Connor évoque le rôle central de Kerma entre Irtt au Nord, dont la capitale est l'île de Saï et Stt au Sud. Il distingue Kerma de Yam. Ce dernier, bien qu'excentré par rapport à l'axe principal du Nil, lui semble accessible depuis Kerma ou Pount. Aminata Sackho Autisser sur la base des indications fournies par l'archéologie, fait le rapprochement entre Pount et les sites identifiés de la culture Gash, entre les rives de l'Atbara et de la rivière Gash. Le site de Mahal Teglinos semble avoir joué un rôle majeur dans la région qui abritera plus tard la ville d'Axum (à 100 kms de Mahal Teglinos). Rodolfo Fattovich est d'avis que ce site Mahal Teglinos a occupé une place Centrale dans les relations entre Kerma (qu'il identifie à Yam) avec le pays de Pount. Jean Vercoutter accepte la localisation du pays d'Irem au sud-ouest de la vallée nubienne et n'exclut pas l'identification entre ce pays et celui de Iam mentionné dès l'Ancien Empire, même si l'assimilation présente à son avis quelques difficultés. Les positions maximalistes situent Yam au delà du Kordofan et du Darfour et vont même jusqu'au nord-est de l'actuelle République centrafricaine².

Durant la première période intermédiaire, les relations ont diminué d'intensité ; on peut toutefois signaler deux expéditions, si l'on en croit la stèle d'un certain Djemi qui fut envoyé par son chef, nomarque de Thèbes,

¹ B. Sall. « Herkouf et le pays de Yam », in *Ankh*, n°4, pp. 57 - 71.

² Alain Anselin, *Foreille et la guisse*, edit Thyanaba, 1999, p. 53 - 54.

dans le Wawat pour y lever tribut. Des inscriptions à Mo'alla montrent des Egyptiens allant au secours de la Nubie frappée par la disette. On peut donc penser que durant la première période intermédiaire, Thèbes se serait arrogé un droit sur des régions méridionales.

Durant la période du Moyen Empire, Mentouhotep II, deuxième pharaon de la XI^e dynastie, fit construire à Gebelin un temple dont les parois furent remplacés à l'époque ptolémaïque : les scènes indiquent que le roi serait venu à bout des Nubiens, des Asiatiques, des Libyens et aussi de rebelles Egyptiens. Mentouhotep n'aurait donc recouvré que des territoires déjà gagnés dès l'Ancien Empire. Des graffiti relevés en Basse Nubie permettent de penser qu'il y avait dans cette région des nomarques égyptiens dissidents ou des chefs autochtones. Deux au moins nous sont connus : le premier s'appelle Antef et le second –Ib. Sous Mentouhotep III, il y eut des affrontements, pas loin d'Assouan, et le chef de l'expédition en a commémoré le souvenir dans un graffiti du village moderne d'Abisko (près de la première cataracte). Un récit plus détaillé de l'action de Mentouhotep III est gravé dans un temple de Deir El Ballas, un peu au Sud de Denderah ; il ne reste qu'un fragment où il se vante d'avoir réuni à la Haute Egypte le pays de Wawat et l'Oasis de Selimeh.

Sous Amenemhat I, ou sous Sesostris I, des routes furent ouvertes pour atteindre les mines d'or du Wadi Allaki (dans le désert, entre le Nil et la Mer Rouge, à la hauteur de Wadi Halfa). D'ailleurs, près de cette ville se trouve une stèle commémorative. Hapi Dejeï fut nommé gouverneur du Sud et Sarenpout contrôleur du trafic frontalier. Sous Amenemhat II et Sesostris II, la pression de l'Egypte se serait relâchée, bien qu'il y eût une inscription à Toshka. Sesostris II fit construire trois forteresses entre la première et la seconde cataracte en face de Nekhen. Sous Sesostris III la politique de reconquête fut revigorée. Il y eut quatre campagnes au moins et la construction de trois grandes forteresses, une sur chacune des rives, une troisième sur une île au milieu du fleuve près de Wadi Halfa ; en aval il y avait deux autres forteresses. Ce souverain eut comme titre de gloire d'être un Dieu protecteur de la Nubie conquise. On peut penser que les rapides de

Semna constituaient la frontière méridionale de l'Égypte ; en aval, dans la zone pacifiée, à Iken (Mirghissa), se trouvait le marché d'échanges que ne pouvaient franchir les gens du Sud, les Nehesiou. Voici ce que dit la stèle frontière de Semna qui se trouve au Musée de Berlin, le n° 14 753:

« Frontière méridionale établie en l'an 8 pour empêcher qu'aucun Nehesy ne la franchisse en allant au Nord, soit par terre, soit en bateau, ni aucun troupeau de Nehesy, excepté si on vient pour faire du commerce à Iken ou en ambassade. Tout ce qu'on peut faire de bien avec eux sans toutefois permettre qu'aucun des Nehesy ne dépasse Heb (Semna) vers l'aval pour toujours ».

Sous Amenemhat III, il y eut un regain de succès. A la mort d'Amenemhat IV, l'Égypte connut une autre phase de crise de succession. Le pays fut divisé en trois : Delta-Moyenne Égypte, Haute Égypte et Nubie. Ce qui est sûr, c'est qu'à la fin du Nouvel Empire, Kus est une réalité vivante et on pense que la première mention de cette puissance africaine date de l'an 18 du règne de Sesostris I¹. Cette entité politique va se renforcer jusqu'à devenir une menace dans l'arrière Sud du pays. Sous la XVII^{ème} dynastie, durant la phase transitoire qui conduit au Moyen Empire, Apophys, souverain du Delta, demande au souverain de Kus de partager avec lui le reste de l'Égypte. *« Viens, descends en Égypte. Ne sois pas effrayé. Vois, il (Pharaon Kamosis) est aux prises avec moi et personne ne s'opposera à toi ici en Égypte. Je ne le laisserai pas libre de ses mouvements jusqu'à ton arrivée. Alors nous nous partagerons les villes d'Égypte ».*

Et Kamosis (Kamès), dans une inscription datée de la troisième année de son règne, se lamente : *« A quoi sert mon pouvoir quand il y a un chef dans le Nord, un autre dans le Sud ? ».*

Au terme de ce rappel, on peut dire que de l'Ancien au Nouvel Empire, la liste des peuples et des entités connus par les Égyptiens dans les régions méridionales ne cesse de s'allonger. Toutefois des incertitudes sont à noter : des noms apparaissent; d'autres surgissent à côté d'anciens noms dans certains cas. L'étude de Posener sur les princes et pays d'Asie et de Nubie nous donne une illustration systématique de ce constat. Analysant les

¹ Voir Posener, Bruxelles, 1940, p. 38 sq ; Voir aussi Zibelius, *op. cit.*, p. 165 sq.

inscriptions figurant sur les statuettes qu'on pourrait dater de la fin de la XII^{ème} dynastie et après les avoir comparées à la version des Achtungstexte sur vases, il constate que les listes mentionnent le nom des princes nubiens avec souvent le nom des parents et le nom des pays. « *Les princes nommés sont au nombre de cinq... La liste des pays est introduite par Nhsw nbw nw... « Sous les méridionaux de ... » Les pays sont au nombre de 29 (22 sur les vases). Après cette liste, les deux documents portent « les lwnwt en Nubie »... La présence de cette population différente des Nhsw et habitant une région particulière, pas encore mentionnée, le pays Stj. Mais le sens général de ce dernier terme et le fait qu'il recouvre au moins en partie la contrée de K3S et sans doute beaucoup d'autres synonymes de la liste des pays s'opposent à cette interprétation.*

On peut se demander également si lwnwt m-Stj ne désigne pas les habitants anciens de la Nubie qui auraient été supplantés par les Nhsw envahisseurs, mais ne seraient maintenus à l'état soumis dans les régions nommées dans les paragraphes des pays englobés ici dans le terme général de Stj.

Il est certain que l'expression Nhsw est plus récente que lwnwt, mais l'apparition d'un nouveau nom n'implique pas nécessairement l'apparition d'un groupe humain nouveau, pas plus qu'un changement ethnique survenu dans un pays n'est toujours accompagné d'une d'appellation de ses habitants. « lwnwt, étymologiquement « peuple d'archers » et Nhsw ont, autant qu'on puisse en voir, un sens très large dès l'origine, au Moyen Empire, époque qui nous intéresse, les deux termes sont interchangeables »¹.

L'auteur essaie aussi de tirer des enseignements à partir de l'étude linguistique.

« Il n'en est pas moins significatif que certains sons absents de la liste des pays figurent dans les noms des personnes de la liste des princes. Sans vouloir exagérer cette disparité, on ne peut s'empêcher d'en rechercher la raison et de se demander si les deux séries de noms n'appartiennent pas à ces langues ou à des dialectes différents. Ne serait-il pas possible d'attribuer

¹ Posener, op. cit., pp. 36 - 37.

le noms de pays à un vieux parler de Nubie et de voir dans les princes et dans leurs parents des envahisseurs apportant une langue nouvelle ? »

Des princes nommés avec le nom de leur mère et de leur père sont au nombre de cinq (5). Les pays sont au nombre de trente et un (31). Parmi eux on peut noter le pays des *...Khsu...*, celui de Kus, celui de Mwgr, de S3^{ct}, de GWS3i, de Gwbtj, de Irsjk, de N^c smh (que Posener rapproche des Asmach), celui des *...S3t...* (les déserteurs égyptiens réfugiés en Ethiopie), (Hérodote II, 30) etc.

Les rois de la XVIII^{ème} dynastie vont pousser les conquêtes à un niveau jamais atteint auparavant ; leur hardiesse fut à la dimension du danger que leurs prédécesseurs ont senti. Ahmosis reprend la Nubie, Kus est soumise. L'inscription d'Ahmosis, fils d'Abana, informe sur trois campagnes entreprises pour rétablir la situation jusqu'à Toske (deuxième cataracte). Amenophis I fait faire une inscription datant de l'an 8 de son règne) à Uronarte, près de Semna. Thoutmosis I franchit la troisième cataracte, une forteresse est édiflée à Tombos. Thoutmosis II mâte des révoltes. Thoutmosis III a dû aller jusqu'à Napata ; durant sa campagne, il aurait capturé un rhinocéros. Il aurait même atteint la corne de la Terre (la région de la Corne de l'Afrique). C'est durant ce règne que sont établies les listes des Pylônes de Karnak.

Ces listes géographiques nous donnent des informations complémentaires aussi bien sur les entités de la région « soudano-éthiopienne » que sur celles de la Corne de l'Afrique. Le texte égyptien donne le nom des régions du pays de Kus au nombre de quarante sept et celle du pays de Punt au nombre de quarante. Ces listes représentent peut-être plus les limites des connaissances des Egyptiens qu'un tableau des conquêtes de Thoutmosis III, car, comme nous l'avons dit, la tendance à l'amplification était grande. Voici comment Mariette présente la liste de Kus ;

« Après une excursion sur le littoral de la mer Rouge qui comprend les huit premiers numéros, la liste cite comme une sorte de titre général les trois provinces ; la Barbarie, le Tigré, l'Amarra qui forment les trois grandes

divisions du pays. Les autres noms viennent ensuite, assez régulièrement rangés du Nord au Sud »¹.

Dans son étude fort intéressante, Mariette essaie de retrouver chaque fois, le toponyme sous la forme transmise aux géographes gréco-latins ou tel qu'il a survécu dans les langues africaines de la région. On constate donc que la concordance phonétique est très frappante entre les termes égyptiens et les termes locaux.

L'énumération permet de distinguer :

1 - Kus, Xes-t ;

2 - Atara, Atala, Adoulis ;

3 - Ataramau, Atalau, Atalmo cité plus tard dans l'inscription d'Adoulis.

Dans le même sillage on peut penser aux îles Latomiai d'Artémidore situées à quelques milles au nord de la baie d'Adoulis ;

4 - Nau : proche de Maïe qui signifie « eau » dans l'ancien Habeschi. S'agirait-il de Maïe-wouioy (c'est-à-dire eau chaude, à cause des sources thermales ?).

5 - Arka qui correspondrait à Arkecko situé au bord de la mer près de Massaouah ?

6 - Aarakarka ou Alaaklak. S'agirait-il de Alalaiou nesoi du Périple de la Mer Erythrée et qui correspondrait aux îles de l'Archipel de Dhalak, situé en face de Massaouah ?.

7 - Bukak, Baklou nesos de Ptolémée, Bacchias de Pline, île du voisinage d'Adoulis ;

8 - Scrank. S'agit-il de Selki, une des montagnes de l'Ethiopie ? Une des inscriptions du roi d'Axoum, Ezanas, donne à ce dernier le titre de roi de Sekken, S'agit-il de l'oppidum Suche de Pline et du Souchou Phraourion d'Artémidore ?

9 - Berberata, Berberet, Barbarike Chora du Périple de la Mer Erythrée, la ville actuelle de Berber conserve le nom de cette de contrée entre le Nil et la Mer Rouge²;

10 - Tekarerer, Tekra qu'on retrouve dans le nom actuel du Tigre ;

¹ Mariette A.B., *op. cit.*, p. 51.

² K. Zibelius donne dans son répertoire les mentions du toponyme, cf. *op. cit.*, p. 107 sq.

- 11 - Arem, Arema, Alem, nom antique de l'Amara. Est-il en rapport avec le Amara Lexis qu'Agathæ hide donne pour langue des Troglodytes. Mariette se demande aussi si le terme Alem, auquel on adjoint l'article masculin P et avec l'adoucissement du P en B, n'a pas donné le nom des Blemues, Blemmyes, hypothèse que l'auteur émet avec beaucoup de prudence¹.
- 12 - Kurases, Kusersra, Kussele que l'on peut retrouver aussi bien dans le nom de la ville de Kassala que dans celui de la montagne Gusla.
- 13 - Arak, araka, A'lka, que l'on peut retrouver dans Algeden, Algodene placé à quelques lieues dans l'est de Kassala qui conduit de cette ville à la côte.
- 14 - Tururak, Tururaka, Dahlak, l'île qui ouvre l'entrée du golfe d'Adoulis.
- 15 - Kurubu, Kululu, Gabala de l'inscription d'Adoulis dans la province de Galabat ou Kolobon de Ptolémée ;
- 16 - Ankanina, autre île située au nord d'Adoulis ;
- 17 - Beksaka (Bischa ? Ville du Taha) ;
- 18 - Tamker, Tamkera (Takura, ville située sur la frontière du Tigre et du Bazen, non loin du Takazzé et dans la même région que Bischa) ;
- 19 - Emrokera, Emlakela, peut-être Emkullo, situé sur la côte aux environs de Massaouah ;
- 20 - Tarauat, qui est devenu Adoulis, Azoul entre les ruines d'Adoulis et le moderne de Emkullo.
- 21 - Kat'aa ..., dans l'inscription d'Adoulis et que l'on retrouve dans Agazi ou Agaazi et qui désigne, selon Vivien de Saint Martin, cité par Mariette, la partie du plateau abyssin dont l'escarpement domine la Mer Rouge, au-dessus de Massâoua ;
- 22 - Emturat, Emdurut, Emdurtu, Emderta, un des districts du Tigre ;
- 23 - Tera tera, Tetel, séparé de l'Enderta que par une chaîne de montagne ;
- 24 - UaUa-t, qui n'est pas à confondre, selon Mariette, au pays de Wawat qui se situe à l'Ouest du Nil ;
- 25 - Antem, peut-être Tanam, entre Adoua et la Takazzé ;

¹ Zibelius signale d'autres étymologies proposées pour le terme Blemmyes, cf. op.cit., p. 108 sq.

- 26 - Muafu : autre nom de la montagne, le Djebel Mahfil situé aux environs de Diagsa et de d'Halaï ;
- 27 - Behaa Béeza, district de l'Agame ;
- 28 - Tahau, dont l'identification n'a pu être faite ;
- 29 - Tesfu, Tasfay, district de l'Agame ;
- 30 - Tehebu, dont l'identification n'a pu être faite ;
- 31 - Uta Adoua, la capitale du Tigré ;
- 32 - Tamusmun, dont l'identification n'a pu être faite ;
- 33 - Pahmum ;
- 34 - Betu, qui désignerait Bega de l'inscription d'Adoulis, les Bedjas ou Bojas qui peuplaient « *une partie des landes sablonneuses situées au-dessus du Taka* » et non les Bicharis, comme a voulu le suggérer Vivien de St-Martin ;
- 35 - Tau men, Samine, de l'inscription d'Adoulis, autre côté de la branche de l'Atbara à laquelle on donne le nom de Takazzé, nom du Begamider, donc dans une région de « *montagnes neigeuses d'accès difficile* » ;
- 36 - Anne -na-u, un autre nom de ville ?
- 37 - Anbet, Ebenet, dans la zone qui avoisine le Gondar. Ce nom aurait-il donné celui des Noubadoi, Noubades des textes grecs ou latins ou des inscriptions axoumites en grec ?
- 38 - Aama, dont l'identification n'a pu être établie ;
- 39 - Buu-t, peut-être Buck, ville située à quelques kilomètres à l'ouest de Gondar ;
- 40 - Apeftu, qui rappelle peut-être le district de Ibaba, entre le groupe des montagnes d'où sort le Nil Bleu et le lac Tana ;
- 41 - Ahanfu, peut-être le district Atchfer à l'Ouest du lac Tana ;
- 42 - Ahaa, dont l'identification n'a pu être établie ;
- 43 - Luaa Aua de l'inscription d'Adoulis, probablement le district- Anama, , voisin de l'Ibaau.
- 44 - T'a-t- Zaa, de l'inscription d'Adoulis; peut-être dans l'Azazzo, dans les environs de Gondar ;
- 45 - Attem-t Tiamo, de l'inscription d'Adoulis, Tzaämom; Tziyama, Tziama, des inscriptions d'Axoum qu'on pourrait situer au sud du lac Tana ;

46 - Aspafu, peut-être Asfa, situé au pied de la montagne où le Nil prend une des sources ;

47 - Pa-mu, littéralement l'eau ; par ce nom, le texte désignerait peut-être le lac Tana.

La liste des pays de Pun-t commence par Pun-t et To-Nuter (la terre divine).

Ces deux pays étaient placés à l'orient de l'Égypte. On y arrivait en s'embarquant sur la Mer Rouge après une marche à travers le désert arabique et en partant principalement de Coptos. Certains dieux comme Fès, adoptés par l'Égypte, leur étaient communs. Mais ce qui les caractérisait avant tout, ce sont les pierreries, les essences, les bois, les odoriférants, les parfums recherchés que chacun d'eux fournissait à l'Égypte.

« Que Poun et To-Nuter aient été placés dans un voisinage très rapproché, c'est ce qui ne peut faire l'objet d'un doute. Les anciens bas-reliefs de Der-el-Bahari que j'ai trouvés à Thèbes il y a une douzaine d'années semblaient le prouver. Ces bas-reliefs représentant en effet, selon toute vraisemblance, une seule expédition. Je me sers de la traduction de M. Chabas « Navigateur sur le Ouat Der (la mer rouge). Heureux départ pour To-Neter et abordage en paix à Poun » dit le titre général des bateaux, "chargement des navires en très grand nombre avec les merveilles du pays de Poun et toute espèce d'excellent bois de To-Netter, dit un autre texte placé en avant de la flotte égyptienne, échouée sur le rivage »¹.

Selim Hassan fait remarquer que déjà au Moyen Empire le dieu Min vient de Pount. De ce pays, les Égyptiens tiraient la majorité de leurs parfums. Un texte du Moyen Empire dit...

« Mon maître ... m'a convoyé pour dépêcher un navire vers Pount pour lui apporter des parfums frais des princes qui habitent la terre rouge, à cause de la peur qu'il inspire pour les pays désertiques. Alors je suis sorti de Coptos ».

¹ Mariette. op. cit., p. 60.

D'ailleurs le dieu Min est le dieu des parfums de toutes sortes, il est vénéré. « *Salut, à toi Min doux d'amour, beau de visage, roi puissant de dieux, celui dont la peur est parmi l'enneade... et dont le parfum réjouit les déesses* ». Il est « *Maître de puissance, doux de parfum et quand il ouvre son œil l'Égypte voit* »¹.

Pour Mariette, Poun est la contrée que les Grecs appellent Akroterion Aromaton et les Latins Cinnamomifera regio et qui correspond à l'actuelle Somalie. To-Nuter serait peut-être, selon lui, l'île que Pline (H.N, VI, 32, 10) appellera plus tard Dioscoride et à laquelle les Portugais donneront le nom de Socotera. Est-ce Nysa, cette île où la légende gréco-latine établit le lieu de naissance d'Osiris, île placée en Ethiopie (Hérodote III, 97) et en Arabie (Diodore IV, 147) ? Il faut noter que l'identification de cette contrée de l'encens et des aromates a fait couler beaucoup d'encre. Même pour les hellénistes la question est posée de savoir lequel des toponymes Oponē (du périple de la Mer Erythrée (in G.M. II p. 267) ou le Panon de Ptolémée (IV, 7, 11) correspond à la contrée que les anciens Égyptiens nommaient le pays de Pount.

Mariette justifie l'identification africaine par une série de preuves.

- 1- Le nom de Cinnamomifera regio évoque une tradition. C'est le pays des Aromates par excellence. L'Arabie en fournissait sans doute, mais pas autant pour mériter ce nom, à son avis.
- 2- Les textes donnent des indications anthropologiques qui ne laissent pas de doute sur la carnation foncée des habitants.
- 3- Un des bas-reliefs de Deir el Bahari montre une girafe parmi les animaux que l'expédition envoyée par la régente dans les pays de Poun ramène à Thèbes. On ne trouve pas cet animal en Arabie.
- 4 - Dans un bas-relief de Deir el Bahari, un des habitants du pays a la jambe droite jusqu'à la cuisse enveloppée d'anneaux de métal pressés superposés. L'objet rappelle des habitants du Bongo au Soudan actuel². Toutefois, si l'identification africaine proposée par Mariette semble être partagée par beaucoup de spécialistes, il faut reconnaître que d'autres

¹ Sedim Hassan, Hymnes religieux du Moyen Empire, le Caire, 1958, pp. 157 - 193.

² Mariette, op. cit., pp. 65 - 66.

pistes ont été proposées. Pour d'autres, en effet. Punt désignerait le Yemen, pour d'autres enfin la Libye même serait concernée. Rolf Herzog a, dans une étude serrée, exposé les différents points de vue¹. A notre avis, le flottement entre les deux rives de la Mer Rouge peut être dépassé si on tient compte d'une remarque de P. Montet :

« ...Le pays de Pount était un pays africain, car s'il pleut sur la montagne de Pount, d'après une stèle d'époque saïte, le régime du Nil en est affecté, et il s'étendait jusqu'en Asie, car une expression géographique dont le seul exemplaire encore inédit se trouve à Soleb est Pount d'Asie. Pour tenir compte de cette double donnée, il faut identifier les deux rives des pays du dieu avec les deux rives du détroit de Bab el Mandeb, d'autant plus que l'arbre à l'encens pousse aussi bien dans l'Arabie heureuse qu'en Afrique »². La question de l'identification libyenne est plus complexe³ ; elle était formulée, il est vrai avec beaucoup de prudence par Champollion le Jeune.

« Il est probable, disait-il, que la partie occidentale de la Basse Egypte, située hors du Delta et près de la chaîne Libyque, porta aussi chez les Egyptiens le nom de(Niphaiat ajouté par nous), la Libye parce qu'ils considéraient les parties de la Basse Egypte situées à l'Orient et à l'Occident du fleuve, l'une faisant partie de l'Arabie et de l'Asie, l'autre dépendant de la Libye ou de l'Afrique. Telle est du moins notre opinion »⁴. On a cherché par la suite à justifier cette identification par l'étymologie. Posener tout en étant favorable à cette piste se montre lui aussi très prudent : « L'étymologie, dit-il, serait peut-être à chercher en Egyptien, il y aurait lieu de voir si le rapprochement avec un dérivé de pdt = arc, copte pite, phit ne serait pas juste »⁵.

A notre avis si le terme Pount a semblé naviguer entre plusieurs espaces dans la mouvance égyptienne, il faut peut être considérer que les

¹ R. Herzog, *Punt*. Verlag, J. S. Augustin Glu-cktadt. 1986.

² P. Montet, *L'Egypte éternelle*, Paris. 1970, p. 132. cité par Zayed et Devise, op. cit., p. 147.

³ Cf. Zibelius, *op. cit.*, p. 114 sq.

⁴ Champollion le Jeune, *L'Egypte sous les pharaons*, T II, p. 31.

⁵ Posener, *La première domination perse en Egypte*, le Caire. 1936, p. 186.

Puntites ont pu être en partie des nomades, ce que les commentateurs de la Bible on pu percevoir.

Après Punt et To-Nuter, sur les quarante localités qui ont été nommées, seules quelques unes ont pu faire l'objet de tentatives d'identification :

- Ahfu, Hafoun moderne : le cap, le port et la baie ;
- Anneau, le promontoire Mossulon, le cap Mossylum de Pline ;
- Afuah, le cap Gardafui ;
- Auhar, Aulites des auteurs grecs ;
- Matu, emporion cité par le Tétriple de la Mer Erythrée et par Ptolémée ;
- Mbutu Mousou, Moulou Nesos de Ptolémée ;
- Kekt, une ville du sud ;
- Hebu, le Kobe emporion de Ptolémée.

Anne Minault-Gout a donné des indications supplémentaires concernant les listes des pays du Sud au Nouvel Empire¹. Elle évoque la guerre que mena, sous la XIX^{ème} dynastie, Seti 1^{er} contre le pays de Jrm en Haute Nubie et a essayé de démêler les campagnes réelles et les descriptions conventionnelles dues au souci de la symétrie entre listes asiatiques et africaines. La systématisation lui permet de distinguer trois types de documents.

- 1.** Listes gravées sur les pylônes ou sur les murs extérieurs des temples. A ce type appartient la scène classique de massacre où le roi, devant une divinité, tient une poignée de prisonniers par les cheveux et brandit une massue au-dessus d'eux. L'énumération des conquêtes constitue la liste topographique proprement dite et se distribue verticalement derrière le dieu et horizontalement sous la scène entière.
- 2.** Listes inscrites sur les bases des colosses royaux. Sur la face antérieure se trouve un sema taoui partageant la liste en deux : souvent d'un côté sont les Asiatiques et de l'autre les Africains.
- 3.** Listes gravées sur les bases des colonnes d'une salle hypostyle : il en existe deux exemplaires, toutes deux au Soudan.

¹ A. Minault Gout, « A propos des pays du Sud au Nouvel Empire. » in Hommages à Leclant, vol. 2, pp. 177 - 184.

4. A ces trois catégories, il faut ajouter deux listes originales : une liste décorant l'intérieur de la nacelle du Char de Thoutmosis IV, et une liste où les prisonniers sont représentés entiers, agenouillés, leur nom précédé d'un titre inscrit dans une colonne verticale placée devant eux (pylône du Pavillon de Medinet Habou.¹).

L'auteur constate que quelques toponymes africains, bien connus dans d'autres textes égyptiens ne sont pas repris dans ces listes. Anne Minault Gout ne manque pas d'insister sur les représentations anthropologiques et ethnologiques. « *Une caractéristique de la vallée du Nil est qu'elle est la seule région d'Afrique où le peuplement humain s'étend sans coupure à travers le Sahara depuis la Méditerranée jusqu'au centre du continent. Le long du fleuve, depuis le Delta jusqu'aux marécages du Sud, l'apparence des hommes change graduellement ; la couleur de la peau s'assombrit, passant du clair au brun et au noir, les cheveux d'ondulés deviennent crépus, les nez plus plats et plus larges, les lèvres plus épaisses et plus éversées, la taille et la longilignité du corps s'accroissent jusqu'à culminer avec les populations « nilotiques » très grandes et très minces* ».

Par cette démarche, elle situe bien au nouvel Empire la représentation du type africain plus méridional et attire l'attention sur la dimension conventionnelle, pour ne pas dire subjective, du terme négroïde utilisé, dit-elle, pour « commodité lexicale » (op. cit., p. 181).

Sous Aménophis IV et Thoutankhamon, les actions en direction du Sud sont ralenties. Les souverains de la XIX^{ème} dynastie vont renouer avec une politique méridionale plus dynamique ; c'est ainsi que les mines d'or des régions méridionales redeviennent un centre d'intérêt, elles sont répertoriées et bien situées sur des plans . Ramsès II puis Ramsès III vont réorganiser l'administration égyptienne dans la région « soudanaise » ; la tâche du fils royal du Kus, titre créé dès la XVIII^{ème} dynastie, devient plus précise. Il apparaît comme un « fonctionnaire de très haut rang, l'égal sinon le supérieur du vizir lui-même, chargé de *rassembler et d'expédier chaque année en Egypte le bétail, le bois, l'or, les produits tropicaux et surtout la main*

¹ *Ibid.*, p. 178.

d'oeuvre, serviteurs et recrues pour l'armée, dont le pharaon avait besoin pour ses campagnes asiatiques »¹.

Si on compare les listes fournies par Posener, Mariette et Anne Minault-Gout on peut estimer qu'il y a une progression de connaissances, ou du moins une augmentation de la documentation en termes de volume.

Durant la troisième période intermédiaire, la pression égyptienne se relâche ; puis les relations vont être redynamisées, dans l'autre sens cette fois-ci ; les Kushites vont régner en Égypte même, avec l'avènement de la XXV^{ème} dynastie dite « éthiopienne ». L'Égypte va alors être pour un moment, entre la fin du VIII^{ème} et le VII^{ème} siècle, le champ d'affrontements entre Kushites et Assyriens, affrontements dont la Bible se fait l'écho dans le livre d'Isaïe par exemple.

La période du Nouvel Empire offre une opportunité pour systématiser sur le type de renseignements qu'on peut tirer des textes littéraires et des documents iconographiques. C'est ainsi qu'après avoir analysé les fresques de la tombe de Rekhmaré, le professeur Vercoutter constate que les produits sont « *des plumes et des oeufs d'autruche, des morceaux d'ébène, des défenses d'éléphant, de l'or en lingots et en sacs, des peaux de léopards, des pierres semi précieuses et un singe* ». Des porteurs, de leur côté, apportent ces mêmes produits, mais aussi des animaux vivants, guépards, cynocéphales, singes et une girafe au cou de laquelle un singe s'est accroché. Le défilé s'achève par la représentation d'une meute de chiens et d'un troupeau de bovidés aux longues cornes, certaines déformées, que conduit un jeune Noir, portant une pièce d'ébène, un singe juché sur l'épaule droite. A Erment, au Sud de Louqsor, on voit figurer sur le pylône du temple un rhinocéros, exemple unique dans l'iconographie égyptienne².

L'examen des produits apportés par les tributaires figurés dans la tombe de Rekhmaré montre qu'il s'agit de produits fabriqués (arc, boucliers, meubles, chars, vases, etc). La variété des types d'Africains est frappante. Vercoutter en donne une explication.

¹ Voir Buch. "Upon an historical tablet of Ramses II. in *Archaeologia*, vol. XXXIV, pp.357 - 391.

² S. Vercoutter. in Menil Fondation, *TI*, p. 47.

« Les campagnes militaires des premiers pharaons de la XVIII^{ème} dynastie, opérées dans un milieu humain de faible densité, eurent pour effet inévitable (phénomène observé en Basse Nubie entre 2700 et 2300) de vider le pays d'une grande partie de ses habitants restés en majorité « non noirs ». Que se produisit-il alors ? Nous manquons de sources pour répondre avec certitude. On peut considérer deux possibilités ; profitant de l'exode créé par les troupes égyptiennes, des populations noires, venant des plaines du Nil Blanc, des piémonts d'Ethiopie ou du plateau du Darfour et du Kordofan, descendirent dans la Vallée du Nil ; établies désormais en Nubie, elles auraient fourni des contingents réunis annuellement par le vice-roi. Ou bien, les Egyptiens, maîtres des routes africaines qui débouchent dans la vallée du Nil entre la II et la IV^{ème} cataractes auraient lancé eux mêmes des raids soit vers la haute vallée du Nil, soit vers la dépression tchadienne et ses confins. Ce serait au cours de cette pénétration en profondeur qu'ils auraient rencontré des Noirs de races différentes »¹.

Pour Vercoutter les tributaires de la tombe de Sebekhoteb présentent un contraste remarquable avec ceux de la sépulture de Rekhmaré qui est antérieure. Le type humain est différent ; la pigmentation de la peau plus forcée, les cheveux courts sont crépus, le prognatisme accentué. Il remarque toutefois des similitudes : les bijoux sont identiques, de même que les colliers et les boucles d'oreilles semi circulaires, même vêtement, un pagne très court, souvent en peau de bête à retombée verticale entre les jambes. La comparaison avec des faits culturels notés chez les Shillouk Dinka et Nouer s'est imposée à lui. Vercoutter note des nuances importantes dans la représentation ; des tonalités peuvent être observées suivant que ce sont des hommes ou des femmes, des princes ou des serviteurs. Les détails portent sur la forme du nez, les cheveux, les coiffures, les anneaux. On a même pu identifier des lutteurs dans des scènes du temple de Médinet Habou². Théophile Obenga, en partant des travaux de H. Labouret, P. Lebeuf et A. Masson Detourbet, déjà cités par le professeur Sauneron, tire les conclusions sur les relations entre l'Afrique Noire et L'Égypte antique :

¹ Ibid., p. 64.

² Ibid., p. 58.

« Les Sao, écrit-il, ont certainement entretenu des relations politiques et économiques avec les Etats de l'ancienne Ethiopie ou Nubie et l'ancienne Egypte, des routes relient, depuis les temps préhistoriques, la région du Lac Tchad à la vallée du Nil. Du lac Tchad, ces routes se multipliaient et rejoignaient alors les itinéraires transsahariens. Les produits africains (or, ivoire, ébène, peau de panthère, de girafe, plumes d'autruche, singes, fruits tropicaux de toutes sortes) qui, dans l'antiquité, affluaient à Bassorah (Massouah, Makaria), à Adoulis, en mer Erythrée (Mer Rouge, Océan Indien, Golfe Persique), suivaient, entre autres itinéraires, ces routes qui reliaient la région du lac Tchad à la Vallée du Nil, et tout particulièrement cette voie qui emprunte le couloir rocheux Bougou-Kourma-Soueka et l'Erdi Korko qui tend vers le Djebel Aouenat et la Basse Egypte. Cette voie évite aussi le désert libyque, elle a vraisemblablement comporté une bifurcation de l'Erdi Korko au Ouaddaï par la partie Est de l'Ennedi, en direction de la Haute Egypte vers Aswan ». Et l'auteur de tirer encore d'autres enseignements : « Des marques négroïdes (peintures rupestres polychromes ayant des analogies avec les figurations boshimanes de l'Afrique du Sud, présence d'un art qui rappelle le prédynastique égyptien), jalonnent cet itinéraire.

Ce qui est également sûr, c'est que des peuples qui habitent le Tchad et l'Oubangui (RCA actuelle) étaient connus des voyageurs et écrivains grecs et latins. A plus forte raison des habitants de la Vallée du Nil (Egypte et Nubie)¹. L'auteur voit dans certains passages de Diodore (III, 8) la description de populations correspondant aux Sara du Tchad et aux Zande de la RCA. De son côté le professeur Vercoutter s'est demandé à plusieurs reprises si les Egyptiens n'ont pas influencé les Grecs dans la représentation des nègres africains².

L'examen des sources égyptiennes a permis de constater la place de l'Afrique soudanaise, celle de la Corne de l'Afrique et de la Libye dans l'économie et dans l'imagerie égyptiennes. Ces pays ont été des réservoirs de matières premières, de guerriers, c'est aussi dans ces pays que les Egyptiens

¹ Th. Obenga, *op. cit.*, 1973, pp. 26 - 27.

² J. Vercoutter, in *Image du Noir dans l'art occidental*, I., p. 84

ont trouvé leurs premiers adversaires, et le plus farouche fut sans doute Kus, Khesyt, « Koush la méprisable », selon certains traducteurs, Koush « la vaincue » selon d'autres. Nous nous demandons s'il ne faut pas aussi parler de Kus, le voisin affaibli ou « l'enfant terrible », comme dans les cousinages à plaisanteries des traditions africaines. Le caractère africain de l'Égypte est si fort que les peuples orientaux qui ont évoqué l'Afrique l'ont fait en utilisant souvent des termes empruntés à l'Égypte. Il est possible donc de défendre la thèse d'une Égypte expression de la première aventure systématique vers l'Orient et la Méditerranée. Parmi les entités africaines, c'est elle qui est souvent évoquée dans les textes hébreux, mésopotamiens, perses etc.

II-4. LES ORIENTAUX ET L'AFRIQUE

II-4-a. L'AFRIQUE DANS LA GEOGRAPHIE BIBLIQUE

L'histoire du peuple hébreu est intimement liée à celle de l'Égypte pharaonique. Il est possible, par la concordance, de faire d'Abraham un contemporain de la XII^{ème} dynastie égyptienne, de Joseph un personnage important de la période hykso, et de Moïse un contemporain des pharaons de la XVIII^{ème}¹ ou de la XIX^{ème} dynastie². Joseph Méléze Modrzejewski, tout en reconnaissant la fécondité des concordances entre égyptologie et études bibliques, n'en soulève pas moins certaines difficultés. *«D'Abraham à Moïse, on ne sait à quel point les origines d'Israël s'enracinent dans le passé égyptien. La Bible nous parle d'un long séjour des Hébreux en Égypte qui conduira aux événements fondateurs du judaïsme : l'exode, le don de la loi, l'Alliance mosaïque. Mais la tâche de l'histoire qui tente de faire coïncider le récit biblique avec les données de l'histoire et de l'archéologie dont on dispose n'est pas aisée. Les deux trames ne sont pas de la même facture. Le Pentateuque (nom grec des cinq premiers livres de la Bible) et les hiéroglyphes royaux ne parlent pas le même langage. Il n'y a pas la moindre trace d'un Joseph ou d'un Moïse dans les archives égyptiennes. Inversement, on ne*

¹ Ces identifications sont proposées par A. Weigand, dans son *Histoire de l'Égypte ancienne*, petite bibliothèque Payot, 1968.

² M. Bucaille pense qu'il n'y a pas un seul pharaon contemporain de Moïse. Il y en a deux, celui de l'oppression et celui de la sortie d'Égypte. L'hypothèse unique (Ramsès II) du RP. De Vaux n'est pas satisfaisante, puisqu'elle n'explique pas tout" (M. Bucaille, *la Bible, le Coran et la Science...*, Paris, Seghers, 1976, p. 233 sq).

trouve pas dans les livres de la Genèse et de l'Exode le moindre écho des grands événements politiques de l'époque à laquelle ces livres sont censés se référer. Entre l'Égypte biblique et l'Égypte des égyptologues les recoupements sont rares et sujets à débat. La part des hypothèses et des choix susceptibles d'être remis en question n'en est que plus considérable¹.

Malgré tout, pour un travail qui porte sur la géographie ancienne de l'Afrique, cette confrontation des données égyptologiques et bibliques peut apporter des renseignements précieux. Les noms qui désignent des parties de l'Égypte comme des régions périphériques sont une traduction, une relecture à partir du vocabulaire égyptien. Kemt la Noire, le nom pour désigner l'Égypte est repris dans les Psaumes (LXXVIII, 51 ; CV, 22) sous la forme de Ham (Khâm). Dans la Bible il est donc en concurrence avec Misraem d'origine orientale qu'on a pu retrouver accompagné de Ater - aa = le grand fleuve, repris sous la forme Nehar Mitsraem, Nakhak Mitzraim le torrent d'Égypte qui aboutit à la mer. (Nombres, XXXIV,5 ; Josué XV, 4 ; XV, 47 ; I Livre des Rois VIII, 65 ; II Livre des rois XXIV, 7).

La ville Anu (Héliopolis) est rendue sous la forme Aven, On (Genèse, XLVI 20). Quelquefois il s'agit d'une traduction-identification : Per Ra, la ville de Ra, autre nom d'Héliopolis la ville du Soleil, est traduit Beth Shamesh (Jérémie XLIII, 13). Shamash, Shemesh, dieu du soleil dans l'univers mésopotamien, est ici identifié à Ra, comme Ishtar fut assimilée à Hathor, et Dammousi à Osiris. Memphis, Men Nefer, est rendu Noph (Jérémie II, 16 ; Ézéchiel XXX, 13,16). Net Amon (la ville d'Amon) est rendu Nô Amon assise au milieu des fleuves, entourée par les eaux; (Nahum III, 8). Pa-ta-res la terre du Sud est rendu Pathos (Is, XI, 11 ; Ézéchiel ; XXX, 14) ; Per-Tumn Pitum, la ville d'Atoum (dieu soleil), Tell El Meskhûteh aujourd'hui, pas loin d'Ismaïla est rendu Pithom (Exode I, 11). Zan, la ville de Tanis, San actuel près du lac Menzaleh, est rendu, Tsoan, Zo'an (Nombres XIII, 22 ; Psaumes LXXVIII, 12, 43 ; ISAÏE XIX, 13 ; XXX, 4). Pour les régions périphériques, le procédé est le même : Kash, Kus des textes égyptiens est repris (cf. Genèse II, 13 ; X, 6, 7, 8 ; I chroniques I, 8, 9, 10 ; Isaïe XVIII, 1-7, XX, 3-5).

¹ J. M. Modrezjewski, Les Juifs d'Égypte, Quadrige, PUF, 1997 p. 15.

Kus, c'est le pays redoutable confronté aux Assyriens, c'est le pays du tintement des ailes, par allusion aux oiseaux ou aux moustiques qui pullulent dans la région humide. Cela confirme ce que nous disions plus haut à propos de l'intuition des Egyptiens et de ceux qui sont informés par eux sur le régime « tropical » de ces régions. Il y a des Kushites dans l'armée égyptienne (cf Ezechiel 4-5-9 ; 2 chroniques 12,3 ; Jérémie XLVI, Nahum III, 9. Punt est bien signalé (Genèse, X, 6 ; 1 chroniques I,8 ; Nahum III, 9 Ezechiel XXVII, 10 ; Jérémie XLVI,9). Les Puntites sont aussi dans les armées égyptiennes. Les Libyens, Rebu, Lebu, sont nommés Lchabim, Loubim (Genèse, 13 ; 2 Chroniques XII, 3 XVI,8 ; Jérémie XLVI,9 ; Daniel XI, 43 ; Nahum III,9). Ce dernier passage est important, ici le distinguo est net entre Puntites et Libyens. Parmi les peuples qui sont dans la mouvance égyptienne et que l'on peut considérer comme africains, on peut distinguer les Naphtouhim, traduction de l'égyptien « ceux du Delta » (Gen., X,13).

Globalement l'image qui est donnée de l'Egypte est négative comme du reste celle qui est donnée des États de la sous-région. Les Hébreux qui vivent dans cette région stratégique ont été victimes des affrontements des « grands ». Alfred C. Dunston a bien campé ce contexte : "*Mankind has always prayed for peace, while glorifying the warrior at the same time. The pages of history are filled with the noise and din of battle and the crash of arms. Not only has this been true in the secular world as we call it ; this has been equally true in the religious world as well for the holy bible itself, is crammed full of marching armies. The old Testament world was like our own in the areas of armed conflict*¹".

Les Egyptiens et avec eux les Kushites, ouvreurs des pistes asiatiques ont-ils pu conduire les Africains sur d'autres terres aussi éloignées que l'Espagne antique ? Peggy A. Brooks. Bertam a tenté de mettre en relation les exploits militaires de Taharqa et l'élargissement des contacts des Africains au Proche Orient, en Méditerranée orientale voire occidentale. Il

¹ Bishop A. C. Dunston, *The Black man in the old Testament*, p. 103. L'auteur n'a pas manqué de relever la résonance de ce contexte dans l'œuvre de Flavius Joseph, surtout dans les passages romancés. Concernant l'action de Moïse en Ethiopie, les guerres entre l'Egypte et l'Ethiopie. Le prolongement de ces thèmes dans Aïda, l'opéra de Verdi, sponsorisé par Ismael Pacha en 1871 ne lui a pas échappé (*op. cit.*, p. 107).

reste que les sources modernes et contemporaines sur lesquelles il s'appuie doivent faire l'objet de critiques plus approfondies¹.

Toutefois ces hypothèses hardies ont l'avantage de permettre, de comprendre que les tentatives ultérieures, comme celle du pharaon Nécho, qui, entre la fin du VII^e et le début du V^{ème} s. avant notre ère, lança une flotte avec des marins phéniciens pour la circumnavigation de l'Afrique. M'hamed Fantar² a du reste indiqué des pistes intéressantes sur les contacts entre Egyptiens et Carthaginois. Il a montré comment la nouvelle colonie phénicienne en Afrique a hérité des acquis d'une ancienne coopération égypto-phénicienne. Il a relevé des objets qui attestent ces relations : aiguières en bronze aux anses décorées de têtes coiffées à l'égyptienne et surmontées d'attributs égyptiens, des amulettes, des bijoux, des scarabées, en grand nombre et d'une grande diversité. Il s'est interrogé sur la présence des Egyptiens à Carthage. Si les données historiographiques ne lui permettent pas de répondre positivement, il n'en souligne pas moins la présence des anthroponymes Misry et Misrat (terme sémitique désignant l'ouest et par suite l'Égypte ; dans l'onomastique carthaginoise³. Si les aventures égyptiennes et kushites en direction de la Méditerranée occidentale sont moins relatées dans les sources pour le moment disponibles, il n'en est pas de même pour les régions du Proche Orient et de la Mésopotamie.

II-4-b. PERCEPTIONS MESOPOTAMIENNES ET ASSYRIENNES

Paul Goukowski a évoqué les premiers contacts contre Mésopotamiens et Egyptiens en soulevant leur incidence sur la perception des réalités

¹ "... Scholars are curiously silent on the travels of the Napataon kings outside of Egypt and Kush and their conquests along the way. Tough Trigger reports their influence throughout the Mediterranean Levant, including Cyprus (Triggek), it is only in a little known, seldom quoted, but exciting little book by Drucilia D. Houston that we find those kings described as having left their foot prints all over the globe.

Makharri, writing on the History of the Mohammadan Dynasties of Spain, cites a 15th chronical which places Taharqua in Spain sometimes around 700 BC...

According to Dungee, Strabo reports that Taharqua rivalled Ramsees II in his conquest, which extended westward to the Pillars of Hercules and eastward to the Assyrian domains (Dungee)". L'auteur évoque également les travaux de Van Sertima concernant la possibilité d'une influence jusqu'en Amérique du Sud (cf Peggy A. Brooks - Bertram in Van Sertima, a Egypt, child of Africa, p. 179 sq.

² M'hamed Fantar, « Présence égyptienne à Carthage », in Hommages à J. Leclant vol. 3 pp. 203 - 211.

³ Ibid p. 207.

africaines dans cet univers oriental. L'auteur a su montrer comment un déplacement s'est opéré dans l'identification du terme Melucha :

« Divers documents mésopotamiens rassemblés et traduits par E. Weidner mentionnent un pays Melucha que l'on identifie généralement avec le Bassin de l'Indus où fleurit entre 2500 et 1500 av. J. -C., une civilisation dont les fouilles de Harappa, Mohendjo-Daro et Lothal entre autres, ont permis de mesurer l'éclat et le rayonnement. Sous la dynastie d'Agadé, puis sous la IIIème dynastie d'Ur, la Basse Mésopotamie entretient, tantôt directement, tantôt par l'intermédiaire des royaumes maritimes de Dilmun et de Mekkan, des relations commerciales suivies avec cette contrée exotique. La ruine de Larsa, celle de Babylone et le Dilmun, envahies par les Kassites, l'effondrement enfin de la civilisation de l'Indus (dû, semble-t-il, à des phénomènes géopolitiques complexes aggravés par l'irruption des Indo-Européens) sont autant de catastrophes qui vers 1500 av. J. - C., mirent fin à ces relations commerciales. Il faut attendre le règne de Darius et l'expédition de Skylax pour que des contacts suivis se rétablissent entre le Sindh et le Moyen Orient.

Entre temps, la Mésopotamie s'était tournée vers la Syrie et l'Égypte pour obtenir l'ébène et l'ivoire qu'elle importait alors de l'Inde. Les lettres d'El Amarna attestent l'envoi de ces matières premières aux rois de Kudurmias (Babylone Kassite), d'Assyrie et de Mitani.

Or, dans ce Soudan d'où les Égyptiens tiraient des produits précieux, Rib Addi de Byblo appelle la Nubie « Melucha » et non Kush, tandis qu'un roi hittite réclame au pharaon des esclaves noirs de Melucha. Le toponyme (ou l'ethnique ?) Meluch était demeuré dans la langue diplomatique pour désigner le pays des Noirs d'où provenaient désormais les produits caractéristiques de l'Inde.

Mais on ne savait pas encore, dans les chancelleries, qu'il existait loin vers l'Est un autre pays de Melucha, car lorsque Tikulti-Minurta d'Assyrie se proclame « roi de Tilmun et de Melucha, roi de la mer d'en haut et de la mer d'en bas », il affirme sa souveraineté non point sur le Soudan, mais sur le Mésopotamie et le Golfe Persique jusqu'à cette ultima Thule qu'était pour lui Melucha.

Ainsi, dans la seconde moitié du III^{ème} millénaire, Melucha désignait à la fois les dépendances secondaires de l’Égypte et une contrée lointaine, au-delà du Golfe persique, avec laquelle le Moyen Orient n’entretenait plus guère de relations, mais dont il gardait un souvenir sans doute embelli de légendes. Ces deux pays situés aux extrémités du monde connu, n’avaient d’autre point commun que d’être habités par des Noirs et de fournir les mêmes produits précieux »¹.

L’auteur pense que cette confusion est à l’origine du regard homérique sur les Noirs établis sur leur double domaine du levant et du couchant². En tout état de cause, il est intéressant de noter, et Goukowski l’a fait, que nous assistons à un phénomène de transposition que l’on va retrouver à propos de l’utilisation des termes « Éthiopie » et « Inde » dans la géographie tardive, surtout celle de la période romano-byzantine. La remarque de Goukowski à propos de Melucha est rapportée également par Herzfeld, mais avec une insistance sur l’Égypte. L’exploitation des mêmes sources mésopotamiennes a permis à ce dernier d’indiquer que la partie occidentale de l’Afrique du Nord était déjà connue des Assyriens.

*"Some details borrowed from the Sargon legend are not attested in the texts at our disposal, yet they are no free inventions of the redactor, but come from a version richer than ours Melucha, which appears twice in these passages, but is absent from the itinerary proper, means here Egypt. More striking is I,31 : the « sad sihip same, the mountain on which heaven rests as frontier, the name implies that the heaven touched the earth here. The mountain is the Atlas »*³.

Une lecture attentive des sources reproduites par Pritchard dans ses Ancient Near Eastern Texts relating to the Old Testament (ANET) permet de noter que Sargon est dit roi de Kis⁴ ; il s’agit là d’une contrée mésopotamienne. Nous remarquons donc que les Mésopotamiens n’utilisent

¹ P. Goukowski. "Les juments du roi Erythreas", in *Revue des Etudes Grecques* Tome I. XXXVII, pp. 113 - 115.

² La question est plus complexe à notre avis, car dans la réflexion il faut tenir compte, à chaque époque, à chaque période du niveau d’information, non seulement des Préhellènes, mais aussi des Hellènes. Quand on ajoute à cela que l’analyse de la composition et du contenu des textes homériques est des plus ardues, on conviendra qu’il faudra avancer sur cette question avec beaucoup de prudence.

³ Herzfeld, *op. cit.*, 1968.

⁴ Pritchard, ANET, Princeton Univ Press, 1995, p. 268

pas souvent le terme "Kus" pour désigner le Soudan, en cela ils nous permettent d'éviter la confusion que l'on perçoit dans la Bible et qui a conduit à ce que l'identification de ce toponyme et des souverains qui lui sont attachés, par exemple Nemrod, ait pu poser de sérieux problèmes¹. Toutefois dans certains textes, le Soudan, ou la Nubie, est appelé Kusu². Dans certains passages comme dans ce texte en l'honneur de Sargon I, les identifications de Melucha et de Magan sont difficiles ; il est possible d'envisager l'Arabie³. Dans les Annales de Sargon II (721-705), la différence est nette entre l'Égypte (Musru, proche du terme biblique Mesraem) et Meluhla. Mieux, le texte montre toute la haine que le souverain assyrien nourrit à l'égard de son adversaire égyptien, un certain Ashdod, mentionné du reste dans la Bible (cf Rois, II., 17,4) et dont l'identification a posé de sérieux problèmes⁴. Le roi égyptien se réfugie au Soudan, Meluhla, troublant la quiétude des bienheureux Ethiopiens. Le souverain soudanais, craignant le courroux des Assyriens, va déporter l'Égyptien, si l'on en croit la version assyrienne des faits. Dans la narration du siège de Jérusalem par Senna Cherib (704-681), l'Égypte est encore appelée Mus(u)ru, et c'est Meluhla qui lui apporte aide et assurance⁵. Dans la narration des campagnes d'Ashurbanipal (668-633), on a l'impression, comme dans la Bible, qu'il y a un doublé Magan Musur pour désigner l'Égypte ; et Kusu et Meluhla sont utilisés pour désigner les pays situés au Sud de l'Égypte. La liste des adversaires égyptiens est longue en passant par le célèbre Taharka jusqu'à Mantimanhe, roitelet de Thèbes⁶.

II-4-c. L'EXPERIENCE PERSE

Les Perses héritent donc d'une expérience sur l'Égypte. L'intérêt d'une étude sur les rapports entre les Perses et l'Afrique est grand, car ces derniers sont intervenus en Afrique à plusieurs reprises et ces relations, malgré

¹ Voir notre thèse de 3^e cycle, p. 115.

² (4) Anet, p. 292.

³ *Ibid.*, p. 268.

⁴ Voir H. Ranke, *Keilschriftliches Material Zur altaegyptischen Vokalisierung* p. 38. ou Helene von Zeissl, *Äthiopien und Assysen in Aegypten*, Beiträge Zur geschichte des ägyptische Forschungen, hert 14, 1944, p. 18 ff.

⁵ ANET, p. 287

⁶ *Ibid.*, p. 294

quelques interruptions assez longues, ont été constantes dans l'Antiquité, voire aux temps modernes, si on a l'esprit l'apport perse dans le peuplement des Comores et leur présence dans le mythe shirasi par exemple¹.

Les Perses ont occupé l'Égypte à plusieurs reprises au VI^e s avant notre ère, puis au V^{ème} et au IV^{ème} siècle. Ils ont essayé d'aller vers l'Est. Hérodote, dans son livre III, ch. 19, évoque l'abandon du projet vers Carthage. Ils vont revenir en Égypte au VI^{ème} siècle de notre ère au détriment des Romano-Byzantins et juste avant l'arrivée des Arabes. Avant de revenir, dans notre troisième partie, sur l'intervention perse, sassanide, en Afrique à la fin de l'Antiquité, dans le contexte des rivalités entre Axoum Byzance et la Perse, nous allons insister ici sur la période achéménide. Hérodote, toujours dans son livre III 21, 25, évoque le conflit entre Perses et Kushites et il rapporte l'avertissement que le roi des Ethiopiens donne au souverain perse, Cambyse, qui apparaît sous des dehors peu flatteurs².

« Cambyse ne tient pas compte du conseil, son armée ne put franchir le Bahr El Haggard et dut se replier avec de lourdes pertes. Pourtant les Perses ont compté les habitants de Koush parmi leurs sujets. Un écusson est réservé aux Africains sur le socle décoré des peuples de l'Ethiopie socle, de la magnifique statue de Darius exhumée à Suse. On peut admettre qu'une frange de la Nubie resta dans leur obédience. Des contingents Koushites se trouvent dans les armées de Darius et de Xerxès. On mentionne également des présents d'or, d'ébène, de défenses d'éléphants et même des enfants. Ainsi donc les antiques « tributs » autrefois consignés par l'Égypte s'en seraient allés jusqu'à Persépolis et Suse »³.

Les Egyptiens eux-mêmes sont parmi les travailleurs déportés ou « coopérants techniques »⁴. Hérodote précise que les Ethiopiens livraient et livrent encore de son temps « tous les deux ans, deux chénices d'or non pressé par le feu, deux cent billes d'ébène, cinq jeunes garçons éthiopiens et vingt défenses

¹ Voir brochure n°2 du séminaire de DEA. Histoire des sociétés africaines, 1976. Université Paris I, Paris VII et Paris VIII, p. 86. le texte d'A. Moutailler « Le mythe shirazi aux Comores ».

² Posener signale que l'analyse des inscriptions hiéroglyphiques montre que le règne de Cambyse n'aurait pas été aussi catastrophique et sanguinaire qu'ont voulu le faire croire les auteurs classiques, en particulier Hérodote, Diodore et Strabon (Posener, la première domination perse, 1936 p. 175). A notre avis, il est vrai qu'il faut être prudent dans l'exploitation des sources grecques, mais il semble que les auteurs grecs ont été plus indépendants que les rédacteurs des textes hiéroglyphiques, partisans, pour ne pas dire fonctionnaires, de « establishment ».

³ Leclant, HGA, vol. II., p. 303 - 304.

⁴ R. T. Hallock mentionne cette présence dans les textes dits de voyage qui eux-mêmes donnent certaines informations économiques, par exemple sur le type de rémunérations : cf. The evidence of the Persepolis tablets, pp 28 - 29.

a'éléphants » (Hérodote III, 97). L'Égypte est appelée Mudraya en vieux perse¹. Herzfeld signale des inscriptions de l'époque achéménide qui mentionnent aussi bien Kus (Kusiya) que le pays de Pount (sous la forme Putiya)². Ce dernier terme est également utilisé dans l'Avesta à deux reprises, une première fois dans la liste des étrangers, nouveaux adeptes de la religion de Zoroastre et de Vitaspa, et une seconde fois pour décrire les mouvements des eaux autour de la Mer Rouge et l'Océan Indien³.

Sous Darius, sur la liste des peuples soumis et apportant un tribut au grand Roi, des Africains noirs sont représentés offrant des défenses d'éléphants, un okapi, de l'encens. Sur la liste des peuples en procession devant Xerxès, les Égyptiens, les Kushites et les Puntites sont encore représentés. L'Égyptien porte une longue épée, les habitants du pays de Punt ont des traits proches de ceux des Arabes, mais différents d'eux par leur accoutrement ; ils portent des peaux d'animaux (panthères) et tirent une sorte de bouquetin qui a une corne en torsade et ont un char conduit par une paire de poneys. Herzfeld en déduit que les Puntites ressemblent plus à des Arabes qu'à des Nègres⁴. La remarque de Montet sur Pount (cf. *supra*) permet de dépasser l'apparente contradiction. L'approfondissement de l'étude des relations entre l'Égypte et l'Arabie pré-islamique peut aider mieux à comprendre les soubassements de la confusion⁵. Le problème devient encore plus complexe quand on note une identification de Puntiya avec la Libye, reprise par Cook⁶. Dans la tablette de Persépolis relatant un des hauts faits d'armes de Xerxès (485-465), Puntu est nommé avec Misr et Kusiya. Pritchard, lui aussi, a traduit Punt par Libye⁷. A notre avis, c'est Herzfeld qui a raison sur ce point en faisant la distinction entre Libye et Punt :

¹ Herzfeld, *op. cit.*, p. 284.

² *Ibid.*, p. 283.

³ *Ibid.*, p. 285.

⁴ *Ibid.*, p. 364.

⁵ Christian Robin a montré que l'Égypte est mentionnée dans des inscriptions sud arabiques peu nombreuses. Elles sont souvent en relation avec le commerce caravanier que développe la tribu des Ma' in aux époques perse et hellénistique (cf. « L'Égypte dans les inscriptions de l'Arabie méridionale préislamique », in *Hommages à Leclant*, vol. 4., pp. 299 - 301.

⁶ J. M. Cook, *the Persian Empire*, SM Dent J. sons LTD, London, 1983, p. 58, 64.

⁷ ANET, p. 316.

"The biblical conception of Put-Kus-Misrayim corresponds exactly to the old Iranian, with Babylone as origin of both-Libya-Lud did not appears as Imhw in the Eg-version of the Suez inscription. Even if Lub did not appear at the side of Put. Put could never be another name of Imhw (as G. Posener assumes). In the sixth century B.C, the group Krka, Maciya, Putiya, Kusiya has the same value as 2000 years earlier Tilwun, Magan and Meluha, or as the title of the late Assyrian kings e.g. Esarhaddon sar sarri tilmun mat makkan mat meluhhe"¹.

Nous dirons donc que ces sources, surtout les sources iconographiques, ont rendu sous des traits réalistes les peuples connus par les Perses et parmi eux les Africains et les produits du sol africain, comme l'a bien souligné Cook :

"The different types of horses, chariots, and camels, the Zebras and the antelope and giraffid from Africa have been depicted with perceptiveness as also the dress, equipment and hair styles of different people ; and several more or less distinct ethnic physiologies are rendered. The offerings brought were not doubt typical. Some, like the ivory tucks from Kush and the pots (presumably of gold dust) from Sind being distinctive, whereas metal work, caskets and cloth were brought from different regions of empire. Much of the detail is realistic. But there is a good deal that is a symbolic"².

CONCLUSION

Ce parcours des sources internes (égyptiennes essentiellement) et externes (hébraïques et mésopotamiennes), couvrant une durée qui va de 2000 av notre ère, date des premières sources écrites égyptiennes, jusqu'au V^{ème} Siècle avant notre ère (premières interventions perses en Afrique), nous a permis de tirer plusieurs enseignements :

1-Nous avons pu recenser beaucoup de termes de toponymie et d'ethnonymie africaines. Certains toponymes sont d'origine africaine, Kmt, Kus, Pount, Yam sans oublier la liste des nombreuses villes, surtout d'Égypte. D'autres sont d'origine étrangère, Misram pour l'Égypte, Melucha pour l'Égypte ou le

¹ Herzfeld, p. 284.

² Cook, p. 164.

Soudan. Les ethnonymes sont d'origine africaine : Medjaw, les archers nubiens, les Nehesiou du Soudan, les Tehenou de la Libye etc.

2- Nous avons pu avoir une idée du degré d'organisation de certaines sociétés africaines surtout en l'Égypte, qui a été une puissance « internationale » et qui, a dans sa mouvance, entraîné d'autres entités africaines kushite, puntite, libyenne, etc.

Si, dans l'ensemble, les interlocuteurs étrangers ont souvent pris l'Égypte comme cible de leurs imprécations, elle le leur a bien rendu du reste¹, il est arrivé que les adversaires de l'Égypte épargnent les autres entités en les idéalisant un peu. Les sources laissent deviner aussi le degré d'organisation des autres entités tout aussi structurées que l'égyptienne, le cas de Kus est net. L'information sur les relations interafricaines n'est pas négligeable, du moins pour ce qui est des relations entre l'Égypte et les régions du Haut Nil, l'Égypte et la Corne de l'Afrique, l'Égypte et les populations vivant dans le désert libyque ou arabe (appelé aussi égyptien). La liste des produits que l'Égypte tirait des autres régions africaines (or, ivoire, ébène) nous informe sur le volet économique des ces relations.

Les relations entre l'idéologie, l'économie, la géographie et la politique sont bien illustrées par les recherches sur l'or, comme l'a si bien analysé le professeur Vercoutter. Il a rappelé que l'or est associé au soleil, au pouvoir royal, que son exploitation remonte aux trois proto royaumes préhistoriques qui auraient existé en Haute Égypte dès le IV^{ème} millénaire. Dans les recensements de richesses à l'Ancien Empire, l'or est mis sur le même plan que les terres cultivables. Même si la production venant du désert arabe près des ouadis Hammamat et Qena est réelle, il convient d'ajouter d'autres zones, dans le Soudan septentrional par exemple².

¹ Frère J. C., « Le démon. évolution du mal à travers quelques personnifications » in *Cahiers Etudes Catares*, 1976, n°70, pp. 3 - 14.

² J. Vercoutter « or et politique », in *Hommages à J. Leclant*, vol 2, pp. 403 - 410.

L'extension de la recherche a permis de voir que ces produits étaient connus des non Africains, en particulier des Mésopotamiens qui ont cherché à les avoir eux aussi, suivant deux modalités :

- soit de manière pacifique, donc de manière indirecte à travers leurs relations avec l'Égypte ;
- soit de manière directe en essayant, une fois installés en Égypte, de percer plus au sud, pour des raisons stratégiques, militaires et/ou économiques. Nous avons tenté de montrer les limites de ces tentatives, limites imposées par les difficultés du terrain et par l'éloignement des bases arrière ;

3- Nous avons pu avoir une esquisse d'anthropologie physique, surtout à travers les sources iconographiques, tant pour le type égyptien que pour les autres populations africaines avec leurs spécificités. La première mention écrite des Pygmées dans les sources égyptiennes est un fait important à retenir. D'autres dimensions de l'anthropologie sont illustrées par des sources égyptiennes. C'est ainsi que Théophile Obenga qui définit l'anthropologie comme « *l'étude vraie de l'homme, c'est-à-dire... l'image conceptuelle qu'une société se fait de l'être humain* », a fait ressortir la profonde parenté culturelle qui existe dans ce domaine entre l'Égypte antique et le reste de l'Afrique noire¹. Une étude fine lui a permis de faire ressortir l'articulation des conceptions biologiques, métaphysiques, psychologiques, les traits de caractère, de personnalité etc. A. Moussa Lam a prêté attention à l'onomastique, plus précisément à l'anthropologie qui lui a permis de détecter les affinités dans l'expression des nuances de couleur pour identifier des personnes appartenant à la même famille² ;

4- Nous avons pu noter certains éléments de la faune africaine : les ovins, les bovins, le chacal, le crocodile, l'hippopotame, l'éléphant, les serpents, l'antilope, la girafe, différents oiseaux etc. Sur ce dossier les peintures rupestres du Sahara nous permettent

¹ Th. Obenga, « Anthropologie pharaonique. textes à l'appui. » in *Ankh* n°6 - 7 - 1997 - 1998, pp. 9 - 53.

² A. Moussa Lam « Quelques remarques sur les noms de personnes dans l'Égypte ancienne » in *Annales de la FLSH* de l'Université de Dakar, n°13. 1983. pp. 143 - 152

également d'avoir des indications complémentaires¹. Ces mentions d'éléments de la faune africaine sont faites dans un contexte qui permet de les associer à des phénomènes culturels, à savoir qu'ils incarnent souvent la ou les divinités du terroir, voire du pays considéré. (cf vol III illustrations, 1^{ère} série) ;

5- Nous avons pu mesurer les limites des sources écrites et iconographiques pour la connaissance des autres régions africaines hors de la mouvance égyptienne. Le grand mystère qui a entouré l'origine des eaux du Nil est un exemple édifiant sur les limites des sources africaines elles-mêmes, surtout celles des sources écrites. Fort heureusement d'autres civilisations productrices d'autres sources ont pu nous fournir des informations complémentaires ; parmi elles la civilisation grecque occupe une place de choix.

¹ Cf. Mauny, Peintures et inscriptions rupestres de l'Ouest africain, Dakar, Grande imprimerie africaine, 1954.
Voir aussi Huard I ... « Trente ans de recherches rupestres au Sahara méridional », in Mélanges Mauny, Paris, Société française d'histoire d'outre mer, 1981, Tome I, p. 37 sq.

UNIVERSITÉ CHEIKH ANTA DIOP DE DAKAR - SENEGAL
FACULTÉ DES LETTRES ET SCIENCES HUMAINES
DEPARTEMENT DES LANGUES ET CIVILISATIONS ANCIENNES

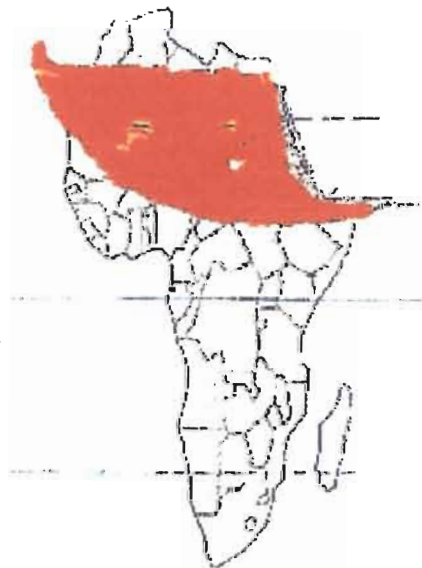


THÈSE DE DOCTORAT D'ETAT

REGARDS CROISÉS SUR LA GEOGRAPHIE ANCIENNE DE L'AFRIQUE

Eclairages internes

(sources égyptiennes, traditions orales, archéologie et linguistique africaines)
et externes (sources gréco-latines et proche-orientales)



Volume 2

Présentée par : **Babacar DIOP Buuba,**
Maître Assistant à l'UCAD (SENEGAL)

Département des Langues et Civilisations Anciennes

Sous la Direction de : **Raoul LONIS**

Professeur Emérite de l'Université de Nancy II (FRANCE),

Année Universitaire 2001 - 2002

TROISIEME PARTIE
LA MOUVANCE GRECQUE

TABLE DES MATIERES DU VOLUME II

IIIe. Partie la mouvance grecque	p. 158
III.1. Typologie des sources	p.161
III.2. La place centrale de l’Egypte	p.165
III.3. Diasporas africaines et grecques	p.173
III.4. Contextes et éclairages	p.183
III.5. Continuité et rupture	p.185
III.6. Mythes, histoire et géographie	p.192
III.7. L’Afrique au bout du monde	p.196
III.8. Faune et flore comme éléments d’identification	p.202
III.9. Quelle esquisse de représentation	p.204
III.10. A la conquête de l’Ouest	p.209
III.11. Une Afrique diverse et complexe	p.233
Conclusion de la 3^e partie une transition décisive	p.254

DE TROIE A SIWA

L'étude des sources égyptiennes nous avait amené à évoquer leur réfraction sur les sources grecques et plus tard latines voire arabes¹. Leur impact sur les sources grecques est peut-être plus net ou plus massif, tant les relations entre les deux univers ont été profondes ; leur étude s'avère d'autant plus décisive que les autres univers (latin et arabe par exemple) ont bénéficié du relais grec. Une étude des relations égypto-grecques est un exercice redoutable, car la fixation du terminus « a quo » n'est pas aisée, celle du terminus « ad quem » non plus. Les implications de notre démarche qui consiste à établir des bilans par étapes, à traiter les sources en relation avec les contextes régionaux et internationaux, à faire ressortir des centres et zones d'intérêt, nous ont amené à choisir comme point de départ les relations entre l'Égypte et les « Préhellènes » entre le IIIe et le IIe millénaire et comme arrêt provisoire la fin de la période hellénistique (Ier siècle avant notre ère).

Ce choix indique une fois de plus que notre critérium n'est pas linguistique. En effet, de même que la mouvance égyptienne nous avait amené à voir recours aux sources mésopotamiennes, hébraïques et perses, de la même manière la mouvance grecque est une opportunité pour revenir sur les sources égyptiennes, perses, hébraïques, les sources phéniciennes et carthagoises. Dans le cadre des relations entre l'Afrique et l'Europe antiques, Grecs et Egyptiens sont perçus à la fois comme producteurs et consommateurs de produits littéraires, mais aussi comme témoins directs ou comme relais d'informations plus ou moins mythiques, plus ou moins romanesques, plus ou moins réalistes. Les Grecs ont été non seulement des témoins oculaires, mais en plus ils nous ont transmis des informations d'origine africaine (égyptienne, carthaginoise, saharienne, sahéenne, nilotique) et étrangère (perse par exemple). A. Bourgeois avait souligné à juste titre ces dimensions particulières des sources grecques :

¹ Voir 2^e partie.

« Si les Grecs n'ont pas été les premiers à s'intéresser à l'Afrique, reconnaissons qu'ils ont été dans les premiers, et en tout cas avec bien plus de persévérance, disons de « passion », que tous les autres. Qu'ils ne se sont pas bornés à une approche prudente, distante et superficielle de la terre d'Afrique, mais que leurs voyageurs, historiens, géographes ont toujours cherché à entrer en contact avec les hommes à les connaître, à se lier avec eux...
 [...] Si quelque relation d'un voyage accompli par d'autres a été sauvée de l'oubli, c'est bien aux Grecs qu'on le doit, car ce sont eux qui, dans leur zèle, nous ont conservé, traduit, transmis les récits ou rapports de leurs devanciers étrangers »¹ (on aurait pu ajouter africains).

Une revue des études sur la question peut permettre d'être édifié sur :

- La typologie des sources.
- L'orientation des travaux et les points de focalisation.
- Les contextes géopolitiques.
- La qualité de l'information (mythique, géographique, et anthropologique).

III.1. TYPOLOGIE DES SOURCES

Le recueil de Félix Jacoby, die Fragmente der Griechischen Historiker², permet de relever des informations concernant l'Égypte, l'Éthiopie, la Libye, Carthage, Cyrène etc. La moisson n'est pas portion négligeable, comme l'a bien souligné E. Mveng : « sur les 943 pages de textes réunis dans la partie III de l'œuvre de Jacoby, 276 sont consacrés à la seule Égypte, 60 à l'Afrique Noire (Éthiopie), 9 à la Libye, 8 à Carthage soit un total de 355 pages ; ce qui dépasse largement le tiers de l'ensemble »³. Des recueils plus spécifiques concernant les auteurs comiques, les poètes, grammairiens, et des fabulistes, donnent des compléments utiles. La poésie épique depuis la période archaïque (Homère) et jusqu'à la période hellénistique (Lycophoron de Chalcis) permet d'entrevoir la place des « topoi » africains dans

¹ A. Bourgeois, La Grèce antique devant la Négritude, Paris, Présence Africaine, 1971 P. 10.

² F. Jacoby, F.G.H. Berlin. Weidemann, puis Leiden, Brill, 1923 – 1958.

³ E. Mveng, op. cit. 1972 p. 13.

l'imaginaire de certains Grecs : le genre dramatique, dans sa version tragique avec Eschyle, Sophocle, ou comique avec Aristophane, Alexis, Ménandre, prolonge les traditions homériques sur Memnon, le prince « éthiopien », sur les pygmées, etc. Il permet de noter des mentions complémentaires, bien que assez souvent vagues sur les questions géographiques et anthropologiques. La poésie lyrique de la période archaïque (Mimnerme, Simonide de Ceos, Pindare) ou hellénistique (Théocrite de Syracuse, Callimaque de Cyrène) reflètent les mêmes intuitions sur des réalités africaines et allusions à des personnages mythiques. Les mythographes de la période hellénistique (Apollodore), les fabulistes de l'époque archaïque (Esopé), dans des versions transmises à l'époque hellénistique par exemple (Démétrios de Phalère), invitent à imaginer la présence d'Africains sur le sol grec.

Le genre hermétique, la littérature des oracles, permettent de relever la place des Egyptiens, Ethiopiens et Libyens dans des visions eschatologiques. Des médecins de la période classique (Hippocrate) ou hellénistique (Asclépiade) informent sur la pharmacopée africaine, sur l'application aux Africains des théories physiocomonistes et physiologiques. Les philosophes depuis la période archaïque jusqu'à la période hellénistique, prennent prétexte du contre point africain pour livrer les certitudes et/ou doutes sur le monde physique, animal et végétal, les institutions etc. Xénophon de Colophon, Platon, Aristote se sont livrés à cet exercice. Les géographes et cartographes depuis la période archaïque (Hécatee) jusqu'à la période hellénistique (Eratosthène, Hipparque, Posidonius) aident à mieux repérer toponymes, ethnonymes, positions géographiques et distances. Les historiens de la période classique (Hérodote, Xénophon) et hellénistique (Arrien, Agatharchide, Diodore) donnent des informations plus détaillées, exposent des controverses sur les représentations géographiques et situent l'Afrique dans les conflits et contextes régionaux ou sous régionaux.

Les périple ou circuits maritimes et d'autres récits d'aventures couvrent les périodes archaïque (Périple des Phéniciens du Pharaon Nécho), classique (Périple de Scataspès le Perse) et hellénistique (Eudoxe de Cyzique). Ils offrent l'avantage et l'inconvénient d'être parfois transmis ou évoqués par d'autres auteurs de

l'antiquité, parfois recopiés sous forme de manuscrits dont il n'est pas toujours facile de faire l'historique. L'intérêt porté par la littérature grecque classique en direction de l'ouest du continent va se poursuivre à l'époque hellénistique, puis romano-byzantine et s'élargir à la côte orientale. Cet élargissement constant de la vision des Grecs s'explique par plusieurs facteurs, parmi lesquels on peut noter :

- leur implantation sur une partie de la Libye à Cyrène¹ et sur une portion de l'Égypte à Naucratis, à l'époque de la seconde grande vague de colonisation grecque, celle de l'époque archaïque², vague qui a suivi celle de la période mycénienne. Il en a découlé une réduction simpliste des frontières africaines.
- la rivalité avec les Phéniciens qui les a poussés à essayer d'en savoir un peu plus sur le continent, voire sur les performances et les établissements de leurs concurrents. Il s'agit là d'une course poursuite menée aussi bien par des Grecs de l'Hellade que par ceux des colonies dont, Marseille³.

Jean Paul Morel a bien noté la place de l'Afrique dans les relations entre ces pôles commerciaux de la Méditerranée occidentale. Il formule ainsi son hypothèse :

« Un commerce direct (et modeste) du vin ou d'autres denrées alimentaires entre les deux villes a pu aussi trouver sa place à l'intérieur d'échanges qui auraient concerné essentiellement, par exemple, d'un côté les produits de l'Afrique profonde, tels que l'or, et de l'autre, l'étain drainé depuis les côtes d'Armorique ou de Bretagne »⁴

¹ Herodote, IV, 145-205 relate la fondation de la colonie de Cyrène que l'on situe généralement au VIIe av. J.C. Des Cyréneens auraient réalisé des exploits lors de compétitions de course de chars sur le territoire grec (Pindare *Pyth.* IV 5-9). Sur l'analyse du récit d'Herodote, Claude Calame a produit un article intéressant intitulé : « Mythe, récit et histoire : le récit hérodoteen de la fondation de Cyrène » in *Métamorphoses du mythe en Grèce antique, Religions en perspectives* n 4, pp 105-125. Sur la vie politique à Cyrène au IVe on peut se reporter à L.A Thompson and J. Fergusson, "Citizenship and democracy in the fourth century Cyrene" in *Africa in classical antiquity. Nine studies*, pp. 99-109.

² A. Ballabriga souligne cet aspect : « Or pour les Grecs de l'époque archaïque et classique la Cyrénaïque constitue la Libye par excellence. Bien que le Delta et la Cyrénaïque soient séparés par quelques mille kilomètres de désert et en fait situés de part et d'autre du cercle égéen, au Sud-est et au Sud-ouest, il pouvait arriver que les Grecs confondissent ces deux merveilleux pays d'un Sud lointain. Ainsi dans sa IV Pythique, Pindare fait proclamer à la magicienne Médée qu'un des descendants de l'Argonaute, Euphamos, recevra un oracle d'Apollon l'engageant à "conduire" des vaisseaux de nombreux colons vers la grasse région du Nil, sanctuaire du fils de Cronos. D'après le contexte, cette prophétie se rapporte de toute évidence à la fondation de Cyrène » (A. Ballabriga, *le Soleil et le Tartare*, p 187).

³ J. Desanges insiste sur ce contexte dans *Recherches sur les activités des Méditerranéens* pp.24-25 en analysant le périple d'Euthymène de Marseille. A. Ballabriga mentionne de son côté. « Alors que les Grecs étaient installés à Massala et que la Libye occidentale était aux mains des Phéniciens, c'est sur cette dernière que l'on s'efforçait de recueillir renseignements et traditions » (A. Ballabriga, op. cit. p 229).

⁴ J Paul Morel, *Actes du IVe Colloque international sur l'Histoire et l'Archéologie de l'Afrique du Nord*, CTHS, T1, p.73.

- La rivalité avec les Perses va jouer le même rôle : expéditions et initiatives diplomatiques¹ pouvaient aider à contre-carrer la puissance perse qui avait pris une certaine avance. Ce contexte de rivalités entre les Perses, Grecs et Phéniciens, permet de comprendre qu'un document comme le Périple de Skylax, présenté comme perse, puisse être décodé comme ayant des noyaux carthaginois ou grecs ; cette hypothèse a été examinée par Desanges et Lonis². Il faut ajouter dans ce contexte l'enjeu égyptien et l'incidence que les informations d'origine égyptienne ont pu avoir³. La masse d'informations ainsi accumulée va permettre l'accélération des réflexions critiques sur la connaissance de l'Afrique, sur les relations entre l'Afrique et l'extérieur, voire sur le dynamisme interne des sociétés africaines. L'usage de cette faculté, la fonction critique par les Anciens, relayée par celle des Modernes et des Contemporains, va permettre par delà les aléas de l'affabulation, du camouflage intéressé, et de l'erreur, de saisir les écarts dans la fiabilité ; car il est manifeste que les aèdes ne reproduisent pas toujours les précisions des navigateurs⁴, les relations des historiens n'offrent pas toujours les détails techniques auxquelles les géographes, surtout les cartographes tiennent

¹ Voir Pierre Salmon, *La politique égyptienne d'Athènes* (VIe-Ve s. av. J.C), Bruxelles, Palais des Académies, 1965.

² Analysant le texte du Pseudo Scylax, Desanges accepte que cet auteur ait pu utiliser des traditions puniques gaditanes (*Recherches sur l'activité des Méditerranéens* p. 26) Mais il est conscient de la complexité du problème : "...le Périple d'Hannon, tel qu'il nous est parvenu peut fort bien avoir utilisé le Périple du Pseudo-Scylax, ou du moins une partie de la source punique de celui-ci,..." (ibidem).

R. Lonis est revenu sur la place du Pseudo Scylax dans le débat autour du Périple d'Hannon, et s'est prononcé sur l'hypothèse d'une double source grecque, et punique (hypothèse défendue auparavant par Carcopino). Pour lui ce sont les sources littéraires (Homère, Hérodote) qui ont exercé une influence certaine sur des thèmes précis : caractère sacré des Ethiopiens, leur taille et beauté, le mode d'élection de leur roi, leur alimentation. Toutefois il a apporté des nuances dans le traitement de cet héritage : chez le Pseudo Scylax, c'est l'ivoire qui est valorisé et non l'or (comme chez Hérodote), ces Ethiopiens occidentaux sont de bons cavaliers, ils sont habiles à la guerre etc. (Raoul Lonis, "les Ethiopiens du Pseudo Scylax : mythe ou réalité historique", in *Mélanges Mauny* 1981, T1 p 385.

³ Frédéric Colin, après avoir analysé le récit relatant le périple de Sataspès (Hérodote IV, 43) et combinant des données internes et externes au texte, aboutit à la reconstitution suivante : Sataspès et son eunuque auraient eu un équipage égyptien et, après l'échec de leur expédition sur les côtes occidentales de l'Afrique, auraient inventé leur récit en s'inspirant des informations glanées auprès des marins égyptiens de leur équipage. "*Apprenant les prétendues difficultés de navigation propres à l'océan Indien, sur lesquelles les Egyptiens, sans doute peu enclins aux aventures atlantiques, insistèrent peut être lourdement, ce qui pourrait expliquer le découragement de l'Achéménide, Sataspès les transpose d'un océan à un autre dans son rapport à Xerxès*" (cf. Fr. Colin " le récit de Sataspès s'inspire-t-il des sources égyptiennes ? in *ZPE*, 82, 1990 p 295.

⁴ « Le savoir des aèdes ne prend pas d'abord en compte les savoirs nautiques que certains navigateurs pouvaient posséder sur l'au-delà d'Ithaque... » (A. Ballabriga, *Le Soleil et le Tartare*, p 39).

L'auteur analyse les données contenues dans le 2e chant de l'Iliade, le « catalogue des vaisseaux » et l'hymne à Apollon.

tant, encore que la frontière soit tenue entre le réel et l'imaginaire ; l'essentiel étant que la critique permette de saisir les mouvements d'idées¹.

C'est cette ampleur et cette complexité qui rendent nécessaire la prise en compte des différents contextes pour mieux démêler l'écheveau. Nous avons déjà évoqué différentes phases des relations égypto-grecques depuis le troisième millénaire avant J.C jusqu'à la période archaïque. Ces relations sont-elles de la même nature que celles des périodes classique et hellénistique ? Concernent-elles toutes les régions d'Afrique à chacune de ces périodes.

III.2. LA PLACE CENTRALE DE L'EGYPTE

L'intérêt accordé à l'Égypte ancienne dans les sources grecques est aussi ancien que la littérature grecque. Et c'est à juste titre que Christian Froidefond a fait débiter l'étude du mirage égyptien dans la littérature grecque par Homère et l'a conduite jusqu'à Strabon². Si on intègre dans la réflexion l'apport des sciences auxiliaires (archéologie, iconographie) et l'analyse des détails géographiques et culturels, on est amené non seulement à remonter plus loin dans le temps, à une époque antérieure aux débuts de la littérature grecque dans sa forme écrite, mais encore à distinguer l'Égypte et les autres entités africaines. La thèse principale de Jean VERCOUTTER sur l'Égypte et le monde égéen préhellénique constitue, à n'en pas douter, une des retrospectives qui sont allées le plus en profondeur dans l'étude systématique des relations entre l'Égypte et la Grèce³.

Vercoutter a souligné l'importance des sources égyptiennes et justifié le recours à elles⁴. Une analyse des matériaux disponibles permet de distinguer les sources archéologiques, épigraphiques, littéraires et quelques rares documents administratifs ; leur utilisation en matière de géographie

¹ Ballabriga signale la critique qu'Hérodote (IV, 36) a adressée aux cartographes qui l'ont précédé sur la forme de la terre et sur ses superficies (Ballabriga op. cit. p. 148).

² Christian Froidefond, le mirage égyptien dans la littérature grecque d'Homère à Strabon, Gap, Orphys, 1971.

³ J. Vercoutter, L'Égypte et le monde égéen préhellénique : Etude critique des sources égyptiennes, Le Caire imprimerie de l'IFAO, 1956.

⁴ id. ibid. p. XII.

historique et de relations internationales dans l'Antiquité s'est avérée féconde. Toutefois la prudence dans leur maniement a été recommandée par l'auteur. Quelques observations faites par l'égyptologue français au sujet des tombes de Rekhmaré et d'Ouseramon, personnages du Nouvel Empire, lui avaient permis de remarquer la forme « palimpseste » des figurations.

« Le tribut égéen, et lui seul parmi les quatre tributs représentés, a été complètement effacé par les artistes égyptiens et remplacé par d'autres figurations... [...] une seule raison a pu déterminer les artistes à reprendre un registre entier de figurations : l'arrivée en Egypte d'un groupe d'Egéens qui leur donna l'occasion de voir des étrangers qu'ils ne connaissaient peut-être que par les représentations de tombes plus anciennes »¹.

Même si le professeur Vercoutter a tenté de croiser les éclairages égyptien et égéen, force est de constater que la comparaison des données quantitatives et qualitatives, penche en faveur du côté égyptien², d'où les autres précautions à prendre dans l'exploitation des sources. Dans ce genre de travail, il est tentant de faire des développements unilatéraux en se focalisant sur un type de sources, et surtout à partir du foyer qui nous est le plus familier³. La tranche chronologique étudiée par le professeur Vercoutter a concerné les XVIII^e et XIX^e dynasties égyptiennes. Les rapports antérieurs entre la civilisation égyptienne et minoenne ne sont, à son avis, attestés que par l'existence d'objets égyptiens retrouvés dans des sites crétois⁴.

Toutefois la prise en compte de tous les éléments d'information disponibles lui a permis de dégager les séquences suivantes :

- Dès l'époque thinite et durant l'Ancien Empire (3 200 à 2 300 avant notre ère) des indices existent, mais, ils sont insuffisants pour permettre des hypothèses solides.
- De la 1^{ère} période intermédiaire au Moyen Empire (2.300 à 2.060 avant notre ère) le terme Keftiou, pour désigner la Crète, apparaît dans les textes égyptiens. Les échanges commerciaux et diplomatiques sont

¹ id. ibid p. XIII, XIV.

² id. ibid p. 1.

³ id. ibid p. 3.

⁴ ibid. p.1.

attestés. Des influences culturelles et artistiques se développent dans les deux sens.

- Durant la deuxième période intermédiaire (1.785 à 1.580 avant notre ère), les relations sont maintenues durant l'occupation hykso en Egypte. Les échanges se poursuivent (médecine crétoise en Egypte, et reprise du motif « du galop volant » égéen par les artistes égyptiens).
- Durant le Nouvel Empire (1.580 à 1.085 avant notre ère) les rapports s'intensifient et on note une accentuation de l'influence de l'art égéen sur l'art égyptien. Durant cette période les Crétois sont toujours actifs, des Minoens sont présents en Egypte, des Mycéniens sont signalés, d'autres groupes font leur apparition, et parmi eux les peuples de la Mer.

Il ressort de cette séquence que les relations sont réciproques¹, elles sont de natures économique, diplomatique voire géo-politique. Le professeur Vercoutter n'écarte pas l'idée d'une « pax egyptiana » à un certain moment.

« Deux raisons, dit-il, auraient pu déterminer les princes du pays Keftiou ou des îles à rechercher la protection égyptienne : d'une part, la crainte d'une intervention militaire dans leur territoire, soit du pharaon lui-même, soit d'un autre ennemi, d'autre part, des nécessités économiques. Suivant qu'on voit dans le pays Keftiou, une contrée asiatique ou la Crète, l'une ou l'autre des possibilités paraîtra plus vraisemblable. Aussi puissante qu'elle ait pu être avec ou sans l'appui de navires asiatiques, et grâce à la main mise sur les ports syro-palestiniens, on imagine mal la flotte égyptienne mettant vraiment en péril la « thalassocratie » égéenne retranchée dans ses îles à plus de 700 km, du point le plus proche de la côte d'Egypte. L'hypothèse n'est pas cependant à rejeter »²

Ce qui est sûr c'est que les habitants du pays des Keftiou apportent le inw (tribut, cadeau) au pharaon. L'influence égyptienne a-t-elle laissé des traces linguistiques et mythologiques à travers la figure de Minos par exemple ? A ce sujet, l'auteur pense plus sage de se limiter à des

¹ Le professeur Vercoutter est d'avis que l'influence égyptienne est antérieure, mais il souligne l'empreinte inverse (op cit. p. XVII).

² ibid. p. 62.

hypothèses¹. L'identification des Egéens et la nomenclature utilisée n'est pas sans poser de problèmes, compte tenu de la diversité des peuples égéens avec lesquels les Egyptiens ont été en contact. Au moins trois ethnonymes et /ou toponymes ont été utilisés : H3w Nbwt (Haou Nebout), Kftyw (Keftiou) et-hryw-ib - w3d - wr (Iouou - Heriou - ib - Ouadj - our) sans oublier les Outentiou, les Danauna, (Danu, Dene) les Ekweshr (Akaouach), les Wesheh, Shekelesh, Tcheker...

- Le premier terme Haou Nebout a pu, dès le prédynastique, désigner des populations étrangères installées dans le Delta, puis les gens du Nord en général. Le terme désignerait un relief particulier (en forme de corbeille). Cette appellation pouvait donc dans un second temps évoquer à la fois les populations des îles et des côtes de la Méditerranée orientale, donc des Européens et des Asiatiques. Elle est attestée au IIIe millénaire sous Menthouholep IV qui se vante d'avoir neutralisé cette population. A cette époque certains membres de l'administration égyptienne ou de l'appareil commercial, ou certains membres du corps militaro-diplomatique, parlaient la langue de ces interlocuteurs. Durant le Nouvel Empire, ils réapparaissent et sont souvent assimilés aux Retenou Qabit considérés comme impurs et qui sont interdits d'accès aux sanctuaires (Btwtwyw - ntr). Sous la XXVIe dynastie, le terme désigne les mercenaires qui sont dans l'armée du pharaon Psammétique. L'évolution a conduit à la désignation des Grecs en général sous la XXXe dynastie.
- Le second terme « Keftiou » désigne les habitants de la Crète. Pour le professeur Vercoutter les Egyptiens l'ont emprunté aux Crétois eux-mêmes (op. cit., p. 116). Plus d'une vingtaine de documents utilisent ce terme depuis peut-être le Moyen Empire jusqu'au Nouvel Empire ; les sources indiquent que l'Égypte recevait de ce pays des produits de l'artisanat (sceaux divers), de la pharmacopée (herbe de keftiou). Ce terme sera abandonné pour être repris à l'époque ptolémaïque pour désigner la

¹ « Pour le mot Menos le plus anciennement attesté dans les textes égyptiens il reste tentant d'y voir le nom des rois de la Crète. Toutefois cette possibilité, bien qu'appuyée par un document archéologique figuré, demeure, dans l'état actuel des choses, une hypothèse dont la démonstration indiscutable est à établir » (op. cit., XV).

Syrie¹. Les autres termes, surtout « les habitants des Iles du Milieu de la Grande Verte », désignent les populations des Iles, peut-être les autres Iles, qu'il faut distinguer de la Crète (mieux connue), alors que Chypre, qui l'est moins, serait désignée sous le terme Isy, ou Alashiya².

Le terme « Keftiou » apparaît au Nouvel Empire sur des monuments dédiés à pharaon (Aménophis IV) ou à un haut dignitaire (Rekhniré, vizir de Thoutmosis III). Il y est fait mention des envoyés des pays tributaires, et les habitants des Iles de la Mer font partie de la liste. Ces « Iles de la Mer » ou « de la Grande Verte » ou « du Milieu » désignent les Iles de la Méditerranée. Cette dernière formule est attestée de manière sûre sous la XVIIIe dynastie, sous le règne de Thoutmosis III. L'expression désigne « le pays d'origine des tribus qui tentèrent de pénétrer en Egypte par mer »³. Toujours au Nouvel Empire, et surtout sous les Ramessides, de nouvelles vagues sont mentionnées, venant du Nord et passant toujours par les Iles. L'identification des Grecs parmi ces populations belliqueuses a été proposée. Il reste que le débat continue pour savoir si les Outentiou, Danauna, (Danaens ?) Akaouch (les Achéens ?), Wesheh, Shekelesh, Tcheker sont des Grecs. Pour le professeur Vercoutter, l'identification n'est pas évidente. Toujours est-il que les Egyptiens eux ont non seulement bien identifié les populations en question à travers l'art, mais en plus ils ont donné de larges informations sur les produits qu'ils échangeaient avec elles. L'analyse des documents iconographiques permet de faire trois types d'observations :

- 1) la diversité des types humains est nettement perceptible : coloration de la peau brun rouge, ou plus bronzée ; face imberbe ou portant la barbe, chevelure longue avec quelques mèches tombantes ou avec des mèches ondulées, plus courtes s'arrêtant au dessous de l'épaule ou plus bas

¹ Vercoutter, op. cit. pp. 100 - 101.

² Concernant les relations entre l'Afrique et Chypre (parfois identifiée à Alashiya), Vassos Karageorghis a réalisé une étude intéressante intitulée, Blacks in Ancient Cypriot art, Menil Fondation, 1988. L'auteur décrit des objets du milieu de l'âge de bronze (à partir de 1900 avant notre ère) jusqu'à la période romaine. Ils attestent la connaissance que les Chypriotes avaient des Africains et en particulier des Négro-africains. L'auteur émet des hypothèses sur les relais égyptien, syrien et égéen pour expliquer la présence de ces objets à Chypre. Les sources littéraires (Hérodote par exemple) et des contextes sont invoqués pour illustrer les différents niveaux d'explication (symbolisme religieux, réalisme etc.).

³ Vercoutter op. cit. p.141.

encore, nez busqué et rectiligne, lèvres épaisses, poils ou tatouage à la base du menton, bouclette dans la masse des cheveux ou en spirale sur le front, les cheveux sur le front et sur l'arrière du crâne, personnage debout ou prosterné.

- 2) des indices permettent de faire des regroupements dans une perspective d'anthropologie culturelle. Les artistes indiquent les accoutrements : serre tête, pagne à devanteau, pagne croisé, pagne carré et robe avec la ceinture, les chaussures souvent composées d'une tige décorée et d'une sandale à lanières et à semelle épaisse. Les motifs des vêtements sont souvent bien rendus.
- 3) les objets rapportés par les tributaires sont mis en relief : des tasses, des rhytons, des couvercles en forme de rhytons, des aiguières et des cruches, des vases, des statuettes de taureaux , des armes, des étoffes, et des objets divers.

Certains objets sont produits directement par les pays en question, d'autres sont acheminés via les pays mentionnés. Parmi les produits crétois identifiés, on peut noter certaines résines dont peut-être la gomme végétale utilisée dans la pharmacopée, l'or, l'argent, le lapis-lazuli, peut-être l'obsidienne, le cuivre, le bronze, l'ivoire. Bien entendu la provenance de ces produits peut être envisagée suivant deux possibilités : soit que les Crétois et les autres Egéens en soient les producteurs, soit qu'ils en aient fait le commerce. Les Egyptiens ont-ils à leur tour initié les Crétois et Egéens à certaines pratiques culturelles, l'embaumement par exemple ? La question reste posée¹.

Près de quarante années après l'important travail du professeur Vercoutter, c'est dans l'univers anglophone que la recherche sur les relations entre la Grèce et l'Égypte a été relancée, et de manière fracassante, par le professeur Martin Bernal de l'Université de Cornell aux États Unis. Les deux premiers volumes de sa série Black Athena publiée à partir de 1987 ont eu un extraordinaire retentissement : en Angleterre plus de 2.000 volumes ont été diffusés, et Outre Atlantique, plus de 60.000. L'impact a atteint d'autres

¹ Vercoutter, op. cit. P. 141.

publics dans le monde, et la traduction de la série a commencé dans cinq autres langues dont le français¹. La riposte la plus systématique est conduite par Mary Lefkowitz dans deux ouvrages Black Athena revisited (BAR) et Not out of Africa publiés en 1996. Les travaux de Bernal posent des problèmes politiques (relations entre Américains d'origine africaine et européenne, afrocentrisme, eurocentrisme, judaïsme) et questions académiques (-interdisciplinarité, méthodologie, exploitation des sources ...).

A travers Black Athena, Bernal s'est fixé comme objectif principal de montrer les influences que l'Égypte et le Levant ont exercées sur la Grèce au 2^e millénaire avant notre ère, plus exactement entre 2100 et 1100. Il est d'avis que certaines de ces influences sont antérieures à cette période et peuvent remonter à la fin du 3^e millénaire, d'autres sont postérieures et pourraient être situées à l'époque archaïque. Bernal dit avoir choisi cette période du 2^e millénaire parce qu'elle lui semble être la « *période fondatrice de la culture grecque* »². Son hypothèse est que ces influences du Proche Orient sur l'Égée ont été continues tout au long du 2^e millénaire avec une intensité variable suivant les phases. La première vague d'influences est datée du XXI^e s., à l'époque du Moyen Empire égyptien ; elle fut consécutive à la renaissance égyptienne, au sortir de la première période intermédiaire ; ce fut sous l'impulsion des pharaons de la XI^e dynastie, les Mentouhotep, qui avaient pour totems le faucon et le taureau.

Bernal ne manque pas de mettre en relation l'érection de palais crétois à la même époque, le développement du culte du taureau qui apparaît sur les murs des palais, son prolongement dans les mythes grecs liés à Minos et à la Crète. Ce culte du taureau, noté également à Thèbes de Béotie, fut maintenu pendant six siècles en Crète, alors qu'en Égypte il fut éclipsé dès la XII^e dynastie par celui du bélier Amon, protecteur des pharaons de la période. De l'avis de Bernal, la présence de cette divinité ascendante est également attestée tout autour de l'Égée sous la forme de cultes de béliers ou de boucs, associés à Zeus. Il met en relation la légende des expéditions d'envergure du pharaon Sésostris avec celle de Memnon, le prince éthiopien

¹ Roberts.S. Boyton dans un article au titre également provocateur « the Bernaliad » raconte l'Odyssée de Bernal dans le magazine Lingua Franca, Nov. 96, n°43, pp. 43 - 50.

² M. Bernal, Black Athena, traduction française, Paris, Puf, Tome I, 1996 p. 40.

qui aurait participé à la guerre de Troie. Il signale la ressemblance frappante entre une des dénominations de Sésostris, Hpr K3-R, et le nom du fondateur légendaire d'Athènes, Cécrops.

La deuxième vague d'influences que l'on perçoit plus nettement est datée de l'époque hykso, au moment où ces envahisseurs d'origine sémitique occupent la Basse Egypte entre 1720 et 1725 avant notre ère. Bernal établit des liens entre l'expulsion des Hyksos par les fondateurs de la XVIIIe dynastie égyptienne d'une part, et d'autre part le mythe autour du conflit entre les frères Aegyptos et Danaos, l'expulsion et l'arrivée de ce dernier en Grèce, et la deuxième fondation de Thèbes de Béotie par le héros légendaire Cadmos. Certaines technologies, comme la fabrication et l'utilisation de chars et d'épées introduits en Egypte à cette époque, furent transmises à l'Egée peu de temps après ; des divinités égyptiennes et orientales furent adoptées et assimilées ; ainsi le Poséidon grec serait l'équivalent du Seth égyptien, de Yam et Yahveh semitiques. C'est également durant cette époque que la langue grecque se constitue entre le XVIIe et le XVIe siècle, avec un lexique de base indo-européen incorporant un stock de termes techniques plus sophistiqués, d'origine égyptienne ou sémitique occidentale.

Une troisième vague peut être datée du milieu du XVe siècle, dans le cadre de l'expansion de la XVIIIe dynastie égyptienne dans le Levant ; c'est à cette époque que furent introduits en Grèce le culte de Dionysos, les cultes à mystères de Déméter à Eleusis. Au début du XIVe siècle, déferle une nouvelle invasion plus radicale, celle dite dorienne ou des Héraclides, dont les descendants vont revendiquer des ascendances égyptiennes et phéniciennes. Toute cette réflexion est développée dans plusieurs volumes.

Le premier est consacré à contraster le Modèle Ancien qui reconnaissait ces influences africaines et orientales avec le modèle Aryen qui, non seulement a voulu effacer ces influences, mais a forgé de nouveaux mythes conformes à l'idéologie de la suprématie européenne et blanche. Le deuxième volume confronte les contributions de chacun des deux modèles sous l'éclairage des sources littéraires et auxiliaires (archéologie, toponymie, linguistique, religions etc). Le troisième volume est destiné à approfondir la réflexion sur des sujets assez complexes, ayant trait à la religion et à la

mythologie grecques, plus particulièrement aux noms des créatures héroïques et divines, et l'introduction des cultes orphiques à partir du XVe siècle. Un quatrième volume est également envisagé et permettra peut être à l'auteur de faire une synthèse générale.

Comme on peut le constater donc, Black Athena a plusieurs centres d'intérêt : cette oeuvre concerne l'historiographie ancienne, moderne et contemporaine (motivations, traitements des sources, contacts de civilisations autour de la Méditerranée, avec focalisation sur les relations entre l'Égypte et la Phénicie d'une part et la Grèce d'autre part). Pour toutes ces raisons, cette contribution ne peut pas laisser indifférent un chercheur étudiant les relations antiques entre l'Afrique et l'Europe en général, l'Égypte et la Grèce en particulier. Toutefois, même si beaucoup de questions sont dignes d'intérêt, nous avons choisi d'analyser le traitement qui a été fait de l'expansionnisme égyptien par Bernal, à partir de l'utilisation combinée des sources égyptiennes et grecques. Et dans ce cadre, la réflexion autour du dossier de la présence de soldats négro-africains en Colchide permet non seulement de poser les questions méthodologiques (fiabilité des sources, séquences chronologiques, repérages géographiques), mais aussi de montrer la fécondité des thèmes soulevés et traités par cet auteur.

III.3. DIASPORAS AFRICAINES ET GRECQUES

Le texte d'Hérodote (II, 102 – 111) qui est le point de départ de la réflexion autour de cette question est évoqué par Bernal. Pour lui, c'est une source utilisable pour montrer la probabilité d'une expédition égyptienne au XXe siècle avant notre ère, vers les extrémités de la Méditerranée orientale. Il saisit par une focalisation sur la Béotie, l'opportunité, pour non seulement identifier le pharaon qui a lancé cette expédition (Sesostris, Senwosret I ou Ammenes II)¹, mais encore pour proposer son identification au héros

¹ Bernal, B.A., vol I, p. 19.

légendaire Memnon « l'Ethiopien »¹. Dans la réponse à Bernal, Mary Lefkowitz n'a pas manqué de souligner que le texte d'Hérodote parle de la Mer Noire, de la Scythie, de la Thrace, mais ne précise pas que les armées de Sesostris ont pénétré en Grèce². Cette objection n'est pas à notre avis très solide, car qui peut le plus peut le moins, la Mer Noire étant plus éloignée que la Grèce. Mieux les sources grecques évoquent bien les relations de longue distance, elles rapportent par exemple l'invasion de la Grèce par le roi thrace Eumolpos³.

La contribution de Frank J. Yurco est plus consistante sur cette question : il a évoqué les réserves à partir de l'examen des documents complémentaires égyptiens portant sur la destination des expéditions, leur nombre, leur caractère, sur l'identification du pharaon en question (encore que sur ce point Bernal soit très nuancé). Sa proposition la plus intéressante consiste à inviter Bernal à tenir en compte la diversité des contacts dans l'Antiquité entre Méditerranéens, Occidentaux et Orientaux, entre Européens, Asiatiques et Africains, et la possibilité qu'il y'ait eu plusieurs vagues dont l'identification doit être menée avec une grande précision.

Il pense qu'il faut prendre en considération l'existence de populations noires en Mésopotamie ; mais la datation pourrait être rabaissée et être située entre le VIIIe et le VIIe siècles ; à l'époque des guerres assyro-égyptiennes, voire assyro-kushites⁴, une déportation de prisonniers noirs est possible. Il n'écarte même la possibilité d'une autre datation plus ancienne que la première, en relation avec les guerres égypto-hittites durant le Nouvel Empire égyptien⁵ ; là encore des déportations de Noirs ne sont pas à écarter.

¹ "It would seemed prudent, for instance, to have retained as working hypotheses the idea that Boiotia had a special relationship with Phoenicia, or that the legendary Sesostris and Memnon - the Egyptian pharaohs called Sen wosret and Ammenemes - had made widespread expeditions around the East Mediterranean in the 20th Century BC rather than denying them as absurd, only to be humiliated when archaeological or inscriptional evidence is found to confirm both traditions" (Bernal, vol I, pp. 328-329).

² Lefkowitz, B.A.R., pp. 18 -- 19.

³ A. Diller, Race mixture among the Greeks, 1971, p. 52 sq.

⁴ "He neglects to consider that dark, Egypto-kushite people in that region might, much likelier have arrived through some recent operation, such as the Assyrian deportation of Kushites and Egyptian captured during their attacks on Egypt in 671-633 BCE..." (B.A.R p. 82).

⁵ "But suppose an earlier cause is truly needed to explain that presence of Egyptian and Kushites in Colchis. Shippiluliumas II took Egyptians prisoners from Amka in Syria, in the late fourteenth century BCE (Pritchard 1969 a, 394-96). During the New kingdom the Egyptian army had a kushite battalion, and the regular army also numbered many kushites both in the ranks and as officers" (Wenti 1990, 106 ; Trigger 1976, 138-34) (B.A.R p. 83).

Il ne manque pas de rouvrir la piste asiatique, indienne¹. A son avis, Bernal a choisi une autre possibilité, la datation haute (Moyen Empire) et elle est la moins probable². Fr. Yurco engage un débat intéressant sur le mode de transmission des informations à Hérodote, avec les distorsions éventuelles liées à la différence de perception entre les Egyptiens restés au pays et les éléments de cette « diaspora » ; et au niveau de ces derniers, la probabilité d'une mythification glorieuse de leur situation réelle n'est pas à écarter.

Ces propositions de Yurco font avancer le débat, mieux que les rejets systématiques formulés par Mary Lefkowitz ou les expressions d'étonnement formulées par Emile T. Vermeule (BAR p. 276-277). Ce débat n'est pas nouveau. En 1976 au Colloque de Dakar sur l'Afrique Noire et le Monde Méditerranéen dans l'Antiquité, le professeur Alain Bourgeois³ avait tenté de rouvrir le dossier, en mettant en relation le passage d'Hérodote et les éléments iconographiques contenus dans le phiale de Panugurichte, en Bulgarie (ancienne Thrace). Mais la piste asiatique qu'il avait empruntée avait été rejetée par la plupart des intervenants. En effet, le texte d'Hérodote est explicite, il parle des Noirs aux cheveux crépus, donc des Africains et non des Noirs aux cheveux lisses (les Dravidiens).

Sur ce dossier, Alain Ballabriga n'a pas manqué de rappeler que bien avant Hérodote, Pindare au VI^e avant notre ère avait évoqué les Colques au visage noir (Pythiques IV, : 212-213), et il suggère une piste qui suit les voies de l'imaginaire, imaginaire⁴ qui intègre les données géographique et

¹ "But as Bernal himself has noted (2: 253-56), the Dravidian population of Elam (to the South Est of Colchis) may also have been dark-complexioned" (ibidem p. 83).

² "It is also for likelier that a population deported during the first millenium would retained vivid memories of their land of origin than one left behind by a Middle kingdom pharaoh some fifteen hundred years before. Herodote further observations , that Egyptians he encountered during his visit to Egypt (448 B.C.E) did not in turn recall the Colchians can be explained in the context of the kushite Saite era. Psammetike II's campaign against Napata in 593 had resulted in vilification of the kushite kings and the erasure of their monuments and memorials in Egypt (Kitchen 1986, 406), this *dammatio memoriae* could account for Egyptian's having forgotten the Neo assyrian deportation by Herodote's time, 150 years later, particulaly if some of the deportees were kushite (ibid)... such exiles would probably prefer to trace their origins to a legendary conqueror." (ibid.).

³ Afrique Noire et Monde Méditerranéen dans l'Antiquité pp.56-72.

⁴ Après avoir, mis en relation le texte de Pindare et une épopée du Cycle troyen, l'*Ethiopide*, Hérodote II 103-105 et les *Travaux et les Jours* d'Hésiode v-527-528 il conclut « On peut comprendre que les Colques soient des Ethiopiens, que les vierges guerrières de Colchide, les Amazones soient des Orientales basanées, que l'Arabie glisse du côté du Causase : tous ces faits doivent selon nous s'interpréter comme une convergence des divers pays du soleil, qui amène à se confondre les extrémités d'un arc s'étendant en réalité du Pont Euxin aux bords de la Mer Erythrée (Alain Ballabriga, *Le Sol. et le Tartare*, Edition de l'E. H.E.S.S, 1986 p 179-180). L'auteur

climatique. Du reste, le mythe des Colques ou Colchidiens au visage noir n'est pas sans relations avec celui de Médée la magicienne et des Argonautes, avec comme figure de proue, Jason à la recherche de la Toison d'or. James. J. Clauss et Sara Iles Johnston ont bien analysé la complexité de la figure de Médée et les différentes versions de la légende. Ils ont correctement situé la fonction du mythe en relation avec le thème de l'altérité (grec/étranger). Le traitement qu'en ont fait les auteurs anciens, modernes et contemporains, a été exposé. Ils ont insisté sur les relations entre Jason et Médée et mis en concordance Homère, Pindare, Hérodote, Euripide, pour suivre l'imaginaire des Grecs à propos des terres lointaines, en faisant bien entendu la part de ce qui relève des périodes archaïque et classique. Ils aboutissent à peu près aux mêmes conclusions que Ballabriga en matière de géographie mythique, à savoir la confusion, pour ne pas dire le télescopage entre réalités méridionales d'Afrique et d'Asie¹.

Le thème de la magie qui constitue l'un des plus saillants dans la réflexion sur Médée est associé à celui du sacrifice humain pour identifier l'étranger égyptien ou colchidien ; pour James J. Clauss et Sara Iles Johnston, la figure de Médée, comme les Cyclopes de l'univers homérique, renvoie à une même hantise, la peur du cannibalisme et/ou le rejet du

continue dans un autre passage « *Il est certes difficile de cerner exactement le type de rapport existant entre les représentants d'une Colchide éthiopienne et l'idée d'une migration vers la Colchide à partir de l'Égypte.... Tout semble se passer comme si une curieuse convergence entre les légendes égyptiennes relatives au grand conquérant Sésostris et des idées grecques sur les « Noirs » de Colchide avaient amené Hérodote à expliciter et préciser l'affinité implicite entre Colchidiens et Ethiopiens en une migration de l'Égypte à la Colchide...* » Il s'appuie sur les articles de O. Kimbal Armaray « *Did Herodotus ever go to the Black Sea et « Sesostris and Hérodote's Autopsy of Thrace Colchis, Inland Asia Minor and the Levant, » Harvard Studies in Classical Philology*, 1978/80 pp45-62 51-74,- pour conclure : « *un certain nombre de faits présentés comme vérifiés par Hérodote sont en fait des postulats théoriques* » (A. Ballabriga *op. cit.* p. 180-181 notre 77).

¹ « *The tradition of an oracle that warned Aeëtes of Jason is also very old...The details that remain constant stand in contrast to a fundamental change made in the story during the archaic period. According to Pindar, the goal of Jason's journey was Phasis, a Milesian colony of perhaps the late sixth century. The localizing of the land of the Colchians in the southeastern corner of the Black Sea cannot be very old, ... Aeëtes is the man from Aia and the son of Helios. As Albin Lesky showed, although Helios's dwelling place logically could be either one of the two points where the Sun meets the Ocean, (s.p.n) it is always assumed to be at the eastern point, the point from which Helios began his journey day after day. In short, the place to which Jason sails initially was imagined to exist at the limit of human geography (spn).The archaic age was, in general, a time when epic was becoming Pan hellenic and systematized, when every myth became situated in the human geography of the greek world, and when moreover, the mythic places, that had been exiled from the real world, became localized at the border of ever more distant geographical horizons.*

*Certainly, at the time of the Odyssey's composition, this process had scarcely begun : by the time of Pindar, however, it is nearly completed the black complexions of the Colchians that Pindar mentions commemorate their old geographical location, for it is the peoples of the far East and the far West who usually are thought of as black, as "burned" by the Sun as he rises or sinks. Pindar retains this idea, despite the fact the fair skins of the Scythian and the Georgian races prove it false » (James J. Clauss and Sara Iles Johnston, *Médée*, Princeton University Press, 1997 p.32) ».*

sacrifice humain ; cette thématique se retrouve selon eux, dans le traitement de la figure du roi d'Égypte Busiris qui exterminait tous les étrangers de passage sur son territoire, jusqu'à ce que Héraclès mit fin à cette pratique (op. cit., p. 26). Dans ce domaine de la sorcellerie et de la magie, la renommée de l'Égypte dans le monde grec est très ancienne. André Bernand note que : « *les premiers sorciers grecs furent sans doute ceux qu'on nomme improprement philosophes et que nous appelons aujourd'hui les présocratiques. Car ils puisèrent dans le conservatoire babylonien et égyptien des savoirs immémoriaux où se mêlaient médecine, pharmacie, astrologie, astronomie, botanique, géologie, musique, nécromancie, alchimie, divination, chiromancie, théurgie, etc...dont les éléments constituèrent les premiers systèmes de pensée* »¹.

Ces sorciers qui entretiennent des rapports avec l'au delà étaient parfois des professionnels, comme Simaitha que met en scène Théocrite, ou comme Médée qui connaissait tous les secrets des pharmaka² ? S'il est incontestable que l'assimilation entre Égyptiens et Colchidiens peut être analysée en fonction du thème de l'altérité culturelle (xenochtonia), doit-on pour autant écarter l'autre dimension de l'anthropologie, à savoir les caractères physiques ? C'est à ce niveau du débat que la contribution de l'équipe de Yvan Van Sertima peut apporter des informations utiles³. L'intérêt de cette démarche est d'intégrer dans la réflexion les mouvements de population à l'époque moderne et d'indiquer donc des solutions de continuité. Clarence L. Holte, dans la série consacrée par l'équipe de Van Sertima à la présence des Africains en Europe dans l'Antiquité, a produit une étude sur la présence des Noirs dans la Russie pré révolutionnaire⁴, et parmi ces Africains de la diaspora figure Abraham Hannibal, grand père du célèbre écrivain Pouchkine (1799 - 1837). Mieux dans la Russie révolutionnaire au temps de la IIIe Internationale communiste, Harry Haywood, un noir Américain a visité le pays et rapporté un entretien qui

¹ André Bernand, « Les sorciers égyptologues » in Hommages à J. Leclant, vol 3, p. 35.

² ibidem p. 39.

³ Voir le vol. 7 n° 1 du Journal of African Civilizations « African Presence in Early Asia », Avril 1985, en particulier la contribution de R.A. Jairarbhoj « Egyptian civilization in Colchis on the Black sea » (p. 58 sq).

⁴ Journal of African Civilizations vol 7 n° 2, Nov. 1985 "The Black in the Pre-revolutionary Russia" (p. 261 sq).

informe sur la présence de populations noires en Géorgie. Voici comment il rapporte la découverte faite par son camarade Otto.

“When I returned to Moscou in the fall, Otto told me of the discovery he had made on one of his trips to the southern region of the Caucasus. He had originally gone there on the invitation of one of our fellow students, a young woman from the Abkhazian Republic, a part of Georgia. After meeting some of us, she commented that they too had some Black folk down near her area in a village not very far from Sukhum, the capital of the republic on the Black Sea.

She invited Otto down to visit the region over his summer vacation, and there he met the people. He described them as being of definite black ancestry. Not with standing a history of inter marriage with the local people. But the strarsata (old man) of the tribe was black beyond a doubt. His story went some generations back, when he and the others joined the Turkish army as Numidian mercenaries from the Sudan. After several forays into this region they deserted the Army and had settled there. The strarsata himself had been in the czar's Cavalry with the Dikhi (wild) Division of the Caucasus Cossachs....”¹

Cette pièce apportée au dossier rend, il est vrai, les faits plus complexes, car il permet d'ouvrir en plus des trois pistes égyptiennes (Moyen Empire, Nouvel Empire², Basse Epoque), et de la piste indienne, une nouvelle piste, turque, cette dernière exploitée à la faveur de la mouvance ottomane. Du reste, Martin Bernal a, dans le volume II de Black Athena, renforcé son analyse non seulement par d'autres sources antiques, mais aussi par le recours à l'anthropologie physique des habitants actuels de la région, tout en étant conscient des limites de cette approche. Il s'exprime en ces termes :

« Physical anthropology provides no help. The population of the mountains inhabited by Ibero-Geogians shows considerable physical continuity. It was, as Georgians are today, brachycephalic, “short skulled, or hyper brachycephalic, which is typically Caucasian. By contrast, the coast line of Colchis shows a considerable mixture including some dolichocephalic, “long

¹ Certes il faut être très prudent dans la recherche du continuum historique, et Harry Haywood dans Black Bolshevik : Autobiography of an Afro-American Communist, Chicago, Liberator Press, 1978, pp 196-197, semble attester la piste ottomane.

² Cette seconde piste égyptienne n'est pas écartée par le professeur Mauny, cf. Afrique noire et Monde Méditerranéen dans l'Antiquité, p.67.

skulled”, types which could be from Africa. The Abkhaz linguist and ethnographer Dimitri Gulia, who believes that Colchians had Abyssine Egyptian origins, claims to have found traces of Egyptian influence in Abkhaz geographical, divine and personal names.

The most tantalizing evidence of all is the existence in the 20th century AD of a Black African population around Sukhumi in Abkhazia to the north of the ancient Colchis. It is clear that at least some of these Blacks came as slaves from Africa when Abkhazia was part of the Turkish Empire, from the 16th to the 18th century AD. However, the community, which still seems to survive despite Soviet attempts to dissipate it through intermarriage and dispersion, has deep roots in the region and most of its members speak nothing but Abkhazé”(*Black Athena*, volume II, p 250).

Des faits sont là, vérifiables : des populations noires ont vécu dans la région de la Mer Noire. Hérodote a noté le phénomène au Ve s avant notre ère. Plusieurs explications ont été tentées. On peut penser comme Yurco (B.A.R., p. 83) qu’il s’agit de descendants de déportés qui veulent se rattacher à des ancêtres très lointains dans une fabulation héroïque ; il peut s’agir aussi de descendants d’immigrés qui ayant perdu leurs racines se rattachent aux premiers arrivants (les Noirs des troupes ottomanes) qui leur rappellent leur lointaine origine. Par ce biais la thèse de Bernal, et de tous ceux qui avant lui, Cheikh Anta Diop¹ par exemple, ont exploité ce passage d’Hérodote, se trouve confortée. Dans tous les cas, il faut garder à l’esprit la succession de plusieurs mouvements de population sur la longue durée, ce qui est tout à fait envisageable. N’est il pas vrai que plusieurs mouvements de populations venant d’Europe et d’Asie se sont dirigés sur l’Afrique à plusieurs époques, sans que l’on puisse considérer cela comme impossible ? Les difficultés techniques (la navigation) ne constituent pas un obstacle insurmontable. Il est vrai que l’analyse des contextes et surtout l’accumulation et le traitement des données sérielles peuvent aider à établir l’impact de tel ou tel mouvement.

¹ Cheikh Anta Diop s’est demandé s’il ne fallait pas référer le passage aux pharaons de la XVIIIe dynastie plutôt qu’à ceux de la XIIe (voir *Antériorité des civilisations nègres*, p. 35, note 1).

Parmi ces données sérielles, l'étude de faits culturels constitue une voie féconde. Nous pensons qu'une étude systématique de ces groupes d'origine africaine, sur leurs us et coutumes, permettrait d'avancer dans ce dossier. N'oublions pas qu'Hérodote donne de détails anthropologiques et culturels (couleur de la peau, de cheveux, circoncision, travail du lin). L'existence de ces mystérieux géorgiens d'origine africaine¹ nous a été confirmée par des étudiants africains qui ont séjourné dans l'ex URSS. Le dossier des Noirs de Colchide montre donc l'importance de l'analyse des contextes et la possibilité d'une sédimentation, superposition, de plusieurs données historiques autour d'une même thématique. Il nous édifie également sur le caractère éclaté des relations entre les Africains et leurs interlocuteurs, surtout entre les Egyptiens et les Grecs dans l'Antiquité.

D'autres chercheurs, tout en étant conscients de la place centrale de l'Égypte dans ces relations et du caractère éclaté de leurs manifestations, ont tenté d'accorder une attention particulière aux autres parties du continent : le Maghreb, les franges sahariennes, la façade atlantique, ou la Mer Rouge. Les travaux de Gsell et de Desanges illustrent bien ce changement de perspective et la complexité des implications. La contribution de Desanges permet d'élargir notre vision sur les relations entre les Méditerranéens et leurs interlocuteurs africains, en intégrant le rôle de plaque tournante qu'a joué l'Égypte surtout à partir de la Basse Époque de son histoire. La contribution de St. Gsell mérite une attention particulière² du fait de son souci méticuleux d'une périodisation des relations, principalement à partir des contacts maritimes les plus anciennement attestés. Dans son article intitulé "Connaissances géographiques des Grecs sur les côtes africaines de l'Océan" et publié en 1928 dans le Mémorial Henri

¹ Notre collègue et ami Ahmadou Wague, professeur de physique à la faculté des Sciences de l'Université Cheikh Anta Diop de Dakar nous a apporté son témoignage sur le dossier.

² Claude Lepelley n'a pas manqué de souligner l'importance de cet apport.

« Parmi ceux qui ont beaucoup apporté à la connaissance de l'Afrique depuis la protohistoire jusqu'à la conquête islamique, on doit réserver une place importante à Stéphane Gsell, un homme à qui la redécouverte du passé africain doit plus qu'à quiconque » (Claude Lepelley in Stéphane Gsell, Études sur l'Afrique Antique, Scripta varia, Université de Lille 3, Travail et Recherches, Diffusion Pul, 1981, p. 12. Et l'auteur d'ajouter concernant la qualité du travail « Il y'a chez Gsell un souci constant de ne rien avancer qui ne soit avéré par la documentation, une économie des hypothèses trop imprudentes et hasardeuses » (op. cit., p 14).

Basset, Stéphane Gsell analyse la production grecque en fonction de trois éléments au moins :

1- la nécessité de tenir compte de l'apport des Grecs d'Occident, surtout à partir du VII^e siècle avant notre ère ; il s'agit des Phocéens qui ont fondé la ville de Marseille et des Cyrénéens.

2 - la rivalité avec les Carthaginois qui, au Ve siècle avant notre ère, empêchent parfois les Grecs de franchir les colonnes d'Hercule, c'est à dire le détroit de Gibraltar. Et lorsque parfois l'accès direct leur est interdit, il ne leur reste que deux moyens pour savoir ce qu'est l'extrême ouest de la Libye : « *consulter les vieilles descriptions, oeuvres de voyageurs et d'érudits ioniens ; faire usage, dans la mesure du possible, de renseignements, oraux ou écrits, d'origine carthaginoise ou gaditane* »¹. Après la défaite de Carthage lors de la deuxième guerre punique face à Rome au III^e S avant notre ère, les possibilités furent encore données aux Grecs de mieux connaître la région ; c'est ainsi qu'Artémidore à la fin du II^e S et Posidonius purent séjourner à Gadès où « *ils recueillirent des renseignements sur le Nord-Ouest de la Libye* » (St-Gsell, op. cit. p. 310). Les informations livrées par Polybe et par Eudoxe de Cyzique s'inscrivent dans ce même contexte.

3.- certains renseignements sont destinés à des indigènes qui voyagent dans le désert, et non à des navigateurs grecs (St Gsell, op. cit. p. 301).

Quelles déductions tirer de cadrage ? La première approche (le caractère éclaté de la mouvance grecque) permet de comprendre les débats contradictoires sur l'origine des crues du Nil, sur la ou les directions de son cours. La seconde approche (le monopole exercé par les Carthaginois sur le commerce avec l'Afrique atlantique) lui permet de mesurer le caractère fragmentaire et indirect de la documentation grecque, ce qui permet de noter que « *des écrits géographiques en langue punique furent probablement aussi traduits* » (op. cit. p. 302). La prise en compte de la suprématie carthaginoise ne doit pas faire oublier d'autres initiatives, celle des Cyrénéens par exemple. Le périple d'Ophélas, tyran de Cyrène à la fin du IV^e S., aurait été exploité par Eratosthène, puis par Strabon (St Gsell, op. cit. p. 308).

¹ St Gsell, « *Connaissances géographiques des Grecs sur les côtes africaines de l'Océan,* » in Mémorial Henri Basset, 1928 p. 300.

Les informations de Diodore et de son compatriote Timée viendraient de sources puniques (ibid.). Parmi les produits recherchés par les Carthaginois dans cette partie de l'Afrique, on peut signaler le minerai d'argent au Sud du Maroc (op. cit., 1928, p. 299 - 300). Ce trafic très ancien concernait d'autres produits comme l'ivoire, l'or, les plumes d'autruche, les peaux d'animaux sauvages ; le trafic des esclaves ne devrait pas être important dans cette partie du continent à cette époque¹.

Enfin la dernière approche (interférences des toponymes africains et non africains) permet d'admettre l'origine probablement africaine du terme Atlas², même si l'identification à une montagne précise ou à une chaîne de montagnes ne semble pas aisée à cette époque (de la période archaïque à la période classique). La prise en compte des relais indigènes permet de sérier les sources de la documentation d'Hérodote³. Mais le plus important dans l'analyse de St Gsell, c'est, sinon de montrer l'articulation entre les différentes instances du commentaire, par exemple concernant la mention de la Montagne d'argent⁴, du moins de situer le grand tournant à la période archaïque, lorsque Hésiode transporte Atlas, primitivement un dieu de l'Arcadie, aux extrémités de la terre, sur l'Océan, du côté du Couchant (St-Gsell, op. cit., 1928, p. 301). Comme on le constate donc, l'analyse des relations entre Grecs et Africains doit se faire en tenant compte à la fois des sources africaines et grecques qui sont passées par des intermédiations multiples et dont la fiabilité est inégale.

En tout état de cause, il convient d'éviter à la fois les débordements maximalistes et l'autocensure minimaliste, exercice d'équilibre difficile auquel s'est livré Paul Fabre dans un article intitulé « les Grecs à la découverte de l'Atlantique⁵ ». Il a réussi à montrer les limites des textes

¹ St. Gsell « la Tripolitaine et le Sahara au IIIe S », article repris dans *St Gsell scripta varia*, Pul, 1983 p.12.

² St Gsell, « Connaissances géographiques des grecs sur les côtes africaines de l'Océan, p 301. Rhys Carpenter appuie cette hypothèse en faisant dériver Atlas de "*Adrar, the universal Berber word for mountain uplands*" (*Beyond the Pillars of Héraclès*, N-York, De la Corte Press 1966 p.131.

³ Analysant Hérodote II, 32-33 il admet que ce sont des propos tenus dans l'oasis d'Ammon par des indigènes nomades et recueillis par des Cyrénéens (op. cit p.,300)..

⁴ Analysant cette expression qui figure chez Aristote, *Météorologie* I, 13, 21 il se demande si c'est une métaphore justifiée par les neiges qui couvrent l'Atlas pendant une partie de l'année. Pour lui l'expression est à prendre à la lettre, il s'agit des mines d'argent du Sud marocain (St Gsell, op. cit. , p. 306).

⁵ cf. *Revue des Études Anciennes*, n°94, 1992, n°1 - 2, pp. 11 - 21.

homériques, l'Odyssée en l'occurrence, les progrès enregistrés durant la deuxième période coloniale grecque (à l'époque archaïque), la complexité des relations entre les Grecs d'Occident (Marseille, Syracuse) et les Carthaginois, les mobiles des explorations en direction de l'Atlantique (le commerce de l'ambre et de l'étain principalement). Il a tenté d'exploiter les données fournies par les périple d'Eutymène (VIe s.) et de Pythéas (IVe s) pour la connaissance des régions atlantiques et l'analyse des conditions de la navigation sur la mer occidentale. Il est d'avis qu'Eutymène a bien pu arriver au bord du fleuve Sénégal et que Pythéas a bien pu atteindre les pays nordiques où on pourrait situer la fameuse Thulé.

III.4. CONTEXTES ET ECLAIRAGES

L'essentiel à notre avis est de dégager les contextes qui peuvent permettre une exploitation judicieuse des sources ; les contextes déterminent souvent la nature des sources : ainsi des documents iconographiques et/ou épigraphiques attestent de manière sûre les relations les plus anciennes ; du côté égyptien l'inscription de Mit Rahina (3e millénaire avant J.C) et les représentations pittoresques de Keftiw, surtout au 2e millénaire, fournissent des indications utiles ; du côté grec, au moins à partir du 2e millénaire, le terme « éthiopien » est mentionné à plusieurs reprises sur les tablettes du site de Pylos, des fragments de fresque à personnages noirs existent, ces personnages noirs sont dans certains cas représentés avec des caractéristiques minoennes¹, ils sont présentés en tant que groupe, comme dans la fameuse fresque de Cnossos, sur laquelle Sir Arthur Evans a cru identifier un garde minoen entraînant au pas de course une colonne d'auxiliaires noirs. Tout cela montre que les relations sont très anciennes entre d'une part les Egyptiens accompagnés par d'autres Africains et des Orientaux, et d'autre part les Grecs accompagnés par d'autres Européens, et des Asiatiques.

Ces sources épigraphiques et iconographiques ne sont pas l'apanage des périodes protohistoriques (pour ce qui est de la Grèce) ; aux phases

¹ Voir Snowden, Image du Noir, T.I., p138 sq.

historiques de l'histoire égyptienne et grecque elles constituent également des sources d'un grand intérêt ; le sol africain a pu ainsi abriter un des spécimens de paléographie grecque : il s'agit de l'inscription d'Abou Simbel qui informe sur la présence de mercenaires grecs dans l'armée du pharaon Psammétique Ier au VI^e s. av. J.C. Ces mercenaires qui comptaient dans leurs rangs quelques lettrés ont pu donner non seulement des informations sur la cohabitation des étrangers et des autochtones dans l'armée, mais aussi ils ont donné des indications sur la navigation sur le Nil¹. D'autres sources plus tardives ont confirmé la diversité des éléments étrangers (existence d'un contingent juif), et donnent d'autres indications sur les préoccupations défensives du souverain égyptien².

Ce document écrit avec des signes que les Grecs avaient trois siècles auparavant empruntés aux Phéniciens, intervient dans un contexte d'explosion littéraire, pour ce qui concerne Athènes tout au moins, sous la houlette de Pisistrate qui favorise la transcription des chants d'Homère. Cette explosion pourrait du reste être mise en relation avec la forte demande de papyrus égyptiens, comme le laisse suggérer P.Salmon dans son ouvrage : La Politique égyptienne d'Athènes VI^e -Ve s. av. J.C. (p. 30). Les sources littéraires, comme il est normal dans un contexte pareil, reflètent non seulement les préoccupations des contemporains, mais aussi des réminiscences des siècles antérieurs (période minoenne, mycénienne, Ages Obscurs).

Pour ce qui concerne particulièrement Homère et l'Égypte, Christian Froidefond³ a su montrer comment une exploitation judicieuse permet de

¹ E. Mveng reproduit le texte dans son ouvrage Les sources grecques de l'histoire négro africaine p.60, voir aussi dossier iconographique n°4. L'auteur met en relation cette inscription avec le passage d'Hérodote II, 154 qui relate la même expédition.

² Telle est l'hypothèse qu'on pourrait tirer de l'exploitation que Desanges fait de la lettre d'Aristote à Philocrate suivant en cela un commentaire de S. Sauneron et J.Yoyotte (Desanges, Recherches...pp 217-218).

³ Christian Froidefond analyse les images de Thèbes d'Égypte dans l'univers homérique (Odyssée IV, 127 : Iliade IX, 381-384) et exprime le sentiment suivant : " *Il est difficile d'imaginer ce que pouvait représenter Thèbes dans l'imagination des contemporains d'Homère : la géographie, ici encore ne peut se séparer de l'histoire. Pour la plupart des auteurs, c'est à l'ombre d'une grande cité morte qu'Homère, en tout cas le continuateur des vieilles chroniques achéennes, redonne un peu de vie et de splendeur*" (Christian Froidefond, le mirage égyptien dans la littérature grecque. 31).

Dans un autre passage il articule les informations livrées par Homère et Hérodote. « *L'Odyssée, comme Hérodote, rend compte assez bien des convoitises qui, dans les décades qui précédèrent le règne de Psammétique et l'ouverture de l'Égypte aux Grecs, convergeaient vers les côtes de l'Afrique, Cyrénaïque ou Delta du Nil, celle d'une part de la Crète dont M.P Demargne a montré la brillante renaissance aux VIII^e et VII^e*

détacher des strates et des faisceaux appartenant à ces différents moments. Toujours à propos de l'Égypte et plus particulièrement du Nil, aussi bien Hésiode que Homère étaient conscients du lien entre l'évocation du nom du pays (Aigyptos) et du fleuve, appelé explicitement Neilos chez le premier et tout simplement Potamos chez le second¹. Ce pays et son fleuve occupent une place de choix dans les Monumenta Cartographica Africae et Aegypti de Y. Kamal, ce recueil qui permet déjà de situer la place des sources grecques dans l'ensemble des sources géographiques concernant l'Afrique. Le Tome I de L'Image du Noir dans l'art occidental (Menil Fondation) donne également une idée de la place de l'Égypte dans les sources grecques, littéraires et iconographiques, pour l'analyse des contacts de civilisations, surtout celles entre l'Afrique et l'Europe dans l'antiquité. La moisson peut paraître d'excellente facture.

III.5. CONTINUITÉ ET RUPTURE

Certains spécialistes² qui se sont focalisés sur les contacts à l'époque classique ont pensé devoir retenir trois veines essentielles : les récits des périples ou autres expéditions maritimes, les expéditions terrestres et la systématisation des géographes. Quelle articulation entre ces éléments ? Est-il toujours possible de cerner les mobiles économiques, politiques, scientifiques, diplomatiques ? Le dynamisme noté à l'époque classique est une continuation des échanges intenses de la période archaïque qui avaient permis aux Grecs d'implanter des comptoirs sur le littoral égyptien et libyen ; dans ce mouvement Milet, Chios et Thassos avaient joué un rôle essentiel. L'échange de blé égyptien parvenait à Chios et à Egine qui transmettaient à leur tour le fer venant du Caucase et de Cappadoce et passant par Milet.

siècles et dont les corsaires parcouraient sans cesse la route de l'Égypte, s'il faut en croire Thucydide et Homère. Lui-même d'après l'épisode égyptien du Pseudo Crétois ; celles, d'autre part, des Milésiens, pionniers de la colonisation grecque en Égypte et fondateurs de Naucratis (op. cit. p., 29.

¹ André Bernard, Leçon de civilisation, Paris, Fayard 1994, pp. 64.

² L.A. Thompson et J. Fergusson expriment cette orientation : "If we now turn to former historical ground our enquiry falls into three parts : first there are sea voyages. Secondly they are land expeditions. Finally there is the evidence of the geographers" (Africa in classical antiquity p.4).

Des pièces de monnaie du VI^e s. ont été trouvées dans cette Égypte qui importait du vin grec et phénicien ; en retour, elle exportait sur le marché méditerranéen, en plus du papyrus et du blé, le lin, et l'ivoire africain. Celui-ci était en concurrence avec celui que les Cyrénéens et Phéniciens mettaient en circulation¹. Quand les armées perses au VI^e S, sous la conduite de Cambyse, envahirent l'Égypte, le pharaon Psammétique, malgré l'apport des mercenaires grecs et cariens, ne put résister ; Athènes, à l'époque sous les Pisistratides, jugea plus indiqué d'accepter le fait accompli². Les ressources et les infrastructures égyptiennes sont à partir de ce moment aux mains des Perses ; dans l'armée perse sont mobilisés des contingents égyptiens et éthiopiens ; des ouvriers égyptiens, des sculpteurs et des décorateurs surtout, exercent dans les chantiers à Suse et à Persepolis³.

Les Perses vont toutefois buter sur l'obstacle méroétique. L'expédition de Cambyse vers l'empire kushite fut un véritable désastre pour les Perses. Hérodote rapporte comment le souverain « éthiopien » nargue son adversaire : « *Voici le conseil que le roi des Ethiopiens donne au roi des Perses : le jour où les Perses pourront bander avec la même aisance les arcs de cette taille, alors ils pourront marcher contre les Ethiopiens Macrobiens. En attendant qu'ils rendent grâce aux dieux de n'avoir pas inspiré aux Ethiopiens l'ambition d'ajouter de nouvelles terres à la leur* »⁴. L'inscription du roi kushite Nastesen sur la stèle de Dongola confirme que Kambasauden (Cambyse ?) a été repoussé, et que ses bateaux, son bétail et ses provisions ont été saisis.

L'Égypte finit par devenir une province perse ; après Cambyse et Darius I, Xerxès I utilisa le potentiel humain et les ressources économiques de l'Égypte dans la lutte contre les Grecs. Certes l'Égypte connut des moments de répit de la XXVIII^e à la XXX^e dynastie (de -405 à -361) ; en 360 Nectanebo II sauva son trône grâce à l'appui des Spartiates. Mais en -342 Ochos, le nouveau roi achéménide fit une descente sur le Delta. Le dernier des Nectanebo, dernier pharaon autochtone, disparut en « Éthiopie » ; ce fut la seconde occupation perse. Les Grecs, bien que conscients du danger,

¹ Pierre Salmon, *op. cit.*, p. 24 sq.

² idem, *ibid.* p.61.

³ *ibid.*, p. 67.

⁴ Hérodote III, 22.

étaient divisés sur l'attitude à avoir face aux Perses. Cette période de rivalité entre Perses et Grecs a coïncidé probablement avec l'implantation d'immigrés égyptiens en Grèce, dans la région du port d'Athènes, au Pirée plus précisément. Cette période aurait permis aux cultes égyptiens de se développer en Grèce. Ce sont ces faits réels qui, de l'avis de P. Salmon, permettent de comprendre certaines allusions d'Aristophane concernant l'égyptophilie de Lycurgue supposée par Aristophane ; à cette époque le culte d'Isis avait déjà connu une grande prolifération¹.

Cette période permet également de comprendre que les thèmes égyptiens puissent s'inscrire dans un tout autre registre ; ainsi la présence de contingents égyptiens dans l'armée perse ne pouvait laisser insensible le marathonomaque qu'était Eschyle. Les luttes entre cités grecques elles mêmes, au cours de la période classique, n'ont pas manqué de se répercuter sur les relations entre le monde grec et l'Afrique ; l'intensification de la guerre entre Athènes et Sparte au cours de la guerre du Péloponnèse (431-404) a perturbé les relations helléno-africaines ; et pourtant, lorsque la peste fut déclarée à Athènes, on essaya² d'en chercher les origines en Afrique, annonçant peut-être une tradition qui va faire fortune en Europe : l'Afrique source d'épidémies. Mais rappelons que cette tradition du bouc émissaire avait déjà trouvé en place une veille tradition idyllique positive en oeuvre chez Homère à l'époque archaïque et prolongée à l'époque classique par Hérodote.

Il est permis de croire que la composition et la diffusion des Histoires d'Hérodote indiquent des progrès dans la connaissance de l'Égypte, de différentes régions de la Libye, voire de l'Éthiopie au sud de l'Égypte. Même si le père du genre historique prétend à l'objectivité, il convient de

¹ *ibid.*, p. 230.

² Thucydide II, 48. L'auteur tout en signalant cette hypothèse se garde de la prendre pour vérifiée Voici comment Thucydide décrit ce fléau :

"Celui-ci fit, dit-on, sa première apparition en Éthiopie, dans la région située en arrière de l'Égypte ; puis il descendit en Égypte, en Libye et dans la plupart des territoires du grand roi. Athènes se vit frappée brusquement, et ce fut d'abord au Pirée que les gens furent touchés : ils prétendirent même que les Péloponnésiens avaient empoisonné les puits (car il n'y avait pas encore de fontaines en cet endroit). Puis il atteignit la ville haute : et, dès lors, le nombre des morts fut beaucoup plus grand. - Je laisse à chacun - médecin ou profane - le soin de dire son opinion sur la maladie, en indiquant d'où elle pouvait vraisemblablement provenir, et les causes qui, à ses yeux, expliquent de façon satisfaisante ce bouleversement, comme ayant été capables d'exercer une telle action. Pour moi, je dirai comment cette maladie se présentait : les signes à observer pour pouvoir le mieux, si jamais elle se reproduisait, profiter d'un savoir préalable et n'être pas devant l'inconnu : voilà ce que j'exposerai - après avoir, en personne, souffert du mal, et avoir vu, en personne, d'autres gens atteints".

reconnaître qu'il renforce l'idéalisation présente déjà chez Homère. Christian Froidefond a raison de faire remarquer que, même si les Suppliantes d'Eschyle sont postérieures aux premiers voyages des historiens ioniens, elles se rattachent, par les informations qu'elles livrent sur l'Égypte, à Homère et aux poètes du Cycle épique (Froidefond, p. 11).

L'Hélène d'Euripide reflète à la fois les traditions homériques et les théories nouvelles sur la terre d'Égypte (Froidefond, *ibidem*). On ne saurait dire qu'à cette époque il y ait eu évolution linéaire au sujet de la connaissance de l'Égypte, encore moins à propos du reste de l'Afrique. Ce qui est en tout cas certain, c'est qu'à l'Égypte est consacré tout un livre (le livre II d'Hérodote), à la Libye d'importants passages du livre IV et que les Éthiopies, nilotique et occidentale, sont évoquées dans plusieurs passages.

Les relations vont connaître une nouvelle vigueur, et cette fois de manière quasi ininterrompue pendant trois siècles, à l'époque hellénistique. Alexandre, et après lui les Lagides, vont s'inspirer de l'expérience perse et, en reprenant certains projets (canal entre le Nil et la Mer Rouge), en construisant une nouvelle ville, Alexandrie¹, ils ouvrent de nouvelles perspectives dans l'économie-monde. Les activités autour des côtes de la mer Rouge et des régions du Haut Nil vont être intensifiées. Une administration s'appuyant sur la population grecque, sur les éléments juifs et une partie des Égyptiens va permettre un contrôle du territoire. L'influence grecque, déjà présente en Cyrénaïque à l'époque archaïque, se maintient et elle va attirer Méroé².

Les généalogistes grecs, comme du reste leurs prédécesseurs perses, tentent d'attribuer à leurs souverains une ascendance africaine³. En -333 quand Alexandre le Grand, le conquérant macédonien, remporta face à

¹ Sur les détails de la présence Lagide en Égypte voir Desanges, Recherches sur les activités de Méditerranéens 243 sq.

² Voir Desanges, « L'hellénisme dans le royaume de Méroé », First International Congress on Greek and Arabic vol II 1983 pp. 275 sq. Le Professeur Abdel Gâder A. Abdalla a montré lors du Colloque Afrique Noire et Monde Méditerranéen certains impacts de l'hellénisme à Rome en exploitant les sources épigraphiques et archéologiques. Il ne manque pas de relever les filtres égyptiens et romains (*op. cit.*, p. 89. sq.).

³ Sur le mythe d'Alexandre on peut consulter Fr. De Medeiros, ...l'Occident et l'Afrique XIII-XVeS, pp 203 sq... P. Gouliouwsky, Essai sur les origines du mythe d'Alexandre, 2 vol, Nancy, 1978. Concernant les tentatives perses pour accréditer une filiation égyptienne de Cambyse par sa mère, on peut se rapporter à P. Salomon, *op. cit.*, p.60. Concernant la tradition qui fait de la mère de Cambyse une certaine Méroé, J.Desanges y voit une tentation de mettre en relation le transfert de la capitale et l'occupation perse. (Recherches, pp 225 sq.)

Darius III la bataille d'Issos en Asie Mineure, les Grecs marquèrent par la même occasion des points importants face à leurs rivaux perses. Le chemin vers l'Égypte était ouvert. Un an après le macédonien se présente en un libérateur ; Alexandre devient adorateur du bœuf sacré Apis ; il est couronné dans le temple du dieu Ptah à Memphis ; en -331 il se rend à l'oasis de Siouah (Siwa) et peut-être ensuite en Éthiopie¹, avant d'entreprendre les autres étapes de sa marche triomphale. Même si le séjour africain fut relativement bref, son impact fut considérable.

Dans le désert occidental se trouvait un oracle d'Amon à l'usage des Grecs, présents en Cyrénaïque depuis l'époque archaïque. Pour accréditer la nationalité égyptienne d'Alexandre, une tradition se développe, présentant ce souverain comme le produit d'une union mystique entre Olympias, sa mère, et le dieu Amon ou Nectanebo, le dernier pharaon disparu. Alexandre lui-même choisit le site de Rakoti, modeste village égyptien, pour fonder Alexandrie². La conquête de l'Égypte par les Macédoniens accentue la présence des Hellènes en Égypte ; ce mouvement va s'amplifier sous les Lagides qui héritèrent de la partie égyptienne, après le partage de l'Empire entre les généraux d'Alexandre, les diadoques.

Ainsi donc durant la phase hellénistique de l'histoire égyptienne, on note deux phénomènes lourds de conséquences dans le destin du continent :

1. pour la première fois une partie du continent a été intégrée dans un empire « universel » s'étalant sur trois continents (Europe, Asie, Afrique).
2. l'implantation des Lagides en Afrique se présente comme un enjeu de premier plan dans la rivalité des puissances expansionnistes qui se déroulaient dans ce triangle.

¹ J. Desanges, *Recherches* p. 246-247 donne les arguments avancés pour conforter ou réfuter la thèse de cette expédition en Éthiopie. L'auteur ne croit pas à cette expédition de caractère scientifique. Les mythographes (le Pseudo Callisthène) en profitent pour imaginer une rencontre entre Alexandre et la Candace, la reine mère des Éthiopiens. Alexandre fut subjugué par la sagesse de cette dame.

² Sur les dimensions de la légende d'Alexandre en relation avec le rôle de Ptolémée lui-même, on peut signaler la remarque de Stoneman, « *Cleitarchus is the only author, as far we can trace the origin of the statements in the extant historians, to make Alexandre the son of god Ammon. In general he seeks to glorify Alexander, and also often exaggerates the role of Ptolemy (for reasons that are not clear, though if he was writing in Ptolemy's Alexandria we might see an explanation there)* » (R. Stoneman, *Alexander the Great*, London and New York, Routledge, 1977 p.74). P. Pedeche note que l'attitude de Ptolémée lui-même fut ambiguë : « *Callisthène annonçait aux Grecs que l'oracle d'Ammon avait reconnu Alexandre comme fils de Zeus. Ptolémée n'a pas accepté cette version. L'institution d'un culte d'Alexandre en Égypte n'impliquait pas la reconnaissance de sa filiation divine* » (P. Pedeche, *Historiens compagnons d'Alexandre...*, Paris les Belles Lettres, 1984 p. 272). J.M O'Brien relate de manière synthétique les différentes versions de la légende qui rattachent Alexandre à Ammon Ra et à Nectanebo (cf. J.M O'Brien, *Alexandre the Great, the invisible enemy*, London and New York, Routledge, 1994, p 86).

Pendant trois siècles, plus d'une douzaine de souverains Lagides (les Ptolémées) vont se succéder en Égypte. Ils développent une politique militariste pour exploiter le pays et défendre leurs intérêts en Méditerranée ; ils favorisent le trafic commercial en direction de la Mer Rouge. Il s'agit réellement d'une économie relativement bien structurée une partie du blé est exportée vers les pays de la Méditerranée, des produits africains proviennent du Sud de l'Égypte (or, ivoire...) et revendus en Méditerranée ; de l'Inde ou de la Chine viennent les bois précieux, des colorants, de la soierie, des pierres précieuses qui sont retravaillés et réexpédiés dans les pays de la Méditerranée.

Cette situation d'exploitation et de domination était toutefois faite de subtilités, comme l'a bien montré Joseph Mélèze - Modrzejewski : « ... *le clivage socio-ethnique et économique n'entraîne pas de discrimination juridique. Légalement, conquérants et conquis jouissent des droits égaux et peuvent compter sur une protection égale de la justice ptolémaïque...*

...A la croisée des chemins d'un certain rationalisme grec et de la maât égyptienne, le système judiciaire Lagide apporte un élément d'équilibre dans le jeu des forces antagonistes qui marque la vie de la société ptolémaïque »¹.

A notre avis, il convient d'être prudent et de ne pas se fier uniquement aux documents juridiques. Claude Orioux a bien montré, en exploitant les papyrus de Zénon que certains immigrés grecs, surtout les établis récents, ne partageaient pas toujours les ambitions territoriales et ruineuses des rois². Il a attiré l'attention sur le fait qu'il y'a parfois décalage entre l'information juridique et la réalité économique³. Mieux encore, malgré le caractère cosmopolite de la société égyptienne, même s'il existe des documents rédigés en démotique, il faut reconnaître que les procès sont des procès grecs⁴ ; enfin, il invite à voir derrière la convivialité de certains milieux grecs, une dose de paternalisme vis à vis des « autres »⁵.

¹ J.M. Modrzejewski « Droits de l'individu et justice Lagide » in Mame Sow, Dépendance et liberté : l'Afrique et le monde méditerranéen dans l'Antiquité, Toronto Terebi, 1990 p.173.

² Claude Orioux, Zénon de Caunos, parépidèmos et le destin grec, Annales Littéraires de l'Université de Besançon, 1985 p. 18.

³ *Ibid.* p. 68.

⁴ *Ibid.* p. 183.

⁵ *Ibid.* 135.

L'Empire macédonien a étendu la diffusion de la culture grecque ; l'action des Ptolémées en Egypte eut des dimensions politiques, économiques et culturelles, amples et durables. Pour des besoins cynergétiques des campements furent aménagés à la latitude de la 5e cataracte du Nil (cf. Desanges, Recherches..., p.273). Le rôle de la bibliothèque d'Alexandrie fut capitale dans l'enrichissement et la diffusion de l'hellénisme. Manéthon, égyptien d'origine, formé à l'école grecque, systématise une périodisation de l'histoire égyptienne en dynasties. Les traducteurs d'une partie de l'Ancien Testament en grec (la Septante) sont peut être des intellectuels juifs encouragés par Ptolémée II (-285 -247).

L'impact culturel atteignit Méroé et à la fin de la période hellénistique ; Diodore (III, 6) rapporte comment un souverain méroétique, Ergamenes (Ankamani ?), roi d'Ethiopie, élevé à l'école des Grecs et qui avait étudié la philosophie, osa défier les prêtres de son pays et abolir de manière musclée et expéditive les coutumes absurdes (la mort rituelle des rois). Mais les relations entre Lagides et Méroïtes ne furent pas sans heurts et il n'est pas exclu de voir dans certaines péjorations de l'image de l'Egyptien, et du Noir, le reflet de conflits entre d'une part les Lagides et les appuis allogènes (surtout juifs) et d'autre part les Egyptiens et les Méroïtes¹.

En Egypte, les soulèvements contre la présence Lagide furent monnaie courante et il y'eut des tentatives de coordination de la résistance entre Egyptiens et leurs voisins du Sud². Cette Afrique, terre de Dieux chez Homère, celle là même qui a eue l'héritage de brillantes civilisations, comme l'Égypte initiatrice de la Grèce dans certains domaines, selon le témoignage d'Hérodote, pouvait bien passer pour avoir donné naissance à un des ascendants mythiques de Cambyse (Netetis envoyée par Amasis) ou Alexandre (fils du pharaon Nectanebo ou d'Amon lui même). Mais la gamme des thématiques sur l'Afrique ne se résume pas aux seules représentations symboliques ou subjectives. Elle est d'une diversité qui permet de systématiser représentations mythographiques, connaissances géographiques et anthropologiques.

¹ Voir notre thèse de 3e cycle, la politique africaine de l'Etat byzantin de la Haute Epoque, pp 143 sq.

² Cf. Préaux « les révolutions égyptiennes sous les Lagides », « in Chroniques d'Egypte n°11, p.531.

III.6. MYTHES, HISTOIRE ET GEOGRAPHIE

J. Ramin, tout en adhérant à la définition qui fait de la mythologie le résultat de traditions liées parfois à l'histoire du peuplement du pays, ne manque pas de rappeler le jeu des influences extérieures qui peuvent être la marque « *des rapports commerciaux entretenus avec des peuples plus ou moins lointains* »¹ L'historien qui exploite les matériaux mythiques doit tenir compte de la diversité des traditions, de l'évolution des idées. Dans ce mouvement il est possible de distinguer plusieurs zones d'ombres et des spirales. Les remarques de Ramin sont pertinentes :

« ... Les plus anciens textes sont en général sommaires, ce qui tend à prouver que les mythes étaient bien connus, transmis d'une manière plus complète de bouche à oreille, ou que les Grecs se sont longtemps contentés de ce qui leur paraissait l'essentiel. Ces premiers documents n'ont d'ailleurs pas été écrits à une époque très reculée et ne permettent donc pas de connaître l'éventuelle évolution antérieure des mythes. En revanche, des textes plus récents peuvent faire état de traditions beaucoup plus anciennes »².

Les difficultés dans l'identification des traditions sont naturellement liées aux difficultés dans l'appréciation de l'authenticité, de l'originalité, de la fiabilité des sources. Dès lors, il n'est pas toujours facile de distinguer les détails qui prolongent une vieille tradition et ceux qui annoncent une innovation, une rupture. Les changements de registres, souvent liés aux influences extérieures, ne facilitent pas non plus la tâche au chercheur. Des notions philosophiques, des éléments du firmament sont devenus des personnages, ces derniers sont devenus des peuples, ces peuples ont été localisés, puis délocalisés.

Ainsi, les identifications suivent le rythme des connaissances, elles reflètent les diverses sensibilités, les diverses expériences. La qualité des informations n'est pas mécaniquement liée à leur quantité sur un sujet

¹ J. Ramin, *Mythologie et géographie*, Paris, les Belles Lettres, 1979, p. 7.

² *Ibid.*, p. 8.

précis, ou sur un endroit déterminé ; elle n'est mécaniquement liée ni à la proximité, ni à l'ancienneté des circuits.

« Les Grecs ont été fort longs à connaître l'arrière-pays de leur résidence, métropolitaine ou coloniale. A titre d'exemple, le centre de l'Anatolie fut inconnu avant Xénophon, malgré la longue implantation de villes sur le littoral. Et pourtant, grâce à leurs rapports avec les voyageurs, commerçants ou transporteurs, les Grecs ont pu acquérir quelques notions sur l'Europe centrale, septentrionale et occidentale, sur l'Afrique, sur l'Asie bien avant Alexandre : l'ambre et l'étain parvenaient en Grèce et des caravanes traversaient le Sahara, se rendaient aux Indes, en Asie centrale »¹.

Dès lors, comment cerner, dans les mythes ou représentations mentales, ce qui est spécifiquement grec et ce qui est repris d'une tradition empruntée à des informateurs, relais pas toujours bien identifiés du reste ? André Bernard n'a pas manqué de relever, chez certains auteurs, Diodore par exemple, un curieux mélange de légendes grecques et égyptiennes². Tout cela est bien résumé par Claude Calame :

« Mythe et histoire, légende et histoire : ce qui est régulièrement et implicitement en cause dans notre utilisation du concept de mythe, c'est la valeur de vérité du récit auquel nous destinons cette dénomination. Or pour les Grecs, pourtant à l'origine de l'idée de mythique, la question du rapport du récit sur les temps anciens avec la réalité ne se pose pas d'emblée en termes historiques. On privilégie d'avoir le vraisemblable théologique ou moral avant de mettre en cause la valeur de vérités de certains récits de la tradition au nom de la vraisemblance que nous qualifions d'historique (Veyne 1983- 81-8). L'intellectuel hellène qui doute de la vérité des récits qu'il entend se fonde sur des critères souvent bien différents des nôtres »³.

Cette précision de Claude Calame montre tout l'intérêt que l'historiographie en général, les spécialistes de l'Antiquité grecque en particulier, peuvent tirer de l'exploitation des mythes. La perception que les Grecs avaient de l'Afrique et des Africains peut être appréhendée à partir de

¹ Ibid., pp. 9 – 10.

² A. Bernard, *leçon de civilisation*, p. 66 sq.

³ « Evancence du mythe et réalité des formes narratives », C. Calame in *Métamorphoses du mythe en Grèce Antique. Religions en Perspective*, n° 4 Labor et Fides, Genève 1978, pp 9 et 10.

plusieurs prismes : la production intellectuelle grecque véhicule différentes conceptions du monde portées par un penchant encyclopédiste et des délibérations critiques ; les intellectuels grecs ont malgré tout partagé une certaine conception de l'altérité¹.

On peut dégager comme l'a proposé A. Ballabriga deux conceptions situées à des niveaux différents.

« L'une s'inscrit dans une dimension horizontale, phénoménale et réaliste : le jour, le soleil va du pays des Ethiopiens aux Hespérides ou, aussi bien, du pays d'Aiétés à celui de Circé, la course nocturne postulée est symétrique de la course céleste et diurne. La seconde ne semble pas premièrement et proprement solaire : visant des entités plus primordiales que la famille d'Hélios, elle postule au bas de l'univers l'existence d'un point où la coïncidence des opposés peut jouer sur un mode maximal. En principe les deux registres, le phénoménal et le transphénoménal, peuvent être ainsi distingués. En réalité interfèrent dans la représentation des pays du soleil pour reproduire toute une série d'apories et d'ambiguïtés dont le texte de Stésichore offre déjà une belle illustration : où se trouve la demeure de la Nuit ? A l'ouest ou à l'est ? Si elle à l'ouest, comment le soleil peut-il se lever en la quittant ? »²

La présence dans la pensée religieuse géographique et mythique de la symbolique de la centralité a été mise en lumière par M. Eliade³. Ballabriga a montré comment, pour le cas de la Grèce, on est passé d'une Delphes ombilic et foyer de la Grèce, puis de la terre⁴, à une Délos « point zénital et central, où le soleil tourne, à la verticale d'Ortygie, de Délos-Rhénée, qui fonctionne alors comme un centre cosmique, au cœur des Cyclades et des terres grecques, à égale distance des pays fabuleux du soleil aux confins du monde, Aia, les Hespérides et les deux Ethiopies du levant et du couchant »⁵.

¹ Michel Harbsmeier souligne l'importance de ce prisme pour spécifier les différentes cultures : "One of the ways cultures differ from one another is the manner in which they relate themselves to other cultures, the kind of views they tend to have of other forms of living than their own. Any culture and any civilisation has her own barbarians, heathen, unbelievers, savages primitives or whatever the specific "counter – concepts" (Koselleck 1979) may be" (M. Harbsmeier, "On travel Accounts and Cosmological strategies some models in comparative Xenology" in *Ethnos*, 1985, vol 50-3-4, p. 273.

² A. Ballabriga, op. cit., p. 81.

³ M. Eliade, *Traité d'histoire des religions*, Paris, Payot, 1974, p. 316.

⁴ Ballabriga, op. cit., pp. 60 - 61.

⁵ *ibidem*, p. 21.

Dans une conception qui fait coïncider le levant et le couchant, il est particulièrement frappant de constater que l'Afrique est le théâtre à la fois du lever et du coucher du Soleil. Cette curieuse géographie mythique tient compte des deux mouvements opposés du soleil (soleil levant, soleil couchant) dans la matrice chtonienne, baignée par les eaux originelles¹. On peut penser que cette conception rappelle les séjours du dieu soleil Ra, sous forme d'Osiris, dans le monde souterrain et ses réapparitions au grand jour bien décrites par Lewis Spence². On peut également penser à des influences iraniennes qui ont dû être vivaces non seulement à l'époque classique, mais aussi durant la période hellénistique et qui peuvent expliquer en partie certains débats sur les sources du Nil et le rapprochement, voire la confusion, entre l'Afrique, surtout sa partie orientale, et l'Inde. H. Lamb n'exclut pas le fait que le mythe du paradis perdu (Iran *venj*) ait pu influencer Aristote, son disciple Alexandre le Grand et ses compagnons géographes³.

Dans cette conception du monde, il est aisé de comprendre que l'Afrique soit la terre des Dieux, le lieu de leur repos tant mérité au soir des rudes journées. La géographie ionienne ne pouvait manquer de refléter cette configuration d'un monde considéré comme un rectangle habité (*oikouménè*) et entouré par un autre rectangle plus vaste inhabité et inconnu, les deux figures entourées par une mer extérieure circulaire qui contenait le fleuve. Pour rejoindre sa ville, Ithaque, Ulysse⁴, doit suivre un axe ouest-est, rencontre Calypso, la fille d'Atlas à l'extrême Occident et Circé qui réside à Aiaïé dans l'extrémité orientale.

Que l'imaginaire se focalise sur les extrémités ouest-est ou nord-sud ou qu'il intègre la dichotomie Ciel / Enfers, dans tous les cas de figure, l'Afrique rattachée ou non à l'Inde, occupe une des positions extrêmes. Dans la théorie des antipodes, les Ethiopiens occupent la position méridionale et les Scythes la septentrionale, les Indiens sont à l'est et les Celtes à l'ouest. Dans ces extrémités ténébreuses, une zone pas éloignée du pays des

¹ A. Motte, *Prairies et jardins*... p. 74, n°122 cité par Ballabriga, p 108.

² Lewis Spence, *Ancient Myths and Legends*, New York, Dover Publ. 1190 pp.116-118.

³ H. Lamb, *Alexander of Macedon, the journey to world's end*, New York, Doubleday, 1996, pp. 283-284.

⁴ A. Ballabriga, p.. 148.

Ethiopiens occidentaux (les pays des Hespérides et de l'Atlas) est particulièrement mise en relief. Le fameux et mystérieux continent disparu, l'Atlantide, pouvant même être situé dans cette région¹. Les Ethiopiens qui habitent les extrémités des Extrémités voient donc leur pays balayé par les « *humeurs océaniques, l'eau de vie et l'eau de mort* »². L'ambrosie et le nectar chers aux Dieux permettent aussi aux Ethiopiens de profiter de cette aubaine divine, certains parmi eux ont une longévité admirable grâce à cette eau de jouvence (Hérodote III, 23). Mais les Ethiopiens ne sont pas les seuls à jouir de ce don des dieux. Les Scythes aussi situés à l'autre extrémité du monde bénéficient des mêmes faveurs. Toutefois dans ces deux espaces éloignés, il convient de noter que le bonheur côtoie la misère.

« *L'opposition entre l'Hyperborée ou même la Scythie fortunée et le misérable peuple des Cimmériens est à son tour analogue à la scission de l'espace éthiopien, en un pays d'Ethiopiens bienheureux et un pays de Troglodytes et de Pygmées* »³. Telle est loi de la contradiction : un se divise en deux.

III.7. L'AFRIQUE AU BOUT DU MONDE

Certaines divinités grecques et pas les moins importantes, séjournent en Afrique. Zeus se rend chez les Ethiopiens pour y festoyer (Iliade I, 423). Là se trouve son merveilleux jardin. Zeus est dit éthiopien (Lycophron de Chalcis V, 53). Pindare évoque le jardin merveilleux de Zeus en Libye où les fruits de toute espèce et les bêtes fauves ne manquent, cette Libye au palais d'or (Pythiques, IX, 53). Aphrodite est noire (Pausanias 537). Iris retourne dans ce pays, où les populations offrent des hécatombes aux Immortels, pour recevoir sa part du festin (Iliade XXIII, 206). Poséidon y va aussi seul, pour jouir des hécatombes de taureaux et de béliers (Odyssée I, 22 -25). Cette partie de monde est charmante à habiter, elle est luxuriante (Pindare, Pythiques, IX, 5-9). Là se trouvent les brillantes écuries d'Aurore et du Soleil (Euripide, frag. 771, Prologue du Phaéton). Hérodote va jusqu'à admettre que

¹ Thèse défendue par Frobenius, *Voice of Africa* I, pp. 319 -49 en exploitant comme source Platon.

² Ballabriga, p. 58.

³ A. Ballabriga, p 233.

la réflexion théologique a pu être transmise par les Egyptiens aux Grecs, il pense que les attributs de la plupart des divinités ont été transmis aux Grecs par les Egyptiens (Hérodote II, 50).

Le roi de cette terre fabuleuse s'appelle Mèrops. C'est à lui que fut offerte l'océanide Clyméné (Euripide frag. 771) ; il est voisin des Dieux. Un autre personnage, Memnon le héros éthiopien venu apporter secours aux Troyens, est fils de l'Aurore (Hésiode, Théogonie V, 984-5). Il est venu combattre aux côtés de son oncle Priam, et après avoir tué Archiloque, fils de Nestor, il périt de la main d'Achille (Pindare, Nem. III, 103). Andromède, fille du roi éthiopien Céphée, est délivrée du monstre par le héros, Persée, qui l'épouse. Héraclès et Prométhée, les deux Titans punis par Zeus, l'un à l'extrême bout occidental et l'autre à l'extrême bout oriental, se « *retrouvent fraternellement unis et semblent se répondre* ». L'Afrique ou pour être plus vague, les pays du Sud, des extrêmes est et ouest, se trouvent être le Paradis et l'Enfer. Beaucoup de héros fondateurs viennent d'Afrique : qu'ils aient quitté leur pays, « *motu proprio* » ou sous la poussée d'événements malheureux. Le mythe des Danaïdes est assez révélateur à ce sujet ; à toutes les étapes du mythe, relaté par Eschyle, l'Afrique est présente ; Io, la fille du roi d'Argos, Inachos, est séduite par Zeus. Hera la compagne de Zeus est jalouse lui jette un mauvais sort, et est transformée en vache ; son errance la conduit en Egypte où elle met au monde Epaphos, le sombre Ephaphos qui comprend dans sa descendance Libya, Poséidon, Belos, Agenor, roi de Tyr, père de Cadmos et d'Europe, et les deux jumeaux Danaos et Aegyptos.

Homère au chant I de l'Odyssée, (V 22 - 26) évoque les Ethiopiens établis aux deux extrémités orientale et occidentale du monde. Cette image, aussi vague soit-elle, renvoie à des considérations climatiques et anthropologiques : le peuplement des zones torrides par des populations à carnation foncée, depuis les régions africaines jusqu'aux régions asiatiques.

C'est ce tableau flou qui permet de situer l'île de Nysa, le lieu d'habitation du dieu Dionysos, en Ethiopie, au sud de l'Egypte (Hérodote II, 146) ; Diodore l'assimile à Osiris et relate son voyage d'Afrique vers l'Inde à travers l'Arabie, le long des côtes de la Mer Erythrée (Diodore I, 19, 6). Même

si des données philosophiques¹, philologiques, égyptologiques et grecques², permettent de comprendre l'identification africaine, ce sont surtout les conceptions géographiques de l'époque qui permettent ce passage continu d'est en ouest et vice versa. Atlas est à la fois figure de Titan condamné à tenir de ses bras les colonnes du Ciel (Homère, *Odyssée* I 52, 54) ou tout simplement le ciel à l'Occident (Hésiode, *Théogonie* 517-520, 746-757).

Là parviennent dans leurs errances, Prométhée et Hercule également condamnés par Zeus (Phérécyde d'Athènes, 3 F 17, Jacoby). Les identifications géographique, topologique (le mont Atlas par exemple) sont avancées : le Pseudo Skylax donne même des détails sur ces colonnes d'Héraclès, l'une moyennement haute en Libye, l'autre plus élevée en Europe (Pseudo Scylax 94F111M, Desanges p. 412). Le chaud soleil d'Afrique fait partie de l'imaginaire des Grecs, mais il s'agit d'une réalité constatée par ceux qui ont eu la chance de fouler du pied le continent. Un témoin oculaire (Hérodote, IV, 42) rapporte avec scepticisme les informations livrées par les Phéniciens du pharaon Nécho qui ont navigué sur la Mer Australe ; ils rapportent les mouvements particuliers du soleil, et leur incidence sur la régularisation du cours des fleuves (Hérodote II, 24 - 25).

Il pleut très rarement en Egypte (Hérodote III, 10) ; à l'intérieur du continent règne une chaleur permanente (ibid II, 22), C'est un pays affreusement sec, vide de tout (ibid, II, 32) ; il faut pourtant se protéger contre les moustiques (Hérodote II, 95). Toutefois Diodore signale l'existence d'une saison de pluies (III, XXXII, 2). C'est peut-être en raison de la chaleur excessive qu'il est très difficile d'être informé sur les véritables sources du Nil. Les informations sont nulles au delà du pays des Ethiopiens Automoles, les Ethiopiens transfuges, dont on peut atteindre le pays après quatre mois de marche ou de navigation depuis Eléphantine, au sud de l'Egypte (Hérodote II 28-30). Le souci d'objectivité du « *père de l'histoire et de la géographie* » permet de rapporter la thèse du trésorier du temple de Neith à

¹ Je veux parler de l'égyptomania d'Hérodote.

² J. Desanges fait observer qu'un manuscrit (C) d'Hérodote III, 97 offre la leçon Nῆσσοῦ τῆς ἁγίας "l'île sacrée (de Méroé) au lieu de "la Sainte Nyssa" Par la même occasion il suggère de manière implicite la mise en relation avec les *Ta Nehesi*, une des dénominations que les Egyptiens ont utilisée pour des habitants du pays de Koush (J.Desanges, *Recherches* p. 233 note 93).

Saïs : selon la tradition rapportée par l'informateur d'Hérodote, le fleuve jaillit entre deux montagnes, près d'Eléphantine (ibid, II, 28).

E. Teixeira tout en acceptant l'apport de l'égyptologie pour élucider ce passage d'Hérodote¹ regrette qu'aucun texte égyptien ne soit venu éclairer la signification de ces deux expressions, Mophi et Krophî² ; pourtant Legrand avance une hypothèse dans l'édition des Belles Lettres (Hérodote, Histoire II, 28 note 4...) et consistant à voir dans le κρῶφι grec le Ker-hapi ou (le grouffe du Nil) Ker-fi (son gouffre) et dans μῶφι grec le Mou-hapi (l'eau du Nil ou Mou-fi (son eau). Aboubacry Moussa Lam a également exploité les deux termes hrt (grottes) et nw (gouffres), ce qui lui offre une piste pour comprendre les expressions mandingues, (korotouma ba) et Soninké (khououndjournou) associées à des cours d'eau, que les Ouest Africains auraient conservées dans le souvenir de leurs migrations³.

Il est vrai qu'une certaine lecture d'Hérodote (II, – 32 33) semble indiquer des sources occidentales pour le Nil. Le même auteur, Hérodote, écarte l'hypothèse de ses devanciers qui, comme Anaxogore de Clazomènes (500-428 avant notre ère), faisaient venir la crue du Nil de la fonte des neiges en Ethiopie (Hérodote II, 50). Pour lui il ne saurait y avoir de neiges dans ces régions où l'ardeur du soleil rend noir le teint des habitants, et c'est vers ces régions que les grues émigrent, quant elles fuient l'hiver de la Scythie. A son avis les crues du Nil s'expliquent par l'action du soleil, qui lors de son passage dans la zone méridionale, pompe l'humidité des fleuves pendant l'hiver, et la libère sous forme de pluie pendant l'été, en infléchissant son trajet vers le Nord (Hérodote II, 24-26).

Les difficultés rencontrées pour vérifier la solidité de ces hypothèses vont pousser les uns à situer les sources du Nil à l'ouest du continent,

¹ « La croyance générale chez les Egyptiens, que les sources du Nil se situaient près d'Eléphantine nous est confirmée par un document égyptien, la stèle du Songe. On y rapporte que le roi Amen-Meri-Nout, après avoir été couronné roi à Napata, traversa le Nil pour se rendre à Eléphantine. Puis arrivé au temple de Num, seigneur de Kebhi, il se tint dans la posture de l'adoration devant ce dieu, fit de grandes oblations, donna du pain aux dieux de la cataracte, et fit des offrandes au Nil, dans sa source. Ce qu'il importe de souligner ici, c'est que ce passage du texte égyptien est en parfaite concordance avec Hérodote qui, se faisant l'écho de la croyance égyptienne, place entre Syène et Eléphantine les prétendues sources du Nil ». E. Teixeira, "le Nil chez Hérodote", in Annales de la Faculté des Lettres et Sc. Humaines de l'UCAD, n° 23, 1993, pp 1 - 14.

² ibidem p. 3 note 10.

³ A. Moussa Lam, Les chemins du Nil, Présence Africaine, Khepera, 1997, p. 61.

comme dans le périple d'Eutymène, les autres à lui faire partager le même cours que l'Indus¹. Hérodote se démarque aussi d'Eschyle qui met l'accent sur « *le Soleil, à la face de feu Qui fond la neige congelée* » (frag. 134 ed. Didot). Les sources des autres fleuves sont également supposées être entre des montagnes, c'est le cas pour le Lixus que les compagnons d'Hannon évoquent à l'ouest² ; de même dans cette partie du continent, le Chrétès ou Chrémètès, que Promatos de Samos, repris par Aristote, fait coupler avec le Nil, est également mentionné³. Le Xion autour duquel habitent les Ethiopiens sacrés du Pseudo Skylax (95 F 112 M in Desanges, Recherches p. 414), l'Anidès et le Krabis sont signalés. L'existence de lacs et d'îles sur le côté occidentale est attestée dans le même texte d'Hannon, alors que le Pseudo Skylax donne l'équivalent pour la bordure méditerranéenne ; les ports sont également signalés⁴. Dans ce décor peint par les Anciens, l'île Tritonis et le Fleuve Triton dans la Petite Syrte sont particulièrement mis en relief.

En partant d'Égypte et en allant vers le Maroc, on peut signaler non seulement les lacs Mareia, en Méditerranée, Kephesias sur la côte atlantique, mais aussi les îles Aedonia et Plateae, Sprodisias, les trois îles Pontiae (Blanches), celles des Hauts Fonds, celle de Barkhas, Skiros, Gadès. Quand elles sont désertes, la précision en est faite, c'est le cas pour Drinaupa, près du promontoire d'Abila. Les caps sont bien visualisés : Hermes, Kotes, Soloeis sur la façade atlantique sont mentionnés, Pleinthinos, Karkinitis en Méditerranée ; les ports et villes de cette bordure également : Naustathmos, Carthage, Utique, Thapsa, Kaukakis, Hebdomos Mès. Les villes à l'embouchure des fleuves : Sige par exemple, et quand il y'a une île à l'embouchure, le détail est rendu, c'est le cas pour le lac Triton. Sur le côté occidentale, de l'Atlas à Cerne, on peut signaler en plus de la ville de Lixos, celle de Thumiateria.

Les détails du relief sont rendus : zone montagneuse dans le Pseudo Skylax, (91F, 108 M), plaines dans le périple d'Hannon (paragraphe 13) ; les

¹ Voir Desanges, Recherches p. 241 note 134.

² In Desanges, p. 394 version d'Heidelberg paragraphe. 7 et 9 voir aussi Desanges, *ibid.* p. 83 sur les différentes transcriptions du nom du fleuve.

³ *ibid.* p. 394 paraph. 9.

⁴ *ibid.* p. 410.

vases et les algues qui tapissent les fonds marins sont également signalées (Pseudo Skylax 95. '112M). Dans la zone désertique, des sources d'eau fraîche sont bien identifiées (Hérodote IV, 181). Des mines de sel sont signalées avec des indications précises sur les distances à parcourir. Hérodote (IV, 185) évalue à dix jours de voyage la distance de l'Atlas à cette station identifiée comme étant Amadrar dans le Hoggar¹. Il est vrai que l'exploitation des données doit suivre de près le texte, mais surtout tenir compte de la possibilité de transferts mythologiques et mythographiques. Ainsi la mention de torrents de laves incandescentes ne doit pas automatiquement faire penser à des éruptions volcaniques.

Et c'est à juste titre que commentant un passage du Périple d'Hannon (paragraphe 15 version de Heidelberg) le professeur Desanges fait les remarques suivantes : « [...] en lisant dans le périple le récit d'une navigation qui se prolonge sept jours le long d'une côte perpétuellement ignée, depuis l'Espérou Keras jusqu'au Notou Keras, et ponctuée en son milieu (4+3) par le spectacle du Theon Ochema, gigantesque colonne touchant les astres, le Grec ou le Romain cultivé ne pouvait qu'imaginer Hannon en train de parcourir l'Océan méridional à la limite de la zone incandescente et donc de l'oikouménè. Rien ne le conduisait à supposer quelque volcan de la côte atlantique, alors que tout le pays, avant comme après, était un feu, et s'il était en droit d'imaginer que les feux intermittents au nord de l'Espérou Kera étaient des feux sacrés ou tout simplement des feux de joie, semblables à ceux des Ethiopiens chez lesquels Eudoxe de Cyzique fit étape, il ne pouvait expliquer aussi les ruisseaux enflammés se déversant dans la mer, ni la terre rendue inaccessible par le brasier. Il était avant tout guidé par la parfaite symétrie soulignée par l'auteur anonyme du Périple, entre les îles enveloppées par les Cornes, entre les Cornes elles mêmes, par rapport à la colonne axiale dressée jusqu'aux astres »².

¹ Viktor Knut propose cette identification "It is not inconceivable that this is the Amadrar mine in the Ahaggar, but it might be another, now vanished mine" (The oasis of salt : The history of Kawar : a saharian centre of salt production, Bergen Université, 1979, 238 p.

² J. Desanges, Recherches, p. 77.

Même s'il faut tenir compte de la mise en garde, il est peu probable que Hannon, ses compagnons et leurs guides aient inventé ce phénomène tout de même particulier dans une région qui, comme par hasard, présente sur ses côtes des reliefs montagneux, et de surcroît volcaniques¹. Reste à savoir jusqu'où ils ont pu aller. La Guinée ? Le Bénin ? Le Cameroun ? Si l'identification de certains sites pose problème, celle de la faune et de la flore demande également de fines précautions.

III.8. FAUNE ET FLORE COMME ELEMENTS D'IDENTIFICATION ?

Déjà le périple de Néchao laisse croire qu'il est possible de faire pousser du blé dans des régions méridionales de l'Afrique (Hérodote IV, 42). Le texte du Périple d'Hannon décrit à l'ouest du continent, après une « *côte toute entière occupée par des Ethiopiens* », « *des montagnes élevées, couvertes d'arbres dont les bois étaient odoriférants, et de diverses couleurs* » (version d'Heidelberg paragraphe 13). Diodore, en s'appuyant sur Agatharchide, mentionne des roseaux dont la racine était consommée par les « *Peuples des Marais* », sous forme de pâte cuite au soleil (Diodore V, 50). On fait également mention d'une « *herbe poussant dans les vallons ombreux, charnue, et pourvue d'une tige très semblable à un gros navet* » (Agath. V, 51 in Diodore III 24). S'agit-il de l'igname ou d'une autre tubercule africaine² ?

Diodore évoque également le lotus³. On peut ajouter l'ébène, le sésame ; le roseau (Diodore I, 33), le palirius qui sert à assaisonner le poisson (ibid III, 13, 32), les oliviers (ibid III 19), le bunia (ibid 24), et des aromates (Agath. V, 44). Près d'un grand lac aux alentours de Pontion, poussent le roseau, le souchet, l'osier et le jonc « (Pseudo Scylax 95 F 112 M); et là vivent « *les oiseaux qu'on nomme méléagrides* » ; et le Pseudo Scylax

¹ E. Mveng analyse ces détails, surtout la mention du Char (Colonnade des Dieux). « *Cette fois, les voyageurs ont dû s'informer par tous les moyens pour finir par découvrir ce nom mystérieux qu'ils ne pourraient inventer* » (E. Mveng, *les sources grecques...* p. 130).

² A. Bourgeois pense à l'igname ou à la patate. Il exclut le manioc importé d'Amérique (cf. A. Bourgeois, *la Grèce antique devant la Négritude* p. 53).

³ A. Bourgeois écarte, pour l'identification, le lotus nénuphar d'Egypte et le jujubier dont le fruit serait consommé par les Lotophages d'Homère (A. Bourgeois, *idem* p. 54) Notre expérience pratique nous autorise à prendre en considération le lotus nénuphar prisé par les jeunes Africains (dans le Sahel du moins) et qui entre bien dans la cuisine de cette région.

mentionne bien qu'ils ne vivent nulle part ailleurs à moins qu'on ne l'ait fait venir de là (ibidem). Le texte du périple de Hannon indique bien, toujours sur le côté ouest, une lagune située non loin de la mer, couverte de roseaux abondants et élevés ; où il y'avait « *des éléphants et d'autres animaux sauvages* » (Périple de Hannon, paragraphe. 4).

Hérodote indique qu'il y'a en Afrique des éléphants énormes, toutes sortes d'arbres sauvages, de l'ébène. Les chevaux avec lesquels les Troglodytes peuvent rivaliser à la course (Hérodote IV, 183) étaient déjà donc présents dans la région du Sahel. Ils sont même harnachés « *d'ornement d'ivoire* » par leurs propriétaires, des Ethiopiens occidentaux (Pseudo Scylax 95 F 112 M). Après le fleuve Chrètes toujours sur la côte ouest, suit un autre fleuve, « *grand et large rempli de crocodiles et d'hippopotames* » (ibidem paragraphe. 10 p. 394). Les peaux de gazelles, de lions, de léopards, celle des éléphants et les défenses de ces derniers sont l'objet d'échanges entre Ethiopiens occidentaux et marchands phéniciens (Pseudo Scylax 95 F, 112M).

Le crocottas d'Ethiopie qui ressemble à l'hyène, et qui a une voix humaine, est présentée comme dévoreuse d'êtres humains ; des serpents énormes (Diodore III, 34, 35) sont signalés. Les peaux des animaux domestiques ne sont pas oubliées, elles sont également échangées par les Ethiopiens d'Occident contre des produits phéniciens (Pseudo Scylax, 95F, 112M). Les singes sont évoqués dans le Périple de Hannon et Scylax mentionne les sangliers (95F112M). La faune et la flore marines ont mérité l'attention des auteurs grecs : on signale des trous de rochers ou retenues d'eau de mer, de même que des mollusques (Agath. V, 35), les tortues rôties au soleil (Diodore III, XXI, 5), des poissons (Agath. V, 12, 54) des coquilles (ibid. 13) des baleines (ibid 20), des murens (Diodore II 15). La chasse aux insectes et leur utilisation dans la cuisine est bien décrite (Diodore III, XXIX).

On trouve en Afrique des antilopes "cul blanc", des gazelles, des bubales, des ânes, des oryx, de petits renards, des hyènes, porcs épics, béliers sauvages, chacals, panthères, crocodiles, autruches, des rats, des hérissons, des belettes, des sauterelles, serpents, lézards, singes cynocéphales, taureaux. La faune domestique est spécifiée : mention est faite

des chevaux, des bœufs dont une variété a l'habitude de paître à reculons (Hérodote IV, 185) ; les chèvres, les chiens, les moutons sont également mentionnés. Nos sources ne se contentent pas de signaler les manifestations de la nature. Elle rend compte également de l'activité des êtres humains.

Diodore (I, 33, 11) informe sur l'ouvrage d'art construit par Ptolémée II pour régulariser le débit du Nil. Ainsi donc les informations, qu'elles soient fantastiques ou pratiques, atteignent un volume qui invite à une systématisation, tant pour la description des objets que le portrait des êtres.

III.9. QUELLE ESQUISSE DE REPRESENTATION ?

La cartographie est un indice de cette approche scientifique. Des intellectuels grecs ont fortement contribué au développement de cet exercice. Thalès et son ami Anaximandre entre le VIIe et le VIe siècles avant notre ère font partie des premiers à avoir réalisé une projection gnomonique. Erastosthène entre le IIIe et le IIe siècle avant notre ère élaborera des cartes enrichies de parallèles et de méridiens, exercice continué et amélioré par Hipparque au IIe siècle avant notre ère¹. Ce dernier était édifié sur l'environnement maritime de l'Afrique et faisait déboucher la mer occidentale sur la mer Erythrée (Strabon I, III 13). De toutes les façons, depuis le périple des Phéniciens commandité par le pharaon Nécho, on savait que l'Afrique était entourée par la mer (Hérodote IV, 42) sauf « *ce qui en confine l'Asie* » (isthme de Suez).

Il nous semble important de souligner le lien entre les progrès de la géographie, les observations astronomiques, les débats philosophiques et les voyages (commerce, expéditions militaires). En effet les hypothèses sur la rotondité de la terre ont été nourries et/ou consolidées par des observations sur le mouvement des astres, et par les découvertes des voyageurs. Elles ont été formulées et systématisées par la spéculation philosophique, elles ont été matérialisées sur des figures géométriques.

¹ P. Rousier, offre un bon résumé de la contribution des Anciens dans son ouvrage, Les cartes géographiques et leur histoire, Alençon, Imprimerie Poulet, Malassis, 1954.

« Les progrès de l'astronomie ont accompagné ce savoir empirique. Les preuves apportées par Aristote de la rotondité de la Terre ont rendu possible la définition de la latitude et la détermination astronomique des localisations. Eratosthène entreprend de mesurer la circonférence terrestre à partir de la distance qui sépare Assouan (sur le tropique du Cancer) d'Alexandrie et de la différence angulaire de ces deux points par rapport au soleil le jour du solstice à midi. Il parvient à une mesure presque exacte des dimensions du globe »¹.

Yoro FALL a rappelé les travaux de B. Meissner sur l'influence et l'apport chaldéo - babylonien dans la systématisation grecque. Il évoque les sources (Hérodote par exemple) qui informent sur une cartographie consciente d'elle même et autonome². Il a surtout invité à bien distinguer la cartographie ionienne de celle de Ptolémée.

Cette proposition, qui recoupe notre souci d'avancer par mouvance distincte, a des avantages certains. Elle offre la possibilité de mettre en relief la distinction opérée par les Ioniens entre la « ge » (terre) et l'oikouménè » (la terre habitée). Celle là est entourée de tous côtés par une véritable ceinture océanique dont les principaux golfes sont constitués par la Mer Caspienne, le Golfe Arabique, le Golfe Persique et la Méditerranée. Celle-ci est rendue parfois schématiquement sous forme rectangulaire « limitée au nord par une ligne joignant les points du coucher et du lever du soleil au solstice d'été et au sud par le parallèle correspondant au solstice d'hiver. Le diagramme ou « équateur » de la carte était une ligne passant par l'axe de la Méditerranée, l'Asie Mineure et les montagnes du Caucase ; cette oikouménè rectangulaire était habitée dans ses franges par les peuples « barbares » peu connus : Indiens à l'Est, Celtes à l'Ouest, Scythes et Ethiopiens respectivement au Nord et au Sud. Les populations des franges du monde étaient-elles vraiment peu connues ? Il nous semble que la prise en compte de la dichotomie préconisée par George Kish dans son ouvrage, la carte, image des civilisations, et consistant à distinguer la carte instrument et la carte image, permet d'avancer un jugement plus nuancé.

¹ J. Scheibling, Qu'est ce que la géographie ? Hachette, 1994, pp. 7 – 8.

² Yoro Fall, op.cit. pp. 18 - 20.

La carte instrument est la « *représentation graphique d'un milieu circonscrit, bien connu, limité par des bornes naturelles* », alors que « *la carte image apparaît beaucoup plus spéculative : par la prise en compte des mondes lointains, situés par delà l'horizon fabuleux du fait qu'ils sont mal connus ou même purement imaginaires* »¹. Ces cartes images qui reprennent des traditions babyloniennes, mais aussi chinoises² sont en général ethnocentriques, circulaires et symétriques, comme l'a rappelé A. Ballabriga. Ces cartes images présentent forcément des généralisations souvent moins intéressantes que les précisions ou le détail des cartes instruments ; malheureusement, aussi bien pour le premier que pour le second cas, les spécimens ioniens ont disparu. Les reconstitutions ultérieures risquent de pousser le chercheur à confondre la science grecque archaïque des VIe - Ve siècles à la science « classique », celle des IVe - IIIe siècles.

Et même pour cette dernière période, les rares spécimens qui ont été conservés et qui peuvent être pris pour des cartes instruments, ne concernent pas l'Afrique. Une série de ces premiers exemples a été retrouvée sur des pièces de monnaies datant de l'époque hellénistique : des paysages de la région d'Ephèse ont mis en évidence des rivières, des montagnes, des espaces maritimes³. Toutefois il convient de préciser que la recherche du détail dans la description n'implique pas ipso facto la véracité, ou pour être plus précis, la possibilité d'une identification précise.

Le professeur J. Desanges a raison de rappeler les autres formes de représentation cartographique de l'Afrique (triangle rectangle dont la côte atlantique serait l'hypoténuse, ou trapèze)⁴. Ainsi, on a pu envisager l'extrémité sud orientale plus méridionale que le sud-ouest (cf. illustrations de la série II); ce genre de conceptions permet d'imaginer Carthage et Cerné à équidistance de Gibraltar et de les situer sur le même méridien ; cette représentation mentale doit nous pousser à comprendre avec beaucoup de

¹ A Ballabriga, op. cit. pp. 62-63.

² D'autres documents du même type, trouvés en Asie (fresque trouvée en Jordanie) et en Europe (disque d'or germano-scandinave) et datés du IIe millénaire sont signalés par G. Kish et repris par Ballabriga. En réalité les relations entre culture grecque et chinoise sont plus complexes ; et dans le domaine particulier de la cartographie elles sont à envisager dans les deux sens (à ce sujet, Joseph Needham, *Science and Civilization in China*, Cambridge At the University Press, 1959, pp. 505.

³ Voir *Imago Mundi*, vol. 25 - 26, 1971 - 72 p. 75 ou *Journal of Hellenic Studies*, 87, 1967, p. 86.

⁴ J. Desanges *Recherches* p. 74 sq.

souplesse les expressions Corne du Sud (Notou keras) et Corne du Couchant (Espérou keras). En effet la première expression apparaît à partir d'Artemidore (II - le avant Jésus Christ) pour désigner la Corne orientale, le Cap Guardafui et pour peut-être ensuite s'appliquer à la direction vers le sud ouest (cf. illustrations série n°II). Le second terme, comme du reste le premier, n'était peut-être pas utilisé avant le IIe siècle avant Jésus Christ pour désigner une région des extrémités occidentales, non loin des monts Cérauniens en Libye (cf. Dionysos cité par Diodore III, 70 4 in Desanges, Rech.p.79). Ces faits ont amené les critiques à proposer une date tardive¹ pour la version de Heidelberg du Périple (fin du Ie siècle après Jésus Christ).

En tout état de cause, on peut penser à un glissement continu des ténèbres au clair obscur, glissement qui reflète non seulement les approximations de la géographie grecque, mais encore celles de sa devancière, l'égyptienne. Pour un grec assez bien informé et critique comme Hérodote, l'Afrique se situait au sud ouest par rapport à la Grèce, là où la soleil se couche, et c'est l'extrémité du monde (Hérodote III, 114). Dans l'optique d'une représentation triangulaire du continent, peut-on dire que « *les deux côtés : face méditerranée du Delta aux colonnes et littoral occidental de la Mer Rouge étaient connus et le troisième inconnu* »² ?.

Ce qui est peut-être vrai pour la période archaïque (sujet traité par Ballabriga) est à nuancer pour la période classique et hellénistique. A notre avis il y'a eu des progrès dans les connaissances, en qui concerne la Méditerranée et l'Atlantique. Et paradoxalement l'Afrique de l'Ouest semble avoir attiré plus d'attention que la Mer Rouge aux périodes archaïque et classique ; et c'est seulement pendant la période hellénistique qu'il y'a eu un début de renversement au profit de la côte orientale. En tout état de cause l'Afrique que les Grecs connaissaient aux temps d'Hérodote leur semblait de ce fait plus petite que l'Europe ou l'Asie (Hérodote IV, 42).

Durant la période hellénistique l'Afrique prend du relief dans les représentations du monde habité. L'image peut être envisagée sur des cartes

¹ J. Desanges, Recherches p. 83.

² Ballabriga, p. 197.

plates ou sur des formes sphériques, la représentation peut être orthogonale ou convergente, le point de référence est situé en Méditerranée (à Rhodes plus précisément) ; ce méridien dans la représentation d'Eratosthène suivait le cours du Nil et passait par Méroé ; le méridien du détroit de Sicile passait par Carthage, un autre passait par les colonnes d'Hercule, et parmi les parallèles qu'il avait dégagés, il y'en avait un qui passait par la Basse Egypte, Cyrène, la Maurousie ; enfin un autre passant par Méroé, traversait l'Éthiopie occidentale.

La systématisation d'Eratosthène est considérée par G. Aujac comme le premier essai de rationaliser le tracé de la carte¹. Elle indique le volume de connaissances géographiques accumulées dans le monde grec, et la place réservée à l'Afrique ; elle fait entrer les efforts déployés par les intellectuels de culture grecque dans les approches méthodologiques. Elle montre aussi que les limites de la représentation imagée sont le reflet des limites des connaissances réelles. Mais lorsque les données de l'image, ou celles de l'allégorie sont insuffisantes, les éléments mathématiques peuvent-ils combler les lacunes ? Et au cas où l'image serait en retard, en déphasage par rapport aux données chiffrées, que faut-il prendre en considération ?

Les spécialistes qui se sont intéressés aux sources n'ont pas manqué, dans leur tentative d'identification, de s'appuyer sur le paramètre des mensurations. J. Desanges a souligné la complexité du schème, mesure utilisée par certains auteurs : « *on doit admettre que le Dodécaschène depuis Assouan jusqu'à Ouadi Maharraqah fait à peu près 120 km. Il est difficile de donner une autre valeur au schème de la Triacontaschène qu'à celui de la Dodécaschène. Le pays des Trente Schènes s'étendrait donc sur quelque 300 km. Reste à savoir, problème encore en suspens, si la Triacontaschène englobait la Dodécaschène ou lui succédait plus au sud* »².

Cet exercice complexe évoqué par le professeur Desanges est toutefois nécessaire, surtout quand les originaux des textes sont perdus, quand les copies sont suspectées d'interpolations, quand les rapprochements linguistiques sont jugés insuffisants, quand certains documents

¹ G. Aujac, *La géographie dans le monde antique*, Paris, Paris, 1975, p. 76.

² J. Desanges, "L'hellénisme dans le royaume de Méroé" in *F.I.C.G and A.S.* (First International Congress on Greek and Arabic Studies), p. 276 note 6.

archéologiques sont détruits, comme lors de la destruction en 146 du temple de Baal Hammon à Carthage où le texte original du périple d'Hannon était censé se trouver. Pour combler ce type de lacunes. J. C. Demerliac et J. Meirat ont fourni des efforts remarquables pour analyser les données chiffrées fournies par le texte du périple d'Hannon. Les deux chercheurs ont davantage travaillé à partir des « Ora Maritima » d'Avienus (IV^e siècle) que sur le manuscrit de Heidelberg (IX-X^e siècles) reproduit par J. Desanges dans Recherches sur les activités des Méditerranéens aux confins de l'Afrique. Ce dernier, il est vrai, s'est beaucoup plus consacré à montrer la complexité de la critique interne et externe du texte. Il a rappelé qu'il n'y avait accord ni sur la date ni sur la réalité de l'exploit ; aucun consensus ne s'est dégagé sur la reconstitution des conditions techniques du périple, encore moins sur la transmission du texte, surtout la version grecque (le manuscrit de Heidelberg notamment). Il donne une revue de la controverse sur la question en signalant aussi bien les travaux en anglais, italien, allemand que français sur la question¹

III.10. A LA CONQUETE DE L'OUEST

L'analyse des controverses autour de ce texte permet de relever en gros trois types d'attitude :

- le premier type, celui des sceptiques, ceux qui émettent de sérieuses réserves sur l'authenticité de la source².
- le second type, même s'il n'a pas rejeté la piste occidentale, a pensé que la flotte d'Hannon n'aurait pas dépassé le cap Juby, voire le cap Noun.

Cette attitude fut celle de L.L Richon³. Cette attitude que nous qualifions

¹ Id., Recherches, p. 39 note 1 et 2.

² (Par exemple G. Germain auteur de la contribution « Qu'est ce que le Périple d'Hannon, document, amplification littéraire ou faux intégral ? » dans Hesperis XL IV, 1957, p. 228 - 239).

³ Il s'était exprimé dans le Bulletin du comité marocain de la documentation historique de la Marine, 4 mai 1956, dans une contribution intitulée « Le Périple d'Hannon et les navigations carthaginoises sur la côte marocaine.

de minimaliste, fut partagée par R. Mauny qui s'est prononcé à plusieurs reprises sur la question¹.

- enfin le troisième type d'attitude est celui des maximalistes, attitude partagée par Carcopino qui met en relation l'activisme punique sur les côtes du Sénégal en relation avec le commerce de l'or dans la région du Bambouk². G et C.Ch. Picard ont essayé de dissiper le scepticisme aussi bien de G. Germain³ que de R. Mauny⁴. G. Ch. Picard a trouvé les arguments de Carcopino pertinents et rejoint donc la tradition établie depuis le XIXe siècle et qui considère que Hannon et ses compagnons auraient atteint l'Afrique tropicale jusqu'en Guinée, voire le Cameroun⁵. J. Desanges n'avait pas voulu prolonger les polémiques sur la réalité ou non des navigations antiques sur les côtes de l'Afrique occidentale ; il n'avait pas non plus tenté de reconstituer les étapes éventuelles. Il s'est surtout employé à insérer le manuscrit de Heidelberg dans l'ensemble de la tradition littéraire susceptible d'apporter des éclairages. Si nous avons tenu à revenir sur l'exploitation de ce texte, c'est pour voir jusqu'où on peut aller techniquement dans la voie maximaliste et dans les identifications géographiques et culturelles. L'exercice a été repris par G. Demerliac et S. Meirat qui proposent la reconstitution suivante :

- Il s'agit d'une expédition de soixante navires à cinquante rames. Les embarcations utilisées sont des voiliers qui peuvent utiliser la rame et dont les performances peuvent être comparées à la pentecontore grecque, au zaroug arabe, au snekkar scandinave et au chébec méditerranéen. Ils peuvent être manœuvrés par cinquante rameurs, soit une puissance d'environ 5 CV. Leur contenance pouvait aller jusqu'à 50 tonneaux. La

¹ (cf Note sur le Périple d'Hannon, dans Comptes Rendus de la 1^{ère} Conférence Internationale des Africanistes de l'Ouest (1945), Dakar 1951, II p. 507 - 530 ; "Le Périple d'Hannon, un faux célèbre" dans Archeologia, n°37, nov - dec 1970, p. 76 - 80 ; Les navigations médiévales sur les côtes sahariennes antérieures à la découverte portugaise (1434), Lisbonne, 1960 p. 29 - 30).

² cf Le Maroc antique 2^e édition, Paris, 1947 « le Marché punique de l'or, Ve-IIIe s. avant J.C, pp. 73 - 163).

³ G et C Ch. Picard, Vie et mort de Carthage, Paris, 1970, pp. 118 - 122.

⁴ G. Ch - Picard « Le Périple d'Hannon n'est pas un faux, Archéologie, n°40 mai - juin 1971, p. 54 - 59.

⁵ G et C Ch. Picard, La vie quotidienne à Carthage au temps d'Hannibal, Paris, 1958, pp. 228 - 239.

vitesse de ces embarcations a été évaluée à 3 ou 4 nœuds et la distance parcourue à 8.000 milles¹.

Concernant le nombre de passagers, nos deux spécialistes sont plus sceptiques et penchent en faveur d'une erreur de traduction. « *En effet, le texte grec dit « trois myriades d'hommes et de femmes », or il nous paraît aller de soi que, s'agissant d'une grande quantité de personnes, le texte punique a dû fournir, non pas le chiffre exact à une unité près, mais la valeur ronde qui en était le plus proche. Et comme la numération punique était de base 12, les ordres étaient les puissances successives de ce nombre (12, 12², 12³, 12⁴, etc...) et chacun de ces nombres possédant une dénomination particulière. Rappelons que nous disons encore « une douzaine » ou « une grosse » dans les cas, généralement commerciaux, où nous utilisons toujours cette base 12.*

Au contraire, les Grecs avaient une numération de base 10 ; leurs ordres étaient les puissances successives de 10, et portaient les dénominations qui nous sont familières de dizaine, centaine, millier, myriade, etc..... Donc, devant le nombre punique dont il est question (et qui devrait être 3 x 12³), le traducteur a dû rester perplexe : il n'existait pas de mot grec pour le traduire. S'il avait été mathématicien il aurait fait le calcul, qui lui aurait donné le chiffre 5.184 personnes, et il l'aurait traduit par l'ordre de grandeur rond le plus voisin dans la base 10, soit : « cinq milliers d'hommes et de femmes ».

Le traducteur n'étant pas mathématicien a dû faire une opération qui pouvait l'aider à se faire comprendre des lecteurs grecs l'approximation supérieure, et supposant que c'était l'ordre grec le plus voisin. En conclusion, donc entre le fait de choisir la puissance inférieure, 3 x 12², qui donne 432, ou la puissance supérieure, 3 x 12⁴, ce qui 52.208 passagers, les deux chercheurs proposent la formule 3 x 12³ = 5 184 passagers. Nos deux auteurs proposent donc 80 passagers et cinq tonnes de fret par navire avec une centaine d'hommes d'équipage et d'officiers environ, pour une traversée d'une quinzaine de semaines. « *Si ce n'est pas précisément confortable, c'est admissible, et toujours mieux que les effectifs prévus dans les contrats*

¹ J. G. De merliac et J. Meirat, *Hannon et l'Épire punique* Paris, les Belles Lettres, 1983, pp. 64 – 65.

vénitiens, un grand millénaire plus tard pour le transport des Croisés en Terre Sainte »¹.

L'objectif de cette expédition était d'organiser l'exploitation de la route du Sud. Les colons transportés seraient originaires de Carthage, d'Espagne (Gadès), et de Lixos, ancien comptoir carthaginois déjà installé sur la côte. La mention d'un nouveau comptoir, Thymiaterion (actuelle Mehedia), est à lier à cet objectif. Celui du Lixos qui existait auparavant ne suffisait plus, et présentait des inconvénients (présence de la barre maritime, vent défavorable un jour sur quatre de Mars à Octobre). Les nouveaux établissements témoignent de l'augmentation des échanges². Les nouveaux sites sont choisis en fonction de critères particuliers. Celui de Thymiaterion est situé à l'embouchure de l'actuelle Oued Sebou, à 130 milles des colonnes d'Hercule ; ce cours d'eau a un lit profond est permet aux bateaux plats de circuler sur plus une soixante de kilomètres. Ce fleuve dont l'embouchure était alors orienté vers le sud ouest donnait accès au Gharb, alors plus marécageux, où il décrivait des méandres d'où son nom Sebub (tortueux en punique). Grâce à la navigation sur ce fleuve, l'exploration de la forêt de Mamora était possible³. Le choix du nom Thymiaterion, Kitheron en phénicien, traduit par « l'encensoir ou le lieu élevé où fume l'holocauste », atteste du caractère exceptionnel et solennel de l'événement⁴.

Les autres étapes ne suivent pas forcément la côte, et l'éventualité d'une pénétration à l'intérieur des terres est à prendre en considération. Le cap Soloeis, transcription du phénicien Soloï (Roche ou Roches) est identifié au cap Cantin, massif montagneux de 60 mètres d'altitude. La pentapole identifiée est constituée par :

1. le promontoire Akra (Mazagan actuel) dont l'équivalent phénicien est Rus (le Mur) Bus (blanc), Rusibus ainsi appelé parce que les constructions qui couvraient ce cap étaient blanchies à la chaux (comme pour Memphis ?)
2. Melitta, abri en phénicien : actuel port de Mazégan.
3. Krikon (karak, le fort) et

¹ Ibid., p. 67.

² Ibid., p. 69.

³ Ibid., p. 69.

⁴ Ibid., p. 68.

4. Gytte (jonction ?) constituaient deux points d'une fortification reliant Melitta à la plage.

5. Harambys (Haram, la pèche ; Bus blanc) correspondant à la ville d'Azemmour actuelle, construite sur l'embouchure de l'Oum et Rbia, fleuve riche en alose et qui permet d'accéder à la plaine de Tadla.

Les contradictions apparentes du texte (retour vers le nord, puis nouveau départ vers le sud) sont analysées comme une opération pour faire répartir les charges de l'opération sur les populations de ces cinq bourgades anciennement occupées. La présence du roi lui même (Hannon) renforce l'hypothèse du caractère éminemment stratégique de l'opération. La mention des pachydermes dans la région d'Oualidia est une indication qu'il faut exploiter avec minutie ; elle montre l'intérêt que les Carthaginois accordaient à ces animaux pour leur armées. Les fortifications sont nécessaires face aux Ethiopiens inhospitaliers. Parmi les étapes figure la ville de Liks ou Lixos située à l'embouchure de l'oued Loukhos, sur la colline de Tschemich, à proximité de Larache, dont la fondation serait contemporaine à celle de Gadès et d'Utique.

Les pays au Sud du Sénégal avec leurs « gorilles » seraient familiers à ces Lixites. Cerné serait l'île d'Arguin, un des rares sites de la côte atlantique qui offrait des avantages manifestes : existence à la partie sud d'une vaste saline naturelle, et zone parmi les plus poissonneuses au monde, avec présence de phoques à capuchon et d'autres cétacés, indice d'eau potable, liaison avec reste du continent par un chenal de 1.500m de large à marée haute et 700m à marée basse. Cette île a maintenu du reste son rôle économique jusqu'au XVe siècle de notre ère et a été utilisée par les Maures pour acheminer en Europe l'or et d'autres produits (certaines plumes d'oiseaux par exemple) ;

La route vers le Sud aurait conduit nos explorateurs vers le fleuve Sénégal, peut être même vers le marigot de Maringouins ou vers un autre bras naguère asséché. Le lac de Guiers pourrait être même concerné, et pourquoi pas les trois ensembles qui constituent la ville de Ndar, c'est à dire

Saint-Louis du Sénégal¹. Là Demerliac et Meirat se montrent prudents et n'ont pas envisagé la mise en relation avec les données fournies par Eutymène de Marseille qui au VI^e S av J.C. aurait visité les parages et décrit un fleuve grossi par l'Océan Atlantique à une certaine période de l'année².

Toujours est-il que les populations inhospitalières, vêtues de peaux de bêtes dans une région montagneuse, sont identifiées aux Peul, attirés par les salines du Bas Sénégal et peut être jaloux du contrôle qu'ils exerçaient sur le trafic de l'or du Bambouk³. Dans cette hypothèse les Peul auraient atteint le Fouta Djallon dès l'Antiquité. Les deux auteurs reviennent sur l'étape guinéenne, sur la façade maritime. L'étape des îles Bissagos est envisagée et la route maritime a pu se prolonger vers la Sierra Léone, le Cap des Palmes avec la pointe Cavally et la rivière du même nom, le cours de la Bandara. Cette région, où existe un bras de mer d'accès facile et où se jettent quatre rivières, ne pouvait pas ne pas attirer l'attention des Carthaginois, d'autant plus qu'elle était aussi un débouché de région aurifère. C'est une région à la végétation équatoriale avec des futaies de plus de 60 mètres et où il y a des citronniers et des caillédrats « *dont le bois, quand on le coupe et surtout quand on le brûle, dégage un agréable arôme* »⁴.

Ce détail permet le rapprochement avec le texte même de la version d'Heidelberg qui dit : « *Or donc, le dernier jour, nous abordâmes à des montagnes élevées, couvertes d'arbres dont les bois étaient odoriférants et de diverses couleurs* »⁵.

Cette région côtière serait celle des Ethiopiens très grands du Pseudo Skylax qui ont été identifiés aux Kroumen, alors que l'intérieur du pays, la forêt, serait habité par les Gourou et les Gagous. Puis c'est le Cap des Palmes jusqu'au Cap Apollonia, puis la pointe Akrumasi. Une plaine d'une superficie d'une quarantaine de mille est liée à une haute plage de sable. Dans cette région se trouve la rivière Ankobra, le site de Tomento qui est en communication avec les mines d'or de Wassam.

¹ J.G Demerliac et J. Meirat sont prudents concernant l'identification des trois îles (op. cit., p 113).

² A Propos des textes relatant le voyage d'Eutymène voir Desanges, Recherches pp. 390 – 392 pp. 20 – 24.

³ Demerliac et Meirat, op. cit., p. 115.

⁴ Périple de Hannon, paragraphe 12 in Desanges, Recherches p. 394.

⁵ J.G Demerliac et J Meirat op.cit p 130. Ils sont toutefois, conscients d'une localisation plus septentrionale indiquée par Hérodote, mais pour eux Hérodote était victime d'une perspective assez indistincte (op. cit. p 131).

L'or des Agni et des Ashanti serait celui des Ethiopiens occidentaux dont parle Hérodote ; position qui ne tient pas compte à notre avis des civilisations proto-historiques établies entre le Maroc ancien et le Sénégal. Les deux auteurs semblent être conscients des objections éventuelles à leur hypothèse. Après l'Ankobra, nos marins phéniciens auraient longé la côte qui va de l'Ankobra jusqu'au Cap des Trois Pointes, puis auraient atteint les bouches du Niger et le Rio Forcados ; et c'est là que se trouverait la Corne du Couchant. Dans cette région, par une période de vents isolants, avec un ciel d'encre, les éclairs vus des navires ont dû donner un spectacle effarant ; qui plus est, dans cette région, hormis les embouchures des fleuves « *dès qu'on descend à terre, on est alors saisi par une sensation de chaleur étouffante, désagréable et moins pénible* »¹.

Il s'agirait ainsi de « *cette contrée embrasée dans la fumée des parfums* », où de très grands ruisseaux ardents en sortaient et se jetaient dans la mer. La terre était inaccessible du fait de la chaleur évoquée au paragraphe 15 de la version d'Heidelberg ; l'objectif des Phéniciens aurait été d'atteindre le pays Yorouba, fortement peuplé et doté d'infrastructures urbaines. Ce pays produisait l'étain très recherché des Phéniciens, qui, de leur côté, ne manquaient pas d'offrir leur technique (travail du verre) et du sel².

L'approvisionnement en esclaves ou le recrutement de contingents noirs était-il déjà intégré dans les échanges ? Nos deux auteurs ne l'écartent, ni pour cette étape³, ni pour l'étape sénégalaise, à Gorée (sic)⁴. Nos braves explorateurs carthaginois ont dû souffrir des rigueurs du climat, et certains n'ont pas pu supporter la rigueur du climat tropical. Le char des Dieux serait le Mont Cameroun, « *le seul volcan de la côte occidentale d'Afrique en activité à l'époque historique* »⁵. Et Hannon et ses compagnons auraient eu la chance inouïe de jouir pour un temps assez court « *du majestueux spectacle du Trône des Dieux en éruption* »⁶. E. Mveng est favorable à cette identification⁷

¹ Demerliac et Meirat op. cit. p. 136.

² Demerliac et Meirat p. 138.

³ Ibid, pp. 138 - 145.

⁴ Ibid, p. 119.

⁵ Ibid, p. 141.

⁶ Ibid, p. 142.

⁷ Mveng, p. 130 - 131.

Le parallèle entre l'appellation phénicienne ou grecque, « char des Dieux », avec le douala est tenté ; les Douala eux aussi nomment le mont Cameroun Madingo na Loba, plate-forme ou trône des Dieux que les Phéniciens auraient traduit par Requiya (Support, trône, firmament) et le grec par Ochema (Char). Le Vieux Calabar et le Rio del Rey ont pu être visités et Hannon a dû arriver à la Baie de Bibundi et au Cap Debunja. L'estuaire du Cameroun serait la Corne du Sud. L'Île basse et boisée que délimitent la Bimbia et la Baie Moucouchou serait celle décrite par Hannon. L'Îlot que ceinturent les Bras Mutumal, Tende et Victoria pourrait coïncider avec *l'autre île pleine d'hommes sauvages* « (décrite au paragraphe 18 de la version d'Heidelberg). Hannon se préparait à remonter le Wouri quand les vivres lui manquèrent. Nos deux auteurs sont d'avis que les animaux qui ont été tués par les Carthaginois sont bien *des singes anthropoïdes, qui dérangés, ont exprimé leur mécontentement* »¹ (Dermerliac et Meirat op. cit. p. 147).

Tout en estimant plausible l'origine africaine (négro africaine pour être plus précis) du terme gorille, ils estiment que la recherche devrait se focaliser davantage sur le pourtour du golfe du Biafra. C'est ainsi que se serait terminée l'expédition du roi carthaginois Hannon, entre 470 et 460 avant Jésus Christ, quelques années après celle de son frère Himilcon. Ces opérations seraient postérieures au désastre d'Himère (480 avant Jésus Christ) qui avait consacré la perte par les Carthaginois de leurs possessions siciliennes. La traversée avait commencé au plus tôt au mois de Mars à l'équinoxe de printemps, début de la période favorable à la navigation² et le retour, au plus tard au mois de Septembre, avant l'équinoxe d'automne, la date limite de la navigation dans l'Antiquité³.

L'exercice auquel se sont livrés J. G. Demerliac et Meirat réactualise assurément l'analyse du périple d'Hannon. Nos deux auteurs savent « *que certains érudits contestent cette authenticité en s'appuyant sur des raisons philosophique, nautique et géographique, et pensent que cet écrit parvenu*

¹ Demerliac et Meirat, op. cit., p. 147.

² Ibid, p. 67.

³ Ibid, p. 180.

*jusqu'à nous est l'œuvre d'un littérateur grec du 1er siècle avant le Christ »*¹. Se refusant à la polémique, ils ont tenté de mettre leur talent, dans les domaines qu'ils maîtrisent le mieux au service de la rectification de « *certaines erreurs fréquentes, et peut-être attirer l'attention sur quelques possibilités dignes d'intérêt* »². Mieux ils ont tenté de restituer les étapes du retour des Phéniciens³ dont la faisabilité théorique avait été démontrée par le professeur Lonis⁴.

Les grandes leçons qu'ils tirent sont que :

- la traversée a dû être faite par des marins bien informés des conditions de la navigation sur la côte africaine en bordure de l'Atlantique,
- les renseignements fournis par Hannon permettent des identifications,
- le texte dans ses versions grecques est effectivement une traduction à partir du punique,
- cette traduction a dû être laborieuse, surtout dans les passages contenant des données mathématiques,
- des exagérations et placages ne manquent pas, de même que des omissions⁵.

Nous partageons la plupart des analyses de ces deux auteurs ; nous sommes d'avis même qu'ils auraient pu encore aller plus loin dans les identifications. Nous avons à l'esprit celle des îles de l'embouchure du fleuve Sénégal. Sur ce sujet notre position est très proche de celle qu'avait défendue Stéphane Gsell dans le tome I de son ouvrage, Histoire ancienne de l'Afrique du Nord. Tout d'abord il n'avait pas manqué de souligner les différentes recensions du voyage d'Hannon (original grec, traductions et/ou commentaires grecs et/ou latins)⁶, ni la brièveté du récit contenu dans le manuscrit d'Heidelberg qui rend malaisée l'identification des lieux mentionnés⁷. Il avait relevé la trace des termes phéniciens dans les

¹ Ibid, p. 150.

² Ibid..

³ Ibid, pp. 153 -- 183.

⁴ Afrique noire et monde méditerranéen, dans l'antiquité pp. 147 – 169.

⁵ Les incongruités relevées dans les sources mentionnées par les deux auteurs concernent en réalité le texte du Pseudo Scylax qui donne des détails sur les produits échangés entre Africains et Phéniciens. Nos deux auteurs ne croient pas à l'importation par les Africains de produits de pharmacopée phénicienne et de la céramique attique (op. cit. p. 103-105) ; un des silences concernerait le commerce du sel (op. cit. p. 105).

⁶ St. Gsell, Histoire ancienne de l'Afrique du Nord, p. 473 sq.

⁷ Ibid, p. 476.

toponymes repris par les textes grecs et latins¹. A son avis certaines données invraisemblables étaient peut être dues à une altération du texte, par exemple le chiffre de 30.000 personnes qui, outre les équipages, auraient trouvé place sur 60 navires.

Enfin il avait recommandé, dans les tentatives d'identification, de tenir compte des modifications climatiques et géomorphiques concernant surtout le littoral atlantique². Tout cela l'avait conduit à considérer ses propres hypothèses comme fort incertaines³. Ce qui ne l'avait pas empêché d'appuyer celles ayant trait à l'identification du fleuve Sénégal. La discussion du passage (ch. IX et X du manuscrit grec d'Heidelberg) mentionnant le grand fleuve Chrètes, un lac et trois îles plus grandes que Cernè, lui donne l'occasion de proposer quelques pistes de recherche, sans ignorer les objections éventuelles.

« D'abord il faut beaucoup de bonne volonté pour retrouver de ce côté les deux fleuves reliés par un lac et les très hautes montagnes que décrit notre texte. En outre, la relation nous apprend qu'Hannon, parti de Cerné pour s'engager dans le Chrètes, y revient ensuite et que de là, il se dirigea vers le Sud.

La position de Cerné paraissant devoir être fixée entre les caps Juby et Bojador.

Il y'aurait lieu d'admettre qu'Hannon longea d'abord le littoral sur une étendue d'environ 1500 kilomètres, jusqu'à l'embouchure du Sénégal, qu'après avoir exploré ce fleuve, il refit le même trajet en sens inverse, et qu'ensuite il le recommença une troisième fois. Ces allées et venues, qui lui auraient pris au moins un mois, sont invraisemblables ».

L'auteur n'ignore pas l'hypothèse Saguia El Hamra qui parcourt une région où on pourrait relever la présence « de collines assez élevées » (op. cit., p 491). Mais il se demande si on, « *peut la comparer aux deux grands fleuves et au lac qui portèrent les vaisseaux d'Hannon* »⁴.

¹ Ibid. pp. 153 – 183.

² Ibid p. 476 et 482.

³ Ibid p. 476.

⁴ Ibid. p. 492.

Il rappelle même le point de vue de savants comme Gauthier qui croient que « *le Niger se dirigeait autrefois vers le Nord et atteignait la dépression du Djouf, à quelques 600 kilomètres de Tombouctou* »¹. Pour lui cette hypothèse n'est pas solide. Toutefois il pense que des recherches archéologiques pourraient permettre d'y voir un peu plus clair². Parmi les raisons qui lui permettent de prendre au sérieux la destination Sénégal c'est la possibilité de tenir compte de l'existence du marigot des Maringouins, du lac de Guier, de plusieurs îles et des collines à l'est du lac de Cayar. Ses réserves ont été formulées de la manière suivante.

« Le lac de Guier n'a qu'une communication indirecte avec le Sénégal par l'étroit marigot de la Taouey, dont le confluent est à peu près de 100 kilomètres de l'embouchure du marigot des Maringouins.

Les collines qui dominent le lac sont insignifiantes. Pour revenir par le bras de Saint-louis, Hannon aurait dû repasser par le Taouey et refaire sur le Sénégal une grande partie de son premier trajet, tandis que le Périple indique qu'il passa du lac dans le second fleuve. On pourrait, il est vrai faire tomber cette dernière objection en supposant que le second fleuve est le large marigot de Bounoun qui forme au Sud le prolongement du lac de Guier, mais alors il ne faudrait compter qu'une trentaine de kilomètres pour la traversée du lac, ce qui est trop peu pour une journée de navigation. Le lac Cayar est encore plus éloigné de la mer que le lac de Guier ; il ne communique pas directement avec le Sénégal, il est trop petit pour exiger une journée de navigation ; les hauteurs qui le bordent sont des buttes de sable »³

La connaissance que nous avons des lieux nous autorise à considérer comme point de focalisation important la mention des trois îles. Or sur cette question précise, nous sommes d'avis qu'il pourrait bien s'agir de certaines îles situées non loin de l'embouchure. On pourrait même envisager les trois grandes zones de Saint-Louis du Sénégal : ainsi la Langue de Barbarie (entre l'Océan Atlantique et un petit bras du fleuve Sénégal) pourrait être prise pour la première île, l'île de Ndar (entre un autre petit bras et le grand bras) pourrait passer pour la seconde île, enfin le faubourg de Sor (entre un autre

¹ Ibid. p. 493.

² Ibid. p. 493.

³ Ibid. p. 490 note 3.

petit bras et le grand bras) constituerait la troisième île. Les anciennes cartes de la ville dessinées par les premiers géographes français qui y ont séjourné permettent d'ailleurs d'avoir une idée de cette topographie perlée (cf. illustration n°27). Jean-Baptiste-Léonard Durant dans Voyage au Sénégal publié en 1902 offre une perspective assez fidèle.

« Lorsqu'on arrive en rade, on voit à droite une pointe, dite de Barbarie, qui sépare la rivière de la mer . Elle est plate, inculte et même stérile...

A deux heures de la barre un canal formé naturellement par la rivière, conduit au village de Bieurt. L'entrée en est défendue par un banc qui quelquefois est dangereux. Il a deux îles, l'une qui borde le Sénégal s'appelle l'île de Bocos....

L'autre île s'appelle l'île de Mogue, elle est inculte, inhabitée...

Entre l'île de Bocos et celle de Bifeche, on en trouve une autre de cinq à six lieues de circonférence beaucoup plus longue que large, appelée l'île de Sor, Saure ou de Jean Bart. Sa partie occidentale est sur la rivière du Sénégal. Elle est fertile en partie et couverte de très beaux bois de haute futaie.

Dans le nord-nord-est de l'île Saint-Louis, on trouve celle de Thunck.

A l'Est de l'île de Sor, on en voit deux d'une grandeur à peu près égale, et qui lui sont parallèles, l'une s'appelle Guiougou, l'autre Doremour ...

Une autre île très petite est placée à la tête de l'île de Sor...

Il serait plus difficile d'assigner l'origine d'Ilet aux Anglais, donnée à une petite île qu'on aperçoit vis à vis de Bocos et au milieu de la rivière...

On connaît encore trois îles, Babagué, Safal et Gueber dont le commandant au Sénégal fit l'acquisition pour le compte de la République, au mois de brumaire an 8....

C'est à trois quarts de lieue de l'île aux Anglais qu'on trouve l'île Saint-Louis, principal comptoir des Français, résidence du gouverneur, de tous les officiers tant civils que militaires, et du directeur général »¹.

L'abbé P.D Boilat dans ses Esquisses sénégalaises, publiées en 1853, décrit l'entrée et la sortie de la barre.

¹ J-B-L. DURAND, Voyage au Sénégal..., Paris. chez Henri Agassé, 1802, pp 203-205.

« Quand un navire arrive d'Europe ou d'ailleurs, il attend en pleine mer ; s'il vient de Saint-Louis, il mouille devant le poste du capitaine stationnaire et attend les signaux de la barre ; alors les pilotes vont sonder et laissent des bouées pour indiquer le passage.

Cette opération terminée, le pilote se rend à bord du navire, en prend le commandement ; les autres pilotes suivent à quelque distance en cas d'accident ; c'est ainsi qu'on entre ou qu'on sort.

Ce passage si terrible ne dure qu'un quart d'heure...; ceux qui sont entrés se trouvent tout à coup sur une eau paisible. Le navire semble glisser sur sa quille vers Saint-Louis, avec son pilote qui ne le quitte qu'au port.

Le fleuve lui offre environ 25 pieds de profondeur, sur une immense largeur. On respire, on reprend courage et l'on parcourt des yeux les deux rives qui s'enfuient ...

Sur la rive droite est le désert du Sahara, appelé, depuis la barre jusqu'au dessus de Saint-Louis, la pointe de Barbarie....

On a échelonné des sémaphores sur le désert afin de communiquer avec Saint-Louis. Le premier, en venant de la barre, est celui du poste qui porte le titre de sémaphore n°5...,

A une lieue, en remontant toujours au nord, on rencontre le sémaphore n°4.... A une autre lieue, vous rencontrez le sémaphore n°3... Près de là, au milieu du fleuve, vous passez devant l'île aux Pilotes. Cette île est au niveau de l'eau et couverte de roseaux ...

Bientôt après vous passez devant l'île aux Anglais ; elle est aussi submergée. Ces deux îles sont très petites et peu importantes en elles mêmes. Une lieue après le sémaphore n° 3, vous arrivez devant le sémaphore n°2, en tout semblable au précédent.

Vous êtes alors à une lieue et demi de Saint-Louis que vous apercevez de loin par le travers de la pointe de chameaux qui s'avançant sur le fleuve, semble ne faire qu'un avec la ville de Saint-louis »...¹.

Puis suit la description de Gandhiol et de ses marais salants², celle de l'île Fabaguey, une des plus élevée: au dessus du niveau du fleuve³, l'île de Safal à

¹ L'abbé P.D Boilat, *Esquisses sénégalaises* Paris, P. Bertrand, 1853 p. 186-188.

² Ibid, p. 188 - 189.

³ Ibid, p. 189.

l'Est de Babaguey¹, celle de Gueber², l'île de Sor³ le village de Guetteou-Ndar⁴.

Les descriptions les plus récentes de la région de Saint-Louis ne pouvaient ignorer cette succession d'îles. Ainsi Jean Pierre Biondi offre le tableau suivant : « A son embouchure, partagée entre plusieurs branches, le Sénégal comprend un grand nombre d'îles qu'offrent au navigateur dès qu'il a franchi une barre rendue périlleuse par son incessante mobilité, la rudesse des lames et l'étroitesse du passage... D'un côté, on voit une pointe du Sahara parallèle au continent : c'est la langue de Barbarie ; de l'autre, une côte plus verdoyante, avec le village de Gandiole, célèbre pour ses salines et son vin de palme. En remontant, on rencontre les îles de Balaguey, de Safal et de Guebert....

L'île de Ndar (Saint-Louis) proprement dite, qui vient ensuite, est bordée à l'ouest, par conséquent sur la langue de Barbarie, par le village de moles (pêcheurs) de Guet-ou-Ndar (en wolof : « parc de Saint-Louis") constituant un terminus pour les Maures et leurs chameaux...

A l'est, une autre île d'environ trois kilomètres et demi, boisée et fertile, Sor, fait face à Saint-Louis. Le village du même nom est situé près de marigot c'est Digou qui forme l'autre branche de l'île... Sor est voisine d'autres îles et îlots : Digou, Douroumour, Mogue, Del, riches en faune et en flore.

Saint-Louis même se présente comme un ovale sablonneux, étroit et long (2,3km) orienté nord-sud. A la pointe nord, une île à nouveau : Bop-ou-Thior, et le village de cultivateurs de Thionk...

En amont, d'autres branches du fleuve séparent le continent des îles de Biffiche Bouxar et Bethio... »⁵.

A notre avis, Hannon et ses compagnons ont pu distinguer au moins trois îles dans ce chapelet. On peut envisager qu'il y'avait plus d'îles que maintenant, et leur nombre a pu être plus impressionnant au 1^{er} millénaire avant notre ère. Les modifications géomorphologiques qu'il faut envisager

¹ Ibid. p. 191.

² Ibid..

³ Ibid..

⁴ Ibid..

⁵ J.P Biondi, *Saint-Louis du Sénégal, mémoires d'un métissage*, Paris, Denoël 1987pp 30 et 31.

dépassent la seule région de Saint-Louis. L'embouchure du fleuve s'est déplacée dans le passé et a tendance à se déplacer actuellement.

On peut estimer qu'on était au début de notre ère à une phase assez avancée des hautes levées de terre de la période post-nouakchottienne. « *Après la grande phase d'alluvionnement post-nouakchottien, le Sénégal, suite à un léger soulèvement épirogénique et à une diminution des eaux de crue, a commencé à saper ses anciens bourrelets de berge ; ce qui a entraîné la constitution de petites subaiguës. Pendant cette période aride, la déflation éolienne engendre la formation de petits bouchons que le fleuve ne parvient plus à percer. Il en a résulté une fermeture progressive des embouchures. Quittant son ancien delta, le Sénégal s'est avancé jusque dans la région de Saint-Louis... L'île de Ndar, sur laquelle le poste militaire de Saint-Louis sera construit en 1659, semble être un fragment de cordon littoral (P. Michel, 1973 : 602)*¹.

Ainsi donc il est tout à fait permis d'imaginer que le nombre d'îles que Hannon et ses compagnons ont pu dénombrer est inférieur au nombre d'îles actuellement recensées, ce qui donne une idée des changements de l'écosystème sur la longue durée, le nombre d'îles a varié dans le passé et pourra évoluer dans le futur. Le recours au texte du Pseudo Scylax pour compléter les données laconiques du Périple d'Hannon est un exercice qui a été fait par beaucoup de spécialistes. Ainsi Jules Ramin² est d'avis, qu'en étudiant de manière serrée ce texte, et en tenant compte des informations tirées des techniques modernes, comme la photographie aérienne, on pourrait avoir une idée des changements intervenus dans la géomorphologie de la zone. Il tire son argument dans le fait qu'un sur vol de la baie d'Arguin à basse altitude permet de voir des « *hauts fonds couverts d'algues vertes qui encombrant une grande partie de cette baie, reconnaissables aux variations de couleur du plan d'eau et qui attirent le regard. Si d'ailleurs on consulte une carte marine, il est possible de constater que l'océan est parsemé de chiffres, résultats des coups de sonde donnés, mais que la région comprise entre le sud*

¹ Hamady Bocoum, « Rôle des changements climatiques dans le processus de peuplement de la vallée du fleuve durant les deux derniers millénaires » in *Palaeoecology of Africa and the surrounding islands*, vol. 25, 1998 p. 55.

² J.Ramin « *Ultima Cerne,* » in *Mélanges Dion*, pp.448-449.

d'Arguin et le cap Timiris est blanche avec cette seule inscription « utiliser la carte avec circonspection dans ces parages et jusqu'au parallèle de Chedallah (0 55'N) ».

Pour l'auteur « ces parages sont les seuls à expliquer le virage à l'est et la journée de navigation dont il est question dans le Périple » (de Scylax). Si on ajoute à cela l'ensemble des problèmes complexes que pose la transmission des textes relatifs au Périple d'Hannon, on peut considérer avec bienveillance les hypothèses autour du fleuve Sénégal. Nous avons là non seulement des indications topologiques, hydrographiques mais aussi linguistiques ; en effet que le terme « gorilles » mentionné également dans le texte soit proche du terme pulaar nguru (les peaux), ou du wolof golo (singe) ou du Soninké goloma (être humain de petite taille), nous permet d'indiquer un espace pour l'identification des lieux mentionnés dans les chapitres IX et X de la version d'Heidelberg du Périple d'Hannon. Ainsi donc J.G Demerliac et Meirat, à la suite de Stéphane Gsell, ont bien raison de rouvrir le débat sur ce périple.

Nos deux auteurs auraient pu aller plus loin encore dans le dépistage des télescopages entre plusieurs traditions littéraires. Ce qui nous permet par ailleurs de dire que les éléments d'analyse produits par le professeur Desanges à propos de la transposition de réalités toponymiques de l'est vers l'ouest, à la faveur de traditions égyptiennes ou grecques, ne sont pas incompatibles avec les éléments complémentaires fournis par Demerliac et Meirat. Il s'agit à notre avis de deux types de sources, de connaissances inégalement assimilées ; les Egyptiens, et certains Grecs, ont dû transposer les nouvelles acquisitions mythiques ou scientifiques que les Phéniciens mieux informés leur fournissaient. L'histoire moderne nous permet de comprendre la rapidité avec laquelle ces transferts peuvent se faire, à l'intérieur même d'un même espace culturel : aussi, les Wolof qui ont connu d'abord le Portugal (prononcé Tugal) au XIVe siècle, ont par la suite transféré ce nom sur la France, peut-être à partir du XVIIe siècle, et ensuite sur l'Europe en général.

Ces transferts ne sont pas le fait des seuls interlocuteurs étrangers, des Africains ont dû être également actifs dans les transpositions ou télescopages mythiques. Ainsi il n'est pas à exclure que les mythes

concernant les Mamelles de Dakar, le Mont Kakoulima en Guinée et le Mont Cameroun aient pu fusionner dans la chaîne de transmission. Mieux les Grecs eux aussi avaient leurs mythes, et ils faisaient visiter leurs dieux le mont Olympe. Ces derniers qui ont pu avoir leur siège à l'Olympe ou à Delphes, ont pu se reposer sur l'Atlas par la suite, surtout quand les rigueurs de l'hiver commençaient à se faire sentir ou quand la nuit tombait. Ainsi pourraient se comprendre à la fois le transfert des mythes grecs sur des réalités africaines, mais surtout la convergence entre les différents faisceaux.

Le début du jeu des influences entre traditions grecques et phéniciennes pourrait remonter à une époque plus ancienne que la période classique (Ve - IVe siècle avant notre ère) ; cela peut permettre de mettre en relation les documents de Hannon et d'Eutymène, de comprendre la théorie des sources océanes du Nil et celle de ses confluences avec le Niger et le Sénégal. Toutefois il nous semble que nos deux auteurs (Demerliac et Meirat) sont allés trop loin dans l'identification des groupes ethniques. Et nous pensons que certains développements trop modernistes et souvent stéréotypés sur les ethnies africaines ou sur la spécificité nègre, sur l'esclavage, le mercenariat, la prostitution etc, ne sont pas nécessaires¹.

Il est possible, en s'en tenant aux textes, d'exploiter des précisions anthropologiques, sans avoir besoin de trop presser les sources. Ainsi il est tout à fait possible de noter les nuances dans la pigmentation de la peau, la taille des personnes, les différentes formes d'organisation sociale. C'est sur cette lointaine terre d'Afrique que les Ethiopiens assistent au combat des Pygmées contre les grues. La confusion notée entre les deux extrémités orientale et occidentale permet de comprendre la migration ou le double localisation de ces Pygmées, à l'ouest et à l'est². Les êtres démesurément grands, les géants qui peuvent être confondus avec des animaux, et ceux

¹ Nous n'insistons pas sur ce qui a été dit des Peul (Demerliac et Meirat op. cit. p. 101, p. 113-114) du commerce des esclaves noirs (p. 119, p. 138, 145). Nous pouvons signaler la mention des Gourou et Gagou petits et méliants (p. 125) Kroumen gaillards gigantesques et piroguiers habiles (p. 127), des Agni intelligents et policés (p. 130), les manifestations bruyantes d'hospitalité par les Noirs (p. 134), le pays Yooruba, le plus peuplé et le plus évolué d'Afrique (p. 136), le recours aux mercenaires espagnols (op. cit., p. 71) etc.

² A Ballabriga, p. 190 sq.

anormalement petits, les Pygmées, vont réapparaître dans les récits de voyageurs.

Le perse Sataspès, après avoir franchi le cap Soloeis et vogué vers le Sud, longe un pays peuplé de petits hommes¹. Dans une version grecque du périple d'Hannon (version de Heidelberg), les Carthaginois après avoir navigué sur le fleuve Chrètes et ayant abouti à un lac, furent attaqués par des hommes sauvages, vêtus de peaux de bêtes². Et plus tard, dans une île qui se trouve dans la Corne du Sud, ils furent plus offensifs, s'attaquèrent à d'autres êtres sauvages, aux corps velus et que les interprètes appelaient gorilles³. Les jeunes Nasamons dont l'expédition vers le sud ouest du continent est relatée par Hérodote (II 32, 33) tombèrent aux mains d'êtres humains, « *plus petits que des hommes de taille moyenne* », qui les conduisirent dans une ville où « *tous les hommes étaient de même taille que leurs ravisseurs, et noirs de peau* ». R. Lonis avait proposé en 1974 une lecture assez fine du voyage des Nasamons à travers le Sahara⁴.

Il avait fixé son attention sur deux séries de données, les unes imprécises. La direction suivie à travers le désert (« *face au Zéphyr* ») et la durée du voyage à travers ce désert (« *en beaucoup de journées* »), et d'autres plus précises : la traversée du désert, l'arrivée de petits hommes noirs, la présence de marécages sur le chemin conduisant chez les ravisseurs et l'existence d'une « *ville* » baignée par un grand fleuve, au cours ouest-est, infesté de crocodiles. L'élucidation des données imprécises était à son avis un moyen pour avancer dans les tentatives d'identification toponymique et anthropologique ; une exégèse serrée des textes grecs et surtout de certains passages d'Aristote (Météorologiques et Politique) lui avait permis de conclure que « *pour les Grecs de l'époque classique, le Zéphyr qui est généralement considéré comme un vent d'Ouest se rattachait à la famille des vents du Nord. Ce qui revient à dire que le Zéphyr est un vent Ouest-Nord-Ouest* »⁵. Dans sa conclusion l'auteur semblait plus proche de l'hypothèse

¹ Desanges, Recherches... p. 388 sq.

² Voir J. Desanges, Recherches sur les activités... p. 394.

³ Ibid. p. 396.

⁴ R. Lonis " A propos de l'expédition des Nasamons à travers le Sahara (Hérodote, II, 32 - 33) in Annales de la F.L.S.H. de l'Université de Dakar n° 4, 1974 p. 165-179.

⁵ Ibid. p. 176.

formulée en 1915 par St. Gsell, qui consistait à identifier la « rivière » signalée par Hérodote à l'Oued Saoura au Nord du Touat.

Toutefois il n'avait pas manqué de relever et d'approfondir les objections à cette thèse. Parmi celles-ci, l'absence de « ville » dans la région, mais à son avis « *cette objection s'applique tout aussi bien à l'hypothèse Nil qu'à l'hypothèse Niger* »¹ et R. Lonis de lancer un pari pour l'avenir : « *l'importance des textes anciens reste, sur ce point capitale, tant que l'archéologie anthropologique ne pourra pas y substituer ses propres résultats* ». Le professeur Lonis est d'avis qu'il ne s'agit pas du vrai Nil, même si Hérodote pensait évoquer les sources de ce fleuve ; il est vrai que des chercheurs continuent de s'accrocher à une interprétation fidèle comme l'a fait Whiker dans son essai Egypt and the Mountains of the Moon »³. A notre avis Raoul Lonis a raison de dire que « *ce n'est pas au Nil actuel que se réfère Hérodote dans le récit de l'expédition des Nasamons, mais à un Nil dont il croit, avec bien d'autres auteurs anciens, qu'il prenait sa source dans l'extrême occident* »⁴.

Nous renforçons cette remarque par le fait qu'Hérodote lui même focalise bien son attention sur la partie de la Libye (au sens du continent africain ou tout au moins la partie septentrionale) qui va de l'Egypte au cap Soloeis sur la face atlantique, ceci est bien indiqué dans le texte. Il s'y ajoute que concernant des indices d'urbanisation en direction de l'ouest, surtout du Niger, les résultats des fouilles archéologiques entreprises par Susan et Roderick Mc Intosh⁵ autour de Jenné Jenou consolident l'hypothèse sud-occidentale, défendue dans le passé par Faidherbe puis par Mauny⁶, au détriment de la thèse nord occidentale, celle de St. Gsell.

L'explication de certains de ces mythes ou faits historiques peut recourir à l'égyptologie. Les Egyptiens anciens ont développé des mythes en relation avec les nains (nemou) et les pygmées (deneg) qu'ils ne confondaient guère. Cette évocation de « *petits hommes* » a poussé certains chercheurs

¹ Ibid., p. 178 note 37.

² Ibid., p. 179 note 39.

³ Voici comment l'auteur s'exprime : "The journey of the Nasamonians,....., can also be recognized from its stages. They passed through inhabited country (Meroe and Musawwarat es Safra), through a region of wild beasts (Gezira peninsula), through desert (Kosti to Fashoda), where they found fruiting trees (Ximenia Americana) and where they were captured by black pygmies who conducted them vast, morasses' (the Sudd) to a city by a great river, running from the west to the east, and that crocodiles were seen in it ! the Nile above the Fula Rapids Does flow west to east, and it still has crocodiles, the pygmies 'city' must have been located near Nimule ; their present territory is in Ituri forest, to the west of lake Albert, some 300 km from Nimule, and in areas to the west of Ituri" (Whiker, op. cit., pp 52-53).

⁴ R. Lonis 1974, p. 169.

⁵ Dans un ouvrage publié en 1993 Roderick Mc Intosh situe la place de ce site dans l'histoire de l'urbanisation de l'Afrique : "Jenne Jenou had a stable settlement (prospering for a millennium and a half) with a large population ...Jenne Jenou satisfies the classic definition of a pre industrial city," in Peter R.Schmidt and R.D Mc Intosh, Plundering Africa's past. P 48.

⁶ Lonis revient sur cette hypothèse dans son article, op. cit., 1974 p. 171-172.

comme Whiker à regarder du côté de l'Afrique centrale et équatoriale. F. Colin partant d'un autre passage d'Hérodote qui rapporte le voyage du perse Sataspès sur les côtes occidentales de l'Afrique (Hérodote IV, 43), a montré que, si l'influence égyptienne dans l'Antiquité est incontestable pour saisir la distinction entre nains pathologiques et pygmées, il demeure malgré tout une incertitude dans l'identification de ces « *petits hommes* »¹...

C'est surtout l'analyse d'un passage d'Aristote (Histoire des animaux, VIII, 12) et de Philodemos qui lui permet d'envisager l'hypothèse d'informations égyptiennes indirectes et approximatives concernant surtout l'Afrique orientale ; elles ont été réinvesties pour couvrir l'ignorance des réalités occidentales et atlantiques. Le texte d'Aristote qui évoque ce petit peuple troglodyte et éleveur de chevaux lui permet d'exprimer son scepticisme. S'appuyant sur les travaux de S. Bahuchet sur les pygmées Aka de la forêt centrafricaine, il ne trouve guère vraisemblable que « *ce peuple, un des rares groupes humains africains à vivre, de nos jours, uniquement de l'exploitation des ressources spontanées, par la chasse et la collecte, sans pratiquer ni agriculture, ni élevage... aient maîtrisé autrefois, puis abandonné l'élevage des chevaux* »².

L'exploitation d'autres mythes africains, surtout produits dans la zone sahélienne et saharienne permet de comprendre les bases de cette opposition entre géants et petits êtres. Dans les traditions du Zarmaterey étudiées par Boube Gado, la notion de gigantisme renvoie à l'importance démographique du peuple qui habita ces grosses agglomérations, des mégapoleis par rapport aux petits hameaux des premiers occupants Songhaï de l'Azuru³. Une autre piste pourrait être empruntée, en suivant une autre logique, celle de l'opposition entre anciens occupants / nouveaux immigrants. Ainsi en est-il du thème des don-borey c'est à dire *les hommes d'avant* », ou géants d'une force démesurée qui vivaient dans le creux des rochers, ou encore le thème des Atakurma, nains qui ont une musculature effrayante et qui sont stéatopyges.

¹ F. Colin, art. cité in ZPE, 82,90 pp 293.

² F. Colin op., cit., p. 293 note 19.

³ B. Gado, Le Zarmaterey Université de Paris VIII, 1976 pp 49 -55.

Mamadou Djibo, qui a étudié la question, souligne que les négrilles ou les « Atakurma » que la tradition songhey évoque, interviennent dans la brousse et non à côté des fleuves. Ils sont bergers des troupeaux de biches ou de pintades sauvages, pillards des champs et des récoltes de sésame. Ils ne sont pas pêcheurs mais chasseurs ou bergers. « *Il semble logique de considérer que des hommes noirs grands (ou plus géants que l'homme actuel) aient vécu dans cette région. Tout compte fait les populations actuelles ne les ont pas trouvés sur place* »¹.

Nicole Echard a tenté de classer les différents schémas mythiques, toujours à partir du contexte africain. Ainsi elle a mis en relief :

1 la distinction entre aîné (Kimba) et cadet (Dambo).

2 la distinction entre chasseurs Danbawa et éleveurs Dagaminawa. Après la séparation Kimba / Dambo et Dambawa / Dagaminawa, ces derniers, devenus musulmans, se sont sédentarisés sous la conduite de leur chef Addana.

3 la distinction entre êtres humains (Danbawa) et êtres pas tout à fait humains (Konawa).

« *A Mogar, les Daganinawa disparaissent en tant que groupe dominant et sont peu à peu assimilés aux Danbawa. Addana est alors présenté soit comme marabout ayant accompagné Dambo dans sa migration, soit comme le frère cadet de Dambo. Les Konawa sont arrivés dans la région à l'époque de Kurfayet. Ce groupe ethniquement très différent de celui des migrants venus du Kurfey ainsi que les Dagaminawa, était essentiellement constitué de chasseurs comme l'ensemble des Danbawa. Les distinctions fondées sur une structure lignagère ou sur la spécialisation ne pouvaient jouer pour interpréter leur insertion.*

Les Danbawa utilisent alors une approche particulière : la distinction Asna des Cavernes / chasseurs, à savoir le caractère pas tout à fait humain des premiers : les Konawa sont présentés comme ayant été des nains et le récit de la rencontre est comparable à celui de l'alliance des Asna des

¹ Mamadou Djibo. Le Siciya du Sud, mémoire de maîtrise, Aix en Provence, 1975 p. 29 sq.

Cavernes avec les chasseurs. Il est probable que les Danbawa empruntèrent ce modèle aux groupes locaux, la présence d'Asna des Cavernes étant attestée dans la région sans qu'aucune tradition précise ait été conservée à leur propos.

Ils n'ont utilisé de ce schéma étranger à leur propre culture que la plus mythique et y ont de plus introduit un trait, le nanisme, qui n'apparaît dans aucune des traditions des groupes ayant peuplé l'Ader. S'appliquant aux Asna des Cavernes, la caractéristique « pas tout à fait humains » a pour fonction d'expliquer la qualité particulière de leur relation avec la nature. S'appliquant aux Kanawa, elle perd ce contenu significatif et s'apparente au mythe. Que les Danbawa y aient recours alors que l'interprétation de leur propre passé n'utilise aucun élément de ce type, semble être la marque d'une difficulté rencontrée par l'ensemble pour expliquer le statut dominant des Konawa qui, par ailleurs, ont eux mêmes des traditions d'origine peu explicites »¹

Les légendes autour de l'oasis de Kawar mentionnent également les Sao à la stature gigantesque². G. Dieterlen et Diarra Sylla élargissent la perspective en partant d'une tradition Soninké : les régions du Sahel qu'avait traversées Dinga, le héros fondateur et où il avait guerroyé un certain temps, avaient été occupées tout d'abord par des êtres humains, de « petite taille » que les Soninké nomment goloma, puis par des sociétés d'hommes noirs que l'on a regroupés sous le terme collectif de kakolo³. Cette même tradition fait allusion à une première occupation des lieux par des « hommes courts, et velus ». Cette présence permanente est mémorisée par des nombreuses sociétés actuelles d'Afrique occidentale : les Goloma des Soninké, les Woklo des Malinké et Bambara, les Atakurma des Sonray, les Yebem et Andumbulun des Dogon, des Gourmantche, les Adidiya des Kouroumba, etc⁴.

Dans la tradition dogon, les Yeban, petits hommes rouges, puis leurs successeurs, les Amdoumboulou, accusaient une déficience en matière de communication. Les premiers n'ont ni langage ni vêtement, mais sont propriétaires de tous les animaux, les seconds communiquent avec un

¹ Nicole Echard, *L'expérience du passé : ethno-histoire de l'Ader Haussa*, Université de Paris, 1972.

² Knut Svikor donne cette information in the *Oasis of Salt*, 1979 pp. 18-19. "The Legends agree that the first inhabitants of Kawar were the So occasionally Sao, the mythical So were gigantic".

³ G. Dieterlen et Diarra Sylla, *L'Empire du Ghana. Le Wagadou et les traditions du Yeréré*, Paris, Karthala, Arsan, 1992 p. 65.

⁴ *ibid.*, p. 66.

langage pauvre et peu articulé¹. Une prise en compte de certains détails fournis par les textes grecs autorise ces rapprochements : la présence des interprètes libyques est signalée dans le périple d'Hannon Hérodote évoque la transmission d'une tradition recueillie chez les Cyrénéens qui la tenaient d'un roi de l'oasis d'Amon (Siwa), qui, lui, l'avait entendue des visiteurs appartenant à la tribu des Nasamons. Cet effort en direction des traditions africaines permet de revenir sur certains débats, comme celui consistant à se demander si les compagnons d'Hannon ont rencontré des êtres humains ou des animaux sauvages, ou si les êtres très petits habitent de véritables villes².

Rappelons que les données fournies par l'analyse d'A. Ballabriga sur la confusion des extrêmes permettent d'éviter les oppositions systématiques entre les différentes Ethiopies³. Cette attitude d'ouverture réfléchie permet du reste de prendre avec plus d'attention les propositions consistant à admettre que le terme « gorilles », contenu dans le périple d'Hannon, puisse venir d'une langue africaine⁴.

¹ *ibid.*

² J. Desanges propose de comprendre agglomération et non ville pour traduire le terme grec $\pi\acute{o}\lambda\iota\varsigma$ utilisé dans le texte d'Hérodote qui relate l'exploit des jeunes Nasamons. (*Recherches*, p. 182).

³ Ainsi Paul Goukowsky pense qu'il est possible à partir de certains détails (mention des Monts Solymes dans l'Iliade v. 282) de distinguer les Ethiopiens du levant, qui honorent les Dieux des sacrifices, des Ethiopiens du Couchant qui ne sont pas visités des Dieux, mais des hommes (P. Goukowsky, "les juments de roi Erythras" in *Revue des Etudes Grecques*, Tome L XXVII, no 414-418 Janv. Dec., 1974, p. 113).

⁴ J. Desanges considère incongrue l'hypothèse de J. Carcopino consistant à rapprocher gorilles du mot wolof *gôr* (*góor yi*). Il est d'avis que l'exploitation du terme peut être fournie à partir de l'hypothèse d'un déplacement géographique : les Gorgades ou Gorgones présentes dans la mythologie depuis Hérodote et localisées à l'Ouest du continent, dans le pays de Hespérides, ont cédé la place aux Gorilles (Desanges, *Recherches*, p. 64). A notre avis ce n'est pas la seule piste qui peut être ouverte : en wolof "golo" signifie singe. Que ce soit *golo* ou *góor*, la piste ainsi ouverte est intéressante, d'autant plus que le radical *gor* qu'on retrouve en pulaar (*gor ko*) et dans d'autres langues dites ouest atlantiques, spécifie le mâle par opposition à la femelle. Mieux encore, d'autres Africains, les Ivoiriens par exemple, utilisent le terme *góor gi* pour désigner le Sénégalais. Mieux encore le pulaar donne une indication intéressante "nguru" : peau au sg., guri au pluriel. Du reste n'y aurait-il pas un passage humoristique entre *goro* (gendre, beau parent) et *golo*, (singe), passage autorisé par les liquides l et r. A cela on peut ajouter, en suivant même les détails fournis par Desanges, qu'aussi bien Gorgades que Gorilles peuvent être expliqués à partir du wolof.

Góor gi dee! peut signifier «un homme assurément» ; *Góor yi Yaay!* peut signifier « Oh, Maman ! Des hommes ! » Dans tous les deux cas il s'agit d'exclamations. Et on pourrait en dégager deux constantes.

- La première est qu'on désigne des êtres humains.

- La seconde est très intéressante parce qu'elle ouvre une perspective qu'on n'avait pas encore soulignée à notre avis, il s'agirait de femmes qui exprimeraient leur surprise ou leur crainte face à des hommes inconnus. Renversement/clarification ? Il faut l'avouer, il ne s'agirait plus de Carthaginois qui auraient rencontré des monstres, mais de femmes de l'Ouest africain qui auraient exprimé leur surprise et leurs résistances face à des inconnus venus de loin.

Dans tous les cas nous avançons nos hypothèses avec beaucoup de précautions. Il faut penser que certains langues actuelles de l'ouest africain n'avaient pas encore acquis leur identité et qu'elles ont pu se détacher d'un

La piste linguistique doit d'autant plus être prise en considération que les langues dites négro-africaines et les langues berbères ont des termes communs qui peuvent surprendre le lecteur non averti. Doit-on continuer à penser que les populations africaines (par exemple les bergers Lixites du périple d'Hannon) ne « *pouvaient tenir leurs renseignements sur les côtes de l'Afrique tropicale que de Gaditains ou de Carthaginois ou plus généralement de Phénico-Puniques* »¹. L'exploitation de certains indices permet d'admettre que les Lixites comprennent certaines langues éthiopiennes², mais pas toutes.

Nous partageons la remarque du professeur Desanges sur l'existence d'un revêtement grec au périple d'Hannon, mais nous ajoutons qu'une meilleure prise en compte de certaines broderies africaines, acceptées du reste pour l'identification de certains toponymes et hydronymes³ maghrébins, peut permettre une meilleure exploitation des sources. Reste ensuite à dérouler des exercices complexes : l'analyse des interférences culturelles, de la pertinence des informations, l'identification des domaines concernés. Bien entendu plus grande est la part accordée aux groupes humains, aux civilisations, plus aisée est la systématisation sur les questions anthropologiques. L'anthropologie physique et culturelle sont dans la géographie et l'histoire antiques. L'œuvre d'Hérodote en est une parfaite illustration.

ancêtre commun. Aujourd'hui il est attesté que le pulaar et le sereer ont 30 % de radicaux communs, et les relations entre le wolof et ces deux langues sont frappantes et évidentes.

¹ Beaucoup de termes ayant trait aux fêtes religieuses musulmanes (Tabaski par exemple qui correspond à l'Aïd El Kebir chez les Arabes, la fête du sacrifice) appartiennent aux deux univers sahélien et berbère, sans oublier certains noms d'animaux. Nous même avons été surpris d'apprendre qu'un des noms du chat en wolof "muus" se retrouve dans le tamasheq. Du reste le professeur Desanges n'écarte pas l'hypothèse d'une communauté de vocabulaire entre Africains de l'Est et de l'Ouest. Hypothèse avancée par Eudoxe : pour lui ces similitudes acceptables dans le domaine nautique peuvent s'expliquer par l'influence phénico-punique (J. Desanges, Recherches p. 167 note 96).

² J. Desanges rappelle ce point de vue de Carcopino et signale des Ethiopiens vivant en Afrique du Nord (J. Desanges « Des interprètes chez les « gorilles » Réflexions sur un artifice dans le « Périple d'Hannon » in Atti del I Congresso Internazionale del Studi Fenici e Punici, vol I 1983, Consiglio nazionale delle Ricerche, Rome pp. 208-269.

³ Le professeur Desanges reconnaît que toute la toponymie utilisée par les auteurs grecs n'est pas toujours fantaisiste et qu'il faut résister à la tentation d'une condamnation sans appel (J. Desanges, Recherches p. 110). Il est parvenu à cette conclusion à partir d'une analyse de certains fragments d'Hécatée et du texte du Pseudo Skylax.

III.11. UNE AFRIQUE DIVERSE ET COMPLEXE

Hérodote précise bien qu'à son époque (Ve siècle avant notre ère), il y a quatre groupes ethniques qui vivent en Afrique : deux indigènes, les Ethiopiens et les Libyens et deux groupes d'immigrés : les Phéniciens et les Grecs (Hérodote IV, 197). Le Pseudo Scylax rapporte l'avis selon lequel le domaine des Ethiopiens va de l'Atlantique à l'Égypte (Scylax 95F 112M). Mais à partir du moment où on signale des Ethiopiens qui vivent en Libye même (Diodore III, VII, 2), on doit se demander quels sont les critères qui permettent de distinguer un Libyen d'un Ethiopien. Le texte du Pseudo Scylax a magnifié la beauté des blonds Libyens et des noirs Ethiopiens. Les Libyens Buzantes qui vivent autour de la région fertile et riche du lac Triton en Libye sont, dit-on, blonds et très beaux (Scylax 93F110M). Les Ethiopiens qui vivent en face de Cerné sur la côte atlantique qui sont mangeurs de viande, buveurs de lait, e. sont présentés comme les plus grands de tous les hommes que l'auteur connaît : ils dépassent quatre coudées (1,75 m). Certains ont cinq coudées (2,22m). Ils portent la barbe et ont de longs cheveux. Ils sont les plus beaux de tous les hommes. (Scylax 95F 112M).

C'est cette mention d'Ethiopiens occidentaux aux longs cheveux qui a poussé Demerliac et Meirat à penser aux Peul. Le texte n'informe pas sur la couleur de la peau, encore moins sur des nuances noir foncé, brun roux etc., bien rendues par la plupart des langues que nous connaissons, qu'il s'agisse du wolof¹ ou du grec². En l'absence de détails sur les nuances de la peau des Ethiopiens, les indications portant sur les cheveux et le port de la barbe peuvent-elles aider à l'identification ? Le port de la barbe et même les cheveux tressés, qui peuvent donc paraître longs, ne sont spécifiques à aucun de ces groupes avant la pénétration de l'Islam. Les ancêtres de tous ces groupes ont pu

¹ En wolof on distingue parmi les nit ñu ñuul (les hommes noirs) ceux qui sont xees, qui ont le teint clair, xereer (un peu moins clairs que les premiers) et ceux qui ont le teint cuivré (ñuul kukk, ñuul bu tëx) etc... Concernant la dénomination en mandingue, des échanges intéressants ont eu lieu lors du 2e colloque international de Bamako Histoire et tradition orale, SCOA, 1975. Djibril Tamsir Niane est d'avis que Farading signifie l'homme à peau noire et Faragéré : l'homme à peau blanche (Actes du colloque p.97), de son côté Bocar Cissé a précisé qu'en sonhaï, gakoré signifie blanc et galibi = noir, - or le premier terme a désigné aussi bien les Soninké que les Mandingues (ibidem p.94-95), ce qui a poussé du reste Djibril Tamsir Niane à noter un élargissement du sens, étendu à des groupes exerçant une activité marchande (ibidem p. 97).

² A propos des termes melas, amauros, kelainos etc cf. notre mémoire de maîtrise déjà cité, Université de Dakar, F.L.S.H., 1975.

partager ces coutumes. Notre prudence à l'égard de l'identification moderniste ou contemporanéiste ne signifie pas que nous écartons le recours à la linguistique diachronique ; les faits linguistiques et ethniques ne doivent pas à être confondus. Savoir si les sources anciennes permettent d'identifier les ancêtres des groupes ethniques voire socio linguistiques actuels des Africains en général, des Ouest-Africains en particulier, est une question pertinente.

En analysant les indications anthropologiques fournies par le texte du Pseudo-Scylax, R. Lonis avait formulé une mise en garde :

« Il faut renoncer à s'appuyer sur les données du Pseudo-Scylax pour connaître les caractéristiques des populations que les navigateurs carthaginois ont été amenés à fréquenter sur la côte atlantique de l'Afrique. Le seul mérite de ce texte, - et il n'est pas mince - est d'attester l'existence de contacts entre navigateurs méditerranéens et des populations éthiopiennes, c'est à dire noires »¹.

Toutefois, compte tenu du fait qu'il y a dans le texte des détails précis, l'auteur avance une hypothèse ; il est vain dit-il *« de s'appuyer sur les caractéristiques ou les activités prêtées à ces Ethiopiens pour chercher à les identifier avec quelque précision. Il est plus raisonnable de penser que l'auteur du périple, après avoir suivi, pour le début de son rapport, les indications fournies par divers guides nautiques, notamment puniques sur les côtes atlantiques de l'Afrique, des colonnes d'Hercule à l'île de Cerné, a suppléé ensuite son manque d'information en faisant appel aux ressources des Aithiopika pour nous décrire les populations qui habitaient ces rivages de l'Occident »².*

Si les textes homériques ne permettent qu'une identification approximative des Ethiopiens³, par contre les textes de la période classique autorisent d'identifier dans le Sahara des groupes qui *« avaient la peau noire ou tout au moins très foncée. Il y avait peut être parmi eux des races fort*

¹ R. Lonis, in *Mélanges Mauny*, T.I, p. 393.

² *ibid* p. 392.

³ Ainsi commentant la bipolarité éthiopienne chez Homère, Victor Bérard a formulé l'hypothèse suivante *« Ces Nègres » répartis en deux domaines, au bout du monde», les uns vers l'Est, les autres vers l'Ouest, sont nos Soudanais ou, comme nous disons encore, nos Ethiopiens que le Haut Nil sépare en deux peuples et laisse sur les deux rives l'orientale et l'occidentale, avant d'arriver aux « visages clairs de l'Égypte » (Homère, *Odyssée*, ed. Belles Lettres vol. 1, p. 6 note 22.*

diverses de couleur brune, dont certains caractères ethniques pourraient se retrouver encore dans la plèbe des oasis ; voire même des négrières »¹. St Gsell précise bien que ces Ethiopiens « n'obéissaient pas à des Blancs »², qu'ils avaient une « Civilisation de la pierre bien distincte de celle des Soudanais et des habitants du Sahara méridional »³. Malgré ce souci d'objectivité, il ne peut manquer de conjecturer, que « ces Ethiopiens ou du moins une bonne partie d'entre eux, étaient en possession d'une civilisation qui paraît leur être venue d'Orient »⁴. G.Camps, quant à lui affirme de manière tranchée que les Ethiopiens « de la région de Cerné ne sont certainement pas des nègres ; les peintures corporelles (sans doute des barbouillages d'ocre rouge comme chez les Maxyès dont parle Hérodote), la longueur de la barbe et des cheveux, leur beauté sensible à un grec, tout révèle que ces Ethiopiens sont en fait des Méditerranéens de type robuste. Leur pays qui produit de la vigne ne saurait d'ailleurs se situer dans la région trop méridionale »⁵.

Pour l'auteur, les Ethiopiens dont il est question sont les Haratin (qui ne seraient donc pas des Noirs) ; les Gétules seraient les Regueibat ou Chamba, les Garamantes, les Touaregs⁶. Les Peul mélanodermes ont des caractères négroïdes très atténués⁷ et s'appuyant sur H. Lhote, il admet que les prédécesseurs des Bovidien étaient de « vrais négroïdes »⁸ ; il distingue parmi les mélanodermes des Négroïdes vrais et des Ethiopiens⁹. En conclusion, les anciens Ethiopiens, ceux de l'Ouest dans ce cas, seraient les Toubou et les Peul. Et évidemment les « cavaliers de race méditerranéenne, Garamantes et Gétules dominant progressivement les Sahariens et garderont leur genre de vie nomade, alors que les Négroïdes ne pouvant plus élever leurs

¹ St Gsell, *la Tripolitaine et le Sahara au IIe siècle*, in St Gsell, *Etudes sur l'Afrique antique* pp. 14-15.

² *ibid.*, p. 15.

³ *ibid.*, p. 14 note 3.

⁴ *ibid.*, p.15.

⁵ G.Camps in *Encyclopédie berbère* *ibid* p. 176.

⁶ *Ibid.*, p. 177.

⁷ *ibid.*, p.178.

⁸ *Ibid.*, p.179.

⁹ *Ibid.*, p. 180

du Sénégal et du Tchad, ou se cantonnent dans l'espace restreint des rares oasis en acceptant la domination des nomades blancs »¹.

J. Ramin, de manière plus « objectivante » et plus innocente, pense que les Ethiopiens de Pseudo Scylax sont « les Maures modernes : taille et beauté des hommes, portant la barbe et les cheveux ébouriffés, mangeant de la viande, buvant du lait, femmes ornées de bracelet d'ivoire (aujourd'hui elles portent d'avantage d'ébène incrusté d'argent) ; sans doute les Bédanes seraient des Berbères islamisés »². Ces remarques pertinentes auraient dû être accompagnées d'une définition des termes Maures, Berbères, termes qui sont loin de renvoyer à une identification raciale. Nous n'estimons pas nécessaire de revenir sur l'interprétation primaire ou dynamique qu'il faut avoir de certains détails (culture de la vigne, port de la barbe, etc.) et de certains phénomènes (l'esclavage par exemple).

Nous sommes d'avis que certains points de vue, surtout ceux de G. Camps sont très réducteurs, pour ne pas dire simplistes. Quelle est la couleur de la peau des Reguebat, des Haratin, des Toubou, des Peul ? Tous les émirs du Trarza ou du Bornou sont-ils blancs ou noirs ? Tous les esclaves dans les sociétés africaines n'ont-ils été que des Noirs ? Parmi les critères qui permettent de définir une race humaine, quels sont les plus pertinents ? La peau, le faciès, la forme des cheveux ? Or donc, les cheveux constituent le critère même qui permet aux Grecs de distinguer l'Ethiopien d'Inde de celui d'Afrique qui sont, tous les deux, dans les armées perses. Les premiers ont les cheveux raides, tandis que les seconds ont les cheveux les plus crépus au monde (Hérodote VII, 70). Aristote essaie du reste de donner des explications sur la différence des cheveux, suivant qu'on habite un pays sec ou humide.

Les Scythes et les Thraces ont le cheveu raide parce qu'ils vivent dans un air humide, chez les Ethiopiens c'est la chaleur qui dessèche l'air et les têtes des êtres humains (Problemata, II, 72 ; De generatione V, 3). Il semble avoir bien observé les Ethiopiens : il constate que leurs dents et leur squelette sont identiques à ceux des Blancs, la différence qu'il note se situe

¹ *ibid.*

² J. Ramin « Ultima Cerne. » in Mélanges Dion, p. 448.

au niveau des ongles qui ont la couleur de leur peau (De Anim Historia, II, 9). A.Bourgeois¹ n'a pas manqué de relever la perspicacité d'Aristote qui réfute les assertions d'Hérodote à propos du sperme des Noirs (Hérodote II, 97 et 101). Pour lui, Hérodote s'est trompé et entraîne ses lecteurs dans l'erreur, car le sperme est blanc chez tous les hommes (De Anim Historia, III, 12).

Aristote est même allé loin dans les observations concernant l'hérédité :

« *D'une Négrresse et d'un Sicilien dit-il, naquit un enfant qui n'était pas nègre, mais c'est le fils de ce dernier qui fut nègre* » (Hist. Animal VII, 6).

Malgré son erreur, Hérodote est un des rares à systématiser de manière rigoureuse l'identité anthropologique de certains Africains, en articulant la nature des cheveux, la couleur de la peau et une donnée culturelle (la circoncision). Sa meilleure démonstration est livrée lorsqu'il veut prouver que les Colchidiens sont d'origine égyptienne (Hérodote II, 104-106). Le cheminement de ses idées est bien structuré.

- Il livre d'abord ses observations personnelles : il a dû voir lui-même des Colchidiens et a dû être frappé par leur apparence physique, qui a dû lui rappeler celle des Egyptiens.
- Les Colchidiens ont gardé plus de souvenirs de leurs liens avec les Egyptiens. Ces derniers ne semblent pas avoir gardé dans leur mémoire le lien historique entre les deux entités.
- L'hypothèse qu'il formule est la suivante : les ancêtres de ces Colchidiens seraient des descendants des soldats du pharaon Sésostris.

Son hypothèse s'appuie sur les observations d'anthropologie physique qu'il a évoquées, à savoir la couleur noire de la peau des Egyptiens et des Colchidiens, mais, ajoute-t-il, d'autres peuples ont ces mêmes caractéristiques physiques ; l'argument décisif à son avis est que Colchidiens, Egyptiens et Ethiopiens sont les seuls peuples à sa connaissance à pratiquer la circoncision depuis des temps immémoriaux. D'autres peuples, en particulier les Phéniciens et les Syriens admettent eux-mêmes qu'ils ont emprunté cette coutume aux Egyptiens. Hérodote ne

¹ A. Bourgeois, op. cit. p. 44.

s'arrête pas là. Il donne d'autres indices : la parenté linguistique, le style de vie, l'artisanat (le travail du lin). Il termine l'exposé de son argumentaire par des détails iconographiques et épigraphiques.

Même s'il convient de reconnaître que le père de l'Histoire s'est trompé en procédant à certains amalgames et déductions, comme pour exemple à propos de l'identification du pharaon conquérant, ou à propos de l'identification des documents iconographiques (documents hittites ou égyptiens ?), ses observations anthropologiques sont à prendre en compte pour analyser le regard qu'un intellectuel grec portait sur des populations africaines. Des développements d'Hérodote nous pourrions retenir :

1. qu'il est conscient du caractère relatif des divisions anthropologiques : il sait que les Egyptiens, les Ethiopiens et les Colchidiens ne sont pas les seuls être au monde à avoir la peau noire et les cheveux crépus.
2. qu'il pense utile d'ajouter aux considérations d'anthropologie physique des compléments d'anthropologie culturelle (circoncision, mode de vie etc.).

Les intellectuels grecs qui ont développé des réflexions sur les mêmes questions anthropologiques ont poursuivi l'exercice avec de plus grandes précisions. Aristote, comme Hérodote, sait que tous les Noirs ne sont pas des Ethiopiens (Hist. Animal. III, 22, 523 a 17 - 18). Mababinge Bilolo a raison de dire que le terme Ethiopien chez Aristote est un « *génotoponyme, à rendre par l'homme de nationalité, l'homme de l'ethnie, de la tribu. Et quand on aligne les géno-toponymes ou les Ethniques, on les place à côté des Siciliens, Thraciens, Egyptiens, Scythiens, Grecs, Perses etc. Jamais l'ethnique « Ethiopiens » n'épuise chez Aristote ni la compréhension, ni l'extension du « monde nègre », des « nations nègres » ou de la grande Nation Nègre*¹. En effet pour Aristote et les physiognomonistes, les Egyptiens et les Ethiopiens font partie du monde des Noirs, ont le même défaut, la couardise (Aristote, Physiogn. VI. 812 a 1215). Si on articule les données littéraires et iconographiques, on peut même supposer que certains Grecs étaient au courant de l'existence de Noirs très petits (les Pygmées). Homère les évoque

¹ M. Bilolo, « Aristote et la mélanité des anciens Egyptiens », in *Ankh*, 6 - 7, 1997 - 1998, p. 148.

en lutte contre les grues, fuyant l'hiver vers le cours de l'Océan (Illiade III, 2 - 6) ; Aristote revient sur ce groupe (VIII, 957 a 4, De generat. Animal II, 748). Un fragment de vase daté du VI^e s. av. notre ère et appartenant au musée de Corinthe reprend le même thème¹.

Reste que la question mérite d'être posée, à savoir s'ils distinguaient nettement les nains des Pygmées ? Il n'est pas évident, comme l'a fait Mveng², qu'on puisse mettre dans le même registre les pygmées évoqués par Homère et Aristote d'une part, et d'autre part les petits hommes que rencontrèrent les Nasamons et dont parle Hérodote (II 32), encore moins les cabires (Hérodote III, 37). A propos de ces mystérieux personnages associés à la religion et/ou aux sciences médicales égyptiennes, Snowden³ et Leclant⁴ ont raison d'attirer l'attention sur la complexité des interprétations. Nous signalons que certaines langues africaines, le wolof par exemple, distinguent bien ngaataan, ndaama (petit homme) de « kuus kondoron » (lutin des mythes liés à la richesse, à l'or).

Si Hérodote insiste sur la couleur de la peau des petits hommes que les jeunes Nasamons ont rencontrés, c'est pour montrer la diversité anthropologique en Afrique. Mieux, les différences linguistiques (entre Lixites c. Ethiopiens inhospitaliers, dans le périple d'Hannon) de taille (entre les jeunes Nasamons et hommes de petite taille inférieure à la moyenne), de milieu naturel (la zone des marécages est distincte de la ville) sont également mises en évidence. (Hérodote II, 32). Les différences culturelles sont parfaitement mentionnées . autant Hérodote, et après lui Diodore, mentionne les affinités culturelles entre Egyptiens et Ethiopiens, autant il met en scène des Nasamons conscients de se trouver en face de sorciers (les hommes de petites taille) ; de la même manière, les compagnons de Hannon sont pris de panique quand ils entendirent dans la forêt, près de la Corne de l'Occident, le concert de flûtes, de cymbales, de tambourins et de cris. Hérodote se sent obligé de préciser que les Ethiopiens Troglodytes sont pourchassés par les Garamantes du haut de leurs chars (Hérodote IV, 183).

¹ E. Mveng, op. cit., p. illustration n°45.

² Ibid., p. 16 note 2.

³ Image du Noir, II, p. 160 -- 161.

⁴ Ibid., p. 278.

A notre avis, si pour les besoins de leur démarche narrative, les auteurs grecs ont trouvé utile de diviser l'Afrique en deux parties : le domaine des Libyens et celui des Ethiopiens, ils étaient conscients des limites de la bipolarisation : Diodore mentionne bien en Libye des peuples noirs de peau, camus de visage, et crépus quant à la chevelure (II, VIII, 2).

Certaines sources (celle d'Eudoxe) permettent d'évoquer la question des affinités linguistiques entre groupes ethniques d'Afrique. Malheureusement le document dans lequel Eudoxe aurait noté ces affinités linguistiques ne nous est pas parvenu. Unité et différence semblent donc se côtoyer dans les observations des voyageurs grecs. Plus les connaissances sont précises, plus les différences sont étalées. Si Homère pouvait situer dans le même univers Erembes, gens de Sidon et Ethiopiens, il distinguait mal les frontières entre Ethiopie, Egypte et Libye (Odyssée IV, 84-89). Hérodote lui distingue bien les Libyens qui habitent le nord de la Libye (le continent) des Ethiopiens qui habitent le sud (IV, 197). Après avoir parlé de la partie de la Libye située sur la côte méditerranéenne, il donne les différents paliers quand on s'enfonce à l'intérieur des terres : et il distingue la Libye des bêtes sauvages, la zone d'un bourrelet sablonneux qui va de Thèbes d'Egypte aux colonnes d'Héraclès, il ne manque pas de mentionner, dans le désert, des mines de sel et des sources d'eau potable (Hérodote, IV, 181).

Les oasis sont énumérées de même que leurs habitants : au total il relève quatorze (14) groupes ethniques en Libye supérieure (Hérodote IV, 167-181)

- les Adyrmachides : de l'Egypte au port de Plymos (dans le golfe de Saloum selon St. Gsell)
- les Giligames dont le territoire atteint l'île d'Aphrodisias
- les Asbystes qui habitent au dessus de Cyrène
- les Auschises, à l'ouest au-dessus du Barké
- les Evhesperites, voisins des Auschises, dans la région de l'actuel Benghazi
- les Bacales qui habitent vers le milieu du territoire des Auschises

- les Nasamons, à l'Ouest des Auschises
- les Psylles, victimes des vents du désert, sont voisins des Nasamons ;
- les Gamphasantes pauvres et sans défenses
- les Maces, dont le pays est arrosé par le Knyps, sont également voisins des Nasamons
- les Gindanes suivent les Maces toujours vers l'ouest
- les Lotophages sont voisins des Gindanes
- les Machlyes suivent. Leur territoire s'étend jusqu'au fleuve Triton
- les Auses sont les voisins des Machlyes sur la rive ouest du Triton

Dans la Libye intérieure cohabitent une dizaine de groupes (Hérodote IV, 181-194)

- les Ammoniens qui contrôlent le temple de Zeus-Ammon sont à dix jours de marche de Thèbes d'Égypte
- les habitants d'Augila sont à dix jours des Ammoniens.
- les Garamantes à dix jours de marche d'Augila et à trente jours du pays des Lotophages.

Ces Garamantes, parfois confondus aux Gamphasantes, peuvent être¹ présentés de manière contradictoire, sans défense et pacifiques (Hérodote IV, 174) ou belliqueux et pourchasseurs de Troglodytes (Hérodote IV, 183).

- les Troglodytes éthiopiens, les hommes les plus rapides à la course.
- les Atarantes à dix jours de marche des Garamantes, vivent dans une région fortement brûlée par le soleil.
- les Atlantes à dix jours des Atarantes vivent au pied de l'Atlas.
- les Maxyes sont voisins des Auses.
- les Zanèces dont les femmes conduisent des chars.
- les Gyzantes suivent après.

¹ Ce qui a amené certains éditeurs à envisager la corruption du texte (cf. Herodotus, *the Histories*, Penguin classics, revised edition 1996, pp. 578 note 45). Le professeur Desanges donne des indications sur la leçon des manuscrits concernant cette confusion entre Gamphasantes ; concernant ces derniers "*les manuscrits portent le nom de Garamantes, déjà mentionnés plus au Sud. Stéphane de Byzance a lu Gamphasantes, mais Eusthate, Caramantes. Pomponius Mela et Pline en copiant un auteur qui s'inspirait d'Hérodote écrivent également Gamphasantes...* (Desanges », *Catalogue*, pp 91-92).

- Diodore ajoute à cette liste des Libyens, les Marmarides, les Amazones (III, 51, 55). Concernant les Ethiopiens, Hérodote ne fait pas preuve du même souci de détails ; après la mention des Ethiopiens Troglodytes, on peut relever la mention des Ethiopiens Macrobioi qui ont une longévité phénoménale, désignant à coup sûr ceux qui habitent au sud de l'Egypte (Hérodote III 20-25, III 97, 114), les Méroïtes, successeurs des Kushites. Du reste les traducteurs de la Bible hébraïque n'ont pas hésité à traduire Kush par Ethiopie. Certes Hérodote n'ignore pas ceux de la côte occidentale de l'Afrique qui font du commerce avec les Phéniciens, il n'ignore pas non plus les Autololes qui sont des transfuges de l'armée égyptienne.

D'autres auteurs comme Agatharchide ont dû fournir de plus amples informations sur les Ethiopiens, surtout ceux vivant au bord de la Mer Frythrée. En plus de ceux qui habitent le sud de l'Egypte et la côte érythréenne on peut nommer, à partir de leurs d'habitudes alimentaires, leur d habitat, ou un mode de vie :

- les Ethiopiens mangeurs de sésame et de mil
- les Ethiopiens habitant des marais
- les Ethiopiens nomades
- les Ethiopiens pêcheurs
- les Ichtyophages (mangeurs de poissons)
- les Ethiopiens insulaires qui habitent des îles de la côte orientale et qui se nourrissent de tortues
- puis suivent les Mangeurs de baleines
- les Hylophages qui se nourrissent de feuilles tendres
- les Ethiopiens chasseurs
- les Eléphantophages qui se nourrissent de la chair d'éléphant
- les Stroutophages qui se nourrissent d'autruches
- les Ethiopiens simii
- les Acridophages mangeurs de sauterelles
- les Cynamolges qui têtent des chiennes

- les Troglodytes habitants des cavernes déjà mentionnés par Hérodote et dans le périple d'Hannon.

Diodore reprend pour l'essentiel les mêmes groupes en ajoutant les Ethiopiens méridionaux (III, 14) et d'Ethiopiens au nez camus, plus à l'Ouest (III, 28). Il évoque :

- les Chelenophages (mangeurs de tortues)
- les mangeurs de Cétacés sur la côte orientale, non loin des mangeurs de tortues
- les Rhizophages, mangeurs de racines, et riverains de l'Astabara
- les Colobes ou Mutilés sont un sous groupe des Troglodytes qui pratiquent des « mutilations » sexuelles dès la naissance
- les Megabariens, autre groupe de Troglodytes prompts au suicide, surtout quand ils ont le sentiment d'être inutiles (III, 28)

Ainsi donc le continent est bien identifié ; il est nommé Libye, terme que les Grecs ont emprunté aux Egyptiens¹, les populations qui y habitent sont en interaction, elles entretiennent des relations pacifiques ou belliqueuses. Elles présentent des affinités et des différences anthropologiques et culturelles. Il est vrai que l'insistance mise sur les détails, sur des traits qu'on peut estimer superficiels (focalisation sur un régime alimentaire supposé inchangeable) peut donner une impression de « melting pot », de fourre tout . A notre avis, ce panorama bigarré peut être le reflet de la complexité de la situation anthropologique africaine d'une part et d'autre part de la qualité des informations rassemblées par les auteurs grecs.

En tout état de cause il est possible, sur la base des indications fournies par ces sources grecques, d'affirmer qu'il n'y avait pas dans l'esprit des auteurs grecs une division entre une Afrique blanche et une Afrique noire, une Afrique au nord du Sahara et une Afrique au sud du Sahara. J. Desanges lors du Colloque de Dakar en 1976 n'avait pas manqué de souligner ce fait.

¹ A partir de Libou ou Rebu cf. J. Desanges, Pline l'Ancien, H.N. V, 1 – 46 p. 75 note 2.

« *Le sud-Marocain, le sud - Algérien, les oasis du Sud-Tunisien, le Fezzan peut être, même l'oasis d'Ammon (Syouah) ont été, pour une large part, peuplés de négroïdes dans l'Antiquité...*¹ ». Et l'auteur d'envisager l'hypothèse de populations témoignant d'un stade de faible différenciation entre l'homme blanc et l'homme noir². Certains auteurs sont allés au delà des détails physiques, ils ont voulu informer sur les dynamiques sociales.

E.Mveng avait essayé de faire l'exploitation des sources grecques pour une connaissance des sociétés antiques négro-africaines. Il avait remarqué, aussi loin qu'on remonte dans les sources inspirées de la période des Ages obscurs ou de la période archaïque, que le premier trait qui a été mentionné a concerné l'institution royale. Chez Homère, l'Éthiopie est mentionnée en relation avec son souverain mythique, Memnon, (Odysée, I, 22 – 26 XI, 522). Quand on passe à la période classique, le tissu social semble plus complexe : on mentionne des groupes ethniques comme les Troglodytes qui ont un mode de vie élémentaire (Hérodote IV, 183) ; d'autres groupes comme les Éthiopiens Macrobiens ont constitué des royaumes (Hérodote III, 20 – 25 ; 114) ; d'autres ont une expérience de conflits et de négociations avec des envahisseurs étrangers, les Perses par exemple (Hérodote VII, 9). Mveng regrette que Hérodote n'ait pas pu donner des informations sur la législation dans les pays éthiopiens. Or nous savons qu'il est prolix sur les institutions économiques (Hérodote II, 121), juridiques et/ou coutumières (ibidem), et sur l'évolution du système politique égyptien depuis l'Ancien Empire jusqu'à la Basse Époque ; malgré quelques erreurs dans la chronologie (ibidem, 100 sq.), il a su montrer comment on est passé d'un système centralisé à une forme qui rappelle le système dit « féodal » (Hérodote II, 147). Il donne des détails sur la ronde des métiers (Hérodote II, 164), sur le sort des étrangers, des mercenaires (II, 178). Les autres entités éthiopiennes et libyennes avaient-elles la même complexité ? Si on s'en tient à ce qui est transmis à travers la documentation écrite, nous n'avons pas la même qualité d'information en dehors de l'Égypte. On a donc pour l'essentiel des données

¹ *Afrique Noire et monde méditerranéen dans l'Antiquité*, p. 40.

² *Ibid.*, p. 41.

éparses, laconiques parfois ; tout porte à croire que ce sont des informations de seconde main ou des observations superficielles, dans un premier temps du moins.

Toutefois ces données fragmentaires ont pu trouver une systématisation dans la compilation de Diodore de Sicile. Ce dernier a pu livrer des informations sur le mode d'élection des rois en Ethiopie (Diodore III, 9), sur les mécanismes de destitution (idem, III, 6) sur le respect, voire le culte qui entourent leur personne (idem, II, 3 et 7), sur les cérémonies d'intronisation (idem III, 5), et sur le respect des lois et/ou des coutumes (ibidem). Il ne manque pas de relever des fonctions, les divisions du travail dans la société et l'importance de la classe sacerdotale (idem, III 6). Cohésion sociale et conflits sociaux sont deux clignotants alternatifs : « *si le monarque et tous ses amis ont un intérêt à veiller à leur sûreté commune* » (Diodore III, 7), il est également constaté que « *le roi élu est obligé de se conformer pour sa manière de vivre aux règles prescrites par les lois* » (idem III, 5), et qu'il existe dans cette région des êtres si malheureux « *qu'il voient l'avenir encore plus effroyable que le présent et attendent avec impatience la mort qui leur semble préférable à la vie, tant le supplice auquel ils sont condamnés est affreux* » (idem, III, 13). La situation africaine est donc un reflet de la condition humaine.

Mais les auteurs grecs ont surtout insisté sur des particularités qui pouvaient paraître comme spécifiquement africaines, sur la sexualité de certaines populations, les Gindanes par exemple (IV, 196) ou les Massagètes (IV, 172). Si certains, comme les Egyptiens, semblent généralement pratiquer le monogamie, comme les Grecs du reste (Hérodote II, 92) d'autres Africains semblent avoir opté pour la communauté des femmes et des enfants (Agath V, 51 ; Diodore III, XXXII). On peut penser qu'il s'agit tout simplement d'informer sur le sens de la communauté, de la solidarité. Les relations entre partenaires Ichtyopages ne semblent pas être régies par des règles trop strictes (Diodore III, XVII). Malgré tout, ce sont les mères qui s'occupent des enfants jusqu'au sevrage, ensuite c'est aux pères de continuer l'entretien et l'éducation. Les femmes noires, aux direx d'Aristote, aurait un meilleur lait que ce ui des femmes blanches (Hist-Animal. III, 12).

Le respect dû aux femmes, surtout aux femmes âgées est noté ; elles interviennent dans le règlement des conflits, en particulier ceux liés aux aires de pâturage (Agatharchide v, 63 ; Diodore II, XXXIII 4). Une d'entre elles a exécuté son propre fils qui voulait échapper à la sentence décidée par le souverain (Diodore III, 5). Le mythe des Amazones nègres, de même que celui de leurs jumelles thraces, a été développé dans la littérature et l'art grecs. Dionysos de Mytilène rapporté par Diodore, Zénothémis, scoliaste d'Apollonios de Rhodes, ont développé le mythe d'un peuple d'Afrique occidentale où l'autorité appartenait aux femmes. Ces femmes soumises aux obligations militaires restaient vierges tant qu'elles étaient dans les armées. Elles assumaient des activités politiques. Dans cette société les hommes exerçaient les tâches domestiques, à l'inverse donc de ce qui se passait chez les Grecs et chez d'autres populations africaines.

La localisation de ce mystérieux peuple a varié, passant d'une île de l'Océan au large du lac et du fleuve Triton, à Cerné sur la côte atlantique, à un endroit qui a pu avec beaucoup d'audace, être identifié aux Almadies de Dakar¹. Le tableau ne dépeint pas seulement des particularités : il montre des Africains sales, grossiers, égoïstes surtout parmi les Ethiopiens habitant la Libye (Diodore III, VIII, 2) ; certains ont un style de vie simple (ibidem XVII, 4), d'autres ne se privent pas de luxe : coupes en ivoire pour boire, plaques de mors en ivoire pour les chevaux² (Pseudo Scylax. 95 F 112 M). Des pratiques médicales et des thérapeutiques traditionnelles sont décrites (Hérodote IV, 187). La circoncision est notée chez les Egyptiens, les Ethiopiens en général ; on la retrouve donc chez les Troglodytes (Agath. V, 62). La castration serait opérée sur certains bébés (Diodore. III; XXXII, 5). Il s'agit peut-être d'enfants d'esclaves, destinés à garder des femmes de chefs ou tout simplement de futurs guerriers qu'on veut préparer à l'exercice exclusif des armes. D'une manière générale on vit nu dans cette terre chaude (Agath. V, 51 ; Diodore II, XXIV, 2). On signale comme habits des peaux de bêtes (Diodore III, XXVII, 5) qu'on porte sur le corps une partie de

¹ A. Bourgeois, op. cit., p. 71.

² Pseudo - Scylax, 95 F 112 M.

l'animal, la queue par exemple, sert à recouvrir les parties sexuelles (Diodore III, VIII, 5). D'autres habitants portent des pagnes tissés de cheveux (ibidem) ; certains groupes ont des coiffures totémiques, comme c'est le cas chez les Maces (Hérodote IV, 175)

Différents modes de sépulture sont indiqués : certains groupes abandonnaient leur cadavres dans les marais (Agath. V, 45), d'autres les jettent aux fleuves (Diodore III, IX, 3), d'autres les enterraient suivant un rite, position du fœtus, ou attachés (Agath V, 63 ; Diodore III, XXXIII, 2) ; la fin de l'enterrement est marquée par le jet de pierres sur le monticule et par des plaisanteries concernant sûrement le défunt. Ces pratiques nous rappellent celles qui existent encore dans certaines régions du Sénégal, comme la Casamance. Des revêtements de terre cuite auraient été utilisés sur les tombes (Diodore III IX, 3). D'autres sépultures plus raffinées, faites de verre sont signalées chez les Méroïtes. Le sarcophage serait conservé une année chez la famille du défunt avant d'être transporté aux alentours de la ville, peut-être au cimetière (Diodore III, 24).

Jean Charles Coovi Gomez a bien noté la permanence de ce type de pratiques et croyances dans l'univers négro-africain. « ... *Tout comme en Egypte ancienne, dit-il, les populations Adja-Fon faisaient « voyager » le défunt avec tous ses biens sur une barque funéraire...* »¹. C. Anta Diop avait noté les mêmes similitudes avec des croyances et pratiques encore vivaces de son temps dans la région du Baol au Sénégal ; il s'agit du sisou qui signifie le « refus du mort d'avancer »². Les techniques d'embaumement assez sophistiquées sont décrites et discutées par Hérodote (II, 86), Ctésias et Diodore : utilisation du plâtre, de l'or, du verre. Les serments prononcés dans ces cimetières avaient une valeur sacrée (Diodore III 22) ; ce trait, nous le retrouvons aujourd'hui dans l'expression wolof « waat naa ko ci sa ma bàmmeelu yaay » (je le jure sur la tombe de ma mère). La place de la religion et la force des traditions en Afrique ont dû frapper les observateurs grecs.

Hérodote pense que « *c'est en Libye que se firent entendre d'abord le cris aigus accompagnant les cérémonies religieuses* » (IV, 189). Les Africains

¹ J.C.C Gomez « La signification du vocable Akhu en Egypte ancienne et en Afrique Noire contemporaine » in *Ankh* n 3 juin 94 p. 99.

² C. Anta Diop, *Civilisation ou Barbarie* p. 423.

passent pour des êtres particulièrement religieux. Ils portent des talismans. Ils vénèrent les animaux (Agath V, 62, Diodore III, XXXII, 3). Ce serait chez les Ethiopiens qu'on aurait en premier lieu « enseigné » à *honorer les Dieux, à leur offrir des sacrifices, des processions, des fêtes solennelles, bref tout ce que par quoi les hommes rendent un culte à la divinité...* » (Diodore III, II, 2). Bien entendu il y a parmi les Ethiopiens un petit nombre qui ne croit pas aux Dieux (Diodore III, 9,2) Leurs divinités sont multiples et variées : elles sont immatérielles et matérielles, chtoniennes et célestes.

La zoolâtrie est très présente (Hérodote II 36 sq., II 41 sq.,...); elle permet d'expliquer en partie certains interdits alimentaires (Hérodote IV, 186). L'analyse du fait religieux africain n'exclut pas l'anthromorphisme, encore moins l'évhémérisme. Ces divinités auraient été des êtres vertueux qu'on a voulu honorer par la suite. Ces processus qui ont conduit en Asie au bouddhisme et au brahmanisme, ont été notés en Afrique. Ils continuent d'être en oeuvre dans des sectes musulmanes ou chrétiennes, selon des modalités particulières. Hérodote offre un tableau saisissant de la religion égyptienne (II, 58, II, 122, 123) et reconnaît l'influence qu'elle a exercée sur la religion et la philosophie grecques, influence perceptible à travers la croyance en l'immortalité de l'âme. C'est à partir d'Egypte, Thèbes plus précisément qu'on peut comprendre l'origine de l'oracle de Zeus Amon de Libye et de Dodone en Grèce (Hérodote II 54-57). Certes il est utile de préciser que le processus d'assimilation entre Ammon de Libye et Zeus de Cyrène est fort complexe¹, mais l'essentiel est noté, à savoir l'impact profond des religions africaines sur le monde grec dans l'Antiquité. Cette influence n'empêche pas de relever les innovations apportées par les Grecs, en ce qui concerne par exemple l'introduction du chœur dans les cérémonies dionysiaques (Hérodote II, 48).

¹ Ahmed H. Ghazal a apporté « quelques éclaircissements sur la distinction entre Ammon de Libye et Zeus de Cyrène » et a montré que la figure du dieu Ammon est déjà présente dans la littérature de la période archaïque (Pindare, *l'Épique*, 14, 15) Pour lui le poète a voulu parler de Zeus dont le temple s'élève à Cyrène près des terres d'Amon. A son avis la distinction entre Ammon de Libye (à Siwa) et Zeus de Cyrène ne fait pas doute chez les auteurs classiques. Toutefois au Ve S avant l'ère chrétienne, dit-il "Ammon de Siwa jouissait d'un grand prestige en raison de son importance dans les colonies grecques établies en Libye". (Unesco, *H.G.A.*, étud. Et. Doc., 11p. 188). Il ajoute que les « Lacédémoniens consultaient l'oracle d'Ammon à Siwa plus assidûment que tous les autres Grecs et que deux temples consacrés à ce Dieu existaient en Laconie » (ibidem p. 189), et le plus grand événement de l'histoire d'Ammon et de son oracle à Siwa fut la visite d'Alexandre le Grand (ibid. p.190).

Hérodote décrit le calendrier des Egyptiens et leur horoscope (II, 82). Les Africains passent pour être sages aux yeux des Grecs ; Platon fait dire à un de ses personnages, qu'aux yeux des Egyptiens, les Grecs passent pour d'éternels enfants¹ ; le Pseudo Callisthène fait dire à Alexandre Le Grand son émerveillement devant la sagesse de la reine mère d'Ethiopie, la Candace². Certains parmi les Africains ont élaboré des régimes politiques basés sur des principes simples ; les Ethiopiens occidentaux choisissent comme roi le plus grand (Pseudo Scylax. 95 112 M). Hérodote dit la même chose des Méroïtes (III, 20). D'autres critères sont avancés : la beauté, la richesse, la valeur guerrière (Diodore III, 9).

Les prêtres jouent un rôle central dans la dévolution du pouvoir et le fonctionnement du système, (Diodore III, VI). Ils peuvent ordonner à un roi de mettre fin à ses jours (Diodore III 6). Le peuple doit honorer son roi (ibid., III et 3 et 7), mais les rois doivent respecter les lois (ibid III, 5). D'autres petits groupes, au delà de l'Ile de Méroé, ont aussi leurs souverains locaux qui boivent le meilleur vin et punissent ceux qui osent commettre l'adultère ; l'amende d'une brebis devant être symbolique (Agath. V 61-62 ; Diodore III, XXXII, 1,4). Ces peuples tiennent beaucoup à leur indépendance (Diodore III, II, 4). Hérodote rapporte le défi lancé par le roi des Méroïtes au conquérant perse Cambyse, et il profite de l'occasion pour faire ressortir un trait de caractère de ce peuple, l'absence de visées expansionnistes (Hérodote III.22).

Un des piliers du pouvoir est l'armée. Le Pseudo Scylax décrit les cavaliers, lanceurs de javelots et les archers qui utilisent des traits durcis au feu (95F 112 M). Dans l'armement des contingents d'Ethiopiens de l'armée perse, on remarque leurs arcs faits en bois de dattiers, leurs piques et masses cloutées (Hérodote VII, 69). Les Mégabares utilisent des massues garnies de fer, des lances et des boucliers de peau brute, (Diodore III, XXXIII). Les soldats se teignent le corps de gypse et de vermillon (Hérodote VII, 69). Dans le cas des nombreux conflits, concernant les terres frontalières (Diodore III X), chacun y va avec ses moyens. En effet les contradictions ne manquent entre Africains de territoires différents, ni entre

¹ Platon, *Timée*, 22 B.

² Armand Abel, le Roman d'Alexandre. Bruxelles Office de Publication 1955 p. 43 sq.

Africains d'un même pays. Les travailleurs et leurs enfants qui ploient sous les coups de fouet des contremaîtres (Diodore III, 19) préfèrent la mort à leur vie de misère. Certains, peut être non contents de leur situation, préfèrent s'enfuir et s'établir dans les pays limitrophes. Tel est le cas des Automoles qui, en très grand nombre (240.000 ?) du temps de Psammétique II, préfèrent s'installer en Ethiopie méroïtique (Hérodote II, 30-31), et ils eurent plus de chance que ceux qui avaient tenté la même aventure sous la règle du pharaon Apriès.

La stèle de Hasiotef magnifie la victoire au IV^e siècle av Jésus Christ d'un souverain méroïtique contre des princes rebelles¹. Les contradictions sociales et économiques ont dû être exacerbées dans certains cas, avec l'introduction de la monnaie, ou du moins sa généralisation, en Egypte par exemple ; Platon² ne manque pas de lui consacrer de grands développements en citant ce pays parmi les exemples de désagrégation sociale. L'Egypte qu'il évoque pourrait être celle qui est passée entre les mains des rois « ivres », « sans vergogne », depuis le VI^e jusqu'à la deuxième conquête perse au IV^e av JC.

Ce dernier tableau nous éloigne de l'image d'Epinal, surtout de la part de quelqu'un qui, dans d'autres passages de son oeuvre, n'a pas manqué d'exprimer son admiration pour le modèle égyptien. Il est vrai qu'une étude systématique de la production philosophico-religieuse africaine, depuis la Haute Antiquité, permet de voir un tableau plus complexe où, en plus des lignes de force parfois divergentes, celles des grands clergés (de Thèbes, de Memphis, d'Héliopolis), ont existé des pensées plus individualisées,

¹ J. Desanges, *Recherches* ...p. 238.

² Platon, *République* IV, 436 a, V, 485e, 599i, 551 a b c d e, 552 abc, 553 d, 561d, 562 bc, 580 e

L'exploitation des éléments fournis par Platon fait partie des points de controverse entre Bernal et Lefkowitz.

Alors que le premier admet le voyage de Platon en Egypte (*Black Athena*, vol. p. 105-106), la seconde est d'avis que Platon a des informations de seconde main. (*Not out of Africa*, pp 81-82). A notre avis le débat devrait se focaliser sur l'Egypte dont Platon parle dans ses oeuvres, et surtout permettre de voir quelle exploration philosophique en faire. A ce propos un de nos collègues, Greg Moses, a présenté lors de la Conférence annuelle de Binghamton en 1996 une communication fort intéressante intitulée « By the Dog of Egypt » : Plato's engagement with Egyptian Form, the scholarship of Cheikh Anta Diop, and the prospectus of Revolutionary Art in our Imperial Age ». (Institute of Global Cultural Studies, 15th Annual Conference).

exprimant des destins particuliers ou des consciences particulières, mis en relief par Pascal Vernus¹ et Mubabinge Bilolo².

Sagesse et simplicité dans le style de vie vont de pair, et constituent des traits qui reviennent souvent. Les Africains utilisent les matériaux de leur environnement les arbres par exemple pour se loger, (Agath. V, 52, Diodore III, 25) ; les trous des falaises, les produits du sol et du sous sol, voire de la flore marine (les algues), pour construire des habitats et des agglomérations dans lesquelles sont aménagées des galeries (Agath V.44). Les carapaces de tortues géantes sont également utilisées, peut-être pour servir de toit (Diodore, III, XXI). Certains parmi ces Africains habitent dans les arbres, c'est le cas des Cynégètes (Agath V, 52 ; Diodore III, 25). Cette sagesse se nourrit assez souvent de la science. Hérodote décrit la technique de construction des bateaux égyptiens (II,96).

Les développements sur la navigation égyptienne permettent de comprendre l'apport égyptien dans le progrès des communications inter africaines, mais aussi entre l'Afrique, l'Asie et l'Europe. Les Phéniciens, les Grecs voire les Perses, implantés en Afrique, ou au service de commanditaires, ont fait progresser les contacts par voie maritime. Les auteurs grecs n'ont pas manqué d'évoquer les contacts par voie terrestre. Cette voie a été rendue plus opérationnelle grâce à l'utilisation du cheval. Hérodote pense du reste que « *c'est encore des Libyens que les Grecs ont appris à atteler ensemble quatre chevaux* » (Hérodote IV, 189). La production de subsistance a été l'objet d'une attention particulière, et c'est à travers elle que beaucoup de groupes ethniques ont été désignés. Hérodote ne pouvait manquer de montrer l'importance du Nil pour l'agriculture et la pisciculture égyptiennes (II, 92-93).

¹ Pascal Vernus a consacré une étude fort intéressante à la tablette de Khakhe Perêseneb (entre le Moyen et le Nouvel Empire) qui montre que « *l'inadéquation de la culture traditionnelle joue rien de moins que intuition d'un temps individualisé, qui ne s'abolit plus dans la pure répétition d'archétypes ou le développement de réalités latentes, mises en place depuis l'origine d'un monde aménageable...pas plus qu'il ne saurait s'inscrire dans une mouvement cyclique ordre/désordre/nouvel ordre* » (Essai sur la conscience de l'histoire de l'Égypte, bibl. de l'EHESS, librairie Champion 1995 p 24 sq.

² Mubabinge Bilolo considère que ses recherches lui permettent même d'affirmer que les conceptions que les Égyptiens avaient de l'histoire s'opposent à une vision cyclique, déjà à l'Ancien Empire. L'autobiographie d'Anchetif, comme d'autres textes de l'Ancien et du Moyen Empire, permettent de dégager une philosophie de l'histoire « *qui est linéaire dans la perspective de l'histoire sociale et politique* » (M. Bilolo, « linéarité de l'histoire et l'idéal du progrès au cours du IIIe millénaire avant J.C en Égypte ancienne » in *Ankh* n°4-5, 1995-1996 p.87.

D'autres produits comme la vigne sont signalés en Libye occidentale par exemple, où on a fait naître Dionysos¹. Le Cap Spartel à l'ouest a été appelée Ampélousia (Cap des Vignes). D'autres produits : l'ail, les oignons, les haricots² sont également signalés. Hérodote parle de certaines variétés d'oléagineux et de l'usage qui en est faite pour l'éclairage en Egypte (Hérodote II, 94) ; il est possible de récolter du blé dans une région africaine bordée par la mer australe (Hérodote IV, 43) ; les Phéniciens du pharaon Néchao ont fait cette expérimentation.

S'agit-il réellement du blé, du vin et de la laine ou de produits équivalents ? Concernant le vin, Demerliac et Meirat envisagent celui de palme, pour ce qui est de la côte occidentale de l'Afrique³. Dans le jardin des Hespérides, parfois localisé en Libye méditerranéenne, non loin du golfe de Phykos, golfe de l'oseille, poussent le lotus des pommiers de toutes sortes, des grenadiers, des poiriers, des arbousiers, des mûriers, des vignes, des myrtes, des lauriers, du lierre, des oliviers, des oléastres, des amandiers, des noyers (Pseudo, Scylax, 91 F 108M).

Des champs de silphium sont signalés depuis la Chersonèse jusqu'aux Hespérides (ibidem). Du miel parfumé et d'excellente qualité serait produit par les Gyzantes (Hérodote IV, 194). La menthea aurait-elle donné le nom de la ville mentionnée par Hécatee. Et aurait-elle un lien avec la ville de Calama en Maurétanie, à l'est de Sige ? J. Desanges se pose la question⁴. Les Libyphéniciens de Kanthelia mettent leurs récoltes dans des paniers (Hécatee 354-355 in Desanges, Recherches p. 109). L'agriculture et l'élevage sont également suggérés par le texte du Pseudo-Scylax : les Ethiopiens occidentaux se nourrissent de viande et de lait, produisent du vin, ils en exportent même (Pseudo Scylax 95 M112 M). Les Maces habitent près de la Syrte, et pendant l'été, quand l'eau leur manque, descendent vers l'intérieur

¹ Diodore III, 68. 1.-2. Sur la confusion philologique qui aurait favorisé ce rapprochement cf. Desanges, Recherches p. 117 note 224. L'auteur signale que Dionysos serait né près des monts , nom formé sur celui de la foudre

La ressemblance avec (Cerné) a pu favoriser le rapprochement.

² Ces noms de plantes ont également servi à la toponymie est la ville des oignons,
la ville de l'ail les îles ont la forme de longs haricots, et par comparaison de longues chaloupes" (cf. Desanges, Recherches pp. 109-110).

³ Demerliac et Meirat, op. cit. p. 127.

⁴ J. Desanges: Recherches, pp. 109-110 note 157.

des terres (ibidem p. 406). Les races animales qui peuvent produire de la laine seraient peut être celles des régions tempérées, en particulier méditerranéennes, celles des régions tropicales ne semblent pas en fournir. Diodore le signale de manière explicite (Diodore III, VIII, 5). Hérodote précise bien que les Egyptiens vivent avec leurs animaux (II, 36). Un soin particulier est attaché à l'élevage des bêtes, les mâles portent des clochettes aux cornes (Agath, V, 63) pour éloigner les fauves. Les hommes veillent sur le troupeau, quand les femmes et les enfants se reposent. Les veillées sont une occasion pour raconter des contes ou des épopées (Agath V, 63). Est-ce cette même sagesse qui fait que le cuivre est plus recherché que l'or par les Ethiopiens ? Hérodote (III, 223) pourrait le faire croire.

L'or est un minéral dont le continent, surtout la partie éthiopienne, regorge tant dans sa partie orientale qu'occidentale. Diodore décrit les conditions pénibles de l'extraction en Ethiopie nilotique dans une zone rocheuse (Diodore III 12, 24), tandis que Hérodote décrit la technique d'extraction en milieu aquatique, en Libye, avec l'utilisation de plumes d'oiseaux enduites de poix (IV, 195) ; l'association de l'or avec la plume d'autruche et la justice maat continue du reste d'intriguer les égyptologues¹. Les Phéniciens vont rechercher le précieux métal dans la région occidentale de l'Afrique (Hérodote IV, 196) ; S'agit-il de l'or de la région du Ghana ancien (Mauritanie, Sénégal) ou du Ghana moderne ?

Le sens artistique est assez développé chez les Africains, ainsi le Pseudo Scylax rend compte des images d'hommes, de lions, de dauphins qui sont peintes sur l'autel du dieu Poséidon sur la côte occidentale de l'Afrique (95 F 112 M).

Ce sont les Ethiopiens qui ont appris aux Egyptiens l'utilisation des hiéroglyphes, « *lettres qui se composent de figures d'animaux de différents genres, de membres du corps humain, d'instruments ou d'outils employés dans les arts* » (Diodore III, 3,4). Les compagnons de Hannon ont dû être impressionnés par la musique tropicale (version d'Heidelberg paragraphe 14)

¹ Cf. M Dewachter, "Orpailleurs et hommes de plumes. Ethnographie du Soudan et archéologie égyptienne in Hommages à Leclant, vol 2, pp 111-116.

Auraient-ils transmis cette fascination aux copistes grecs ? Le mystère, la fascination sont là, les Grecs en furent des témoins, des victimes, des relais.

L'Afrique connue des Grecs est théâtre de l'expérience humaine : elle fait partie, de l'oikouménè (la terre habitée), tout en restant mystérieuse ; elle est illustration de la diversité anthropologique, elle est révélatrice des spécificités qui peuvent être présentées sous forme de bizarreries. Mais pour l'essentiel, on semble se préoccuper du recensement de données géophysiques, de biens matériels ou de faits culturels ; on exprime un émerveillement ou un étonnement ; on essaie de comprendre.

III.12. UNE TRANSITION DECISIVE

Le démariage n'a pas été facile ; dans le champ hellénique, les informations directes et indirectes ont cohabité sur une longue période. Le déchiffrement du palimpseste n'a pas été aisé ; nous avons tenté de découvrir et les recouvrements égyptiens ou puniques sur les sources grecques, et au niveau de ces dernières, les recouvrements archaïques ou classiques sur les sources hellénistiques. Malgré tout, les principaux interlocuteurs des Africains ont été identifiés au premier, deuxième au troisième plan ; il s'est agi des Grecs, des Phéniciens et des Perses. Les sous-jacents des contacts ont été assez clairement perçus : colonisation, relations diplomatiques, échanges culturels ou économiques etc.

Si au début de la séquence (milieu du 2^e millénaire) une partie du continent, en l'occurrence l'Égypte, a continué d'apparaître comme une figure conquérante avec des avancées supposées (en Colchide) ou réelles (relations avec la Crète), à la fin de la séquence (période hellénistique), le continent, dans certaines de ses parties, est déjà occupé par des immigrants (Grecs en Égypte et en Libye ; Phéniciens en Tunisie et sur la côte du Sahara). Un des grands faits à noter durant cette période est la circumnavigation du continent, exploit réalisé dans le cadre d'une coopération entre « autochtones » égyptiens et immigrants phéniciens ; et dans cette coopération, ce sont les Africains (le pouvoir pharaonique sous Néchao au VII^e av. J.C) qui ont joué le rôle de commanditaires. D'autres

« entrepreneurs » se sont manifestés par la suite ; et dans un temps relativement court, les échanges se sont intensifiés, par le fait d'Africains d'adoption (les Carthaginois), mais aussi d'étrangers au service d'intérêts économiques, politiques ou diplomatiques (Euthymène de Marseille, Eudoxe de Cyzique), mais aussi d'étrangers expiant une faute et peut être condamnés à livrer des informations pour se réhabiliter (Sataspès le perse).

A la fin de la séquence, il ressort que le continent africain est entouré de toutes parts par la mer, sauf en ce qui concerne une petite partie qui conduit en Asie (Isthme du Suez), et on commence à connaître des établissements anciennement ou récemment construits sur la bordure méditerranéenne et atlantique (surtout dans la partie septentrionale), l'intérieur du continent commence à livrer ses secrets, surtout dans sa partie soudano-sahélienne. Les sources informent sur l'anthropologie physique et culturelle des peuples dans ces régions ciblées : la composante essentielle, éthiopienne, c'est à dire noire du continent, cohabite avec une autre composante, libyenne, qui présente des caractéristiques que l'on retrouve chez d'autres populations leucodermes. La tendance à l'idéalisation positive des Africains en général cède de plus en plus place à une description « objectivante », non exempte d'exagération négative.

Une meilleure connaissance du continent semble être une exigence non seulement pour des Africains qui ont une prétention hégémoniste (les Egyptiens de Nécho) ou un souci sécuritaire, mais aussi pour les puissances sous régionales évoluant autour de la Méditerranée. Le contrôle de cette mer ne suffit plus, il faut aussi avoir un regard sur la mer Rouge et sur la côte atlantique. Au sortir de cette séquence, l'observateur extérieur, ou « l'établi », veut connaître les vertus et les vices des peuples d'Afrique, leurs forces et faiblesses. Il veut connaître les contours du continent, les côtes, les caps, les golfes, les promontoires, le cours des fleuves et, les embouchures. Il veut connaître la nature des sols, les richesses et veut être édifié sur les possibilités de colonisation et d'exploitation.

On peut dire que la « capture » du continent est amorcée en image ; sa pénétration directe par des « entrepreneurs » étrangers, africains ou africanisés a sinon commencé, du moins est tentée. Des dessins et desseins

sont esquissés. Même si la période classique (V et IV^e S) donne l'impression d'être la plus riche sur le plan quantitatif, il nous semble que les deux moments décisifs sont la période archaïque (VII-VI^es) et hellénistique (III-I^{er} es). La période archaïque est celle qui montre, de la part des Grecs, une tendance à délocaliser leurs mythes au profit de l'Afrique occidentale, une tendance à une idéalisation merveilleuse, mystérieuse, et initiatique. C'est vers la façade atlantique que vont se reposer les dieux grecs et c'est là que les héros subissent des supplices. Les colonies grecques d'Occident et les informateurs phénico-libyens ont dû être les agents de cette idéalisation.

La période hellénistique permet de noter des tentatives pour raccorder davantage l'ouest du continent à l'est, au prix d'un rétrécissement plus prononcé de la partie australe et un étirement plus accusé vers l'Inde. Ce mouvement qui relève de la géographie mythique a un lien dialectique avec celui de la transposition de thèmes littéraires entre les univers africain et indien : ainsi la Candace soudanaise peut se présenter sous les traits d'une voyante indienne¹, ce qui annonce le thème héliodorien des gymnosophistes africains. Ainsi se met en place un autre thème, celui des trois Ethiopies (celle qui est au bord de l'Atlantique, celle d'où sort le Nil, et celle qui regarde vers l'Inde), thème qui sera développé plus tard à la période romano-byzantine.

Charles Freeman a raison d'insister sur l'apport décisif de cette période hellénistique dans l'histoire de la géographie : *“Alexander had inspired an interest in distant lands and in the three centuries that followed his death. Greek travellers explored the furthest reaches of the accessible world. One of the most remarkable voyages was that of Pytheas, a sea captain from Marsilia (modern Marseilles), who sailed through the Straits of Gibraltar and then northwards to make a circumnavigation of Britain in about 320.....Other travellers reached the River Ganges in India and in Africa, as far south as Somaliland, where elephants were found and brought back for the armies of the Ptolemies. One fruit of these travels was the first world map, produced by Dicaearchus of Messenia about 300...”*²

¹ Voir A.B Bosworth and alii, in *Alexandre, image et réalité* p. 251 note 1.

² C. Freeman, Egypt, *Grece and Rome*, New York, Oxford Univ. Press, 1996 p 290.

Entre ces deux périodes (l'archaïque et l'hellénistique) se situe un auteur classique, Aristote, qui synthétise le niveau des connaissances qu'un intellectuel grec pouvait avoir, par exemple sur le réseau hydrographique du continent africain, « où certains cours d'eau, l'Aigôn et le Nysès descendent des monts d'Ethiopie, et où les autres, les plus grands parmi ceux qui ont reçu un nom, celui qu'on appelle le Chremetès et qui se jette dans la mer extérieure, ainsi que le cours du supérieur du Nil, prennent leur source dans les montagnes dites d'argent » (Aristote, Metéorologiques I, 13).

* Cette confusion manifeste entre des réalités africaines, orientales et occidentales, montre malgré tout des intuitions précieuses. Elles n'ont pas échappé à Gsell : « La Montagne d'Argent, d'où sortent à la fois un fleuve se jetant dans l'Océan et la prétendue tête du Nil, ne peut être que le Haut Atlas marocain : celui-ci donne naissance d'une part, à l'oued Draa qui débouche dans l'Atlantique d'autre part à l'oued Zig et à l'oued Guir qui se dirigent vers le désert.

Pourquoi le nom de Montagne d'Argent ? Etait-ce une métaphore, justifiée par les neiges qui couvrent le Haut Atlas pendant une bonne partie de l'année...? Il est plus simple d'admettre que le mot argent est pris ici dans son sens propre. Il y avait en Espagne une autre montagne d'Argent, où naissait le Tartessos, fleuve qui comme le Chrémètès, allait se jeter dans l'Océan. Or de même que les mines d'Espagne, les mines d'argent du Sud du Maroc furent longtemps célèbres »¹.

Les théories avancées par le même Aristote (Météorologiques I, 14) sur la formation géologique du pays égyptien illustrent la filiation avec le texte d'Hérodote (Histoires II,5), à savoir que l'Egypte est un don du Nil.

« Il faut se dire qu'échappe...au souvenir la date des premiers établissements de chaque peuplade dans les endroits qui se transforment et deviennent secs après avoir été marécageux et humides. C'est qu'en effet, là aussi, l'exhaussement du sol se fait petit à petit et demande beaucoup de temps, au point qu'on ne se rappelle plus quels ont été les premiers occupants, ni l'époque de leur venue, ni l'état de la contrée au moment de leur arrivée.

¹ St. Gsell, Connaissance géographique des Grecs p.306.

C'est le cas, par exemple de l'Égypte. Il est manifeste en effet que cette région est toujours en voie d'assèchement progressif des marais, que les peuples voisins sont venus s'y fixer, la longueur du temps a fait oublier les origines. Il est certain en tout cas que toutes les embouchures du Nil, sauf celle de Canope sont l'œuvre de l'homme et non du fleuve et qu'autrefois l'Égypte était ce qu'on appelle Thèbes. C'est ce qu'indique Homère qui est, peut on dire, un témoin de fraîche date par rapport à ces changements : il parle de ce pays comme si Memphis n'existait pas encore, pas du tout ou pas dans sa forme actuelle. Il est naturel que les choses se soient passées ainsi. Car les parties basses ont été habitées plus tard que les parties hautes. Les lieux plus proches du dépôt des alluvions doivent nécessairement rester marécageux plus longtemps, du fait que l'eau stagne toujours davantage dans les terrains formés les derniers » (Aristote, Météorologiques, I, 14).

Ce développement d'Aristote exprime à la fois une fidélité à des traditions littéraires scientifiques et une distanciation critique, mais il informe surtout sur la circulation des idées dans le monde grec de l'Antiquité et sur les images africaines qui en découlent. Ces images, comme l'a rappelé Mudimbe dans son ouvrage The Idea of Africa, en s'appuyant sur le cas de Diodore, vont de l'idéalisation exotique aux fantasmes terrifiants¹. Elles couvrent donc les deux extrêmes du spectre. Reste à savoir avec quelles nuances et avec quel impact sur les consciences ultérieures. Quelle place réserver aux traditions grecques dans la production des préjugés par des occidentaux en direction de l'Afrique ? En 1981 lors du colloque organisé par le CERCLEF (Centre d'Etudes et de Recherches sur les civilisations, langues, littératures d'expression française) sur le thème « Image de l'Afrique en Occident : la presse, les médias et la littérature², le professeur Kange Ewané avait jugé bon de noter un changement d'attitude, entre la civilisation grecque et la civilisation romaine³. L'auteur semble donc épouser le point de vue développé par Snowden dans ses différents travaux et par Alain

¹ Mudimbe, op. cit., p. 71 sq. ch III, the power of greek paradigm, surtout p. 80.

² voir Afrique littéraire, n° 58.

³ ibid. n°58 p. 12.

Bourgeois dans son ouvrage La Grèce devant la Négritude. selon ces deux auteurs le Grec a globalement porté sur l'Afrique des jugements positifs.

Toutefois une approche plus thématique, mieux périodisée et mieux localisée permet d'être plus nuancé. Cette approche est systématisée par le Professeur Raoul Lonis dans un article publié dans Ktema n°6, 1981 sous le titre " les trois approches de l'Ethiopien par l'opinion gréco-romaine ». Le professeur Lonis distingue une approche mythique, anthropologique et politique et l'applique aux deux univers. Ainsi chez les Grecs l'approche mythique part d'Homère, chez qui on note une dizaine d'allusions aux Ethiopiens placés aux bords de l'Océan, aux confins de monde habité. L'art du VI^e et du début du V^e siècle a prolongé ce mythe de l'Ethiopien qui occupe l'antipode méridionale. « *Nombreux sont les vases janiformes qui représentent une tête de Noires et une tête de Blanche accolées comme si l'on voulait mieux faire ressortir par là le contraste entre les deux mondes, le monde méditerranéen et le monde noir* »¹. Cette mythification de l'Ethiopie est souvent positive et le Professeur Lonis fait remarquer que cette approche mythique n'est pas le seul fait des poètes ; l'historien Hérodote a été à la fois victime et artisan de cette tradition.

La seconde approche, anthropologique, peut être saisie dès la 2^e moitié du V^e siècle dans la documentation iconographique, et à partir de l'époque hellénistique, (à partir du III^e s. avant notre ère) dans les sources littéraires. Une série d'observations lui permet d'avancer qu'il y a à partir de ce moment une plus grande attention accordée à la réalité anthropologique et non plus à la représentation d'un stéréotype.

La première observation c'est que « *l'artiste ne s'en tient plus à la notation de la seule couleur noire, il cherche à traduire les différentes nuances du type : le type négroïde accusé, le type nilotique aux traits plus déliés et le type métissé ; ce dernier type faisait son apparition vers le milieu de Ve siècle* ». En second lieu, on s'attache à une représentation attentive des détails vestimentaires ou ornementaux qui situent mieux l'Ethiopien dans son environnement culturel : anneaux d'oreille, foulards de tête, nattes

¹ R. Lonis, article cité, p. 76.

finement tressées, scarification du visage, etc. En troisième lieu, « *l'artiste s'applique à décrire l'Ethiopien dans sa condition. Et comme les modèles sont pour l'essentiel des Ethiopiens transplantés dans le sol de la Grèce, il nous est donné aussi de saisir tout le registre des emplois qu'ils occupent* ».

Parmi ces emplois il faut signaler des emplois serviles « *assez nombreux sans doute étaient aussi les esclaves utilisés dans le monde du spectacle, musiciens, jongleurs, danseurs, pugilistes, jockeys...* ». Mais, précise l'auteur, « *il ne faut sans doute pas exagérer le nombre de ces esclaves noirs car le recrutement des esclaves en Grèce reste très largement tributaire des marchés méditerranéens ou des guerres conduites contre les Barbares limitrophes* ».

Le professeur Lonis signale, à la suite de Snowden et d'A. Bourgeois, la présence d'Ethiopiens de condition moins humble : artistes, acteurs, élégantes noires richement parées, etc. Le développement de cette approche anthropologique va de pair avec la naissance d'un intérêt pour la connaissance de l'Afrique; c'est la vague des « *Aithiopika* » ou « *chroniques éthiopiennes qui rassemblent à l'intention des lecteurs grecs, les informations recueillies sur les peuples du Haut Nil et de la Côte orientale de l'Afrique par les voyageurs, les explorateurs, et les commerçants qui se sont aventurés dans ces parages* ».

« *Il est intéressant, poursuit l'auteur, de souligner que l'approche anthropologique, à la différence de la précédente, ne procède à aucun tri, mais nous livre globalement les informations recueillies, qu'elles soient flatteuses ou non pour les peuples concernés* ».

La troisième approche, « *appréhende l'autre en fonction des craintes ou des visées qu'on a sur lui* ». Pour le professeur Lonis, cette piste ne permet pas de conclure à une péjoration de l'attitude des Grecs à l'égard des Ethiopiens car « *les Grecs n'ont eu aucune occasion d'entrer en conflit avec les Ethiopiens ni non plus aucune visée de domination sur eux* ».

Il nous semble que R.Lonis n'insiste pas assez sur les conflits entre ces deux entités. Toutefois il signale le cas d'affrontements isolés, par exemple lorsque le pharaon Psammétique a utilisé des mercenaires grecs dans les expéditions contre l'Ethiopie au VIIe siècle avant notre ère ou lorsqu'à

l'époque hellénistique, il y eut des heurts entre Lagides et Ethiopiens. Le Professeur Lonis n'écarte donc pas ces notes discordantes et n'a pas manqué d'évoquer d'autres éléments du dossier que nous avons traités dans notre thèse de 3e cycle¹, à savoir l'importance de la littérature judéo hellénistique, dans la recherche des phases de rupture par rapport à la tendance générale. Mieux encore, il est intéressant de se demander comment dans la mouvance romaine la tendance générale grecque et les contre tendances vont être intégrées dans de nouvelles visions.

¹ B Diop, thèse déjà citée, Paris, 1981.

QUATRIEME PARTIE

LA MOUVANCE ROMAINE

**Carthage, Agisymba, Axoum, sous
l'œil de Rome et/ou de Constantinople**

IV.1 - LES DEFIS DE LA LONGUE DUREE, DU POLYCENTRISME ET DU MULTICULTURALISME

L'exploitation des sources romaines pose une série de problèmes parmi lesquels on peut noter :

- a) leur dépendance et/ou autonomie par rapport aux sources grecques.
- b) la coexistence de deux veines, tantôt en collusion, tantôt en collision : il s'agit de la veine « païenne » et de la « veine judéo-chrétienne », chacune d'elles étant par ailleurs ramifiée et complexe.
- c) la longue durée et l'éclatement des pôles de décisions et de formulations stratégiques, que ce soit à la fin de la République, sous le Haut Empire ou au Bas Empire.
- d) la fiabilité des sources : la part des compilations, celle des témoignages et observations directes ou indirectes.

E. Mveng a été tellement édifié sur l'imbrication des sources grecques et latines qu'il n'a pas manqué, dans le cadre de son ouvrage sur les sources grecques de l'histoire négro africaine, de faire recours aux sources latines pour montrer ces interférences. « *Pour compléter notre enquête, fait-il remarquer, nous ferons appel aux témoins de la littérature périphérique de mouvance hellénique, parce que grecque de langue ou d'inspiration, littérature de l'Afrique romaine avec Juba de Maurétanie et Pomponius Mela, littérature judaïque, avec Philon d'Alexandrie, Flavius Josèphe et la traduction grecque de la Bible connue sous le nom de Septante.*

Nous terminerons l'enquête littéraire par un coup d'œil rapide sur la littérature latine de cette période car, en histoire comme géographie, elle est pleine de réminiscences grecques, et certains passages d'auteurs grecs perdus ne nous sont connus que par leurs citations latines.

Bien entendu, notre étude ne porte pas sur la littérature latine : notre enquête dans ce domaine se limitera donc à l'essentiel, susceptible d'apporter quelques compléments aux témoignages de la littérature grecque contemporaine »¹.

Si l'intérêt de cet exercice est certain, il n'en demeure pas moins qu'il a des implications profondes dans le traitement de l'information. En effet ce dualisme

¹ E. Mveng, les sources grecques de l'histoire négro africaine, p. 51.

linguistique s'est étalé sur une longue période et s'est également manifesté par des traductions simultanées ou décalées, comme ce fut le cas pour des textes juridiques au Bas Empire¹ ou pour d'autres textes comme le Liber Genealogus ou le Liber Generationis² ou encore la Descriptio Totius Mundi et Gentium³.

Si, à ce dualisme technique se superpose un autre qui est d'ordre idéologique, surtout en matière de géographie historique, le travail n'en devient que plus difficile. A ce propos Wanda Wolska Conus fait remarquer que, à part quelques exceptions, « *les écrivains chrétiens orientaux, grecs ou latins parlent tous la même langue, dès qu'il s'agit de la terre habitée* » mieux encore païens et chrétiens « *recouraient aux mêmes lieux communs appris dans les écoles et aux mêmes ouvrages* » ; cependant « *il existe dans la tradition chrétienne d'autres descriptions de la terre habitée, plus rigoureuse et plus détaillée*⁴ ». Tout cela a produit une documentation riche et variée.

La typologie dégagée pour l'histoire romaine est dans ses grandes lignes valable pour l'antiquité africaine. Marcel Leglay, J-L. Voisin et Yann Le Bohec ont distingué⁵ :

- les sources littéraires, peuvent être le fait d'historiens et géographes pris individuellement : Strabon, (58 avant Jésus Christ-25 APJC) ; Tacite (55/7 APJC-117) ; Suétone (70 AP-122) Dion Cassius (160-235), ou collectivement (les 6 auteurs qui ont écrit l'histoire Auguste au IVe siècle). On peut les tirer de la production des poètes, orateurs, romanciers, encyclopédistes, grammairiens, agronomes, ingénieurs, soldats, reporters, philosophes et juristes.
- les correspondances, comme celles que Pline a entretenues avec l'empereur Trajan, donnent des indications sur l'état d'esprit des populations et des autorités. Parmi les auteurs, qu'ils soient du reste païens ou chrétiens, on peut nommer des Africains aussi bien dans l'univers latin que grec : Plaute, Térence pour ce qui est de la veine latine dite païenne, Tertullien, Saint Augustin, pour la latine chrétienne, alors que Ptolemée, Clément d'Alexandrie et Origène peuvent

¹ Le Corpus juris civilis (Codex, Digestes et Institutes) a été d'abord produit en latin, puis traduit et commenté en grec. Les Novelles ont été produits d'abord en grec.

² Ces textes établis entre le IVe, et Ve s, Liber Genealogus de l'année 427 appelée aussi Origo Humani Generis et Liber Generationis sont des adaptations latines de la chronique d'Hippolyte IIIe S.

³ L'Expositio ou Descriptio totius mundi et gentium, en plus des informations géographiques et économiques, donne des détails sur les relations politiques, par exemple entre Axoum et le Himyar (Yemen).

⁴ W.W Conus, Stichwort : Géographie Seite..... 48; 71.

⁵ M. Leglay, J-L. voisin Yann Le Bohec, Une Histoire de Rome, pp. 155--160.

être cités comme exemples dans l'univers grec. D'autres auteurs, même s'ils ne sont pas africains, ont séjourné sur cette terre et/ou en parlent.

Les sources épigraphiques sont éparpillées aussi bien au Machreb qu'au Maghreb. Elles donnent des informations sur la vie quotidienne publique et privée, sur la religion, la politique, les opérations militaires, les activités économiques etc. Les textes impériaux (Res gestae d'Auguste, Table Claudienne, Adresse à l'Armée d'Afrique d'Hadrien) complètent notre information sur la vision de l'Etat romain.

Les textes législatifs donnent un éclairage sur la vie sociale et économique. Enfin les sources iconographiques, numismatiques, papyrologiques et archéologiques complètent ce tableau. Les renseignements peuvent porter sur l'Afrique ou sur les Africains, en relation avec l'évolution de l'Empire romain, parfois dans des domaines assez pointus comme le sport¹.

Concernant le genre géographique qui nous intéresse le plus, Wanda Wolska Conus a tracé le développement de la discipline. Polybe et Cratès ont dû, durant leur séjour à Rome, au II^e siècle avant Jésus Christ, initier les Romains à la discipline. La géographie descriptive à objectifs administratifs et militaires connut alors un développement, de même que la géographie littéraire et spéculative, qui amplifiées à l'extrême, devinrent une science populaire. Dans les œuvres de Cicéron, Lucrèce, Ovide, Tibulle transparaissent des notions corollaires à la sphéricité, aux antipodes etc. Certains de ces auteurs reprennent les anciens mythes et des notions de géographie plus ancienne en parlant des peuples contemporains voisins de l'Empire. Pomponius Mela, Pline, Sénèque, Apulée traduisent tantôt le penchant scientifique, tantôt le penchant populaire. L'œuvre de Pline mérite à cet égard une attention particulière. Il n'est pas surprenant que J. Desanges, qui a consacré l'essentiel de son activité scientifique à l'Afrique antique, ait établi, traduit et commenté la partie consacrée à l'Afrique du Nord dans l'Histoire Naturelle de Pline (Livre V, 1 – 46, Belles Lettres).

IV 1 - a - MACROCOSME ET COHERENCE

L'examen méticuleux de l'œuvre de Pline permet de constater que non seulement il fait référence aux mythes grecs, par exemple, celui d'Hercule aux jardins des Hespérides (Pline, V, 3), mais aussi aux sources puniques, par

¹ Noël Duval a identifié à partir de ces sources auxiliaires « les prix des concours agonistiques en Afrique du Nord au Bas Empire » (cf. Ve colloque sur l'Afrique du Nord antique et médiévale, CT HS, 1990 p. 37-39).

exemple le rapport de voyage de Hannon, le général carthaginois (ibidem, V, 8), mais encore il insiste sur le contexte de l'imperium romanum. Sa description de l'Afrique romaine donne des indications géographiques et historiques ; les informations d'ordre topographique, toponymique, anthropologique qu'il fournit intègrent l'héritage gréco-latin, et en ce sens il est possible de les comparer avec les données de Strabon, Salluste et Pomponius Mela. Mais il situe bien le moment et rappelle le commandement de Scipion Emilien et la mission confiée à Polybe l'annaliste pour reconnaître le contour du continent africain (ibid., V, 9).

Mieux encore Pline suit l'évolution des faits historiques et leur réfraction sur les tableaux géographiques. Pour ne prendre que la description qu'il donne du littoral, J. Desanges souligne que « *Pline, procureur équestre de l'Empire, devait s'efforcer de surimposer les cadres de l'administration romaine à la description du littoral et de la compléter par un réseau urbain dont les statuts variés constituaient pour ses contemporains la mesure la plus exacte et la plus claire de l'état de la romanisation dans ces provinces* » (Desanges, Pline l'Ancien, H.N, introd. p.20). Les nouvelles acquisitions dans les domaines des connaissances sont également intégrées, ainsi se développe une cartographie romaine consultée dans les milieux cultivés et scolaires (carte d'Autun mentionnée au IIIe siècle, carte de Julius Honorius, carte d'Agrippa du portique Tipsania). La plupart de ces cartes disparues sont évoquées par des auteurs dont Pline et surtout Strabon, architecte d'une systématisation incontestable¹.

Les Romains semblent s'être particulièrement intéressés aux itinéraires, et routes terrestres et maritimes (itineraria provinciarum et maritum). Les découvertes et explorations romaines ont enrichi la géographie de langue grecque, comme l'atteste la production de Marin de Tyr et de Ptolémée au IIe siècle après Jésus Christ. Des traités de vulgarisation connurent un grand développement : les périégèses reprennent des sources antérieures, des descriptions de nouvelles provinces ou des villes qui présentent un intérêt commercial ou touristique. Tout cela a favorisé une multiplication des contacts et donc des matériaux ; et c'est donc ce processus cumulatif et ce contexte spatio-temporel assez étendu qui ont donné aux sources romaines leur complexité.

¹ « Claude Nicolet présente l'originalité de cet auteur : « *la géographie n'est spécialement ni pratique ni théorique (mathématique), ni publique, ni privée : mais tout cela à la fois, parce qu'il faut connaître pour agir, et sans doute comprendre pour obéir. Et c'est pourquoi elle est d'abord un magnifique inventaire de toutes choses. D'où l'importance chez Strabon, des notations historiques. Mais quelle économie ? Les ressources locales, pour les habitants ; mais aussi, et peut être surtout, les ressources fiscales qu'en tirent les gouvernants* » (Claude Nicolet, op cit, 1988, p 110).

Les vicissitudes de la politique romaine ont amené certains spécialistes à opter pour le terminus « ad quem » du IV^e siècle ; les travaux de J. Desanges s'inscrivent pour l'essentiel dans cette tendance, et l'ouvrage publié par Marcel Le Glay, Jean-Louis Voisin et Yann Le Bohec sur l'histoire de Rome renforce cette option¹. D'autres ne considèrent pas la dislocation de l'Empire d'Occident comme la fin de l'Empire romain et accordent un grand intérêt aux sources de la période byzantine ; les écoles d'Europe orientale² expriment pour l'essentiel cette tendance, il existe également des travaux de grande envergure produits dans ce domaine par l'école française³. Nous avons déjà indiqué en introduction notre accord avec cette dernière démarche.

Le même exercice, à savoir l'immersion et la distanciation, auquel nous nous sommes livré pour les sources égyptiennes et pour les sources grecques demeure valable pour les sources latines. Il est vrai que cette fois-ci les auteurs sont plus explicites sur l'origine de leurs témoignages ; mieux la multiplicité des sources rend plus aisés la confrontation, le croisement, la perception des correspondances et des divergences. Mais même si le narrateur est présent sur les lieux, même si son voyage est attesté, l'exercice demeure toujours nécessaire. Un bel exemple est fourni par la richesse des réflexions auxquelles se sont livrés philologues, philosophes et historiens autour des Ethiopiennes d'Héliodore. Patrick Robiano, en comparant le traitement de l'image des gymonophistes éthiopiens chez Philostrate et Héliodore, en tire des conclusions sur la qualité des perceptions géographiques et ethnographiques et l'orientation des soubassements idéologiques.

Il est d'avis que « *les Ethiopiennes ne se lisent pas pour un lecteur hellénique en dehors d'un horizon indien, qui se superpose ainsi à un horizon éthiopien mythique depuis Homère* »¹

Le colloque international de Paris sur le Monde du Roman grec (17-19 Décembre 1987) a offert à plusieurs spécialistes l'occasion de montrer les différents profits qu'on peut tirer du texte d'Héliodore. Michel Woronoff a montré

¹ M. Le Glay, L. Voisin et Y. Le Bohec, Histoire romaine, Paris, Puf, 1991.....

² Voir G. Ostrogorski, Histoire de l'Empire byzantin, trad. française par J. Gouillard, Paris, Payot 1977.

- Vasiliev, Alexander Alexandrovic ; Histoire de l'Empire byzantin, I et II -, Paris Picard, 1932.

³ Voir par exemple les travaux de Hélène Ahrweiler, Byzance et la Mer, Paris; Puf 1966 ; Byzance, Le pays et les territoires in Variorum Reprints, 1976.

- Louis Brehier, le monde byzantin 1-2, Paris, Albin Michel 1948-1949.

- André Guillou, la civilisation byzantine, Paris, Arthaud, 1974.

avec maints détails (procession de Delphes, combat dans les marais de Delta égyptien, cûcher de Memphis, travaux du siège de Syène, ordre de batailles des armées devant Éléphantine, splendeurs des cérémonies éthiopiennes) que Héliodore est un observateur attentif, qui ne laisse rien au hasard². Marie Françoise Baslez a perçu avec justesse le contexte de réapparition du mythe des Sères guerriers chez Chariton comme chez Héliodore ; ce contexte est celui du péril barbare auquel Rome doit faire face. La flèche parthe et la flèche « sérique » font peur, l'une entraîne l'autre, car les deux peuples seraient des voisins³.

Danielle Bonneau est d'avis qu'une exploitation méticuleuse des romans grecs permet de relever des descriptions fines de la flore égyptienne, du régime des eaux du Nil et des techniques d'irrigation. Toutefois les limites du vocabulaire grec ne lui ont pas échappé : ainsi le terme Nesos, qui dans le contexte grec évoque une île, désigne dans le contexte égyptien l'île qui se forme temporairement et les terres neuves. Le terme limne désigne le lac permanent, les lacs marécageux et les bassins d'irrigation⁴. Une confrontation des sources littéraires et iconographiques permet de noter des faits rares et isolés comme l'évocation de combats de taureaux et l'apparition d'animaux exotiques (les ours par exemple) aux jeux du cirque dans la vallée du Nil⁵.

Raoul Lonis a insisté sur le caractère inégal du niveau d'information chez Héliodore selon qu'il s'agit des réalités géographiques de l'Égypte ou de l'Éthiopie. Il insiste particulièrement sur la réalité géopolitique que constituait le royaume de Méroé dans l'Antiquité et analyse certains aspects de la mythographie positive sur l'Éthiopie depuis Homère jusqu'à Héliodore. Cela permet de comprendre l'existence de deux pôles essentiels dans le Roman : Delphes et l'Éthiopie. Toutefois la réactualisation du contexte de l'antiquité tardive et la prise en compte de l'exacerbation des conflits entre Rome et les populations africaines, à la frontière sud de l'Égypte notamment, l'autorisent à signaler l'existence de courants contradictoires au sein de l'opinion romaine, traversée à la fois par une

¹ P.Robiano, « Les gymnosophistes éthiopiens chez Philostrate et chez Héliodore », *REA*, 1992, n° 3-4 p 427.

² Actes du Colloque, Presses de l'École Normale Supérieure, 1992, p.35.

³ Marie Françoise Baslez, « De l'histoire au roman : la Perse de Chariton, ibidem, p. 204.

⁴ Danielle Bonneau : « Les Realia du paysage égyptien dans le romain grec : remarques lexicographiques », *ibid.* p.213-216). ».

⁵ cf. Patrice Cauderlier, « réalités, égyptiennes » chez Héliodore, *ibid.* pp. 221-225 »).

hostilité sourde et une approche plus favorable qu'elle se nourrissait de traditions très anciennes héritées des Grecs¹.

IV 1-b - IDENTIFICATIONS ET LOCALISATIONS

Pour donner une idée de l'ampleur des exploitations qui ont été faites des sources romaines il suffit de signaler que certains débats se sont nourris de cette veine ; on peut citer :

- l'origine des toponymes : Afrique, Niger.
- l'identification du pays d'Agisymba (Tchad, Niger), des Iles Canaries, de Madagascar etc.
- la problématique de l'ampleur du trafic de l'or ouest-africain.
- l'extension des vestiges romains en Afrique etc.

L'origine du terme Afrique

Djibril Samb exprime un certain malaise dans la quête de l'étymologie du terme ; il soulève les connotations idéologiques et la complexité linguistique : « *Toute l'histoire de l'Afrique semble se résumer dans l'origine mystérieuse de son nom. Etrange continent, en effet, que l'Afrique dont le nom même est attribué, soit à l'hébreu (Aphar = poussière, Aphrikos ?... Aphrikos ?), qui en ferait le continent de la poussière (?), soit au phénicien (Ferich ? = blé,... Aferick ?Africh ? = le continent sans blé ?) soit, enfin, au grec (Afrike = absence de froidure ou selon une autre connotation, absence de frissonnement de la peau).*

Il n'importe guère, pour mon propos, de décider laquelle de ces étymologies -sans parler de quelques autres- est la plus vraisemblable. En revanche, il me paraît symptomatique que chacune d'entre elles, à sa manière, connote l'idée d'une absence : présence de poussière (versus absence des hommes ?), absence du froid, absence du blé. L'Afrique serait-elle donc le continent de manque et de l'absence »².

T. Kotula a résumé dans l'Encyclopédie berbère les différentes hypothèses qui ont été formulées jusqu'à présent. Il a écarté la thèse de l'étymologie indo-

¹ R. Lonis, « les Ethiopiens sous le regard d'Héliodore », *ibid.*, p. 233-238.

² D. Samb «réafricaniser » l'Afrique pour affronter l'an 2000 », in BIFAN – CAD spécial cinquantenaire, T 47, serie B 2, 1996, p.5.

européenne¹ développée par M. Fruyt, qui ferait dériver les substantifs Africa/et Afri de l'adjectif Africus (ventus). Il semble accepter le rattachement du terme à la tribu des Afri, localisée dans la région d'Ansarine en Tunisie (ou plus exactement dans le Sud-Ouest des montagnes de la Basse Medjerda : (hypothèse de J.Peyras). Toutefois il ne reconnaît pas une identité juridique et politique à ce groupe², thèse développée toujours par J. Peyras.

Que l'origine proposée parte des traditions orales, des ethnonymes ou de la linguistique berbère (tribus berbères des Aït Frigo; Frouga, Beni Efren, ifri = caverne ?) ou des étymologies populaires d'inspiration arabe (FRK - Faraka = séparer une chose de l'autre en relation avec la dérive des continents), ou judéo-chrétienne (Ifri-Kouch = la caverne de Kouch), ou encore de l'hypothèse phrygienne (qui s'appuie sur la ressemblance phonétique FRK, FRG et sur la similitude des bonnets phrygien et du tarbouch maghrébin), ou de la piste celtique (Affe - singe, homme sauvage)³, il demeure que le terme a eu sa destinée particulière à partir du moment où il a été utilisé par les Romains depuis le II^e siècle avant notre ère.

On a même tenté de partir de l'égyptien ancien⁴, mais l'essentiel est de retenir que les termes Libye et Afrique ont eu une signification limitée, puis une extension jusqu'à se confondre⁵. A notre avis, pour ce terme, comme pour d'autres que nous avons évoqués (Libye, Ghana), il faut privilégier la piste africaine, quitte à examiner les modalités de la récupération étrangère (phénicienne, grecque etc). Et pour ce faire il faudrait au préalable interroger les langues africaines actuelles du Sahara et du Sahel, du Maghrek et du Machreb. Si l'itinéraire des termes Libye et Afrique semble relativement clair, celui des hydronymes par contre suit des méandres très sinueux.

¹ « Le fait que l'ethnique Afer n'est attesté que dans les textes latins ne constitue pas un argument ayant assez de poids pour que l'on puisse en déduire que l'étymologie du mot signifiant les peuples indigènes africains était d'origine indo-européenne. Ce serait d'ailleurs une exception parmi l'ensemble des désignations ethniques africaines d'origine locale, bien que l'on puisse trouver là certaines analogies dans les termes géographiques modernes (Auster → Australie) » cf Encycl berbère A. 78 Afri.

Pour l'article de Michèle Fruyt, on peut se reporter à l'article « D'Africa Ventus à Africa Terra » in Africa et Roma . Léopold. S. Senghor dedicatum, Rome l'Erma, 1979, pp 221 - 238.

² J. Peyras donne sa réplique dans le même ouvrage (Encycl. berb A. 78 « les gens des Afri »).

³ Ces hypothèses se retrouvent dans les textes de vulgarisation. C'est ainsi qu'elles sont exposées dans Marché Commun Africain N° 161 de 1972 avec la reproduction d'un article de J. Axelrod datant de 1948.

⁴ « the word » Africa can be traced to « Af- which in the Egyptian language signifies birth place » - Finch semble tirer son argument de Gerald Massey, Book of Beginning vol - 2 p. 599 cité dans Ivan Van Sertima, Egypt revisited, p 403.

⁵ Dans la divisio orbis terrarum, il est dit « Orbis dividitur tribus nominibus : Europa, Asia, Libya vel Africa ». Sur ce texte et ses relations avec la carte d'Agrippa et les informations de Pline, cf Claude Nicolet, l'inventaire du monde ch VIII, l'oeuvre géographique d'Auguste.

Les fleuves Niger en Afrique

La recherche sur le nom des fleuves présente l'avantage de réunir dans la réflexion le Maghreb, les pays du Sahel et l'Égypte. C.K. Meek a rappelé la confusion qui a été faite pendant longtemps entre le Nil et les deux autres grands fleuves de l'Afrique de l'Ouest, à savoir le Niger et le Sénégal, et partant la confusion entre ces deux derniers fleuves. Il a su également dégager les étapes dans l'utilisation du terme Niger. Rappelons que son objectif principal était de dissuader les Nigériens de changer le nom de leur pays à l'instar des habitants de la Gold Coast (actuel Ghana). Et pour ce faire il fallait démontrer que le radical, qui aurait donné en même temps le terme nègre, n'a rien de péjoratif.

La confusion entre les différents grands fleuves connus dans l'espace septentrional et sahélien a été possible pendant longtemps, en raison des similitudes dans la faune qui peuple ces différents fleuves, mais aussi du fait qu'il s'y ajoute une donnée linguistique de taille, à savoir soit un radical commun à plusieurs langues africaines, soit une similitude dans la même catégorisation de la pensée à propos de la dénomination des fleuves nourriciers : « *Ptolemy's use of the words Geir and Nigeir suggests that these are not native little for particular rivers, but generic words for river just as nu which is the jukun word for any river is applied by them to the Benue River. The (for them) river of rivers.*

Dr Barth seems to have been of this opinion when he records that east of Timbuktu the Niger was called Eghirreu. This is merely the Tamashight (or Tuareg) term for any river. Duveyrier, the French traveller, influenced no doubt by Barth, declared some years later that the Ghir, Ger, Niger and Nigris of the ancient geographers were all identical words representing the Berber or Libyan ger, quir and djir = running stream.

In 1925, unaware of Barth's or Duveyrier's opinions, I put forward a similar suggestion after having discovered that Buduma word for river was njer and that gera and ngira were roots for river in many African languages.

Since then I have found the same root among a number of other Nigerian tribes. Among the Bata of Zumu, for example, the word for river is gara, among the Malabri it is gari or geri, among the Nzangi it is gere, while among the Tiv (or Munshi) mgerem = water.

[...] *The Hausa call the Niger, and indeed any piece of deep water, bakin ruwa or 'black water'.*

Dr Barth mentions 'Bakin Ruwa as one of the the names of the Niger in 1854. And it is a curious fact that the Nile also in ancient times bore a name which signified 'black'. Servius commenting (in the fourth century A.D) on Virgil's epithet 'nigra', applied to the mud of the Nil, observes that the Nile's was formely called 'Melo' and Lydus, who seems to have lived about AD. 560 states that the Nile's earliest name was *Ilas* Both these terms were rightly or wrongly taken to be the equivalents of the greek word melas = black. (Latin *niger*)¹ .

Déjà en 1960 l'auteur était conscient des objections à sa thèse², il les mentionne en post scriptum ; mais il laissait aux générations ultérieures le soin d'approfondir la réflexion. Le Professeur Desanges a tenté des identifications que lui inspire l'exploitation des sources anciennes.

« Pline l'Ancien, V, 30 nous apprend qu'au Sud de l'Aurès et du Chott Hodna, c'est le Nigris (à identifier à l'oued Djedi) qui formait la limite entre la province d'Afrique et l'Ethiopie. Sur son nom avait été formé l'ethnique *Nigritae* (Pline V, 43 ; St de Byzance, s.v *Nigrètes*, ed A. Merneke p.474). Maniant volontiers l'arc (Strabon, XVII, 3,7), ce qui les rapproche des Ethiopiens, ces *Nigritae* sont distingués des Ethiopiens par la plupart des auteurs, mais non par Ptolémée (IV, 6 p. 743). Le fleuve Nigris prenait sa source chez des Ethiopiens, les *Tarraelii* et les *Oechalices* mentionnés par Pline (V, 44) tandis qu'une fontaine Nigris ou la source du Nigris ? (fons Nigris ; Pline, VIII, 77 cf Pomponius Mela III, 96) était localisée plus à l'ouest apparemment, sur le territoire des Ethiopiens *Hesperii* (« occidentaux »).

L'opinion commune y voyait la source du Nil. Selon Meia, les indigènes l'appelaient *Nuchul* (nunc dans le manuscrit de base), nom antique de l'oued Noul ou Noun, du Maroc actuel, Le Nigris en est donc venu à être un grand fleuve fictif, sans doute discontinu, lié aux spéculations sur l'origine occidentale du Nil...Pline nous apprend que le Nil antérieur était appelé *Giris*, nom que la Table de Peutinger (seg. VII,2) donne à un fleuve coulant du territoire des *Nasamons* jusqu'à une contrée située au Sud des *Gétules* errant au midi de la Petite Syrte, et même au delà plus au Sud-ouest... En supposant des pertes et des résurgences, les Anciens

¹ CK Meek, « the Niger and the the classics » in Journal of African History, 1960, n° 1 pp 1 à 17.

² Il signale les travaux de Detlefsen, Neumann, Volkommer, Simar, Vivien de St Martin, Tissot, Karl Muller. On peut ajouter le point de vue de Bunbury, History of Ancient Geography, vol. II, p. 619 note 6.

réunissaient en un être de raison divers oueds sans rapport les uns avec les autres »¹

Les deux passages qui permettent de mieux cerner la complexité de l'identification indiquent :

1. d'une part la place qui est réservée à ce fleuve pour l'identification de la frontière entre l'Afrique (entendez au sens administratif, le cadre provincial dégagé par l'autorité romaine au I^{er} s. av. notre ère) et l'Éthiopie (le pays des Noirs). Un passage dit bien « *ad flumen Nigrim qui Africam ab Aethiopia dirimit* » c'est à dire « jusqu'au fleuve Nigris qui sépare l'Afrique de l'Éthiopie » (Pline, V, 4,30).
2. d'autre part les liens supposés entre le Nigris et le Nil. Un autre passage dit « *Nigri fluvio eadem natura quae Nilo* » = indiquant que le fleuve Nigris est de même nature que le Nil (Pline V, 8, 44). Ce rapprochement est justifié par le fait que dans ces deux fleuves poussent le roseau, le papyrus, et que leur crue ont lieu à la même période (Pline, V 8 44). Une dernière indication permet de conforter ce qui est déjà dit de la localisation. Pline indique que le fleuve prend sa source dans une région qui sépare les Éthiopiens Tarraëlii et Oechalices. J. Desanges n'a pas manqué dans le commentaire du premier passage (V, 4, 30) de tirer des conclusions sur l'importance du peuplement éthiopien à la lisière septentrionale du désert². Le second passage (V, 8, 44) lui permet de revenir sur les interférences philosophiques, linguistiques non seulement à l'intérieur de l'espace africain (égyptien, berbère), mais aussi gréco-latin³.

En tout état de cause, malgré les efforts des Anciens et des Modernes, l'exercice demeure complexe pour localiser le fleuve en question. Est-il possible d'avancer dans la dénomination des cours d'eau, dans la réflexion, en tenant compte à la fois de certaines constantes, mais aussi de la spécificité des expériences africaines ? Notre connaissance des langues africaines, du wolof en l'occurrence, nous autorise à confirmer une partie des hypothèses de Meek. En wolof, on retrouve les deux nasales, celle du substantif, dans ndox (eau) et de l'adjectif, dans ñuul (noire). Mieux, l'eau potable se dit ndox mu ñuul en wolof, ce qui du reste se retrouve en grec dans l'expression () l'eau potable, l'eau d'un canari ou d'un puits, la couleur noire exprimant ici la couleur

¹ Encyclopédie berbère A.

² J. Desanges, Pline, livre V, 1 – 46, Belles Lettres, p. 347.

³ cf. ibid. p. 457.

sombre, effet produit par la profondeur¹. On pourrait même retrouver cette formulation dans les langues celtiques².

La formule *nw kmt* « eau noire » potable, est attestée en égyptien. Des expressions concurrentes, synonymes, existent dans une même langue africaine, le wolof utilise également l'expression *ndox mu neex*, c'est à dire « l'eau agréable », bien entendu *neex* pourrait même renforcer la thèse de Meek, car on retrouve toujours le nasale (n) à l'initiale et même une constrictive vélaire x à la finale du wolof. Ainsi la leçon « Nunc », celle de Pomponius, pourrait faire bon ménage avec le *neex* wolof. La fréquence de la nasale en position initiale est une donnée notable dans plusieurs termes évoquant l'eau : *ndaa* signifie canari, *naan* signifie « boire » etc. En tout état de cause les flexions particulières de telle ou telle langue ne constituent pas une objection majeure : en effet le pulaar par l'eau noire, ndiyam *balejam*, indique l'eau pure non coupée avec du lait. Ainsi donc à tout cours d'eau nourricière dans l'univers ouest africain voire négro-africain pourrait s'appliquer l'expression « *eau noire* ».

Quant à la piste égyptienne avec son relais grec ou judéo-hellénistique, elle offre tellement de possibilités qu'il est difficile de démêler les différents réseaux : il est peut être utile de rappeler que le Nil inondant, divinité anthropomorphe et androgyne (*Hapy* en égyptien ancien) a des hypostases ou des parèdres (*khnoumou* à la première cataracte), *Satit* (l'archère qui lance le courant à Eléphantine) et *Anoukit*, elle qui « *embrasse, resserre dans ses bras, nourrit et fait fructifier* »³ ; on le fait venir de l'Océan promordial (*noun*) avec toujours la présence de la nasale. Est-il besoin de signaler qu'il est appelé *Geon* parmi les fleuves du paradis dans la tradition judéo hellénistique et judéo chrétienne.

J. Desanges revient de manière plus détaillée et plus fine sur la contamination entre les sources africaines et non africaines, ce qui permet de comprendre le jeu entre Nuhl, Noul, Noun, l'alternance n/l étant attesté en égyptien et en berbère⁴. Il évoque sur la focalisation sur l'occident libyen, rappelle les théories qui situent la source du Nil à l'ouest sur la bordure atlantique (Eutymène de Marseille) ou à l'intérieur des terres (Promathos de Samos). Hérodote (II, 33- 34), en développant cette théorie, semble victime du penchant à établir la symétrie avec l'Istros, (le Danube). Les indications de Juba II à propos du fleuve Isis, de Strabon les sources du Nil à l'extrémité de la Maurousie

¹ (cf. Babacar Diop, étude d'une terme de couleur, *MEAS*, Dakar, 1975, p.28).

² Il nous a été donné de relever l'expression « black water » renvoyant à l'eau de source, ce fut lors d'une exposition photographique *Fire and water* par un collègue de Hobart and William Smith Colleges en avril 1997. L'expression concerne des sources en Irlande. Il serait intéressant de dater cette expression et de la confronter à une autre, *black water fever* associée à la malaria.

³ Agossou, p 21.

⁴ J. Desanges, *Jline*, V, 1-46 p. 457.

(Strabon, XVIII, 3, 4), de Vitruve (VII, 2, 6) etc. sont également à prendre en considération.

Tout cela permet de suivre l'idée selon laquelle le fleuve ou un des affluents s'appelait également Agger (Ger, Gir, Niger etc.). Venant de l'Atlas ou non loin de l'Atlas, il se perdait dans des lacs pour resurgir en amont de Méroé. Pomponius Mela semble exprimer ce point de vue, suivant lequel c'est le même fleuve qui traverse le désert, même s'il ne porte pas durant tout son cours le même nom (Mela, I, 50). Pline (VI, 194) n'ignore pas cette théorie, mais semble plus proche de la formulation livrée par Dalion, auteur grec du IV^e siècle avant notre ère qui présente le cours d'une partie du Nil parallèle à la grande Syrte et à l'Océan méridional¹. Desanges n'écarte ni la tradition orale (les sources indigènes), ni la spéculation théorique des explorateurs, tel Dalion pour compenser ou dépasser les limites de leurs connaissances².

André Bernard a également soupçonné chez des auteurs grecs (Diodore) ou latins (Ammien Marcellin) la survivance des mythes égyptiens ; en effet chez Ammien Marcellin il perçoit l'évocation des liens entre le nom égyptien du fleuve (Hapi) et celui du taureau Apis, la coïncidence entre les honneurs qui leur sont offerts pouvant s'expliquer par le pouvoir de fécondation³; il perçoit chez Diodore la comparaison non seulement avec l'Océan, mais aussi avec l'aigle (Aétos) en relation avec l'idée de dévastation qui accompagne les fortes crues. Tout ceci constitue « *un curieux mélange de légendes grecques et égyptiennes* » (André Bernard, op. cit., p. 66). D. Bonneau a tenté de comprendre les liens entre Hapi (l'Inondation) et Apis (le taureau). Même si elle a trouvé des obstacles au rapprochement phonétique, elle reconnaît toutefois l'existence trouvée de liens très anciens que confirmés par les textes tardifs⁴.

A. Moussa Lam est d'avis qu'une meilleure lecture des graphies égyptiennes permet de lever l'obstacle linguistique. Mieux le recours aux langues africaines actuelles, le pulaar en l'occurrence, lui permet de retrouver dans le terme Hapi (aab – aabi), l'idée de « faste »⁵. L'auteur analyse des traditions peul recueillies par Boubou Hama ; non seulement elles renforcent ces relations entre l'inondation et la fécondité de l'élevage bovin, mais apportent des éclairages linguistiques dignes d'intérêt : l'évocation du fleuve Bahar Nili, Bahar Mallia, du personnage Ilo censé avoir

¹ Desanges Pline, V, 1 – 46 p. 458.

² cf ibidem p. 459.

³ André Bernard, *leçon de civilisation*, p 65.

⁴ D. Bonneau, *la crue du Nil, à travers mille ans d'histoire 332 av. – 641 ap JC d'après les auteurs grecs et latins et les documents des époques ptolémaïques, romaine et byzantine*, Paris, Librairie C. Klincksieck, 1964 pp 221 – 222).

⁵ A. M. Lam, « Egypte ancienne et Afrique noire, autour de l'eau », *Ankh* n° 6/7. 1997 – 1998 p. 67.

ramené les vaches aux Peul¹. S'interrogeant donc sur la persistance du mythe de la jonction entre le Nil, le Niger et le Sénégal depuis l'antiquité jusqu'aux temps modernes, il y voit une confirmation de la thèse de l'origine nilotique des populations ouest-africaines. Les matériaux rassemblés et traités par A. Moussa Lam présentent l'avantage de faire sentir les interférences linguistiques, mais ils méritent d'être dans un premier temps disséqués en strates (égyptologique, gréco-latine, arabe, sahéenne) pour un traitement plus dynamique.

Cet exercice permet de noter les processus en œuvre tout en évitant les étymologies non suffisamment démontrées. C'est ainsi que nous pensons pertinente la proposition d'Héliodore (Ethiopiens XXII,5) considérant le terme Nil comme étant la traduction de l'expression grecque $\nu\acute{\epsilon}\lambda\upsilon\varsigma$ $\lambda\acute{\iota}\nu\upsilon\varsigma$ la nouvelle eau, l'eau de l'Inondation, le Hapy des Egyptiens. Y. Yoyotte est d'avis que la meilleure étymologie qu'on puisse proposer consiste à reconnaître le pluriel néo égyptien du mot itrô « le fleuve » passé dans la prononciation en eïolé, par amuïssement du t intervocalique et qui donne Ne-eïolé².

La démarche d'Héliodore épouse parfaitement le cadre que nous avons pu dégager qui tient compte à la fois du substrat indigène et de la tentative opérée par l'observateur extérieur pour saisir le mode de pensée africain. En tout état de cause on se trouve encore une fois de plus dans une situation où le résultat est le même : qu'on privilégie la piste africaine égyptologique « pure » ou contaminée (gréco-africaine), on constate qu'il s'agit de l'évocation de la nouvelle eau

($\nu\acute{\epsilon}\lambda\upsilon\varsigma$ $\lambda\acute{\iota}\nu\upsilon\varsigma$) ou des grandes eaux (Ne eïolé), ce qui revient au même. Le cas wolof peut nous aider à mieux formuler une hypothèse. En wolof on note l'expression de la couleur noire à partir de deux termes xēm comme dans xemit par exemple (résidus des objets brûlés) et ñuul comme dans l'expression ñuul kuuk noir foncé (kukk étant l'intensificateur) ou ñuul na kerin (noir comme le charbon). Est-ce la superposition de deux traditions, l'une d'origine saharienne et l'autre d'origine nilotique ou une manifestation de traditions paléo-africaines polyvoques ? Du reste C. Anta Diop pense que c'est la couleur de l'eau qui a servi

¹ Lam rapproche du terme pulaar Ilam = Inondation) et de l'égyptien irm, du grec ilós, en s'appuyant sur l'autorité d'Ubrich Luft.

² Yoyotte, préface de Strabon, 1997, p.33 note 18.

à nommer les autres objets¹. Le Niger actuel correspond-il au Niger n. gereo, le fleuve des fleuves mentionne par R. Halet² ? Serait-il également le Da Isa Beri, (le grand fleuve de la région des Da, ou simplement Isa Beri le grand fleuve³ ?

En tout cas les questions autour du « Niger », constituent un fait troublant⁴. On pourrait retenir comme faits certains (c'est) que :

- d'abord les termes Nuhul, Nunc Ger, Gir ou les deux racines associées sous la forme Niger renvoient à des cours d'eau importants de l'ouest africain maghrébin et/ou sahélien, voire l'Égypte (Gehon)
- que le terme se soit déplacé, comme du reste les populations, est plus que probable
- ensuite qu'un substrat linguistique commun, préhistorique ou antique, permette de comprendre les jeux des correspondances ou de concordances auxquels se sont livrés des auteurs anciens et modernes, est tout à fait compréhensible.

A notre avis la mythographie comme l'historiographie ont à prendre en compte ces données. Toujours est-il que la diversité des termes pour nommer le même fleuve est le reflet des traditions africaines elles-mêmes, comme l'a souligné Alpha O. Konaré⁵. Nous devons signaler du reste que le fleuve Sénégal a plusieurs dénominations en wolof : Dex gu mag gi, le grand fleuve, qu'on distingue des petits bras ; Dex gu ndaw gi un petit bras du fleuve, comme

¹ « *Ndoh um ñwl*, expression fossile de la langue walaf signifiant, mot à mot, l'eau du fleuve (ñwl, l'eau de la "Noire"). Or, le Nil des temps mythiques, du début de la création cosmique, s'appelait *nwn*, eaux primordiales boueuses et complètement noires. On peut poser avec une quasi-certitude : égyptien *nwn* → walaf *ñwl*. Dans le système phonétique walaf, la voyelle vélaire *w* exerce un effet palatalisant sur la nasale *n* et, puisqu'elle est longue, la nasale finale du mot a tendance à être dissimulée en *l*. En présence d'une même voyelle postérieure brève, il y a palatalisation du *n* initial sans mutation du *n* final en *l* – par exemple égyptien *nwn*, nous → (parler urbain de Saint-Louis du Sénégal) « C. Anta Diop, pour une méthodologie de l'étude des migrations », in *An'kh* 4/5 1995, 1996, p.20.

² Dans son ouvrage, *the Pénétration of Africa*, p 47 .

³ R. Lhote a développé cette interprétation dans la *Revue Africaine*, 1954 pp 41-43 à propos de l'expédition de Cornelius Ballus.

⁴ LA Thompson et J. Fergusson le soulignent : "the major problem of the ancient geographer's treatment of West Africa lies in the identification of what they call the two principal rivers of the Interior the Ghir and Nigir. The names appear to mean 'water', the prefix n being intensive and the subsequent confusion with niger 'black' is curious piece of etymological history", *Africa in classical antiquity*, p 20.

⁵ A. O. Konaré. introduction, in *Vallées du Niger*, 1993 p. 5.

Jukk, évoquant sûrement un autre bras, Jeer évoquant le Lac de Guiers, sans oublier les termes Palolus et Videkh rapportés par les Européens¹.

L'égyptien ancien lui-même a plus d'un terme pour désigner la surface liquide ; en plus de nw, on retrouve ater, ainsi ater aa le grand fleuve, désigne également le Nil. Est-il besoin de rappeler que le Niger dont il est question est appelé Jolibu dans l'espace mandingue. Mieux dans la zone mandingue au Sénégal le terme bolong est utilisé pour nommer des bras de mer. Tout cela est compréhensible. Le français utilise les termes fleuve, rivière, ruisseau, alors que l'anglais et l'américain parlent de river pour désigner aussi bien un fleuve qu'une rivière, et il est toujours possible d'apporter les précisions brook, stream, rivulet, creek.. Une fois qu'on a dégagé ce qui relève de l'onomatopée (« kouroutoumu », des gouffres ? « Jer » ou Jukk, des torrents ?) ou de l'imaginaire et des représentations symboliques (eau noire), il reste pour le géographe la nécessité d'identifier les cours d'eau en question. La réflexion autour du terme Agisymba renforce notre conviction sur l'importance de la linguistique diachronique et comparative.

A la découverte d'Agisymba

L'Abbé Halma déjà au XIXe s. semblait approuver ceux qui situaient le pays d'Agisymba en Afrique équatoriale, orientale ou australe², alors que J. Desanges dans son Catalogue des tribus africaines mentionnait l'hypothèse de Vivien Saint Martin qui situe ce fameux pays dans l'Air ou l'Azbine, donc dans la partie septentrionale du continent³.

La nouveauté et l'exotisme produits par l'évocation du terme avaient poussé Janheinz Jahn à proposer ce nom pour désigner la littérature d'Afrique noire : *"Personne jusqu'à présent n'a pu découvrir l'origine et le sens de ce nom ; on a supposé qu'il s'agisse du massif montagneux du Tibesti, de la région du Tchad, des pays qui se trouvent au Sud de l'équateur. Au temps de Ptolémée, l'Afrique c'était uniquement la Petite Syrté, c'est à dire la Tunisie actuelle.*

¹ Concernant Palolus FR. De Medeiros, l'Occident et l'Afrique (XIII-Xve siècle) p. 65 note 10, signale ce fleuve sur une carte des Pizzigani (1367).

- Concernant Videkh – Sunugal, voir Boilat, op. cit., p 198-200.

Il est quasi certain que ces termes renvoient à des langues sénégalaises, au wolof et au pulaar en particulier.

Le terme Palolus, Palola nous semble être une latinisation du terme pulaar « falo » qui évoque « *les berges en pente douce, du lit mineur du fleuve et qui sont très fertilisées par les apports limoneux sableux et argileux* » où « *on pratique les cultures maraîchères traditionnelles en décrue* » (cf Mamadou Maïga, le fleuve Sénégal et l'intégration de l'Afrique de l'Ouest en 2011, Paris Karthala-Codesria 1995 p 42). Il évoque aussi :

- Le Jéeri qui est « *constitué de dunes de sable gris au brun rouge dans l'extrémité toujours exondée du lit majeur du fleuve* » et « *où on pratique la culture de céréales essentiellement* » (M. Maïga, op cit p.43). Le terme Jéeri qui est encore d'usage en wolof et en pulaar n'a-t-il pas d'abord indiqué le mouvement et le bruit de l'eau sur ces dunes ? Le waalo « *constitué de cuvettes inondables et argilo-silico limoneuses* », et « *où pratique les cultures et où les poissons se reproduisent* » (cf Maïga, p. 42) n'évoque-t-il pas un autre mouvement de l'eau ? « wal » en wolof c'est l'écoulement de l'eau.

Le terme Videkh à reconstituer « bii dex ». « ce fleuve-ci », comme le reconnaît Boilat pp. 199-200

² Voici comment il rapporte ces différentes hypothèses : « *Marmol, dans sa description de l'Afrique, reconnaît Agisymba dans Zimbaoë près de Sofala, jusqu'où, selon lui, s'étendait près de l'Ouest à l'Est l'Anghizyrimba du royaume de Batta ou Burua, comme Marmol l'appelle est l'Agisymba ancien dans le Congo* » (l'abbé Halma, Traité de géographie de Claude Ptolémé d'Alexandrie, Paris Eberhart, 1828 p. XXV.

³ J. Desanges, op. cit., p. 95 note 5.

A l'Ouest, il y avait la Numidie et la Mauritanie, à l'Est la Cyrénaïque, la Libye et l'Égypte. Au Sud de ces pays, déjà dans le désert, il y avait la Gétulie, le Fezzan, l'Éthiopie et la Nubie, et tout le territoire qui se trouvait plus au Sud, c'était Agisymba. Ptolémée savait sûrement pourquoi il l'appelait ainsi. C'est un nom qui sonne bien et qui est meilleur que les expressions confuses que nous avons citées (à savoir Afrique non islamique ou au Sud du Sahara, ajoutés par nous). C'est pourquoi je me permets de le reprendre"¹

Thompson et Fergusson n'écartent pas l'identification tchadienne², alors que J. Desanges se veut encore plus précis et suggère les abords méridionaux du Tibesti³. Il rappelle également les thèses de Mauny qui avait réalisé une restitution cartographique et rejette absolument les thèses de St. Gsell, et surtout le mode de calcul de Thouvenot et ses identifications⁴. Marguerite Le Coeur, elle perçoit à travers l'évocation de ce pays les oasis du Kowar, une zone clef dans le commerce entre Afrique sahélienne et pays de la Méditerranée. On peut voir par là un indicateur orienté vers les États tchadiens Kanem et Bornou, qui, quelques siècles plus tard, seront évoqués dans les sources arabes comme entretenant un commerce intense avec le Fezzan et la Tripolitaine.⁵

Les enquêtes que nous avons menées au Niger sur six langues africaines (zarmah-sonrhaj, haoussa, fulfulde, tamasheq et kanouri) et partir de la langue de la faune et de la flore, des hydronymes et de la mythologie, nous ont amené à avancer l'hypothèse que le terme pourrait bien venir du vocabulaire tamasheq. En effet, cette langue a deux expressions pour évoquer l'hippopotame, espèce caractéristique du pays. Il est vrai que les textes gréco-latins mentionnent plus souvent le rhinocéros, espèce qui constitue l'emblème du territoire aux dires de Marin de Tyr⁶. En tamasheq donc, le dialecte du nord, de l'Aïr, utilise l'expression tast n – aman le boeuf de l'eau, pour désigner l'hippopotame, alors que celui de l'Ouest dit a gamba. Agisymba serait-il lié à a gamba ? Y aurait-il dans ce toponyme le suffixe ag signifiant « fils de », les substantifs, Isa « le fleuve » ou ays iyis (le cheval) et l'adjectif beri qui signifie « grand » ?

¹ Janheinz Jahn, *Manuel de littérature néo africaine du 16^e siècle à nos jours de l'Afrique à l'Amérique*, Paris, Resma pp 13 sq ; l'auteur propose du reste pour des raisons d'euphonie, dit-il, la formulation Agysimbie. Nous ajoutons que fut créée à Paris en 1965 l'ACNA (Action Culturelle négro africaine), au sein de cette Association le groupe de recherche et de création novatrice était appelé Agisymba.

² Africa in classical Antiquity, pp 11-12

³ Recherches....., p.200.

⁴ « Si nous appliquons brutalement l'équivalence 1° 80 km, nous conclurons que ce secteur occidental du pays d'Agisymba se trouve à quelque 1450 km au sud de Konakry et à 80 km seulement plus à l'est, ce qui nous conduit en plein océan, à la latitude du Gabon ou du Congo de Brazzaville, mais à plus de 2000 km au large des côtes » (J. Desanges, « Quelques observations sur l'ouest africain chez Ptolémée » in Mélanges Mauny p. 399).

⁵ Marguerite Le Coeur, les oasis du Kowar une route, un pays, Tome I : le passé précolonial. Etudes Nigériennes n° 54-IRSH Niamey 1985, pp 1 à 13.

⁶ J. Desanges, Recherches p 201.

Il nous semble que ces deux indications (l'évocation du cheval et/ou la filiation entre l'animal et le fleuve) autorisent à penser à une divinité tutélaire et au totémisme. La reconstruction linguistique est d'autant plus délicate que le terme « Agisymba » tel qu'il nous est parvenu à travers des sources gréco-latines a dû subir des déformations. Notre hypothèse est donc que ce terme renvoie à l'hippopotame, divinité tutélaire des habitants du pays Agisymba, ce qui semble se rapprocher des informations gréco-latines qui mettent toutefois l'accent sur le rhinocéros. (Ptolémée I, 8,4). Là encore, si on tient compte des différentes dénominations fournies par les langues africaines pour désigner l'hippopotame : à savoir le boeuf du fleuve, (en tamasheq), le cheval du fleuve, (en tamasheq) l'éléphant du fleuve, (en sereer) il n'est pas exclu qu'il ait été assimilé à un « rhinocéros du fleuve ».

Mieux encore, dans un même espace géographique et culturel, des groupes voire des individus de même origine peuvent avoir des perceptions et des focalisations différentes. Le grand poète murid Musaa Ka le dit bien dans une belle formule : « Géej ga sa Ndar gisee su ka Mbar ». Ce qui signifie que la mer (c'est à dire l'Océan atlantique) qu'on voit à Ndar, Saint-Louis au nord du Sénégal, n'est pas connue à Mbar, un village éloigné, situé dans la direction du sud-est du Sénégal ; c'est une invitation à se méfier des fausses familles et des allitérations. L'analyse de la description en détail de ces animaux nous permettra peut être de mieux comprendre les fluctuations onomastiques. Nous signalons que le pulaar utilise le terme ngabu pour désigner le même animal¹, l'hippopotame, et le soninké le nomme wungaane. Le terme grec hippopotame renvoie bien à l'identification avec le cheval ; l'hippopotame est bien l'animal qui vit dans l'eau et qui a le même hennissement que le cheval. La description qu'en donne Pline est plus exacte² que celle d'Hérodote.

¹ C'est du reste en s'appuyant sur un passage d'El Bekri mentionnant ce terme que J. L. Triaud en conclue qu'on est en zone pulaar (Actes du Colloque de Bamako p 133).

² Voici comment Hérodote décrit cet animal. « *Les hippopotames sont sacrés dans le monde de Paprémis mais non pour les autres Egyptiens. Voici quel aspect ils présentent. C'est un quadrupède, à pieds fouchus comme le boeuf, camus, qui possède une crinière de cheval, montre des dents saillantes, a la queue du cheval et son hennissement ; sa taille atteint celle du boeuf de la plus grande taille. Sa peau est assez épaisse pour qu'on en fasse, lorsqu'elle est séchée, des hampes de javelot.* (Herodote II, 71). Voici la description de Pline. « *Il a le sabot fendu comme les boeufs, la croupe, la crinière, et le hennissement du cheval, le museau camus et retroussé, la queue du sanglier et ses boutoirs, mais moins dangereux, un cuir dont on fait des boucliers et des casques impénétrables, sauf s'ils sont mouillés. Il dévaste les récoltes, et on assure chaque jour la moisson qu'il a résolu de dévorer le lendemain, et qu'il entre à reculons dans les champs, pour éviter qu'on ne lui tende des embûches à son retour. Ce fut M. Scaurus qui, à l'occasion des jeux donnés durant son édilité, montra le premier à Rome un hippopotame et cinq crocodiles dans une pièce d'eau creusée pour la circonstance. L'hippopotame s'est même révélé comme un maître dans certaine partie de la médecine. Quand l'abondance continue de nourriture l'a rendu trop gras, il sort de l'eau pour inspecter le rivage où l'on vient de faire une coupe de roseaux ; et là, quand il voit une tige très aiguë, il s'y appuie de façon à se couper une veine à la jambe ; puis soulagé par cette saignée de la maladie qui le gênait, il recouvre la plaie de limon.* ».

Si notre hypothèse est exacte, non seulement elle consoliderait la fécondité de la linguistique historique, mais en plus elle ne manquerait pas d'informer sur le relais tamasheq dans l'acheminement des informations jusqu'aux auteurs gréco-latins. Une autre possibilité en relation avec la flore (agikimba signifiant piment) n'est toutefois pas à écarter. Mais nous préférons la première¹ qui établit des possibilités de correspondance entre les langues africaines.

Nous constatons donc que certaines identifications géographiques proposées pour Agisymba sont renforcées par des indicateurs culturels, et linguistiques. Qu'en est-il des allusions concernant certaines îles de l'Atlantique ?

A la recherche des Iles fortunées : Cap Vert, Canaries, Madère ou Açores ?

Bunburry tout en se montrant très prudent n'a pas manqué de souligner l'importance des sources antiques dans l'identification des îles de l'Ouest atlantique.

“Another writer, apparently a contemporary of Sallust, but known to us only from the citations of Pliny, was Staius Sebosus, who appears to have made careful inquiries concerning the Oceanic coast of Africa, and the islands which lay off it. According to the information he was able to collect, the first of these was Junonia, situated 750 miles from Gades... It is impossible to identify these with certainty, but it is clear that some of them at all events must be referred to the group of the Canary Islands, to which the name of the Fortunatae Insulae was afterwards generally applied. Those previously known to Sertorius, as we have already seen, appear rather to have been the two islands of Madeira and Porto Santo »².

Philip O. Spann est plus explicite, plus catégorique. Dans une étude fort intéressante, il est revenu sur Sertorius, sur sa source d'information (un marin du Sud de l'Espagne) et sur les auteurs qui ont exploité ses informations, en l'occurrence

¹ Nous écartons cette possibilité non seulement parce que la piste animalière permet le rapprochement entre les différentes langues africaines, mais aussi parce que l'histoire des épices en Afrique ne nous semble pas suffisamment maîtrisée pour le moment. Il existe plusieurs variétés de piments : les deux principales sont le *capsicum annum* : (poivrons, corails des jardins) et le *capsicum fastigiatum* (piment de Cayennes, piment enragé, poivre de Guinée). Henri Leclerc dans son ouvrage, Les Epices : leur histoire, leurs usages alimentaires et leurs vertus thérapeutiques, Paris, Masson et Cie éditeurs, 1929, signale que le piment a été importé de Pernambuco en Europe par les Portugais (op cit p. 46). Bernard Nanlet et Jean Claude Ribaut considèrent que le piment vivace (poivre de Cayerne, poivre des Caraïbes) (*capsicum frutescens*) n'est répandu que dans la zone intertropicale, il est utilisé moulu ou le plus souvent tel quel par les « Indiens ou Africains ». Il convient de préciser que souvent et pendant longtemps les variétés du piment ont été dénommées à partir d'expressions forgées sur le poivre. Il faut ajouter à cela que le poivre de Guinée (*piper Guinensi*) pousse à l'état naturel en Guinée et en Côte d'Ivoire (poivre des Ashanti ou poivre des Kissi). Ce poivre est produit par une plante autochtone (*Aframomum melegueta* ou manigette) appartenant à la famille du gingembre (Bernard Nantet et J. C Ribaut, op cit p.22). Même si nous savons que le commerce des épices et des aromates a existé dans l'Antiquité et que la tradition marseillaise du négoce pour ces produits « remonte aux Grecs de Phocée, d'Asie Mineure » (CNRS, Herbes, Drogues et Epices en Méditerranée, Centre régional de Publication de Marseille pp. 12-13), nous ne voyons pas pour le moment comment lier Agisymba au commerce du piment.

² Bunburry, op. cit vol II p 173-174.

Salluste et Plutarque. A son avis, un examen détaillé des sources indique qu'il s'agit, contrairement à l'idée avancée par certains chercheurs, moins des Açores et Madère, que des deux îles les plus orientales de l'archipel des Canaries, à savoir Fuerteventura et Lanzarote. Cette identification suit le chiffre et la direction indiquée. La comparaison doit bien entendu tenir compte des changements climatiques, et il n'a pas manqué de rappeler que jusqu'au XVI^e siècle (sources espagnoles à l'appui), la végétation était plus abondante qu'elle ne l'est aujourd'hui.

Dans son étude, l'auteur n'a pas du reste manqué de souligner l'utilisation que Salluste et Plutarque ont faites des mythes développés par les auteurs grecs (Homère, Hésiode, Pindare) à propos des îles fabuleuses ; concernant les distances si on compare les données fournies par les auteurs 10.000 stades à partir de Cadix ou de Tanger avec nos connaissances actuelles, 7.300 stades de Cadix ou 5.800 stades de Tanger, on reconnaîtra aux auteurs une marge d'erreur assez étroite (27 et 37 % respectivement). Enfin l'auteur s'est exercé à montrer les similitudes entre Plutarque et Salluste, le premier utilisant le second, mais non de manière mécanique et aveugle ; sa connaissance limitée du latin lui a fait faire des erreurs de traduction. Pour compenser cela il a eu recours à Posidonius, source que Strabon a également utilisée. Il conclut en ces termes :

*« There is then, every indication that Posidonius was the source of Sallust and Plutarch, and that when they wrote their descriptions of the "Isles of the Blest", all three authors had in mind as did Strabo too. The islands now known as Fuerteventura and Lanzarote in the Canaries»*¹. Paul Keyser de son côté a opté pour Madère dans son article² . Les découvertes précoces ne concernent pas seulement les îles, certains indices relevés par les sources carthaginoises et grecques sont renforcées par d'autres approches. A notre avis sur cette question comme sur celle de l'identification du Niger, il faut tenir compte de l'évolution des connaissances ; on peut admettre que le terme ait pu désigner les Açores, puis Madère, puis le Cap-Vert ; il faut tenir compte du port d'attache de l'informateur, du circuit qu'il maîtrisait et de la période concernée par le mythe ou le rapport de voyage. Il est vrai que dans les cas où l'éclairage africain fait défaut, on est moins outillé pour approfondir la réflexion. Heureusement que cet éclairage peut être utilisé assez souvent. La recherche du Bambotum ouvre encore des perspectives.

¹ Ph.O.Spann " Sallust, Plutarch, and the "Isles of the Blest" in *Terra Incognitae*, IX, 1977 pp 75-80). Basile Davidson avait opté pour l'identification au Cap Vert dans son ouvrage *The Fortunate Isles*, New Jersey, Africa World Press, Inc, 1989 p. 3-5.

² "From Myth to Map ; the blessed Isles in the first century BC" in *Ancient World* 24-2, 1993.

Bambotum évoquerait-il, Bambuku, le Bambouk ?

L.A. Thompson et J.Fergusson n'hésitent pas à franchir le pas en évoquant le contexte des guerres puniques et l'intérêt que les Romains manifestaient en direction des comptoirs que les Carthaginois avaient sur la côte occidentale. Ils formulent clairement leur hypothèse : *Scipio, no doubt with the profitable trade which Hanno had opened up at least as far as Cerne in mind, urged Polybius to explore the west coast in the interest of the Romans. Polybius expedition reached a crocodile river which he calls the Bambotus ; this must again be the Senegal*¹.

Là encore le professeur Desanges signale l'hypothèse de W. Aly en faveur d'une expression grecque Pambotum (fleuve nourrissant une faune riche) les identifications maghrébines (la Saguiet el Hamra selon P.Pédech) et enfin sénégalaises, (celles de E.F Gauthier, J Carcopino et R. Thouvenot). Sa préférence semble aller en faveur de l'hypothèse minimaliste, à savoir la maghrébine². Là encore il nous semble que la linguistique africaine peut aider à avancer dans l'identification ; Bambuku est attesté en soninké, indiquant le sud, pour désigner une des régions aurifères de la zone du Haut Sénégal³. Il est également possible de distinguer, à partir des langues mandè, dans le terme Bambotum deux éléments : Bambó le crocodile et Tuη, Tuηo, îlot, berge où les crocodiles viennent se prélasser. S'agissait-il d'un lieu de culte ? Comment est-on passé de Bambotum à Bambuku ?

De toutes les façons, même si on devait écarter le lien entre les deux toponymes, toujours est-il qu'il y a là des indications importantes pouvant être rapprochées non seulement de la région du Haut Sénégal, mais aussi de sa faune. Quant à savoir quelle piste privilégier, il nous semble qu'il n'y a aucune raison décisive qui permette de trancher entre le soninké actuel ou le mandinka actuel, tellement il est vrai que les liens entre ces deux langues sont complexes. Tous ces éléments montrent que si les navigateurs étrangers qui visitaient les côtes atlantiques ne s'aventuraient guère à l'intérieur du continent, ils arrivaient tout de même à recueillir des informations sur les hautes marches. Jusqu'à

¹ Africa in classic and Antiquity p. 9.

² Desanges. Recherches ... pp. 224 ; 127-128 ; 141-142 ; 416.

³ Marian Asby Johnson motre bien cette relation : "By the time the Portuguese began their explorations the Arabs believed that the gold fields were south of Ghana in a land called « Bambouk... » Bambuhu... which is the name the French adopted for this area, is located in the triangle between the upper Senegal River and the Bafing and Falémé rivers. Because it had water on three sides, it was thought to be an island by early Arabia geographers such as Sherif Al-Idrisi (1154), who first mentioned it as being 300 miles long and 150 miles wide, surrounded by the « Nile of the Soudan". Marian Ashby Johnson, Black Gold : goldsmiths, jewelry and women in Senega P.H.D. Thesis for doctor of Philosophy Degree in Art, Standford University, 1980, pp. 1-3.

quelles limites ? Les périples à partir de l'Orient pouvaient-ils offrir des éclairages sur d'autres marches ?.

La grande Ile Madagascar était-elle connue des Anciens ?

Yves Janvier après avoir recensé les sources concernant Madagascar et après les avoir critiquées aboutit à la conclusion suivante :

« En reprenant la distinction introduite dans mes « Préalables », je crois pouvoir dire et que l'Ile de Madagascar avait sans doute été « atteinte » par l'Antiquité classique dès la période hellénistique, ne serait-ce qu'une fois, et qu'elle est restée « inconnue », propositions qui ne sont pas aussi inconciliables qu'il y paraît.

Répuant en effet à suivre, en matière de géographie antique, la tendance de nombreux commentateurs littéraires pour qui tout récit tant soit peu invraisemblable est purement poétique ou légendaire, je me refuse à affirmer que l'histoire d'Iamboulos soit totalement non fondée. En dépit d'exagérations ou d'incompréhensions évidentes dans son récit, il n'est pas impossible que l'exploit individuel consistant à atteindre Madagascar depuis les rivages éthiopiens ait été réussi par un homme de la Méditerranée orientale quelque temps au début de notre ère ; la Cerné d'Ephore, qui apparaît dans le texte de Plinie débarrassée de tout détail fabuleux, pourrait conduire à faire remonter cet exploit au IV^e siècle pré-chrétien. Naturellement, comme on l'a vu plus haut, accepter cette hypothèse entraînerait d'importantes conséquences sur l'histoire du peuplement de l'île, où il faudrait réadmettre un stade primitif d'origine africaine »¹.

Dans le cadre de la préparation de l'Histoire générale de l'Afrique par l'UNESCO, les antiquités malgaches et celles de l'Océan Indien avaient fait partie des questions qui avaient nécessité une rencontre des experts. A l'issue de la réunion de 1974 à Port Louis (Ile Maurice) on avait estimé que les informations n'étaient pas suffisamment fiables pour tenter des hypothèses solides, même si on avait soupçonné l'antériorité des Africains qui auraient précédé les Indonésiens, dont l'arrivée se situerait entre le III^e et le VI^e s. de notre ère² ; l'espoir était placé dans les progrès en matière de recherches archéologiques dans la région de l'Afrique orientale³. Nous pouvons donc admettre que les sources de la grande période romaine peuvent beaucoup apporter en matière d'historiographie africaine, et la curieuse pièce de monnaie datant de l'époque du

¹ Yves Janvier « La géographie gréco-romaine a-t-elle connu Madagascar ? Le point de la question in *Omalysy Anyo* n° 1-2, 1975, p. 34.

² Report and papers of the meeting of experts organized by Unesco at Port Louis, Mauritius, from 15 to 19 July 1974 of la communication de J. Rabemananjara "various theses concerning the settlement of Madagascar", p. 72.

³ *ibid.* p. 171.

haut Empire et qu'on a retrouvée au Congo-belge, à la fin du XIXe siècle, n'est qu'un indice parmi tant d'autres de la complexité des problèmes¹.

Les sources informent donc non seulement sur les relations entre les Africains et les Romains, ou les Romano Byzantins, mais en plus elles donnent des détails sur la participation des Africains à la vie politique à Rome et dans l'empire romain, sur les relations entre Africains eux-mêmes et sur les sociétés africaines. Mais leur exploitation est complexe, avions nous dit, et le professeur Desanges a donné plusieurs exemples de mauvaise interprétation due parfois à un manque de vigilance dans l'étude de la chaîne de transmission des copies ; aussi certains préjugés concernant la couleur noire ou même des confusions toponymiques sont très souvent le fait des copistes, soit des siècles ultérieurs (au Moyen Age), soit le fait des éditeurs des temps modernes². En plus de cela il faut faire la part de l'imaginaire et de l'observation vérifiable.

Toutefois, l'utilisation combinée de plusieurs types de sources permet d'avancer dans la réflexion. Ainsi l'évocation des monstruosité bizarres décelées par Pline (V, 8,8) chez les peuples africains peut être mise en relation avec les mythes sonrhaï concernant les Atakurma, terme qui signifie mot à mot « être » (ata) « sans langage » (kuruma = silence), donc des êtres avec lesquels on ne peut pas communiquer. De là à en faire des êtres sans langages, il n'y a qu'un pas à franchir. Et Pline l'a franchi. Ainsi donc la critique concerne non seulement les compilateurs qui n'ont jamais foulé du pied le sol africain, mais aussi des voyageurs, des observateurs qui sont censés avoir beaucoup voyagé.

Malgré tout, un choix judicieux nous permet de privilégier les sources qui présentent les informations les plus fiables, ou plus exactement, celles dont l'exploitation peut beaucoup apporter dans la connaissance de l'histoire et de la géographie du continent.

IV, 2 - ROME ET L'AFRIQUE

Tenter de résumer plus de mille (1.000) ans d'histoire des relations entre la Rome antique et les populations africaines est un gros risque, mais qu'il faut bien prendre pour cerner la complexité des représentations romaines sur l'Afrique.

¹ cf. *Rivista Ital-di Numismatica*, VI 1893 p. 505 in LA. Thompson and J. Fergusson op. cit p. 18. La question est de savoir si cette pièce de monnaie a été acheminée, égarée par un européen des temps modernes ou si elle est témoin des transactions antiques entre Européens et Africains.

² Voir son article « *Philologica quaedam necnon ethiopica* » in *Mélanges à Senghor*, op. cit., p. 107-120

Marcel Leglay, Jean Louis Voisin et Yann Le Bohec ont raison de suggérer des contacts protohistoriques entre populations du Maghreb et de la Sicile¹. On peut envisager des contacts plus réguliers à partir du VI^e siècle avant Jésus Christ dans le cadre de la mouvance carthaginoise en Sicile ; les derniers peuvent être situés au VII^e siècle après Jésus Christ, si toutefois on accepte d'inclure dans le propos l'étude du Bas-Empire, d'intégrer donc l'expérience romano-byzantine en Afrique. Pour contourner cette difficulté liée à une étude de longue durée, on aurait pu ne considérer que les rapports entre la Rome républicaine et l'Afrique, ou encore ceux qui vont se nouer dans l'Empire et avec l'Empire. Mais cette approche sélective n'aurait pas résolu tous nos problèmes, car une autre difficulté est liée à l'étendue du champ spatial. De quelle Afrique va-t-on parler ?

Il s'agit de l'Afrique au sens premier du terme, la provincia Africa proconsularis, (qui correspond à peu près au territoire actuel de la Tunisie et au nord de Tripolitaine) mais aussi la Numidie, les Maurétanies (tingitane, césarienne, sitifiennne), la Byzacène... Il s'agit aussi de l'Afrique saharienne, sahélienne, de l'Egypte et de la côte orientale de l'Afrique. Sur toutes ces régions, et sur cette longue période nous informen les sources de différentes natures : témoignages iconographiques, épigraphiques, littéraires en latin, et en grec. Si nous suivons la chronologie des faits c'est la présence des Africains sur le sol italien qui est d'abord attestée. Mais comment ces Africains sont-ils venus en Italie ?

IV 2 a - DES AFRICAINS DANS L'ESPACE ROMAIN

Vers - 580 lorsque les populations de Selinonte et d'autres comptoirs grecs essaient de chasser les Phéniciens de Motyé et de Palerme, c'est Carthage, principale puissance afro-phénicienne, qui dirige la contre-attaque. Elle tisse une alliance avec les Etrusques de la côte occidentale de l'Italie. Mais au Ve siècle les Carthaginois enregistrent une grande défaite à la bataille d'Himère face à Gelon, roi de Gela et de Syracuse. Malgré ce désastre, ils conservent quelques comptoirs en Europe ; Cadix en Espagne, Tharros en Sardaigne. Vers la fin Ve siècle, Carthage relance une nouvelle offensive : en - 409 elle prend Selinonte, puis Agrigente en - 406. Un traité consacre la domination de Carthage sur l'ouest de la

¹ M. Leglay et alii, op. cit, Introduction, p. 2 et 3.

Sicile. L'accès à d'autres comptoirs fut stoppé en - 341, à la bataille du fleuve Crimisos.

Pendant ce temps Rome s'affirmait de plus en plus comme une puissance en Italie. Elle tient compte du fait carthaginois. Déjà en - 508 il y eut un premier traité entre les deux villes, puis en - 348 un nouvel accord réglemente le commerce entre les deux parties. Mieux les deux puissances s'allient contre Pyrrhus. Mais la discorde ne se fit pas attendre. En - 264 Messine s'attire la protection de Rome et ce fut l'origine de la première guerre punique (- 264 - 241) qui enregistre les surprenantes victoires de Rome dans les batailles navales, mais aussi la résistance tout aussi surprenante des Carthaginois dans les combats d'infanterie en Sicile. Ces prouesses des deux belligérants dans des situations inattendues illustrent bien l'équilibre des forces en présence. Equilibre précaire cependant car quelque temps après, les Romains réussissent en - 246 à détruire la flotte carthaginoise aux îles Aegates. Carthage perd la Sicile et doit payer un tribut.

L'alerte avait été chaude pour les Carthaginois, les Romains avaient réussi à les vaincre à Adys (Oudna) et à fouler le sol africain. Par la suite, profitant d'une crise interne de l'Etat carthaginois (révolte des 20.000 mercenaires dirigés par le libyo-ethiopien Mathon), Rome s'empare de la Sardaigne. Comprenant que la meilleure façon de se défendre c'est d'attaquer, les Carthaginois décident d'étendre leur zone d'influence en Espagne : en - 219 Hannibal prend Sagonte, qui était l'alliée de Rome. S'ouvre dès lors ouverte la 2^e guerre punique dont les débuts sont marqués par les éclatants succès du général carthaginois en Europe et en Italie même ; l'armée romaine est vaincue au Tessin, à la Trebie, au lac Trasimène (- 217) et enfin à Cannes (- 216).

La leçon des événements fut bien tirée par la partie romaine qui se résolut également à porter la guerre en Afrique, en profitant de l'indécision du parti carthaginois et en exploitant les contradictions entre Berbères et Carthaginois. Scipion l'Africain réussit à vaincre Hannibal à Zama (Sab Biar) en - 202 ; Carthage doit livrer sa flotte, licencier son armée et payer tribut. La troisième guerre punique (- 149 - 146) eut des conséquences néfastes pour la partie africaine, Carthage fut en partie détruite.

Si nous avons tenu à rappeler ces faits, c'est pour montrer comment très tôt des Africains sont venus en Italie à Rome, soit comme des belligérants, soit

comme prisonniers. Quand nous évoquons des Africains, nous entendons par-là des Carthaginois, des Libyens, des Ethiopiens. L'insistance portée sur ce dernier groupe montre qu'il a été celui qui a peut-être surtout frappé l'imagination des Romains. Silius Italicus mentionne parmi les troupes carthagoises des contingents venant de différentes régions d'Afrique (Puniques, III, 265 - 269). Cette présence est attestée de plusieurs manières. Des monnaies étrusques du IIIe siècle avant Jésus Christ et plusieurs textes de l'époque impériale montrent que les Romains étaient habitués au spectacle des cornacs africains. Sénèque, dans Lettre à Lucilius (L XXXV, 41) montre un Ethiopien minuscule qui fait mettre à genoux et marcher sur la corde un éléphant ; l'iconographie développe le même thème¹.

Concernant plus particulièrement les Noirs (appelés Ethiopiens), on en trouve beaucoup et de toutes les conditions. Plaute évoque des Ethiopiens porteurs d'eau dans le cirque à l'occasion des jeux (Poenulus, v. 128 - 1291), il mentionne également la présence d'une nourrice au teint noir (ibidem v. 1112 - 1113). La présence de Noirs en Campanie est attestée aux premiers temps de l'Empire : Dion Cassius rapporte que lorsque Néron reçut Tiridate à Puteoles, on ne vit ce jour là que des Ethiopiens (Epitome L XII, 63, 3). Petrone mentionne la présence des Nègres serviteurs au banquet de Trimalcion (Satyricon, XXXIV). Parmi les participants aux cérémonies isiaques représentées sur deux fresques d'Herculanum, au Musée de Naples, on remarque des Noirs.

Un passage de l'histoire d'Auguste signale la présence d'un soldat éthiopien parmi les troupes de Septime Sévère en Grande Bretagne (Scriptores Historiae Augustae, Septimus Severus, XXII, 4 - 5). Snowden pense que ce soldat a dû faire partie de la garnison stationnée au IIIe siècle après Jésus Christ à Abllawa (Burgh by - Sands) et qui comptait un *numerus Maurorum*².

¹ Voir Snowden, Blacks in Antiquity illustr. p. 224-225.

² Ibidem p. 216.

On trouve des Africains dans l'arène, parmi les gladiateurs ; Caligula en aurait fait venir d'Afrique¹. La tentation est grande de conclure à une unilatéralité de représentations sur un registre négatif. Une telle conclusion ne serait pas exacte.

On rencontre aussi des Africains, dignement représentés comme ce personnage à l'épaule drapée et que l'on trouve au Musée Torlonia à Rome². Les contacts intimes n'ont pas manqué ; Juvenal conseille à certains maris de ne pas s'offusquer de l'avortement ; cette pratique leur évite la désagréable surprise d'avoir comme héritier un métis éthiopien (Juvenal VI, 595 - 60). Ces Africains vinrent avec leurs us et coutumes qui imprégnèrent du reste certains milieux de la société romaine. Juvenal raille encore la dévote qui irait jusqu'à Méroé chercher l'eau du Nil (VIe Satire v. 525 - 530). Il est bon de souligner qu'en retour la religion romaine connaîtra un sort particulier en Afrique³. Il n'est pas évident que tous ces Africains étaient originaires d'une seule région d'Afrique ; ils ont dû venir toutes les régions qui ont pu être en contact avec les Romains.

IV 2 - b LES ROMAINS EN AFRIQUE

On peut dire que c'est la victoire sur Carthage qui a ouvert la voie ; les Romains s'installent au nord-est de la Tunisie. En direction des régions limitrophes, ils déploient une politique de satellisation. Avec les Numides Massyles, Rome entretient d'excellentes relations commerciales : c'est ainsi que Cirta (Constantine) devient un endroit bien connu des négociants italiens, surtout sous le règne de Micipsa (- 148 - 118). Mais l'intervention de Rome dans les conflits de succession à la tête de l'entité numide entraîna une dégradation des rapports : Jugurtha (- 113 - 104), petit fils de Massinissa, mena une lutte opiniâtre contre l'occupant romain. Cependant Rome réussit une fois de plus à exploiter les contradictions entre Africains et, grâce à l'appui de Bocchus, roi de

¹ J/O de Graft Hanson "Africans in the Rome of Juvenal's days" in Colloque de Dakar 1976, 1769.

² illustr., Snowden, op. cit. illustr. p. 249..

³ Voir Leglay, Saturne africain, Monuments, Paris, 2 vol, 1967

Maurétanie, parvient à neutraliser Jugurtha qui est fait prisonnier ; conduit à Rome, il est étranglé en Janvier - 104.

L'interventionnisme romain fut dès lors permanent et en retour l'Afrique fut de plus en plus mêlée à la politique intérieure de Rome. Le règne d'Auguste manque véritablement un tournant pour deux raisons : tout d'abord l'interventionnisme romain devient plus prononcé. En - 25 avant Jésus Christ le royaume de Maurétanie qui était resté sans maître est placé sous la direction de Juba II, fils du dernier roi de Numidie. Sa capitale Iol, rebaptisée Caeserea (Cherchell), connut dès lors un rayonnement culturel, elle fut dès lors fréquentée par des intellectuels venant des différentes régions de l'Empire, ensuite l'espace romain en Afrique s'étend. Déjà en - 95 les Lagides qui redoutaient ce nouvel arrivant lui cédèrent la Cyrénaïque, le cadeau fut accepté en - 74. Rome ne se montre pas pour autant satisfaite, puis ce fut le tour de l'Egypte elle-même de tomber dans le giron. Mieux les Romains guerroyèrent jusqu'au Soudan ; le nom d'un préfet comme Petronius resté lié à la guerre qui a opposé Rome aux Meroïtes, dirigés par la reine mère, la Candace. Les Soudanais se payèrent le luxe de ramener chez eux un buste de l'empereur Auguste et les Romains purent ramener chez eux d'autres prisonniers africains. Là encore les sources iconographiques renforcent la qualité de l'information¹.

Cette guerre qui fit des ravages de part et d'autre se termina par la signature d'un traité à Samos. Après donc cet échec, les Romains se contentèrent de leurs provinces maghrébines et égyptiennes. Mais cette domination fut fortement contestée. Les résistances ne vont jamais cesser, qu'elles prennent des allures ethniques, économiques, doctrinales ou tout cela combiné à la fois, comme ce fut le cas lors de la crise donatiste en Afrique du Nord du IV^e au V^e siècle, ou monophysite en Egypte au V^e siècle. Pour mieux asseoir sa domination, assurer l'exploitation des terres africaines, Rome définit un cadre administratif, institutionnel, qui bien que différencié (suivant les régions) et remanié (suivant les périodes) a partout servi à défendre ses intérêts. Sur le plan administratif et institutionnel, il faut noter des nuances importantes dans le statut des différentes villes, dans celui des populations ; déjà dans le cadre de l'Afrique du Nord, certains Africains avaient le statut de citoyens, d'autres ne l'avaient pas.

Des différences plus profondes sont à signaler entre l'Egypte et l'Afrique du Nord : alors que la première appartient dès la conquête à l'Empereur, les terres du Maghreb furent partagées entre le Sénat et l'Empereur. Mieux lorsque l'édit de Caracalla donne vers 212 le droit de cité à tous les habitants de l'Empire, l'Egypte n'en bénéficie pas, sa population étant considérée comme déditice² vaincue et toujours rebelle. Les activités militaires furent bien organisées à l'échelle du pays conquis. La sécurité du Centre et du Sud du Maghreb fut confiée jusqu'au quart du III^e siècle à la III^e légion Auguste (5 à 6.000 hommes). Elle sera dissoute, remplacée par une armée plus mobile confiée au comte d'Afrique. Le proconsul d'Afrique disposait également de la XIII^e cohorte urbaine ainsi que d'un petit corps de cavalerie à Carthage. A cela il convient d'ajouter la présence

¹ Snowden, *Blacks in Antiquity* fig. 83 p. 226.

² Sur les divergences dans l'interprétation du terme voir Le Glay et alii p. 393 et p. 489.

des limitanei (soldats paysans auxquels on distribuait des lots de terre situés sur le limes). Ce système devient très efficace surtout après la disparition de la IIIe légion Auguste. La répression de la piraterie est confiée à la flotte basée à Alexandrie, la Classis Augusta Alexandrina. A Nicopolis campe aussi l'armée romaine. Pour des raisons militaires, idéologiques, mais aussi économiques, Rome entreprit une politique de grandes constructions : villes, routes, postes militaires, temples, arcs, canaux, aqueducs...

Sur le plan économique des lois comme la Lex Manciana ou la Lex Hadriana organisent la distribution des terres et le partage des revenus de l'agriculture entre les conductores (entrepreneurs) les villici (chef d'exploitation) et les coloni (cultivateurs libres). Cette législation permet à Rome de tirer grand profit des terres africaines ; sous Néron l'Afrique fournit à la capitale son ravitaillement pour 8 mois de l'année. Pour assurer la sécurité des territoires conquis ou pour préparer d'autres conquêtes, les Romains furent amenés à pénétrer plus au sud dans le continent. Dès - 146 avant Jésus Christ, Polybe, l'ami de Scipion l'Africain atteignit le fleuve Bambotum (Pline H.N.V, 9-10). En 19 Cornelius Balbus dirige une expédition contre les Garamantes. Deux autres missions d'exploration entre les années 70 et 90 sont rapportées par Ptolémée (I, 8, 45) : il s'agit de celles de Septimius Flaccus et de Julius Maternus. Ce dernier, accompagné du roi des Garamantes atteignit le pays d'Agisymba où on voit des rhinocéros.

Les Romains menèrent également une politique d'exploration dans les régions du Haut Nil (sous Néron par exemple), c'est sous les Antonins que semble dater l'essentiel de la documentation du géographe Ptolémée sur l'Afrique. Cependant, du fait de la bipolarisation dans l'Empire entre l'Ouest et l'Orient, ce fut à partir de Constantinople qu'est dirigée, à partir du IVe siècle une intense activité diplomatique en direction de la Nubie chrétienne et d'Axoum.

IV 2. c - LA BIPOLARISATION ET L'ENJEU DE LA MER ROUGE

La bipolarisation, dans l'Empire romain, entre l'Occident latin et l'Orient grec, entre l'ancienne Rome et la nouvelle (Constantinople), finit pas tourner à l'avantage de cette dernière. La partie occidentale est de plus en plus soustraite

au contrôle impérial, surtout après les invasions dites « barbares »¹, qui atteignirent même le continent africain. En effet, vers 430, les Vandales envahissent l'Afrique du Nord. L'Afrique qui reste donc dans l'Empire, celle qui reste en contact avec les Romano-byzantins est l'Afrique nilotique et « érythréenne » au sens restreint du terme : celle qui se trouve en bordure de la Mer Rouge, la mare rubrum pour utiliser la nouvelle expression, celle utilisée par les Romains². Deux faits importants sont à souligner à partir de ce moment : l'intensification du trafic commercial autour de la Mer Rouge et l'accentuation des rivalités entre Romano-Byzantins et Perses.

Il serait tout à fait inexact de présenter le conflit uniquement comme un duel romano-perses. En effet, parmi les alliés africains des Byzantins, il en est un, Axoum (Ethiopie et Erythrée actuelles), qui est une véritable puissance sous-régionale. Au moment où Héliodore écrivait son roman, Les Ethiopiques, les Axoumites sont censés traiter d'égal à égal avec les Méroïtes³ avant de les écarter de la scène africaine⁴. Le terme Aksum, qui semble avoir une double origine kushitique et sémitique, serait-lié au site de la ville qui a donné son nom à

¹ Les Wisigoths prennent Rome en 410 et atteignent la Gaule et l'Espagne. - les Huns atteignent le Danube vers 405 et, sous la conduite de leur chef Attila, remportèrent des succès fulgurants avant d'être stoppés aux Champs Catalauniques en 451. - Théodoric le Grand (454-526), roi des Ostrogoths, fait de Ravenne sa capitale.

² L'origine serait attribuée à Erythreus, souvenir d'une île où s'élevait une colonne en l'honneur de ce roi. Paul Pédech mentionne les sources de la « Vulgate » d'Alexandre qui relatent la découverte de cette île (Pédech, op cit p. 128 sq). L'expression Mer Erythréenne semble désigner la partie asiatique de la Mer Australe (Herodote IV, 37) ; le même Herodote parle d'Océan Indien (I, 203), mentionne les golfes persique, et arabique (Herodote IV, 37-43), mais tous ces démembrements y compris la Méditerranée mer constituent avec l'Atlantique, une seule mer (Herodote I, 203). Arrien (Ind. XIX, et XXXII,8) distingue la Mer Erythrée qui commence au Cap Makéta (Ras Masandam) de la grande Mer (l'Océan Indien). J. Desanges revient sur les différentes étapes de la connaissance (Recherches p. 13-14 surtout notes 38-40 et 251 note 62. La nouvelle ère ouverte par les progrès des connaissances gréco-latines sur la côte orientale est illustrée par le Périple de la Mer Etyhrée, 18 in GGM, 1 p. 272 qui indique bien qu'après Rapta, bien loin du cap Gardafui, la côte africaine continue (cf Desanges, Recherches p. 370)..

³ Voici comment l'auteur présente l'ambiance qui régnait à la cour du souverain éthiopien (Soudan actuel) lors d'une réception de délégations africaines : « *le défilé des ambassades était à peu près terminé - chacune avait reçu du roi des dons égaux à ceux qu'elle avait offerts, la plupart même, des dons plus précieux. Enfin parurent les députés des Axoumites (Axoumites). Ils n'étaient pas tributaires, mais amis et alliés du roi* » (Héliodore, Livre X, ch XXVII).

⁴ On situe la fin de Méroé entre la fin du III^e siècle et le début du IV^e siècle. On hésite encore à désigner qui, des Nobades ou des Axoumites, sont les véritables tombeurs de cette entité qui fut, avec l'Egypte, une des plus grandes civilisations de l'Antiquité africaine (voir l'article de notre collègue Babacar SALL in Afrique Histoire n°5 pp. 40-42)- Toujours est-il que, dans des inscriptions du roi axoumite Ezana, Kush figure parmi les entités soumises (cf. W. VYICHL "Le pays de Kouch dans une inscription éthiopienne" in Annales d'Ethiopie, T. II, 1957, p 177-179). Il y a lieu de penser que les incursions des Nobades ont dû frayer le passage aux Axoumites, qui ne firent donc qu'achever un adversaire fortement affaibli.

l'Empire ? Evoquerait-il une source d'eau bien importante dans cette partie Nord de l'Ethiopie, dans l'actuelle province du Tigré¹.

Cette région éthiopienne, déjà connue à travers les textes égyptiens (avec l'évocation de Pount), puis grecs, a constitué dans l'Antiquité le lieu de brassages entre populations africaines et arabes². Ainsi, même si l'importance politique, religieuse et militaire d'Axoum à l'intérieur des terres ne fait aucun doute, le point névralgique au plan économique fut pendant longtemps Adoulis³. Le fonds du peuplement ne semble pas avoir beaucoup évolué de la Haute Antiquité à la période tardive. Toutefois les Axoumites semblent être très tôt conscients de leur diversité ethnique, voire des variations dans la coloration de leur peau, si l'en croit les documents iconographiques évoqués par S. Munro-Hay⁴.

Ils ont également développé une politique de communication alliant divers modes de transport, avec l'utilisation des animaux (éléphant, ânes, mules, chameaux) à l'intérieur de l'espace africain, et les bateaux pour le commerce extérieur surtout⁵. Cette puissance africaine est mentionnée dans des textes chinois⁶. Mieux, selon le Prophète Mani, au IIIe siècle après Jésus Christ, Axoum fait partie des quatre grands de ce monde avec Rome, la Perse et peut-être la Chine⁷. Une source datant du IVe siècle, l'Expositio totius Mundi et gentium, suggère qu'Axoum prend la défense de certaines populations de la péninsule arabique en butte à l'occupant perse⁸.

Des sources iconographiques perses, montrent les soldats perses bien armés et bien habillés prenant le dessus sur leurs ennemis blancs et noirs plutôt mal en point. Il s'agit assurément de l'hostilité perse contre la présence des Axoumites dans la région yéménite⁹. Or les Axoumites tenaient à contrôler les deux rives de la Mer rouge, à

¹ "The name of the town itself is thought to be composed of two words, ak and shum the first of Cushitic and the second of Semitic origin, meaning water and chieftain respectively (Sergew Hable Sellassie 1972 : 68 ; Tubiana 1958). This name 'Chieftain's water' seems to suggest that Aksum could have been the site of a spring or at least a good water supply, and perhaps it early became the seat of an important local ruler" (S.C Munro-Hay, Aksum, An African Civilization of Late Antiquity, Edinburg Univ. Press, 1991 p. 104). Nous signalons que des discussions avec un historien éthiopien, le professeur Gebru Tareke, originaire de la région d'Axoum nous ont permis de noter une autre hypothèse mettant en relation le terme en rapport avec « établissement, fortification ». Les deux hypothèses pourraient ne pas s'exclure, la première précédant la seconde, l'emplacement étant choisi pour son importance vitale, (la présence de l'eau), la fortification intervenant par la suite.

² Ce qui permet de comprendre chez les Grecs le mythe de l'Aphrodite noire et/ou arabe, avec ou sans rapport avec la déesse Alilat, avec ou sans rapport avec la richesse en or ou en aromates de la région du Bab El Mandeb (cf Desanges, Recherches, p. 245 note 22).

³ A notre avis ce qui permet de comprendre que Philostorge HE, III 6 situe les Axoumites au seuil de l'Océan. La critique de J. Desanges (Recherches p ; 362 note 320) devait tenir compte du fait que l'auteur Philostorge évoque ici plus les Axoumites que la ville elle-même.

⁴ « Very likely these pre-Aksumite statues represent the same people as those who later formed the Aksumite population. We know from EZANA'S 'monotheist' inscription that the Aksumites recognized the Black (*tsalim*) and the Red (*gayh*) peoples mentioning also the 'Red Noba', but it is not clear where in these categories they fitted themselves » (S. Munro-Hay, op. cit., pp. 51-52).

⁵ ibidem pp 168-169 – 220 – 221.

⁶ Elle porterait le nom de Harang-Chi selon Fiaccadori, 1984 cité par Munro-Ray op cit p ; 59.

⁷ Pour l'identification du pays de Silis comme étant la Chine, voir J. DESANGES. "D'Axoum à l'Assam aux portes de la Chine", dans Historia. XVII, 1969,p.637.

⁸ Cf. J. Rouge, éd. du Cerf, Sources chrétiennes, n°124, 1966,p. 152-153.

⁹ S. Munro-Ray, op cit p. 218-219.

maintenir leur pouvoir sur les « Noirs » et sur « les Rouges »¹. Sur le plan doctrinal, l'Eglise axoumite s'est toujours montrée réticente à l'égard de Constantinople et regarde plutôt du côté d'Alexandrie². Ainsi, en 355, l'Empereur Constance échoua dans sa tentative de faire basculer Axoum dans le camp de l'hérésie arienne³, de même, sous Justinien (527-565), alors que le pouvoir byzantin défendait cette fois-ci l'orthodoxie, la partie africaine pencha en faveur de la doctrine monophysite⁴ considérée comme hérétique à Constantinople.

Sur le plan économique, les relations ne furent pas sans anicroché : les empereurs romains utilisèrent même l'arme de l'embargo sur les exportations de métaux et de denrées en direction d'Axoum⁵. Ainsi donc, la partie africaine était loin de jouer le rôle d'un satellite byzantin. Certes, du fait des liens privilégiés qu'elle avait avec Byzance, sa présence sur les deux rives de la Mer Rouge était bien accueillie par Constantinople. Mais Axoum tenait à ses propres intérêts : il acheminait dans le circuit, grâce au port d'Adoulis, les produits africains : des aromates, l'or, l'obsidienne, les émeraudes, l'ivoire, les carapaces de tortues, les cornes de rhinocéros, les peaux d'hippopotame et de singe, sans oublier les esclaves... ; et il recevait en retour les produits venant d'Italie, d'Egypte, d'Arabie et d'Extrême-Orient⁶.

Les prétentions de l'Empire d'Axoum n'étaient pas uniquement dues à sa position géographique ; elles tenaient aussi au fait que son indépendance économique était servie par un support matériel : dès la seconde moitié du III^e siècle sous le roi Endybis, Axoum bat sa propre monnaie et tente de disputer idéologiquement le leadership du monde chrétien aux Byzantins ; et dans cette bataille feutrée, des mythes aussi divers que ceux d'Alexandre Le Grand, de la Reine de Saba, de la Candace, de Cham, Couth etc.

¹ S. Munro a bien analysé l'expression de cette souveraineté. "*The expression 'the entire kingdom' was rendered in the geographical sense by the phrase 'its east and its west', while the different characteristics of its population were illustrated by the words 'its red (people) and its black (people)'. If this is correct and the two phrases are intentionally balanced, it might indicate a predominance of the 'red' or semiticised population in the eastern and central part of the kingdom, as would be expected given the South Arabian influences apparent from the material remains found there*" (ibidem p ; 52).

² Cette dépendance vis-à-vis de l'église copte durera jusqu'au XX^e siècle ; c'est le négus Haïlé Sélassié qui y mit un terme.

³ Les ariens sont les disciples d'Arius; diacre égyptien qui, à partir des années 320, sema la confusion dans l'Eglise, d'une part pour avoir formulé des thèses hétérodoxes sur la nature du Christ et d'autre part pour avoir provoqué des troubles, en Egypte plus précisément. Ce fut l'Empereur Constantin lui-même qui convoqua à Nicée, en Asie Mineure le 1^{er} Concile oecuménique, à l'issue duquel Arius et ses partisans furent condamnés. Les deux fils de Constantin furent divisés sur la question : Constant, empereur d'Occident, est pronicéen et Constance, empereur d'Orient, est arien . C'est donc lui qui voulut obliger Athanase d'Alexandrie et les Axoumites à rejoindre l'arianisme ; il essuya un échec. cf. Athanase, Apol. Ad Constantium imp. 29, éd J.M. Szymusiak, Sources chrétiennes n° 56, p. 121 ; ibid., 31, p.124-126.

⁴ Le monophysisme, contrairement au nestorianisme, ne fait pas le distinguo entre les deux natures du Christ, il les confond même. Monophysisme et nestorianisme furent condamnés par le 4^e concile oecuménique qui se tint à Chalcédoine en 451. Ce concile rappelle que "*le Sauveur est à la fois Dieu parfait et homme parfait*".

⁵ Code Théodosien XII, 2, 12, cité par Y. Kobishanov "Axoum du 1^{er} au IV^e siècle ; économie, système politique et culture", in *Histoire générale de l'Afrique*, UNESCO, vol. II, p 414.

⁶ Le Périple de la Mer Erythréenne pouvant être daté de la période allant du 1^{er} au III^e siècle après Jésus Christ, donne une idée des importations axoumites : vêtements et tissus divers venant d'Egypte, fer et coton indiens, objets de verre et de métal produits en Arabie, vin de Laodicée et d'Italie, etc. (cf. Kobishanov, op.cit., p.414).

l'Égypte. La description qu'il donne de l'Éthiopie est éclairante sur ses convictions profondes :

« Tous les navigateurs qui ont longé la Libye du côté de l'Océan, soit au départ de l'Erythrée soit au départ des colonnes d'Hercule, après s'être avancés plus ou moins loin, ont fait demi-tour, arrêtés par maints faits insolites ; aussi ont-ils généralement laissé l'impression qu'un isthme barrait la route au milieu. Or en fait, l'Océan Atlantique dans son entier est d'un seul tenant, et particulièrement vers le midi. Tous les explorateurs ont appelé Ethiopie les dernières régions auxquelles ils parvenaient, et les ont fait connaître sous ce nom » (Strabon, I, 2, 26).

Il est un des rares auteurs à évoquer dans l'Antiquité des migrations éthiopiennes qui seraient parties de la Libye vers l'Occident (Strabon I, 2, 26). Si on met cette information en relation avec celle fournie par le Pseudo-Skymnos (139 – 195) et les mythes sur la conquête de l'Espagne par Héraclès l'Africain (Diodore...III 74, 1-5 ; IV, 1-4) on peut croire que Strabon est relativement informé sur l'enjeu africain et l'ancienneté des relations entre l'Afrique et l'Europe. Le commentaire, qu'il fait du périple de Ménélas (Odyssée IV, 81-99 ; 351, 586) est un spécimen de précision et de perspicacité.

« Puisque de Ménélas dont parle le Poète paraît aussi donner des arguments en faveur de son ignorance des lieux, sans doute vaut-il mieux commencer par indiquer les questions qui se posent à propos de ces vers, puis les examiner séparément pour disculper plus sûrement le Poète.

*Ménélas dit à Télémaque, qui admire le luxe du palais royal :
après maintes épreuves et maints vagabondages,
j'ai ramené mes vaisseaux pleins, après sept ans,
vagabondant à Chypre, en Phénicie, en Égypte,
Je vins chez les Ethiopiens, les Sidoniens, les Erembes. Et jusqu'en Libye ».*

On se pose alors la question : chez quels Ethiopiens est-il arrivé par mer, venant d'Égypte ? Car il n'y a pas d'Ethiopiens sur les rivages de notre mer, et il n'était pas possible à des navires de franchir les cataractes du Nil. Et qui sont les Sidoniens ? Car ce ne sont pas ceux de Phénicie, sinon Homère n'aurait pas indiqué d'abord le genre pour préciser ensuite l'espèce. Et qui sont les Erembes ? Le vocable est nouveau ! Vu que le grammairien actuel Aristonicos, dans son ouvrage

Sur le périple de Ménélas, a collectionné diverses interprétations sur chacun des points principaux, il nous suffira d'en donner un bref aperçu.

Parmi ceux qui croient à une navigation vers l'Ethiopie, les uns font intervenir un circuit en mer, de Gadeira jusqu'à l'Inde, ce qui explique la durée du périple, les « après sept ans » d'Homère ; d'autres une navigation par l'isthme qui touche au golfe Arabique, ou par l'un ou l'autre des canaux. Or le circuit, que fait intervenir Cratès, n'est pas indispensable, non qu'il soit impossible (car tout le périple d'Ulysse est impossible), mais il n'est utile ni par rapport à ses hypothèses scientifiques, ni par rapport à la durée du périple ; en effet des délais divers retardèrent Ménélas soit malgré lui, du fait des difficultés de la navigation (ne dit-il pas que, de soixante navires, il ne lui en resta plus que cinq ?), soit de son plein gré, par goût du négoce, comme le souligne Nestor...

...Quant à la navigation à travers l'isthme, ou par les canaux, si c'est bien là ce qu'a dit Homère, il faudrait l'entendre en forme de fable ; si ce n'est pas ce qu'il a dit, il serait saugrenu et absurde d'introduire cette idée. Je dis bien absurde, car avant la guerre de Troie il n'y avait encore aucun canal : le premier qui ait entrepris d'en faire creuser un, Sésostris, s'arrêta, dit-on, parce qu'il supposait plus élevé le niveau de la mer. Au reste, l'isthme non plus n'était pas navigable, et Eratosthène a tort de l'imaginer tel : il considère en effet que la déchirure ne s'était pas encore produite aux Colonnes d'Hercule ; et donc, de ce côté-ci la mer extérieure touchait à la mer intérieure et recouvrait l'isthme, car elle était d'un niveau plus élevé ; quand la déchirure se produisit, la mer s'abassa et découvrit toute la région voisine du mont Casios et de Péluse, jusqu'à la mer Erythrée.

Mais quelle information possédons-nous sur cette déchirure, nous indiquant qu'avant la guerre de Troie elle n'existait pas encore ? Se peut-il que le Poète ait tout à la fois fait naviguer Ulysse par là pour pour sortir dans l'océan, comme si déjà cette déchirure se produisit, et envoyé les bateaux de Ménélas d'Egypte en mer Erythrée, comme si elle n'existait pas encore ?

*On verse également dans le débat les paroles de Protée à Ménélas,
Vers les Champs-Élysées, aux confins de la terre,
Les Immortels t'enverront.*

Mais quels sont ces confins ? C'est vers l'occident à coup sûr que le Poète place cet endroit lointain, comme le prouve un peu plus loin l'indication relative au Zéphyr,

*Mais sans cesse le Zéphyr aux claires brises
De l'Océan s'élève.*

Avouons qu'il y a bien des énigmes dans tout cela ! En tout cas, si le Poète avait entendu dire que l'isthme Arabique avait jadis été un bras de mer, ne serait-ce pas une raison de plus pour croire à la division en deux des Ethiopiens, séparés par un chenal de cette importance ?

Seulement, quel négoce Ménélas pouvait-il faire avec les Ethiopiens de l'extérieur, ceux du bord de l'océan ? Car, admirant le luxe du palais royal, Télémaque et son compagnon s'émerveillent de la masse.

D'or, et d'ambre, et d'argent, et d'ivoire.

Or rien de tout cela, sauf l'ivoire, ne se trouve en abondance chez ces peuples qui sont pour la plupart dans une misère extrême, réduits à l'état de nomades ! - Peut être, dira-t-on ; mais l'Arabie était proche, et les pays qui lui font suite jusqu'à l'Inde. De ces contrées, l'une a seule au monde le privilège d'être qualifiée d'heureuse ; et l'autre, même si elle ne reçoit pas expressément ce qualificatif, est aussi, d'après ce que l'on peut supposer et raconter, extrêmement heureuse. Seulement, à dire vrai, Homère ne connaissait pas l'Inde (s'il l'avait connue, il en aurait fait mention) ; quant à l'Arabie, qu'on appelle heureuse de nos jours, à ce moment-là, bien loin d'être riche, c'était un pays sans ressources, avec pour cité un ensemble de tentes ; il n'y a qu'une faible portion du pays qui produise des aromates, et elle a fait donner ce qualificatif à la région entière du fait que, chez nous, une telle marchandise est rare et précieuse. Aujourd'hui donc ces pays sont dans l'abondance et la richesse par suite de l'ampleur et de l'intensité des relations commerciales, mais, à l'époque, il est vraisemblable qu'il n'en était pas de même. Le commerce des aromates pouvait enrichir tel ou tel marchand ou chamelier, mais il fallait à Ménélas du butin ou des présents offerts par des rois et des grands personnages qui avaient le pouvoir et le désir de se montrer généreux envers lui, eu égard à sa glorieuse renommée.

Or les Egyptiens et leurs voisins les Ethiopiens, ou encore les Arabes, étaient loin d'être dans un aussi complet dénuement, et n'ignoraient pas la renommée des Atrides, surtout après l'heureuse issue de la guerre de Troie ; aussi Ménélas

pouvait-il espérer tirer d'eux quelque profit. (Ne dit-on pas de la cuirasse d'Agamemnon que :

Jadis la lui donna son hôte Cinyras :

La renommée à Chypre l'avait informé ?).

De plus, au cours de son périple, on peut dire que Ménélas a passé le plus clair de son temps dans les parages de la Phénicie, de la Syrie, de l'Égypte, de la Libye, dans les environs de Chypre et, de manière générale, sur le littoral ou dans les îles de la Méditerranée : les présents d'hospitalité reçus en ces circonstances, les biens acquis par la force ou le dol, pris surtout chez ceux qui avaient combattu dans les rangs des Troyens, tout venait de là. Au contraire, les barbares de l'extérieur, ceux des pays lointains, ne pouvaient faire naître de tels espoirs.

Si donc il est dit que Ménélas arriva en Éthiopie, c'est qu'il parvint non pas réellement en Éthiopie, mais seulement jusqu'aux frontières de l'Égypte. Peut être étaient-elles alors plus proches de Thèbes, bien que celles d'aujourd'hui en soient proches, par Syène et Philae. (Syène appartient à l'Égypte, tandis que Philae est un établissement commun à l'Éthiopie et à l'Égypte). Donc que de Thèbes Ménélas soit arrivé jusqu'aux frontières de l'Éthiopie ou même plus loin, profitant de l'hospitalité du roi, cela n'a rien d'absurde ». (Strabon I, 2,31-32). Cette longue citation montre bien la vaste culture de Strabon, son sens de l'histoire et sa conscience d'appartenir à une culture hégémoniste, la culture romaine.

Il ne manque pas de lancer des piques à Eratosthène, de faire référence à Hipparque, Posidonios et Polybe (Strabon I et II). Il a essayé également de montrer la contribution de différentes civilisations qui ont précédé celle des Grecs, en particulier celles des Chaldéens, des Phéniciens et des Égyptiens. Le sort de ce dernier peuple est un sujet de réflexion "*rien ne subsiste plus aujourd'hui, ni de ce corps savant, ni de ses doctes exercices. Il n'y a plus personne pour diriger ces utiles travaux, et nous n'avons plus trouvé que de simples desservants, et de pauvres guides, bons tout au plus pour expliquer aux étrangers les curiosités du temple*"... (XVII 1, 29)¹ Une belle illustration de la régression scientifique culturelle technique et politique !

Son oeuvre est une réflexion sur la production scientifique, elle fournit des développements sur la sphère céleste, le globe terrestre (zones, coordonnées, mensurations) la carte du monde habité, les reliefs, les climats et les vents, les

¹ G. Aujac, Strabon et la science de son temps, pp. 110-111.

mouvements des eaux ; elle ne pouvait manquer de consacrer des parties à l'Afrique. A propos de la division ethnico climatique, Strabon se démarque de la division quadripartite d'Ephore qui confine les Indiens à l'Est, les Celtes à l'Ouest, les Scythes au Nord et les Ethiopiens au Sud. Posidonios non plus n'est pas épargné, même s'il a introduit une zone intermédiaire, celle occupée par le bassin méditerranéen.

Il est informé des critiques qu'Eratosthène fait à ceux qui divisent les groupes humains sur la base de jugement de valeur, et il reconnaît qu'il est nécessaire de proposer d'autres critères. La division du monde en trois continents séparés par des fleuves ne lui donne pas satisfaction. Cette dernière conception qui est reprise par Polybe, fait jouer à deux fleuves, le Tanaïs et le Nil, et aux colonnes d'Hercule, un rôle de bornes entre des continents. La division sur la base des isthmes, de même que l'approche géométrique (sphragide) d'Eratosthène, ne lui donnent pas satisfaction ; il préfère l'ancienne division par régions naturelles.

Cette option n'empêche pas en fait d'opérer une synthèse qui prend en compte les autres critères de division. Il reconnaît bien que les trois continents existent et la Libye en est un. Cette dernière est amputée d'une partie de l'Egypte reliée à l'Asie, les deux parties étant dans son esprit séparées par le Nil. Ce qui en reste comprend :

- Le littoral méditerranéen très fertile,
- le littoral océanique, médiocre,
- l'intérieur du pays, producteur de silphium¹.

Ses théories sur l'action de l'air, du soleil, des vents et des pluies, l'influence du climat sur les êtres, le conduisent à parler également des régions africaines. Il est conscient de la diversité des reliefs, végétations et climats en Afrique ; il sait qu'il pleut beaucoup plus au Sud de l'Egypte, et presque jamais dans la région de Syène et dans la Thébaïde (XVII 1, 15 - C - 790). Il sait aussi qu'il y a un lien entre ces pluies tropicales et la crue du Nil (XVII 1, 5). Les pays situés entre les tropiques (Ethiopie et pays des Ichtyophages) sont chauffés par le soleil et ont des sols arides et sablonneux propices au développement du silphium (II.2.3.C96). Plus au sud, là où les pluies sont plus abondantes, le sol plus humide et le soleil permettent des récoltes plus importantes, tel est le cas de

¹ Ibid. p. 212.

l'Inde aussi et de l'Arabie (XV, 1,22). Ces terres peuvent même se permettre le luxe de produire des aromates.

Cette action nutritive de l'eau est propice au développement d'une faune bien nourrie, phénomène observé non seulement dans les fleuves de l'Inde, mais aussi dans les eaux du Nil (XV, 1.22 c. 695). La Maurousie, arrosée par des fleuves et des lacs est très fertile, produit de gros arbres et beaucoup de fruits. Les vignes ont une taille impressionnante, les animaux sont plus grands que dans d'autres régions (XVII, 3.4). Cette action de l'eau agirait-elle sur la fécondité même des femmes ? Strabon rapporte les témoignages d'Onésicrite et d'Aristote qui respectivement ont signalé des cas de quadruplés et de septuplés en Egypte (XV, 1, 22 - XV, 1, 24). Ce qui est pour lui en tout cas indiscutable, c'est que le soleil agit sur la peau et sur les cheveux ; ainsi que les Ethiopiens ont la peau noire et les cheveux crépus, alors que les habitants de l'Inde, vivant sous un climat plus humide, ont des cheveux lisses et la peau moins noircie (XV.1.24 C96).

Les développements sur le Nil et sur l'anthropologie physique des Africains rappellent ceux d'Hérodote, voire ceux d'Arrien ; ce dernier affirme en effet « *qu'il pleut l'été dans les montagnes d'Ethiopie et que, grossi par ces pluies, le Nil déborde de son lit et envahit la plaine égyptienne. Son cours est donc trouble aussi en cette saison, ce qui n'arriverait si l'eau provenait de la fonte des neiges, ou si elle était arrêtée par les vents étésiens qui soufflent à chaque époque de l'année ; d'ailleurs les montagnes d'Ethiopie ne pourraient être couvertes de neige à cause de la chaleur. Or il n'est pas invraisemblable qu'il y ait des pluies comme dans l'Inde ; à d'autres points de vue, le pays des Indiens est assez semblable à celui des Ethiopiens : les fleuves de l'Inde, comme le Nil en Ethiopie et en Egypte, contiennent des crocodiles, et quelques-uns nourrissent les mêmes poissons et les mêmes animaux que le Nil, sauf l'hippopotame (Onésicrite, pourtant, prétend qu'on y trouve aussi des hippopotames) ; L'aspect physique des habitants n'est pas non plus très différent. Les Indiens du Sud ressemblent plus particulièrement aux Ethiopiens : leur teint et leur chevelure sont noirs, avec cette différence qu'ils n'ont pas le nez aussi camus ni les cheveux aussi crépus que les Ethiopiens. Les peuplades du Nord ressemblent plutôt, physiquement, aux Egyptiens* ». (Arrien, l'Inde VI, 6-8).

Le même Arrien s'appuie sur le voyage d'Hannon, le Carthaginois, pour évoquer la diversité des climats et végétations en Afrique.

« Quand au Libyen Annon, parti de Carthage il franchit les colonnes d'Hercule, navigua vers l'océan, en gardant à bâbord la terre d'Afrique et il fit route vers l'Est, pendant trente-cinq jours en tout ; quand il mit le cap du Midi, il rencontra de grandes difficultés : l'eau manquait, la chaleur était étouffante, des ruisseaux de feu se déversaient dans la mer. Quand à Cyrène, située dans la région la plus déserte d'Afrique, elle est verdoyante, fertile, bien arrosée ; elle nourrit toutes sortes de bêtes et de plantes jusqu'à l'endroit où pousse le silphium ; au-delà, l'intérieur est désertique et sablonneux. Voilà le livre que j'ai écrit et qui se rapporte encore à Alexandre, fils de Philippe le Macédonien ». (Arrien, *ibidem*...)

Le professeur Desanges a bien analysé la polémique entre les géographes gréco-latins sur le climat de l'Afrique. Même s'il admet que des marins grecs (Dorieus et ses spartiates) ont pu tenter, dès la période archaïque, de s'établir sur les côtes du Maghreb, l'hostilité des Carthaginois les en a empêchés, ce qui explique que des informateurs de la période classique, comme Hérodote, n'aient pu parler longuement que de la région correspondant au sud, ou à la rigueur au centre de la Tunisie actuelle. A la période hellénistique la connaissance directe demeure toujours limitée. « Strabon, dit-il, a pu précisément reprocher au cyrénéen Erathostène de s'être fié dans sa description du bassin occidental de la Méditerranée aux renseignements médiocres transmis par Timosthène, amiral de Ptolémée II et auteur d'un traité « Sur les Ports... ».

Desanges reconnaît que Strabon lui-même ne semble avoir connu de l'Afrique que le port de Cyrène, Appolinia. Ainsi on peut comprendre que « les historiens et géographes grecs aient beaucoup discuté du climat des pays qui constituent aujourd'hui le Maghreb, sans se mettre d'accord.

Leur expérience fut longtemps centrée sur le pays de Cyrène qui devient très rapidement d'une aridité extrême quand on s'éloigne du plateau, le Djebel Akdar, ou « Montagne Verte » vers le sud »¹. On peut noter quelques régressions dans la connaissance, si on compare les propos d'Hérodote et ceux de Timée (IIIe s avant notre ère). La polémique est réelle sur le climat, la végétation et la faune. Polybe semble avoir une expérience plus directe de la côte occidentale.

Les divergences existent entre Eratosthène, Polybe d'une part et Artémidore d'autre part sur la réalité ou non du phénomène des brouillards sur cette région septentrionale d'Afrique occidentale ; les propos de Posidonios concernant l'envasement des lacs, et le pullulement des sauterelles indiquent bien un indice de précision. L'intervention de Strabon dans ces débats est mise en situation. Selon Desanges, Strabon « *a combattu avec un bon sens des excès théoriques dont un long séjour à Gadès n'avait pas préservé Posidonios. Il renouait aussi une appréciation plus positive du climat de la Libye, tenant compte de l'influence océanique qui avait dû être celle d'Eratosthène. Pour Strabon, l'Afrique reste un continent où prédomine l'aridité et qu'il compare, à la suite d'un de ses amis, gouverneur d'Afrique, An. Piso, à une peau de panthère tachetée d'oasis* »².

Le professeur Desanges n'a pas manqué de suggérer les effets de contamination entre réalités de l'Ethiopie nilotique et de l'Ethiopie atlantique, entre les Indika et les Aithiopika, voire entre les mythes bibliques et mythes grecs³. Ainsi donc traditions profanes et religieuses, scientifiques et populaires coexistent chez les auteurs. Strabon n'échappe pas au phénomène. Ses développements anthropologiques constituent une bonne illustration. A son avis les caractères physiques acquis depuis des générations sont transmis selon les lois de l'hérédité (Strabon XV, 1.24C.696).

Ce dur climat qui frappe certaines régions d'Afrique favoriserait-il, comme le prétend Posidonios, la naissance d'êtres bizarres « *cheveux crépus, à cornes recourbées, à lèvres saillantes, à nez épaté, les extrémités se repliant sur elles-mêmes* » ? (II, 2,3.C.96). Là où il semble plus explicite, c'est lorsqu'il développe les théories physiognomonistes : « *les peuples qui habitent les pays pauvres (nomades et montagnards) sont vigoureux énergiques, belliqueux, pleins de ruse*

¹ J. Desanges « De Timée à Strabon, la polémique sur le climat de l'Afrique du Nord et ses effets » in Actes du IIIe colloque international sur l'Histoire de l'Afrique du Nord pp. 28.

² *ibid.*, p. 32.

³ *ibid.*, pp. 32.

toujours prêts à l'action. Les peuples sédentaires de régions tempérées sont travailleurs moins aventureux, mais mieux organisés politiquement. C'est chez eux que peut fleurir la douceur de vivre dans l'épanouissement des lettres et des arts... Quant aux peuples trop favorisés de la nature, ils sont indolents et serviles. Ce qui fait la grandeur de l'Europe, c'est la complémentarité des diverses régions¹.

Mais l'ombre d'Eratosthène planait dans son esprit. Ce dernier n'avait-il pas mis en garde ceux qui répartissent le monde entre Grecs et Barbares et n'avait-il pas affirmé que « beaucoup de Grecs sont de méchantes gens et que beaucoup de Barbares ont une civilisation raffinée, tels les Indiens et les habitants de l'Arianie, ou encore les Romains et les Carthaginois, dont les institutions politiques sont si remarquables » (I,4, 9). En bon dialecticien Strabon reconnaît que les caractéristiques des plantes, des animaux, des peuples ne découlent pas d'un plan établi, pas plus d'ailleurs que les caractères particuliers à chaque race ou les langues diverses ; elles sont plutôt dues au hasard et à un coup de chance (II.3.7). Pour mieux étayer son argumentation il poursuit :

« Ce n'est pas par nature que les Athéniens aiment le beau langage, contrairement aux Lacédémoniens ou aux Thébains qui leur sont de plus proches voisins, mais plutôt par habitude : ce n'est pas par nature non plus que les Babyloniens et les Egyptiens sont plus philosophes, mais par entraînement et par habitude. Les qualités des chevaux, des bœufs, de tous les êtres vivants, ne résultent pas seulement du lieu où ils vivent, mais aussi de l'entraînement, tandis que Posidonios confond tout cela » (II, 3,.7).

Cette distanciation vis-à-vis de ces prédécesseurs, en particulier d'Eratosthène, l'amène à réfuter l'hypothèse de ce dernier concernant les différences d'étiage entre les mers, voire à l'intérieur d'une même mer. L'attitude bornée de Strabon sur ce point est assez bien résumée par Germaine Aujac.

« Sans essayer de comprendre, il refuse de croire à l'inégalité de niveaux entre deux points de la mer; même si, comme ici, cette inégalité est temporaire et alternative. Il invoque le témoignage d'Hipparque qui, lui aussi, critiquait Eratosthène sur ce point. Et pourtant, nous lisons dans le Traité de géographie physique de Martonne (T.I p410) : " les courants de marée, assez importants dans les Syrtes, étaient la terreur des navigateurs anciens. Mais c'est surtout dans les détroits qu'ils se font sentir. Les célèbres Charybde et Scylla sont des remous de courant de marée parcourant le détroit de Messine, en rapport avec la différence de

¹ G.Aujac, op. cit., pp 271-272.

niveau qui existe entre la mer Thyrnénienne et la Mer Ionienne..." Voilà qui lave Eratosthène du reproche que lui adresse Strabon ; voilà aussi de quoi conclure à sa compétence sur les problèmes aussi délicats que ceux de la marée et des courants de détroits »¹. Un autre auteur moins criticiste que Strabon aurait-il fait avancer la réflexion ?.

IV. 3-b. L'AFRIQUE CHEZ PLINE

Aucun auteur n'a tenté mieux que Pline de mettre en ordre les renseignements tirés de ses devanciers, voire de ses contemporains, pour décrire la province d'Afrique, son littoral, ses villes et agglomérations, ses populations etc, en tirant profit des statistiques officielles, des sections cartographiques empruntées à Agrippa. L'appréciation qualitative formulée par Desanges est tout à fait pertinente : à son avis Pline a fourni « *un effort souvent payé d'erreurs et qui semble avoir provoqué en lui, au fil des livres géographiques, comme une lassitude qu'a bien remarquée A. Klotz, au point qu'arrivé enfin aux parages de la Mer Rouge en Ethiopie, le Naturaliste se contentera souvent de juxtaposer les témoignages* »².

L'ambition, voire la conviction de Pline était de décrire toute l'Afrique, continent auquel il consacre moins de propos que l'Europe à laquelle il a consacré deux livres (III et IV), moins de propos que l'Asie (livre V 47 – 151 et VI, 1- 205). Les passages consacrés à l'Afrique et qui sont traduits et commentés par J. Desanges (Pline, V, 1-46) permettent d'être informés sur les Maurétanies, la Numidie, l'Africa, les Syrtes, la Cyrénaïque, les îles entourant l'Afrique et certaines parties reculées. Un fait important est à souligner chez Pline : l'Egypte ne fait pas partie de l'Afrique, elle la borde (livre V, 1, 1). Il évoque pêle mêle des faits liés à l'occupation romaine, conquêtes et résistances (V, 1, 11) des mythes et fantasmes grecs sur l'Afrique ayant trait à Hercule et à Persée (V, 1, 7) ou aux peuples étranges, ni hommes, ni bêtes (V, 8, 44-46). Mais les données les plus importantes qu'il fournit ont trait aux toponymes, hydronymes, ethnonymes, distances. Elles constituent un contraste frappant avec les données poétiques comme celles qu'on peut déceler chez Denis d'Alexandrie.

Pline clarifie bien que la partie du monde, que les Grecs ont appelée Libye, a désormais le nom d'Afrique (Pline, V, 1) ; c'est la partie du monde où il y a le

¹ G. Aujac, op. cit., p. 299.

² Desanges, Pline, V, 1-46 p. 27.

moins de golfes (ibidem), si on ajoute à cela le fait que littoral est long et oblique à partir de l'occident (ibidem), on pourrait en déduire que naviguer sur les côtes africaines n'est pas tâche aisée. L'exposé de Pline est méthodique et pédagogique ; il précise les limites des entités qu'il dégage et livre les informations géographiques culturelles, mythiques qu'il détient sur le sujet. Il précise bien que les premières terres à mentionner (pour un européen occidental, évidemment) sont appelées Maurétanies, le promontoire qui constitue l'extrême limite de l'océan est nommée par les Grecs Ampelousia, le cap des Vignes, terme qui reprend une dénomination indigène¹.

Cette terre de légendes traversée par Hercule et Persée (Pline V, 7) abrite la montagne d'Afrique, fabuleuse entre toutes, qui portent le nom d'Atlas (Pline, V, 5). Cette région a intéressé les Carthaginois (Périple de Hannon) et les Romains (périple de Scipion), et l'auteur le rappelle clairement (Pline, V, 8,-9). Il retrace la genèse des conflits entre les Romains et les populations indigènes dans cette région africaine, indique bien la présence de cinq (05) colonnes romaines (Pline V, 12).

Il regrette la qualité de l'information défectueuse fournie par certains dignitaires, insuffisance liée à une sottise suffisance (Pline, V, 12). Il y a bien entendu un décalage entre le caractère laconique de l'information et les enjeux économiques ; Pline indique bien « *qu'on prospecte les forêts pour en tirer l'ivoire, le thuya, et tous les rochers de Gétulie pour les murex et les pourpres* (Pline, V, 12-13).

Il donne des informations sur les connaissances indigènes qui indiquent qu'il y a « *sur le littoral à cent cinquante mille du Salat, le fleuve Asana, dont l'eau est saumâtre, mais qui possède un port remarquable, puis un cours d'eau qu'ils appellent Fut séparé par deux cents milles de l'Addiris* ». C'est en effet là de l'avis général le nom de l'Atlas dans leur langue (Pline V, 13). On voit bien qu'il livre des informations dignes d'intérêt pour la linguistique africaine. Après la description des Maurétanies suit celle de la Numidie (Pline V, 22), puis celle de l'Afrique proprement dite, le pays des Zeugi (Pline V, 23). Il est conscient de l'identité des Libyphéniciens qui habitent le Byzantium (Pline V, 24).

Sur le littoral méditerranéen se trouvent les deux Syrtes (la grande et la petite) séparées par deux cent cinquante milles (Pline, V, 27). Puis vient le pays

¹ Desanges, op. cit., p. 81.

de Cyrène ou pays des cinq cités où avait été localisé un moment le jardin des Hespérides, et Pline est conscient que les fables de la Grèce ont été vagabondes (Pline V, 31). Ce rappel montre bien que si les mythes grecs sur l'Afrique heureuse se sont focalisés un moment sur la Tunisie, puis sur la côte atlantique du Sahara, c'est non seulement parce que la végétation dans ces deux terres a été luxuriante, mais aussi parce que les informations d'origine cartaginoise ont dû être disséminées dans la pourtour méditerranéen.

Dans cette région habitent, de la côte vers les terres les Marmarides, les Acrauceles, les Nasamons, les Asbytes, les Maces, les Garamantes qui sont à onze jours de marche de la Grande Syrte (Pline V, 34). Ces derniers bien que vivant dans un pays de sable ne souffrent pas du manque d'eau, car *les eaux de Maurétanie s'étalent de nouveau en nappe* (Pline V, 34). Les Garamantes utilisent comme matériau pour construire leur habitat du sel (ibidem). Les Troglodytes, qui sont leurs voisins, produisent une pierre précieuse, l'escarboucle qu'ils échangent avec les peuples voisins, voire avec les Méditerranéens. La description de la Phazanie dans le prolongement de la Petite Syrte permet d'évoquer les Phazanii, les villes d'Alele et de Cilliba, Cidamus, Sabrata ; le mont Ater est décrit avec sa particularité, il peut être perçu comme calciné, ou comme flamboyant en réfléchissant les rayons du soleil (Pline V, 35). La description de la source du Dedris est faite dans le prolongement.

« Au-delà de ce mont, des déserts, puis Thelge, ville des Garamantes et aussi Dedris avec sa source qui répand des eaux, brûlantes de midi à minuit et des eaux glacées autant d'heures jusqu'à midi » (Pline V, 36).

La Libye/Maréotis, limitrophe de l'Égypte est également décrite (Pline V, 39) de même que les îles de la Méditerranée qui ne sont pas nombreuses du côté africain (Pline, V, 41). Les dernières localités à être évoquées sont celles de l'intérieur en direction du Midi et des endroits désertiques ; ce qui lui permet de recenser les Gélules, les Libyégypsiens, les Leucoethiopiens et d'autres Ethiopiens comme les Nigrites, les Gymnètes Pharusii, les Perorsi... L'étendue du peuplement éthiopien l'amène à discuter le témoignage d'Homère : *« Tout à fait fondée, dit-il, est l'opinion de ceux qui placent deux Ethiopies au dessus les déserts de l'Afrique, et avant toute celle d'Homère qui rapporte que les Ethiopiens sont divisés en deux groupes, l'un tourné vers l'est et l'autre vers l'ouest »* Pline. (V, 43-

44). Il profite de l'occasion pour évoquer le Nigris qui prend sa source entre les Ethiopiens Terraëlii et Oechalices. La fin de son texte reprend les légendes et mythes sur les Atlantes, les Egipans, mi hommes, mi bêtes, les Blemmyes, sans têtes, bouches et yeux dans la poitrine, les Augiles qui rendent culte aux esprits infernaux, les Himantopodes aux pieds en lanières qui progressent naturellement par reptation (Pline, V, *ibid.*).

IV. 3-c - L'AFRIQUE CHEZ DENYS D'ALEXANDRIE

Cet auteur commence sa description des continents par la Libye à laquelle il consacre 95 vers (174 à 269) alors que 176 sont consacrés à l'Europe (270 à 446) et 546 à l'Asie (620 à 1166), 173 vers sont également consacrées aux îles de la Mer Intérieure et de l'Océan (446 à 619). Cette oeuvre bien que poétique¹ avait l'allure d'un exposé géographique à tonalité littéraire. Les noyaux géographiques sont empruntés aux grands géographes que furent Eratosthène et Posidonios. Denis reprend donc la division de l'oikouménè en secteurs et sections secondaires (procédé des sphragides)² développant à la fois une image circulaire et la forme de losange de la fronde³.

Le continent africain (la Libye) a la forme de trapèze, s'étale en direction du sud, du sud et de l'est. Cette représentation d'un trapèze rectangle, dont l'angle aigu se situerait au niveau des colonnes d'Hercalès et la petite base sur le parallèle du Cap des Aromates, semble indiquer plus une adhésion aux thèses d'Eratosthène qu'à celles de Posidonios⁴. Elle commence à Gadeira là où le sommet pointu s'allonge aux confins de l'Océan ; un autre côté plus large, borde la terre d'Arabie. C'est le territoire des autres noirs Ethiopiens, *τοῦτο γὰρ κελαινῶν Αἰθιοπῶν*

Ces Ethiopiens ne constituent donc qu'une partie du peuple éthiopien. L'évocation des Erembes à côté des Ethiopiens rappelle l'influence d'Homère et la veine poétique (). Cette terre a la forme d'une peau de panthère qui symbolise aridité et sécheresse, mais avec par ici par là des tâches de bleu (*τῆ κελαινῆς κατὰ στικτῶς*) symbolisant quelques points d'eau et la verdure peut être.

A l'extrémité de la pointe vivent les peuples de Maurousie. Après eux les innombrables peuplades nomades, les Masaisyliens, les sauvages Masyliens qui poursuivent avec leurs enfants le gibier, vivant ainsi de manière misérable et indigne. Ils ignorent la charrue. Après eux vient Carchédon des Libyens et son port aimable peut-

¹ P.Counillon, thèse citée, vol I p.16., 1983.

² *ibid.*, p 12.

³ *ibid.*, p.28.

⁴ *ibid.*, vol II, p 168, n. 174.

être fondé par les Carthaginois. La petite Syrte suit, puis l'autre, immense qui reçoit les courants de la mer tyrrhénienne¹.

Entre les deux Syrtés se trouve la ville Neuve. Cette contrée est le pays des Lotophages connu par Ulysse. Pas loin d'eux vivent les Nasamons « contempteurs de Zeus qu'anéantit la lance d'Ausonie »². Puis sont cités les Asbystes, Cyrène aux bons chevaux, les Marmarides qui touchent à l'Égypte ; au-delà sont les Gétules et leurs voisins les Nigrites, puis viennent les Pharousiens, les innombrables Garamantes. Et aux confins extrêmes vivent les Ethiopiens du bout du bout du monde sur les rives mêmes de l'Océan, pas loin de Cerné l'ultime.

Auparavant on aura atteint les Blemmyes qui vivent sur des hauteurs, d'où viennent les eaux du Nil, appelé Siris³ par les Ethiopiens. Ce fleuve à nul autre comparable sépare l'Asie et l'Afrique ; il a donné naissance à la première civilisation de l'humanité, inventrice de l'agriculture et des sciences. L'Égypte qui abrite Thèbes aux cent portes. Elle abrite aussi la région au Delta et à l'est du Nil aux sept bouches, Peluse peut-être fondée par des Achéens, très experte en navigation et qu'on pourrait ne pas compter parmi les Libyens. Avant de terminer l'énumération, Denys ne manque pas de signaler d'autres populations libyennes, celles qui habitent autour de lac Triton par exemple. L'énumération des îles lui permet de revenir sur l'Afrique.

La Mer de Libye abrite les Syrtés, près de la plus occidentale, et au devant d'elle, il y a deux îlots : Meninx et Kerkinna qui offrent un havre. Sur les rives de l'Atlantique, autour d'Erytheia où paissent les bœufs, vivent les pieux Ethiopiens descendants augustes des Macrobiens qui jadis vinrent là, après la mort du courageux Géryon⁴. Est-ce cette migration qui pousse Denys à faire du promontoire sacré la tête de l'Europe ? En tout cas chez lui les Îles Hespérides, sources de l'étain, sont habitées par les riches enfants des nobles Ibères.

L'énumération de toutes les îles est quasi impossible et Denys se contente d'ajouter qu'il y'en a beaucoup d'autres, sur les côtes de Libye, d'Asie et d'Europe. D'autres auteurs peut-être ne rechigneraient pas à poursuivre l'énumération, surtout

¹ L'auteur situerait donc la Grande Syrte plus à l'ouest qu'elle ne l'est. Cette erreur, de l'avis de P.Counillon illustre le fait que Denys travaille non sur une carte, mais sur des documents. Peut être qu'il a confondu Sicile et mer de Sicile (P.Counillon op cit, tome II, p 171, note 201).

² P.Counillon est d'avis que ce vers peut être lié à une campagne menée sous Auguste, à la suite du meurtre du proconsul. C. Corn. Lentulus, suivant en cela une interprétation de J.Desanges dans un article « Un drame africain sous Auguste : le meurtre du personnel C. Corn Lentulus par les Nasamons » : Homm M. Renard, Bruxelles , 1968 II p 197-213 in P. Counillon, op cit, vol II, p 172, note 209.

³ P.Counillon fait du reste le rapprochement avec le Giris de Pline V, 54. (cf op. cit., vol II, p 176, note 229.2).

⁴ Sur les reminiscences de Denys et le lien entre ces passages et les thèses sur les migrations éthiopiennes jusqu'en Espagne cf P.Counillon, op cit, vol II, p 226-277.note 558-559.

s'ils veulent donner le détail pratique, comme l'auteur du Périple de la Mer Erythrée, ou assumer jusqu'au bout la rigueur scientifique comme Ptolémée.

IV. 3 d – LE PERIPLE DE LA MER ERYTHREE

Ce document daté de la fin I^{er} siècle de notre ère est considéré comme unique en son genre ; on n'a pas enregistré pour le moment son équivalent dans l'information sur le trafic commercial entre l'Égypte romaine, l'Afrique de l'est, l'Arabie du Sud et l'Inde¹. Le texte commence par les descriptions des ports à partir de l'Égypte² : sont nommés Myos, Hormos, Bérénice. Puis sont mentionnés des groupes ethniques : Les Barbares, les Agriophages qui se nourrissent d'animaux sauvages, les Moschophages qui se nourrissent de jeunes pousses ; ils habitent une contrée qui n'est pas éloignée de Meroé. Puis suit un va et vient de l'intérieur des terres vers la côte et puis de la côte vers l'intérieur. Ainsi le port de Ptolemais Thêrôn est à 4000 stades du pays des Moschophagoi, le port d'Adoulis est à 3000 stades de Ptolemais Thêrôn. Le port d'Adoulis apparaît comme le centre d'un trafic intense : Adoulis est à trois (3) jours de Coloe qui passe pour être le centre de l'ivoire ; Axoum qui apparaît pour la première fois dans un texte grec est à cinq (5) jours d'Adoulis.

Le texte mentionne le roi Zoskalès qui contrôle la région d'Axoum. L'auteur énumère les produits qui sont acheminés depuis l'Égypte : des habits, de la verrerie, des ustensils de cuisine, des objets en métal, des pièces de monnaie romaines, du vin de Laodicée et d'Italie etc. Les échanges avec le versant arabe sont notés ; les ports d'Avalites et de Malao y jouent un rôle important et l'auteur ne manque de souligner le faible trafic en esclaves (Périple de la Mer Erythrée, 8). Concernant les aromates, le port d'Opone apparaît comme la plaque tournante dans la région d'Azanie ; l'île de Menuthias est décrite dans un environnement bien arrosé et verdoyant, peuplé d'oiseaux et de tortues.

¹ Lionel Cason, *the Periplus Mari Erythraei*, Princeton University Press, P. X..

² Nous avons suivi le texte établi par Hjalmar Frisk, Göteborg, 1927.

L'auteur est persuadé que les quelques rares ports qui viennent après Bérénice sont les derniers de la côte africaine ; on est au bout du continent ; il s'agit de la bordure maritime à la fois de l'Ethiopie, de la Libye et de l'Afrique ; elle rejoint par le sud, la mer occidentale, l'Atlantique¹.

IV. 3 e - PTOLEMEE ET L'AFRIQUE

Il faut s'imaginer que la polémique a dû être vive au XIXe s en France pour savoir qui de Strabon ou de Ptolémée a fait faire à la géographie antique, ou à la géographie tout court, ses progrès les plus décisifs. L'Abbé Halma a exprimé son désaccord sur le fait que la Biographie Universelle ait semblé donner la préférence à Strabon, sous prétexte que « *seul parmi les anciens avec Hérodote et Tacite, Strabon a conçu la géographie comme une doctrine historique, et comme le tableau raisonné de la surface du globe, avec tous les objets de curiosité générale, à une époque donnée ; tandis que Pline et Ptolémée dominés par un faux problème scientifique, n'y voient qu'une aride nomenclature ou une table de positons astronomiques* »².

Et prenant le parti de Ptolémée contre Strabon, l'abbé Halma démontre les avantages de l'approche scientifique.

« Les rapports des cercles de la terre avec ceux du ciel sont constants. Mais l'état politique de la surface terrestre change avec les temps. Les divisions naturelles du globe par les mers, les fleuves, les chaînes de montagnes, leurs températures diverses, leurs animaux indigènes, hommes et brutes et leurs productions dans les trois règnes de la nature, varient moins que les divisions par empires et par états politiques, qui sont sujettes à toutes les révolutions qui se succèdent sur la surface du globe. Toutefois, elles souffrent aussi des altérations qui, bien que moins fréquentes, n'en sont pas au moins réelles. Strabon, avec tous les anciens, attribue l'Egypte à l'Asie, quoiqu'elle n'y tienne que par un isthme très étroit entre les deux mers qui la séparent de cette partie du monde, et qu'elle fasse corps avec la grande Péninsule de l'Afrique. La raison des anciens étoit que l'Egypte dépendait de l'Empire d'Orient, et avoir été en perpétuelle relation avec les pays orientaux, dès longtemps avant la conquête d'Alexandre ; mais ces relations ne sont

¹ Périple de la Mer Erythrée, 18.

² Biographie universelle ouvrage cité d'après l'Abbé Halma, op. cit p. ij.

qu'accidentelles, et subordonnées aux occasions, et ne sont fondées que sur le commerce et la guerre dont les succès varient sans cesse. La division mathématique, au contraire, établie sur les rapports de la terre avec le ciel, et déterminée par les méridiens et les parallèles tracés d'après les observations célestes, est plus durable que les divisions physiques mêmes, puisque celles-ci éprouvent des changements causés par des révolutions lentes ou subites de la nature, telles que les transports des mers qui abandonnent des terres pour en couvrir d'autres, les volcans, les tremblements de terre qui engloutissent des villes, des fleuves et des montagnes », etc¹.

Jehan Desanges faisant le bilan des connaissances sur l'Ouest africain dans l'Antiquité concluait : « Au total, un bilan décevant que la description des côtes de l'Afrique par Ptolémée ne saurait guère modifier. Particulièrement confuse et sujette à caution, l'énumération des points remarquables du littoral de Maurétanie Tingitane déborde de beaucoup des limites de cette province »². Toutefois il propose l'identification de trois hydronymes (l'oued Noul ou Noun, oued Massa et l'oued Draa) :

« Nous nous trouvons donc là dans le Sud Marocain sur une portion du littoral déjà reconnue par Polybe. Au-delà, c'est le mystère, avec peut être des doublets et des retours en arrière. Quoi qu'il en soit, il reste indiscutable que la toponymie de Ptolémée est sensiblement plus riche que celle de Polybe. Sans doute avait-il utilisé un périple postérieur à celui de l'historien ; mais ce document n'est pas connu de nous. Les vaisseaux romains ont dû continuer à fréquenter les côtes atlantiques de la Maurétanie au moins jusqu'au cap Noul, comme le feront les navires arabes³.

Selon E.H Bunbury Ptolémée a réellement fait progresser la connaissance de l'Afrique, malgré des limites certaines, liées aux moyens de l'époque : "With regard to the continent of Africa, Ptolemy undoubtedly possessed information that had not been accessible to any preceding writer, except Marinus, and though the conclusions he derived from these authorities were in fact of very vague character, yet being expressed, as usual, in a definite and apparently authoritative form, they have frequently been received as indicating an amount of knowledge that it was impossible he should really possess"⁴.

Certes sa connaissance de la côte orientale de l'Afrique n'est guère précise au delà du cap Prasum, le nord autour de Rhapta semble être mieux dessiné

¹ ibidem p iij.

² J. Desanges, *Recherches* ...p. 373.

³ ibidem.

⁴ Bunbury, op cit, vol II pp 611-612.

dans sa description. Pourtant malgré tout, pour ce qui est de la zone plus méridionale, il mentionne des îles dont celles de Batrachie où habitent des Ethiopiens cannibales. Pas loin du cap Prasum il signale l'île de Menuthias, qui pourrait être, selon Bunbury, soit Pemba soit Zanzibar, voire une des îles de l'archipel des Comores, mais l'hypothèse malgache lui semble improbable¹. Certes il s'est lourdement trompé concernant la position d'Agisymba, ses efforts dans la description du cours du Nil et de ses affluents révèle des inexactitudes ; des erreurs peuvent être décelées concernant la position de Méroé, la jonction entre le Nil Blanc et le Nil Bleu².

Koovi Pierre Agossou avait bien situé dans sa thèse l'apport de Ptolémée à propos des sources du Nil : il avait bien mis en relief les divergences entre les auteurs grecs et latins de l'antiquité sur la question, tout en notant les progrès dans la réflexion. Déjà à l'époque classique grecque, si Hérodote s'est trompé sur la direction des sources, il a tout de même fait connaître le Haut Nil jusqu'au Bahr El Ghazal. Eschyle (Prom. 807-117) s'est fait l'écho d'informations relatives aux marais du Bahr El Ghazal. Aristote, quant à lui a pu tirer profit des informations peut-être fournies par des intellectuels de l'expédition d'Alexandre ; et même s'il a été victime de la confusion est/ouest, il a suggéré une montagne élevée au pied de laquelle s'étendraient des marais, il avait également mentionné les pluies saisonnières importantes au sud de l'Ethiopie.

A l'époque hellénistique on a soupçonné l'existence de deux principaux affluents du Nil, l'Atbara et le Nil Bleu (Astapus). A l'époque romaine Strabon a pu identifier le lac Tana qu'il appelle Lac Zsébo. L'expédition de Néron parvenue jusqu'au Lac No a pu permettre de vérifier certaines hypothèses. La nouveauté apportée par Claudius Ptolémée « *est d'avoir établi, à partir d'informations relativement avérées que le Haut Nil Blanc, ce sont deux rivières qui, prenant leur source dans deux lacs situés au sud de l'Equateur, s'unissent par la suite à un seul bras, la branche principale du fleuve. Certes avant lui Eratosthène avait déjà fait état d'une vague relation selon laquelle la branche principale du Nil prenait sa source dans certains lacs situés vers le sud ; mais il est peu vraisemblable qu'il ait*

¹ id., *ibid* p.611 note 2.

² Bunbury, *op. cit.*, vol II p 611.

eu à l'esprit les grands lacs équatoriaux. Il est plus probable que ce soit une allusion aux grands marais du Sudd qui souvent s'étalent en de vastes lacs (lac Nô) d'où se dégage assez difficilement le Haut Nil Blanc ».¹

Concernant les Monts de la Lune, Agossou accepte l'indication d'Aristote (discutable du reste, car l'identification occidentale, à savoir l'Atlas, peut être envisagé), il ajoute que Théophraste avait déjà lui aussi parlé des Monts de la Lune. « L'originalité de Ptolémée est de les avoir localisées avec précision au sud de l'Equateur, quoi qu'en réalité il n'existe véritablement pas de telles montagnes au sud des Grands Lacs. Certes le Ruwenzou au sud du lac Albert est couverte de neige, mais l'alimentation en neige des sources du Nil en cet endroit est de proportion très faible »².

Toutefois la mention d'Axoum, la résidence royale, montre qu'il intègre les nouvelles données de la situation géopolitique dans la région. La mention du Mont de la Lune traduit non seulement ce souci du détail, mais aussi la reprise d'appellation sûrement tirée des langues locales. La polémique entre partisans de Strabon et de Ptolémée a dû être vive en France au début du XIXe siècle, de même qu'en Angleterre, celle concernant l'identification de ces « Monts de la Lune » ne le fut pas moins. En Angleterre Richard F. Burton et le Capitaine Speke ont dû engager un débat d'érudit pour identifier ces fameuses montagnes. Jacques Macqueen relate les péripéties de cette bataille et signale les différents arguments, références à l'appui.

Cette discussion est une opportunité pour revenir sur les apports égyptiens, grecs et romains dans la connaissance de l'Afrique³. Speke, pourfend ses rivaux et raconte lui-même comment il est arrivé à reconnaître ces Monts de la Lune, dans la région des Grands Lacs.

“ Shortly we crossed the Melagarazi river in a bark canoe at the Mpété ferry, and found that, after having travelled along this decline from Kazé about one hundred and fifty miles, we began to ascend at the eastern horn of a large crescent shaped mass of mountains overhanging the northern half of the Tanganyika Lake, which I am now about to describe. This mountain mass I consider to be the true mountains of the Moon, regarding which so many erroneous speculations have been ventured. I infer this because they lie beyond Unyamuezi (country of the

¹ Agossou, p. 409.

² Agossou, thèse citée p. 409-410.

³ J. Macqueen, Richard F. Burton, the Nile Basin and Captain Speke's Discovery of the Source of the Nile.

Moon), who have from time out of mind visited the coast, and have been the first who have gave information of them”¹.

L’argument linguistique évoqué par Speke associe le terme africain « Unyamuezi » aux Monts de la Lune ; il est renforcé quelques années plus tard par Sir Harry Johnston, président de l’African Society de Londres. Ce dernier propose la recombinaison suivante pour le terme retranscrit wu – nya – mvesi.

« - wu is a degenerate form of the bantu, bu – prefixe, which is often used to indicate a country.

- Nya is a particle, meaning « of » or « concerning ».
- Mwezi, the « moon »²

Toutefois il signale les autres éléments du débat : l’ethnonyme "Mu-nya mvesi" signifie « ceux du pays de la Lune » ; le « Kilimandjaro » est parfois invoqué, le « Rwenzori »³ serait plutôt une corruption de Runsororo et qui signifie effectivement « Mont de la Lune »⁴. Malgré cet avertissement de Sir Johnston, la plupart des ouvrages de vulgarisation continuent d’identifier les Monts de la Lune au Ruwenzori⁵ Le Capitaine Speke ne s’est pas contenté d’évoquer seulement les Monts de la Lune dans l’œuvre de Ptolémée, pour lui la description des sources du Nil chez cet auteur mérite considération pour les voies qu’elle ouvre :

« How did Ptolemy hear of the two lakes which he considered were the sources of the Nile ? Its is obvious he could not have done so by the channel of the Nile, for the Anthropophagi barred all communication in that direction. Here, however, the route from Zanzibar to the Tanganika Lake and the Victoria N’yangas, in all probability, was kept open by the trading « Men of the Moon » ; and thus two lakes were heard of situated east and west of one another, just inconvenient situation to fit on two branches of Ptolemy’s “Nile”⁶.

C’est du reste l’ensemble de ces faits troublants qui ont dû pousser Sir Harry Johnston à se poser de sérieuses questions sur la transmission des connaissances concernant le Nil dans l’Antiquité⁷ ; il aurait dû reste pu aller plus loin et intégrer dans la réflexion le fait que les auteurs grecs n’ont pas ignoré ces fameux monts enneigés. Il est vrai qu’ils se sont plus polarisés (Hérodote par exemple), sur le fait de savoir si les

¹ John Hanning Speke, What led to the discovery of the Nile-Edinburg and London, Frank Cass et co.LTD, new edition 1967 (first edition, 1864), pp. 201-202.

² Sir Harry Johnston G C M C. K C B, the Nile Quest a record of the exploration of the Nile and its basin, London Lawrence and Bullen, LTD.1903 p. 114.

³ Unyamwezi, is, however, so far away from Ruwenzori on the one hand or Kilimandjaro on the other, that it is difficult to associate it: name (which so far as we know has been in existence for about four centuries) which that of the snow mountains » (ibidem).

⁴ ibidem p. 31 .

⁵ Edward H. Winter dans son ouvrage Beyond the Mountains of the Moon, Urbana, the University of Illinois Press, 1959 p. 2 parlant des Amba vivant à la frontière entre le Congo (Kinshasa) et l’Ouganda, décrit le Ruwenzori comme les Monts de la Lune. Rita M. Byrnes dans Uganda, a country study, Federal Research Division Library of Congress, Dec 1990 p. 45 décrit le Ruwenzori et ses crêtes les plus élevées : Margherita 5 113m, Alexandra 5 094m, le mont Muhavura 4 132m, le mont Mgahinga 3 648m, le mont Sabina 3 477m entre le Rwanda et l’ex Zaire. Emil Ludwig dans the Nile, the life story of a River, New york the Viking Press 1937, montre comment Stanley a contribué à faire identifier les Monts de la Lune au Gordon Bennet Range et en profite pour saluer le genie de Ptolémée, op cit p.474.

⁶ Speke, op cit p. 202.

⁷ « Neither Marinus of Tyre nor Claudius Ptolemaeus was the first person to hint at this origin of the Nile – Besides Eratosthenes and Pliny there are indications in various records of the two centuries before Christ that the idea of the White Nile issuing from two great Lakes and passing through a vast marshy region before it reached Ethiopia was vaguely known – the idea had perhaps even reached the ears of Cambyses and such of the earlier Ptolemies as may have cared for geographical speculations... (Sir Harry Johnston, op cit p 23”.

sources du Nil venaient de la fonte des neiges que si ces Monts existaient vraiment.

Dans l'œuvre de Ptolémée la description de l'intérieur du continent, de ses parties centrales et occidentales, ne manque pas de détails : la Numidie, la Mauritanie, les fleuves Ger (Gir) Niger (Nigir), les reliefs montagneux qui les entourent, traduisent des efforts pour être le plus près de la réalité, souci qu'indiquent les positions en latitude. Ses deux grands fleuves de l'ouest sont situés entre les 15e ou 16 et 18e latitude nord. Ce qui permet aux maximalistes de penser aux fleuves Sénégal et Niger. Bunbury tout en écartant cette hypothèse, n'en trouve pas moins problématique l'hypothèse minimaliste, maghrébine¹.

Par contre pour l'identification du Daradus, ou Daras au fleuve Sénégal, Bunbury n'y voit pas d'objection. On a également essayé de reconnaître le promontoire d'Arsinoe (le Cap-Vert) le fleuve Stachir (la Gambie). La distinction des îles de l'Atlantique ne permet pas de faire la distinction entre celles du Cap-Vert et les Canaries etc. L'apport de Ptolémée, c'est cette propension à donner des repères précis, le souci du détail permet aux modernes de corriger ses erreurs. Il est certain qu'il s'était appuyé sur une documentation et des informations relativement solides².

Il fut adulé par les uns, qui ont tout fait pour justifier sa démarche et reconnaître la pertinence de ses applications³, il fut sévèrement critiqué par d'autres, à cause de sa compilation mal assimilée, voire ses plagiats⁴ ; toujours est-il que son oeuvre est considérable et diverse (philosophie, astronomie, astrologie, géographique, optique, musique etc..) ; il a laissé trois œuvres majeures : la Syntaxe Mathématique, Tétrabible et la Géographie ; ce qui a pu être conservé a permis de préserver une grande partie

¹ "But if we find ourselves compelled to reject the theory that would transport the rivers of Ptolemy to the south of the great desert, it must be admitted that there is the greatest difficulty in identifying them with any stream to be found south of the Atlas" (ibid.p. 627).

² Bunbury l'admet volontiers

"It's very probable that he (or rather Marinus) really possessed materials of considerable value, and that had he furnished us with the data from which he deduced his erroneous conclusions, we would have been able in our turn to have derived from them results of real interest" (op. cit., vol II, p 633). De là à l'accuser de plagiat il n'y a qu'un pas que certains ont franchi.

³ « Ptolémée considérant la terre comme partie intégrante de l'univers dans ses relations avec les corps qui lui paraissent circuler autour d'elle, assimile les espaces convexes de la surface terrestre aux espaces concaves qui leur correspondent dans la voûte céleste. Il mesure les uns et les autres par la trigonométrie sphérique, et ce premier exemple de triangulation sert encore de modèle aux astronomes et aux géographes de nos jours qui veulent asseoir leurs démonstrations sur les principes inébranlables des mathématiques » (L'Abbé Halma, op cit p. i j).

⁴ « Quoique Ptolémée se soit appliqué à démontrer les principes mathématiques des mesures terrestres par les arcs célestes correspondants, quoiqu'il ait exposé la méthode de sa projection, quoique Théon, l'un de ses successeurs de l'école d'Alexandrie le reconnaisse pour l'auteur de cette géographie... on a néanmoins voulu lui disputer l'honneur de l'avoir composée, on lui a même disputé les cartes géographiques, comme n'étant que de l'ingénieur Agathodeamon, mécanicien d'Alexandrie, qui effectivement les a dessinées, mais conformément aux prescriptions de Ptolémée » ; (ibidem, p xxij).

du savoir de l'antiquité. Il est un des auteurs dont on parle beaucoup, mais « *qu'on lit peu* » comme l'a bien souligné Germaine Aujac¹.

On peut dès lors, soit discuter de son oeuvre globalement et voir sa cohérence interne, en se concentrant tout de même sur un aspect particulier de son oeuvre², soit l'étudier en relation avec d'autres sources, en se focalisant sur une de ses clefs particulières, position adoptée par Desanges³. Quelle que soit la méthode adoptée, les thèmes africains sont à prendre en considération, car ils ne manquent pas de pertinence, voire de nouveautés. Certes, avec le recul que nous avons maintenant, il est facile de relever de grosses erreurs, voire de grandes lacunes. Par exemple lorsqu'il affirme que « *les Ethiopiens ne doivent pas être supposés plus méridionaux que le parallèle austral qui passe par Méroé, il ne faut pas les situer à proximité de la zone glaciale dans l'hémisphère opposé à celui du nord* » (Ptolémée I, IX, 4).

Il semble donc ne pas soupçonner qu'au sud du Soudan actuel il y a d'autres populations africaines. Pourtant lui-même savait que Marin de Tyr plaçait l'Agisymba des Ethiopiens et le Cap Prason sous le parallèle qui forme la limite méridionale de la terre connue (ibidem, I ch. VII) ; or pour lui, Ptolémée, la limite méridionale du monde habité est une contrée inconnue qui embrasse la mer indienne et qui entoure au midi de la Libye la contrée Agisymba (ibidem VII ch. 5). Pour lui Agisymba ne descend pas au tropique d'hiver, il est en Ethiopie plus près de l'Equateur (I, IX, 6). Certes dans ses textes, qui relèvent de l'ethnographie astrologique, on peut relever des similitudes avec la théorie des climats chère à Hippocrate et aux physionomistes. Ainsi il évoque d'une part la chaleur du climat et la noirceur de la peau, les cheveux crépus et la petite taille des Ethiopiens situés entre l'équateur et les tropiques, et d'autre part l'humidité fécondante, le teint blanc, les cheveux longs et lisses des Scythes situés dans la partie septentrionale sous les « Ourses »⁴.

Cette réduction simpliste qui veut que les Noirs soient des êtres de petite taille et les Blancs des êtres qui ont une taille élevée, montre qu'il ne tient pas vraiment compte des Ethiopiens occidentaux du Pseudo Scylax, ni des Macrobioi nilotiques d'Hérodote, encore moins des Ethiopiens au double domaine d'Homère. Et pourtant sa cartographie reflète une connaissance de la diversité et de la complexité ethnographique en Afrique, mieux lui-même évoque le pays d'Agisymba. Il convient d'ajouter que, dans le traitement de la zone tempérée et dans celui du rapport est-ouest, il ne manque d'exprimer un penchant pour

¹ G. Aujac, Claude Ptolémée, astronome, astrologue, géographe ; connaissance et représentation du monde habité, édition du CTHS, 1993 p. 5.

² G. Aujac a préféré s'en tenir à quelques aspects des recherches sur Ptolémée qui ont pour objectif d'atteindre une meilleure connaissance « *de ce monde qui nous entoure, qui nous explique pour une large part, mais que nous pouvons aussi expliquer : la terre qui nous porte, les astres qui nous éclairent, l'air que nous respirons et nous mêmes, à l'existence si éphémère, autant d'éléments faisant partie à ses yeux, comme aux yeux de tant de grecs, poètes, philosophes ou savants qui l'ont précédé dans cette voie, d'un ensemble cohérent, à la fois logique et harmonieux* » (G. Aujac, op. cit. 1993p 6).

³ Il dégage comme attitude d'éviter toute, interprétation d'ensemble de la géographie de Ptolémée fondé sur un système général d'équivalence. « *Nous préférons, dit-il, le recours à toutes les autres sources géographiques dans chaque cas particulier sans pour autant négliger de replacer chaque cas particulier dans un ensemble plus vaste* » (Desanges, in Mélanges Mauny p. 399).

⁴ Voir ma thèse de 3^e cycle, pp. 94-98 sq.

l'Orient, il réserve, parmi les pays du sud, une place de choix à l'Égypte dont les habitants ont l'esprit plus vif, plus de savoir-faire et une meilleure intelligence des secrets du ciel¹.

A notre avis la grande équation à laquelle Ptolémée fut confronté était de savoir comment intégrer le maximum de connaissances anciennes et nouvelles, tout en procédant à une réduction mathématique, voire géométrique de plus en plus fine. Ainsi évalue – t-il sans justification, comme² du reste Marin de Tyr, qu'il suit cette fois ci sur ce point, la mesure de la circonférence terrestre à 180.000 stades au lieu des 252.000 stades d'Eratosthène. Alors que pour Marin la longueur totale du monde habité est de 225°, chaque espace horaire valant 15° de longitude, quinze espaces horaires sont délimités par 2 méridiens, Ptolémée pense, lui qu'il faut réduire le nombre de ces espaces horaires qui devrait être légèrement inférieur à 12, la longueur totale en serait donc réduite à 180³.

Il est vrai aussi qu'il a donné l'impression, en accord en cela avec Marin de Tyr, d'avoir adopté comme méridien d'origine (à partir de l'ouest) les Iles fortunées (Iles Canaries ?) et comme méridien d'origine à l'est, les régions de Séra, des Sines et de Cattigara, en Indochine probablement (Ptolémée géogr. I, XI in G. Aujac p. 332 sq) ; dans d'autres passages il considère comme méridien d'origine celui d'Alexandrie et de Rhodes, retournant en cela à la carte d'Eratosthène⁴.

Le nombre de ses zones climatiques n'est pas le même dans ses textes géographiques et astronomiques ; et ses fervents défenseurs ont eux-mêmes reconnu ces bizarreries⁵.

La configuration générale du monde qui se dégage est la suivante :

« l'Asie touche à la Libye à la fois par l'isthme arabe, qui sépare notre mer du golfe Arabe, et par la terre inconnue qui enserme la mer de l'Inde. Elle touche à l'Europe par l'isthme qui sépare le lac Méotis de l'Océan Sarmatique, sur le trajet

¹ G. Aujac, p. 92-94.

² G. Aujac, op. cit, p. 114 note 5.

³ ibid. p. 332.

⁴ G. Aujac 1993 p. 391 note 5.

⁵ L'Abbé Halma rapporte les justifications du docteur Brehmer qui a assuré la défense de Ptolémée : « Il veut que les longitudes comptées d'Alexandrie, ayant été ramenées à celles qu'on compte depuis les Iles Fortunées ; c'est en effet ce qu'on le voit par le chapitre 1^{er} du septième livre où la longitude de l'extrémité orientale de la terre connue, et celle de l'extrémité occidentale sont comptées du méridien d'Alexandrie. Dans notre usage actuel, par la distinction des longitudes orientales d'avec les longitudes occidentales, nous comptons les unes et les autres depuis le méridien de l'île de Fer, l'une des Fortunées, et nous réduisons aisément en nombre équivalent de degrés comptés depuis un méridien fixe quelconque, les degrés pris comme parties d'un hémisphère de 180 degrés, ou comme parties, des 360 de la sphère entière de même, Ptolémée pour établir une uniformité constante dans le calcul de ses longitudes, les a toutes rapportées aux Iles Fortunées, ou Canaries, d'où nous avons continué depuis à les compter comme lui » (l'Abbé Halma, op cit p. xxii j). Concernant la contradiction dans les zones climatiques, leur nombre ne peut pas être le même « puisque la géographie ne les compte que jusqu'au 63^e degré de latitude, et que l'astronomie compte deux climats entre celui dont le parallèle passe par le golfe Adulitique, et celui qui a son parallèle passant par Syène : au lieu que la géographie ne fait qu'un seul climat des trois d'Adulis, de Méroé et des Nabatéens, et en un seul encore des trois des Nabatéens, de Syène et de Ptolemais, en

du fleuve Tanais ; la Libye est séparée de l'Europe uniquement par le détroit d'Héraclès ; elle n'est en contact avec elle, en aucun point ; elle l'est uniquement par l'entremise de l'Asie qui, elle touche aux deux autres continents dont elle est la voisine orientale. Pour les dimensions, le continent qui vient en tête est l'Asie, le second est la Libye, le troisième est Europe. De même, pour ce qui est des mers intérieures énumérées plus haut, la première par la taille est la mer de l'Inde ; la seconde est la nôtre (Méditerranée) ; la troisième est la mer Hyrcanienne ou Caspienne. Des golfes importants, le premier et le plus grand est, de même, le Gangétique, le second est le Persique, le troisième le Grand Golfe, le quatrième l'Arabique, le cinquième l'Ethiopique, le sixième le Pont-Euxin, le septième la mer Egée, le huitième le lac Méotis, le neuvième l'Adriatique, le dixième la Propontide ». (Ptolémée, géographie VII, V, 5 – 10).

La fraction de la terre qui contient notre monde habité est limitée. Les limites sont bien précisées :

- A l'est, par une terre inconnue placée en bordure des peuples orientaux de la Grande Asie, Sines et habitants de la Sérique ;
- Au midi, de même, par une terre inconnue fermant la mer de l'Inde et encerclant, au sud de la Libye, l'Ethiopie connue sous le nom de pays d'Agisymba ;
- A l'ouest, d'abord par la terre inconnue qui, en Libye, borde le golfe Ethiopique, puis, à la suite, par l'Océan occidental qui baigne les régions situées à l'extrême ouest de la Libye et de l'Europe ;
- Au nord, d'abord par l'Océan qui, dans le prolongement du précédent, baigne les îles Britanniques et l'extrême l'extrême nord de l'Europe (il est connu sous le nom de Duocalédonien ou de Sarmatique), puis par la terre inconnue qui borde les régions situées à l'extrême nord de la Grande Asie, Sarmatie, Scythie et Sérique.

Les mers incluses dans notre monde habité sont : la nôtre, avec les golfes qu'elle comprend, golfe Adriatique, mer Egée, Propontide, Pont-Euxin, lac Méotis ; elle débouche dans l'Océan par un seul chenal, le détroit d'Héraclès, ce qui fait que ce détroit de la mer ressemble à l'isthme d'une presqu'île ; l'Hyrcanienne ou mer Caspienne, enserrée de tous côtés par la terre, à peu près l'inverse d'une île. La mer de l'Inde, avec les golfes qu'elle comprend : golfe Arabique, golfe Persique,

prenant pour parallèles moyens ceux qui passent par Meroe et Syène, ce qui réduit les quarante climats de l'Almageste aux vingt et un de la géographie » (ibid.).

golfe Gangétique et celui qu'on appelle le Grand Golfe ; elle aussi entièrement encerclée par la terre. (Ibidem VII, V, 2 –4).

Cette contribution systématique permet-elle de dire que les connaissances ont progressé durant l'Antiquité ? Hérodote affirme que dans le sens de la longueur « *l'Europe s'étend tout le long de l'Asie et de l'Afrique* », même s'il admet aussi qu'elle (l'Europe) ne puisse être mise en comparaison avec les deux autres dans le sens de la largeur (Hérodote IV, 42). Strabon de son côté avoue son impuissance à délimiter les bornes de l'Éthiopie et de la Libye (Strabon XVII), d'autres, comme Varron, semblaient réduire le monde à deux entités, l'Europe et l'Asie (Varron, L. Nat. IV, 6. in Mveng p. 140).

Ptolémée essaie non seulement de bien fixer les délimitations, mais en plus il systématise les comparaisons et les articulations. Mais cette attitude de Ptolémée, héritière dans une certaine mesure de la propension de la géographie ionienne archaïque (voir notre 3^e partie sur la mouvance grecque) à étirer l'Afrique méridionale en la rapetissant vers l'Extrême-Orient, ne va pas sans conséquences majeures, sur lesquelles nous reviendrons dans l'évocation des ethnonymes et toponymes hérités de la période romaine et romano-byzantine. Ceci est d'autant plus problématique que son point de vue sur la forme de la terre n'est pas clairement formulé. Germaine Aujac a raison de se demander « *s'il croit à la continuité des terres à la surface du globe terrestre (ce qui serait en contradiction avec la thèse stoïcienne de la sphère de l'eau enserrant la sphère terrestre)* »¹.

La prise en compte d'autres travaux et surtout des copies arabes pourrait conduire à envisager un Ptolémée partisan de cette dernière conception². Tout compte fait, s'il convient de reconnaître les mérites de Ptolémée, il faut placer son œuvre dans une phase de transition, moment d'un bilan des écrits profanes, d'élaboration des écrits chrétiens³, donc de relance de la pensée historique et géographique. Il convient de distinguer dans son œuvre d'une part des données

¹ G. Aujac, op.cit 1993, p 388).

² S. Sambursky donne à ce propos des informations qui sont fort intéressantes.

« *Ptolemy .. goes on to say that he will begin by expounding the theory of the celestial motions by means of circles as if they were completely detached from the spheres to which they belong. Only in the second book of the Planetary Hypothesis does he proceed to talk about « the shapes of the corporeal spheres ».* The greek original of the second book is lost and only an Arabic translation is extant, with the exception of few lines quoted by Simplicius » (The physical world in late Antiquity, Princeton Univ. Press, 1987 p.142. Lyod A. Brown a relevé des passages de l'Almageste qui semblent illustrer la sphéricité (cf The story of maps, Dover edition 1979, p. 59).

³ Lyod A. Brown situe bien ce contexte et évalue la contribution de Ptolémée et de Strabon : « *great Caravans and merchant fleets were moving, as Strabo said, in the first twenty years of the christian era – the habitable world of 20 Ad was a bigger world than the one he knew as a young man. Lines of communication and trade routes had lengthened and so had the hopes of man. Also moving were as the world had never encountered and no man could foresee the long interlude in store for geography and the budding science of cartography. Nor could any man anticipate that for the most part, the geographic heritage of the human race was to rest for more than 1200 years in the writings of two men : Strabo and Claudius Ptolemy : one furnishing the key to the past and the other a pattern for the futur* » (Lyod A. Brown., 58).

précises, relativement bien maîtrisées, surtout quand il est question d'évoquer des régions contrôlées ou connues des Romains, et d'autre part des zones d'ombre, surtout concernant les régions situées en dehors du limes.

L'évolution des informations qu'il fournit concernant l'Afrique permet de tenter des identifications de toponymes sur les côtes atlantiques de la Maurétanie Tingitane (Maroc actuel, du Cap Spartel au Cap Guir), en Ethiopie Intérieure près de l'Atlantique, en Libye Intérieure dans la zone désertique depuis le sud de l'Atlas jusqu'à la Marmarique, donc de l'Atlantique jusqu'au Nil égyptien ; il prête attention aux îles de l'Atlantique, de même qu'aux montagnes sur les côtes et à l'intérieur, aux fleuves, aux villes, aux peuples de cette partie du monde¹.

IV-3-f. L'Afrique dans la topographie chrétienne de Cosmas

Au VI^e siècle l'oeuvre de Cosmas atteste la systématisation d'une géographie chrétienne ; sa Topographie chrétienne (T.C) donne des informations sur les relations inter africaines ; l'auteur décrit le troc qui s'effectue au pays de Sasou, à la frontière sud ouest de l'Empire d'Axoum (Cosmas II, 51-52, W.V. Conus, T.I p... 360-363) dans des termes qui reproduisent la même scène relatée par Hérodote à propos des relations entre Carthaginois et Ethiopiens de l'Ouest, (Hérodote IV, 196). En plus il rend compte du déploiement du christianisme.

« A Taprobane, île de l'Inde Intérieure là où se trouve la Mer Indienne, il y'a une Eglise de chrétiens, un clergé et des fidèles ; j'ignore s'il en existe plus loin - Pareillement, dans la contrée qu'on nomme Malé, où pousse le poivre, et au lieu appelé Kalliana.

Il y a même un évêque ordonné en Perse. Pareillement dans l'île nommée Dioskoridès, située dans la même mer Indienne et dont les habitants, des colons établis par les Ptolémées, successeurs d'Alexandre de Macédoine, parlent grec, il y a les clerics ordonnés en Perse et envoyés dans les régions et une multitude de chrétiens ; cette île, je l'ai côtoyée, mais je n'y ai pas fait escale ; cependant je me suis entretenu avec des naturels du pays parlant grec, venus en Ethiopie - Pareillement chez les Bactres, les Huns, les Perses, chez les autres Indiens, les Persarmeniens, les Mèdes et Elamites, ainsi que dans tout le pays perse, on trouve d'innombrables églises, des évêques, de nombreuses populations chrétiennes, beaucoup de martyrs et de moines hésychastes.

¹ Voir R. Mauny, « L'Ouest africain chez Ptolémée in Actes de la Conferencia internacional dos Africanistas Occidentais, 2 a conferencia, Lisboa 1950, vol I, pp. 241-293.

Il en va de même de l'Ethiopie, d'Axoum et de sa région environnante, de l'Arabie Heureuse dont les habitants se nomment aujourd'hui Himyarites, de l'Arabie entière et de la Palestine, de la Phénicie et de toute la Syrie avec Antioche jusqu'à la Mésopotamie, du pays des Nubiens, et des Garamantes, de l'Egypte, de la Libye et de la Pentapole, de l'Afrique et de la Maurétanie jusqu'à Gaderia vers le sud. Partout il y a des églises chrétiennes, des évêques, des martyrs, des moines hésychastes, partout où l'on proclame l'Evangile du Christ" (T.C III, 65-66 in W.V. Conus I pp. 502-504).

Cosmas informe également sur la place d'Axoum dans le commerce "international" : ce pays acheminait dans le circuit des produits tirés de différentes régions africaines : parmi ces produits, on peut citer l'or, (T.C, II, 51, W.V. Conus I, pp. 360-361), le bétail, les esclaves (II, 64, W. V. Conus, p. 379), l'obsidienne, l'ivoire, les peaux de rhinocéros, d'hippopotame, de singes, l'encens, (ibidem, II, 49, W.V. Conus I, p. 357), les clous de girofle etc. L'œuvre de Cosmas illustre bien les liens entre histoire et géographie, politique, économie et idéologie, entre histoire africaine et histoire internationale, entre histoire diachronique et synchronique. Les informations qu'il donne sur Axoum au VI^e siècle sont accompagnées de digressions comme celles ayant trait aux inscriptions attribuées à souverain axoumite, peut-être Ezana. (T.C. II, 58-65 W.V. Conus I, pp. 377-379).

Cosmas se veut géographe et cartographe, il nous a laissé une carte illustrée de la route vers Axoum avec des indications sur la bordure maritime (Mer Rouge), l'urbanisation, l'architecture, l'organisation militaire (cf. T.C. in W.W. Conus I, p. 367). Cosmas distingue bien les Indiens des Ethiopiens (II, 79) et ses informations sur l'Afrique de l'est, et sur la Barbarie orientale sont moins vagues (II 26 in W. V. Conus I, p. 328, 29 W.V. Conus I, p. 332, 48 W. V. Conus I, p. 356) que celles de beaucoup d'auteurs. Toutefois, le fait d'être en partie prisonnier de la tradition, lui fait faire des généralisations qui n'intègrent pas les précisions de Ptolémée. En effet, concernant la division du monde entre les trois fils de Noé (T.C II, 26 in W.V. Conus I, p. 328) il attribue à Cham, un domaine qui touche à l'Espagne (Gadeira), à l'Océan de l'Ethiopie, la zone de la Barbarie; un peu au-delà du golfe arabe, domaine qui touche également à la Palestine et à la Phénicie , toutes les régions méridionales et toute l'Arabie (celle qui est proche et celle qu'on appelle Heureuse).

W.W. Conus fait une remarque intéressante à propos de la localisation de la Barbarie. Il est dit aussi que la Barbarie fait face à l'Arabie par delà la mer (II, 50). Cosmas est donc d'accord avec l'auteur du Périple de Mer Erythrée, affirmant

que la Barbarie s'étend vers le sud depuis Bérénice, grand port de l'Égypte méridionale, non loin du tropique, jusqu'au cap des Aromates. Un autre intérêt dans les informations livrées par Cosmas se trouve dans l'évocation de certains étalons de mesure comme le tagkhara perse utilisé dans les transactions commerciales. En effet voici comme il décrit en détail le commerce dans la contrée de Sasou.

« Quant à la contrée appelée Sasou, elle est généralement proche de l'Océan, de même que celui-ci est proche de l'encens ; elle est riche en mine d'or. Tous les deux ans, le roi des Axoumites, par l'intermédiaire du gouverneur d'Agau, y envoie ses hommes pour le commerce de l'or.

Beaucoup d'autres marchands se joignent à eux, de sorte qu'ils sont plus de cinq cents. Ils y mènent des bœufs des blocs de sel et du fer. Arrivés à proximité du pays, ils font halte sur place. Entassant une quantité de ronces, ils élèvent une grande clôture et se tiennent à l'intérieur ; ils abattent leurs bœufs, les dépècent et exposent la viande sur les ronces, aussi que les blocs de sel et le fer. Alors arrivent les indigènes apportant des pépites d'or, grosses comme des graines de lupin, et qu'on appelle tagkhara ; ils en mettent une ou deux, ou davantage, sur la viande qui leur plaît, sur les blocs de sel ou sur le fer, et se retirent à l'écart.

Le propriétaire du bœuf approche, et s'il est satisfait, prend l'or, à son tour vient l'indigène qui emporte la viande, les blocs de sel ou le fer ; par contre, si le vendeur n'est pas satisfait, il laisse l'or, alors l'autre, voyant que le vendeur ne l'a pas pris, revient, ou bien il rajoute de l'or, ou alors il reprend son bien et s'en va. Tel est le troc que pratiquent les gens de là-bas, et parce qu'ils parlent des langues différentes, et surtout, parce qu'ils manquent tout à fait d'interprètes. Les marchands font dans le pays des haltes d'environ cinq jours et s'enfoncent progressivement dans les terres, négociant leur marchandise jusqu'à ce qu'ils aient tout vendu" (T.C. II, 51-52 W. V. Conus I, p. 360-362).

Les développements sur cette région donnent à l'auteur l'occasion de revenir sur les sources du Nil, et sur l'inversion des saisons : *« Au retour, ils (les envoyés du roi) s'en reviennent tous ensemble et armés, car il y a dans cette contrée des gens qui les harcèlent dans l'intention de dérober leur or. A ce train là, leur expédition marchande dure six mois, aller et retour compris : à l'aller ils avancent lentement, et surtout à cause du bétail ; ils reviennent à vive allure de crainte d'être surpris en route par les tempêtes et les pluies.*

Car c'est dans ces parages que se trouve la source du Nil et en hiver, à la suite des pluies abondantes, de nombreux torrents débordent du fleuve sur la route. L'hiver des gens de là-bas vient à l'époque de notre été ; il commence au mois égyptien d'Epiph (Juin, juillet) et dure jusqu'à la fin du mois de Thot (Août-Septembre) ; il pleut à verse durant trois mois, sorte qu'il se forme une multitude de torrents qui tous se jettent dans le Nil. Je décris ces choses, les unes telles que je les ai vues de mes yeux, les autres telles que je les ai entendu dire aux gens qui trafiquent précisément dans ces régions » (T.C II, 53 W. V. Conus I, p. 362).

Il est certain que cette description ne concerne que les affluents éthiopiens du Nil, malgré tout les détails ont leur importance. On ne sait pas s'il partage le point de vue d'Arrien qui affirmait que les fleuves de l'Inde sont plus grands que le Nil¹ ; toujours est-il que pour lui le Tigre et l'Euphrate ont un débit beaucoup plus abondant que le fleuve africain². Du reste les deux fleuves ont dû représenter, comme dans une mosaïque de Mérida (II- IIIe s) en Espagne, « l'interprétation figurée d'une conception philosophique du monde alors dominée par la puissance romaine »³. Cosmas bien qu'égyptien, ne fournit pas les mêmes précisions que Pline (H.N., V, 36) qui renseigne que le Nil dans les périodes de plus grande montée avait 16 coudées, d'où la représentation iconographique des 26 enfants jouant autour de lui⁴?

Ce même fleuve a été représenté surtout en Egypte au Maghreb et en Italie, associé à des hippopotames, à des crocodiles, à des figurants négro-africains. Toutefois il ne semble pas avoir suscité dans le reste de l'Empire la même ferveur qu'Isis, Sarapis, Harpocrate ou Amon. On peut en déduire que seuls les intellectuels et les hommes politiques informés sont conscients de son

¹ Il y a dans l'Inde autant de fleuves que dans tout le reste de l'Asie. Les plus grands sont le Gange et l'Indus qui donne son nom au pays. Tous deux sont plus grands que le Nil d'Egypte et que le Danube de Scythie, même si les eaux en étaient réunies. A mon avis, l'Akesinès est lui aussi plus grand que le Danube et que le Nil, là où, après avoir reçu l'Hydaspès, et l'Hyphasis, il se jette dans l'Indus qui atteint une largeur de 30 stades. Au reste, il coule peut-être beaucoup d'autres plus grands fleuves dans les Indes (Arrien, l'Inde, III, 9).

² Aussi les deux fleuves, le Tigre et l'Euphrate, qui descendent du nord, c'est-à-dire de la Persaménie, vers les régions méridionales, ont-ils un débit beaucoup plus abondant que notre Nil, c'est-à-dire le Geôn. En effet, ce fleuve Nil faisant son chemin des plaines basses du midi vers les régions nordiques plus élevées et remontant vers le haut, pour ainsi dire, a un débit bien plus médiocre. Cosmas, II, 32.

³ Danielle Bonneau « Le Dieu Nil hors d'Egypte, (aux époques grecques, romaine et byzantine) in Homages à Leclant vol 3 p. 54.

⁴ Concernant le régime actuel, Piotr O. Scholtz livre les données suivantes : « the volume of water is relatively small (156 cu y d sec) but rises to fifty times this amount (6, 500 – 7800 cu yd/sec. In August when the rainfall at its sources is plentiful (P. O Scholtz, Ancient Egypt, Barron's educational series 1997 p.13).

importance comme instrument économique, mais aussi comme manifestation de l'ordre du monde, par un rythme annuel paisiblement renouvelé¹.

Pour l'Italie, Danielle Bonneau suggère une grande période de dévotion du I^{er} au III^e s de notre ère, en relation avec la grande période de livraison du blé égyptien à Rome². Entre la fin de cette période et le VI^e s, la domination romaine, puis romano-byzantine en Egypte, a connu des interruptions et des reprises ; à cela il convient d'ajouter que le développement du christianisme³ a peu à peu éclipsé, après les avoir intégrées, les divinités les plus célèbres du monde méditerranéen parmi lesquelles Isis, par ailleurs longtemps associée au Nil⁴. Cosmas, comme on l'a constaté, tient à donner des détails symboliques qui peuvent ne pas apparaître dans l'œuvre d'un géographe « classique ». Ainsi il donne plus de détails sur les distances, la durée des parcours. Ainsi d'Alexandrie aux cataractes, il faut 30 jours, des cataractes à Axoum la même durée, d'Axoum aux extrémités de l'Ethiopie, 40 journées à peu près (T.C. II, 48). Cosmas est également assez bien informé sur le commerce international de la soie, provenant principalement de l'Inde la plus intérieure, vers les limites orientales du monde.

« Si, en effet, pour de la soie, certains n'hésitent pas à aller aux confins de la terre aux fins d'un misérable commerce, comment hésiteraient-ils à se mettre en route pour contempler le paradis ? Ce pays de la soie se trouve dans l'Inde la plus intérieure de toutes, à gauche, si l'on entre dans la mer Indienne, bien au-delà du golfe Persique et de l'île nommée par les Indiens Selediva, et par les Grecs, Taprobane ; c'est le pays nommé Tzinista bordé du côté gauche par l'Océan, comme la Barbarie l'est du côté droit. Les philosophes indiens, ceux qu'on appelle Brachmanes, disent que si l'on tendait un cordeau de la Tzinista à la Romaine de manière à ce qu'il traverse la Perse, on couperait, comme à la règle, le monde par le milieu, et peut-être ont-ils raison.

La Tzinista, en effet, est située tout à gauche, de sorte que les convois de soie arrivent de là-bas en Perse en peu de temps, par voie de terre, passant de peuple en peuple, tandis que par voie de mer, elle se trouve à une très grande distance de la Perse. Car autant le golfe Persique s'enfonce dans la Perse, autant de distance, et même davantage, parcourt à partir de Taprobane celui qui se dirige à l'Est vers cette Tzinista, et ceci après avoir eu (à parcourir) des distances considérables depuis l'embouchure du

¹ D. Bonneau - ibidem p. 53.

² ibidem p.58

³ A la fin de l'Antiquité « le dieu Nil devient un élément culturel qui hors d'Egypte comme en Egypte côtoie le christianisme où il a été si chaleureusement intégré à la puissance du Christ, "D. Bonneau, ibidem p. 62.

⁴ Danielle Bonneau insiste sur cet aspect dans le bassin oriental de la Méditerranée et les pays limitrophes (ibidem p.59).

golfe Persique, tout l'océan Indien jusqu'à Taprobane et au-delà. Aussi celui qui va par voie de terre de la Tzinista en Perse réduit-il de beaucoup les distances ; c'est la raison pourquoi on trouve toujours beaucoup de soie en Perse. Au-delà de la Tzinista il n'y a plus ni navigation ni terre habitée » (Cosmas II, 45-46).

Cosmas parle de l'Afrique en relation avec le reste du monde, il l'inscrit dans le monde chrétien et dans le commerce « international ».

IV 4 - L'AFRIQUE, UNE PARTIE DU MONDE, UN MONDE A PART

Les auteurs que nous avons choisis pour illustrer les sources sur la géographie ancienne de l'Afrique ne sont pas les seuls à offrir des données systématiques. Juba de Mauritanie se représentait l'Afrique comme un triangle rectangle dont l'hypoténuse s'étendait jusqu'au promontoire Mossylique (ras Antarah) face au golfe d'Aden¹ ; d'où plus tard l'idée d'une Ethiopie qui regarde vers l'Inde, différente de l'Ethiopie méroétique et de l'Ethiopie occidentale. Plin H.N, VI, 183) donne des indications très utiles sur les auteurs, parmi lesquels Eratosthène, qui ont élaboré des systèmes de mesure à partir d'exemples tirés de la terre africaine. Les chiffres attribués à Eratosthène donnent des approximations relativement correctes : aussi la distance entre le pays de la Cannelle (Somalie ?) et la ville de Canope correspondrait approximativement à 2100 km, ce qui n'est pas éloigné des données actuelles estimées à 22 22, 222 km¹. Salluste (Jugurtha, XVIII) a donné des détails sur les limites septentrionales (Méditerranée), occidentales (l'Atlantique), et orientales (une vaste étendue qui forme la limite jusqu'à l'Egypte).

Nos auteurs ne pouvaient s'empêcher de revenir sur certains débats ayant trait au problème de l'eau en Afrique. Ainsi Strabon (III., 4. 3 voir aussi XVIII. 3. 8) n'a pas manqué d'exprimer son scepticisme à l'égard de ceux qui ont fait des développements sur les vertus hydratantes du lotus. Pausanias (I, 33, 5-6) évoque des Ethiopiens, voisins des populations de Maurétanie et indique que leur territoire n'est pas arrosé par des fleuves ; la prise en compte des informations fournies par Strabon sur la fertilité de la Maurousia lui aurait permis de nuancer

¹ Sur la transmission du texte de Juba (les Errances de Hannon) par Plin H.N, VI, 175 et sur ses sources éventuelles (les Libri Punicj) cf Desanges Recherches p. 60.

² Voir E. Mveng, les sources grecques de l'histoire négro-africaine p. 143.

ses propos (Strabon, XVII, 3, 10). Des sources romanesques (Héliodore) donnent une description assez fâchée de la région de Méroé (Héliodore, IX et X).

On peut relever dans d'autres sources (Synesius) les détails particuliers du relief d'un terrain, propice à une embuscade, comme cette « *gorge longue, profonde avec un épais fourré au bout de laquelle les prêtres d'Axoum ou d'Augila et le diacre Faustus devaient rencontrer un ténébreux adversaire* »¹. Même si une correction dans l'interprétation permet de localiser l'endroit indiqué non sur la Corne de l'Afrique, mais plutôt en Cyrénaïque, il convient de noter ces détails². Paul Orose (I, 2, 92 et 93) mentionne les monts Uzarae en Numidie, le Mont Astruxis en Maurétanie. Les sables du désert sont signalés par Ptolémée (IV, 6, 6) ; le même auteur (IV, 6, 5 et 6, 6) permet de localiser les Fosses Garamantiques au Wadi el Agial³. L'examen méticuleux des différentes sources apporte également des informations sur la faune, la flore et les groupements humains, avec les us et coutumes.

IV 4 a - LA FLORE, LA FAUNE ET LES RESSOURCES AFRICAINES

L'analyse philologique a pu permettre au professeur Desanges de relever à partir de Pline, (H.N., XXI, 29) les descriptions du baccar, appelé nard des champs et proche du cinnamome (le cannelier) avec sa couleur (l'immortelle jaune) et de le localiser sur la Corne de l'Afrique⁴. L'Expositio Totius Mundi et Gentium, 35, indique la richesse d'Alexandrie en poissons de toutes sortes, et aussi en aromates et marchandises d'origine barbare⁵. Selon Athénée (Deipn. II 62 e) des asperges géantes poussent dans une région située non loin de l'Océan. L'énumération de Strabon est plus systématique et elle offre plus d'une quarantaine de variétés : des oliviers (XVI, 4 ; 5 ; 7 ; 13 ; XVII, 1, 35), des algues (XVI, 4, 7), des roseaux (XVII, 3, 7), des plantes à gomme styrax (XVI, 4, 13), des palmiers, lauriers, et autres arômes, le papyrus, l'encens, le peuplier, la myrrhe, le cinnamome, le mil, l'orge, les dattes, le lotus, le roseau, le (calamus), (XVII, 2,2), l'ébénier, la vigne indigène (XVII, 2,2), le serpentaire (dracontium), la carotte

¹ Desanges, «Philologica quaedam necnon Aethiopica» in Melanges à Senghor, p. 114.

² J. Desanges a noté dans les différents manuscrits les leçons qui pousse à penser à Axoum et qui autorise la localisation maghrébine cf article cité p. 115-117.

³ Sur les vestiges archéologiques subsistant à Djerma et Zinchecca et relevées par CH. Daniels, the Garamantes of Southern Libya, voir G. Camps in Encyclopédie Berbère A. 75.

⁴ Desanges, Melanges à Senghor, pp 108-111.

⁵ Ibidem 112-114.

(staphylir.us), le fenouil sauvage (l'hippomarathus), la canne, l'asperge (XVII, 3, 4).

On peut donc admettre aisément que les mythes grecs sur la Libye riche et opulente n'étaient pas sans fondement. R. El Athram a tenté d'expliquer pour quelle raison une plante comme le silphium était « prisée » ; on tirait un produit de la racine et de la tige, qu'on mélangeait à la farine pour en faire une potion. On pouvait ainsi le conserver longtemps, sinon, dit Theophraste, il se gâte. D'après Pline, les feuilles servaient en médecine à dilater l'utérus pour l'expulsion du foetus mort et les racines étaient très efficaces contre les inflammations des voies respiratoires ; on les utilisait aussi sous forme d'onguent à base de cire contre les écrouelles. Le suc, absorbé par voie buccale calmait les névralgies et agissait comme antidote contre les blessures d'armes empoisonnées et les morsures de serpent et de chien. Les personnes âgées l'utilisaient comme digestif, contre la toux, les maux de dents et d'autres affections¹.

La place de cette plante dans l'économie, déjà importante durant la période de colonisation grecque, s'est maintenue durant la période romaine. Ainsi « lorsque Cesar, à la fin de la République prit le pouvoir, il trouva dans le trésor public, outre de l'or et de l'argent, 1500 livres de silphium »². Mais comment expliquer la rareté voire de la disparition de cette plante à la fin de l'Antiquité. Déjà sous Néron ce phénomène était noté. Parmi les raisons avancées on peut noter la surexploitation des herbages de la région, (les moutons étaient friands de silphium), l'arrachage des racines pour des raisons médicales. On a également avancé comme raison: « l'hostilité des Libyens envers les envahisseurs, sentiment dont ne saurait douter quiconque a étudié l'histoire de cette région jusqu'à la conquête arabe »³. Les relations entre situation économique et situation politique étaient donc clairement perçues.

La faune est non seulement dans les documents littéraires, mais elle est en plus largement représentée dans l'iconographie. Ainsi le rhinocéros caractéristique du pays d'Agisymba est représenté dans la numismatique. Et la confrontation des sources permet de distinguer le type bicolore représenté sur des pièces de monnaie, à partir de Domitien (83 après Jésus Christ), le type unicolore signalé par des auteurs comme Strabon (XVI, 4, 15) ; ce type d'animal, selon le

¹ R. El Athram, « la culture du silphium en Cyrénaïque », Unesco, HGA, Et. et Doc II p. 26.

² ibid. p. 27.

³ R. El Athram, art. cit., p. 27.

témoignage de Suétone (XLIII, 11) et de Dion Cassius (L.I, 22, 5) fut exhibé au peuple romain sous Auguste et sous d'autres empereurs ; le spectacle pouvait être parfois sanglant¹.

Même si dans l'espace tchadien l'habitat de cet animal semble s'être déplacé plus à l'est, l'indication demeure valable pour l'identification du pays d'Agisymba². Reste maintenant à savoir s'il s'agit du même animal décrit par Strabon ; l'animal dont il parle, qui ressemble au taureau par sa forme, à l'éléphant par sa manière de vivre, sa taille et sa façon de se défendre. Se trouve-t-on en face du *diceros bicornis* plus petit et plus irascible que le *ceratotherium simum*, ou en face du buffle sauvage ou taureau éthiopique³ ? En effet l'hésitation est permise, tant qu'on n'a pas les détails fournis par Pline (H.N. VIII, 71) qui insiste sur la position de la corne au niveau de la fosse nasale (*rhinoceros unius in nare cornus*) ; l'identification est rendue d'autant plus difficile que le type bicorne plus courant en Afrique présente deux variétés : *le blanc, (en fait enduit d'une boue relativement claire, couleur de buis), et « aussi grand que l'éléphant mauritanien (5 m de long) et dont le museau est camus et la seconde corne très peu développée, - et le noir, à la lèvre supérieure préhensile et pointue, de taille plus modeste (3,5 m de long) et dont la seconde corne, bien visible même de loin, fait à peu près la moitié de la première »*. Alors que le premier peut vivre dans des zones arides et pierreuses, le second préfère des zones mieux arrosées⁴.

Là encore les traditions africaines peuvent apporter un éclairage important. Notre enquête nous a permis de noter que le haussa traduit le rhinocéros par *Alenden daji* (le porc de la brousse) qui nous semble renvoyer à l'expression wolof (porc de la brousse : *mbaam àll*, le phacochère) alors que le tamasheq nous semble plus précis et traduit rhinocéros par *tin n-eskàw*, (celui qui a une corne) confirmant ainsi l'insistance portée par Pline sur ce détail. A notre avis cela ne signifie pas que l'espèce africaine est unicorne, le détail sur la corne est une insistance pour identifier l'animal par rapport aux autres animaux (taureau et éléphant) qui ont soit deux cornes (buffle), soit deux défenses (l'éléphant). Le terme grec, rhinocéros, reprend la même description et désigne bien cet animal « *qui a une corne sur le nez* ».

¹ Desanges, *Recherches* p. 201 sq ; voir aussi Thompson et Fergusson op ci p. 16.

² Knut Victor revient sur cette question op., cit., p. 26.

³ J. Desanges, *Recherches* p. 213 et p. 203.

⁴ J. Desanges (*Recherches* p. 203 sq) invoque les travaux de W. Gowers (the classical Rhinoceros in *Antiquity* XXIV, 1950, pp. 61-71 et *le traité de zoologie* de P.P. Grassé, Paris, 1955 XVII, pp 1123-1124.

On le constate donc, comme pour la traduction de l'expression « cheval du fleuve », hippopotamos, les Grecs ont dû emprunter à l'imaginaire africain pour nommer des éléments de la faune qui ne leur étaient pas connus dans leur propre pays. Que dans ce jeu ils se soient parfois perdus, n'est pas à exclure, ce qui permettrait de comprendre les contradictions entre l'insistance sur l'hippopotame du côté africain et celle sur le rhinocéros du côté gréco latin, pour évoquer le même pays d'Agisymba. D'autres animaux présentent moins de difficultés pour une identification.

Tel est le cas de la girafe déjà connue grâce à l'iconographie égyptienne puis perse, toujours en relation du reste avec les pays au sud de l'Égypte ; chez Héliodore elle fait partie des cadeaux que le peuple d'Axoum offre au roi de Méroé - Le texte grec décrit bien de cet animal étrange : « *sa taille est celle d'un chameau, sa peau, celle d'un léopard, le train de derrière et le ventre ceux d'un lion, les épaules, les jambes de devant hors de proportion avec les autres membres ; grêle est le cou, sa tête deux fois plus grosse que celle de l'autruche de Libye - Ses yeux terribles semblent fardés. Ce chameau léopard est une douce nature* (Héliodore X, XVII, 1).

Il est intéressant de noter que certaines langues du sahel renvoient à une comparaison avec le dromadaire (bure - ganji-yoo en zarma, rakumindaji en haussa et annas ou nasaf en tamasheq alors que le wolof semble avoir conservé un terme spécifique njamala, terme pourrait bien venir de njool (grand) et mala (animal). La comparaison avec le dromadaire doit être relativement tardive, (Ier siècle avant Jésus Christ). L'utilisation de ce dernier animal par les populations du Maghreb, voire du Sahel est confirmée du reste par les sources iconographiques¹ comme la mosaïque du Bardo, 1996). La faune et la flore sont riches dans cette partie du monde.

Plinç, en évoquant l'expédition du consul Suetonius Paulinius dans la région de l'Atlas, mentionne au-delà du fleuve Ger, des brousses remplies d'éléphants, de fauves et de serpents de toute espèce (Pline, H-N, V, 15). Près du fleuve et de la ville Sala, aux voisinages d'espaces isolés sont mentionnés également des troupeaux d'éléphants (V, 5), le fleuve Bambotum est plein de crocodiles et d'hippopotames (ibidem, V, 10). La faune et la flore sont utilisées comme des ressources naturelles. Ainsi pline nous apprend qu'on prospecte les

¹ Voir J. Desanges, Encyclopédie Berbère A. 71. Si l'utilisation de cet animal semble être plus intense à partir du 1er siècle avant Jésus-Christ (César s'empara de 22 dromadaires du roi Juba I), toutefois il faut préciser que sa présence au Sahara et en Afrique du Nord est attestée au néolithique cf Djibo M. Hamani, le Sultanat touareg de l'Avâr, EN. n°55, 1989 p. 63).

forêts pour en tirer l'ivoire, le thuya, et tous les rochers de Gétulie pour le murex, les pourpres (Pline, H.N., V, 13).

Les auteurs ne se contentent pas d'évoquer les animaux. Ils donnent parfois des détails sur l'utilisation du bétail ou du gibier et sur l'art de la cuisine. La viande et les os étaient préparés en hachis, on faisait des farcis, la peau était également utilisée dans cette cuisson (Strabon XVI, IV, 17). Les animaux sont parfois associés à des zones géographiques ou à des détails topographiques. Ainsi Pline rappelle les assertions de Mnaséas, disciple d'Eratosthène qui associe l'électrum à un lac fréquenté par les méléagrides (Pline H.N. XXXVII, 38). Les produits mentionnés concernent ceux du sol et du sous sol. Le sel est évoqué par Pline (V, 34), alors que Strabon ajoute, en plus du sel fossile (XVII, 2,2), le cuivre, le fer (XVII, 2,2) l'or à Méroé (ibid.), le topaze (XVI 4,6), le basalte noir d'Ethiopie etc.

Certains produits comme le cuivre, faisaient partie des transactions entre Méditerranéens non Africains et Africains. Ainsi selon Richard Bucaille¹ la Mauritanie et le Maroc ont été au cœur de ces échanges, comme l'atteste la découverte à Akjoujt de deux pièces de monnaie romaine². D'autres produits étaient également acheminés dans les circuits commerciaux. Ainsi Marguerite Le Cœur propose de mentionner, parmi les produits qui devaient transiter par le Kawar, les plumes d'autruches, l'escarboucle aux vertus magiques et éventuellement des esclaves en faible quantité³. Les modalités de ce commerce ne devaient pas être différentes dans grands principes du troc muet ou avec des interprètes ; ce troc a été imaginé en Afrique de l'ouest par Hérodote (IV, 196) au Ve S avant notre ère et a été retravaillé, recontextualisé en Afrique de l'Est et sur la Corne de l'Afrique par Cosmas (T.C., II, 51-53).

IV 4 b – ANTHROPOLOGIE : NOIRS ET BLANCS, ETHNIES ET ETATS

Les populations sont donc répertoriées, avec leurs habitats et leurs habitudes. Strabon parle des grottes et des cavernes, mais aussi des maisons construites avec du bois, des branchages ou des os de cétacés (XVI, 4, 13 ; XVII, 2).

¹ En étudiant les mines archéologiques ouest-africaines, l'auteur est d'avis qu'aucune d'entre elles n'est antérieure à l'époque arabe sauf celle d'Akjoujt. cf R. Bucaille, le cuivre en Afrique de l'ouest à la période des grands empires soudanais Université de Paris I, 1972 P. 250.

² L.A Thompson et Fergusson, p.12.

³ Marguerite Le Cœur, op. cit. p. 12-13.

Plin (H.N,VI, 179) donne la liste des villes nilotiques en amont de Syène. Il a recueilli les informations de Juba de Maurétanie : il s'agit de Cramda, Denna, Cadeum, Atthana, Batta... Il fait mention de plusieurs villes anciennes et nouvelles, sur la façade atlantique (Plin, V, 1-18). Strabon décrit en détail le combat que mènent sans relâche certaines populations de la côte orientale (Ichtyophages, Colobi, Créophages) pour trouver de l'eau potable qu'elles vont chercher à l'intérieur des terres, en déployant tout un art de la conservation (Strabon, XVI, 4, 13). La description des us et coutumes des Troglodytes est riche d'indications anthropologiques : on peut y percevoir le mode de gouvernance dans les tribus et/ou clans, l'éducation communautaire au sein du peuple, le système élitiste chez les dirigeants, le soin apporté par les femmes aux questions esthétiques (port du collier au cou, khôl aux paupières), le rôle de ces dernières dans la résolution des conflits autour des pâturages, l'alimentation diversifiée (qui ne néglige ni la chair, la peau, les os, le sang, le lait etc.). Les chefs ont droit au miel. La pratique de la scarification et de la circoncision est notée (Strabon XVI, 4,17 . Les femmes portent des anneaux de cuivre dans les lèvres (idem, ibidem, XVII, 2, 3).

Les moyens de communication à l'usage des Africains et de leurs interlocuteurs sont rendus en détail : les Garamantes, selon Strabon (XVII, 3,19), élevaient cent mille (100.000) chevaux par an. Cette race d'équidés était caractérisée par son endurance et sa rapidité. On suspendait sous le ventre de ces animaux des outres pleines d'eau. Ces témoignages écrits sont renforcés par les sources archéologiques (les peintures rupestres du Sahara) ; l'image permet de constater que des chevaux sont peints dans leur position en extension ou au galop volant. Danilo Grebenart tout en soulignant le silence (pour le moment) de l'archéologie, se pose des questions sur la fonction des peintures rupestres. *« Furent-ils effectivement utilisés par les populations sahariennes ou s'agit-il de véhicules quasi mythiques, symboliques, seulement figurés et qui*

*circulaient bien loin des régions où ils furent représentés » ?*¹. Pourtant les détails dans le costume des cavaliers devraient inciter à croire à une représentation réaliste qui n'écarte pas systématiquement le symbolisme². Pline donne des détails sur la particularité des embarcations éthiopiennes, elles sont pliables ce qui permet de les porter sur les épaules au passage des cataractes (Pline, H-N. V, 59). Ces sources ne manquent pas de présenter les Africains dans leur unité et diversité.

De la même manière que les Grecs ne s'étaient pas contentés d'un terme unique pour désigner les populations au teint noir, de la même manière les Romains et les Romano-Byzantins vont déployer une ingéniosité pour rendre compte de la complexité du fait anthropologique africain. Les premiers avaient utilisé les termes melas, kelainos, aithiopos, mauros, etc³; les seconds ont repris les deux derniers termes qui ont été utilisés concurremment avec d'autres : niger, ater, obscurus, fuscus etc. Il est toutefois intéressant de noter que trois termes ont pu être utilisés pour désigner des groupes humains plus ou moins localisés : il s'agit des Aethiopes⁴, les Mauri⁵, les Nigritae⁶, les Nigroe⁷.

La plupart des auteurs latins, prolongeant du reste une tradition grecque, ont avoué leur incapacité à délimiter de manière nette les zones respectives des Ethiopiens et des Libyens. En outre, on note de plus en plus une tendance qui introduit les Maurensii, Mauri, Maurousii, situés au Maghreb « occidental ». Le terme mauros, toujours tiré du grec indique la coloration sombre de la peau des habitants de cette région. Comment délimiter leur pays par rapport à celui des Ethiopiens plus foncés et plus méridionaux ? Strabon est très embarrassé là dessus « *Nous ne saurions dire quelles sont les limites de l'Ethiopie et celles de la Libye ; nous ne les connaissons pas clairement du côté de l'Egypte, encore moins du côté de l'Océan* » (Strabon, XVII, 3, 23). Même si l'évaluation de l'élément noir dans la population des grandes villes de la bordure méditerranéenne est très

¹ Grebenart Danilo, Les débuts de la métallurgie en Afrique occidentale, 2 vol. Université d'Aix en Provence 1983 p. 463.

² « *Les vêtements des conducteurs sur des figurations peintes, au Tassili en particulier, peuvent être reconnus - Il s'agit d'une tunique s'arrêtant à mi cuisse dont la base est en forme de cloche et qui a souvent un profil bi triangulaire marqué par l'étranglement de la taille donnant au personnage l'aspect d'un sablier ou d'un diabolos* ». (Danilo Grebenart, op cit p. 465).

³ voir mon mémoire de maîtrise déjà cité, Université de Dakar 1975.

⁴ Cicéron, Div, 2,96 ; Pline, 2, 189.

⁵ Salluste, Jugurtha, 18, 10, Pline V, 17.

⁶ Pline V, 43.

⁷ Pline, VI, 196.

difficile¹, il est par contre certain que les Ethiopiens vivaient en grand nombre à la lisière méridionale de l'Afrique du Nord.

J. Desanges est conscient du décalage entre les perceptions des Anciens et celles des Modernes : « *La distinction que fait le langage courant entre une Afrique blanche, qui serait l'Afrique du Nord et le Sahara, et une Afrique noire qui commencerait au sud de celui-ci est commode, mais très approximative. Elle appelle de nos jours bien des corrections de détail si l'on veut épouser plus fidèlement une réalité moins simple. Il est vrai que l'on est souvent tenté de rendre compte de la complexité de la situation actuelle en matière de peuplement, notamment dans l'aire saharienne et à la lisière méridionale du Maghreb, en invoquant le long trafic des esclaves soudanais qui furent pendant des siècles à partir de la conquête arabe déportés vers le Nord. Mais si l'existence et l'importance d'un tel courant sont indéniables, les protohistoriens et les historiens de l'Antiquité, de St. Gsell à G. Campus ont insisté sur le fait qu'il n'a pu que renforcer, en le modifiant sans doute sensiblement, un élément de population archaïque que Grecs et Romains nommaient ethiopien et qui se distinguait des Libyco-Berbères* »...².

Toutefois, les textes de la période romaine apportent même des précisions plus nettes sur le teint de certaines populations. Ainsi, les Nasamons dont Hérodote avait relaté le voyage vers les terres du sud sont perçus par Philostrate (Vie d'Apoll, VI, 25) comme des Ethiopiens, et de leur mariage avec des Carthaginois naissent des enfants métis. Strabon (II, 2, 3) citant Posidonios nous apprend qu'à l'intérieur de la Cyrénaïque, les populations qui se nourrissent de silphium ont les cheveux crépus, les lèvres charnues et le nez épaté. Solin (XXX, 2) considère les Garamantes comme des Ethiopiens, ils sont décrits comme perusti, donc très noirs par Lucain (IV, 679) et furui, sombres par Arnobe (VI, 5). Ptolémée, même s'il distingue les Garamantes des autres populations (Girrhei, Nigritae, Odrangidae) précise qu'ils obéissent à un même roi (Ptolémée IV, 6, 5 et I, 8, 5). Il donne du reste une bonne description de la gamme des teints (I, 9, 7) en comparant les Garamantes, les habitants de la Triacontaschène (en Egypte après la seconde cataracte du Nil en allant vers le nord), les habitants de Syène (Assouan) et ceux de Méroé. Les deux premiers groupes sont quelque peu noirs, le troisième groupe est plus clair, voire blanc, le quatrième est noir foncé.

¹ L'exploitation des sources littéraires et iconographiques permet de noter la présence à de personnages noirs ou foncés en relation avec Carthage, Alexandrie ou d'autres villes, voir à ce propos les travaux de Fr. M. Snowden, A. Bourgeois, J.O. De Graft-Hanson etc.

² J. Desanges in Afrique Noire et Monde Méditerranéen dans l'Antiquité, p.29.

en Afrique du Nord, seraient liés à l'avènement des empereurs africains¹ (les Sévères), au développement du tourisme en direction de l'Égypte² ou au développement des relations économiques directes entre Carthage et Alexandrie³ ?

Dans le registre des portraits d'Africains qui reflète des statuts ou des fonctions particulières, transparait souvent l'élément nègre : qu'il soit sorcier, oiseleur, voire souverain comme Juba II. La diversité des registres se perçoit donc non seulement dans les traits physiques, mais aussi dans les différentes positions sociales et attitudes. Toutefois deux traits sont à relever :

1- les auteurs ont prêté une attention particulière à l'armement des Africains pour la chasse ou pour la guerre. Strabon note chez certains peuples l'utilisation d'arcs de roseaux, de flèches acérées au feu (Strabon XVI, IV, 9). Les Megabares utilisent des massues garnies de fer, des lances et des boucliers de peau brute (ibidem, XVI, 4, 17). Lucien au IIe S de notre ère donne des indications sur les techniques au combat. « *Au combat, ils exécutent des danses et ne tireraient pas une flèche sans avoir formé au préalable une figure de danse destinée à faire reculer et épouvanter l'ennemi. En guise de carquois, ils plaçaient leurs flèches, selon une tradition longtemps perpétuée, dans les cheveux, en forme de rayons* » (Lucien, de Saltatione, 18). Héliodore (IX, XIX,2) reprend la description de ce qui lui paraît comme un jeu, un amusement à la guerre. Il en fait une spécialité des habitants du pays de la cinnamome.

2- ils ont jugé pertinent d'insister sur le thème de la sagesse africaine⁴. La sage Sisithrès de la cour du roi de Méroé regrette non seulement les sacrifices humains, mais encore celui des animaux (Héliodore IX,9) et il a une idée de la loi applicable à tous les êtres humains, quels que soient leur ethnie ou pays d'origine, et il défend ce point de vue face au Roi. Le roi est lui-même généreux et clément. Et Lucien de Samosate, satiriste, haut fonctionnaire de l'Empire romain déclare que les « *Nègres sont les plus sages de tous les hommes* » (De Astrologia, 3). Certes l'Afrique continue d'abriter des êtres bizarres, tels que ces androgynes dont parlent Pline (..., VII 15) et saint Augustin (De ciu. Dei XVI, 8). C'est une région où il y a également des populations rebelles déditices. Mais il y existe des

¹ Voir Leglay et alii. ch. 12 : « les empereurs syriens et africains ».

² Lionel Casson donne des détails sur cet engouement pour l'Égypte et l'intérêt suscité par les colosses de Memnon (cf travel in the Ancient world réédition de 1994, London, J. Hopkins univ. Press, pp. 273-291).

³ Voir Marcel Leglay. Isis à Lambèze, in Hommages à Leclant vol 3, pp. 339-351.

⁴ A. Bourgeois, op. cit. 73-75.

vastes regroupements assez bien structurés comme Méroé, Axoum et peut être Agisymba.

IV 4 c - MEROE - AXOUM-AGISYMB A.

L'image de l'Ethiopie méroétique qui ressort du tableau peint par Héliodore est celle d'un pays fertile, prospère, bien organisé avec son architecture sociale et urbanistique. Son environnement ferait rêver tout touriste en mal d'exotisme : la faune et la flore sont abondantes et diverses. La prospérité est évaluée à partir de certains critères : l'agriculture fournit des rendements de 300 pour un, l'or est si abondant que les prisonniers ont des chaînes faites de ce métal. Sur la frontière avec l'Egypte il y a des mines d'or convoitées par les Perses. Sur le plan militaire : le roi mis en scène par Héliodore, à savoir Hydaspes, étend son pouvoir sur beaucoup d'autres peuples : une partie au sud est sous le commandement du neveu du roi, un certain Méroebos (l'auteur a peut être voulu par-là nous indiquer une clef pour décrypter la fiction en regardant du côté de Méroé).

Le défilé des coalisés ou des vassaux est bien rendu : les Sères sont là, armés en hoplites, experts aussi à conduire des éléphants de guerre. Ils apportent des étoffes tissées avec du fil d'araignée. Les Troglodytes donnent au roi de l'or tiré des fourmilières et une paire de griffons attelés. Les Blemmyes sont là, de même que les Axoumites et les Arabes. Toute cette troupe de choc est savamment bien utilisée : les Blemmyes percent le ventre des chevaux adverses (à savoir ceux des Perses et de leurs sujets égyptiens), les archers arabes sont très actifs. Les éléphants permettent de « surplomber » l'adversaire et de le malmener par une pluie de flèches. La technique de l'encerclement permet de bloquer les Perses, dos au Nil. Les soldats du génie arrivent à détourner le cours du fleuve et à faire tomber les murs de Syène, ville assiégée. Les Perses sont défaits et seuls les Egyptiens font preuve de bravoure. Le roi pense du reste avoir donné une bonne leçon aux Egyptiens leur prétention sur le Nil. Le fleuve vient d'Ethiopie, où se trouve la plus grande partie de son cours, et cela doit être compris par tous.

Sur le plan interne le royaume est stable ; en l'absence du Roi, la Reine Persinna assure la régence. La stabilité et l'équilibre des pouvoirs sont assurés : les gymnosophistes veillent. Il ne s'agit pas seulement de pouvoiristes, ils sont éduqués, instruits et sages. Et le peuple lui aussi veille et exprime sa joie (après

la victoire sur les Perses) et son chauvinisme lors d'un combat de lutte¹. Certes ce tableau est idyllique, il s'agit d'un roman. Mais le contenu et les thèmes ne sont pas si éloignés des réalités méroétiques. En effet Héliodore a dû garder le souvenir de la résistance méroétique face aux troupes de César Auguste. Mieux la figure des Candaces, reines mères de Méroé, se retrouve dans celle de la Reine Persinna. Cette figure, présente déjà dans les textes grecs de l'époque hellénistique et dans le Nouveau Testament (Actes des Apôtres VIII, 27) est mentionnée jusqu'au VIIe siècle après Jésus-Christ dans le texte du géographe de Ravenne². Le texte d'Héliodore semble même indiquer des mécanismes de dévolution du pouvoir : la place du neveu du roi indique l'importance de la matrilinearité.

Mieux ce texte révèle une étape de transition en matière de géopolitique africaine. Héliodore ne semble pas conscient des mutations profondes qui s'opèrent dans la région ; Axoum, qu'il présente comme vassal, va rapidement venir à bout de Méroé, déjà affaibli par les attaques des Blemmyes et d'autres groupes, également présentés comme vassaux. Cette présentation des faits dans un style romanesque est-elle le reflet d'une réalité historique, corroborée par l'archéologie ?

Méroé a-t-il été en contact permanent avec Axoum ? Une des inscriptions d'Ezana, roi d'Axoum au IIIe siècle semble le confirmer. Méroé a-t-il été en contact avec des entités de l'ouest africain ou avec des puissances-relais de la zone entre le Tchad et le Niger comme Agisymba ?³.

Bunbury a attiré l'attention sur l'extension du terme Agisymba dans la géographie de Ptolémé. Agisymba aurait-il, comme l'a suggéré le prince Dike Akwa,¹ un lien avec l'empire de Ngesimba que les Sow érigèrent à partir du IIe siècle de notre ère, et ce terme serait-il à mettre en relation avec Nge (confrérie militaire) de cet empire des Sao (Sow) ?. L. A Thompson et J. Fergusson sont conscients de la complexité du problème et de l'enjeu que constitue cette région charnière, non seulement dans le commerce avec le Maghreb mais avec le reste de monde méditerranéen ; l'apport de l'archéologie et les attentes qu'elle nourrit sont grandes :

¹ Michel Wotonoff « Les Ethiopiens chez Héliodore, in Documents Pédagogiques du département des langues anciennes n°2 FLSH – Université de Dakar, 1975 – 1996, pp 27-34.

² J. Desanges, « Vues grecques sur quelques aspects de la monarchie méroétique in BIFAO T L XVI.

³ *In the first passage, where he is citing the account given by Marinus, probably in his very words, he calls Agisymba a district or territory of the Ethiopians () 8, p5. But he elsewhere () speaks of it as an extensive country, stretching far along the borders, of the un known land, and seems to employ the term as co-extensive with Southern Ethiopia (Bunbury II p. 523 - 524 note 1.*

"the main prosperity of the North African costal plain lay in agriculture, and we may reasonably suppose that some of the produits found their way south wards as well northwards. Happily Italian excavations in the Fezzan have shown precisely other Roman exports to the Garamantes : lamps, pottery and glass the discovery of obsidian seems to be the Mediterranean islands. We need not doubt that some of these goods went further.

Exploration in the Hoggar and Tibesti massifs, through rock paintings and other evidence of dates ranging from the mesolithic to the bronze age, have gone to confirm this picture. In the paintings, we see giraffes, elephants, rhinoceros, buffaloes antilope, lions and ostriches ; also war charriots, archers, swimmers, wizards and dancers. Material evidence include megalithes, stone citadels, metal, glass, pearls, leather, terracotta and clay pots. Fertility symbols are found, including statues of the great Mother holding her breasts"².

Et nos deux auteurs de reconnaître la complexité du problème du fer en Afrique et les limites de l'archéologie. Tous ces faits devraient autoriser à relire les sources littéraires de la période romaine, voire de la période grecque, comme les textes du Pseudo Skylax ; les données fournies, censées concerner la côte occidentale, pourraient bien "éclairer" les régions plus intérieures, là encore le jeu de la transmission a pu jouer dans le transfert. Toujours est-il que nos sources nous informent sur certains types de relations inter africaines. Les relations entre Carthage et les populations du Maghreb ne manquent pas parfois de relater les conflits antérieurs à la période romaine³.

Ces conflits pouvaient avoir des soubassements économiques, quand par exemple les colons phéniciens refusent d'honorer leur engagement financier (Justin XIX, 2, 4) ; politiques, quand les Egyptiens se mettent aux côtés des Perses dans le roman d'Héliodore, ou religieux, quand le diacre Faustus et ses compagnons s'opposent au géant dans la lettre de Synesius. (Epist, CXXII). Les relations économiques pouvaient s'effectuer de manière primaire telle qu'imaginée au Ve siècle par Hérodote (IV, 196) puis reprise par Cosmas (II 51-52) ou de manière plus sophistiquée. Pline (HN, VI, 181), Ptolémée (IV, 7, 5), Stéphane de Byzance, (Ethn. s.v) informent sur l'existence d'entrepôts, comme à Bocchis, près de la troisième cataracte du Nil. (cf. Desanges, Recherches, p. 232).

¹ Dike Akwa, Problèmes de l'anthropologie, pp. 61-125.

² Thompon et Fergusson, op. cit. pp. 16-17.

³ T. Kotuta a exploité certains passages d'auteurs (Justin XIX, 2, 4 Polybe I, 72 etc) qui informent sur les relations politiques et économiques.

Les relations suivent la voie terrestre, fluviale ou maritime. L'Afrique de la période romaine est une Afrique qui présente un visage double : d'une part nous avons des informations sur des Africains, citoyens romains, qui ont un certain type de rapports avec le pouvoir central et avec le reste des Africains¹ ; d'autre part nous percevons une Afrique en communication avec elle-même. Pour ce qui est de la place des Africains dans l'empire, il est vrai que le règne de Septime Sévère, né en Afrique de parents d'origine libyco-berbère par son père, et italienne par sa mère, a constitué un tournant significatif². Le fait qu'un des ses rivaux, Clodius Albinus fût un africain également, montre que la place des Africains devenait importante dans le jeu politique et que la possession de la partie septentrionale était décisive pour tous les prétendants à l'imperium. Ce qui est valable pour les deux protagonistes l'est pour « l'outsider » Pescennius Niger qui, à un certain moment, a fondé des espoirs sur le soutien égyptien³.

Quant aux relations inter africaines durant la période romano-byzantine, même si un certain nombre d'allusions sont notées dans certains études, on est encore très loin de la systématisation. L'avènement de l'Islam a peut être déclenché un processus d'amnésie⁴. Quelle était la physionomie du christianisme en Afrique avant les Arabes ? Que sont devenus les Chrétiens et les Juifs du Sahara et du Sahel ? Quels liens entre la croix d'Agadès et la croix chrétienne ? On peut donc à juste titre dire que les sources de la période romaine permettent d'élargir le champ d'exploitation des sources anciennes sur l'Afrique, elles permettent d'assurer la transition entre l'antiquité et le Moyen Age ou les Ages obscurs, elles permettent de comprendre les processus d'ethnisation.

Déjà, en 1962, Le professeur Desanges avait publié un Catalogue des tribus africaines de l'Antiquité Classique à l'Ouest du Nil (Université de Dakar, Faculté des Lettres et Science Humaines, Publications de la section d'Histoire n°4). L'auteur était conscient de l'ambiguïté de la notion de tribus (op cit p 10), des limites des sources écrites (p. 11), des confusions manifestes entre les différents textes (p 14). Nous avons pu, en combinant l'approche alphabétique de A à Z, (des

¹ Voir Thompson "Settler and native in the Urban Centres of Roman Africa. in Thompson and Fergusson. op cit p. 132 sq et "Aspects of Early christianity in North Africa, ibidem, p 182 sq.

² Marcel Leglay et alii, Une histoire de Rome, p. 374 sq.

³ Ibidem, p. 375 sq.

⁴ Theodore Papadopoulos a consacré une étude à la question : dans son ouvrage *Africano byzantina*, Athens G.D.T.A.A., 1966.

- Fergusson fait également remarquer les traces de culture chrétienne dans les tribus du Kanem, Bornou et le rôle éventuel des Coptes dans ces relations (in Thompson et Fergusson p14).

voir aussi Kouahi Bollo Bi "La situation sociale à la fin de l'époque byzantine jusqu'à la veille de la conquête arabe" in Libya Antiqua H. G.A Etudes et documents n°11.

Abannae Abanni aux Zimizes), et géographique (de la Maurétanie Tingitane, au bord de l'Atlantique aux tribus d'Ethiopie intérieure, sub égyptienne), dénombrer une liste de plus de 250 groupes (tribus, ethnies, clans, familles). Parmi les groupes qui se détachent du lot par le volume et la qualité de l'information que nous pouvons rassembler, on peut citer : les Garamantes, les Nasamons et les Troglodytes.

Le seul peuple que nous pensons devoir ajouter à la liste reconstituée et abrégée du professeur Desanges est celui des Sères que nous avons évoqués en exploitant le texte d'Héliodore. Ce dernier les montre, au combat, chargés de couvrir et de défendre les éléphants de l'armée de souverain Hydaspe (Héliodore IX, 2, XVIII,3). Il les montre aussi en période de paix ; lors d'un défilé ils apportent des étoffes tissées avec le fil que produisent les araignées de leur pays ; ils exhibent une robe teinte en pourpre, une autre d'une blancheur éclatante (Héliodore X, XXV, 2). Héliodore n'est pas le seul auteur à les avoir évoqués.

IV-5-c. A Propos des Seres et/Sereer

Ils sont d'abord mentionnés dans le texte de Denys d'Alexandrie¹, mais situés en Asie. Ce qui pose problème c'est qu'ils sont mentionnés en Asie près de l'Inde et en Afrique. Leur nom semble mis en relation avec la production de la soie², ou d'un tissu recherché. Il y'a une vingtaine d'années nous nous étions permis des rapprochements avec les Sereer du Sénégal en commentant les Ethiopiques d'Héliodore sous la direction du professeur Woronoff. A l'époque seule la ressemblance phonétique nous avait frappé. Ce groupe ethnique est un des plus anciens en Afrique de l'Ouest et semble avoir conservé dans sa mémoire des relations très anciennes et complexes avec les autres peuples qui habitent la Sénégalie, à savoir les Al pulaaren, les Lebu, les Joola, les Mandinka, les Wolof. Il s'y ajoute que dans ce groupe des ethnonymes et patronymes semblent être rattachés au dromadaire (les Saar par exemple comme dans l'expression Saar geleem = Saar chameau) ; ce qui nous édifie sur la fécondité de la piste

¹ Voir Counillon p 15 p.251 et 252. Dans la Periegesis de Denys, les Sères sont situés en Asie et parmi les nations barbares, ils « dédaignent d'élever boeufs et grasses brebis, mais tissent les fleurs chatoyantes de leur pays désert, pour en faire des vêtements pleins d'art, précieux, semblables par leurs couleurs à des prairies fleuries : même le travail de l'araignée ne saurait s'y comparer (V, 754 à 757).

² Voir Bunbury, 166, 167,285, 364, 414, 423, 485,529, p. 658, 659, 677).

Sénéque (de Beneficiis 7, 9) ; Pline (XXXIV, 14, 145) donne un détail supplémentaire en plus du travail de la soie, il s'agit de la fabrication du fer d'excellente qualité, et précise l'apparence physique des Sères (grands, cheveux roux, yeux bleus (VI, 2288 ; Ptolémée I, 11,....7 donne le nom de leur capitale Sera. Pomponius décrit le ver producteur de soie (VI, 26,....6-8. L'auteur évoque cet ethnonyme en relation avec l'extension des relations commerciales avec l'Asie, il signale également les différentes sources mythiques et/ou philosophiques, diplomatiques, géographiques, en relation avec ce peuple : Virgile, Georgiques II, 121, Horace (Carm. I 29,9) Strabon XV, 1) , Pline (VI 17) , Florus (IV, 12), Pomponius Mela (III,60).

saharienne, piste du reste largement développée par le père Gravrand dans son ouvrage Pangóol¹.

Cette piste est d'autant plus indiquée que, dans des mythes et légendes du Niger, ce terme revient souvent comme dans le mythe de Mâli Bero. Dans ce texte², les jeunes Séréré sont mentionnés à plusieurs reprises : ils vivaient auprès d'un marigot, défiaient les jeunes Malléens. L'ancêtre des Zarma, Sombo Mali, c'est à dire Mâli Bero, en tua un ; ce qui ramena à la raison les Serere ; les Zarmas, emportèrent les lances des Séréré. Ils construisirent le Fond de grenier « *Des coups au Fond de Grenier, suivis d'incantations* » dit le texte. Ce document a été du reste exploité par l'historien nigérien Boube Gado dans une contribution portant sur « les hypothèses de contact entre la vallée moyenne du Nil et la région du fleuve Niger³, de même que par Marcel Diouf dans son étude Lances Mâles⁴.

Nous ne saurions dire si exactement ces Séréré sont en rapport avec Ser divinité de l'Au delà en Egypte, Ser au serpent qui est dans cet au delà, et si tout cela est en rapport avec srer, sru, signifiant en égyptien ancien « tourner en rond », « divertir » ou Sr, en relation avec le tambour ou même l'écriture, le tracé. Les Séréré auraient-ils été garants de l'ordre foncier ou religieux ? Le terme Ser-ser avec donc le redoublement caractéristique pour désigner, dans certaines langues africaines, un groupe social ou les habitants d'une région, a-t-il donné le nom sereer avec la chute du second s : (ser (s) er ?).

Il est probable que le terme sereer ait pu d'abord désigner un groupe social déterminé, d'abord en Egypte pharaonique, comme l'avait signalé C. Anta Diop reprenant une étymologie proposée par un certain Pierret. Il n'avait pas manqué de signaler les découvertes de Desplagnes et la contribution de docteur Maes sur les pierres levées de Tundi Daro (village du Soudan français d'alors). Constatant le mystère que constituaient ces vestiges pour les occupants actuels de la région, le chercheur sénégalais avait essayé de trouver le sens de l'expression Toundi Daro en wolof et l'avait traduit par « *les collines de l'union* ». A son avis le peuple

¹ Henri de Gravrand, reprenant Westermann et Baumann admet que "les Sereer constituent le groupe le plus caractéristique le tout le Cercle ouest atlantique" et il ajoute « *clarifier le problème des origines sereer, c'est apporter en même temps une contribution l'histoire du Sénégal* » (Henri de Gravrand, la civilisation sereer, Cosaan les origines Dakar ... 1983 p. 47 L'auteur résume les différentes hypothèses : la thèse septentrionale orientale et la thèse sudiste (p. 48 à 57) ; il insiste sur l'étape saharienne (p. 59 à 87) et livre des informations utiles par exemple le mythe lié au lac Sero-sero (p. 87) et l'étymologie du terme sereer à partir du pulaar serabe = se séparer (p. 93).

² Texte "Mali Bero, chant des jeunes filles de Ouallam (Semaine de la jeunesse nigérienne, 1973 sur disque par l'Agence de coopération culturelle et Technique et le Ministère de la Jeunesse des Sports et de la Culture du Niger, 1984

³ Cf Libya Antiqua, Unesco, HG.A, études et documents 11 p. 242. L'auteur a évoqué le radical ser (p. 237-238-240) indiquant une notion de pouvoir.

⁴ M. Diouf Lances Mâles, p. 50-51.

qui pratique encore le culte des pierres levées dans la région est le peuple des Sérères¹.

Babacar Sedikh Diouf émet des réserves, aussi bien sur l'avis exprimé par Mauny en faveur de l'étymologie songhoï que sur l'avis exprimé par C. Anta Diop en faveur de l'étymologie wolof. Il démontre que l'expression O tund dari signifie en sereer « le lieu de l'épreuve ». Il se demande si le mégalithisme n'avait pas un lien avec les cultes initiatiques². A notre avis c'est une voie sans issue, celle consistant à démontrer laquelle des étymologies (songhoï, wolof ou sereer) serait la meilleure. Il faudrait, comme nous essayons de le montrer tout au long de notre réflexion sur la géographie ancienne de l'Afrique, tenir compte de la longue durée dans l'étude du mouvement des populations et des termes. L'axe dégagé par les migrations éventuelles de l'anthroponyme sereer est un itinéraire tout à fait plausible, à savoir des rives du Nil aux rives du fleuve Sénégal, en passant par le Niger. La migration du terme est attestée par des traditions orales nigériennes, et par des mythes d'origine, (mythe de Njaajaan Njaay). La linguistique wolof permet d'accepter le substat sereer.

Déjà au XIXe S, Yoro Diao donnait un sens beaucoup plus large au terme sereer : *« le sérère, disait-il, est un peuple demeuré dans le dernier degré de l'état primitif et il est très attaché à une sorte d'idolâtrie particulière dans laquelle de sensibles traces de l'ancienne mythologie égyptienne se fait (sic) remarquer. Cette idolâtrie, source de l'état Thiédo, appelons la Thiédoïsme, nom social (s.p.n) en Sénégalie, (y compris les Sérères), de tous ceux qui ne sont pas musulmans (vient selon toute vraisemblance, d'une forme corrompue) de cette mythologie égyptienne, vu que l'opinion générale en toute la Sénégalie est que notre contrée doit son peuplement à des migrations de l'Egypte desquelles descendent toutes ses populations »*¹.

Marcel Mahama Diouf définit l'entité sereer en ces termes : *« la société sérère compte plus d'un million et demi d'âmes, tous groupes confondus, soit 19% de la population du Sénégal. Ils habitent au Centre-Ouest du pays, dans le bassin arachidier situé au nord de la Gambie. Ce sont essentiellement des paysans, agriculteurs, surtout, mais aussi pasteurs et pêcheurs sur la côte. Leur trait dominant est d'être fortement attachés à leurs traditions, à la différence relative*

¹ C. Anta Diop, Nations Nègres et Culture, T. II, p. 396.

² Babacar Sedikh Diouf, « les mégalithes, monuments funéraires ou sanctuaires d'initiation », in L'âge d'or du Sénégal, Musée de Solutré, 1993 pp 53-56.

des autres ethnies voisines. Ils sont notamment réfractaires aux religions importées, bien qu'ils comptent des musulmans et des chrétiens assez récemment convertis, dans un pays à forte majorité musulmane. Le terroir sérère-sine en particulier, est si densément peuplé qu'il a fallu déplacer des colonies vers les « Terres Neuves » du Sénégal Oriental, à cause de l'épuisement du sol. De plus, comme cela s'est déjà produit dans le passé, un long cycle de sécheresse s'est abattu sur le pays et sur l'ensemble du Sahel depuis le début des années 1970. D'où l'intervention très attendue justement des saltigués, voyants, prêtres et faiseurs-de-pluie.

Cette société s'est formée jadis, à partir de la rencontre et l'intégration de différentes vagues migratoires issues des empires et royaumes précoloniaux de la sous-région. Venus se fondre au centre-ouest du Sénégal, les Sérères sont à la fois « cousins » des Toucouleurs et des Peuls du nord, des Diolas du sud, et des Lébous à l'ouest ; ils leur sont liés, depuis les temps anciens, par un pacte de non-agression, un pacte de paix perpétuelle. Des groupes mandés ont contribué au peuplement des terroirs sérères ; ces groupes leur sont donc également apparentés. Une longue cohabitation a forgé de multiples liens de voisinage et de convivialité, ainsi que de nombreuses solidarités matrimoniales avec les Wolofs. En effet, les « Sérères "acceptent" les Wolofs, vivent "amicalement" avec les Sossés (Mandings), « concèdent » des quartiers aux Peuls et se « mélangent » avec les Toucouleurs avec qui il ya parenté ».

Ainsi, l'ensemble de ce qui est devenu aujourd'hui, par assimilations successives une ethnie homogène avec une seule langue a emmagasiné dans sa conscience collective un nombre impressionnant de nappes d'images, témoins des départs, des rencontres, des affrontements et des alliances. Ces images sont illustrées et réactivées dans la mémoire de l'ethnie par des mythes, des contes, des légendes et des récits.

C'est dans ce réservoir de nappes d'images que les gardiens du champ symbolique, les griots, les artistes et la créativité populaire puisent abondamment. Et puisque ce fonds historico-culturel qui affleure encore ici plus qu'ailleurs est commun aux autres ethnies sénégalaises, il inspire aussi bien les artistes et écrivains du terroir que ceux des groupes voisins

¹ Propos rapportés par R. Rousseau in *Sénégal d'autrefois, Etude sur le Oualo-cité* par A-Moussa Iam, *les chemins du Nil*, 1997 p.54.

*Nappes d'images entremêlées et non trame historique ordonnée*¹.

Cette présentation dynamique qui intègre la diachronie et la synchronie pourrait même être encore plus nuancée. En effet, il n'est pas encore démontré que les Sereer ont une seule et unique langue, et il n'est pas évident que toutes les variantes de la langue dite sereer soient des variantes dialectales. Dans son oeuvre monumentale consacrée aux Sereer, Henri Gravrand, même s'il ne croit pas à l'utilisation du terme sereer avant le Xe Siècle de notre ère, même s'il recuse l'utilisation du terme Proto Sereer utilisé par Boubou Hama, reconnaît que le processus de la formation du peuple sereer cosaan (Sereer des origines) peut partir de l'Antiquité, la source la plus ancienne étant probablement égyptienne², les rencontres avec les Berbères sahariens étant également admises, de même que leurs relations avec l'Empire du Ghana³. L'étymologie du terme qu'il met en relation avec le pulaar (serabe, se separer, sererabe les séparés) est discutable⁴ ; il nous paraît être un phénomène tardif, lié à l'introduction de l'Islam. On pourrait mieux exploiter l'indication concernant le lac Sero et les possibilités qu'offre le redoublement Sero Sero⁵. Le Président Senghor, en préfacant l'ouvrage, a montré tout le mérite de l'auteur et les importantes conclusions auxquelles il a abouti⁶.

¹ Marcel Mahawa Diouf, Lances Mâles, Léopold Sedar Senghor et les traditions sérères, Niamey, C.E.L.H.T.O., 1996, pp.16-27.

² Henri Gravrand, op. cit, Dakar, NEA, 1983 pp.59- 61.

³ ibidem p. 73-77.

⁴ H Gravrand, opcit p. 93.

⁵ ibidem p. 87.

⁶ « J'ai donc en son temps, parlé, comme notre auteur, de la civilisation sérère. Il reste qu'il fait mieux. Il commence, dans la première partie de son étude, par situer les Sérères dans la nation sénégalaise, ce qui n'est pas le moins important, car, en vérité, Henry Gravrand esquisse, ici, une histoire de la nation, mieux, de la Civilisation sénégalaise. Et il appartiendra aux historiens, ethnologues et autres sociologues sénégalais de la compléter. On nous suggérait déjà, dans les années 1930, à l'Institut d'Ethnologie de Paris, qu'entre le Xe et le VIIIe siècle avant J.C, avant la désertification, nos ancêtres vivaient au coeur du Sahara ; qu'ils furent ainsi, parmi d'autres peuples, les créateurs de la première civilisation néolithique, avant de descendre vers la vallée du fleuve Sénégal, qui allait devenir le Tékrou. C'est là qu'Henry Gravrand les a pris pour suivre leur nouvel exode.

Moi-même, j'ai enseigné, en passant, les origines de notre peuple que voilà, à mes anciens élèves de l'Ecole nationale de la France d'Outre-Mer. Les peuples du « groupe sénégaloguinéen », pour parler comme Maurice Deiafosse, les Proto-Sénégalais avaient commencé par parler la même langue, le proto-sérère. Il est probable que c'est au cours de leur premier exode, ou immédiatement après, qu'ils avaient commencé, chacun pour soi, à en faire dériver des dialectes, qui devaient devenir les langues différentes, mais manifestement apparentées, que nous parlons aujourd'hui. Les ancêtres des Peuls s'étaient faits pasteurs ou nomades quand les autres – Sérères, Wolofs, Diolas, Mancagnes, Mandjacks, etc. – surtout agriculteurs, les Sérères continuant, cependant, à garder la langue-mère avec le minimum de modifications.

Le troisième mérite d'Henry Gravrand, c'est de nous apporter de précieuses précisions sur le deuxième exode des peuples sénégalais vers le Sud, jusqu'en Guinée. C'est surtout de nous expliquer clairement, parce que rationnellement, d'abord l'exode des Sérères et leur fixation au Centre-Ouest du pays, sur les côtes atlantiques, mais aussi les caractéristiques des peuples primitifs, des Paléonéolithiques, qu'ils y ont trouvés, en n'oubliant pas les peuples qui les y ont rejoints, singulièrement ceux que j'appelais du terme général de Mandingues. Il a donc percé, pour nous le mystère des sérères marginaux du massif de Thiès – Des Nones, Ndoutes, Palors et Safènes – ainsi que des peuples Tendus et Gnoungnes, qui avaient été refoulés sur les pentes des montagnes du Fouta-Djallon. Parmi ces peuples « réfugiés », les principaux sont, sur le territoire sénégalais, les Bassaris, Koniagués et Bainouks. L'intérêt de cette première partie de l'étude d'Henry Gravrand est qu'elle est un cadre aussi bien pour les autres ethnies que pour les Sérères, un cadre pour la nation sénégalaise. Et l'intérêt ne faiblit pas quand notre auteur aborde la deuxième partie, consacrée, comme il titre, à la Formation de l'Ethnie sérère. Il nous y démontre que, non seulement celle-ci est métissée, mais que son métissage est la préfiguration et le noeud en même temps du métissage général du peuple sénégalais. Car celui-ci, comme celle là, est formé d'éléments ouest-atlantiques et d'éléments mandés. C'est aussi vrai culturellement et linguistiquement que biologiquement si l'on se réfère à la classification des langues africaines par Greenberg ». Leopold Sédar Senghor, Préface à l'ouvrage de H. Gravrand, Cosaan, pp 10-11.

Pourtant Henri Gravrand, en faisant le point sur les travaux concernant les Sereer, est conscient des interrogations qui subsistent, en rappelant du reste les travaux de Jean Boulègue, Charles Becker et Victor Martin. Il s'est posé beaucoup questions : « *Quel est le type de peuplement protohistorique avec lequel les Sereer furent en contact lors de leurs installations dans les pays sereer actuels. Quels étaient ces mystérieux peuples Soos ? Les peuplements Soos ont ils été absorbés par les Sereer ou ont-ils quitté leur territoire ? Quels sont les liens avec les peuplements sereer du Nord-Ouest (Safeen, Noon, Ndut) dont l'originalité linguistique pose problème* »¹.

En tout état de cause, il a raison de dire que « *clarifier le problème des origines sereer c'est apporter en même temps une contribution à l'histoire du Sénégal* », nous pourrions ajouter, à l'histoire de l'Afrique de l'Ouest, à la clarification des grandes migrations africaines. Nous pensons même que cette question fait partie des grands défis qui sont posés à l'historiographie universelle. L'élément décisif dans notre argumentation est l'association des Sereer au terroir du Sin, terme qu'on retrouve chez Ptolémée en relation avec la terre inconnue à l'Est du pays des Sines (Ptolémée, I, 17, 4 et VII, 3). La capitale des Sines et la ville de Sera sont représentées sur ses cartes en pleine terre.

Un examen attentif des passages concernant le pays des Sines ne manque pas de susciter des interrogations. Dans un passage il est dit que « *la partie habitée de la terre, se termine à l'Orient, par une contrée inconnue contiguë aux peuples orientaux de la Grande Asie, aux Sines et à la Sérique ; du côté du midi, par une contrée galement inconnue, qui embrasse la mer indienne, et par celle qui entoure au midi de la Libye, la contrée nommée Agisymba ; à l'Occident , par une terre inconnue qui embrasse le golfe Ethiopique de la Libye, et par l'Océan occidental suivant qui s'étend le long des parties les plus occidentales de la Libye et de l'Europe ; enfin, du côté des Ourses,* (Ptolémée VII, in l'abbé Halma p.72).

Dans un autre passage, l'auteur revient sur ses informateurs « *Nous tenons d'eux aussi d'autres détails plus particuliers sur l'Inde, ainsi que sur ses royaumes et l'intérieur de cette contrée, jusqu'à la Chersonèse d'or, et de là jusqu'à Cattigara ; ils s'accordent tous à dire que les navigateurs qui y vont, se dirigent à l'orient ; que ceux qui en reviennent, vont vers l'occident ; et ils disent aussi tous*

¹ ibidem, p. 56. Dans un autre passage il développe ses appréciations sur les Noon, Ndut, Palor et Safen considérés comme sereer : « *cependant cette identification globale masquait des différences fondamentales sociologiques et linguistiques* » (op. cit. p. 143).

également que la durée de cette navigation est irrégulière et inconstante. Ils ajoutent que les Sères et leur ville capitale sont situés au dessus (au nord) des Sines ; et que les terres plus orientales sont inconnues, couvertes d'étangs marécageux, où il croît des roseaux si grands, qu'étant bien joints ensemble, ils servent à traverser ces marais. Ils disent aussi que non seulement la route mène de là dans la Bactriane, passe par la tour de pierre, mais encore qu'elle conduit dans l'Inde par Palymbothra.

Mais le chemin de la capitale des Sères, au port de Cattigara, tend au sud-ouest, et par conséquent il ne tombe pas sous le méridien qui passe par Sères et Cattigara, comme le dit Marin, mais sous un des méridiens plus orientaux». (ibidem I, XVII – l'abbé Halma p 45).

Face à ces ambiguïtés, G. Aujac a pensé que Ptolémée « distingue en fait la Chine du Nord avec Sera, peut-être Lanzhou, vers 38°N et 103°E, dans la province du Gansu) et la Chine du Sud, atteinte par Cattigara (vers Oc – Eo et Saïgon, à 10°N et 106° E, ou vers Hanoi, à 21° N et 106 E ?)¹. Comment trancher entre l'identification africaine et asiatique ? Laquelle des exégèses est la plus pertinente. Certes on a cherché l'étymologie de la Chine à partir de ce terme, en postulant du reste que les premières informations concernant ce pays sont venues des Scythes², mais peut on ignorer la piste africaine, quand Sereer rime avec Siin au Sénégal avec possibilité d'éclairage égyptien ? Notre hypothèse pour régler la contradiction apparente chez Ptolémée consiste à :

1. penser que pour lui les extrémités orientale et occidentale se rencontrent.
2. envisager même qu'il ait eu des traditions orales comme sources d'information. Il n'est pas exclu qu'il ait existé une tradition faisant état des Ser, Siin Siin habitant près d'Agisymba.

¹ G. Aujac, op. cit. 1993, p. 332 note 40.

² H. Lamb, op. cit., p. 283 : il donne les deux transcriptions Tsin et Sin.

Ainsi donc, en plus des hypothèses sur les sources écrites grecques inconnues utilisées par Ptolémée, hypothèses formulées par Desanges¹ et/ou tyriennes envisagées par l'abbé Halma², il convient d'ajouter une probable tradition orale. Du reste Lloyd A. Brown n'a pas manqué de relever la grosse erreur commise par Ptolémée dans le traitement de la configuration de l'Extrême Orient et de ses relations avec l'Afrique.

"Many faults appear in Ptolemy's picture of Southern Asia, although for more than a century commercial relations between Western India and Alexandria had been flourishing. An important document entitled the Periplus of the Erythraean (Indian) (c. 80 A.D) containing sailing directions from the Red Sea to the Indus and Malabar, indicated that the coast from Barygaza (Baroch) had a general southerly trend down to and far beyond Cape Korami (Comorin), and suggested a peninsula in Southern India. Ptolemy, apparently following Marinus, ignored this document or else he never saw it, because his India was unduly broadened and foreshortened. Eratoshenes, as reported by Strabo, reported that the southern capes of India lay opposite to Meroë. For the most part the lands beyond the Ganges were not well known until a thousand years later when the brothers Polo first acquainted Western Europe with the existence of a number of large islands in that part of the world. And there were no good maps of the East Indian Archipelago until after the Portuguese voyages to the Indies. The legendary island of Taprobane, whose size had always been grossly overestimated, was not improved by Ptolemy, who extended it through 15° of longitude and 12° of latitude, making it about fourteen times as large as is really was and extending its southerly tip more than 2° below the equator".

Even in the more familiar territory of the Mediterranean basin, Ptolemy erred in many important cartographical details. His Mediterranean was about 20° too long and even after correcting his lineal value of a degree it was still about 500 geographical miles too long. His Mare Nostrum from Marseilles to the opposite point on the coast of Africa was 11° of latitude (actually 6 ½° "³.

Y aurait-il confusion entre le Siin africain et le Sin asiatique, ce dernier que Cosmas (II, 45,46) du reste rend bien par Tzinista (Chine méridionale) peut-être pour éviter toute ambiguïté ? Alors l'erreur de Ptolémée n'aurait d'équivalent

¹ J. Desanges, *Recherches*, 373.

² op. cit. p., XXIIj.

³ Lloyd A. Brown, op. cit. p.77.

historique, avec toutefois un impact moins décisif, que celle de Colomb qui aboutit en Amérique en croyant découvrir l'Inde. Une autre conséquence des abus de Ptolémée a été relevée par R. Rebuffat concernant la carte des ethnies d'Afrique du Nord.

« Le texte de Ptolémée IV, I, 5 sur la répartition des tribus de Tingitane peut, semble-t-il être expliqué de façon plus complète. La difficulté essentielle vient du fait qu'il localise les Zegrensiï après le Purron Pedion, et de toute façon sous les Nectibères, très au Sud de Volubilis... »

Mais nous savons maintenant où sont les Zegrensiï, où sont les Banioubai et où sont les Vacouataï... D'autre part, Ptolémée lui-même, dans le début du texte, suggère une disposition « en colonnes » qu'il suffit de suivre pour aboutir.

Nous avons donc sur le détroit les Métagonistes pour d'une part les Socossiï et les Verves, d'autre part les Mazices et les Verbicae évidemment semblables ou apparentés aux Verves.

Vient ensuite la série Zegrensiï, Banioubai, Vacouataï : nous savons qu'ils n'étaient pas au sud des Macanitai et du Purron Pedion. Comme d'autre part les Vacouataï ne font évidemment qu'un avec les Bacouataï, il faut évidemment qu'il y ait eu un transfert abusif vers le sud d'ethniques qui se situaient à la même latitude que les précédents.... ».

Après avoir donné la liste reconstituée, il conclut *« pour rapprocher ce schéma corrigé de la réalité, il faut tenir compte du fait que la Tingitane de Ptolémée est un étroit rectangle allongé du nord au sud, et que l'orientation de la côte ouest est erronée, s'inclinant au sud-est au lieu de tendre vers le sud-est. Cet éventail trop fermé chasse vers le sud des noms pour lesquels la place manque »¹.*

Ce qui nous autorise à envisager l'hypothèse des deux Siin, ou Sines c'est l'attestation Siin Ghana dans les textes arabes, en particulier chez Al Bekri au XIe S de notre ère, comme l'a si bien souligné l'islamologue et arabisant Saliou Kandji², en démontrant par la même occasion que

¹ R. Rebuffat « les Baniures. Un nouveau document sur la géographie ancienne de la Maurétanie tingitane. In Melanges Dion p. 460-462.

² Dans un texte datant de 1968, et qui est le résumé d'une conférence publique à Dakar, il s'est consacré à refuter d'abord la thèse de Boilat en s'appuyant sur les travaux de Mauny et de Th. Monot, puis celle de Monsieur Felix Brigaud (il s'agit en réalité de celle de Faïdherbe signalée dans son texte Notice sur le Sénégal, 1859 p.6) en s'appuyant sur le texte d'Al Bekri ; en revenant du reste sur la traduction de B. Slane.

En effet dans sa traduction ce dernier rend bien la traduction par Sanghana, contrée la plus rapprochée du pays des Beni Djoddala qui se trouve à six jours de marche de distance de la frontière Nord du pays des Noirs. Reprenant le texte d'Al Bekri il précise que *« la ville de Sangaana est à cheval sur les deux rives du Nil, et ses exploitations se touchent les unes les autres jusqu'à l'Océan environnant »*. La graphie du texte arabe lui permet même d'apporter des précisions phonétiques et de proposer la lecture Sin ou Siin Ghana. A son avis le terme Siin signifie en sereer « ciel, lune, terre, mère ». Il n'a pas manqué de relever ce terme dans d'autres toponymes de la région Sénégal-Mauritanie : Siin Tagant, Siin Gett et indique les étapes des migrations sereer.

Il serait du reste très intéressant d'approfondir la réflexion à propos la mention, dans les textes portugais, entre le XV^e et le XVI^e s, des Sérères Noirs (voir à ce propos la mémoire de maîtrise de S. Sarr "Essai d'exploitation

l'origine du toponyme sénégalais est bien lié à ce terme, et non aux Berbères Zenaga (hypothèse de Faidherbe) ni à l'étymologie populaire « Sunugal », « notre pirogue ». (thèse rapportée par l'abbé Boilat).

Le déplacement d'Asie en Afrique ou le repositionnement des Sères en Afrique (si on intègre la dimension égyptologique) dans la région nilotique, pas loin de la Mer Rouge, dans une île entourée par deux bras d'un fleuve nommé Ser, leur origine éthiopienne ou scythe ou métissée constituent des pans du mystère. En tout état de cause, que ce soit pour la piste maximaliste (identification soudano-sahélienne) ou minimaliste (maghrébine), des balises sont offertes une fois encore par la piste linguistique. En effet ce qui est dit des Sorae, en relation avec le fleuve Sira (cf. Desanges, catalogue p 69) dialogue avec ce qui est dit dans certaines sources (Pausanias .49) à propos des Sères du Nil. Du reste ces fleuves Sira ou Ser ne nous ramènent-ils pas à Gir, Ger, Nger, Djir, Geon etc ...? Comment expliquer les relations entre Gir, Ger, Nger, Djir, Geon ? Par onomatopée ? Allitération ? Contamination ?

Une des explications éventuelles pourrait être la spécialisation des radicaux sr pour les êtres dits vivants (sar en wolof renvoie à l'idée d'un cri humain, ou presque humain), Jr pour les objets dits inanimés (jr intensificateur pour l'expression de la chaleur, de l'ébullition, tàng jérr, jéri exprime le mouvement de l'eau qu'on transvase pour la faire tiédir), le nuu et le muu renvoient à l'eau calme ; les deux connotations se retrouvant dans muut, garder le silence ; il s'agit ici d'un silence opportun, soit parce que c'est sage, soit parce qu'il vous est imposé, alors que numm, exprime la même idée, mais dans un registre négatif, il signifie garder le silence, alors que la situation exige qu'on exprime un avis, comme dans l'expression nummaaral.

Tout cela exprime bien la complexité de l'expression humaine, reflet de la complexité de la réalité ou des réalités. Concernant l'élément liquide, on se rend compte qu'il n'y a pas que la mer en furie ou le fleuve calme. L'eau peut couler calmement (dox, ndox, dex), elle peut être furieuse (ginnax, ŋaax) elle peut bruire comme dans une ruisseau (gun-guni, en wolof exprime bien ce fruit feutré). N'est-ce pas là aussi une indication pour notre fameux Géon (un des noms du Nil), même si la question n'est pas tranchée de savoir si le terme est emprunté à l'hébreu ou non ; ce qui est intéressant c'est qu'une des exégèses proposées nous renvoie également à l'onomatopée, au bruissement d'une source d'eau chaude¹.

ethnographique des sources portugaises sur la Sénégamie Atlantique, XVe et début XVIe, département d'histoire, FLSh, UCAD. 1979-80 p. 16). Existerait-il des Sereer non noirs ou s'agit il tout simplement d'une précision destinée à montrer qu'on est dans la zone du Sahel habitée par des Negro africains ; ces Sereer noirs sont bien distincts des Barbacins, terme qui pourrait signifier les Barbares du Siin - Si les Sereer sont souvent associés au Siin, de quels Barbares s'agissait-il donc ?.

¹ F DP Wicker penche en faveur de cette l'origine « *Gihon is Hebrew, and means' a bursting forth ! It is the name of a spring in the Kedron valley at Jerusalem. Here it might refer to the hot springs at Mongrio near Sampaya now just above the delta* ».

Dans l'argumentaire de Wicker toutefois la description des certains fleuves du paradis, Gihon et Pison par exemple, renvoie à des réalités géographiques africaines, situées précisément dans la région des Grands lacs (op cit p. 54 – 57).

Que faut-il conclure ?

- 1 Que l'expression concernant la surface liquide emprunte plusieurs modalités : Sr, Jr, Gn, Mu, Nu.
2. Que nous devons éviter de prendre le sens dérivé pour le sens premier. Si, comme le propose Cheikh Anta, ñuuł exprime la couleur sombre du limon, il ne faut pas oublier que la couleur de l'eau du fleuve elle-même change¹, même si c'est le même fleuve. Heraclite ne dit-il pas « qu'on ne se baigne jamais dans le même fleuve » ? Ce qui nous amène du reste à rectifier l'étymologie proposée par Yéro Diaw et rapportée par R. Rousseau pour le terme Sor. Ce n'est pas à notre avis, l'activité artisanale (le tissage) qui a donné son nom au fait foncier, la bande de terre, l'inverse pourrait être valablement envisagé. A notre avis, le noir limon comme le blanc du coton² sont des réalités que l'expérience égyptienne rend bien. Les expressions qui indiquent le fait de « marquer » (un domaine foncier, une partition musicale), une coloration ont pu être étendues à d'autres réalités similaires ou rattachées.

Or qu'il s'agisse de l'expérience agricole (les travaux autour du Nil) ou de l'expression artisanale (tissage des tissus) ou artistique (la musique) il faut avoir à l'esprit que les Egyptiens eux-mêmes n'ont pas dû avoir leur expertise ex nihilo, une fois qu'ils se sont établis sur le double pays de la Haute et de la Basse Egypte. Certes ils ont construit de grandes villes, certes ils maîtrisaient la culture du lin (Hérodote), mais les travaux les plus récents confirment l'importance du relais soudanais, non seulement pour ce qui est du processus d'urbanisation,³ mais aussi pour ce qui est de l'agriculture ; ainsi convient-il d'insister sur la

Agossou reprend également l'idée des thèses semitiques en expliquant la confusion entre Nil et les fleuves du Nord ouest africain. « il y'a identité des noms qui a dû également jouer. En effet les mots Nilis, Nuchul ou Nuhul, Nil, Nili, synonymes de Nehal semitique désigneraient dans presque toute l'Afrique du Nord « un grand fleuve », le « fleuve par excellence ». De plus les termes Gir, Ger, Nigir, Nigris sont absolument identiques et représentent le radical libyen, Ghar, Gher, Ghir, Ghor prononcé aussi suivant les dialectes Guir, Guer, Djir et Righ, et désignant partout « une eau qui coule » sans distinction entre son bassin superficiel ou souterrain, par conséquent un « bassin hydrographique » (Agossou, opcit p. 384-385).

¹ Piotr O. Scholz dit bien que « *during the Inondation, the color of the waters changed from green to red, and this was reflected in the color symbolism the Egyptian used in their drawings and paintings* » (op cit p 13).

² En égyptien seslit exprime la couleur blanche, celle des végétaux (grains, fibres). Il est intéressant de noter que dans les sacrifices religieux un certain symbolisme est attaché à la couleur de ces produits dans beaucoup de civilisations. De manière particulière on peut noter les correspondances entre l'Egypte pharaonique et les civilisations africaines modernes. Weexal en wolof signifie rendre blanc ou donner un objet pour sacrifices ou pour récompenser, payer un service « religieux » ou « bénéfique », ce qui signifie remettre les compteurs à zéro, être quitte avec sa conscience et son vis à vis. En égyptien ancien l'éclat de la lumière qu'on dit « blanche » est traduit par ubash ou h et ch.t. Sur un autre plan « noircir » ñuulal en wolof signifie en un second degré terminer un traitement, une initiation. Comment ne pas le mettre en relation avec l'idée de dépôt, d'accumulation du limon, d'autant plus que l'égyptologie enseigne aussi que le limon du Nil était censé avoir des vertus curatives.

³ Voir ce propos la contribution de Louis Chaix « Nouvelles données de l'archéozoologie au Nord du Soudan » l'auteur donne des informations intéressantes sur le développement du site de Kerma au 3^e millénaire et sur les activités économiques. Bien sûr l'auteur avance des hypothèses qu'il qualifie lui-même d'audacieuses, le fait par exemple qu'en période de détérioration de la situation économique, des sacrifices humains ont été préférés aux holocaustes animaux » (cf hommages à Leclant, vol II pp 105-110. L'archéologue Timosthy Kendall a apporté de nouvelles découvertes sur le Soudan antique. Dans le compte rendu qu'il fait de cette importante fouille et des travaux antérieurs sur la région, Scott MacLeod dit bien que

production de coton au Soudan ancien¹ et sur l'importance de cette production dans l'économie de la sous région.

3 Enfin cette combinaison des différents termes pourrait aider dans l'identification des fameux fleuves Aigon et Nyses d'Aristote (cf. *Météorologiques*). En effet si la proposition pour identifier le Chremètes à la Saguiet El Hamra a été tentée, pour les deux autres fleuves, on a souvent noté le silence des commentateurs, comme l'avait du reste relevé Agossou dans sa thèse (op. cit. p. 209 notes 45 et 46). N'est-il pas possible de lier Aigon à (Ai)geon, Gir etc et Nyses à Noun et Ser - Noun - Sr - ? Restent tout de même deux types de problèmes.

Le premier a trait à l'articulation d'un processus naturel, physique (la démarche « onomatopéique » à partir du mouvement des eaux) et d'un processus social, religieux ou législatif. Ainsi gr, djr ou sr évoquerait à la fois un cours d'eau assez important et régulier et l'idée d'un acte d'écriture, de proclamation, accompagnée au besoin d'instrument musical (piste égyptologique). S'agit-il d'un arbitrage sur l'enjeu que constituent les terres arables ? Cet arbitrage avait-il une dimension religieuse ? Il est vrai que la zone couverte par cette hypothèse est large : depuis les régions nilotiques jusqu'aux confins de la zone soudano sahélienne, en passant par le Maghreb. Est ce alors une confirmation, de l'origine saharo-nilotique de la civilisation égyptienne ou au moins de la profonde parenté culturelle entre la civilisation égyptienne et les autres civilisations africaines ?

Pour ce qui est du processus strictement linguistique, la démarche comparative peut apporter un certain éclairage. Notre premier exemple est le terme français « barbare » qui a une origine gréco-latine, il évoque en général ceux qui ne parlaient ni grec ni latin, il semble presque acquis qu'il évoque le fait de baragouiner, de parler une langue incompréhensible (pour les Latins et les Grecs). En wolof bar, également une onomatopée, signifie « parler vite », ce qui a du reste poussé C. Anta Diop à faire figurer Barbaros sur sa liste des mots grecs

cette civilisation soudanaise est loin d'être vassale de l'Égypte. Ces Nubiens, dit-il ont, été des créateurs d'une des plus brillantes, voire la plus complexe et la plus cosmopolite d'Afrique (cf the Nile's other king-dom in *Time* sept 15, 1997).

¹ voir ce qu'en dit A.H Hakem « *Les principales céréales étaient l'orge, le blé, et surtout le sorgho au dourra d'origine locale, parmi les autres cultures nous trouvons les lentilles (lens *esculenta*), le concombre, le melon et le courge. Au nombre des cultures techniques, la première place revient au coton ; cette plante était inconnue dans l'ancienne Égypte, mais de nombreux indices montrent que sa culture dans la vallée du Nil à déjà commencé dans l'empire de Koush, au cours des siècles précédant le début de notre ère. Les indices datant des époques antérieures sont rares, mais vers le IV^e siècle avant notre ère, le culture du coton et la technique de sa filature et de son tissage à Meroë avaient atteint un niveau très élevé. Certains prétendent même que l'exportation de textiles a été l'une des richesses de Meroë. Le roi axoumite Ezana s'enorgueillissant dans ses inscriptions d'avoir détruit de vastes plantations de coton à Meroë* » (HGA. Vol II, p. 330)..

empruntés aux langues africaines¹, encore qu'il peut s'agir d'une coïncidence « naturelle ».

Du reste alors que les langues indo européennes sont passées de l'onomatopée à une catégorisation ethnico sociale (le Barbare), les langues africaines, le wolof en l'occurrence, ont trouvé un second terme pour marquer la différence, lakkat = signifie ceux qui parlent (sous entendu une autre langue, qu'on pourrait du reste bien apprendre). Notre second exemple est le terme »loi« qui part toujours d'un radical gréco-latin qui signifie « dire à haute voix », « proclamer ». En wolof l'idée de la loi est empruntée au chemin, au foncier (yoön, dogal). Ces catégorisations de l'expérience qui semblent séparées, se recoupent pourtant, si on revient à l'univers de la Haute Antiquité ; le grec nomos suit le sr et le spt égyptien dans l'évocation à la fois d'une division administrative, d'un fait juridique, de partition musicale. Si cette hypothèse se confirmait, elle renforcerait celles de Bernal, concernant l'ampleur des emprunts faits par les Grecs aux Egyptiens ou peut-être l'ampleur des invariants humains².

- Le second problème est lié au passage de l'hydronyme à l'ethnonyme Ser → Sorae, (Ni)geir → (Ni)gritae. A ce niveau non seulement l'articulation a été opérée par les auteurs anciens, (Denys d'Alexandrie par exemple), mais des processus modernes ou contemporains permettent de confirmer cette tendance. Nous avons déjà évoqué le terme Jukk pour désigner un des bras du fleuve Sénégal à Saint-Louis, ce terme est aussi un nom de famille. Soor Jaañ désigne une famille et une localité près de Saint-Louis. Ne faudrait-il pas de considérer les termes ethniques non pas comme une réalité figée, mais comme des éléments dynamiques, une identification géographique, fonctionnelle reflétant la répartition de l'espace et des fonctions à une période déterminée.

Quant à la complexification du problème, suite à la double localisation des Sères en Afrique et en Asie, il est possible de la mettre en relation avec les approximations géographiques, avec l'opération d'amalgame réductrice, de mise en facteurs communs des réalités africaines et indiennes, plus précisément pour

¹ cf. Civilisation et Barbarie, p. 482.

² On a tendance à distinguer les racines de portion de territoire de celles de ce qui est attribué en partage, usage, coutume ayant force de loi, mais aussi mode musical cf. Dict. Grec . Français A. Bailly, Libr. Hachette ed. 1950, pp 1332, 2^e et 3^e colonne. Ce sont les mêmes informations qui figurent dans le Greek English Lexicon, Liddel Scott, Clarendon Press, 1960 p. 1180. Dans le dictionnaire étymologique de P. Chantraine, Paris éd. Klincksieck, 1968. p.742 à 744 il est fait état d'une différence de radical entre pâturage et bois. A notre avis la rupture n'est pas évidente. En Wolof les termes partage des terres (dog), de même que le chemin (yoön) sont utilisés dans le langage juridique, voire dans le langage musical et celui de la communication verbale ou écrite.

des raisons climatiques, anthropologiques etc. Il est toutefois bon de souligner qu'il existe des travaux de chercheurs sénégalais, encouragés naguère par le président Senghor, sur les similitudes culturelles et linguistiques entre réalités sénégalaises et indiennes¹. les confusions géographiques ont elles été préparées par des migrations préhistoriques ?.

¹ Cf Souleymande Faye, comparative Study between Tamil and Seereer, Annamalaï University, 1980, INDIA.
Cheikh Tidiane Ndiaye, A comparative Study between wolof and Dravidian languages, Annamalaï University, 1973-INDIA, Mamadou Ndiaye, A comparative Study between Pulaar and Dravidian languages, Annamalaï University, INDIA – 1980.

Conclusion de la 4^e partie

Des progrès malgré tout

L'analyse de la mouvance romaine nous permet tout d'abord de tirer comme premier enseignement la remise en cause d'une idée largement répandue et selon laquelle la période romaine aurait été moins informée que la période grecque. Il est vrai que la confusion entre sources grecques et période grecque a permis de mettre au compte de la littérature grecque des informations s'étalant sur les deux périodes (grecque et romaine) ; et mieux, des informations d'origine et de sources aussi bien européennes, africaines, qu'asiatiques, du fait même du prosélytisme hellénistique et chrétien, ont été mises à l'actif de la mouvance grecque.

Il est vrai aussi que les Grecs ont été des précurseurs, des témoins et des relais), aussi que les Romains ont été de grands compilateurs, mais ils ont fait plus que compiler. Il est vrai également qu'ils (les Romains) sont allés plus loin dans les préjugés, ce qu'on peut du reste expliquer par le contexte et le complexe de supériorité qui en a découlé dans certains esprits et certains milieux. Et c'est à ce niveau qu'il nous semble intéressant de noter une grande différence entre la colonisation grecque en Afrique, et surtout la domination lagide en Egypte d'une part, et l'impérialisme romain en Afrique d'autre part.

- Dans le premier cas on a observé que les liens avec la mère patrie (la Grèce en général, la Macédoine en particulier) ont été distendus jusqu'à s'effiloche; jusqu'à créer des crises économiques profondes¹. Dans le second cas ils ont été maintenus jusqu'à la séparation entre les deux parties de l'Empire. L'idée impériale a

¹ Helmut Koester expose ce phénomène surtout pour la période d'expansion coloniale « *As early as the 6th century BCE, there was a network of Greek cities around almost the entire Mediterranean. The only areas left unsettled by Greeks were the Syrian coast and the western part of North Africa, both under the control of the Phoenicians.*

Most of these new Greek cities were apoikiai, that is founded by the emigration of part of the population of the founding city. A new colony would maintain political and economic ties with its mother city (metropolis), connections that often lasted for many centuries. Most colonies relied heavily on agriculture and were founded at first to address their home cities overpopulation and social problems. Additional economic benefits soon developed – new markets were opened for the export of manufactured goods from the mother cities and for the import of raw materials and grain into Greece. In the course of time intellectual, cultural, and religious exchanges also developed, with lasting impact on the development of Greek culture.

In the following centuries, many of these colonies grew less dependent upon their founding cities, a tendency reinforced by political developments. In Asia Minor the rule of the Lydian kings was replaced by the more oppressive rule of Persian satraps, depriving both the mother cities and their colonies of some of their former freedom. But the primary factor contributing to the increasing independence of the colonies was economic. The new cities began to produce their own manufactured goods with the raw materials they had formerly shipped to their metropolis, which had initially supplied the finished products they needed.

This development began in southern Italy and Sicily in the 5th century BCE, continued in the following century in the east, and was one of the main causes of the economic crisis of Greece in the 4th century »

Helmut Koester, History, culture and religion of the hellenistic age – New York Berlin, 2^e édition 1995 pp. 2-3.

Le même auteur rend compte de la situation assez complexe de l'Egypte hellénistique : « *Egypt's secure situation under Ptolemaic rule was the foundation of its economic wealth and prosperity and permitted Alexandria to become the center of greek art and science during the flowering of Hellenistic culture Mediterranean trade, vital for the Egyptian economy suffered during the second*

été cultivée, et la perception de l'exteriorité de ce pouvoir a été plus nettement perçue par la grande masse des Africains, d'autres bien entendu se faisant les défenseurs de la civilisation romaine, ce fut le cas de Corippus¹.

- Le second enseignement que nous tirons de cette période c'est que la systématisation en termes de connaissances géographiques a été plus fine : le travail de Claude Ptolémée en est une illustration.
- Le troisième enseignement concerne l'extension de l'espace saisi : sans conteste il ya eu élargissement ; les débats autour d'Agisymba, des Iles Canaries, de la région des Grands Lacs, de Madagascar constituent des indications fort utiles.
- Le quatrième enseignement et qui nous semble décisif, c'est l'apparition de constantes dans l'élaboration et la transmission des connaissances. Comme dans le cadre de la mouvance grecque, il ya eu translitérations et transferts linguistiques.

La réflexion autour des toponymes (Agisymba par exemple) et des hydronymes (Niger par exemple) sont des repères concernant non seulement le phénomène de translitérations et de transferts, mais aussi concernant les approximations géographiques. Et nous pouvons dire que la même suggestion que nous avons formulée concernant le Théon Ochema (le Char des Dieux) identifiable aux Mamelles du Sénégal, au mont Kakoulima de Guinée et au mont Cameroun, est valable pour les Monts de la Lune identifiables à des monts situés au Rwanda, Burundi, au Congo ou en Ouganda, au Mont Kenya et au Kilimandjaro. Que le terme soit associé étymologiquement au Ruwenzori, ou au Muamwezi, à un toponyme donc et à un ethnonyme, dans un même espace (Afrique des Grands Lacs) ne doit pas poser de problèmes majeurs. Nous bouclons ces deux dernières parties avec une paire de contradictions apparentes.

La première contradiction est que la période grecque semble plus informée sur l'ouest africain, alors que de par sa position, la Grèce devrait être plus en contact avec l'Afrique orientale et septentrionale ; les Romains de leur côté, situés plus à l'ouest nous ont mieux informé (que les Grecs) sur l'est du Continent. Sur cette question notre bilan

carthaginian war and Egypt itself was tormented by repeated insurrections of the native population. As a result Rhodos and Pergamon achieved eminence as new centers of greek culture and learning (op. cit. pp. 27).

¹ Voici qu'en dit A. Cameron : « *This when Corippus tells us about the Berbers (and he is one of our main sources), he does without sympathy or much understanding, and we should try to remember that. To take the examples of Berber dress and Berber religion : they go into battle wearing cloaks and headcloths and worship a bull-god called gurzil, but the cloaks and clothes are activity and ragged, and their beliefs as deception.... Similarly in his back and white vision there is no room for the notion of assimilation or overlap such as modern frontier suggest. (A Cameron, Byzantine Africa : the literary evidence, in op. cit. Variorum Reprints 17-18).*

est sensiblement différent de celui du professeur Desanges. Dans la conclusion de ses Recherches sur l'activités des Méditerranéens aux confins de l'Afrique », le professeur Desanges fait les constats suivants :

« Ainsi l'activité des Méditerranéens aux confins de l'Afrique a été très inégalement partagée entre l'extrême occident et l'extrême orient du continent, sa façade atlantique et sa facade erythréo indienne. Le contraste, qui existait déjà au départ comme l'héritage des siècles antérieurs, n'a cessé de s'accuser jusqu'au début du IIe siècle de notre ère et ne s'est pas atténué par la suite. Il s'agit à la fois d'une disparité dans l'ampleur des explorations et la précision des connaissances et d'une inégalité évidente dans l'importance des intérêts économiques. La Mer Rouge est en effet l'antichambre du commerce avec l'Inde bien plus encore que la voie d'accès vers les emporia de l'Azanie »¹

Comme pour illustrer cette disparité, il donne l'exemple *« de la côte africaine de l'Atlantique qui devenait rapidement inconnue, était attirée de façon irresistible par celle de la Mer Rouge et de l'Océan Indien »².*

On pourrait penser que le professeur Desanges n'a pas assez intégré l'apport de Ptolémée concernant l'Ouest africain. Que non pas !.

« Même Ptolémée le géographe, s'il a conçu une représentation de l'Afrique sensiblement différente, a respecté l'obliquité traditionnelle de la partie occidentale de la lisière de la « terre inconnue » qu'il substitue à l'Océan Meridional.....Mais on ne peut prétendre qu'il entérine de cette manière un alignement réel des connaissances, dû au progrès des explorations, à moins d'admettre que Julius Maternus parti de Lepcis Magna sous Domitien, parvint dans l'Angola³.

L'analyse de l'apport de Pomponius Mela a également permis à J. Desanges de noter, malgré des efforts réels des Anciens, des limites objectives. L'identité de l'Afrique est définie par rapport à la mer qui la borde au nord (la mer libyque, au sud (la mer éthiopique), à l'ouest (l'atlantique). Le Golfe et la Mer Rouge sont négligés. Ainsi l'Afrique chez cet auteur est limitée du côté oriental par le Nil et pire encore dans un passage (I, 40) le continent est limité à l'est au Catabathmos, littoral du golfe du Soloum, l'Égypte se trouve de fait exclue.

« En fait dit-il, Mela ne parvint pas à trancher vraiment la thèse de l'insularité des continents et celle de l'épuisement des mers à l'équateur. Sur la côte méridionale de l'Afrique, comme sur celle de l'Inde, il concède, comme à regret, une

¹ Desanges, Recherches p. 381).

² *ibidem*, p. 382.

³ *ibidem*, p. 382-383.

rupture de continuité dans le peuplement et même à la limite dans la connaissance..... La face cachée de l'Afrique ne pourrait être déroulée dans l'Antiquité que par les ressources de l'imagination..... »¹. (cf. illustration série 3).

Comment a été résolu ce déséquilibre (en faveur de l'est du continent) ? Pour le professeur Desanges « *D'un aveu en forme d'hypothénuse à l'invention cartographique d'une base méridionale illusoire sur les confins de l'inconnu, les anciens n'ont cessé de résoudre le déséquilibre de leur expérience aux deux extrémités du continent dans l'harmonie d'une représentation globale. S'ils s'en étaient tenus aux leçons de leur activité, l'image de l'Afrique qu'ils auraient dû esquisser eût été si tourmentée, discontinue et, à l'évidence provisoire, si rebelle en ses lacunes à toute simplicité géométrique, qu'elle aurait eu l'inconstance décourageante des nuées. A la réalité des merveilleux nuages, ils ont préféré, selon l'exigence la plus humaine, une intelligibilité merveilleuse* »² .

Les conclusions du professeur Desanges sur le bilan « décevant » mais tout de même contrasté ouest/est, et qui ont été du reste adoptées par E. Tiando³ dans sa thèse, ne nous semblent opératoires que :

1. si on n'intègre pas les éclairages africains, surtout l'apport des sciences auxiliaires (archéologie, tradition orale) pour exploiter les bribes d'information livrées sur l'ouest africain par les textes écrits gréco-latins.
2. si on ne tient pas compte de la diversité des centres d'intérêt pour ces « Méditerranéens eux mêmes », qu'on ne devrait pas considérer comme un bloc homogène ayant le même niveau d'information sur le tout continent et à tous les époques considérées.
3. si on n'analyse pas la place occupée par des sources carthaginoises dans l'histoire des relations entre Méditerranéens et Africains ; leur apport n'est pas souvent de même qualité que celui fourni par des Grecs d'Orient, ni par des Romains d'Italie.

¹ J. Desanges « la face cachée de l'Afrique selon Pomponius Mela », in *Geographica Antiqua*, Firenzi, Guipo editoriale 1992, vol I, p.79-90.

² ibidem, p. 383).

³ Voici comment E. Tiando voit lui aussi les limites de l'inventaire sur l'Ethiopie des Anciens « *Si la Libye ou l'Afrique, continent auquel appartient l'Ethiopie est admise comme le plus petit des trois continents, elle demeure pratiquement un mystère surtout dans la partie occidentale et méridionale....*

A cette insuffisance des connaissances s'ajoute un déséquilibre de l'inventaire de l'est par rapport à l'ouest. On est aujourd'hui mieux renseigné sur les raisons de ce déséquilibre à travers les activités des Méditerranéens en Afrique. Le grand effort des Méditerranéens fut surtout porté vers l'Est, c'est à dire dans la vallée du Nil et les côtes de la Mer Erythréenne, en raison de leur intérêt économique ». Et l'auteur de souligner les obstacles naturels, mais qui ne sont pas insurmontables concernant la navigation sur la côte occidentale et la traversée du Sahara.

S'appuyant donc sur les travaux du professeur Desanges, il admet qu'il est difficile de fixer avec certitude les points extrêmes des connaissances sur l'Afrique profonde. On pourrait toutefois considérer les extrêmes : Raption

Teresa Clay n'a du reste pas manqué d'attirer l'attention sur le rôle de Carthage jusqu'à la fin de l'Antiquité¹ et dont les relations avec l'Afrique de l'ouest sont fortement suggérées par Hérodote, concernant le commerce de l'or, par les recensions du voyage d'Hannon, par une version du Pseudo Scylax....Il est vrai qu'un Africain de l'Est pourrait se livrer au même exercice de décodage et de mise en correspondance, et peut-être enrichir la réflexion. Un Africain du Nord pourrait en faire autant. Ce ne serait qu'au bénéfice de la réécriture de l'histoire africaine, je devrai dire au bénéfice de l'approfondissement des études anciennes sur l'Afrique.

Cette prise en compte des relais carthaginois et égyptien est importante, elle permet, avec du reste les errements de la représentation, de comprendre la réactivité de la localisation d'une île comme Cerné. Parce qu'elle signifie la dernière habitation ou escale, elle a pu désigner aussi bien une des îles de l'Atlantique (Iles Purpuraires, Mogadoi, Herné, Gorée etc) une île de la Mer Rouge². Elle permet aussi de comprendre la relativité de l'identification d'un terme comme les Cornes du Couchant. Du reste l'éclairage combiné des fouilles archéologiques et des textes antiques a permis à une équipe, dont faisait partie le professeur Desanges, de montrer la pertinence de cette méthode pour l'histoire ancienne de Djibouti³. Il est vrai aussi que les Romains ont donné plus de

(Zanzibar) à l'Est et le Cap Juby à l'Ouest. « *Ainsi plus des 2/3 du continent restent inconnus et presque toute l'Afrique au Sud du Sahara demeure un mystère* » (E. Tiando, op cit, p. 68-71).

¹ Elle est partie des matériaux fournis par la terre sigillée africaine (TSA) et phocéenne (TSP) pour analyser la place de Carthage dans le commerce international de l'Antiquité. Ainsi elle a pu montrer qu'au début du VIIe s l'huile africaine était exportée en grande partie vers Rome, Ravenne et Naples, le Sud de l'Espagne, la Sardaigne et Marseille. Au début de VIe Athènes, Antioche et Constantinople étaient concernées, voire le Peloponnèse et les îles de l'Egée Septentrionale. Au milieu du Ve s un déclin de la distribution de la TSA a été notée. Des amphores venant de l'Est ont été importées à Carthage du Ve au VIIe S. Les céramiques africaines ont dû transporter du blé et de l'huile, et les céramiques orientales de l'huile, du vin. Des subtilités ont été notées dans ce commerce (importation de l'huile orientale, et exportation de l'huile africaine vers la Méditerranée occidentale). A la fin du IIe S une distribution plus étendue de la TSA pourrait être en relation avec l'extension des ateliers spécialisés, atteignant le Centre le Sud de la Tunisie. L'Afrique aurait même continué à produire de l'huile en grande quantité.

Malgré les difficultés de la navigation surtout en direction de l'ouest, difficultés en partie surmontées (grâce aux innovations technologiques (adoption de la voile latine), le rôle et la place de Carthage ont été très importants dans l'Antiquité (T. Clay « Carthage et son commerce dans l'Antiquité tardive in Ve colloque Afrique du Nord antique et médiévale, C.T.H.S, HS p. 349 – 358.

² voir à propos de Cerné la contribution de J. Ramin, Ultima Cerne in Melanges Dion p. 439 sq et surtout p. 439-440 sur les différentes identifications et p. 449 sur l'évolution du sens.

³ Tirant la conclusion des fouilles effectuées dans la région de Ras Siyyan et de façon générale sur le littoral au nord d'Obock, l'équipe a noté des résultats modestes, mais appréciables : « *existence à l'époque greco romaine de l'affleurement madréporique reliant le Ras au Continent et du cordon littoral parsemé d'amas de coquillage, remontant pour beaucoup d'entre eux, aux Ichtyophages connus des Anciens ; ancienneté de la nécropole d'Hercalou en usage probablement à la même époque. La présence de la céramique, à dater, semble-t-il du début de l'Islam* » Concernant la citerne Barthoux, la datation semble difficile. Quant aux textes anciens, ils permettent d'informer sur les aromates, les Ichtyophages qui trouvaient dans les coquillages un complément de nourriture en période d'intempéries, les citernes pour collectionner les rares eaux de pluie, le paysage de mangrove etc... (cf Jehan Desanges-Michel Reddé et alii « la côte africaine du Bab el – Mandeb dans l'Antiquité in Hommage à J. Leclant vol. 3, p 162 – 186).

précisions que les Grecs sur l'Afrique du Nord et sur les régions saharienne et sahélienne.

La seconde contradiction se situe dans le fait que les Grecs semblent avoir mieux profité des informateurs africains, ou du moins semblent avoir mieux joué un rôle de relais que les Romains dans l'Antiquité. L'explication nous semble devoir être trouvée dans la politique belliciste pratiquée par les Romains et/ou dans l'accélération des phénomènes migratoires depuis les invasions assyriennes, voire perses notées durant les mouvances antérieures (égyptienne et grecque). L'évaluation correcte de ces mouvements de population constitue du reste une des tâches les plus exaltantes de l'historiographie africaine.

La grande ironie dans l'histoire des relations entre Rome et l'Afrique : c'est que cette main de fer fut accompagnée de productions titanesques aux plans politique et intellectuel : des « Africains » comme les Sévères sur la scène politique, Apulée¹, Plaute, Terence, Origène, Augustin, Ptolémée et Cosmas, dans le domaine intellectuel, ont apporté leur contribution dans la formulation des pratiques et des idées. La modeste tombe d'un Africain tué en 238 lors de la révolte contre Maximin, le « tyran » et « barbare », porte l'épithète « *mort pour l'amour de Rome* »². L'idée d'Afrique a connu des personnifications diverses tant dans la littérature que dans l'iconographie romaine. Nicole Méthy a su montrer la place privilégiée de la représentation africaine dans les monnayages romains de l'époque impériale, surtout à partir des dernières années du règne d'Hadrien, entre 134 et 138, qui constituent un tournant.

Dans le monnayage d'Hadrien, le changement est total et témoigne d'une importante mutation d'ordre idéologique. Hadrien est le premier à prendre conscience de la spécificité et de l'importance de la partie africaine du monde romain³. La diversité africaine est bien rendue par des personnages différents : Libya, Mauretania, Africa ; représentation qui ne suit pas la division administrative en cinq provinces : Maurétanie Césarienne, tingitane, Afrique proconsulaire (Africa Vetus), Afrique Nouvelle, Cyrénaïque ; ces personnages sont souvent féminins, même si certains portent les empreintes du syncrétisme culturel (vêtement grec pour Libya et Africa) révèlent leur particularité (Maurétania portant un bonnet et accompagnée du cheval, dépouille d'éléphant sur la tête d'Africa, lion, scorpion, etc) mais indiquent la hantise

¹ Ainsi l'Âne d'or informe non seulement sur la prolifération du culte d'Isis, mais aussi sur la vie provinciale dans des régions non africaines cf Lionel Poirier de Narçay " quelques aspects de la vie provinciale au IIe S de notre ère dans les métamorphoses d'Apulée in Annales F.L.S.H, Univ. de Dakar, n° 14, 1984, pp. 29-43.

² Marcel Le Glay et alii p 406.

³ N. Méthy « la représentation de l'Afrique dans le monnayage romain de l'époque impériale in Annales de la Faculté des Lettres et Sciences Humaines de l'Université de Dakar, n° 15, 1985 p.63.

(pour Maurétania un javelot, des javelines, baquettes représentant un fouet étendard porté par un personnage) et surtout l'enjeu (épis de blé, corne d'abondance, panier).

Le rôle de grenier n'est pas une vue de l'esprit. Pour ne prendre que l'exemple de la Libye actuelle, A. Laronde a montré que du 1^{er} au VII^{es} elle a été exploitée de manière originale et intense. La prise en compte de la diversité du climat et de la végétation a permis d'utiliser aussi bien les terres cultivables que celles propices à l'élevage ; des formes d'aménagement évoluées (collecte et conservation de l'eau) ont été développées. La transformation des produits (olives, raisins) a été assurée par des pressoirs dont les vestiges ont été retrouvés.

Les conflits socio politiques n'ont pas manqué de déteindre sur la vie économique. *«L'installation encore récente de la puissance romaine entraîne des conflits avec les nomades durant tout le 1^{er} siècle de l'ère chrétienne, depuis les guerres marniques de l'époque d'Auguste... jusqu'aux campagnes des Flaviens contre les Maques et les Nasamons dans le dernier quart du siècle. Dans l'ensemble les bénéfices provenant de la vie agricole profitaient aux villes, dont le développement, en Tripolitaine, est très remarquable, grâce aussi au grand commerce¹. De nouveaux processus de sédentarisation ont pu être notés à l'intérieur du pays et des échanges entre cette partie et le nord. Mais des changements ont été apportés durant la période byzantine, on assiste à une « altération de l'équilibre due essentiellement au ralentissement des échanges. La complémentarité entre la zone méditerranéenne et l'intérieur perd son importance. Sur le littoral, en Tripolitaine, le fait important est l'invasion des Vandales qui, sans occuper toute la région, contribuent au ralentissement de la vie urbaine et au repli de la région sur elle même, en dépit du retour éphémère des Byzantins »².*

La conséquence de cette surexploitation de la région est *« une dégradation irrémédiable du tapis végétal au profit de la mise en culture, d'où il résulte une érosion accélérée des sols, en même temps, l'épuisement de certaines nappes aquifères superficielles a accentué le phénomène de désertification. Les nomades sont donc les héritiers du désert, et non ses créateurs »³.* Sous les Sévères, l'Afrique est la seule région à être représentée au revers des monnaies impériales. Ces données reflètent des préoccupations économiques, militaro-stratégiques, idéologiques et religieuses (respect des divinités locales comme la représentation de la Dea Caelestis, parèdre du dieu

¹ A. Laronde, in Unesco, HGA, Etudes et doc.11, p.19 « le développement de l'agriculture romaine en Libye et son impact sur l'économie libyenne pendant la période romaine avant l'arrivée des Arabes ».

² *ibid.*, p. 20.

³ *ibid.*, p. 21.

punique Baal). Elles reflètent aussi des actions concrètes et des faits réels : mise en valeur économique, travaux d'urbanisation, existence d'un parti africain dans la ville et au Sénat de Rome sous les Sévères. Elles pourraient aussi indiquer la volonté de masquer les soulèvements des populations ou une invitation à la paix.

« Dans la pensée et les préoccupations des empereurs, Afrique a toujours occupé une place privilégiée. Elle est distinguée de façon nette des autres parties du monde romain ; donc aucune n'apparaît aussi fréquemment et sous les traits de personnages aux caractéristiques aussi constantes. L'Afrique surtout, est la seule région à n'être jamais, fût ce au mépris de la réalité historique, incarnée par un prisonnier, représentée comme un territoire vaincu et soumis. De la spécificité de la terre africaine, les empereurs prennent une conscience de plus en plus profonde et de plus en plus précise dans le courant du second siècle »¹.

On note toutefois durant le Haut et Bas Empire la représentation d'empereurs romains prenant le dessus sur leurs adversaires africains et on peut se demander si certaines représentations ne révèlent pas « une interprétation aegyptiaca du culte impérial ou, si l'on préfère, suggère Jan Quaegabeur, un culte royal à « la romaine », mais d'origine pharaonique »². Un empereur comme Trajan a même pris l'aspect du Nil, principalement par le vêtement qui couvre ses épaules, l'himation, symbolisant ainsi un lien entre Trajan et les divinités de la fertilité³. Les invasions vandales au IV^e et l'échec de la reconquête byzantine ont fait évanouir les illusions. Et ce furent les Arabes qui tirèrent profit des errements byzantins.

¹ Nicole Methy, art. cité p. 77.

² Jan Quaegabeur, « Dieu égyptien, roi méroéitique ou empereur romain » (A propos de la Stèle M. Rosenberg in Homages à J. Leclant V 2, p.333 – 349.

³ Soheir Bakhoun « revers monétaires à thématique impériale sur les monnaies alexandrines de Trajan » in Homages à J. Leclant vol 3. pp. 17-19.

CONCLUSION GENERALE

CONCLUSION GENERALE

A l'issue de notre quête à travers trois mouvances, nous avons une image contrastée : nous percevons dans un premier temps celle d'une Afrique conquérante illustrée par la mouvance égyptienne, voire carthaginoise et éthiopienne (koushitique et axoumite) puis résistante, enfin dominée tout en restant résistante ; ensuite celle d'une Afrique intégrée incorporée dans des empires (perse, macédonien, romain et entre autres) ; elle est bien rendue par Strabon (I,2,26) qui informe sur les mouvements de populations des Africains en direction de l'Europe et plus précisément de l'Espagne¹ et sur la tournure dramatique de leur destin. Cette Afrique attractive, et attrayante des mouvances antérieures s'est retrouvée reléguée à une place inférieure, et l'éloignement de l'Empire est donné avec les rigueurs du climat, comme explication du retard de certaines parties du continent².

Au sortir de cette période, les sources grecques, mais surtout les sources latines, vont subir un autre traitement, du reste pas toujours dans le sens d'une plus grande précision ; elles vont cohabiter avec les sources arabes, ces deux veines vont se contaminer mutuellement. Quel bilan pouvons nous tirer de ce long parcours sur plus de trois mille ans (de l'Ancien Empire égyptien à la fin de la période romano-byzantine) ?

Nous nous étions fixé comme objectif d'apporter notre contribution à l'approfondissement des connaissances sur l'antiquité africaine en général, sur la place et la représentation de l'Afrique dans la géopolitique antique en particulier. Notre option a été d'exploiter au maximum les sources écrites (égyptiennes, grecques et romaines) en nous aidant, chaque fois que c'était nécessaire et possible d'autres sources écrites (hébraïques, phéniciennes, mésopotamiennes, perses etc...). Nous avons tenté d'articuler les trois grands moments (égyptien,

¹ William Arthur Heidel n'a pas manqué d'exploiter les allusions d'Hérodote IV, 181 - 185 et le passage de Strabon (I, 2, 26) pour en tirer des conclusions sur la perception de l'Afrique : "*the continent, therefore, could not have been conceived as very large as compared with Europe and Asia. Further more since the oikoumene was on all sides bounded by deserts, there was no reason for placing its southern limit very far inland, especially as the Ethiopians, the border people, were known to live the borders to Egypt. All those data give a harmonious picture in keeping with the frame of Ephorus according to whom it was reported by the Tartessians that the Ethiopians extended westward to the sunset*". (W.A Heidel. The frame of the ancient greek maps, American geographical Society, 1937 pp. 28-29).

² Strabon XVII, 1,3 A. Bourgeois n'a pas manqué de souligner qu'un grec de l'époque classique "n'eut pas raisonné de cette façon péremptoire et outre cuidante" (A. Bourgeois, la Grèce antique devant la Négritude p.55).

grec, romain) ; si nous avons suivi le « gibier », c'était pour le ramener dans son environnement naturel, c'est à dire essayer de comprendre des messages, et non pour le tuer, attitude qui est celle de l'approche dogmatique, réductrice.

Nous avons essayé de tirer le meilleur profit de la documentation que nous avons réunie pendant une vingtaine d'années. Nous avons tenté aussi de remettre à neuf certains débats comme ceux ayant opposé des interprétations maximalistes et minimalistes. Tout au long de ce travail nous avons tenté de résister à deux grandes digressions.

- La première est induite par le recours aux sources auxiliaires que sont le linguistique, l'archéologie, l'iconographie etc. La seconde, en partie conséquence du premier appel, est de remonter plus loin dans les temps préhistoriques ou de prolonger la réflexion aux temps qui ont suivi, à savoir « le Moyen Age », « les Ages obscurs », les temps modernes et l'époque contemporaine. Cette seconde invite nous a poussé à invoquer parfois des éclairages préhistoriques concernant les relations inter africaines, les relations avec l'extérieur (relations politiques, économiques et culturelles, mouvements de populations) et à nous interroger sur les impacts ultérieurs.

Notre étude nous aura permis surtout de voir le lien entre les différentes phases de l'histoire africaine, des temps les plus reculés à la période contemporaine. Mais une bonne évaluation doit partir de l'objectif principal, à savoir le champ antique. La publication en 1972 de l'ouvrage de Ki Zerbo, *Histoire de l'Afrique Noire d'Hier à Demain*, constituait un grand pas dans la réécriture de l'histoire africaine. Certes, comme le laisse deviner le titre, certaines parties du secteur méditerranéen n'étaient pas intégrées dans l'étude. L'auteur en était du reste conscient et avait promis, dans la préface, de combler cette lacune dans une édition ultérieure.

Dans la première édition l'auteur était revenu sur les orientations en matière d'historiographie africaine, sur les difficultés et méthodes. Il avait fixé les tâches pour la nouvelle génération d'historiens africains.

- La première partie était consacrée à la préhistoire¹. La deuxième partie consacrée à l'Antiquité² que nous appelons la Haute Antiquité ; ce qui lui avait permis de présenter et d'analyser l'histoire sociopolitique et culturelle de l'Égypte antique, de Koush et Méroé et leurs relations, avec une prise de position nuancée sur les questions d'anthropologie physique et culturelle. La troisième partie consacrée aux « siècles obscurs » (ceux qui suivent immédiatement la naissance du Christ, dicit l'auteur)³ a été l'occasion de revenir de fait sur les sources gréco-latines de l'Antiquité intermédiaire (VIIe - Ie s av J.C) et tardive (Ve s et VIIe S APJ.C). Ainsi ont pu être abordées les relations entre les populations africaines et les Grecs, les Perses, les Phéniciens, les Romains. La Nubie chrétienne et l'empire d'Axoum furent également évoqués. Les problèmes assez complexes furent également esquissés : les migrations, les contacts autour de l'océan indien avec les échanges technologiques et culturels avec l'Asie du Sud-est, l'origine du cheval en Afrique, la diffusion de la céramique et des métaux en Afrique, le niveau des connaissances sur la géographie antique de l'Afrique.

- Dans la neuvième partie « l'invasion du continent : l'Afrique arrachée aux Africains », une sous partie est consacrée à la découverte⁴. Cette partie a permis à l'auteur d'évaluer le niveau de connaissance des auteurs de l'Antiquité et d'évaluer l'apport des nouveaux explorateurs (Major Houghton, Hornemann, Mungo Park, Clapperton, Lander, Laing, Caillé, Barth, Rebmann et Kraff Burton, Speke, Stanley, Livingstone, de Brazza etc).

Certes les sources antiques évoquent l'ouest africain⁵. Pour le professeur Ki Zerbo les géographes européens ne connaissaient du fleuve Niger que « *ce qu'en avait dit Pline qui avait parlé du Nigir, puis Idrisi et Léon l'Africain. Or ce dernier avait embrouillé les choses en prétendant que le Niger coulait vers l'Ouest. Les hypothèses les plus fantaisistes se heurtaient. D'aucuns le confondirent avec le Sénégal ou avec le Congo, d'autres en faisant une branche du Nil, cependant que pour certains, c'était une rivière tributaire de lacs intérieurs dans le pays Wangara. Or les boucles du delta nigérien, que les bateaux européens hantaient depuis des siècles, étaient considérées comme de simples lacs de cours d'eau côtiers.*

¹ Ki Zerbo p..39 à 62.

² p.63 à 100.

³ p. 85 1ère édition.

⁴ p.401 à 407.

⁵ cf. op. cit. p. 86-87.

C'était un puzzle dans lequel entraient les controverses sur la vieille cité soudanaise de Tombouctou. Or dans l'optique d'un accroissement du « commerce légitime », la connaissance de cette voie naturelle de communication était vitale surtout pour la Grande Bretagne. Dès 1778, Sir Joseph Banks crée l'Association Africaine pour tirer les choses au clair »¹.

Concernant l'Afrique centrale et orientale les limites évoquées par Hérodote sur les sources du Nil², les éléments fournis par le peuple de la Mer Erythrée, Ptolémée et Cosmas³ permettent de noter quelques progrès, de signaler des lacs près des Montagnes de la Lune qui pourraient faire penser à la région des Grands Lacs au Rwanda⁴, à l'Ouganda plus précisément. Le bilan peut être mieux précisé. Une étude minutieuse de la transmission des textes gréco-latins aux auteurs arabes⁵ ou de l'influence précoce des Arabes sur les Grecs⁶ et de l'exploitation des données des Ptolémée durant le Moyen Age et au début des temps modernes permettraient d'être mieux édifiés.

Yousouph Kamal a bien montré le décalage qu'il y a eu entre la publication des planisphères de la géographie de Ptolémée au XVe S et l'édition de sa géographie. Il avait consacré du reste une réflexion sur la tradition des textes grecs et arabes, sur l'authenticité même des cartes de Ptolemée, sur ses relations avec le copiste dessinateur Agathodaemon, pour conclure que *"jusqu'au XXe siècle, tout ce qui a été dit des cartes attribuées à Claude Ptolémée de Péluse, le fameux géographe de la première moitié du IIe siècle après J.C est un simple reflet de l'imagination et de la conviction individuelle..."*⁷. Par contre Helen Wallis insiste sur le fait que jusqu'au XVIIIe les cartographies ont continué à lui payer une dette de reconnaissance, et il a fallu les innovations apportées par le français Jean Baptiste Bourguignon d'Anville pour impulser une nouvelle orientation, surtout concernant la représentation de l'Afrique⁸.

¹ Ki Zerbo, 1972 p.404).

² cf. ibidem p. 405.

³ cf. ibidem p.94 et 95.

⁴ op. cit. P 96.

⁵ Mireille Pastoureau dans son ouvrage *Voies Océanes* revient sur les apports phénicien, grec, romain, chinois et scandinave en matière de navigation et les étapes de la cartographie depuis les premiers pas des habitants des îles Marshall dans le Pacifique jusqu'à la carte de Peutinger au XVIe s (op. cit. p 10 sq). Elle a insisté sur le redécouverte de Ptolemée, surtout de ses principaux ouvrages : Somme Mathématique (Almageste) et de sa Géographie en signalant les traductions arabes dès le IXe s et la production, au XVe s, des atlas inspirés de sa Géographie. Cet ouvrage connu au moins 6 éditions incunables (cf. op. cit. p. 92 sq).

⁶ Lewicki, op. cit. p.9 évoque Ptolémée, le Périple de la Mer Erythrée et Cosmas, il suggère que dans certains cas l'incidence linguistique peut provenir de l'arabe.

⁷ Yousouf Kamal, 1ère partie, p30 sq.

⁸ cf. Helen Wallis "So geographers in Africa Maps, the *Map Collector* p.30.

Les recherches de Pastoureau permettent de nuancer cette position en signalant le rôle, l'appui que François Ier et sa soeur Marguerite ont donné aux cartographes et hydrographes formés à la petite cour de Jean Ango à Dieppe au XVe^s¹. Les travaux de Y. Fall et de Fr de Meideiros ont permis d'apporter des jalons intermédiaires dans la connaissance du continent au sortir de l'Antiquité et avant la période des « grandes redécouvertes », car il s'agit bien de redécouverte, et A. Bourgeois a raison de dire que le terme « *découverte de l'Afrique à partir du XVe s de notre ère* » est impropre².

Concernant l'Afrique du nord dans l'Antiquité, François Decret et Mhamed Fantar ont fait le point des origines au Ve s. La publication des volumes I et II de *l'Histoire Générale de l'Afrique* par l'Unesco a permis d'intégrer les nouvelles découvertes ayant trait à la préhistoire (volume I) et à l'Antiquité (volume II) en considérant le continent dans sa globalité. La contribution de cette institution internationale, sous le mandat du sénégalais A. Mahtar Mbow, historien et géographe, a été salubre. Toutefois la démarche compartimentée et surtout le souci du compromis³, n'ont pas toujours aidé à donner une claire vision des articulations géographiques, chronologiques, culturelles ; c'est pour corriger et pallier les insuffisances du volume II que le colloque de Paris (*Libya Antiqua*) a été organisé en 1984. Et régulièrement des travaux permettent de noter une meilleure connaissance d'un foyer, Kerma par exemple⁴ ou d'un aspect particulier, la chasse en Egypte pharaonique⁵ ou sur une région plus étendue (Afrique du nord) ou une zone délimitée (Lixus)⁶.

Ainsi les transitions sont mieux assurées et les connaissances approfondies comme vient de l'illustrer le travail d'Ahmed Siraj sur la Tingitane⁷. Il faut souhaiter et encourager les chercheurs africains, à travers les institutions, les revues et les associations, à échanger les fruits de leurs travaux en évitant de travailler en vase clos et en évitant surtout de privilégier le regard extérieur ou la

¹ cf. Mireille Pastoureau, op. cit. p. 87 sq.

² A. Bourgeois 1971 p. 9.

³ Voir notre article "le pari de l'Unesco" dans *Jonction*, Revue trimestrielle d'analyse et opinion publiée à Paris n°2 Octobre-Septembre 1980, pp 12-23.

⁴ cf. Charles Bonnet "Remarque sur la ville de Kerma"... in *Mélanges Mauny*.

⁵ J. Leclant "un parc de chasse en Nubie pharaonique" in *Mélanges Mauny*, pp 727-734.

⁶ cf. Colloque sur Lixus à Larache en 1989.

⁷ Son ouvrage *L'image de la Tingitane, l'historiographie arabe médiévale et l'antiquité nord africaine*, collection de l'Ecole française de Rome. 209. Sa démarche a été d'apporter à partir des textes arabes, un éclairage pouvant compléter les données archéologiques et les informations livrées par les textes littéraires gréco-latins.

comparaison avec les faits extérieurs¹, cette phase complémentaire utile et inévitable, ne doit pas prendre le pas sur l'analyse des faits internes. L'analyse des faits internes, pour ce qui est de l'Afrique antique permet, en plus des foyers égyptien, méroétique, axoumite, carthaginois, punico-berbère, d'ajouter un fait qui sort de plus en plus de l'obscurité, à savoir le foyer agisymbien, qu'on ne saurait dissocier du complexe Jenno-Jenné avec tout ce que cela ouvre comme perspective. Susan Keech Mc Intosh attire l'attention sur ce fait.

"We have argued (S. Mc Intosh and R. Mc Intosh 1980) that the dual role of Jenne as both as entrepôt in long distance gold and salt trade and a major production and building center for regional commerce in staples may substantially predate the period of historical documentation. Historians have generally ignored this possibility until recently, preferring to believe that the earliest historical mention of Jenne approximately coincides with its emergence as a trading city some time in the late thirteenth or early fourteenth century A.D."².

Et l'auteur de mentionner la tradition orale qui évoque de manière explicite les Soninké³. En prenant en considération ces faits là, l'émergence de Ghana, puis de Mali et d'autres entités politiques du Sahel, ne sera plus considérée comme une création spontanée. Et les Africains de cette région comme ceux des autres régions pourront tirer des enseignements, des acquis méthodologiques et factuels qu'inspire le complexe agisymbien ; une saisie constamment améliorée du passé permet de mieux comprendre le présent et d'être mieux armé pour relever les défis du présent et du futur. Ainsi les nouvelles réécritures de l'histoire de l'humanité refléteront mieux la place et le rôle de l'Afrique. Sur la base des propositions et indications de Cheikh Anta Diop, la Basse Epoque de l'histoire égyptienne, celle de la cascade des invasions, surtout à partir du VII^e avant notre ère, a été considérée comme le début du chaos, des dominations. Bien entendu ce schéma ne devrait pas ignorer les « renaissances » « sursauts » méroétiques, axoumites encore moins « ghanéens », « maliens » etc.

Gostynski et A. Moussa Lam ont adopté le même schéma, mieux le dernier a tenté d'expliquer l'émergence de Ghana à la fin du VI^e début du Ve av. notre ère

¹ J. Fergusson regrette cet état de fait "I have been impressed and depressed by the lack of co-ordination between those whose chief field of study is North Africa, and those whose interest lies in the West" (op. cit p. 24).

² Susan Keech Mc Intosh, Univ of California Publ. Anthropol. Vol. 20, 1995 p. 13sq.

³ ibid..

comme une des conséquences des invasions perses¹, tout en acceptant du reste que des civilisations néolithiques (Tellem, Kakolo) aient pu prospérer dans le Sahel avant l'arrivée des fondateurs de Ghana, tout en acceptant même l'hypothèse de plusieurs vagues de migrations, du reste attestées dans les traditions orales soninké, mandika, bambara, dogon, qui révèlent une parenté profonde entre ces différents groupes. Ces mêmes traditions, sur lesquelles Ogobara Dolo², Youssouph Tata Cissé³ et plus récemment G. Dieterlen et Diarra Sylla⁴ sont revenus, révèlent à notre avis un télescopage des faits préhistoriques et historiques.

En effet, en tenant compte des changements climatiques, des faits socio politiques, il est possible d'envisager une historicisation de certains mythes, et également de percevoir une mythification de faits réels (conflits, métissages etc). Du reste en évoquant les combats entre géants et pygmées, ces traditions nous rapprochent des textes classiques gréco-latins, mais leur exploitation doit tenir compte des performances de la mémoire humaine avec ses limites et des fluctuations de l'écosystème évoquées par S. Bahuchet. Notre position sur l'émergence des civilisations est de considérer que, dans le jeu entre facteurs internes et externes, ce sont en dernier ressort les premiers qui sont déterminants, les seconds ne peuvent jouer un rôle décisif que dans des situations particulières et exceptionnelles ; ce primat des facteurs internes est valable pour expliquer l'émergence de la civilisation égyptienne, ses rapports avec les autres, africaines et non africaines, pour expliquer aussi l'émergence des grands empires africains au sortir de l'Antiquité.

Alors que faire pour avancer dans l'élucidation des questions complexes ? Quatre activités pourraient être initiées :

1. il est bon de tenter de réaliser le projet que Cheikh Anta Diop avait suscité et encouragé, à savoir suivre les chemins probables des migrations africaines. Ce projet permettrait du reste de vérifier certaines assertions comme celles d'Eudoxe de Cyzique qui déjà, au II^ees avant notre ère, évoquait l'intercommunication

¹ A. Moussa Lam, *les chemins du Nil* p. 184-185.

² Lors du deuxième colloque international de Bamako, Ogobara Dolo a rapporté la tradition suivante : « D'après ce que nos ancêtres nous ont dit, les Dogons sont venus ici au XI^ees. Ils ont vécu jusqu'au XVII^ees avec les Tellem. Les Dogons étaient des cultivateurs et les pygmées des chasseurs » (SCOA, 2^e colloque de Bamako, vol 1p 192.

³ Y.T Cissé avait lui aussi rapporté une tradition selon laquelle les Tellem étaient autrefois de très beaux hommes et de très grands chasseurs".

⁴ Selon G. Dieterlen et D.Sylla « les Kakolo avaient eu à souffrir cruellement des guerres menées contre eux par les Soninkés. Ainsi par vagues successives, ils avaient émigré très tôt vers les lieux plus cléments. Un grand nombre de Senoufou seraient les

linguistique entre des Africains de l'Ouest et de l'Est, entre plus précisément les Ethiopiens des côtes de Maurousie et ceux qui habitent au delà du cap Guardafui, entre ceux qui sont près de Lixus et ceux qui sont en Azanie¹. La réalisation d'un tel projet permettrait par le même occasion de vérifier un certain nombre de traditions faisant état d'ilôts résiduels sénégalais entre le Nil et le Sénégal.

2. ce projet devra intégrer les principaux itinéraires repérés pour l'Antiquité et le Moyen Age et qui ont été systématisés par Viviana Pâques, à savoir :

- a. le chemin qui conduit du Maroc à Tombouctou.
- b. du Sud algérien à Tombouctou.
- c. du Sud algérien à Kano.
- d. du Ghat à Kano par l'Aïr.
- e. de Ghadames au Bornou par le Kavar.
- f. de Benghazi à Abéché par Koufia et le Tibesti.
- g. de l'Egypte vers le Niger par Khartoum et Abéché.

Cette dernière route est selon elle, "*la route classique des invasions venant de l'Est. On a longtemps considéré que c'est par ce chemin que les Peuls s'étaient répandus en Afrique Noire. Elle complète le système des 7 routes relevées par Bertholon et Chantre (on ne s'étonnera pas de ce chiffre 7 en pensant à tout ce que nous avons dit sur la place de l'arithmologie dans la pensée et dans les structures africaines*"²

3 les prochaines grandes compagnes archéologiques devraient intégrer ces mêmes pistes.

4 il faudrait également continuer à exploiter davantage les sources écrites (africaines et non africaines) et les confronter aux traditions orales africaines.

Cette démarche orientée et intégrée devrait permettre d'avancer dans la réécriture de l'histoire africaine en général, celle de la période antique en

descendants de ces Kakolo émigrés ainsi que les Diallonbé, les Bassari, les Koniagui, certains Malinkés dits "noirs" et les Sérér qui se seraient installés au bord de la mer - (op. cit. p 127).

¹ Sur la discussion du texte d'Eudoxe cf. Desanges, Recherches sur l'activité des Méditerranéens... pp 162 sq.

² Viviana Pâques, L'arbre cosmique dans la pensée populaire et dans la vie quotidienne du nord-ouest africain, Paris, institut d'ethnologie, 1964, p 448 - 449.

particulier. Elle devrait permettre de mieux évaluer la contribution de l'Afrique dans la marche de l'humanité.

CENTRE ET/OU PERIPHERIE ?

Claudio Moffa est un des derniers africanistes à avoir tenté cet exercice. Son ouvrage, *l'Afrique à la périphérie de l'histoire*, (Paris, L'harmattan, 1995), est un effort pour dépasser et les mythes négatifs de l'historiographie coloniale et les mythes positifs, révisionnistes, véhiculés selon lui par Basile Davidson, Cheikh Anta Diop, Samir Amin, Walter Rodney etc. Ces derniers se sont illustrés dans la croisade contre la théorie d'un retard de l'Afrique par rapport à l'Europe durant l'Antiquité et le Moyen Age. Moffa préconise un dépassement des deux positions extrêmes, développe sa conception de l'histoire africaine. Il isole d'abord la bande méditerranéenne et le couloir du Nil qu'il situe dans la partie périphérique de l'Afrique. Il isole ensuite une autre partie de l'Afrique dite de l'extérieur qui comprend l'Azanie, l'Ethiopie et le Soudan (Bilad as-Soudan), théâtre de la naissance et du développement de royaumes importants du Ghana, du Mali, du Songhaï, du Kanem. Bornou. Reste alors l'Afrique de l'intérieur, l'Afrique noire proprement dite, caractérisée par une infériorité technologique.

« En fait, des origines de la navigation à la fin de notre bas Moyen Age, au moins cinq innovations avaient jalonné le parcours technologique de la Méditerranée et du Proche Orient dans ce secteur de développement capital pour les civilisations humaines : la voile, (s.p.n) déjà connue des Egyptiens ; la quille, l'élément le plus important pour la résistance longitudinale ; l'étambot qui, d'origine probablement asiatique, et utilisé déjà à l'époque byzantine, avait remplacé la rame postérieure ancienne et rendu la navigation beaucoup plus précise et la virée plus facile ; la combinaison entre la voile latine et la voile rectangulaire, qui permettait d'associer l'agilité de manœuvre à l'exploitation maximale du vent, indépendamment de sa direction et enfin les instruments. Boussole, compas, carte nautique, nœuds pour mesurer la vitesse, cadran, astrolabe....

Enfin l'écriture : son absence en Afrique à l'exception du Geez éthiopien d'origine sabaique et naturellement de l'arabe dans la région de l'extérieur, représente un autre élément symbole capital de l'immense écart qui sépare l'Europe et l'Afrique à l'époque du choc »¹. Et l'auteur de proposer comme facteur déterminant pour saisir l'histoire africaine « la lutte matérielle entre segments de lignage ou groupes ethniques opposés et en particulier dans l'Afrique « primitive » l'affrontement pour le contrôle de ressources

¹ C. Moffa, op. cit , pp. 169-170.

naturelles : fleuves et lacs, terres cultivables et/ou d'élevage, zones de chasse, mines etc »¹ .

Il s'agit pour l'essentiel d'une « *histoire de lutte inter ethnique pour le contrôle des ressources naturelles dans un contexte de faible densité de la population* »². Pour l'auteur, même s'il ne convient pas de nier les responsabilités de l'impérialisme dans le blocage ou le retard, il faut reconnaître que « *les racines du sous-développement africain plongent dans un passé qui remonte à avant le choc avec l'Europe* »³. Nous ne pensons pas utile de revenir sur les choix opérés par l'auteur (exclusion de l'Égypte et de l'Afrique dite de l'extérieur : Soudan et Azanie ; non prise en compte de la diversité des formes d'écriture en Afrique mise en relief par Th. Obenga dans son ouvrage *l'Afrique dans l'Antiquité* etc).

Nous pensons tout simplement utile de signaler que Moffa reprend étrangement les vues réductionnistes et simplistes de Braudel sur l'absence de la roue en Afrique⁴, sur ses imprécisions ou identifications anthropologiques⁵, les morcellements ethniques, son pessimisme⁶ susceptible de justifier la colonisation⁷. Certes Braudel reconnaît même que l'Afrique n'était pas en retard durant la préhistoire, il pourrait même lui accorder une avance durant cette phase⁸, il lui reconnaît une technologie autochtone pour ce qui est du fer⁹, les progrès spectaculaires sont possibles, mais l'optimisme n'est pas de mise, et les dernières références de Braudel sont Senghor et Camara Laye sur le psychisme africain.

On pourrait penser que l'éloignement de l'Afrique profonde par rapport à la Méditerranée explique « son retard ». Moffa ne reprend pas à son compte la thèse de C. Coquery Vidrovitch sur le lâchage par suite de la romanisation de l'Égypte (Moffa p.174). Il propose d'ajouter les facteurs naturels (histoire du climat et de l'écologie et leurs répercussions sur l'être humain. Ces propos nous rappellent étrangement les propos du Strabon sur la malheureuse Afrique éloignée de Rome. D'autres pourraient trouver l'explication des « malheurs » de l'Afrique dans sa proximité

¹ *ibid.*, p. 343.

² *ibid.*.

³ *ibid.* p. 348.

⁴ Cf. F. Braudel, *A history of civilizations* p. 124.

⁵ Les Peul seraient de Berbères (*ibid.* p. 122), les Soninké seraient maîtres du Ghana créée par des Blancs (*ibid.* p. 128).

⁶ *ibid.* p. 124.

⁷ *ibid.* p. 124.

⁸ *ibid.* p. 125.

⁹ *ibid.* p. 125.

avec l'Europe et le Proche Orient, donc dans sa centralité¹ si on préfère. Il ne saurait être question de déterminisme, voire fatalisme géo stratégique, mais un fait demeure : dans l'Antiquité l'idée a germé que pour avoir Rome il faut d'abord prendre l'Afrique ; c'était au temps des empereurs Sévères² ; et les principaux belligérants durant la seconde guerre mondiale ne s'y sont pas trompés. Il est vrai que le Proche Orient, dans une certaine mesure a le même destin.

Du reste que signifie aujourd'hui centralité à l'ère de la globalisation et d'Internet. Si les historiens de l'humanisation peuvent améliorer leur schéma d'afrocentralité qui est différent de l'afrocentrisme³, les historiens des autres innovations de l'humanité (domestication des plantes, communication, techniques de défense) peuvent développer d'autres schémas de centralité, l'essentiel c'est de considérer que la focalisation sur une contribution décisive ne doit pas ignorer les autres expériences humaines. Il est vrai que la tendance est très forte d'oublier une partie de l'humanité dans ce genre d'exercice et c'est un des moindres péchés de l'historien Ali Masrui⁴.

Chacun est libre de prédire un avenir à l'Afrique. Willis Harman, très édifié sur la marche de l'humanité, surtout dans le domaine scientifique, est d'avis que le destin de l'humanité est global⁵. Il convient toutefois de reconnaître

¹ C'est cette centralité qui est évoquée par Khapoya dans son ouvrage *the African Experience*, "Africa has been called the most central of all continents geographically with the majority of its lands mass and population concentrated in the tropics (immediately north and south of the Equator, 0° latitude) and earth's most visible topographical feature (when seen from the moon)". (Vincent B. Khapoya, op cit, Prentice Hall, 1994 p. 67).

² Besnier, *l'Empire romain de l'avènement des Sévères au concile de Nicée* p. 145.

³ L'afro centrisme tel que défini outre atlantique, aux USA par Asante est une étude des concepts, des attitudes et des questions africaines, c'est un projet culturel qui intègre les questions africaines dans le cadre de la réflexion sur la condition humaine, ses angoisses, ses espoirs pour une amélioration totale de cette condition (cf. Molefi Kete Asante, *the Afrocentric Idea*, Temple Univ. Press, 1987 p 16 sq)

⁴ Ali Masrui a eu une formule assez suggestive dans son ouvrage *The Africans, a triple héritage*, Boston Toronto, Little Brown and company 1986 "It can be said that Africa invented Man, that the Semites invented god and that Europe invented the world or rather the concept of the world ?" (op cit p 23). Et l'Extrême Orient ? et l'Amérique précolombienne?

⁵ "Throughout the world, economic, social, and international policy is being implicitly based on some image of the global future - some picture of how human advancement will take place in diverse societies, as well as how we will husband or exploit the Earth's resources and life support systems. Practically all of that policy is founded on concept of global development that seem inexorably to lead toward continuing widespread misery and conflict - because of the gross disparities between the rich and the poor ; because of forces pushing peasants off the land and into urban slums ; because of the wrenching apart of societies by the temptation and imperatives of modernization ; because of deforestation and a hundred other kinds of environmental spoliation ; because of sudden wealth stemming from natural resources that are coveted by the industrialized world, because of irreversible changes in plant and animal species, soil composition, and climate. If these trends do not change, continuing conflicts seem inevitable. In a nuclear age they can be perilous indeed" William Harman, *Global mind change*, Indianapolis, Knowledge systems Inc., 1988, p. 113.

avec Moffa l'importance des mouvements de population dans l'histoire africaine, phénomène qu'il ne faut pourtant pas exagérer, pas plus que les trafics à longue distance, encore moins la pauvreté relative des sols. Les comparaisons avec l'Asie et l'Europe (Moffa pp.187, p 237, 274, 146, 326 sq.) ne sont guère convaincantes.

Pour que la comparaison fût convaincante, il aurait fallu utiliser la même longue durée pour les différents continents. Alors on aurait parlé de la « stenochoria » grecque (« étroitesse des terres », ou plutôt l'accaparement des bonnes terres par une minorité en Grèce ancienne), on aurait évoqué son corrolaire « la stasis » permanente, c'est à dire les troubles sociaux et on aurait pu évoquer le mirage « égyptien » pour trouver une solution de durabilité. (cf. la tradition littéraire sur les voyages initiatiques que les aisymnètes Solon, Lycurgue, réformateurs et législateurs grecs du VIIes, ont effectués en Egypte au temps du pharaon Bocchoris). Là encore il ne faut pas tomber dans le piège du diffusionnisme unilatéral. Et, comme l'a rappelé Renfrew Colin¹, il faut penser à une combinaison de facteurs ; reste à savoir à tel moment lequel a joué le facteur déterminant. L'Europe a connu ses Huns, ses Vandales etc.

¹ "Early urban societies in different parts of the world frequently show resemblances with one another. The pyramids of Egypt have at times been compared with the pyramidal temples of the Maya, and the rich burials of the princes of early Ur in Mesopotamia accompanied by wheeled wagons and numerous of human retainers, may be compared with those of the early rulers of China at Anyang. Numerous similarities of this kind can be found. And in the early years of this century ingenious theories were constructed around them. Civilization, it was argued, had a single place of origin. For the Australian anthropologist, Sir Grafton Elliot Smith (1871-1937), this was Egypt, and from there the Children of the Sun were imagined as carrying the basic techniques and ideas of civilized life out into distant lands, crossing continents and oceans until even the Americas felt the civilizing influence of "heliolithic" culture. Other writers, such as Lord Raglan, stressed the importance of Sumer rather than Egypt, but the underlying idea was the same. Indeed it survives in our own day with the theories of Thor Heyerdahl, who has built craft such he believes the ancient Egyptians might have used and navigated the oceans with them himself. Such theories are not of themselves impossible and exploits such as the *Kon Tiki* expedition have demonstrated this in a graphic way. But in terms of simple logic, if civilization emerged in the valley of the Nile, such a process could have taken place in other areas also. It has sometimes been argued that such a complicated sequence of interlocking events as the rise of civilization could only have taken place once in human history. The sale has been asserted for the invention of metallurgy, but there is no conceivable theoretical justification for such a statement, however plausible it may or may not be thought to be. This is a matter for the facts to decide... Some authors have indeed stressed specific causal factors : intensified food production or developing technology, or pressure to change arising from population increase or a need to organize brought about by competition for scarce resources. All of these are clearly relevant factors, but it is becoming increasingly clear that no adequate explanation can be formulated, even in Ancient cities compared : the outer city limits of Knossos are probably over generous. Note the extensive fortification of Uruk, a feature of Sumerian cities. A single case, which relies only on one of them. Several factors must together be considered to arrive at what can be called a "multivariate" explanation. One way of formalizing such an approach is to use systems theory. This approach has been outlined for the prehistoric Aegean in the writer's *The Emergence of Civilisation* (1972), involving the use of subsystems to explain the dynamics of change in a civilization's evolution... The early civilizations of man represent adaptations to and developments in his own created environment which were at first brilliantly successful. Many of these changes evidently stopped being successful, and the consequences of their failure were spectacular. While it can sometimes be facile to draw hasty or simplistic conclusions from that record of endeavour, achievement and failure, the study of early civilizations offers the best possibility we have of using the experience of the human past to enrich the human present".
R. Colin ,The emergence of civilizations, Encyclopedia of Ancient civilizations pp., 16-20.

Quelle est l'articulation des facteurs climatiques, économiques et politiques, la part des facteurs internes et externes dans la dislocation de l'empire romain ? Quelles sont les raisons qui expliquent l'émigration et la colonisation européenne vers l'Amérique et vers le reste du monde aux temps modernes ? Deux faits sont au moins incontestables, comme le rappelait Alpha Oumar Konaré¹ : les progrès des recherches historiques en Afrique, et l'accentuation de la crise multidimensionnelle des sociétés africaines. Les avis restent, et resteront longtemps partagés, sur le devenir des sociétés africaines au sortir du XXe siècle.

Mais ce qui est sûr c'est que l'espoir réside dans l'éducation et la formation des populations africaines, et surtout dans leur organisation, pour une auto prise en charge de leur destin solidaire avec les autres peuples du monde, épris de paix et de justice. Si nous devons tirer des enseignements de l'histoire, en particulier de l'histoire ancienne, nous devons avoir en mémoire l'appel que le prophète Isaïe² avait lancé au peuple hébreu concernant l'Ethiopie couchite au VIIIème siècle avant Jésus-Christ) ; dans le cadre de conflits opposant des expansionnistes (assyriens et égyptiens), il n'est pas indiqué de se ranger dans un camp ou dans un autre.

Hérodote a cru que les Ethiopiens ont suivi le message, eux qui rendent grâce aux dieux de ne leur avoir pas donné une soif de conquête (Herodote III 21-22). Le Pseudo Abdias³ a reiteré le même appel aux Axoumites 1000 ans après, au VIIème après Jésus-Christ, dans le contexte des luttes byzantino-perses. Il préconise d'avoir des relations pacifiques aussi bien avec les Romano Byzantins qu'avec les Perses. Le prophète Mohamed et avant lui Jésus ont eu pour ce continent une attitude de respect.

Cette Afrique qui a occupé une place si importante dans l'histoire universelle continuera de compter dans l'aventure humaine, espérons le, pour de plus en plus de solidarité, de démocratie, pour la paix et le progrès dans tous les domaines. Cet appel à la sagesse va être -t-il entendu par le continent « original » et « originel » ? C'est possible, si ses couleurs continuent d'emprunter au soleil son éclat et à l'eau ses métamorphoses.

¹ A.O Konaré in Vallées du Niger p.3.

² Bible, Ancien Testament, Isaïe, 18, 1-7, et voir aussi 20;5.

³ Pseudo Abdias, in J.A. Fabricus, Codex Novi Testamenti 23-19 vol 2 VII. DE S. Matthaeo.